

Henry Brock
1901

AP
20
R 50
Ser. 2
annee 5
t. 2, no. 1, [sic]-
t. 3, no. 2



L'Instantané

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ DE LA REVUE HEBDOMADAIRE

4e Année. N° 6 — Le n° : 10 centimes — 5 Janvier 1901

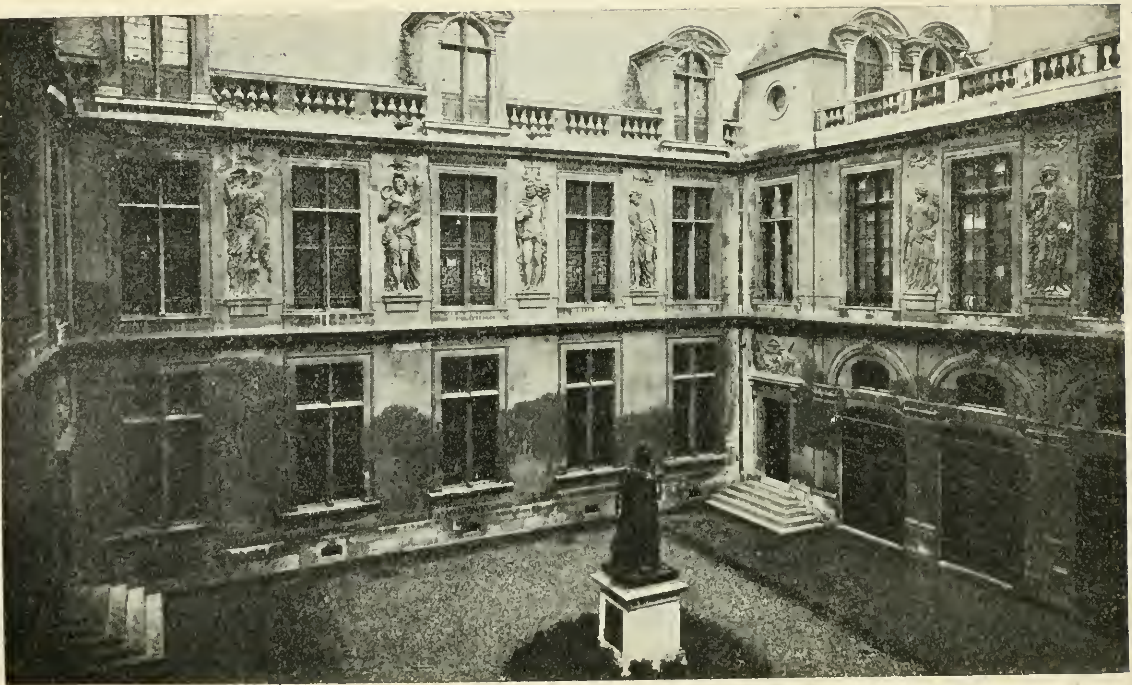
LE MUSEE CARNAVALET



64. — ENTRÉE DU MUSÉE CARNAVALET

(Rue Sévigné)

Cliché de Bogaert. — Gravure de G. de Résener.



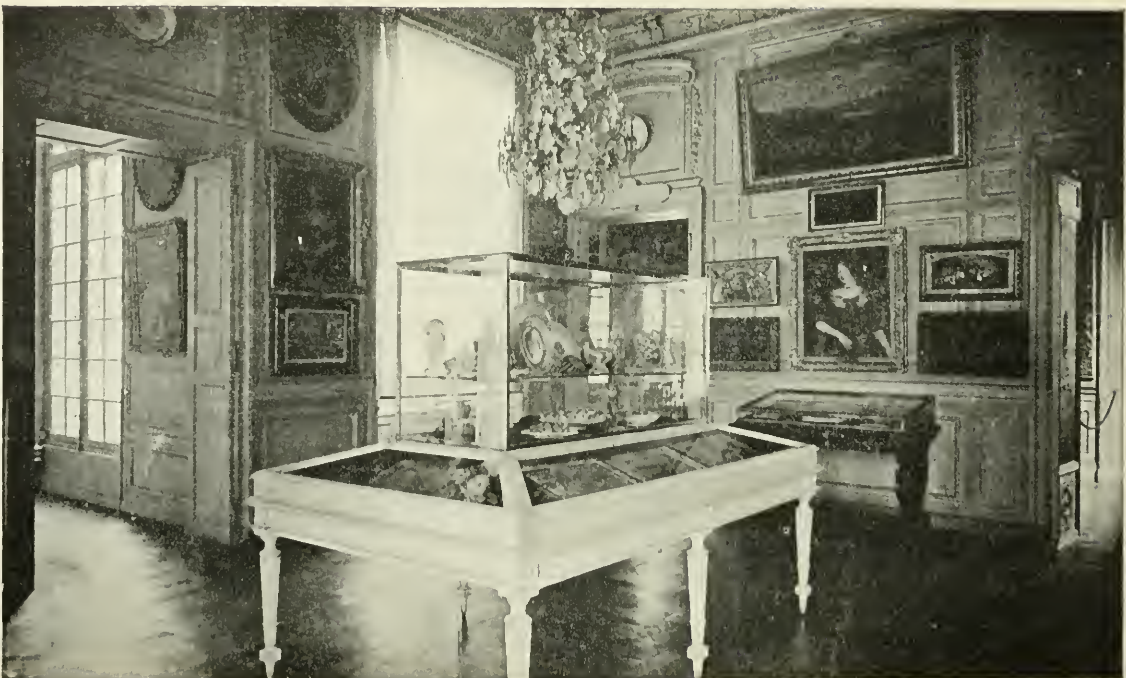
65. — COUR INTÉRIEURE DE L'HÔTEL SÉVIGNÉ

Cl. de M. Coulon. Gr. de G. de Résener.



66. — LA CRYPTE (ANCIENNE CUISINE DE L'HÔTEL SÉVIGNÉ)

Obtenu avec jumelle Mackenstein. Gr. de G. de Résener.



67. — SALLE SÉVIGNÉ

Cl. de Gérard. Gr. de Reymond.



68. — PORTRAIT DE Mme DE SÉVIGNÉ
d'après Mignard
Cl. de Gérard.

69. — PORTRAIT DE Mme DE GRIGNAN
par Mignard
Gr. de Bourdon et Keilhauër.



70. — ANTIQUITÉS GALLO-ROMAINES ET MÉROVINGIENNES

Cl. de M. Coulon. Gr. de G. de Résener.



71. — BUSTES-CARICATURES DE DANTAN (ÉPOQUE DE LOUIS-PHILIPPE)

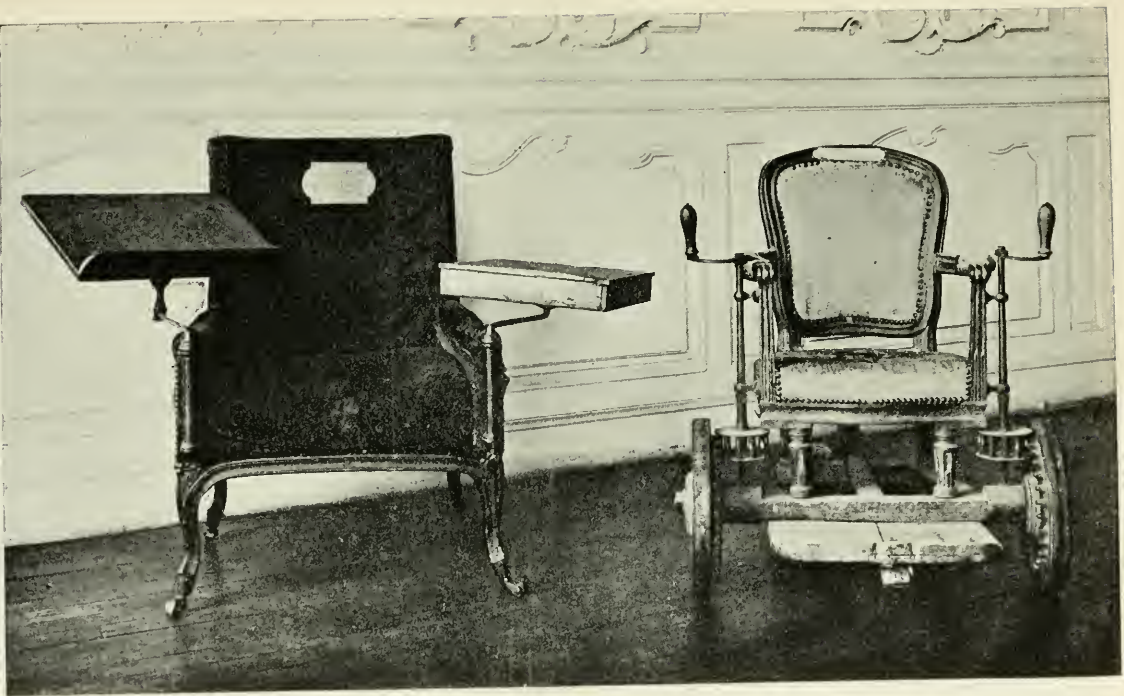
Cl. de Bogaert. Gr. de Mulot, Kriéger



72. — PLAFOND PEINT PAR LAGRENÉE
(Salon central)

Obtenu avec jumelle Mackenstein.

Gr. de Mulot, Kriéger et Cie.



73. — FAUTEUIL MORTUAIRE DE VOLTAIRE

74. — FAUTEUIL MÉCANIQUE DU CONVENTIONNEL COUTHON

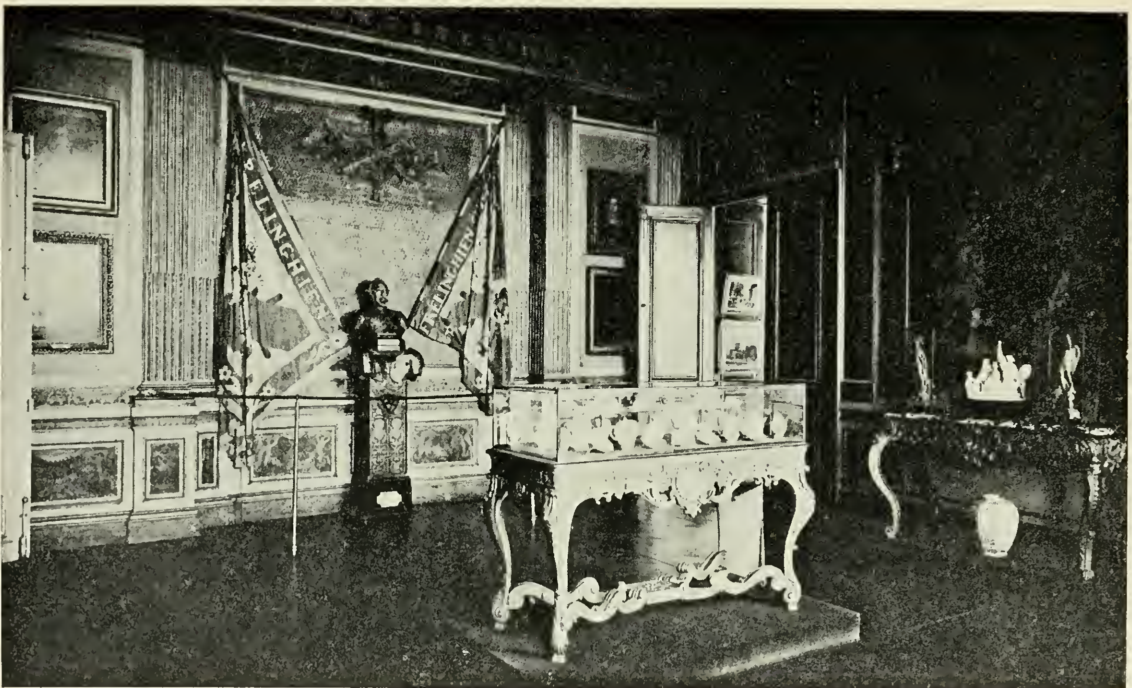
Cl, de M, Coulon.

Gr. de G. de Résener.



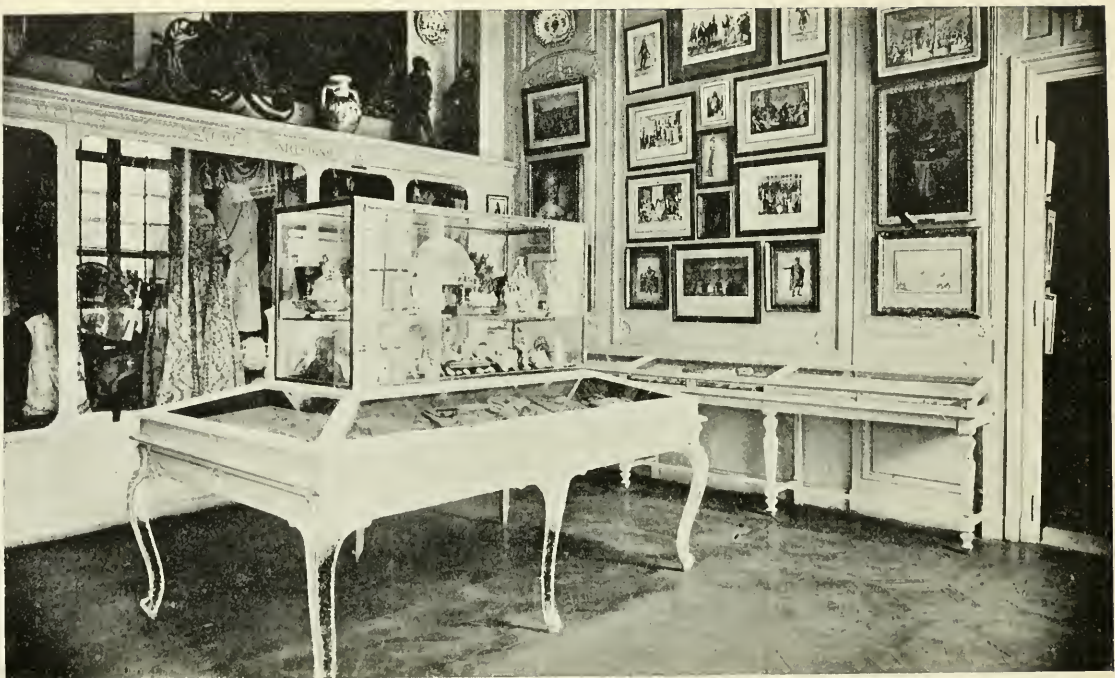
75. — SALLE LIESVILLE

Cl. de Bogaert. Gr. de G. de Résener



76. — SALLE DANGEAU

Cl. de M. Coulon. Gr. de G. de Résener.



77. — SALLE DES MODES ET COSTUMES

Cl. de Gérard. Gr. de G. de Resener.

NOS GRAVURES

64 à 77. — **Le musée Carnavalet.** — Le musée Carnavalet *(Œuvres d'art et curiosités intéressant l'histoire de Paris)* est situé à l'angle de la rue Sévigné et de la rue des Francs-Bourgeois. Il fut créé en 1877, dans les bâtiments de l'hôtel Carnavalet, et totalement remanié en 1898.

Le musée Carnavalet est placé sous la direction de M. Georges Cain, dont le goût d'érudition piquante, l'esprit parisien et l'art ingénieux ont su présenter ces collections de la façon la plus heureuse et faire de cette maison, naguère éloignée et peu connue, une demeure charmante et visitée des amateurs et des curieux.

L'hôtel Carnavalet porte le nom de ses seconds propriétaires, les Kernevenoy, appelés par euphonie Carnavalet, famille bretonne dont le chef, François de Carnavalet, avait été gouverneur du roi Henri III. Cet hôtel fût bâti en 1550 par Pierre Lescot et décoré d'admirables sculptures par Jean Goujon, pour Jacques des Ligneris, président au Parlement. Il ne comprenait alors que le bâtiment principal au fond de la cour, tel qu'il vient d'être restauré, et le rez-de-chaussée seulement des trois autres côtés, aménagé pour l'entrée et les communs. En 1660, Mansart transforma cet hôtel en y ajoutant le 1er étage sur ces trois côtés et la façade actuelle sur la rue, dans laquelle il ne conserva que le portail du XVIe siècle.

Mme de Sévigné habita l'hôtel Carnavalet pendant près de vingt ans, de 1677 jusqu'à sa mort, survenue en 1696 au château de Grignan ; mais elle n'en fut que locataire. Elle occupait, avec Mme de Grignan, sa fille, l'appartement du premier, au fond de la cour, où sont aujourd'hui la salle des estampes et le cabinet du conservateur, auquel on accédait par le grand escalier de pierre qui existe encore. L'aile gauche renfermait la galerie et le salon de réception communs, seules pièces qui aient conservé leur décoration du temps.

La façade de la rue Sévigné a son portail du XVIe siècle, conservé par Mansart dans sa façade neuve de 1661, et orné de sculptures de Jean Goujon (à la clef de voûte : *l'Abondance*, figurine ailée debout sur un globe taillé plus tard en masque de carnaval, par allusion au nom de Carnavalet ; à droite et à gauche, deux bas-reliefs : *Lions soumis*).

La cour, où s'élève une magnifique statue en bronze de Louis XIV, chef-d'œuvre de Coysevox, est bordée de quatre corps de bâtiment. Celui en face de la porte d'entrée est le principal corps de logis du XVIe siècle, restauré, d'après les anciens plans, par MM. Parmentier et Roguet. Le rez-de-chaussée seulement des deux ailes date de la Renaissance.

Les salles du rez-de-chaussée contiennent le Musée d'archéologie parisienne.

Galerie des arènes. — Fossiles et monuments de l'*âge de la pierre* du bassin parisien. — Débris gallo-romains trouvés à Paris, particulièrement des pierres de la première enceinte de Lutèce. Quelques-unes sont percées pour recevoir des mâts, d'autres portent des noms ou chiffres grossièrement gravés.

Galerie des tombeaux. — Meules et moulins antiques trouvés dans le sol parisien. — Riche collection de *sarcophages* en pierre et en plâtre, provenant des cimetières mérovingiens de Saint-Marcel, de Saint-Germain-des-Prés, de Montmartre, etc. — Sarcophage romain en pierre avec squelette intact (fouilles des Gobelins, 1892).

Salles en retour, bâtiment principal. — 1re salle. — Plafond rétabli dans sa décoration primitive. — Fragments d'édifices gallo-romains de la Cité. — Cheminée d'un château de province (XVIe siècle), décorée aux armes du fondateur de l'hôtel, le président des Ligneris.

2e salle. — Poteries, verres, bronzes, médailles et objets divers de l'*époque gallo-romaine* (fouilles parisiennes). — Collection considérable d'objets provenant d'un cimetière gallo-romain (fouilles de la rue Nicole, 1878).

3e salle. — Objets divers et monuments de même nature et provenance de l'*époque mérovingienne* et du *moyen âge*. — Statuette équestre de Charlemagne, de l'époque carlovingienne. — Dans une vitrine, nombreux fragments de poteries romaines trouvés au Luxembourg et portant des signatures de potiers.

Les salles du 1er étage comprennent trois divisions : Topographie parisienne, Histoire parisienne, Salons de style.

Histoire parisienne. — Salle VI (*salle Dangeau*), ancienne chambre à coucher de l'hôtel de Dangeau, historiographe de Louis XIV (l'hôtel était autrefois place Royale) ; les boiseries et le plafond (peint par Perrier : *le Lever du soleil*) ont été transportés de toutes pièces ; cette décoration, fort abîmée mais intéressante, attend une restauration complète. — A noter de belles tapisseries anciennes et surtout un *Buste en cire de Henri IV*,

exécuté d'après nature sur le cadavre du Béarnais (1610), don de M. Aimé Desmottes.

Salle X (*salon des Stuarts*). — Le charmant salon qui sépare les deux galeries de la Révolution est composé de pièces rapportées : boiseries finement sculptées, d'époque régence et provenant de l'hôtel des Stuarts, rue Saint-Hyacinthe, et plafond peint, de l'école de Boucher, représentant la maîtresse d'une « petite maison », ci-devant rue Blanche, n° 5, sous les traits de la déesse Flore. Sur la cheminée, belle *pendule décimale*, flambeaux à médaillon, vases de la fête de l'Être Suprême. — A droite, *commode* de style Louis XV, ayant appartenu à Béranger; buste de l'*abbé Delille*, terre cuite de Pajou; *fauteuil de Voltaire* et *fauteuil mécanique de Couthon* (c'est dans ce fauteuil que le fameux conventionnel allait à l'Assemblée).

Salles de style. — Ces salles ont été créées en 1898, à la place de l'ancienne bibliothèque, transportée elle-même à l'hôtel Saint-Fargeau. Garnies de boiseries de styles divers, elles constituent maintenant une série de *milieux d'époques* où se trouvent exposées les meilleures peintures du Musée, dans le cadre qui leur est propre. Ces salles sont au nombre de 9.

Salle XV (*salle du Costume*). — Au fond, grande vitrine contenant la collection de costumes français, donnée par M. Henri Cain : habillements masculins et féminins, de Louis XIV au Directoire. — Au mur, dessins et gravures sur le costume : les *Marchandes de dentelles du Palais*, par Jeaurat; la *Promenade du Palais-Royal*, superbe épreuve de Debucourt. — Au centre et dans les vitrines latérales, poupées anciennes, peignes, gants, bas, accessoires du costume, lorgnettes, boutons, boîtes, etc.

Salle XVIII (*salle Liesville*). — Boiseries Louis XV, provenant des réserves du Musée. — Portrait de *Théroigne de Méricourt*, attribué à Vestier. — Beau portrait de *Mme Geoffrin*, légué par Mme de Rothschild. — Portrait de *Jeaurat*, par lui-même. — Petit pastel de Saint-Aubin représentant l'*Amphithéâtre de l'École de Chirurgie*. — Précieux dessin de Cochin : *Une Séance à l'École de dessin*. — Dans la vitrine centrale, éventails, biscuits, miniatures XVIIIe siècle.

Salle XX (*salon Sévigné*). — Cette pièce était autrefois le salon de réception de la marquise. Les boiseries ont été conservées dans leur état primitif. — Sur le panneau central, portrait de *Mme de Grignan*, fille de Mme de Sévigné, par Mignard. — Au-dessous, vitrine renfermant plusieurs souvenirs intimes : *lettre de la marquise*, morceau d'une de ses robes, *autographe de Car-*

navalet. — Près des fenêtres, deux toiles d'Hubert Robert, prêtées par le Musée de Versailles : le *Pont Notre-Dame* et le *Pont au Change.* — Du même, le *Bassin d'Apollon.* — A remarquer enfin plusieurs *éventails* à la gouache, représentant des scènes pittoresques du Vieux Paris au XVII[e] siècle : marchés, bateaux-lavoirs, mascarades, etc.

Les galeries du 1[er] étage ont pour compléments les salles contemporaines du rez-de-chaussée.

3[e] salle (*période 1830-1848*) : au centre, collection importante de *statuettes-charges des contemporains*, par Dantan jeune; autour de la pièce, nombreux tableaux et portraits : *Armand Carrel*, par Henry Scheffer, frère d'Ary; *Paul et Alfred de Musset enfants; Alfred de Vigny en uniforme de lieutenant; Béranger*, par Couture; *Scènes des journées de Juillet;* bustes de *Marie-Amélie* (1833), de *Garnier-Pagès*, du *sergent Mercier; fauteuil* mortuaire de Béranger; *fusil-parasol* des gardes nationaux, sous Louis-Philippe, etc.

PRIX DES ABONNEMENTS

1° à L'INSTANTANÉ

	SIX MOIS	UN AN
FRANCE...............	3 50	6 »
UNION POSTALE........	4 50	8 »

Prix du numéro : 10 *centimes.*

2° à LA REVUE HEBDOMADAIRE

	TROIS MOIS	SIX MOIS	UN AN
PARIS..................	5 25	9 50	18 »
DÉPARTEMENTS.........	5 75	10 50	20 »
UNION POSTALE.........	7 »	13 »	25 »

Prix du numéro : 50 *centimes.*

Le directeur-gérant : P. MAINGUET. PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET C[ie] — 1898.

LA REVUE

HEBDOMADAIRE

LUDIVINE

(*Suite et fin*)

QUATRIÈME PARTIE

I

Le printemps était dans toute sa gloire. Mai avait remis à neuf le décor à la fois somptueux et agreste qui fait l'originalité de cette banlieue sud de Paris, où de vieux parcs aristocratiques sont enclavés dans des forêts domaniales; où, sur les versants des collines, les cultures maraîchères et fleuristes se mêlent aux jardins anglais et aux villas du siècle dernier, et où tout cela se fond et s'harmonise dans une jolie lumière argentée. Des vagues de verdure moutonnaient à l'horizon; parmi le frissonnement des platanes et des peupliers de Virginie, des toits d'ardoise bleuissaient; les terrasses aux balustres blancs étalaient les couleurs vives de leurs massifs de cytises et d'arbres de Judée. Au fond des vergers, à la lisière des bois, des chants d'oiseaux partaient comme de mélodieuses fusées. La joie semblait se répandre partout avec le soleil.

Et pourtant, au Pavillon, cette joie des choses ne parvenait pas à rasséréner le cœur de Mlle de Lafauche. Vingt-quatre heures s'étaient écoulées depuis sa rupture avec Hugues Dambroise; après la flambée de colère allumée par les accusations du docteur, une crise de larmes avait détendu les nerfs irritables de la jeune fille, et une réaction s'était opérée. Elle sentait maintenant en elle saigner la blessure produite par ce brusque et inattendu déchirement; elle connaissait assez Dambroise pour être convaincue qu'il demeurerait inflexible et qu'elle ne le reverrait plus. Les paroles cruelles échangées entre eux avaient creusé un abîme; ils étaient séparés pour jamais et cette définitive séparation rompait tristement les liens qui rattachaient Ludivine au passé. Le docteur, qui avait soigné et assisté M. de Lafauche jusqu'aux heures suprêmes de l'agonie, était aux yeux de l'orpheline comme le prolongement de la personnalité paternelle. Lui parti, tout un morceau de la vie de Ludivine se détachait; elle restait face à face avec un mystérieux avenir, sans autre guide, sans autre protecteur que Robert Champlan. Ce protecteur, à la vérité, était un ami passionnément aimé. Mais possédait-il réellement assez d'expérience et de qualités sérieuses pour qu'on s'appuyât sur lui avec sécurité? Etait-il digne de cet aveugle amour qu'il inspirait?... Les accusations de Dambroise, bien que Mlle de Lafauche eût protesté contre elles avec véhémence, avaient néanmoins jeté dans son cœur un trouble douloureux. Maintenant qu'elle avait repris son sang-froid, et qu'elle se les remémorait tristement, elle ne pouvait en méconnaître la gravité. Si réellement Robert, en quittant le Pavillon, était allé achever sa soirée dans un lieu de plaisir, cette légèreté ne plaidait pas en faveur de la solidité de son amour. Même en supposant que l'aversion de Dambroise pour son ancien condisciple l'eût porté à quelque exagération, le

docteur n'était pas homme à forger une calomnie; Ludivine rendait trop justice à sa droiture, à sa sincérité pour persister à le croire capable d'une pareille noirceur. Il avait pu être trompé par de fâcheuses apparences, mais il n'avait pas menti avec préméditation. Ces réflexions accroissaient l'inquiétude de la jeune fille et amassaient plus de doute encore en son esprit. Il lui était impossible de supporter plus longtemps la torture de l'incertitude et elle se résolut à demander des explications à celui qui seul pouvait, en se disculpant, lui donner la paix du cœur et la confiance dans l'avenir.

Au moment même où elle allait écrire à Champlan pour le prier de se rendre le lendemain au Pavillon, le sable de la terrasse cria sous un pas précipité, et, en se retournant, Ludivine vit le jeune homme devant elle. Il était monté sans façon par le verger et entrait tout de go dans le salon, sans se faire annoncer. Une exclamation étonnée de la jeune fille l'arrêta un moment sur le perron, et, s'accotant à l'embrasure de la porte-fenêtre, il dit avec un singulier rire :

— Hein! c'est une surprise!

— En effet, murmura Mlle de Lafauche en le regardant d'un air un peu effaré.

Il paraissait en proie à une surexcitation que la jeune fille attribua à la hâte avec laquelle il avait dû gravir les rampes du verger. Une excessive rougeur donnait des tons de brique à son visage congestionné; sous ses paupières allongées de fauves lueurs allumaient ses prunelles brunes; ses lèvres s'entr'ouvraient, agitées par un rire agaçant :

— Il avait été convenu, reprit Ludivine avec une nuance de reproche, que vous ne vous montreriez au Pavillon que lorsque je vous y appellerais.

— Dois-je m'en retourner?... demanda-t-il d'un ton provocant, sans du reste bouger d'une semelle...

— Non... J'allais précisément vous écrire pour vous prier de passer demain chez moi... Puisque vous voici, restez...

— A la bonne heure! s'exclama-t-il en s'avançant délibérément et en saisissant la main de son amie; merci pour cette bonne parole!... Voyez-vous, chérie, le temps me durait trop et je me desséchais loin de vous...

— Vous auriez dû au moins me prévenir de votre visite, répliqua plus doucement Ludivine.

— Je ne pouvais pas... J'étais à Paris... J'en arrive.

Le visage de l'orpheline se rembrunit; elle dégagea sa main et repartit brièvement :

— Il me semble que vous y êtes bien souvent, à Paris!

— Que voulez-vous?... Les affaires... Des gens à voir, des relations à entretenir...

— Il faut, continua-t-elle ironiquement, que ces affaires soient bien impérieuses, car vous vous absentez à des heures où généralement on préfère rester chez soi et dormir.

Champlan la regarda, un moment interloqué, puis se remettant d'aplomb :

— On ne choisit pas ses heures... Mais je ne saisis pas très bien à quoi vous faites allusion...

— Je tâcherai de m'expliquer plus clairement, poursuivit-elle... L'autre dimanche, par exemple, lorsque vous avez dîné ici, au lieu de rentrer à Vaupreux, vous êtes parti pour Paris et vous y avez passé la nuit...

— Ho! ho! marmonna Robert entre ses dents, le médicastre a jasé!

Une éclaircie se fit dans son cerveau. Il se rappela les propos assez inconsidérés tenus étourdiment à Dambroise, les demi-confidences risquées, et devina que le médecin avait dû le trahir. Il crut même Mlle de Lafauche mieux renseignée qu'elle ne l'était réelle-

ment, et il répondit en tournant la chose en plaisanterie :

— Ma chère enfant, vous parlez comme un juge d'instruction... Vous avez donc une petite police à vos gages ?...

— D'où me viennent ces informations, répliqua-t-elle tristement, je n'ai pas à vous le dire... J'ignore à quel point elles sont exactes, mais elles m'ont troublée et tourmentée... Je vous en prie, Robert, disculpez-vous; tirez-moi de cette incertitude qui me torture, qui me blesse dans ce que j'ai de plus cher... mon affection pour vous, ma confiance en vous !

Si son esprit eût été plus calme et ses idées mieux coordonnées, Champlan aurait compris que son amie ne demandait qu'à être rassurée et il se serait tiré d'embarras par un mensonge ingénieux. Mais un copieux déjeuner fait à Paris avec de joyeux compagnons le mettait hors d'état de réfléchir froidement à la situation. La surexcitation due aux vins capiteux qu'il avait bus le rendait expansif et le poussait à payer d'audace.

— Eh bien, quoi ! avoua-t-il, on vous a dit que j'avais soupé en aimable compagnie ? Est-ce donc un grand crime ?... Si vous viviez moins confinée à la campagne, vous sauriez qu'à Paris on ne traite bien les affaires qu'à table... Les gens avec qui je suis en relations arrivaient de Tunis, une ville où l'on n'est pas collet-monté... Ils voulaient achever la soirée gaiement et j'aurais été ridicule en jouant près d'eux le rôle d'un trouble-fête !...

Ludivine restait confondue de l'insouciance avec laquelle il confessait cet écart de conduite. Pendant trois ans, son amour pour Robert avait absorbé toutes ses facultés, occupé toutes ses heures; elle n'avait vécu qu'en lui et pour lui; et elle se croyait en droit de réclamer de l'homme qu'elle aimait les mêmes ferveurs,

les mêmes attentions exclusives. Elle constatait tout d'un coup, avec désespoir, que non seulement cet homme pouvait fort bien se passer d'elle, mais qu'il éprouvait même le besoin de chercher en dehors d'elle des distractions suspectes. En même temps, comme si cette première déception l'eût rendue brusquement plus clairvoyante, elle observait avec stupeur la gesticulation excessive, les regards allumés, le rire énervant de son interlocuteur; et elle sentait une horrible tristesse monter en elle comme une marée aux flots troubles et amers.

— Ainsi c'était vrai, murmura-t-elle d'une voix sourde. Après une soirée passée ici avec moi, les impressions que vous emportiez ne suffisaient pas à occuper votre cœur... Il vous fallait des distractions moins pures et vous alliez les demander à ce que vous appelez « d'aimables compagnons ». C'est-à-dire, n'est-ce pas, à des hommes et peut-être à des femmes de plaisir?... Car je ne vis pas tellement confinée à la campagne que je ne comprenne la signification de certains mots... C'est ce qu'on nomme, je crois, « faire la fête!... » Et aujourd'hui encore, qui sait si vous ne me revenez pas après avoir déjeuné en cette « aimable compagnie » ?

Ces paroles avaient de si douloureux accents de détresse que Champlan, malgré son inconscience, fut touché de repentir et essaya de se défendre à sa façon :

— J'en conviens, déclara-t-il, j'ai succombé à la tentation; mais si j'ai cherché à me distraire ailleurs, c'est votre faute aussi, Ludivine.

— Ma faute! s'écria-t-elle, suffoquée.

— Parfaitement... Croyez-vous que ce soit régalant pour un garçon de mon âge et de mon caractère d'être tenu en chartre privée et condamné à la diète?... C'est pourtant ce que vous avez fait!

— Moi ? répéta Ludivine, ne comprenant pas bien le sens de ce reproche, mais ébaubie de l'aplomb avec lequel Champlan intervertissait les rôles.

— Vous-même, affirma-t-il hardiment... Je revenais de là-bas, affamé de tendresse, heureux de ne plus me heurter aux obstacles qui nous séparaient ; et quand je rêvais de me dédommager près de vous de mes longs jours d'exil, de vous avoir enfin toute à moi, vous avez tranquillement invoqué je ne sais quelles convenances bourgeoises pour me maintenir à distance respectueuse, j'ai été mis à la ration comme un collégien, et lorsque je vous priais de hâter l'époque de notre mariage, vous m'avez ordonné d'attendre jusqu'à la fin de votre deuil...

— Je vous ai bien attendu, moi, pendant trois ans ! dit Mlle de Lafauche.

— Vous, c'est différent, répliqua-t-il avec un éclat de rire ; vous êtes une vierge sage et vous vivez comme une recluse... Pour moi, la situation n'est pas la même : la solitude me pèse et, en matière de sentiment, je n'aime pas les monologues... Je m'ennuyais à périr dans mon trou de Vaupreux ; j'en suis sorti pour me donner de l'air, et dame !... l'occasion, l'herbe tendre... Que voulez-vous ? je ne suis pas un saint !...

— Je m'en aperçois ! murmura-t-elle, révoltée par le cynisme de cette confession...

Elle ajouta avec un frisson :

— Des bienséances que vous trouvez ridicules me commandaient de retarder l'époque où je serais unie à vous par des liens qu'on ne peut plus rompre... Je me félicite de m'y être conformée, puisque ce retard m'a permis de vous voir à l'épreuve et de vous apprécier à votre juste valeur !...

Robert haussa les épaules et, sans paraître attacher d'importance aux paroles désillusionnées de la jeune fille :

— Il y a un remède à tout cela! s'exclama-t-il : ne me faites pas languir davantage et vous verrez quel mari exemplaire je serai... Parole! Ludivine, je me repens... Oubliez mes torts qui ne sont, après tout, que des enfantillages; cessons de nous quereller et hâtons-nous de nous marier... Le plus tôt sera le mieux!...

— Le mieux, soupira-t-elle tristement, sera de n'y plus penser.

— Vous voulez rire! protesta-t-il, incrédule. Est-ce qu'il me serait possible de renoncer à vous?... Je vous aime, moi; je ne puis me passer de vous et je ne serai heureux que lorsque vous serez ma femme...

Elle secoua la tête et d'une voix navrée :

— Jamais! déclara-t-elle.

Cette réponse acheva d'exaspérer les nerfs surexcités de Champlan; ses yeux étincelaient, ses lèvres tremblaient. Il s'avança résolument vers Mlle de Lafauche et, d'un ton de bravade :

— Vous plaisantez, n'est-ce pas?... Allons, ma toute belle, soyez raisonnable! Vous m'avez juré de m'épouser à mon retour et vous devez savoir ce que c'est qu'un serment... Je vous veux, je vous aurai... parce que je vous adore!

D'un geste quasi brutal il avait enlacé la taille de Ludivine et essayait de l'attirer vers lui; mais elle se dégagea violemment et recula jusqu'à la porte qui communiquait avec l'intérieur de l'appartement.

— Vous devenez grossier comme un homme ivre, dit-elle avec dégoût... Faites un pas de plus et j'appelle... Retenez bien ceci : tout est fini entre nous. Qu'il vous suffise de m'avoir rendue la plus misérable des créatures... Allez-vous-en!... Ne revenez plus ici; épargnez-moi la honte de vous faire congédier par les domestiques... Adieu. Je vous cède la place...

Et, tournant vivement le bouton de la porte, elle disparut.

II

Le mineur qu'une rupture soudaine des câbles de la cage précipite violemment au fond du puits ne meurt pas toujours du coup; brisé, sanglant, à demi assommé, il peut parfois encore, pendant son agonie, contempler tout là-haut la lointaine ouverture où blanchit cette douce lumière du jour qu'il ne connaîtra plus. Moralement, telle était la situation de Ludivine. Tombée des hauteurs de son idéal dans un abîme de réalités grossières, elle y gisait meurtrie, dans un douloureux engourdissement. Elle avait à peine conscience de sa lamentable chute et se demandait seulement si elle n'était pas la proie d'un mauvais rêve.

Pendant plusieurs jours, elle demeura plongée dans une sorte de coma mental; elle allait et venait machinalement à travers son logis du Pavillon, indifférente au monde extérieur, incapable de rassembler ses pensées fuyantes et sans forces pour réagir. Peu à peu, néanmoins, la vigueur de la jeunesse eut raison de cette torpeur maladive. Mais quand elle sortit enfin de son accablement, le réveil de la sensibilité amena avec lui le réveil de la douleur. En même temps que la lucidité, le sentiment de sa misère lui revint. Elle retrouva la faculté des larmes et ce fut pour pleurer désespérément sur sa vie désemparée. Elle subit la torture des souvenirs heureux évoqués au milieu des heures d'infortune; elle souffrit des cuisantes blessures de l'amour bafoué, de l'orgueil humilié, des espérances avortées, et elle reconnut le supplice des torts irréparables, des regrets stériles, des remords tardifs.

Les semaines s'écoulaient. Recluse dans sa maison

vide, elle traînait lourdement son chagrin, tandis qu'au dehors le printemps achevait de s'épanouir. Le contraste de cette nature en fête avec son âme en détresse rendait encore sa peine plus aiguë et sa plaie plus envenimée. Les radieuses splendeurs des soleils couchants, les subtiles odeurs de la terre refleurie pénétraient jusqu'à elle en dépit des vitres closes et lui remettaient devant les yeux les images des bonheurs à jamais évanouis. Elle revoyait Robert Champlan tel qu'il lui était apparu autrefois : robuste, allègre et triomphant, plein de confiance en lui-même et dans l'avenir, lui murmurant de tendres paroles d'amour sous les branches allongées des platanes. Elle comparait amèrement ce fantôme de jadis, paré de toutes les séductions de la jeunesse, avec l'aventurier dégénéré et déchu qu'elle avait accueilli pour la dernière fois dans le salon du Pavillon. Frissonnante encore, le dégoût aux lèvres, la honte au front, Ludivine se rappelait cette face congestionnée, ces yeux égarés, ce rire vulgaire, et l'audace des aveux cyniques murmurés dans un reste d'ivresse, et l'injurieuse agression de cet amoureux, qui croyait pouvoir se conduire avec sa fiancée comme avec les femmes équivoques dont il faisait sa société.

Et c'était à cet homme qu'elle avait sacrifié ses devoirs de fille respectueuse et d'amie reconnaissante! Pour rester fidèle à un pareil amour, elle avait eu le triste courage de désobéir à M. de Lafauche, si bien qu'elle avait peut-être hâté sa fin et qu'elle s'était privée de la consolation de le soigner pendant sa maladie, de le serrer dans ses bras à l'heure de sa mort. Elle avait résisté à ses dernières injonctions et il s'en était allé de ce monde en maudissant l'enfant dénaturée qui se révoltait contre lui. Ce n'était pas tout : il lui restait un ami dévoué, rempli pour elle d'une tendresse discrètement fervente, et elle l'avait méconnu.

Dans son intrépide obstination, elle avait repoussé les conseils, lassé la sollicitude de Dambroise. Aigri par d'injustes soupçons, irrité et découragé, il s'était éloigné et ne reviendrait jamais. En se remémorant son ingratitude, son aveuglement, sa folie, elle avait honte d'elle-même et se méprisait profondément. Le poids de ses fautes et de sa sottise l'écrasait. Elle se sentait abandonnée de tous et s'avouait qu'elle avait mérité cet abandon.

Parfois, le soir, aux heures crépusculaires, elle se hasardait à ouvrir sa fenêtre et à contempler la vallée déjà enveloppée d'obscurité. Le mois de juin tirait à sa fin. Avec l'ombre accrue, un calme descendait sur les prés. Elle entendait au loin de lentes sonneries d'angélus et le sourd cahotement des grands chars de foin d'où s'exhalaient de subtiles haleines végétales. En respirant ces parfums de la fenaison, une plus cruelle désespérance lui desséchait l'âme. Elle se disait que sa vie désormais ressemblait à la prairie où les faneurs ont passé — les floraisons de son amour y gisaient coupées en pleine sève ; — seulement, sous les meurtrissures de la faux, elles ne répandaient qu'une odeur amère. — Herbes fanées, illusions fauchées, tout cela s'en allait de concert entassé dans les lourds chariots dont les heurts contre les pierres de la route retentissaient douloureusement dans le cœur de Ludivine.

Durant ces funèbres heures de dépression, il arriva qu'en fouillant au fond des tiroirs d'un chiffonnier, sa main désœuvrée heurta par hasard un petit livre relégué dans une encoignure, et elle reconnut le volume de l'*Imitation* donné par sœur Alexis. Depuis des mois il gisait oublié. Tout entière à son amour pour Robert Champlan, elle n'avait plus songé à lui. Elle l'ouvrit à l'aventure et ses yeux tombèrent sur la page suivante :

« Comment peut-on aimer une vie imprégnée de tant d'amertumes, sujette à tant de misères et de calamités ?

« Et pourtant on l'aime et beaucoup de cœurs cherchent à s'y délecter...

« Les désirs de la chair, les désirs des yeux et l'orgueil nous entraînent à aimer le monde ; mais les peines et les misères engendrent la haine du monde et l'ennui.

« Néanmoins, hélas ! une malsaine délectation se glisse au cœur des hommes et ils s'attachent aux délices des sens, parce qu'ils ne voient ni ne goûtent la suavité de Dieu et l'intime charme de la vertu.

« Ceux au contraire qui méprisent totalement le siècle, et s'étudient à vivre pour Dieu sous le joug d'une sainte discipline, ceux-là connaissent les divines douceurs promises au renoncement sincère, et voient plus clairement les erreurs grossières et les faiblesses de la vie mondaine... »

Dans l'état d'âme où elle se trouvait, Ludivine comprit pour la première fois le sens profond de ces paroles. Le langage du livre semblait être un écho de ses propres pensées, et, se penchant vers cette source de vérité où elle croyait voir se refléter son image désolée, elle continua sa lecture :

« Si vraiment, disait l'auteur inconnu, tu veux te réjouir en moi, le mépris des choses mondaines, le détachement de toutes les fausses joies seront pour toi une bénédiction, et tu seras consolé.

« Et plus tu renonceras à chercher des consolations parmi les créatures, plus tu trouveras en moi des douceurs plus fortes et plus abondantes.

Mais d'abord, tu ne les atteindras pas sans tristesses et sans luttes laborieuses... L'antique serpent s'insinuera près de toi et te prêchera la révolte ; mais tu le mettras en fuite par la prière...

« Il est nécessaire que tu apprennes à te vaincre toi-même, si tu veux vivre en paix et concorde avec les autres... Si tu veux demeurer et être utile, regarde-toi comme un exilé et un étranger sur la terre...

« Oh! celui qui ne chercherait jamais les joies passagères, qui ne s'occuperait jamais du monde, quelle bonne conscience il se ménagerait!

« Oh! celui qui retrancherait toute vaine sollicitude, et cependant penserait aux choses divines et salutaires et mettrait toute son espérance en Dieu, quelle reposante paix il posséderait!...

. . . .

« Les désirs de sensualité nous poussent aux dissipations du dehors, mais quand l'heure a fui, nous n'en rapportons qu'une conscience lourde et un cœur désespéré.

« Les sorties joyeuses font souvent les retours tristes; et aux veillées joyeuses succèdent les matins moroses.

« Que peux-tu voir ailleurs que tu ne voies pas déjà ici? Voici le ciel et la terre et tous les éléments; de ceux-ci toutes les autres choses sont faites... Ferme sur toi ta porte et appelle à toi Jésus ton bien-aimé. Reste avec lui dans ta cellule, car tu ne trouveras nulle part une telle paix... »

A mesure qu'elle parcourait ces pages, Ludivine se sentait soulevée par d'invisibles ailes, emportée vers une région inconnue, que baignaient de tranquilles clartés et où un air plus pur se répandait comme un baume salutaire sur ses blessures. Elle respirait plus légèrement, ses larmes étaient moins amères et il lui semblait discerner au loin une lueur d'espérance rose et dorée comme un lever d'aube. Les dernières lignes qu'elle venait de lire sur « l'amour de la solitude et du silence » lui rappelèrent sœur Alexis, qui lui avait jadis recommandé cette lecture; elles lui inspirèrent le désir

de rendre à la religieuse une visite, et un matin elle prit le train de Versailles.

Le couvent des sœurs de l'Espérance était situé dans le quartier Saint-Louis, à l'extrémité d'une rue solitaire, dont le silence n'était guère interrompu que par les tintements de quelques cloches monastiques. Au fond d'une cour, les bâtiments datant du dix-huitième siècle élevaient leurs murs noircis par la pluie et leur toiture envahie par la mousse. Derrière, une chapelle élançait son aiguille vers le ciel, un jardin confondait la verdure de ses vieux arbres avec les lisières moutonnantes des taillis de Satory. Mlle de Lafauche fut introduite dans un parloir sombre, dont les parois nues n'étaient ornées que d'une statue de la Vierge et d'un grand crucifix de bois noir. Au bout de quelques minutes un pas discret et comme feutré lui fit relever la tête et elle vit devant elle le calme et souriant visage de sœur Alexis. La religieuse, dès l'entrée, demeura surprise de l'altération des traits de la jeune fille. Ses purs yeux bleus se fixèrent affectueusement sur la figure pâlie de la visiteuse et elle n'eut pas de peine à deviner qu'une secrète douleur lui ramenait Ludivine comme un pauvre oiseau battu par l'orage. Elle la fit asseoir et, lui prenant les mains, dit de sa voix chaudement timbrée :

— Vous paraissez souffrante, chère demoiselle... Qu'avez-vous ?

— J'ai un gros chagrin, ma sœur; au milieu de ma détresse, j'ai pensé à vous qui avez souffert comme moi... et je suis venue ici... Vous êtes la seule personne à qui je puisse parler de mes misères...

Et sans autre transition, comme les eaux troublées qui jaillissent d'une écluse, toutes les tristesses de son cœur s'épanchèrent. Elle révéla sans restrictions la folie de son amour pour Robert Champlan, et l'indignité de l'homme auquel elle avait sacrifié tous ses

devoirs de fille. Avec une entière franchise, elle s'accusa de ses désobéissances coupables; elle avoua ses péchés d'orgueil, et son ingratitude envers Hugues Dambroise dont elle avait méprisé les avis et cruellement méconnu l'affection...

— Ah! interrompit la sœur apitoyée, ce pauvre docteur Dambroise... Nous ne le reverrons plus!

— Comment? demanda Ludivine, angoissée, que lui est-il arrivé?

— Vous ne saviez pas?... Il a accepté une mission du gouvernement pour aller étudier la peste à Madagascar... Voilà quinze jours qu'il nous a fait ses adieux, et il y en a huit qu'il s'est embarqué à Marseille.

Mlle de Lafauche sentit ses yeux se mouiller et un nouveau remords cuisant s'ajouter à ceux qui torturaient déjà son cœur : le dernier fil ténu qui l'attachait encore au monde venait de se briser.

— Ah! gémit-elle faiblement, me voici cette fois seule sur la terre et totalement abandonnée.

— Ma chère demoiselle, dit doucement sœur Alexis, il y a là-haut quelqu'un qui ne nous abandonne jamais... Lorsque le malheur s'est appesanti sur nous, c'est le moment où le Seigneur Jésus s'approche pour nous consoler. Il est descendu du ciel pour notre salut; il a pris à sa charge le poids de nos misères, afin de nous enseigner à supporter patiemment les souffrances temporelles... Il est le Dieu de consolation et de paix.

— C'est ce que j'ai lu dans le livre que vous m'avez offert, et c'est ce qui m'a encouragée à venir vous trouver... Le monde m'est odieux et je veux m'en éloigner pour toujours... Quelles sont les formalités à remplir pour être admise à faire mon noviciat dans votre couvent?

La sœur hocha la tête.

— Ma chère enfant, reprit-elle, le couvent n'est pas un pis-aller... Ce n'est pas la haine du monde, mais l'amour de Dieu qui doit déterminer les vocations religieuses... Dans notre maison surtout ce violent amour divin est nécessaire, car seul il nous donne la force de remplir joyeusement des tâches pénibles et souvent répugnantes...

— Plus ces tâches seront pénibles, insista Ludivine, moins elles me laisseront le loisir de penser à mes souffrances... Aucune d'elles ne me répugnera.

— Une de nos principales règles, poursuivit sœur Alexis en souriant, est l'humilité, et voici déjà que vous péchez par trop de présomption... Croyez-moi, avant de se vouer à la vie monastique, il est bon d'éprouver sa vocation en restant encore quelque temps dans le monde... Le cloître est terrible pour celles qui s'aperçoient trop tard de leur erreur et qui regrettent tout à coup de s'être prématurément engagées... Retournez chez vous, réfléchissez, priez, demandez à Dieu qu'il vous éclaire, et quand, dans le plus profond de votre âme, vous serez certaine qu'il vous appelle à lui, revenez nous voir... D'ici là je parlerai de vos intentions à notre Mère et, quand vous nous reviendrez, après avoir longuement mesuré votre force et sondé votre cœur, notre maison s'ouvrira toute grande pour vous accueillir...

Et Ludivine s'en retourna vers le Pavillon où l'été continuait de fleurir. Elle s'y enferma, portes closes, conversant uniquement avec le petit livre que lui avait donné autrefois sœur Alexis. Peu à peu une paix bienfaisante descendait en elle; le repentir seul occupait son âme et n'y laissait plus de place aux regrets des choses terrestres. La vue des arbres et des toits de Vaupreux, le souvenir même de Robert Champlan ne faisaient naître en elle que des pensées d'humilité et de charité. Au bout d'un mois, elle reprit le chemin de

Versailles, frappa de nouveau à la porte du couvent, et quand sœur Alexis parut dans le parloir :

— Ma sœur, dit Mlle de Lafauche, prenez-moi... Je suis prête.

III

Et maintenant, bien qu'on soit dans la saison où les maisons de campagne bâties aux bords de la Bièvre ouvrent toutes grandes leurs fenêtres et se peuplent d'hôtes bruyants, les héliotropes et les géraniums des jardins du Pavillon ne fleurissent plus pour personne, les grands arbres verdoyants n'abritent plus de promeneurs. Sauf au passage d'un jardinier préposé à la garde de la propriété, la porte grillée ne tourne plus sur ses gonds; aucun visiteur n'en franchit le seuil. Déjà l'herbe pousse dans les allées où marchait Ludivine; déjà les glycines et les chèvrefeuilles de la façade élancent leurs brindilles incultes sur les volets clos et y étendent un treillis de branches entrelacées. La cloche du porche ne tinte plus et des liserons se sont entortillés à la chaînette rouillée. Aucun pas ne résonne sur les marches de l'escalier et les pièces obscurément silencieuses ne sont plus habitées que par les araignées qui tissent leur toile dans l'ombre. On dirait le logis de la Belle au bois dormant. La maison que M. de Lafauche emplissait des éclats de sa voix quinteuse, la maison où étaient éclos tant de soupirs d'amour et où s'étaient envolés tant de beaux rêves de jeunesse, la maison est désormais fermée. La façade morose contraste avec l'animation riante et hospitalière des habitations voisines, et met je ne sais quelle tristesse au cœur du passant qui la contemple du fond de la vallée.

Mais tandis que le Pavillon s'endort mélancolique, là-bas, à Versailles, au fond du vieux quartier Saint-Louis, des cloches carillonnent gaiement dans l'oratoire

des sœurs de l'Espérance, car c'est aujourd'hui que Ludivine de Lafauche va prononcer ses vœux.

La pieuse maison s'est mise en fête pour cette prise d'habit. L'étroite chapelle est décorée de plantes vertes et jonchée de fleurs. Toutes les virginales floraisons de l'été : juliennes, lys immaculés, roses neigeuses, œillets pâlissants, mêlent leurs blancheurs sur les parois et sur les dalles. Une mourante odeur exquise s'exhale dans l'atmosphère où des centaines de cierges scintillent autour de l'autel. Dans la partie de la nef ouverte aux fidèles, toutes les chaises sont occupées, et des têtes attentives se pressent à demi recueillies, à demi curieuses, épiant le moment où la nouvelle professe apparaîtra.

La voici; les accords de l'orgue roulent sous les voûtes et l'annoncent. Ludivine arrive, toute blanche dans sa luxueuse toilette de mariée. Ses fraîches couleurs d'autrefois ont disparu, mais sous les longs voiles frissonnants sa pâle beauté impressionne les assistants et sa grâce sereine lui gagne tous les cœurs. Des pierreries — les bijoux de sa mère — brillent à son corsage et à ses oreilles. Dès son entrée, un concert de voix joyeuses éclate dans la nef illuminée. C'est comme un hymne glorieux de chérubins et de séraphins entr'ouvrant pour la nouvelle venue les portes du ciel.

Escortée par la maîtresse des novices, Mlle de Lafauche s'avance lentement dans sa robe à longue traîne et s'agenouille sur un prie-Dieu, au bas des marches. Un évêque officie. Mitre en tête et crosse en main, il descend majestueusement les degrés de l'autel :

— Jeanne-Ludivine de Lafauche, demande-t-il, renoncez-vous volontairement au monde pour vous attacher à Notre-Seigneur Jésus-Christ?

D'une voix ferme et qui semble s'élancer du fond de son âme, Ludivine répond affirmativement et jure de

servir Dieu d'après la règle et les statuts de l'ordre. On lui présente un plateau d'argent; elle se dépouille de ses bijoux et les y dépose comme un symbole de renoncement aux pompes mondaines.

Avec lenteur, après avoir écarté les voiles de la coiffure, le prélat coupe sur la tête de la novice une mèche de cheveux. La voilà consacrée au Seigneur et, avec le même cérémonial, la blanche mariée disparaît, pendant que les religieuses, derrière la grille, sur un rythme doucement cadencé, entonnent les litanies de la Vierge. Mélodieuses comme l'aile des colombes, pures comme un ruissellement d'eaux vives, suaves comme une haleine de fleurs, les célestes invocations s'envolent une à une sous les ogives du chœur : «*Rosa mystica, Turris eburnea, Domus aurea, Janua cœli...*» Il semble que les arceaux de la voûte vont, en effet, s'ouvrir comme une porte du ciel et que dans un azur profond la Vierge clémente va surgir, pareille à l'étoile du matin...

Les accords de l'orgue se prolongent dans un chant de triomphe, puis s'évanouissent. Peu après, la nouvelle servante du Seigneur rentre vêtue du costume de l'ordre : robe noire aux plis amples dissimulant les formes du corps et, sur la poitrine, une croix d'argent. Sur sa tête, elle porte un voile de batiste et une couronne de roses blanches. Elle s'agenouille derechef au milieu de la chapelle; la maîtresse des novices, un cierge à la main, l'embrasse, puis elles font ensemble le tour des stalles, donnant à chaque mère le baiser de paix. Le sacrifice est consommé et les assistants se retirent, émus et recueillis, par les portes du fond. Ludivine de Lafauche n'appartient plus au monde; elle s'appelle désormais «sœur Marie de Jésus».

D'ordinaire, après la cérémonie, la nouvelle religieuse va au parloir dire un dernier adieu à ses parents et à ses amis. Mais Ludivine n'a plus de parents ni

d'amis. Quand la chapelle est vide et fermée, elle retourne seule dans le chœur et, à genoux sur les dalles, prosternée, la tête dans ses mains, elle recommence à prier. Son oraison d'abord monte vers le ciel en actions de grâces. Elle remercie Dieu de lui avoir offert un refuge après le naufrage. Elle répète humblement la prière qu'elle a apprise dans l'*Imitation* :

« Accorde-moi, très doux Jésus, accorde-moi ta grâce afin qu'elle soit avec moi, qu'elle opère en moi et persiste jusqu'à la fin.

« Donne-moi de toujours désirer et vouloir ce qui t'est le plus agréable et le plus cher.

« Que ta volonté soit la mienne, que ma volonté suive toujours la tienne et y concorde parfaitement.

« Que mon vouloir et mon non-vouloir ne fassent qu'un avec toi, et que je ne puisse vouloir ou repousser que ce que tu veux ou que tu défends.

« Accorde-moi de mourir à tout ce qui est du monde, et, pour t'aimer, d'être dédaignée et ignorée de ceux qui vivent dans le siècle.

« Accorde-moi, au-dessus de tous mes désirs, de reposer en toi et d'y pacifier mon cœur.

« Tu es la vraie paix du cœur, le seul repos; hors de toi tout est pénible et inquiet. Dans cette paix, c'est-à-dire en toi, seul bien suprême et éternel, fasse que je m'endorme, et que je me repose. Ainsi soit-il. »

Et pourtant, tout en renonçant à ce monde qu'elle n'entrevoit plus que dans un brumeux lontain, elle ne peut s'empêcher d'y laisser tomber un regard rétrospectif. Comme un adieu aux créatures, elle prie le Seigneur d'étendre sa miséricorde sur Robert Champlan, et elle le prie aussi avec une contrition profonde pour l'ami qu'elle a offensé et méconnu, pour Hugues Dambroise qui erre là-bas, aux bords de l'océan Indien...

. . . .

Tandis que la fervente prière de sœur Marie de

Jésus monte vers la nef imprégnée d'encens, celui pour lequel elle a plus spécialement invoqué les grâces divines, l'ami vers qui est allée sa dernière pensée mondaine, le docteur Hugues Dambroise languit, couché dans un lit d'ambulance à Tamatave. En étudiant les différentes phases de la peste bubonique, il a éprouvé lui-même les symptômes d'une fièvre infectieuse, sur le caractère de laquelle ses confrères n'osent encore se prononcer. Après un délire intense, on a constaté une légère rémission. Quoique la tente soit bien ventilée, une lourde chaleur humide règne sous la toile et mouille de sueur les tempes des malades. Encore mal éveillé au sortir de l'accès délirant, les membres brisés, la pensée flottante, Hugues fixe un regard vitreux sur le médecin militaire qui se penche vers lui, en murmurant des paroles qui veulent être rassurantes, mais où manque un accent de conviction.

— Major, demande le patient d'une voix faible, nous sommes des confrères et nous nous devons la vérité... Parlez-moi franchement... Est-ce que c'est... la maladie que je suis venu étudier ?

Le major, embarrassé, secoue la tête et répond évasivement :

— Je ne puis me prononcer encore... Néanmoins, je ne vous cacherai pas que les symptômes sont inquiétants.

— C'est bien... J'ai compris.

Hugues ferme les yeux et, dans un court instant lucide, son esprit s'envole, par delà les océans et les terres africaines, vers le frais pays qu'arrose le cours somnolent de la Bièvre. Il revoit les vergers en pente, la terrasse, la façade fleurie du Pavillon. L'image toujours adorée de Ludivine se dresse sur le seuil de la maison, où si souvent il est entré avec un vague espoir et d'où il est sorti le cœur irrémédiablement meurtri. Cette fois, Mlle de Lafauche lui apparaît souriante,

doucement accueillante; elle semble lui faire signe et lui tendre la main. A son tour, il oublie sa rancune et envoie mentalement un humble pardon à la seule amie de sa jeunesse. Puis ses idées se brouillent de nouveau et le délire le reprend...

Le délire ne le quittera plus qu'à l'heure du suprême dénouement. Mais la prière de sœur Marie de Jésus est montée là-haut et sa grâce opère déjà. Elle a traversé à temps les déserts et les mers pour arriver jusqu'au moribond, au moment où s'exhale son dernier soupir. Elle adoucit son agonie et Hugues Dambroise, rasséréné, s'endormant sans souffrances, va reposer dans le Seigneur.

André THEURIET,

de l'Académie française.

CENT JOURS DU SIÈGE

A LA

PRÉFECTURE DE POLICE

(Suite)

VI

Bataille de Champigny. — Le froid. — La faim. — Boucheries. — Boulangeries. — Le rationnement. — La misère. — Emploi des fonds secrets. — L'archevêché.

Depuis le jour de l'investissement, Paris attendait des batailles avec une impatience gauloise ; il résistait à comprendre que pour combattre utilement l'armée allemande il ne suffisait ni de posséder des fortifications bien préparées et gardées, ni des barricades administrativement soulevées et commandées, ni des vieux fusils hâtivement transformés et distribués à chaque citoyen.

Le général Trochu et ses officiers avaient dû se résigner à d'injustes critiques devenues injurieuses ; ils avaient employé le temps à former, à instruire, à tenter de discipliner mobiles, mobilisés, garde nationale; à créer un matériel de guerre; surtout à constituer avec les ressources de l'industrie parisienne, qui fit des merveilles, une artillerie de campagne sérieuse malgré les

différences dans le nombre des pièces, multipliées par l'Allemagne; enfin des canons rapides, à portées suffisantes. La patience de l'état-major était récompensée à la fin de novembre 1870; l'armée de Paris existait enfin, capable d'aborder l'ennemi, prête, digne de rechercher et de trouver des victoires.

Ce fut le 28 novembre que la bonne nouvelle d'une sortie se répandit. Le général Trochu, dont le secret se révélait inévitablement, mais seulement par le mouvement des troupes; le général Ducrot, le Gouvernement de la Défense nationale, s'adressaient à la fois aux Parisiens. Leurs proclamations provoquèrent un enthousiasme presque universel. Le patriotisme de la population parisienne n'est pas une vaine légende; il s'est prouvé chaque fois que les préparatifs des batailles ont aiguisé l'espérance ou d'un succès ou de la délivrance. Ce n'était pas légèrement que la préfecture de police écrivait dans son rapport du jour, le 28 novembre :

« Tous les bons citoyens sont dans l'attente des grands événements qui s'annoncent ; ils paraissent pleins de confiance et de résolution. La patrie, en même temps que sur les bras des fils, peut compter sur les cœurs des pères. »

Pour être vrai cependant il faut reconnaître qu'au rebours de l'entraînement public, des furieux attristaient l'espérance ; ils ne s'occupaient pas des succès contre l'ennemi.

Ainsi le 27 novembre, au club de la rue d'Arras, au milieu du bruit des menaces de pillage et de partage proférées contre les propriétés des absents, un discoureur criait :

« Il ne faut pas que la garde nationale quitte Paris avant qu'on ait fait sortir la mobile, les gardiens de la paix et les gardes de Paris. »

Le 28 novembre, à Charonne, un capitaine en costume, avec ses épaulettes, déclare que « la garde natio-

nale doit se refuser à toute sortie tant qu'on n'aura pas élu le maire du XXe arrondissement; il faut descendre avec des cartouches sur l'Hôtel de Ville».

Un sieur Bessinger dit à son tour :

«On a vu défiler dans la journée des quantités innombrables de gendarmes et de soldats destinés non à combattre les Prussiens, mais à garder Trochu. Il faut fusiller ces gens-là avant de marcher à l'ennemi. Il faut en outre établir un tribunal révolutionnaire et y envoyer les réactionnaires... l'exécution devra avoir lieu immédiatement après la sentence.»

Ces vociférations sont répétées le même jour à la salle Favié; on y dit :

«Trochu veut faire assassiner les tirailleurs de Flourens en les envoyant à Alfort! Trochu, traître à la République, est voué au couteau.»

Au club de l'Ecole de médecine, Armand Lévy et Lamy lancent l'anathème contre les religieux, les Cochinistes. Maurice Jolly, sorti de prison, pour prouver sans doute son courage personnel, proclame avec tant d'autres la nécessité de l'incorporation militaire des religieux.

Ces appels furieux n'étaient encore que de vaines paroles. Le général Trochu avait la préoccupation de soins autrement graves. Loin des clameurs calomnieuses et des applaudissements frénétiques, avec l'armée mêlée de la garde mobile et des bataillons mobilisés, volontaires de la garde nationale, il marchait en avant et combattait à l'Hay. Conduites par le général Vinoy, les troupes chassaient l'ennemi; elles n'arrêtaient leur élan que pour obéir à un contre-ordre nécessité par une crue de la Marne.

A Nogent, devant la hauteur subite des eaux, d'autres bataillons attendaient patients; ils passaient sur les ponts enfin jetés, forçaient les positions de l'ennemi, et partout l'armée couchait sur un champ de bataille

enlevé aux Allemands malgré leurs retranchements.

Ce n'était que la première journée. La nuit glaciale se passa loin des abris, sans les couvertures abandonnées pour s'alléger. A la pointe du jour, attaquées par des forces énormes, hâtivement mais bien concentrées par l'assiégeant, à la suite d'un nouveau combat qui dura sept heures, ces troupes de Paris, dignes de la France, restaient une seconde fois maîtresses des hauteurs. Elles acclamaient le général Trochu et son état-major, qui s'offraient à la mitraille devant les lignes des tirailleurs, étendues depuis Champigny jusqu'à Bry. Alors encore l'ardeur des soldats, vieux et jeunes, celle de leurs chefs, suppléèrent à tout ; ils dormirent une seconde nuit sur les positions, qui avaient coûté à la patrie cinq cent quatorze officiers et six mille soldats, morts ou blessés.

Pour que l'ennemi les ignorât, la population parisienne ne devait pas connaître les pertes de l'armée. La joie du succès remplit les cœurs; la foule s'amassait, se pressait, se heurtait houleuse pour lire ou entendre lire à haute voix placards officiels et journaux. Certes, le gouvernement triomphait encore avec la grande ville, quand il publiait cette dépêche de Gambetta du 30 novembre, reçue le 2 décembre à trois heures du soir : « Notre situation excellente. Rien à craindre à droite et à gauche. Centre gauche à la date du 20 novembre complètement dégagé. Les Prussiens repoussés ne peuvent se maintenir ni à Saint-Calais, Claye, ni Châteaudun. Depuis trois jours offensive heureuse sur la droite. Occupons Montargis. »

Alors et plus encore Paris s'émut. La Bourse affirmait avec bruit une victoire du général Bourbaki et l'évacuation de Versailles.

Même la paix publique s'assurait par le succès, à ce point que dans la soirée le calme régna dans les clubs presque déserts. A la salle Favié, le président du bu-

reau lut une lettre de Ranvier. Cet ancien maire de Belleville, prisonnier pour sa participation au 31 octobre, engageait les citoyens à rester unis « parce que le sang avait coulé ». Bologne, à son tour, ne dénonçait plus le calcul du massacre comploté des travailleurs de Belleville, et s'écriait seulement :

« Je ne veux plus faire de politique maintenant que la lutte est engagée. Je dis seulement : Aidons le gouvernement provisoire; mais méfions-nous de lui quand la lutte sera terminée. »

Ces bonnes dispositions furent éphémères.

Les journées du 30 novembre et du 2 décembre avaient coûté à l'armée de Paris les pertes les plus douloureuses. Avec des cadres à refaire si difficilement, affaiblie par ses succès, après la dépense partielle de ses vivres et l'épuisement de ses munitions, pouvait-elle s'éloigner de l'appui protecteur des forts et des redoutes de Nogent, de la Faisanderie, de Gravelle, de Saint-Maur et Charenton, pour se jeter dans la campagne glacée par un froid exceptionnel? Sur cette grave question (1), le gouvernement, le ministre de la guerre et le général Trochu lui-même, discutaient et luttaient contre l'opinion du général Ducrot; ils se fondaient sur les dépêches de Gambetta, qui annonçaient l'occupation de Montargis (2), celle de la forêt de Fontainebleau. Ducrot néanmoins croyait à la nécessité de repasser la Marne. Suivant lui, marcher en avant, c'était abandonner la capitale, s'éloigner de ses ressources encore précieuses, chercher avec peu de pain et moins de munitions, dans la neige, à trente lieues, une ville de secours peut-être aux mains des ennemis; on livrait l'armée du siège aux Prussiens. Cet avis si fortement motivé l'emporta. On se décida à repasser la Marne avec la résolution de concentrer de nouvelles res-

(1) Jules FAVRE, *Simple Récit*, t. II, p. 139 et 140.
(2) *Ibid.*

sources avant de continuer au loin l'expédition. Quelle ne fut pas la douleur du gouvernement! Il croyait aux derniers avis de Gambetta; il le croyait « n'ayant rien à redouter des Prussiens, maître par ses soldats de la forêt de Fontainebleau, attendant du 5 au 6 décembre l'effort de l'armée de Paris ».

Cette douleur devint plus aiguë et plus cruelle encore. Un parlementaire du comte de Moltke remit au général Trochu, le 5 décembre, une dépêche qui annonçait, avec la défaite de l'armée de la Loire près d'Orléans, la nouvelle occupation de cette ville par les troupes allemandes ; l'ennemi offrait au gouvernement de Paris la vérification de son affirmation.

Cette offre parut singulière, et dans cette démarche, qui cherchait évidemment une proposition d'armistice, le gouvernement fut unanime à découvrir des raisons pour continuer la lutte et pour attendre la France. Paris aussi voulut continuer sa confiance dans la dépêche de Gambetta; il lisait bien avec inquiétude le message ennemi, mais les commentaires en incriminaient la sincérité. L'espérance, cette grande inspiratrice des résistances au malheur, lui donnait comme au général Trochu la conviction de l'exagération intéressée de ces communications étranges à bien des yeux. Les plus sages injuriaient et violentaient dans le palais de la Bourse les colporteurs des sinistres nouvelles. On voulait vaincre, on devait vaincre; attendre, souffrir, mourir n'était rien pour les citoyens vraiment occupés de la patrie.

Cette noble résolution était nécessaire devant l'imminence des souffrances inouïes; en veillant sans sommeil, jour et nuit, la préfecture de police se préparait contre les désastres du froid, de la faim, des maladies.

Elle avait de loin, avec ses ressources et ses prévisions, aidé les batailles. Dès le 1er décembre, elle avait

conduit de Mazas à la grande Roquette les quelques prisonniers prussiens, enfermés dans leur intérêt pour les sauver des fureurs défiantes d'une foule unanime dans sa haine. Par suite de cette précaution, il fut possible de leur adjoindre, les 3 et 4 décembre, les sept cents Bavarois, Saxons et Prussiens qui avaient mis bas les armes à l'Hay et à Champigny. La literie de la prison était insuffisante; elle ne manqua qu'un moment; la Préfecture l'obtint du ministère de la guerre.

Le général Trochu approuvait cette concentration des prisonniers de guerre ; il les recommandait à des soins scrupuleux, avec l'inquiétude de ne fournir aucun prétexte à l'ennemi pour des représailles trop faciles.

Ce fut pour faciliter la surveillance militaire qu'avec l'avis du gouvernement le préfet de police chercha dans la petite Roquette un nouveau casernement voisin du premier, qu'il visita. Les hôtes de la grande Roquette étaient entassés, trop à l'étroit. Mais ils ne formulèrent aucune plainte contre leur régime. Le préfet avait examiné et fouillé ensuite les intérieurs de la prison des jeunes détenus ; ils étaient nombreux encore, les enfants qu'enfermaient les cellules avec leur isolement si nécessaire, mais si terrible. En les quittant, j'appelai l'assistance des sociétés de patronage ; je conviai leurs administrateurs généreux à me fournir les occasions de vider la petite Roquette que je voulais voir libre de ses derniers internés.

En même temps les ambulances avaient occupé l'administration. Cinq mille blessés, secourus et ramassés sur les champs de bataille par des prêtres, des frères de l'Ecole chrétienne, des magistrats, de vieux avocats, méritaient ses soins les plus attentifs. Aussi, non contente de l'offre de dix-huit lits montés dans les appartements du quai des Orfèvres pour les annexer à l'ambulance du Palais de justice, la préfecture de police provoquait l'évacuation des casernes des rues Mouffe-

tard et de Tournon ; elle recommandait ou aidait leur transformation en hôpitaux et n'oubliait pas cette occasion de centraliser autour de l'Hôtel de Ville, à Lobau, les forces de la garde de Paris.

Ces devoirs remplis étaient compliqués de difficultés qu'aucune époque administrative n'a subies.

Le froid d'abord était devenu dans tous les quartiers l'occasion de scènes de luttes, de pillages. La destruction des clôtures propres à servir de combustibles, générale et spontanée, était menée avec l'acharnement de la souffrance; le vol en bénéficiait surtout.

Des gardes nationaux procédaient à la démolition des murs en planches, si nombreux dans les quartiers neufs; leurs femmes et leurs enfants vendaient transformés en fagots, au coin des rues, les produits tailladés de leurs rapines. Après des poursuites contre ce pillage spécial, souvent paralysées par la pitié bien naturelle de la justice, les réquisitions des charbons nécessaires aux travaux de l'administration de la guerre, des bois blancs indispensables aux cuissons de la boulangerie, occupèrent la Préfecture. Elle fut réduite à la recherche des bois verts coupés dans les promenades publiques.

Faute de matière première, le gaz s'était éteint dans les rues ; il avait été remplacé par de petites lampes à brûler le pétrole. Alors, sous la condition de l'emploi d'un éclairage à l'huile, cafés, restaurants, débits de vin, cabarets, devenus un moyen de diminuer l'obscurité des voies publiques, reçurent, à l'étonnement irréfléchi de plusieurs, l'autorisation précédemment retirée des fermetures tardives.

La famine, plus redoutable encore que le froid, menaçait Paris de ses angoisses et de ses tortures! l'imminence de ses dangers surexcitait les meilleurs esprits.

Les Halles centrales, les marchés de quartiers, avaient été déjà, à peu près partout, des théâtres de querelles graves et de luttes sérieuses ; vides de mar-

chandises, désertés par leurs fournisseurs accusés d'accaparement, ils étaient fermés.

Au contraire, les boucheries municipales, ouvertes dès le matin, étaient encombrées et entourées. Mais là aussi, durant de longues et pénibles stations des femmes, des enfants, des vieillards attendant, sans abri, dans la boue et dans la neige, des distributions présidées par la garde sédentaire plus ou moins exacte, les occasions des plaintes bruyantes, des récriminations, des agitations, se multipliaient. Elles assourdissaient les mairies, pour appeler ensuite de leurs décisions à la tribune des clubs. Ainsi, dans une séance du 28 novembre, le club de l'Ecole de médecine écoutait avec passion la lettre d'une femme, lue par Maurice Jolly, qui dénonçait avec elle à l'indignation des religieux des deux sexes et surtout les sœurs de charité. Ces serviteurs des plus malheureux et des malades sans famille ne passaient-ils pas au partage les premiers parce qu'ils étaient les plus exacts! Et puis « ce partage était inégal! Dans le XIVe arrondissement, la distribution s'élevait à cent quarante grammes par jour! Donc la faveur présidait aux services des boucheries ».

Auprès des mairies, les protestations devinrent si ardentes qu'elles provoquèrent les démarches des administrateurs les plus modérés. Le maire du IXe arrondissement accusa l'inégalité du poids des voitures chargées du transport des distributions. Le maire du IIe arrondissement, M. Tirard, s'adressa personnellement au préfet de police pour vérifier les plaintes motivées par le partage des viandes; la préfecture de la Seine les imputait, devant lui, à l'administration de la police. Il fut démontré que le pesage des boucheries centrales était soigneusement calculé et enregistré; seulement, dans le parcours entre les abattoirs et les mairies, des charretiers, aidés par des gardes nationaux, coupaient une partie du chargement accaparé au passage par des

marchands de vin. Après une enquête et une visite aux abattoirs, le préfet de police signa une ordonnance pour paralyser les mouvements et la facilité de ces fraudes et de ces vols; elle décidait que les viandes seraient livrées aux municipalités après avoir été coupées longitudinalement en deux pièces, de manière à permettre aux plus inexpérimentés de constater d'un regard la moindre ablation et le plus petit larcin.

De son côté, le ministre du commerce préparait la réquisition et l'expropriation des chevaux destinés à l'alimentation. L'indemnité à payer au propriétaire dessaisi devait être calculée sur le poids. Le préfet de police signala au gouverneur l'iniquité d'un règlement qui soldait du même prix le cheval de luxe et le misérable bidet; mais M. Magnin se félicita devant le gouvernement de l'exemple qui assimilait les écuries de Rothschild et le hangar du charbonnier. Le décret fut appliqué rigoureusement sans autres exceptions que celles du bon plaisir et des complaisances amicales; tant de gens se contentent des apparences et des mots en matière d'égalité!

Les boulangers, après les bouchers, soulevèrent des complications et des inquiétudes. Les provisions destinées à la fabrication du pain avaient été si complètes avant l'investissement, que depuis le mois de septembre les boulangers avaient satisfait les besoins d'une immense consommation. La population parisienne, en effet, diminuée par la sortie, recommandée dès le début, d'une foule inutile à la défense, avait été augmentée en réalité par l'invasion des campagnes occupées par l'ennemi. Tous avaient trouvé facilement chaque jour et sans se préoccuper les boutiques des boulangers largement fournies. Les patrons de ce commerce avaient borné les plaintes à des réclamations contre l'inexactitude ou l'irrégularité des livraisons de farine. La commission présidée par M. Jules Simon

veillait. Quant aux ouvriers, sans menaces directes de grève, ils avaient sollicité une augmentation des rations délivrées par les boucheries, en insistant sur des besoins justifiés par les fatigues du travail. Rien encore ne soulevait un souci imminent.

Tout allait changer devant la question du rationnement du pain ; elle se posa subitement devant le gouvernement, introduite par le ministre du commerce. La nécessité d'une solution immédiate fut combattue par la préfecture de police devant le ministre de l'intérieur. Suivant elle, le « rationnement serait un aveu public, pour l'ennemi et pour la cité, des inquiétudes gouvernementales sur la ressource alimentaire essentielle, le pain. Elles encourageraient l'assiégeant et grandiraient l'anxiété de l'assiégé. Dans les plus riches comme dans les plus pauvres familles, la sécurité restait complète si les fournitures de pain se continuaient librement, à comptoir ouvert, sans rationnement. Les besoins quotidiens étant satisfaits, chacun se bornait au nécessaire ; après le rationnement, au contraire, pour se prémunir contre les risques des derniers jours, la foule inquiète remuerait dans toutes les rues ; la terreur de la faim déciderait chaque habitant à s'assurer les provisions des lendemains ; comme souvent, la précaution conduirait au danger qu'elle voulait prévenir et détourner ».

Ces conjectures se réalisèrent. Le bruit d'une décision probable sur le rationnement s'était répandu avec la rapidité foudroyante des mauvaises nouvelles ; l'agitation devint universelle. Entourées en un instant, vidées du pain et des farines, assiégées ensuite par de nouveaux venus prêts aux soupçons et l'accusation à la bouche, les boulangeries se fermaient ; leurs propriétaires affolés annonçaient la volonté de ne plus ouvrir des boutiques menacées de pillage. Les rapports du 10 et du 11 décembre signalèrent les préparatifs d'une

descente des faubourgs. La manifestation aurait à sa tête des femmes et des enfants : elle se proposait d'enlever les sacs de farine avec les marchandises des boulangeries du centre de Paris, et cela même à prix d'argent ; les pillards se taxeraient.

L'exécution eût suivi ces menaces ; la dévastation avec l'émeute impitoyable de la famine était imminente, quand le préfet de police obtint la déclaration officielle qui démentait le rationnement du pain. Il hâta l'impression et l'affichage de la nouvelle résolution gouvernementale; en un instant les placards couvrirent les boutiques des boulangers; le mouvement redouté s'arrêta.

Le froid et la faim furent des aiguillons pour la misère en révolte; mais les épreuves et les souffrances ne furent pas égales entre les assiégés. L'ouvrier et le prolétaire, moins que le petit bourgeois, subirent les privations. En effet, le travail ne donnait plus ses salaires, mais l'ouvrier était garde national. A ce titre, il reçut gratuitement, le plus souvent l'habit, la chaussure, les ceintures, la couverture ; sous les formes des réquisitions pendant les services, la nourriture, la boisson surtout, étaient prodiguées. Hors des campements, les cantines nationales partout ouvertes assuraient, moyennant quelques sous, une alimentation suffisante quoique dédaignée. On ne payait plus le loyer du logement ; aux galons des gradés s'ajoutait pour tous une paye de trente sous augmentée de 0 fr. 75 accordée aux femmes mariées. Même, sans l'énergie d'Ernest Picard, qui s'en glorifiait, la proposition d'étendre aux concubines ce secours d'argent aurait donné à Jules Ferry, son auteur, une popularité qu'il ne dédaignait pas.

Au contraire, dans le monde pauvre en habit noir, dans la petite bourgeoisie, chez les serviteurs de l'Etat chassés des fonctions dont la rémunération assurait

l'existence et celle de leur famille, les souffrances grandissaient chaque jour pour devenir intolérables. Les uns répugnaient à révéler leur détresse; ceux-ci protestaient contre l'oubli de longs et utiles services. Ainsi, le 9 décembre, le premier président M. Gilardin signalait au préfet l'état d'un commissaire de police révoqué réduit à une extrême misère. L'éminent magistrat avait vu pleurer le vieux serviteur de l'administration qui lui demandait son aide; il voulait être relevé d'une disgrâce qui réduisait sa famille aux plus poignantes extrémités. Après lui, Jules Favre, Ernest Picard, le général Schmitz signalaient les lamentables privations et les angoisses de la misère chez les anciens serviteurs de l'Etat.

Sans exception, sans distinction des cocardes, la préfecture de police chercha à consoler et à soulager les grandes infortunes. Le préfet proposa de généraliser ces secours, en employant les économies réalisées en cinq semaines sur la caisse des fonds secrets, qui d'ailleurs avait payé largement les services auxquels elle est consacrée. Sans compromettre les intérêts de l'administration, il était possible de distribuer aux nécessiteux une somme importante. Jules Favre demanda une proposition écrite dans une lettre; puis, avec des termes exagérés par la courtoisie, il réclama l'approbation de la mesure par le gouvernement. Le lendemain on lisait dans l'*Officiel* et la lettre du préfet et une réponse de Jules Favre; sans avertissement, le ministre avait cru devoir publier ces documents.

Chacun des vingt maires de Paris reçut mille francs destinés aux pauvres de l'arrondissement. Quelques mille francs furent accordés aux démarches des représentants des communes réfugiées et privées de leurs ressources ordinaires spéciales aux secours. Cinq mille furent portés à l'archevêque de Paris par le chef du cabinet; il avait été chargé de transmettre en même

temps au prélat l'assurance que la préfecture de police déplorait les outrages de quelques briseurs de crucifix et de statuettes saintes, de quelques chercheurs de scandales bruyants; il devait ajouter que l'administration défendrait, en toutes circonstances, la dignité et le repos de l'Eglise.

L'abbé Lagarde, vicaire général, répétait le lendemain les remerciements de l'archevêché et des sœurs de la charité que la Préfecture lui avait désignées pour des distributions aux pauvres : n'étaient-elles pas, comme toujours, les confidentes aimées et les consolatrices de la misère? La lettre de l'abbé Lagarde contient ce passage :

« Que la République soit partout servie ainsi et, en ralliant autour d'elle toutes les forces saines et vives de notre malheureuse France, elle triomphera sans aucun doute de la formidable épreuve d'où elle est sortie et elle sera certainement la paix et la grandeur de l'avenir. »

. . . .
. . . .

VII

Bataille du Bourget. — Appels insurrectionnels. — La Commune. — Les clubs. — Pourquoi le gouvernement subit le désordre. — La préfecture de police en face des parquets, de la garde nationale, etc. — État des prisons. — Nouvelles cherchées.

Depuis le 2 décembre, le gouvernement attendait inutilement des dépêches de la Délégation. Il n'avait pu considérer comme telles, ni accorder une attention même passagère, aux missives des deux pigeons rentrés au colombier. Emportés en effet le 9 décembre par le ballon *Daguerre*, comme le prouvaient des marques

significatives, ils avaient été saisis par les Prussiens; les commentaires dont étaient enrichies les affirmations de la prise d'Amiens, de la reprise d'Orléans, d'une marche sur Cherbourg, étaient à l'évidence du style et surtout de l'esprit de l'ennemi. Ne recommandait-on pas dans ces dépêches, en parlant du *Figaro*, de dire aux Parisiens : « Paris n'est pas la France; peuple veut dire son mot; la population rurale est de connivence avec l'envahisseur ? »

Comment croire à ces désastres, exagérés, tout au moins, par la fourberie intéressée et maladroite des Allemands! L'anxiété néanmoins était douloureuse. Avec quelle impatience fébrile furent déchiffrées les deux dépêches enfin reçues le 15 décembre, après treize jours d'un silence sans explication!

Elles confirmaient malheureusement la chute et l'occupation de Rouen, la perte d'Orléans ; mais elles étaient pleines de confiance et de promesses. Suivant elles, Chanzy manœuvrait dans ses premières positions; le Havre était couvert; Faidherbe était en action dans le Nord; les Prussiens avaient levé le siège de Montmédy et de Mézières. Garibaldi les tenait en échec entre Autun et Dijon. Seulement, pour ne pas gêner le mouvement stratégique des armées, le gouvernement de Tours s'était transporté à Bordeaux.

Sur les mêmes dépêches on avait écrit : « Faidherbe fait une pointe dans la direction de l'Oise. Manteuffel a rebroussé chemin de Honfleur à Paris, ce qui nous fait supposer que vous tentez un second effort. Nous tenons ferme. L'armée, malgré sa retraite, est intacte et n'a besoin que de quelques jours de repos. »

Il n'en fallait pas tant pour provoquer et décider de nouvelles sollicitations gouvernementales auprès des chefs de l'armée. La réfection des cadres et les préparatifs de la nouvelle entreprise de guerre devaient être complets. Après avoir préparé des marches pres-

santes, Jules Favre répondit à Gambetta le 16 décembre, dans une lettre attristée où survit l'espérance : « Si Faidherbe vient à nous, nous pourrions bien nous rencontrer la semaine prochaine. »

Cette rencontre était possible si les dépêches de Tours n'étaient pas dictées par l'illusion. En effet, le général Trochu avait préparé un plan de bataille pour couper l'ennemi des positions avantageuses qu'il avait fortifiées.

Le gouverneur renonçait à forcer les lignes appuyées sur des bois commodes aux travaux secrets et aux retranchements invisibles; il tenterait de vaincre l'ennemi dans la plaine où il cherchait à l'attirer. L'attaque, d'abord décidée pour le 17 décembre, fut renvoyée au 21.

Les appels à la population militaire de Paris, qui n'avait pas besoin d'excitation pour combattre, la précédèrent. Clément Thomas voulut montrer le sort réservé aux lâchetés; il publia le rapport qui dénonçait au mépris la conduite du chef et des soldats du 200e bataillon de la garde nationale arrivés à Vincennes en état d'ivresse. De son côté, le gouvernement s'adressait à la passion de la gloire en inscrivant un certain nombre de noms à l'ordre du jour de l'armée.

Dans la nuit du 19 décembre, cent bataillons sortaient de Paris pour engager une bataille dont le Bourget devait être le centre d'action.

Vers neuf heures du soir, dans l'attente émue des nouvelles de ses soldats, le gouvernement délibérait soucieusement. Tout à coup, le chef d'état-major général Schmitz pénétra dans le salon du conseil. Il présentait au vice-président, suppléant le gouverneur, une dépêche expédiée par les postes les plus avancés dans l'Ouest de Paris. Ceux-ci dénonçaient un mouvement offensif de l'ennemi; « les Prussiens passaient la Seine à Bezons. » A cette communication, le général ajou-

tait l'avis que la défense de ce côté des bastions était privée de son artillerie, presque entièrement transportée sur le champ de bataille d'Avron et du Bourget. « Avec un peu d'élan, l'ennemi serait dans quelques heures auprès des fortifications ; il ne pouvait être arrêté. »

Devant cette effroyable nouvelle, un véritable mouvement d'enthousiasme succéda à la première stupeur passée des membres du Gouvernement de la Défense nationale. Nommer le général Le Flô, ministre de la guerre, au commandement des troupes à grouper pour les jeter en avant; avertir le général Trochu; confier à Clément Thomas le soin d'enlever sa garde nationale; multiplier les ordres de concentration; se préparer à marcher en tête de la population armée que la générale appelait de tous les côtés, fut une résolution instantanée et unanime. A la prière du préfet de police, réclamant l'honneur de marcher et de conduire ce qui restait de la garde républicaine, prête au départ sur un ordre télégraphique, Jules Favre répondait : « Enfin, je ne mourrai donc pas d'une balle française! nous tomberons en combattant pour la patrie! » Comme lui, Ernest Picard, Jules Simon, Jules Ferry, tous se préparaient à combattre avec les soldats.

La scène changea en un instant; l'émotion anxieuse cédait au rire. La tête chauve et nue, encadrée dans le col d'une immense fourrure, la face rougie par le froid, en tenue de campagne, le général Le Flô ouvrait la porte : « Chou blanc, » gémit-il, « c'est une fausse nouvelle; le Prussien ne passe pas la Seine à Bezons! » Puis il ajoutait : « Quelques mouvements d'un bateau ont trompé les sentinelles. » Le vieux soldat avait trouvé le temps de courir à son hôtel, de revêtir ses insignes, de prendre son épée, de vérifier la situation de l'ennemi, dont les feux électriques de Montmartre illuminèrent les positions lointaines. On rapporta l'ordre de

marche de la garde nationale et des autres troupes agitées une fois de plus par des appels retentissants qu'il était impossible de leur expliquer.

La bataille du 21 décembre avait duré tout le jour; elle fut stérile, sinon sans honneur. Ville-Evrard, Groslay, Drancy, avaient été occupés; les marins et le 138e de ligne arrachèrent à l'ennemi la partie nord du Bourget et son église; ils s'y établirent, résistèrent, durant trois heures, au nombre des Allemands retranchés, à leur fusillade, à la mitraille de l'artillerie. Quand, après le vain effort des troupes dirigées contre la partie sud du village, véritable forteresse armée contre Paris, les marins et le 138e abandonnèrent le terrain conquis, plus de cent prisonniers les précédaient.

Aux premières nouvelles du champ de bataille, préoccupée du transport des blessés, la préfecture de police avait requis des voitures et des omnibus pour les diriger, par Saint-Denis, à la disposition des ambulances et de l'armée. Elle vit rentrer avec des morts et des blessés les compagnies de la garde républicaine, qui avaient demandé et obtenu par l'organe du préfet, interprète de leur commandant, M. de Humbert, l'honneur de marcher à l'ennemi.

Dans les jours qui ont précédé, surtout dans ceux qui suivirent ce nouvel effort militaire, se prononça de nouveau, se répéta et grandit dans les clubs, au milieu de commentaires furieux, l'appel à la Commune.

Le 17 décembre, au club de la maison Dieu, un sieur Lombard avait demandé la proclamation d'un pouvoir dirigeant auquel il donnait le nom de « Commune ». Dans chaque arrondissement, le pouvoir sera confié à un maire, assisté de trois adjoints, avec un conseil composé de soixante membres élus.

« Paris doit être sauvé par ces vingt gouvernements particuliers, ces vingt maires, ces soixante adjoints, placés sous la direction de ces vingt assemblées, dont

les douze cents voix s'imposeront au général Trochu et « le feront marcher droit. »

Le même jour, ce nom de Commune est répété par Armand Lévy au club de l'Ecole de médecine. C'est une Commune « qu'il veut », mais sous le titre d'« Assemblée parisienne ». Le gouvernement marchera à l'ennemi après avoir décrété « la levée en masse ».

Le 18 décembre, au club Favié, présidé par Ranvier, mis en liberté, sans aucun avis, par le procureur de la république, qui fait confiance à ce maire détenu, il est proposé qu'avec le concours de la ligue républicaine de la défense à outrance et celui de la simple « ligue républicaine », un nouveau gouvernement sera constitué. Après trois jours, s'ils n'ont pas rempli leur mandat, les membres de la Défense nationale subiront le sort que méritent les lâches.

Après la bataille du Bourget, le 23 décembre, à l'Ecole de médecine, on organise un nouveau gouvernement. Paris est divisé en districts. Ces districts nommeront des délégués. Ces délégués feront connaître les volontés du peuple au gouvernement de la Commune. Armand Lévy veut mettre fin à l'arrogance des Jules Favre, Ernest Picard, Trochu, Gambetta même. Il fait nommer un conseil de trois cents membres chargés de surveiller le gouvernement.

Deux jours après, à la salle du Pré-aux-Clercs, Chalain propose « de choisir l'heure de marcher sur l'Hôtel de Ville et de proclamer le gouvernement du peuple ».

A l'Elysée-Montmartre, Bourdeloue proclame la nécessité de la Commune. « Il nous faut la Commune, quand même, par tous moyens et à tout prix! »

Le 28 décembre, Puget affirme, aux applaudissements de trois cent cinquante auditeurs de la salle Favié, que « la Commune peut seule sauver Paris et qu'il faut la proclamer ».

Même discours à l'Elysée-Montmartre, rue de la

Roquette, au café Suisse, à la société républicaine de Lyon, à la maison Dieu, au club des Batignolles.

Ce que doit être la Commune désirée, Maurice Jolly l'a dit à l'Ecole de médecine : « La Commune peut seule sauver la France; *nous fusillerons, nous guillotinerons* ceux qui s'opposeront à la souveraineté du peuple. »

Le 25 décembre, à l'Elysée-Montmartre, Schneider précise et arrête son rôle : « Le gouvernement de la Commune *confisquera les biens des riches pour les distribuer entre les pauvres.* »

Le club de la Roquette a formulé le procédé. « La Commune établira un Comité de salut public et *la guillotine en permanence.* » Confisquer, partager, tuer! Ces conceptions de la violence sans moralité plaisent à la multitude de tous les temps. Révoltée contre la nature qui a mêlé la misère et les souffrances au bien de vivre, elle aime à croire les parleurs qui lui promettent de vaincre la destinée : dignes fils des fous de 1793, ils prêchent le meurtre du riche pour enrichir le pauvre; ces flatteurs impudents sont à toutes les époques acclamés par ceux qui les écoutent. Aussi, sans attendre la Commune, les vols, les destructions par bandes, le vrai brigandage, se propagent, croissent et s'organisent en pleine lumière, parfois les armes à la main.

Vainement la préfecture de police résiste, combat, poursuit, en les constatant, les délits et les crimes; vainement la police municipale, avec son personnel de la Sûreté, se montre partout et se prodigue. Le préfet dirige, encourage, félicite, récompense les serviteurs de l'ordre légal; il avertit aussi les chefs du gouvernement. Pour démontrer plus clairement, avec l'éclat de l'évidence, la nécessité des répressions exemplaires, le 27 décembre, il écrit à la fois au ministre de l'intérieur, au gouverneur de Paris, au général Clément Thomas. Sa lettre contient le relevé des déprédations, des vio-

lences avec pillage, continues et constatées, commises dans l'enceinte de Paris. Elle montre, à côté des gardes nationaux, des bandes armées ou non, enfants, femmes, filles, individus de tous les métiers, abattant les arbres, sciant les poteaux, arrachant les clôtures, s'attaquant aux casernements, aux poutres de soutènement des batteries, aux gabions, pillant les chantiers de bois comme ceux des entrepreneurs.

Ces avertissements et ceux qui les avaient précédés étaient vains; vains aussi furent ceux qui les suivirent.

Contre un immense désordre, la préfecture de police demandait les résolutions viriles. Rappeler les maires et les mairies au rôle municipal; ressaisir le pouvoir exécutif démembré au profit de quiconque l'usurpait; donner à la justice des chefs de parquet dédaigneux des candidatures politiques et des fonctions inamovibles, mais capables d'action; appliquer les lois de l'état de siège, en conséquence supprimer les clubs; imposer silence aux excitations d'un journalisme plus avide d'acheteurs que sincère dans ses opinions; appliquer la loi militaire à la garde nationale; au nom de la France, imposer l'ordre à la cité pour n'avoir d'autre occupation que le combat contre l'ennemi; tout cela paraissait impossible à ceux qui entendaient soucieusement les adjurations du préfet. Comment se passer des maires? On cherchait leur appui. On les réunissait, on les haranguait, on les écoutait, ils délibéraient; ils prenaient des décisions sur les vivres, sur le payement des loyers; ils s'attribuaient des droits de réquisition. Maîtres dans leur arrondissement respectif, s'ils obéissaient déjà à la foule ameutée, s'ils subissaient en grand nombre les comités de vigilance, pouvait-on les mécontenter tous en leur imposant la centralisation de la police impopulaire? La garde nationale devait assurer l'ordre; elle le troublait! Fallait-il renoncer à son secours à propos de malheureux accidents? La gloire

occupait le Gouvernement de la Défense nationale; elle lui imposait le respect des libertés qu'il aimait, la résignation devant la licence dont il souffrait, le devoir surtout de contenir les passions populaires et les attaques du désordre par le prestige de la seule force morale. Or, pour durer devant l'Allemand, il aurait souffert les dernières violences des Parisiens; plusieurs auraient offert leur sang à l'ennemi. Nobles intentions, plus nobles sentiments, que l'histoire, par ses leçons, n'encourageait pas! Dans une ville assiégée, la générosité, condamnée par la prévoyance des lois, n'a jamais consolidé l'ordre, fondé la discipline, organisé les armées et préparé les victoires. On oubliait les moyens que Kléber, après tant d'autres, avait mis en œuvre à Mayence.

Devant de telles théories, non seulement l'action de la Préfecture souffrait, paralysée, mais ses plus simples devoirs rencontraient des adversaires autorisés. Ainsi, dans le milieu du mois de décembre, Eudes et Levrault, deux chefs, trouvés lentement, laborieusement, sont enfin arrêtés à raison de leur participation au mouvement d'octobre; ils sont mis à la disposition du parquet. Aussitôt, préoccupé des articles de journaux qui accusent les lenteurs judiciaires, fidèle à son opinion, celle du parti contraire aux arrestations qualifiées impolitiques, le procureur de la république visite le préfet de police. « Vous avez encore fait des arrestations? Je n'en veux pas. » Et il réclame la remise en ses mains des mandats de justice substitués légalement par le juge d'instruction aux mandats originaires de la Préfecture. Je rappelle les votes du gouvernement qui s'imposent à mon obéissance et à celle du parquet; puis, en présence de l'attitude du magistrat, je lui déclare qu'il ne m'est pas possible de me dessaisir des mandats sans une réclamation écrite et signée du juge d'instruction. Alors le procureur de la République s'emporte : « Vous me

refusez, à moi, les mandats d'amener! — Sans aucune hésitation,» répondis-je. «Le juge d'instruction les a rédigés, signés, transmis; qu'il les réclame à mon administration, chargée de leur exécution et par le gouvernement et par la justice criminelle. Elle ne les rendra que sur des ordres écrits.»

M. Didier quittait alors le cabinet du préfet de police; il n'y reparut plus jusqu'à la démission, donnée de nouveau le 11 février 1871. Néanmoins le magistrat conservait la direction du parquet de première instance, et il ne renonçait pas à l'exercice de son pouvoir sur les portes des prisons.

Il les avait ouvertes non seulement par des ordonnances de liberté provisoire, mais encore par des complaisances. On sait que Goupil, conduit chez lui en vertu de l'injonction du parquet, avait profité de l'occasion pour fuir; que Tridon avait pu délibérer sur l'offre du choix d'une maison de santé; il sortit de la Conciergerie le 13 décembre. (Journal *le Droit*, 12 à 13 décembre.) Rien n'arrête une faiblesse facile à séduire. Dans *le Droit* du même jour 13 décembre, on lit : «Le citoyen Eudes, également détenu à la Conciergerie, a obtenu de sortir quelques heures, sur les instances des officiers de son bataillon.» Ranvier est mis en liberté pour trois jours sur sa parole; il ne réintégra sa prison qu'après avoir présidé le club de Belleville; il y avait proféré les plus violents discours et enflamma ses auditeurs par la promesse de fusiller «les lâches du gouvernement».

Un autre exemple montre mieux encore le mauvais vouloir que rencontre la préfecture de police.

La mère de Blanqui meurt. Derrière son cercueil, celui-ci sans doute se montrera. Des ordres sont donnés pour surveiller la maison mortuaire; on suivra le convoi après la cérémonie funèbre qui ne sera pas troublée; on trouvera avec un peu d'habileté l'occasion d'exécuter

les mandats d'amener lancés depuis sept semaines contre le sectaire introuvable.

Mais dans le cortège Raoul Rigault veille. Déjà existe une contre-police qui a suivi et reconnu le chef des agents de la Préfecture. Le commissaire destitué l'indique du doigt. Le fonctionnaire est entouré de gardes nationaux sous les armes; il est arrêté, emmené et livré à la municipalité la plus voisine. Cependant le maire, qui n'ose pas refuser ce singulier prisonnier, réfléchit ensuite et rend à la Préfecture son préposé. Aussitôt celle-ci saisit l'autorité judiciaire. Devant un procès-verbal sérieusement préparé et transmis sur l'heure, avec la vive recommandation d'une prompte justice certainement indispensable, le procureur de la république répondit par la plume de son substitut, M. Mariage : « Le fait et l'acte sont déplorables; l'arrestation est certaine; mais elle n'a pas été suivie d'une réelle séquestration. Aucune poursuite ne sera dirigée contre Raoul Rigault. »

L'administration dénonça cette étrange manière d'entendre et de défendre les lois, leur autorité. Jules Favre, pressé, par Ernest Picard et par le préfet, de prendre un parti sur ce chef de la justice debout, ne put se résigner à exiger sa révocation. Sa bienveillante amitié reculait devant la nécessité de chagriner « le pauvre excellent homme », qu'en souriant il qualifiait « mon Egérie ».

On ne toucha point au procureur de la république, et Raoul Rigault paradait le soir même dans un club; il fulminait un anathème contre la police et son chef, qui l'avait chassé.

Les difficultés et les résistances du parquet de première instance ne furent pas toujours soutenues par le procureur général. Mais la nature, un peu tendre, de ce magistrat se refusait aux sévérités. Quand j'ai demandé à Leblond ce qu'il pensait, sous sa toge rouge, de la

mise en liberté de Ranvier; quand je lui ai prouvé par des pièces l'usage qu'il en avait fait, le procureur général s'exclama sur la débilité de son camarade et sur les complaisances inouïes de son subordonné.

Cependant, le lendemain, visité par les filles de Ranvier, Leblond se sentait ému au même degré que le procureur de la république l'avait été; il hésita à rejeter une requête de mise en liberté; pour sortir d'embarras, il m'adressait cette famille avec ce billet :

« 29 décembre 1870.

» Mon cher préfet,

« Mlle Ranvier est dans mon cabinet; elle me dit que son père est gravement malade. Je ne sais pas si cela est exact, ni à quel degré cela est exact.

« Je ne sais pas non plus à quel point la mise en liberté de Ranvier peut être dangereuse. Il est certain qu'il a fait un bien détestable usage de la liberté qu'on lui a donnée pour deux jours. Mais c'est à vous de décider cela. C'est d'ailleurs ce qui a été convenu hier matin avec M. Choppin. Je m'en remets à vous et vous prie d'agréer, etc.

« LEBLOND. »

Le procureur général se rappelait à peine le crime poursuivi, les violences du furieux de la veille. Il me laissait diplomatiquement la responsabilité du refus, et me livrait seul aux insultes des lettres anonymes, aux diatribes des journaux, aux menaces des clubs devant lesquels les filles de Ranvier, en habits de deuil, dénonçaient ma barbarie odieuse.

Cette diminution des caractères et l'attitude opposante de cette partie du monde judiciaire composée des représentants du ministre de la justice, étaient tolérées, sinon approuvées. La sourde lutte contre la Préfecture se continuait ailleurs. Des difficultés aussi désolantes

surgissaient dans les relations avec la garde nationale, avec des officiers de l'armée, même au ministère de l'intérieur.

Ainsi une démarche personnelle avait dû être faite par le préfet auprès du général Clément Thomas; il lui signalait la nécessité d'une répression sérieuse contre des gardes nationaux qui avaient quitté les rangs de leur troupe en marche pour insulter, violenter et blesser grièvement des gardiens de la paix isolés. Je fus forcé, devant un état-major d'officiers en visite chez leur général, de répondre rudement devant cette apostrophe : « Mais qui donc a fait la bêtise de nous rendre les sergents de ville ? »

Au sujet d'un service de surveillance, préparé et conduit extraordinairement autour du Mont-Valérien avec l'approbation du gouverneur, le général Noël m'écrivait une lettre injurieuse pour la fonction du préfet, et j'étais dans le devoir de laisser au seul gouverneur indigné le soin de punir cette grossière incartade.

Au ministère de l'intérieur, malgré et contre le ministre par intérim, des subordonnés livraient aux feuilles des journaux les plus violents des rapports de la préfecture malmenée. Jules Favre exigea que des explications et des excuses fussent portées à la Préfecture. Le préfet y reçut la visite de M. Proust.

La promesse intime du sacrifice de soi-même, la reconnaissance caressante des plus autorisés dans le gouvernement, l'amitié ancienne et sûre d'Ernest Picard, les effusions sincères de Jules Favre, prodigue de ses encouragements, n'auraient pas suffi à modifier l'impression sanglante des amertumes qu'aucune administration antérieure n'avait connues au même degré. Mais le travail sans repos, sans distraction d'aucune sorte, dévorait les heures. Les souffrances des honnêtes gens, les exigences de tous et la charge de tant de soins éteignaient les réflexions personnelles. Elles ne laissaient

plus ni temps ni place pour l'indignation. Et puis tant d'autres souffraient aussi! J'avais promis au général Trochu de l'imiter et de m'oublier.

Depuis le 20 décembre 1870 jusqu'au 5 janvier 1871, le froid fut terrible. C'était le froid noir. Il avait glacé la terre à une profondeur de cinquante centimètres; la neige la couvrait, épaisse et cristallisée. Durant la bataille du Bourget, le thermomètre descendit au-dessous de 14 degrés. Il était encore au-dessous de 11 degrés le 5 janvier. La Conciergerie, la Santé, Mazas, toutes les prisons chauffées par des appareils à charbon étaient sans feu; elles signalaient leur détresse. Les détenus, malgré les mouvements accélérés des promenades forcées, étaient menacés d'accidents graves. La Préfecture, pour les éviter, en réclamant partout des combustibles de quelque nature qu'ils fussent, inventait des moyens de chauffage. Elle put établir des poêles dans quelques cellules de détenus politiques, notamment dans celle de Flourens, visité à Mazas par son frère et par sa mère.

Avec le froid, les maladies envahissaient les prisons. Le typhus menaçait les détenus enfermés dans la maison de la Santé. Le docteur Delpech, du comité de salubrité, chargé par le préfet de l'étude des mesures à prendre, signalait des cas de scorbut et demandait le transport dans les hôpitaux de quinze vieillards dangereusement atteints.

Au-dessus de ces difficultés si pénibles, dominante, continue, une préoccupation poursuivait le préfet de police, celle d'arriver à l'extérieur de Paris pour découvrir et rapporter des nouvelles de la France et de l'Europe. Les pigeons, paralysés par l'hiver rigoureux, sortaient de Paris emportés par les ballons; ils n'y rentraient pas. La Seine, observée soigneusement, livrait aux filets tendus seulement des récipients jetés à l'eau par des soldats allemands qui essayaient d'épi-

cer des injures aux assiégés défiés de loin; l'engin caché, roulé dans le fleuve par un mouvement automatique, ne fut jamais trouvé. On attendit vainement des chiens annoncés; les colliers devaient enfermer des documents utiles.

Le gouvernement avait lu et publié les journaux étrangers saisis sur les prisonniers et blessés allemands, cherchés sur les morts; mais ces renseignements, livrés à la discussion de la presse et à l'appréciation des esprits réfléchis, irritaient la curiosité sans garantie pour la vérité; nouvelles et commentaires de nouvelles étaient les œuvres de l'ennemi et d'un ennemi journaliste à ses heures.

Il semblait à la conviction générale que les rares individus arrivés du dehors pouvaient être employés au service des nouvelles. C'était une erreur. La préfecture de police, non sans insistance, obtint de voir un ou deux de ces messagers qui semblaient la fuir; ils avaient, dans les conférences, soutenu et justifié leurs relations directes avec le gouvernement soit par l'intervention de l'autorité militaire, soit par celle du ministère des affaires étrangères. Une fois, pour un de ces hommes, Jules Favre réclama un passeport; une autre fois, le préfet se trouva en face d'un individu signalé comme peu digne de foi. Dans une autre circonstance, un enfant, misérable d'aspect, mourant de froid et de faim, fut soigné, encouragé, malgré les vices dont son corps révélait les souillures. Il n'était qu'un vagabond, sinon un espion servant l'ennemi. Ses mensonges furent découverts et affirmés par sa mère, une Française, cherchée, trouvée et mise subitement en sa présence.

Pour répondre à l'appel d'Ernest Picard dont le patriotisme ne reculait devant aucun obstacle, et qui réclamait des nouvelles extérieures par tous moyens et à l'aide de toutes les ressources, la préfecture de police, malgré de vives répugnances, tenta de se procurer, par

des séductions d'argent, les journaux que recevait certainement une ambassade célèbre par ses colloques fréquents avec l'ennemi; elle échoua auprès d'un personnel difficile à aborder, comme elle avait échoué par les agents des deux sexes envoyés dans le voisinage de Rueil. Dans une seule circonstance, la Préfecture obtint d'un agent cosmopolite l'engagement solennel d'exposer sa vie pour rentrer dans Paris par Versailles; il devait réunir des publications de l'Europe et de la province française. Parti en ballon, bien muni d'instructions et d'argent, avec l'attente d'une récompense énorme payable au retour, l'affidé ne revint pas. Il ne resta bientôt qu'une espérance pour surprendre la vérité du dehors; elle fut inspirée par un acte de patriotisme.

CRESSON.

(A suivre.)

L'UN OU L'AUTRE

(Suite)

II

Le mariage d'Hervé eut lieu le 20 juin, avec une promptitude soudaine que nécessitait la perspective d'un embarquement avantageux. Le tout se fixa, se prépara et se termina en quinze jours. Rentrées à Paris aussitôt que la décision fut prise, Mme Vildieu et Marie n'y arrivèrent que le 5 juin. Je précise ces dates, parce qu'elles expliquent comment la petite Jeanne fut, pendant ces quinze jours, laissée en Berri, aux soins de sa nourrice. Armande d'abord avait demandé qu'on lui ramenât sa fille; elle fit même le voyage pour l'aller chercher. Mais elle trouva l'enfant si bien installée, jouissant si pleinement de l'air pur et du clair soleil, qu'elle jugea plus prudent de ne lui point imposer les fatigues du double trajet. Mme Vildieu lui avait dit : « Solange est une excellente nourrice, très attentive, très propre, très sage. Elle aime le bébé et le soigne bien. » Armande repartit seule; sa mère et sa sœur la suivirent à deux jours d'intervalle; Jeanne resta aux Chesnaies.

Cette combinaison ne fut cependant pas acceptée par Maxime sans résistance. Il s'en montra mécontent,

choqué, et, pour la première fois, il fit à Armande, sur la manière dont elle comprenait ses devoirs de mère, des observations qui, dans la circonstance, manquaient un peu de justesse. Il s'ensuivit dans le ménage un léger trouble que je n'aurais point noté s'il ne m'apparaissait comme un nouveau jalon planté au tournant de la vie de Maxime, et aussi comme la piqûre à peine visible destinée à s'agrandir en incurable plaie.

Armande, d'ailleurs, ne se souciait pas plus que son mari de voir se prolonger une situation qu'elle n'avait acceptée qu'à son corps défendant. Elle arrangea toutes choses pour prendre son congé à la date même du 20 juin, de sorte que, le lendemain du mariage, tandis que les jeunes époux partaient pour leur voyage de noce, les Puyhardy regagnaient les Chesnaies avec Mme Vildieu.

L'impression que nous font éprouver les choses et les faits dépend beaucoup moins de leur réalité objective que de l'état d'esprit dans lequel nous les considérons. Armande, que la pensée de faire voyager Jeanne troublait malgré la décision de son caractère, avait très sincèrement jugé satisfaisante la santé de sa fille; Maxime, inquiet et mécontent de voir l'enfant laissée aux soins des domestiques, la regarda tout différemment. Il écrivait à sa sœur Hélène : « Ma pauvre petite n'est pas brillante; la campagne lui a moins profité que je ne pensais. Et le plus désespérant, c'est qu'on ne sait trop que faire à un état qui, sans être une maladie, est pourtant le contraire de la santé. »

Il « ne savait trop que faire »; Armande non plus, et tous deux contemplaient avec embarras et tristesse ce petit être frêle, tour à tour languissant et maussade, qui ouvrait, dans sa mince face pâle, de grands yeux fatigués, pleurant, criant d'une petite voix de chat malade, et ne semblant se reposer de ses maux inconnus que dans les bras de sa nourrice. Deux jours après

leur arrivée aux Chesnaies, ils avaient été témoins d'une des crises nerveuses qui secouaient si dangereusement cette existence vacillante. Jeanne avait, ce matin-là, beaucoup pleuré, et Armande, l'ayant prise dans son berceau, s'efforçait de la calmer en la promenant. Deux fois Solange avait tenté d'intervenir. « Vous feriez mieux de me la laisser, madame, disait-elle ; ça la contrarie, voyez-vous. » Armande refusait, agacée, énervée de son impuissance, blessée de cette intervention de la nourrice qui semblait reléguer la mère en un lointain second plan. Tout à coup l'enfant eut une sorte de cri étranglé et se raidit en une secousse brusque; ses yeux devinrent fixes, puis roulèrent, disparaissant presque sous les paupières pourtant élargies. Armande s'était arrêtée, effrayée, regardant sa fille et répétant avec effarement : « Ah! mon Dieu! qu'est-ce qu'elle a? mais qu'est-ce qu'elle a? » Et elle ne résista plus quand Solange lui reprit l'enfant, d'autorité cette fois, en grommelant : « Là! quand je le disais! Laissez-moi faire, tenez! parce que, moi, ça me connaît. »

Depuis ce jour, Armande ne s'approcha plus de la petite Jeanne qu'avec une certaine timidité; elle n'osa plus s'ingérer trop directement dans l'administration des soins continuels réclamés par sa fille; elle se résigna à regarder la nourrice bercer, calmer, promener l'enfant, ordonner son régime et réglementer son hygiène. S'avouant obscurément que « cela ne la connaissait pas, » elle dut abdiquer le rôle actif de la mère pour se réfugier dans le rôle tendrement contemplatif qui, d'habitude, échoit au père. Cette transposition lui était pénible, et il lui fallut faire appel à sa haute raison pour en apprécier les avantages. « C'est un grand chagrin pour moi, disait-elle; mais la petite est si délicate! Et je dois encore m'estimer heureuse de trouver en Solange une femme de toute confiance, capable de me suppléer, puisque, en somme, il faut bien que je

compte avec la nature absorbante de mes occupations. » Ce fut dans cette pensée qu'elle puisa la force nécessaire pour résister à la tentation trop égoïstement maternelle de voir en Solange une rivale et de l'écarter jalousement du berceau pour y prendre elle-même la place exclusive qu'elle n'y pouvait conserver.

Maxime se rendit sans doute à la justesse de ces considérations; du moins ne semble-t-il point y avoir opposé aucune observation, et sa correspondance ne porte nulle trace de protestation même voilée. Pourtant on le sent, à cette époque, préoccupé, soucieux, moins inquiet peut-être que troublé dans sa conception de la vie de famille. A plusieurs reprises il écrit à sa sœur pour lui demander des conseils de puériculture; on relève dans ses lettres des phrases comme celles-ci : « La nourrice a pris l'habitude d'exposer Jeanne au soleil; penses-tu que ce ne soit pas imprudent?... Solange veut cesser d'emmailloter la petite; n'est-ce pas un peu tôt? » La manière dont il invoque, avec une sorte de crainte révérentielle, l'autorité de la nourrice, sans même penser à mentionner celle de la mère, dénote, chez cet esprit méthodique, un déséquilibre et une perturbation morale dont les conséquences s'esquissent déjà.

Le mois d'août se passa ainsi, morne et lent. Tout contribuait à l'attrister. Mme Vildieu ne se consolait pas de l'absence de Marie, sa compagne fidèle, douce et attentive, que remplaçait insuffisamment Armande. Et, d'autre part, Charles n'était pas là pour remplir de sa turbulence le vide de la maison. Charles, à ce moment, donnait à sa mère le maximum d'inquiétude dont pût s'embarrasser cet esprit indolent. En sortant du collège, il s'était décidé à faire son droit, parce que, disait-il, « c'est une position d'attente. » A Maxime, qui goûtait peu cette manière d'envisager une étude sérieuse, il s'expliquait ainsi : « Que diable voulez-vous?

Ma sœur est en train de bouleverser la société ; je ne veux pas risquer d'enfiler une venelle qui pourrait, un beau jour, se trouver sans issue. » On avait ri, comme toujours, prenant comme toujours ce mot pour une boutade, sans comprendre que cette boutade comportait une part très réelle de sincérité.

Charles participait de l'imagination logique de sa sœur ; seulement, au lieu de la féconder, comme celle-ci, par l'activité d'un tempérament combatif, il l'entortillait douillettement dans l'indolence morale qu'il avait héritée de sa mère. Il avait trop entendu exposer les théories nouvelles, il en avait suivi de trop près les applications pour ne s'en point imprégner. Il les plaisantait, mais se défendait mal, sinon d'y croire au fond, du moins d'en considérer le triomphe comme une chose que, bonne ou mauvaise, il faudrait peut-être un jour accepter ou subir. Aussi, ne prévoyant pas exactement la portée et les conséquences de la réforme possible, jugeait-il inopportun d'occuper, à grand renfort de travail, une position dont il risquait de se voir prochainement débusquer. Une seule chose lui apparaissait dans une vraisemblance alarmante : c'est que la société nouvelle serait mortellement ennuyeuse ; il ne riait pas toujours en contemplant l'entourage d'Armande ; parfois il s'oubliait à le considérer avec une anxiété très sincère en murmurant : « Tous ces garçons en jupons, ma foi ! ma foi ! ce ne sera pas drôle ! » C'est pourquoi il se sentait fort porté à utiliser les jours croulants de la vieille société condamnée pour en savourer les défauts amusants.

Il s'était donc fait béatement refuser à son second examen de droit, trouvant à son échec une double consolation, qui ne consolait nullement sa mère : « D'abord, sait-on si ça me nuit d'être refusé, puisqu'on ne sait pas si ça me profiterait d'être reçu ? Puis, — mais il ne formulait qu'*in petto* cette seconde partie de sa pro-

position, — puis il faudra bien qu'on me laisse à Paris pour préparer mon examen de novembre. »

La fin de ce pesant mois d'août fut donc accueillie aux Chesnaies avec une secrète satisfaction; mais elle y apporta en même temps un embarras nouveau. Le jour où Armande parla du départ, Maxime lui demanda :

— Et l'enfant? Que comptez-vous en faire?

— Mais l'emmener, naturellement, répondit-elle, étonnée de la question.

— *Naturellement* n'est peut-être pas le mot qui convient à la circonstance; car il eût été tout aussi naturel de garder Jeanne auprès de nous au mois de mai dernier, et nous ne l'avons pu faire. Ce qui serait, je pense, le plus naturel, serait de consulter encore Ravermey.

L'oracle que rendit Ravermey mandé tout exprès en Berri fut explicite à souhait : « Mener l'enfant à Paris en ce moment, dit-il, serait une imprudence capitale. » Cet arrêt de la science jeta Armande dans une perplexité évidente; mais elle ne formula aucune objection, et elle demeura pensive auprès du berceau, tandis que Maurice reconduisait le docteur à la gare.

C'est à ce moment, sans doute, qu'il faut placer la conversation que Maxime lui-même a relatée dans une note très certainement écrite sous le coup de l'impression ressentie, car il l'a jetée, sans date, sans noms propres, sur une feuille volante griffonnée en hâte et que j'ai rencontrée égarée au milieu d'autres papiers en désordre. Je ne puis mieux faire que de la reproduire intégralement.

« Je lui ai demandé pourquoi ma pauvre petite Jeanne était si débile; car enfin Armande et moi jouissons d'une bonne constitution, et je ne connais de tare physiologique ni dans l'une ni dans l'autre famille. Il a secoué la tête et haussé les épaules sans répondre.

J'ai alors insisté pour savoir au moins le nom de la maladie; il m'a dit : « Ce n'est pas une maladie; c'est une « difficulté de vivre. » — « Enfin, la croyez-vous per« due? » — « Non, mais il faut de grands soins... » — Et, en pesant sur les mots : « ... de ces soins assidus, « presque instinctifs, que ne peut donner une bonne, si « bonne qu'elle soit. » J'étais désolé; notre position est si difficile avec les absorbantes occupations de ma femme! Je l'ai dit et il a répliqué : « Il faut n'avoir pas « d'enfants ou savoir remplir son devoir vis-à-vis d'eux... « surtout quand l'accomplissement de ce devoir est, en « somme, *une réparation.* » Je l'ai regardé, effaré; il a détourné les yeux en ajoutant : « Jeanne serait un « bébé aussi sain que les autres, si sa mère l'avait portée « *en femme* et non en demi-homme. »

Au bas de la page se lit cette phrase tracée d'une autre encre, évidemment à une époque postérieure, en un jour où la note avait été reprise, relue et douloureusement méditée : « Est-ce donc possible! Mon Dieu! faites-moi la grâce de ne le pas croire! »

Je répète que cette note ne comporte ni date ni noms; mais le *lui* dont elle reproduit les paroles ne peut être que Ravermey, et Ravermey n'a pu parler ainsi qu'à ce moment unique.

Si ces conjectures sont fondées, on en comprendra mieux le caractère de l'entretien qui suivit le retour de Maxime aux Chesnaies, quand il eut retrouvé sa femme toujours penchée, songeuse, sur le berceau.

— Eh bien, demanda-t-il; avez-vous réfléchi? Que décidez-vous?

— C'est très embarrassant, puisque ma mère quitte aussi les Chesnaies pour aller rejoindre Marie à Cherbourg. Je ne vois que deux partis à prendre et j'hésite entre eux : ou bien laisser Jeanne ici sous la garde de Solange; — ou bien la confier à ma mère pour qu'elle

l'emmène là-bas; l'air y est doux, et le voisinage de la mer ne peut être que fortifiant.

— Et, parmi ces diverses solutions, vous n'avez pas envisagé celle qui consisterait tout simplement à demeurer ici nous-mêmes, veillant sur notre fille?

— Oh! cher ami; mais vous n'y pensez pas! Je ne me suis déjà que trop attardée! Rappelez-vous les suites de ma maladie; c'est une leçon à ne point oublier. L'absence est un mauvais procédé de gouvernement.

— Vous avez raison pour *l'Union;* mais il s'agit ici de l'enfant. L'une veut que vous partiez, l'autre que vous restiez; il faut choisir.

— Non, Maxime; il ne faut pas choisir parce que je ne peux pas choisir. Vous êtes injuste en parlant comme vous venez de le faire. Vous semblez considérer *l'Union* comme une chose extérieure à nous, mon caprice ou ma vision contrebalançant nos devoirs. Rien n'est moins exact. Si vous occupiez à Paris un emploi qui nous fît vivre tous les trois, parleriez-vous ainsi de rester oisif aux Chesnaies?

— Notre fortune nous met au-dessus de ces considérations.

— Oui et non. Ce serait vrai si j'étais demeurée inactive comme toutes les femmes de notre monde, contente de grignoter avec vous nos revenus très suffisants en effet. Je ne l'ai pas voulu, et vous avez approuvé ma manière de voir.

— Je ne crois pourtant pas que *l'Union* nous fasse vivre.

— Oh! mon Dieu, cher ami, tâchons de ne pas nous empêtrer dans les questions d'amour-propre. Non, je ne vous fais pas vivre, vous qui trouveriez tout naturel de *me nourrir;* non, *l'Union* ne nous rapporte rien, et nous en sommes fiers tous les deux; mais elle peut nous prendre. Nous y avons, vous et moi, mis beau-

coup d'argent, il s'agit maintenant de le conserver, cet argent, ou de le perdre. Qu'on le veuille ou non, *l'Union* est le bâtiment qui porte notre fortune; j'ai le gouvernail en main, et, ce gouvernail, il faut que je le tienne puisque moi seule puis le tenir. C'est un devoir aussi, je pense.

Maxime, sans doute, songeait aux dernières paroles de Ravermey. Il s'assit auprès du berceau et déposa un baiser sur la petite main crispée de l'enfant.

— C'est bien, dit-il avec calme; vous avez raison. Partez; moi, je reste.

III

En l'absence d'Armande, Mme Charmet, régulièrement déléguée, en avait rempli les fonctions par intérim. Elle prenait son rôle très au sérieux, mais avec cette simplicité joyeuse qui enveloppait si joliment chacun de ses actes, et ses yeux rieurs s'égayaient toutes les fois qu'elle se trouvait, vis-à-vis de son mari, *en rapports de service.* Elle pinçait entre ses quenottes le bout de sa langue rose en envoyant à « Monsieur le Chef de la Division de l'Enseignement » une note cérémonieusement signée : *Pour Madame la Présidente, P. O., Marguerite Charmet;* — et sa petite bouche se plissait en un émerveillement jamais épuisé quand elle recevait, en réponse, une autre note par laquelle Monsieur le Chef de la Division de l'Enseignement *avait l'honneur* de lui transmettre le renseignement demandé, signé : Maurice Charmet.

Des discussions comiques éclataient entre eux sur le point de savoir lequel des deux était le supérieur de l'autre.

— Tu n'es, disait-elle, qu'un des capitaines auxquels je donne mes ordres.

— Allons donc! répondait-il; transmettre un ordre n'est pas le donner. Tu n'es qu'une boîte aux lettres.

— Tu es un subordonné.

— Et toi un reflet.

Et, un jour, fermant la controverse par un baiser, elle avait dit, moitié riant, moitié songeuse :

— Tout de même, on se querellerait là-dessus!

On se querellait déjà. L'*expérience* du chevalier, toute jeunette, n'avait, à proprement parler, point encore porté de fruits, mais un petit bourgeon pointait, qui, sans permettre d'augurer de la récolte en bien ou en mal, montrait pourtant une saveur quelque peu aigrelette. L'ordre, il est vrai, régnait au Service Caisse que M. Bardot dirigeait d'une main ferme; il n'était guère plus troublé à l'Economat où M. Guyot recevait avec une docilité nonchalante les instructions de Mme Guyot; mais, à la Correspondance, se révélaient d'inquiétants symptômes d'anarchie. Ce service, je l'ai dit, confié à la direction de M. Autrain, comptait comme employés Mme Autrain, Mlle Buisson et M. Chemin, lequel y avait ses coudées franches parce que sa femme travaillait à la Caisse sous les ordres de M. Bardot. Or Mme Autrain se montrait pleine de bonne volonté; seulement le ménage n'était pas riche et la pauvre femme avait une terrible besogne à la maison, en sorte qu'il lui arrivait parfois de dire le matin à son mari : « Va devant, je te rejoins » et de ne venir qu'une ou plusieurs heures plus tard s'asseoir tout essoufflée à son pupitre, en face de M. Autrain qui, chef de service mais époux, fermait les yeux. Il fermait les yeux pour deux motifs : d'abord parce que, mieux que personne, il appréciait les sérieuses raisons des inexactitudes de sa femme; ensuite parce que celle-ci, forte de son bon droit, accueillait aigrement les observations qui tombaient sur sa tête fatiguée, et

ne se gênait pas pour exhiber devant le personnel des détails d'ordre tout intime en répliquant fort haut : « Mon cher, ce n'est pas toi qui fais le ménage. » Tout alla bien tant que Mme Autrain et Mlle Buisson, se traitant réciproquement de « chère amie » et de « chère belle », purent se mettre d'accord pour condamner l'incompétence exigeante des maris; mais quand les rapports se furent un peu tendus entre ces deux dames, Mlle Buisson changea de note, insinua que « Mme Autrain n'en faisait pas lourd », jugea que M. Autrain était ridicule de « se laisser mener ainsi », et constata amèrement que « c'était tout de même bien agréable d'être la femme du chef »; — quand Mlle Buisson se permit à son tour quelques libertés avec l'heure réglementaire, M. Autrain ne put lui faire accepter aucune remontrance, parce que, disait-elle assez justement, « je ne suis pas plus négresse qu'une autre et j'ai un ménage à faire, moi aussi; » — quand enfin M. Autrain, pour apaiser ces ferments de discorde, crut devoir montrer à Mlle Buisson quelque complaisante indulgence, Mme Autrain devint la proie de soupçons jaloux, qui lui firent négliger ses préoccupations domestiques sans que le service y gagnât rien.

M. Chemin nageait dans la joie. Parce que sa femme comptait à un autre bureau, il jouait, lui, dans le sien, les célibataires avec autant de sérénité que si elle eût été en Chine. L'emploi normal du célibataire étant d'envenimer pieusement les déboires des gens mariés, il se divertissait follement des embarras de son chef, et il régalait les autres services d'anecdotes piquantes sur les déconvenues de M. Autrain, tantôt plaignant ce pauvre homme qui ne voulait commander à sa femme, n'osait commander à Mlle Buisson, et ne pouvait, en conséquence, commander à personne; — tantôt s'indignant et professant un mépris souverain : « Quelle moule, hein ! Est-ce qu'il ne devrait pas mettre

tout ça au pas avec un bon coup de pied quelque part! »

Le bruit de ce petit désordre ne pouvait manquer de parvenir jusqu'au Comité; il fut cueilli au vol par Mme Defert qui proposa immédiatement de « prendre des mesures »; mais M. d'Anthis intervint pour défendre son *expérience*. « Cette curieuse discorde, dit-il avec son sérieux déconcertant, cette curieuse discorde n'est, après tout, que l'effet normal du vieil état de choses que nous voulons démolir. Elle exprime simplement l'antique idée que s'est très anciennement faite le monde des rapports des sexes entre eux. L'étouffer, cette idée, aussitôt qu'elle se manifeste, serait enlever à notre travail toute sa force de démonstration; il est plus conforme à nos théories de la laisser s'épuiser d'elle-même par la seule puissance de la vérité. » Comme le chevalier parlait peu et toujours avec une froideur énigmatique, ses paroles influençaient fortement le Comité; cette fois encore il eut gain de cause. Le Comité, d'ailleurs, avait bien d'autres préoccupations.

Les temps prédits par Ramervey s'annonçaient déjà; ils s'annonçaient plus tôt qu'on ne l'eût pu penser, parce qu'il est impossible au torrent de s'endiguer comme un ruisseau, et à l'apostolat de se montrer prudent et méthodique; le Service des Placements soulevait trop tôt et trop hardiment son masque. Les conventions passées avec les établissements financiers ou industriels qui avaient consenti à correspondre ne tendaient qu'au remplacement graduel des employés-hommes par des employées-femmes; on ne devait agir que sous des prétextes plus ou moins adroits, sans trop de bruit, par voie d'extinction. Mais ce procédé était trop lent et surtout pas assez affirmatif; l'œuvre avait autant d'intérêt à manifester sa puissance pour se créer

une clientèle qu'à dissimuler cette puissance pour ne point éveiller les existences menacées. Le zèle, l'orgueil de la force, l'ivresse du succès l'emportèrent trop souvent; il y eut des imprudences; plusieurs situations furent emportées de haute lutte, ouvertement, presque bruyamment. Le *Crédit Commercial* féminisa en bloc tout son service des coupons; vingt employés mâles furent du coup invités à se pourvoir ailleurs. La grande teinturerie Karther, de Suresnes, fit à son ingénieur-chimiste une querelle d'Allemand, le contraignit à se retirer, et confia aussitôt à une protégée de *l'Union* la direction de son laboratoire. *L'Union* s'enhardissait, un peu effrayée après chaque victoire retentissante, prêtant l'oreille un moment, vite rassurée dès que les clameurs des victimes s'étouffaient au sein de l'indifférence générale. « On ne fait pas, disait Armande, d'omelette sans casser des œufs; l'essentiel est de ne pas casser tous les œufs d'un seul coup, de manière à ne pas élever un trop gros tas de coquilles. » Elle disait encore : « Toute conquête suppose des dépossédés qui crient, naturellement; mais le cri d'un dépossédé n'est jamais bien dangereux, précisément parce que le dépossédé ne possède plus et qu'il importune ceux qui possèdent encore. »

Ce double axiome ne manquait pas de justesse; le malheur fut qu'il inspira à *l'Union* trop de confiance; le malheur fut aussi qu'il se trouva, pour le relever et le commenter d'une plume singulièrement incisive, un journaliste de grand talent, presque inconnu alors, mais destiné à une certaine fortune politique, et qui sut, avec une hardiesse heureuse, faire rebondir son ambition sur ce périlleux tremplin. Le 3 octobre 1878, *l'Indépendant* publia sous ce titre : « La Guerre des femmes, » un article aussi dangereux par la modération de sa forme que par la précision de ses attaques. « Les femmes autrefois maniaient l'éventail et s'en faisaient

une arme; elles ont jeté l'éventail et pris le couteau. Elles nous faisaient battre; elles cherchent à nous tuer. Nous mourions pour elles en leur souriant encore; mourrons-nous par elles en leur baisant les mains? »

L'article énumérait les victoires de *l'Union* et les analysait en une statistique rigoureuse. « Depuis moins d'un an, depuis exactement dix mois, soixante-trois emplois ont été féminisés, soixante-trois hommes ont été privés de leur salaire. De ces soixante-trois hommes, quarante-huit étaient mariés; deux étaient veufs et nourrissaient ensemble cinq enfants; les quarante-huit ménages, de leur part, représentaient quatre-vingt-onze enfants. C'est donc un total de deux cent sept personnes que faisaient vivre les salaires perdus. A la vérité, vingt-trois des employés congédiés ont déjà trouvé à se replacer; mais les emplois qu'ils occupent, n'ayant pas été créés pour eux, leur ont évidemment été attribués au détriment d'autres hommes, en sorte que notre chiffre, d'ailleurs au-dessous de la normale, peut et doit être maintenu. — Des soixante-trois femmes qui les ont remplacés, vingt et une seulement sont mariées. Cette proportion, faible en apparence, est en réalité considérable, car la femme mariée a tendance à demeurer, pour le soigner, dans l'intérieur que le travail du mari alimente; l'expérience lui a appris que l'abandon qu'elle fait des soins domestiques se traduit par un accroissement des dépenses de nature à contrebalancer ses gains. Pour la même raison, la femme ne peut guère s'occuper au dehors qu'à la condition de n'avoir point d'enfant ou d'en avoir peu. Les vingt et un ménages qui bénéficiaient de la campagne féministe ne représentent que trente-deux enfants. Si nous y joignons six enfants appartenant à quatre veuves, et si nous observons que tous les maris, à l'exception de deux, travaillent de leur côté, nous trouvons que quatre-vingt-treize personnes seulement ab-

sorbent aujourd'hui les salaires qui se répartissaient hier entre deux cent sept. »

Et *l'Indépendant* continuait en ces termes : « C'est ici que le problème se présente sous sa véritable face, sous sa face sociale. Ne nous payons pas de mots ; cessons de nous gargariser avec les vieilles formules empruntées au vocabulaire antique dont les féministes conservent seulement les mots en en détruisant le sens : *Courtoisie, respect de la femme, devoir de protection*, tous ces clichés sont l'expression même de l'état social qu'il s'agit précisément de renverser ; — *droit à la vie ;* en vertu de quel privilège la femme aurait-elle droit à la vie plus que l'homme et ses petits ? — Si l'on me crie : « Vous voulez donc que la « femme meure ou qu'elle se prostitue ? » je répondrai : « Vous voulez donc que l'homme meure ou qu'il assas- « sine ? » — La vérité, c'est que la question dépasse ces étroites considérations individuelles. Dès lors que l'on prétend couper en deux le couple social et en dresser les deux moitiés l'une contre l'autre, je ne vois plus que des intérêts particuliers en lutte, que des combattants sans sexe, égaux, puisque vous le voulez, en besoins et en droits. Et je dis à la société que l'issue du combat met en jeu son existence même, que le résultat des premières escarmouches fait ressortir un nombre de victimes double de celui des vainqueurs, que pour une personne qui bénéficie du changement, deux en souffrent, et que, symptôme plus grave encore et plus alarmant, la véritable signification des victoires de *l'Union*, c'est l'annonce d'un état social nouveau dans lequel l'enfant sera une gêne et la famille un danger. »

Cet article eut un retentissement considérable, surtout, on le conçoit, dans le monde des employés. Non point que l'on en saisît dès lors toute la portée économique ; mais il fit l'effet d'un coup de tocsin. La

société n'aperçut que vaguement le danger qu'on lui signalait; mais les intérêts menacés prirent de la menace une conscience plus claire et plus présente. Les inquiétudes se groupèrent et leur entente manifesta certaines velléités d'action; il y eut de vagues *comités de défense* péniblement élaborés sur des programmes mal définis; il y eut des *réunions* publiques ou privées, remplies par des délibérations confuses, mâtinées de violences sincères et de prudences papelardes, avortant en ordres du jour platoniques aux termes desquels « les employés de commerce et d'industrie réunis à la salle X... invitaient les pouvoirs publics à... » On vit aussi des *délégations* venir solliciter l'intervention de tel ou tel élu jugé susceptible d'envisager la question sous un jour particulier, et en recueillir les déclarations de principe les plus fermes et les promesses les plus molles. L'une de ces délégations même, qui prétendit sans succès pénétrer jusqu'au président du conseil, était éloquemment composée de femmes d'employés, et représentait, selon l'expression un peu ampoulée de *l'Indépendant*, « la protestation de la réalité contre le rêve, du bon sens contre l'hallucination, de la santé contre la fièvre, de la vie menacée contre la fantaisie menaçante, des femmes contre le féminisme. »

Bref, un mouvement se dessinait, encore obscur, mal dirigé, sans cohésion ni programme précis, trop limité dans ses éléments, trop particulariste, trop professionnel pour comporter quelque chance de vie ; mais il servait déjà de point d'appui à certaines résistances mieux disciplinées, comme celle qui contraignit l'imprimerie Plantin, suspecte de tendance au féminisme, à prendre, pour éviter une grève immédiate, l'engagement de conserver un personnel exclusivement masculin ; — il servait aussi d'amorce à l'explosion de certaines colères, sans doute explicables après tout ; des lettres parvinrent à *l'Union*, insultantes, furieuses

ou désespérées, dont quelques-unes portaient d'atroces menaces.

Le conseil d'administration, le comité directeur lui-même en furent d'abord décontenancés; ils marquèrent une sorte de temps d'arrêt, comme le coureur surpris dans son élan par l'apparition soudaine d'un obstacle; temps d'arrêt très court d'ailleurs, et que les procès-verbaux des délibérations révèlent à peine aux yeux attentifs. Armande sut rallier virilement ses troupes un peu émues. « Ce qui arrive, dit-elle, ne saurait nous troubler; c'était à prévoir, à souhaiter même, car c'est l'affirmation même de notre vitalité. On ne se bat pas contre les nuages; l'indifférence seule pourrait nous tuer, et notre idée ne peut triompher qu'à la condition de sortir du domaine de la spéculation pure. Nous descendons sur le terrain plus tôt que nous ne le pensions, un peu tôt, peut-être; mais ce n'est qu'une raison de plus pour donner tout de suite à l'œuvre sa véritable formation de combat, et, s'il plaît à Dieu, de victoire. »

L'année qui venait de s'ouvrir devait en effet, de l'avis unanime, être décisive pour l'avenir de la Société. Celle-ci se trouverait ainsi avoir suivi une marche si savamment progressive que les adhérents s'efforçaient d'y voir le simple développement méthodique d'un plan longuement combiné : la première année aurait doté *l'Union* de ses moyens d'existence; la seconde aurait mis en lumière son côté philosophique et bienveillant; la troisième manifesterait sa puissance d'action. Il s'agissait, en conséquence, d'organiser définitivement les institutions demeurées embryonnaires. Deux grandes commissions furent créées : commission des Inventions utiles, commission des Beaux-Arts; celle-là devant patronner les inventeurs nécessiteux, celle-ci se proposant de venir en aide aux auteurs en mal d'œuvres à produire. Cette dernière commission se

subdivisait elle-même en trois sous-commissions : d'édition, d'expositions de peinture et sculpture, d'auditions musicales et littéraires. On se rappelle qu'Armande avait fait de cette quadruple conception la base même et la vie matérielle de son œuvre, grâce au système de compensation qui faisait participer *l'Union* aux bénéfices des productions qu'elle patronnerait et réussirait à lancer.

C'est alors que se trouva enfin dans son élément la petite Mme Dallier qui commençait à bouder sérieusement depuis qu'elle voyait *l'Union* s'attarder en des préoccupations inélégantes de banque, d'école et de bureau de placement. La commission des Beaux-Arts lui avait, de tout temps, paru être expressément son affaire; elle s'y blottit aussitôt, heureuse, rieuse, curieuse, toute frétillante à la pensée d'entrer par une belle porte dans le monde artiste. Mme Defert s'installa aux Inventions utiles, sentant que cette grave matière convenait à l'énergique sévérité de son esprit. Mlle de Baline était partout, fort soucieuse de surveiller l'emploi de son argent.

En vérité, je suis bien las de raconter des choses que tout le monde connaît au moins vaguement, et qui n'ont plus guère qu'un intérêt rétrospectif, en supposant même qu'elles aient eu jamais un intérêt quelconque; mais elles ont exercé sur l'existence de mon pauvre Maxime une influence telle, elles sont si fortement liées au drame intime de sa vie, que je ne puis les en séparer.

Désormais *l'Union* avait revêtu, comme Armande se plaisait à le dire, son véritable caractère; et ce caractère ne laissait pas d'être curieux. Si l'on veut bien récapituler le nombre des services, commissions et sous-commissions en état de fonctionner; si l'on considère la variété de leurs attributions; si l'on ajoute que chaque

membre du comité directeur devait faire partie de deux au moins de ces commissions ou services, on jugera que ces dames menaient une existence fort occupée. On les voyait, serviette sous le bras, isolées ou par groupes, traverser le hall central, où elles donnaient l'impression d'avocats en robe déambulant au long de la Salle des Pas-Perdus. Puis elles montaient s'enfermer dans les « locaux des commissions », derrière des portes assez sévèrement gardées pour ne point laisser filtrer le secret des délibérations. Et, quelques heures plus tard, elles égrenaient de nouveau, sous la coupole du grand hall attristé, leurs théories au sexe équivoque. Ce double défilé réjouissait le cœur d'Armande qui y voyait la concrétisation de ses rêves de justice; il intéressait vivement le chevalier, mais il inspirait un profond dégoût à Charles qui le jugeait souverainement inesthétique. « C'est embêtant, grommelait-il; bientôt, avant d'oser dire monsieur ou madame, il faudra demander des preuves. »

IV

Maxime revint à Paris à la fin d'octobre. Armande lui fit le meilleur accueil; très sincèrement sans doute et par suite du plaisir réel qu'elle éprouvait à le revoir; ensuite parce que l'absence de son mari, si justifiée qu'elle fût, soulignant sa présence, à elle, à Paris, si justifiée qu'elle la jugeât, lui était une gêne véritable, et troublait à la fois l'aisance de sa vie extérieure et la paix intérieure de son âme; enfin pour une troisième raison qui n'était peut-être pas la moins puissante. Très sagement convaincue de cette vérité que les situations comme les réputations, les modes comme les opinions, les œuvres comme les personnalités, s'affirment, se con-

solident, se révèlent parfois, souvent s'inventent dans le monde et non ailleurs, elle rêvait de donner à *l'Union* sa consécration mondaine. Autant elle avait, au début, redouté que la création naissante s'absorbât en frivolités, autant elle jugeait bon que, devenue grandelette, elle s'affinât en contacts élégants. Après lui avoir imposé une enfance austère, elle lui souhaitait une jeunesse souriante. C'est pourquoi elle désirait que ses associées ouvrissent leurs salons, pour y prouver à tous que l'accoutrement féministe n'était nullement destiné à effacer la femme du monde et la maîtresse de maison. Comme, naturellement, elle devait donner l'exemple, elle fit part de son idée à Maxime, qui ne souleva aucune objection.

— Comme vous voudrez, ma chère amie; je ne ferai rien pour contrecarrer votre œuvre.

— Oh! Maxime, en sommes-nous là? Ce n'est plus *notre* œuvre, c'est *la mienne*, et il ne s'agit donc plus pour vous d'y travailler avec moi, mais simplement de ne la point contrecarrer?

La bonne volonté conjugale de Maxime ne fut d'ailleurs pas mise à une trop longue épreuve. Ce fut là la seule idée d'Armande à laquelle il arrivât de sombrer en un insuccès immédiat et complet. Le haut personnel féminin de *l'Union* se rendit avec empressement à l'invitation de sa présidente, et la fête fut assez belle, mais elle demeura à peu près unique. A peine si l'on pourrait, dans tout le cours de cet hiver, relever une ou deux tentatives faites pour entrer dans la voie qu'Armande prétendait ouvrir. Impossibilité réelle ou mauvaise volonté; je craindrais de me prononcer. Il est certain que, d'une manière générale, les maris commençaient à témoigner à *l'Union* quelque froideur; entre la sourde colère qui, chez le colonel, faisait lentement surgir l'ours de la peau du mouton, et la résignation souriante de cet autre prince-époux qui disait :

« Quand je pense que ma femme voulait autrefois prendre un directeur de conscience et que je m'y suis opposé!... » entre ces deux extrêmes, il s'était établi toute une gamme de mécontentements appartenant en apparence aux nuances les plus diverses, mais faits en réalité d'un sentiment unique; en sorte que, tout en demeurant, pour la plupart, incapables d'analyser ce sentiment commun, tous avaient souri du même sourire jaune au *lapsus* malicieux par lequel le chevalier l'avait défini le soir où il eut l'air de laisser fourcher sa langue en appelant Armande « l'organisatrice de *la Désunion* ».

Que cette tiédeur des maris ait été un sérieux obstacle à la réalisation de l'idée très sensée émise par Mme de Puyhardy, on ne peut guère, je pense, le contester. Sans doute aussi elle fut sincère et parla au nom de plusieurs de ses collègues, celle qui dit à Armande : « Mon Dieu! je ne demanderais pas mieux; mais les réunions du comité, les commissions, les rapports, absorbent mon temps de telle sorte que j'ai dû sacrifier beaucoup de relations. Comment voulez-vous que je surveille les préparatifs d'une fête chez moi? Et je ne puis pourtant charger Belloir d'organiser ma soirée. » — Enfin on ne se tromperait peut-être pas beaucoup en avançant que, un peu grisées par le *vin fort* dont Mme Defert parlait désormais moins haut, bon nombre des initiatrices ne se voyaient plus qu'avec un plaisir médiocre dans le rôle de maîtresse de maison.

Le fait est que la tentative, après quelques efforts languissants, avorta en une maigre série de thés intimes analogues à ceux que s'offrent sans cérémonie des camarades de bureau, et de mornes soirées semblables à celles qui, périodiquement, emplissaient de leur somnolence le tiède petit salon de la bonne Mme Vildieu. Armande s'en dépitait malgré les consolations de M. d'Anthis qui lui répétait avec son sou-

rire ambigu : « Transition, ma chère, transition! Tous nos ménages se composent aujourd'hui de la juxtaposition de deux célibataires; or, tout le monde sait qu'un garçon ne peut offrir que des soirées sans gêne ou des bals de casino. »

C'était aussi le mot de Charmet, et ce mot, qui ne consolait pas Armande, contristait Marguerite. Certain jour, après avoir échangé avec un passant un très cordial salut, Charmet dit à sa femme :

— Le reconnais-tu? C'est Jean R... — Ne lui donnerait-on pas trente-cinq ans tout au plus? et il en compte quarante bien sonnés. Ah! mon garçon, il n'y a pas à dire : le célibat conserve.

— Voyez-vous, le fat! C'est un regret, alors?

— Pas du tout; et même, bien au contraire, c'est une constatation joyeuse, parce que, depuis que nous sommes enrégimentés dans *l'Union*, il me semble que je retourne insensiblement au célibat; en sorte que...

— Oh! Maurice!...

— Oui, oui; je m'explique mal; mais, à traduire lucidement une impression aussi vague, le diable en personne gagnerait la migraine. Quand j'étais étudiant, je *faisais ménage* avec Jean, et nous trouvions que cela constituait le genre de vie le plus satisfaisant du monde. Cette égalité tranquille, cette juxtaposition de deux existences qui se mêlaient sans se confondre et ne se touchaient que par les points les moins sensibles, cette solitude assez grande pour assurer la paix, cette cohabitation assez intime pour alléger la solitude, c'était, je t'assure, chose très douce, très réconfortante. Quand je me suis marié, Jean a pronostiqué avec tristesse : « Tu étais à l'abri, tu vas au vent; tu regretteras ta calme et chaude petite cloche de verre. » Je te jure, mon garçon, que je ne l'ai jamais regrettée; mais... comment dirai-je? je la retrouve avec plaisir.

— Je ne veux pas me froisser, Maurice, ni me plaindre; je crois pourtant que le vent n'a guère été rude pour toi.

— Oh! mon cher petit, si tu t'attristais de mes paroles, c'est que tu les comprendrais bien mal. Puisque te voici devenue un peu homme, tu dois sentir ce que cette existence de labeur fraternel avait de charme pour un homme, et je ne la rappelle que pour te remercier de me la rendre. Tu as été pour moi une bonne petite femme; aujourd'hui tu te hausses, ou, plus exactement, tu te transformes de manière à te faire mon camarade. Comment ne t'en saurais-je pas un gré infini?

Marguerite baissa la tête; elle se sentait le cœur serré sans trop savoir pourquoi; elle reprit avec hésitation :

— Je pense que tu parles sérieusement, Maurice; et je ne puis pas dire que j'en sois très heureuse. Etre ton camarade, mon Dieu! je sens bien que tu considères cela comme un avancement en grade, et que je devrais m'en montrer fière; j'ai tort sans doute de trouver ce mot bien froid.

Maurice s'était arrêté et la regardait profondément pendant qu'elle ajoutait avec une gaieté un peu fébrile :

— Je ne voudrais pas te paraître trop *romance;* mais enfin, si le même titre convient à Jean qui a été ton camarade et à moi qui le suis aujourd'hui, il me semble qu'entre ces deux camaraderies quelque chose met un abîme; et ce quelque chose, — elle lui serrait doucement le bras de ses petites mains tremblantes, — ce quelque chose, Maurice, c'est le baiser.

Maurice attachait toujours sur elle le même regard attentif; un sourire glissa sur ses traits et s'évanouit. Il reprit comme un homme qui cherche ses mots :

— Evidemment; je n'embrassais pas Jean; quand

je me trouvais triste et fatigué, je demandais mon soulagement à ses conseils et non à ses caresses. C'est tout un autre ordre d'idées, et je comprends fort bien ce que tu veux dire. Seulement, vois-tu, mon garçon, ce qu'on demande à une femme et ce qu'on attend d'un camarade sont précisément d'ordres si différents que les deux personnages ne peuvent guère se fondre en un seul; tout au plus le même être peut-il revêtir successivement ces deux physionomies, et il y en a toujours une des deux qui finit par recouvrir un peu l'autre.

Elle leva vers lui son fin visage pâli par une émotion qu'elle voulait contenir et qu'elle déguisait mal sous un rire attendri, en disant à demi-voix :

— Ah! Maurice, Maurice; je ne voudrais pourtant pas être trop bien transformée!

Là était le point en effet. En se retrouvant dans le petit salon de la rue Daunou, Maxime, à ne considérer que les visages et les choses, aurait pu se croire rajeuni de quatre ans, revenu à ces calmes réunions qu'il avait raillées d'abord et tant goûtées ensuite. Mais un changement profond dans le caractère de ces soirées s'opposait à l'impression du *déjà vu*. Presque tous les invités appartenaient à *l'Union*, et l'esprit collectif s'imposait là, comme il s'impose partout. On parlait *Union* ces soirs-là, de même que l'on parle « Eglise » dans un déjeuner de prêtres, « causes » dans un dîner d'avocats, « cas intéressant » dans une rencontre de médecins, « annuaires ou manœuvres » au mess des officiers. Armande, qui avait fait placer dans son cabinet directorial une minuscule table à ouvrage, jugeait que ses alliées compromettaient leur succès en le dénaturant; elle aurait voulu que les broderies, les tapisseries, le papotage même ne disparussent pas complètement; qu'on les retrouvât en ces heures de repos et d'abandon,

conservant à l'armée sérieuse de l'émancipation une note aimablement féminine. Mais l'entière bonne foi de ses converties demeurait étrangère à de tels ménagements. L'*habitus corporis* n'est après tout que la forme externe de l'*habitus mentis ;* la dissociation de la contenance et des pensées ne peut être qu'accidentelle et voulue; les affiliées de *l'Union* s'imprégnaient avec trop de conscience d'idées et de préoccupations masculines pour ne se point composer instinctivement l'extérieur qu'elles créent ou qui, du moins, les accompagnent. Aussi, chez Mme Vildieu comme dans les rares salons qui s'ouvrirent alors, les voyait-on, plus volontiers debout qu'assises, se formant en petits groupes vite rompus, circulant, échangeant des propos professionnels, et ne détestant pas, pour de soudaines conférences discrètes, les embrasures de portes ou de fenêtres. A la première soirée d'Armande, un *mari*, avocat fort distingué, disait malicieusement : « Je me croyais à une réception officielle du premier président; mais le barreau n'a pas coutume de s'y rendre en robe. »

De tout cela, en dépit des petits ridicules et des plaisanteries trop aisées, il se dégageait une impression intéressante. J'en appelle à tous ceux qui ont comme moi, sans prévention, assisté à ces réunions curieuses. En s'efforçant de ne point reconnaître des figures trop familières, on pouvait se croire transporté dans un monde nouveau, plus haut peut-être, autre assurément, préoccupé surtout de se tenir droit dans une attitude un peu fière, dans une liberté un peu raide. Et il fallait un instant de réflexion pour se rendre compte de la gêne que, malgré tout, inspirait ce spectacle; pour comprendre que, si serein qu'il fût, ce tableau demeurait froid parce que l'idée de la tendresse en était absente, triste parce qu'il lui manquait le charme, cette discrète signature du bonheur.

Un soir, Mme Charmet, dont ces réunions d'allure

doctrinaire intimidaient la riante simplicité, s'y vit aborder par Gautron. Celui-ci, toujours préoccupé d'accrocher à quelque bonne remorque sa barque parasite, rôdait autour de Marguerite parce qu'il devinait confusément en elle une force. Son opinion était que *l'Union* s'enlizait pour le moment sous le poids trop lourd de doctrines mal filtrées, d'entreprises excessives et de zèles désordonnés; il se contentait donc de tourner autour d'elle, peu soucieux de partager son naufrage possible, mais guettant l'heure possible également où elle reprendrait une marche meilleure, allégée de ses *impedimenta*. « On en pourra, disait-il, tirer quelque parti quand elle ne sera plus féministe. »

Il connaissait à peine Mme Charmet; mais il n'hésita pas à l'aborder avec son assurance habituelle, qui d'ailleurs ne détonnait pas trop dans un milieu où l'on s'entraînait à parler aux femmes comme à des hommes. Tout de go, il lui demanda :

— Est-ce que je pourrais vous voir demain ?

— Sans doute, répondit Marguerite; je suis à mon bureau à dix heures.

— Oui; mais j'entends : vous voir seul à seule; j'ai des choses à vous dire fort confidentiellement.

— Alors, venez à dix heures et demie, après le courrier ; c'est le moment où je suis le plus libre.

— Oui encore; mais vous avez coutume de ne point condamner votre porte, et l'on entre chez vous comme dans un moulin. Je voudrais fort n'être point dérangé.

— Changeons donc d'heure encore une fois; de midi à midi et demi, je puis condamner ma porte.

Gautron serra cavalièrement la main de Mme Charmet et s'éloigna. Et seulement alors Mme Charmet s'étonna, frappée après coup de la singularité de cette conversation entre un homme jeune et une jeune femme qui ne se connaissaient guère que de nom. Son mari passait; elle l'appela.

— Qu'est-ce donc, demanda-t-elle, que ce M. Gautron?

— Un vague écrivain; pas beaucoup de talent, beaucoup de savoir-faire; un arriviste.

— Il vient de me demander un rendez-vous; mieux que cela, un tête-à-tête.

— Cela ne m'étonne nullement.

— Et je le lui ai accordé.

— Sans doute.

— Pourquoi sans doute?

— Parce que je vous connais, lui et toi; lui, c'est un habile; toi, tu es un bon fonctionnaire. Vous étiez tous les deux dans votre rôle.

— C'est vrai; il n'y avait, chez lui ni chez moi, aucune arrière-pensée, et l'on peut estimer que cette simplicité nous fait honneur à l'un et à l'autre. Pourtant... pourtant, je demeure un peu gênée. Il ne me semble pas que le manque de réserve doive être pris pour manifestation nécessaire d'innocence.

— Ah! mon cher garçon, il faut distinguer. La réserve entre gens du même sexe n'a rien de commun avec celle qui doit exister d'homme à femme. Or, ici, personne n'est d'aucun sexe; tu n'as qu'à regarder autour de toi.

— Oui; je sens bien que le caractère neutre de notre entretien a tenu surtout au milieu dans lequel nous nous trouvons. Mais penses-tu que ce soit un bien? que ce soit la vérité?

Elle leva vers lui ses yeux purs au fond desquels se lisait une sorte de trouble, de vague inquiétude.

— Ces femmes qui ressemblent à des hommes; ces hommes qui ne voient plus des femmes en celles qu'ils approchent; et cela, non pas en vertu de circonstances momentanées, mais par application voulue d'un principe raisonné! J'ai peur de ne plus très bien comprendre.

— De ne plus bien comprendre ? répéta Maurice en lui posant doucement sa main sur l'épaule.

Marguerite regardait autour d'elle les groupes vite formés, vite rompus, les tête-à-tête s'isolant gravement dans les coins et les embrasures, le passage indifférent de tous ces êtres dans l'uniformité de leur apparence ambiguë. Elle murmura :

— Il y a des mots vieux comme le monde, des mots pleins d'une douceur jeune comme le monde, *époux*, *amants*, *fiancés*, que le monde éternel a toujours compris, et qui me sembleraient ici n'avoir plus de signification.

Un léger frisson la secoua. — « Allons-nous-en, » dit-elle ; — et, se blottissant contre Maurice, d'un mouvement frileux et caressant de tout son corps, elle ajouta, à voix presque basse : « Emmène-moi ! »

Cette petite scène a été racontée par Marguerite elle-même, et j'ai tenu à la reproduire parce qu'elle souligne, mieux et plus délicatement que je ne l'aurais pu faire, l'erreur capitale, ou — car je ne veux point juger — la capitale audace d'Armande. Mais il est vrai que, cette audace ou cette erreur, Marguerite ne faisait encore que l'entrevoir grâce à l'exquise féminité de sa nature, comme, dès le début, Mme des Neddes l'avait entrevue à la clarté de son robuste bon sens. Ce qui, du moins, ne pouvait échapper à personne, c'est que les théories nouvelles imprégnaient la vie quotidienne d'une gravité — d'un sérieux, disaient les adeptes — qui n'allait point sans se draper d'un assez lourd ennui. Nul ne le criait plus haut que Charles Vildieu, qui répétait à sa sœur : « Tu seras bien avancée quand tu nous auras fait une société exclusivement composée de notaires ! » Aussi ne pouvait-on lui faire mettre les pieds dans aucune des soirées où triomphait *l'Union*, et quand le chevalier

cherchait à l'endoctriner en lui disant avec son éternel sourire : « De quoi vous plaignez-vous, vous qui prisez si fort les soirées de garçons ? » le jeune homme ripostait non sans logique : « Les soirées de garçons me plaisent parce que la liberté y règne; j'aime aussi les réunions où l'on trouve des femmes parce que... eh! parbleu, parce qu'il y a des femmes. Mais si l'on ne doit avoir ni femmes ni liberté, j'aime mieux rester au coin de mon feu. »

Et il y restait en effet, ayant définitivement déserté la maison de sa mère, et s'étant meublé un petit appartement qu'il n'occupait point seul. Je ne voudrais pas paraître attacher à une frasque de jeune homme plus d'importance que le monde lui-même n'y en attache et que peut-être elle ne comporte. Mais la sottise de Charles avait un singulier caractère de tranquillité, et, à n'y voir qu'un simple coup de jeunesse, on ferait sans doute preuve d'une observation un peu courte. Charles estimait sa situation absolument naturelle, conforme aux théories qui, sans soumettre son jugement, l'avaient insensiblement déformé. En réalité, il était devenu incapable de comprendre en quoi et pourquoi elle pouvait choquer les convenances ; ou plutôt il enveloppait les convenances du dédain large et puéril qu'on professait pour elles à l'école d'Armande. Qu'une fille pût s'attacher à un garçon comme un garçon à une fille, et que leur ménage ne présentât ainsi rien de répréhensible aux yeux des hommes, cela lui semblait une vérité *naturelle* assez simple pour dominer les pruderies irraisonnées.

Qui lui eût dit que la société repose sur la morale conventionnelle, la morale sur la conception de la famille, et la famille sur le respect de la femme considérée comme le tabernacle des générations à venir; qui lui eût dit que c'est pour cela même, non point par obéissance à une vaine tradition, mais par un instinct

de conservation très sûr, que la société impose à la femme, avec une rigueur jamais démentie, le profond respect d'elle-même; qui lui eût dit cela l'eût fort étonné. Obsédé depuis son enfance par la thèse de l'assimilation des sexes, il ne distinguait plus en la femme ce caractère presque sacré, et la haute notion de la famille s'obnubilait en lui.

Un beau soir, il amena tranquillement sa maîtresse à l'une des auditions solennelles que *l'Union* donnait alors d'une manière à peu près périodique. Signalé au comité directeur, il fut mandé auprès d'Armande, qui, pour éviter tout scandale, l'invita à congédier lui-même sa compagne; mais il se refusa à accepter toute observation.

— Tu peux, dit-il, nous mettre à la porte au nom de la propriété, parce que tu es ici chez toi; mais nous expulser au nom de la logique, je t'en défie, et, quant à la morale, n'en parlons pas. J'avais deux entrées; j'aurais amené *un* camarade, tu n'aurais rien dit; j'amène *une* camarade, et tu te fâches. Pourquoi? Parce qu'elle a un amant? eh bien, moi, j'ai une amie. En quoi ce qui est pour moi indifférent est-il déshonorant pour elle? En ce qu'elle est femme? C'est ici, dans les locaux de *l'Union*, que tu irais me soutenir cela! — Elle s'affiche à mon bras? Fais-moi donc le plaisir de considérer ta joyeuse collaboratrice, Mme Dallier, que tu as émancipée, et qui en profite pour appeler les ténors par leur petit nom et visiter les peintres dans leur atelier. — Ma petite amie est gentille, attachée, fidèle et douce, et je souhaiterais une femme semblable à beaucoup d'hommes de ma connaissance, en commençant par ton serin de mari.

HENRY-C. MOREAU.

(A suivre.)

FRAGMENTS DE MA VIE

(1800-1812)

(Suite)

A peine marchions-nous depuis une heure que les coups de canon à l'avant-garde nous donnèrent à comprendre que, malgré la rude leçon reçue pendant trois jours consécutifs devant Smolensk, l'ennemi n'avait point perdu courage et qu'il était résolu fermement à nous barrer l'entrée de Moscou la Sainte.

Les Russes faisaient tête, mais étaient repoussés de position en position par l'avant-garde qui avait été renforcée en conséquence. La majeure partie de l'armée ne prit jamais part à ces engagements.

Notre corps d'armée marcha très lentement jusqu'à midi, ne s'aventurant sur un terrain que lorsque l'ennemi en était chassé. Mais, à partir de ce moment, il nous fut impossible d'avancer davantage. Nous étions arrêtés devant une vallée, qualifié de Sainte par les Russes, Dieu sait pourquoi. Elle coupait à angle droit la route de Moscou et l'ennemi occupait sur son revers opposé une position des plus solides et très étendue.

Les troupes du maréchal Ney s'établirent en deçà et sur des hauteurs boisées. Notre division, qui avait l'arrière-garde ce jour-là, ne fut pas engagée de tout l'après-midi, tandis que le reste, une division française

et une portugaise, intervint bientôt dans le combat. Seuls les Illyriens et les Wurtembergeois eurent la chance très rare d'assister, du haut d'une position dominante et en simples spectateurs, à l'une des plus sanglantes affaires de cette campagne.

Cette vallée offrait alors un coup d'œil singulier. Au-dessous de nos pieds régnait un véritable chaos : le tonnerre des canons, le crépitement ininterrompu de la mousqueterie, des roulements de tambour, des commandements français, allemands, polonais, italiens et portugais, un tourbillonnement de milliers d'individus à pied ou à cheval se ruant les uns sur les autres en vociférant et, enveloppant le tout, une poussière impénétrable !

Telle était l'image que nous avions devant les yeux, tels les bruits qui frappaient nos oreilles, pendant que, installés sur nos hauteurs, nous jouissions d'un repos momentané. Nullement inquiétés par les Russes qui se trouvaient en face de nous, nous ne subissions aucune perte.

Un malheureux cheval blanc, la monture de notre adjudant de régiment, le lieutenant de Baumann, devait amener à bref délai une modification de la scène, mais à notre détriment. Pendant que, groupés par affinités, nous nous reposions étendus sur le gazon, à l'ombre des grands arbres de cette forêt, en attendant le dénouement de l'affaire, M. de Baumann eut l'idée malencontreuse de procurer une petite satisfaction à son cheval qui mourait de faim. Il le conduisit à la lisière et lui permit de manger de l'herbe.

Les Russes considérèrent-ils l'apparition de ce cheval blanc comme une provocation de notre part, ou ignoraient-ils peut-être notre présence dans le bois? Je ne sais. Toujours est-il qu'à partir de ce moment, ils s'occupèrent de nous avec un soin dont nous nous serions très volontiers dispensés.

En effet, une minute à peine après qu'ils eurent aperçu l'animal en question, ils se mirent à nous assaillir des gros projectiles les plus variés.

— Rentrez le cheval blanc ! cria-t-on de toutes parts à l'infortuné Baumann, qui s'empressa d'obéir.

Ses supérieurs et ses camarades l'accablèrent des reproches les plus sanglants. Mais cela ne nous avançait guère. Notre position était devenue intenable et beaucoup d'hommes furent inutilement blessés tant par les boulets russes que par les branches d'arbres.

En conséquence, nous reçûmes l'ordre d'évacuer le plus vite possible ce paisible petit bois où nous nous étions si bien trouvés auparavant et d'aller prendre position en arrière. Nous n'avions pas encore achevé d'exécuter ce mouvement, qu'un deuxième ordre nous arriva, nous prescrivant de descendre dans la vallée pour soutenir les Illyriens qui allaient se porter à l'assaut de la position ennemie.

Il ne faisait pas encore entièrement nuit, la lune seule dans tout son éclat illuminait cette scène, lorsque les Illyriens abordèrent ce rude labeur, pendant que nous autres, nous prenions position au pied de la hauteur en question.

Nos camarades se lancèrent bientôt à l'assaut, accompagnés des batteries des tambours et des sons aigus et criards des fifres. (Ils avaient probablement hérité ces derniers instruments des Autrichiens, sous la domination desquels ils avaient longtemps vécu.) Je ne voyais aucun inconvénient à ce qu'ils fissent usage de ces instruments dits de musique, mais ce qui me chiffonnait, c'était l'air qu'ils jouaient et qui n'était vraiment pas de saison :

Réjouissez-vous de vivre !

Je ne pus m'empêcher de faire remarquer à mes camarades l'ironie amère qu'il y avait à conduire des

hommes à la mort en leur donnant de pareils conseils.

Placés comme nous étions dans le fond de la vallée, nous voyions les tirailleurs russes éclairés par la lune se détacher très nettement sur la crête. Le coup d'œil était des plus intéressants. A chaque coup de fusil qui partait, le tireur apparaissait et l'on distinguait très bien sa tunique verte et son pantalon blanc.

Le premier assaut des Illyriens ayant été repoussé, nous les vîmes se rapprocher de nous. A ce moment, notre général-lieutenant, pensant qu'il était urgent pour nous de prendre part à une deuxième attaque, afin de mettre le plus vite possible un terme à cette lutte, alla trouver le général français comte Marchand (1), qui, depuis le départ de notre prince-héritier, avait pris le commandement de la division d'infanterie, et lui demanda des ordres.

Marchand, le type du gentilhomme et du chef bienveillant, le même qui, en 1814, au retour de l'île d'Elbe, ne voulut pas trahir le serment prêté au roi Louis XVIII, répondit avec ce calme qui lui était particulier, tout en restant à côté de son cheval et en jouant avec sa tabatière en or :

— Attendons encore un assaut des Illyriens !

C'était un homme de l'ancien régime, élégant et chevaleresque.

Les efforts des Illyriens, appuyés à droite et à gauche par d'autres colonnes, furent couronnés d'un plein succès. Bientôt *la charge* cessa de se faire entendre et nous les vîmes à la clarté de la lune se détacher sur la hauteur dont les Russes leur avaient si longtemps interdit la possession.

Ils devaient avoir subi de grosses pertes, car nous

(1) Marchand (Jean-Gabriel), né en 1765 à l'Albenc (Isère), mort en 1851. Au début de la campagne de 1812, il était major-général du roi Jérôme; commanda une des divisions du corps de Ney après la retraite du roi. (*Note du trad.*)

assistâmes à un défilé ininterrompu de blessés que l'on transportait en arrière. Un grand nombre de ceux-ci durent succomber à leurs blessures, attendu que rien n'avait été disposé pour les recevoir et que tout ce dont on aurait eu besoin pour organiser une ambulance faisait défaut.

Toutes les positions des Russes étant tombées entre nos mains, vers onze heures, le feu s'éteignit sur toute la ligne et nous reçûmes l'ordre de passer la nuit au bivouac, sur les emplacements où nous nous trouvions. L'infanterie wurtembergeoise qui, ce jour-là, n'avait plus guère que 1,400 hommes sur les rangs, dut au général Marchand de n'avoir subi que des pertes insignifiantes en cette occasion, et de pouvoir ainsi prendre encore une part, si minime qu'elle fût, aux opérations ultérieures.

On s'attendait généralement à ce que la lutte reprît le lendemain.

Au petit jour, on ne vit plus trace des Russes; ils avaient profité de la nuit pour se retirer sans bruit. Immédiatement l'armée française leva le camp et se mit à leur poursuite. Nous aussi, nous partîmes à sa suite; pour cela, nous fûmes obligés de traverser le champ de bataille de la veille. Celui-ci offrait un coup d'œil affreux, qui ne s'effacera jamais de mon esprit. Il était jonché de morts et de blessés; bien peu de ceux-ci ont dû en réchapper, vu que nous n'avions rien pour les soigner.

Depuis longtemps les accessoires de pansement les plus essentiels faisaient défaut, et nos chirurgiens s'estimaient heureux lorsqu'ils pouvaient mettre la main sur un peu de coton, de laine et même d'étoupe dont ils se servaient alors en guise de charpie. Faute d'eau, nous ne pouvions même pas donner à boire aux malheureux blessés qui nous imploraient en gémissant. C'était un spectacle affreux.

A partir de ce jour, nous ne quittâmes plus les talons de l'ennemi et, chaque jour, nous eûmes à livrer des combats plus ou moins importants à son arrière-garde. Il est vrai que notre cavalerie seule était engagée dans ces affaires, car les Russes, agissant en vertu d'un plan nettement tracé, rompaient le combat aussitôt que l'infanterie attachée à cette cavalerie se montrait sur le terrain de la lutte. Généralement ces fantassins venaient à une certaine distance en arrière, marchant bien tranquillement, et n'avaient connaissance de l'engagement que lorsqu'ils entendaient le canon tonner dans le lointain.

C'était bien l'exception quand Murat, le valeureux général de cavalerie, l'infortuné roi de Naples, n'assistait pas à ces escarmouches. Je le vois encore, ce merveilleux soldat, en son costume extraordinaire : de longs cheveux noirs tout bouclés, un chapeau à la Henri IV, orné de grandes plumes blanches flottant au vent et retenues par une agrafe en brillants ; le cou nu, avec une fraise antique à l'espagnole ; une sorte de tunique en velours bleu clair, toute chamarrée de broderies d'or et serrée à la taille par une écharpe de soie de même couleur que la tunique et se terminant à ses deux extrémités par des franges d'or ; une culotte en tricot blanc ; de grandes bottes en cuir fauve, pareilles à celles qui étaient à la mode pendant la guerre de Trente ans, avec de gros éperons en or massif.

Telle était la tenue dans laquelle ce héros se montrait chaque jour aux yeux de l'armée, toujours aussi brave, toujours prêt à voler sur le point où il s'agissait de faire réussir les plans de son impérial beau-frère.

C'était un soldat dans toute la force du terme et non un politicien. Il s'en rendit compte par la suite, et à ses dépens.

Pendant la retraite, au moment où nous souffrions le plus du froid, il conserva, sauf quelques modifications

insignifiantes, le costume décrit ci-dessus. Je note ce détail parce que ce dernier était absolument incapable de le préserver du froid, et que je le lui ai vu porter par 27 ou 28 degrés. Il s'était borné à remplacer le chapeau de feutre par un bonnet en zibeline orné d'une plume de héron, et à s'entourer le cou, nu jusqu'alors, d'un châle turc.

Nous souffrions des privations qui allaient chaque jour en augmentant, au fur et à mesure que nous nous éloignions de nos magasins, mais, par bonheur, le temps nous favorisait.

C'étaient de superbes journées d'automne, seulement attristées vers le soir par la perspective du repas qui nous attendait au bivouac et dont la composition demeurait invariablement la même : une soupe à l'eau graissée avec du suif et assaisonnée avec de la poudre, en guise de sel, puis un morceau de vache étique ou de cheval. A part ce détail — très important il est vrai — de la nourriture, nous n'aurions aucunement eu à nous plaindre de notre sort.

Ceci me fait penser à un aliment que nous consommions en masse et avec le plus grand plaisir, mais qui, par la suite, nous fit bien du mal : c'est le miel.

La Russie, du moins la partie de ce pays que nous avons traversée, est peuplée d'abeilles; auprès de la plus misérable hutte de paysan, il y avait toujours des ruches. On trouvait de ces dernières même dans les bois, ces industrieux insectes confiant les délicieux fruits de leurs travaux aux creux des vieux arbres, ne se doutant pas que les troupiers de la Grande Armée passant aux environs s'annexeraient ces précieux dépôts. Les visages tuméfiés de nos hommes, au retour de pareilles razzias, prouvaient suffisamment la vigueur avec laquelle ces petites bêtes avaient défendu leur bien.

Au lieu de procéder comme font les éleveurs, nos

hommes s'y prenaient de la façon que voici pour préparer le miel : les rayons étaient jetés dans une marmite placée au-dessus d'un grand feu de bivouac, puis quand le tout, y compris la cire, était converti en une masse liquide, chacun en remplissait son bidon. Ceci amena forcément une consommation abusive de ce produit excellent, et il en résulta pour nous une foule de maladies qui eurent pour conséquence d'affaiblir encore davantage notre division déjà réduite dans des proportions inouïes.

Nous continuâmes à marcher ainsi par une chaleur et une poussière intolérables, au milieu de privations multiples, jusqu'au 29 août, jour où nous atteignîmes la ville assez importante de Wiasma. Sur le premier moment, les Russes firent mine de nous en interdire l'entrée, mais, après un engagement assez vif avec notre avant-garde, ils se retirèrent, emmenant avec eux la plupart des habitants.

Le 2 septembre, nous bivouaquâmes près de la petite ville de Gschatzk, dont la majeure partie était en flammes.

Ainsi que je l'ai dit au début, notre division d'infanterie se composait de quatre régiments de ligne, à deux bataillons chacun, et de quatre bataillons légers. Des fatigues surhumaines, des privations de toute espèce et les maladies qu'elles avaient entraînées à leur suite, les combats sanglants auxquels elle avait pris part avaient tellement réduit l'effectif de cette division, qu'il était impossible de lui conserver son organisation primitive. Les compagnies ne pouvaient plus guère mettre en ligne que sept ou huit fusils, tandis que l'effectif en officiers était presque au complet, c'est-à-dire tout à fait disproportionné avec celui de la troupe. Nous avions certainement à endurer les mêmes souffrances que celle-ci, mais nous avions l'avantage de pouvoir quelquefois nous procurer un surcroît de nourriture qui

nous revenait, il est vrai, à des sommes fantastiques. Je citerai parmi ces réconfortants : le vin presque toujours falsifié et le café. De plus, nous ne portions pas le sac, nous faisions presque toutes nos marches à cheval, et enfin nous avions encore pour nous le facteur moral.

Comme nous devions passer deux jours à Gschatzk, notre divisionnaire, frappé des inconvénients que présentait notre organisation actuelle, prit le parti de fondre toute la division (douze bataillons) en trois de ces unités, et ordonna de mettre séance tenante cette mesure à exécution. Naturellement ces trois bataillons ainsi reconstitués ne devaient avoir que leur nombre réglementaire d'officiers.

Tout notre corps d'officiers fut donc réuni dans une prairie, à deux pas de notre bivouac, et placé sur un rang. Notre général de division, accompagné du médecin-chef, passa devant chacun et s'enquit de sa santé, et, suivant l'appréciation du docteur, prononçait l'affectation à l'un des trois bataillons ou la mise en non-activité. Celle-ci consistait à suivre l'armée, à deux ou trois journées de marche. Ce triste sort échut à mon voisin de droite et à celui de gauche; quant à moi, je fus déclaré bon et aussitôt versé dans un bataillon.

Ceux de mes camarades non employés reçurent l'ordre de marcher avec l'un des généraux devenus disponibles et de suivre l'armée à une distance déterminée.

Cette division en miniature, comptant 1,456 hommes en tout, partit de Gschatzk, le 4 septembre, et se dirigea vers le célèbre champ de bataille de Mojaïsk, — Borodino, comme disent les Russes, — où devait se livrer l'affaire décisive de cette campagne. C'était dans ce but que Napoléon avait emmené en Russie une armée si nombreuse que l'on n'en avait plus vu de pareille depuis celle de ce fameux roi des Perses.

On ne supposait généralement pas que les Russes,

après les défaites qu'ils avaient subies à Smolensk et dans la *vallée sainte* (1), risqueraient encore une grande bataille pour défendre l'antique résidence des czars, dont nous nous approchions alors à grands pas, et cependant ceci eut lieu.

Le 6 septembre, vers midi, nous établîmes notre bivouac, par une superbe journée d'automne, à deux pas du champ de bataille du lendemain. De l'emplacement que nous occupions, nous apercevions très distinctement les redoutes que l'ennemi avait élevées en avant de son front et qu'il devait défendre, le 7, avec le plus grand acharnement, quoique sans chances de succès.

Une belle coutume existait à cette époque dans l'armée impériale. On considérait les jours de bataille comme des jours de fête, et à leur occasion on faisait la plus belle toilette possible. Cet usage était particulièrement en honneur dans la garde. Je me rappelle que celle-ci prit part *en grande tenue* à la bataille de Mojaïsk, avec ses bonnets en peau d'ours et ses plumets rouges. (Habituellement la coiffure, enveloppée d'un manchon en toile destiné à la préserver de la pluie et de la poussière, était bouclée sur le sac; le plumet, renfermé dans un étui en toile cirée noire, était attaché au ceinturon, à côté du sabre.) Ajoutez à ceci les merveilleux uniformes qui, pendant les marches, étaient également dans le sac.

On voit, d'après ce qui précède, que ces hommes étaient lourdement chargés; malgré cela, il était bien rare de les voir laisser du monde en route. Il est vrai que c'étaient généralement des hommes faits et non des enfants, comme on en trouvait fréquemment dans les régiments de ligne.

Ainsi que je l'ai dit, les soldats de la garde por-

(1) Valoutina.

taient leur grande tenue dans le sac; ils avaient sur eux, pendant les marches, une longue tunique bleu foncé, et étaient coiffés d'un chapeau.

A côté de nous, bivouaquait, la veille de la bataille, le régiment de cuirassiers saxons du prince Albert (ou Albrecht), dans lequel servait un lieutenant d'Altrock, que nous connaissions tous parce qu'il avait quitté le service wurtembergeois pour passer à celui de la Saxe.

Il vint nous voir et fraterniser avec ses anciens camarades. Je signale ce fait parce que, banal en lui-même, il entraîna pendant la bataille du lendemain une méprise qui eut les conséquences les plus désastreuses pour notre cavalerie déjà réduite à quelques faibles escadrons.

Le 7, au réveil, un soleil radieux éclairait l'immense plaine qui s'étendait devant nous, plaine dans laquelle nous allions nous battre et où beaucoup d'entre nous devaient trouver la mort.

Le troisième corps, dont nous faisions partie, occupait à peu près le centre de la ligne de bataille. Dès la première heure, nous entendîmes une violente canonnade sur notre gauche. On nous dit que, sur l'ordre de l'Empereur, plusieurs ouvrages avancés et redoutes, élevés de ce côté par les Russes, avaient été pris d'assaut par les nôtres.

Notre corps d'armée s'était ébranlé, mais il dut s'arrêter au bout d'un instant pour assister à la lecture de la proclamation que Napoléon nous adressait à l'occasion de cette bataille. Nous étions déjà dans la zone du tir efficace de l'artillerie ennemie.

Après quoi, nos trois divisions reprirent leur mouvement et se dirigèrent vers la position occupée par les Russes. A peine avions-nous fait quelques centaines de pas, que nous nous trouvâmes exposés à une canonnade violente qui partait des redoutes et des batteries placées dans leurs intervalles. Nous présumions

que le troisième corps était chargé d'enlever ces ouvrages dont les pièces vomissaient la mort sur nous; mais nous n'avions encore pas reçu d'ordres du maréchal Ney à cet égard. Nos pertes auraient été certainement beaucoup moins considérables, pendant la marche d'approche, si l'on avait pressé tant soit peu notre mouvement. Le maréchal semblait vouloir faire une tentative qui n'avait aucune chance de réussir : il cherchait à manœuvrer les Russes pour les faire sortir de leurs positions. C'est du moins ce que nous supposions, nous autres qui n'étions pas au courant de ses intentions.

Pendant que nous avancions ainsi, nous aperçûmes le major de Bangold, de l'état-major wurtembergeois, affecté à la suite du maréchal. Il arrivait à bride abattue au-devant de notre colonne et demandait à haute voix des lieutenants montés et sachant le français. Comme je remplissais tant bien que mal ces deux conditions, je me rendis à son invitation. Un autre de mes camarades suivit mon exemple.

Le major nous prescrivit d'aller nous mettre à la disposition du général Goury, chef d'état-major de notre corps d'armée, et de lui dire que nous étions détachés pour la journée, auprès du maréchal Ney, en qualité d'officiers d'ordonnance.

Bientôt nous eûmes rejoint ce brave des braves, à la nombreuse suite duquel nous nous réunîmes. Le problème consistait pour nous à ne pas nous en séparer, chose difficile à réaliser, attendu que nos malheureux petits chevaux russes avaient mille peines à suivre le maréchal qui était aussi actif que mobile. On le voyait sur tous les points donner des ordres, prendre des dispositions, et même, à différentes reprises, il lui arriva de nous emmener à portée de la mousqueterie ennemie. Très fréquemment il courait à la colline au sommet de laquelle Napoléon s'était placé pendant cette journée.

Il est probable qu'il faisait son rapport à l'Empereur ou allait lui demander de nouveaux ordres.

A un moment donné, il fut accueilli de loin par cette interrogation :

— Eh bien! maréchal ?

Comme nous nous tenions en arrière, à distance respectueuse, je n'ai pu savoir ce que signifiait cet *eh bien!* Par contre, je vis l'Empereur, qui était à pied, fouetter l'air très violemment avec la cravache qu'il tenait à la main.

Le service d'officier d'ordonnance, que nous faisions ce jour-là, présentait certainement des inconvénients pour nous, mais il avait des côtés avantageux. Ainsi, depuis longtemps nous n'avions plus eu la satisfaction de nous mettre sous la dent un morceau de pain noir, — quelque chose d'exquis à ce moment. — Dépourvus de toute espèce de vivres, nous nous soutenions uniquement avec de la viande de cheval. Je n'ai donc pas besoin de décrire l'étonnement que nous éprouvâmes vers midi, lorsque le maréchal, profitant d'un moment où nous étions hors de la portée des coups ennemis, se retourna vers un de ses domestiques et lui dit :

— Le déjeuner!

En un clin d'œil la table fut mise — elle consistait en une grande couverture de laine étendue par terre — et chargée de plats appétissants et réconfortants, tels que beurre, fromage, pain, etc. Il y avait même des liqueurs en abondance. D'un bref « Servez-vous, messieurs! » le maréchal nous invita à faire largement usage des choses délicieuses étalées à nos pieds, et dont nous avions pour ainsi dire oublié les noms.

J'admets qu'un maréchal de France avait à l'époque un rayon de réquisition — j'allais dire de pillage — plus grand qu'un sous-lieutenant, et pourtant j'en suis encore à me demander où le nôtre avait pu se procurer tout cela. Malheureusement, le temps consacré à ce dé-

jeuner improvisé fut trop court pour des appétits comme les nôtres. Au bout de quelques minutes à peine, retentit un « A cheval, messieurs ! » qui était sans appel, et nous allâmes reprendre nos places dans la mêlée.

Tout le monde, y compris le maréchal, avait pris des chevaux frais. Nous deux, seuls, avions conservé nos montures, pour cette bonne raison que nous n'en avions pas d'autres ; aussi nous était-il facile de prévoir que nos chevauchées auraient bientôt un terme. Comme cette perspective n'avait rien de séduisant pour nous, je pris mon courage à deux mains et exposai notre situation au chef d'état-major. En quelques mots brusques, M. Goury m'accorda l'autorisation de rejoindre mon corps. Nous dîmes donc adieu au maréchal et à son trop nombreux état-major, persuadés que l'on ne s'apercevrait pas de notre disparition. En effet, pendant tout le temps que nous avions été là, nous n'avions pas été employés une seule fois.

Ce n'était pas une petite affaire que de retrouver, au milieu d'une bataille où combattaient plus de deux cent mille hommes, nos quelques centaines de Wurtembergeois. Notre tâche était d'autant moins aisée que nous étions à pied, traînant par la bride nos petits chevaux si fatigués qu'ils nous suivaient avec peine.

Nous rencontrâmes une foule de blessés qui revenaient ou que l'on rapportait en arrière. Nous les interrogions sans rien en tirer, lorsque par bonheur — ou plutôt par malheur — nous croisâmes une civière improvisée à l'aide de fusils sur laquelle était étendu le colonel d'un régiment de la division Razout — de notre corps d'armée. Quoique à demi évanoui, — il avait le bras fracassé, — il put cependant nous donner cette indication :

— Plus à droite, mes amis !

Je me conformai à ce qu'il me dit, et bientôt nous trouvâmes ceux que nous cherchions.

Nos camarades étaient dans l'une des redoutes que les Russes avaient construites en avant de leur front et qu'ils avaient défendues avec l'acharnement le plus opiniâtre, les perdant, les reprenant et les abandonnant enfin sans espoir de retour. Les nôtres avaient pris une part effective à cette lutte et, pour l'instant, se reposaient sur leurs lauriers. Ceci ne voulait pas dire qu'ils fussent sur un lit de roses. En effet, une batterie ennemie, forte d'une vingtaine de pièces, les canonnait sans interruption.

La bataille tirait à sa fin, et cependant les débris du corps wurtembergeois demeuraient aussi exposés au feu des Russes qu'ils l'avaient été pendant le courant de la journée. Je dois dire que l'attitude de cette troupe fut louée par tout le monde, notamment par le général Marchand qui la commandait. Napoléon ayant envoyé, pendant l'action, un officier d'ordonnance pour demander où en était le combat, le général lui répondit ceci :

— Dites à l'Empereur que les Wurtembergeois se sont maintenus dans une redoute, que deux régiments français avaient enlevée d'abord, mais avaient dû évacuer ensuite, et que, de cette façon, ils ont empêché le roi de Naples d'être fait prisonnier.

Un camarade me raconta ce qui avait eu lieu.

Cette redoute avait été prise et reperdue plusieurs fois, mais était finalement restée aux mains des nôtres. L'infanterie wurtembergeoise l'avait occupée aussitôt. Pendant les alternatives de cette lutte, à un moment donné, les deux régiments de chevau-légers wurtembergeois et un de chasseurs à cheval français avaient été lancés contre une colonne d'infanterie ennemie qui revenait à la charge. Ceci réussit pour commencer, mais tout à coup cette cavalerie fut attaquée par celle du parti adverse, très supérieure en nombre, et dut battre en retraite d'autant plus vivement qu'un autre régiment, les cuirassiers du prince Constantin — tu-

nique blanche et revers noirs — la prenait en flanc.

Le roi Joachim qui, par hasard, n'avait pas d'escorte, et n'était accompagné que de son piqueur, un nègre portant un costume aussi extravagant que le sien propre, se trouvait à proximité. Tout à coup, se voyant entouré de toutes part, il se jeta à bas de son cheval et se réfugia dans l'ouvrage occupé par les nôtres, abandonnant dans la mêlée son domestique et sa monture.

Ce régiment de cuirassiers, continuant à poursuivre notre cavalerie, s'était rapproché à portée de fusil de la redoute; mais notre infanterie s'abstenait de tirer, parce que, trompée par la similitude des uniformes, elle prenait cette troupe pour le régiment saxon, dont faisait partie notre camarade d'Altrock.

Cependant, grâce à la courtoisie du colonel de ces pseudo-Saxons, les nôtres furent bientôt désabusés, car il s'avisa de crier en allemand à ses hommes :

— Sabrez-moi tous ces chiens allemands!

Afin de ne pas demeurer en reste avec lui, on lui servit quelques bonnes salves de bataillon. De son côté, le brave nègre, qui n'avait point perdu la tête, malgré la situation difficile où il se trouvait, ne cessait de crier à nos hommes :

— Tirez, tirez!

Ceci était beau, car, placé comme il l'était, entre les Russes et nous, ce *tirez* aurait pu exercer la plus fatale influence sur sa propre existence. Mais ce brave garçon parvint à s'en tirer sain et sauf avec ses deux chevaux.

Par contre, nos chevau-légers éprouvèrent des pertes sérieuses pendant cette poursuite. Heureusement la cavalerie française vint à leur secours; ils se rallièrent sous sa protection et, de concert avec elle, repoussèrent définitivement l'ennemi. A la suite de ceci, le terrain environnant la redoute étant de nouveau déblayé, Murat put s'en aller. Toutefois, avant de re-

monter à cheval, il remercia chaleureusement et à haute voix nos hommes de la protection qu'ils lui avaient assurée et leur décerna les plus grands éloges.

Elle était donc gagnée, cette bataille meurtrière qui faisait de l'Empereur le dictateur de l'Europe entière, sauf Albion l'insulaire! Mais au prix de quels sacrifices la victoire avait-elle été achetée! Plus de vingt mille morts jonchaient le sol, du côté français. Rien n'était plus horrible à voir que le fossé de notre redoute, car il était rempli de cadavres appartenant aux différents contingents qui s'étaient disputé la possession de cet ouvrage. Wurtembergeois, Russes et Français reposaient paisiblement les uns sur les autres, pour dormir de leur dernier sommeil, après s'être combattus avec acharnement.

Notre corps wurtembergeois, parti quelques mois auparavant à l'effectif de 17,000 hommes et 3,500 chevaux, avait été plus que décimé par les combats, les fatigues et les privations, car, au début de la bataille, il ne pouvait plus mettre en ligne que 1,300 combattants. Dans le courant de la journée, il avait subi des pertes énormes : 59 sous-officiers et soldats tués, 580 blessés; 5 officiers morts et 40 blessés. Parmi ces derniers figurait le général-lieutenant de Scheler, commandant l'infanterie wurtembergeoise, un magnifique soldat, un chef bienveillant, un gentilhomme au vrai sens du mot.

Napoléon lui-même sut reconnaître dignement ses bons services et l'en récompensa, plus tard, lors de la revue passée au Kremlin. Il l'éleva à la dignité de comte d'Empire et lui accorda une dotation de vingt mille francs, dont il ne jouit pas longtemps, il est vrai, car, après la chute de l'Empereur, cette institution, comme beaucoup d'autres créées par lui, disparut.

Écrasés de fatigue, nous nous établîmes au bivouac pour goûter quelques heures de repos au milieu des

corps de nos camarades morts au champ d'honneur. Mais quel fut ce repos !

De tous côtés, on entendait le roulement des canons et des caissons qui se reportaient en arrière ; à droite et à gauche, des coups de fusil isolés, quelquefois aussi de petits feux de peloton, probablement pour décharger les armes ! Puis enfin, à une heure plus avancée, une fausse alerte !

CHAPITRE X

A L'HÔPITAL ET A MOSCOU

Une mission désagréable. — Installation d'un hôpital improvisé. — Un bon capitaine. — A la conquête de vivres. — Le château de Selso-Carachin. — Riche butin. — Le champ de bataille de Mojaïsk. — Le colonel de Scheidemantel. — Une catastrophe. — Les Cosaques apprivoisés. — Mon départ de l'hôpital. — Le bataillon de marche wurtembergeois. — Le cantinier Reuss. — Rencontre singulière. — Mon unique souvenir de la campagne. — Visites de corps à Moscou. — Manque absolu de vivres. — Une perte sensible. — Description de ma tenue à notre départ de Moscou.

La journée de Mojaïsk devait, pour un temps assez long, marquer le terme de mon activité militaire. D'autres obligations aussi désagréables qu'imprévues allaient m'être imposées.

Le 8 septembre, au matin, la voix bien connue d'un grand chef retentit à mes oreilles. Étendu par terre, à même le sol et sans la moindre couverture, même sans manteau, car mon ordonnance qui le portait avait disparu depuis quelques jours, je me redressai en m'entendant appeler à haute voix et me dépêchai d'aller voir ce que l'on me voulait.

Le colonel de Schmidt me donna les instructions suivantes :

— Vous allez vous rendre à tel village situé à proximité du champ de bataille, et où l'on va constituer, sous la direction d'un colonel, un hôpital destiné à recevoir les Wurtembergeois qui ont été blessés pendant la journée d'hier. Vous serez adjoint au commandant de cet hôpital et vous le seconderez dans ses fonctions.

Ainsi que je ne tardai pas à m'en convaincre, celles-ci n'étaient pas une sinécure.

Je protestai en vain contre la distinction équivoque dont j'étais l'objet. Je fis ressortir que j'étais vigoureux, plein de santé, capable et désireux à la fois de faire mon service dans le rang, et que j'éprouvais une grosse déception de ne pouvoir faire, avec mes camarades, mon entrée dans la ville des czars. Toutes mes objections tombèrent à plat, vu que le colonel me répondit :

— C'est précisément parce que vous êtes vigoureux et plein de santé que je vous confie ce poste où vous ne manquerez pas d'occupations.

Je n'eus donc plus qu'à m'incliner et à me rendre au village en question, dont il m'a toujours été impossible de savoir le nom. Accompagné de mon petit cheval, qui s'était quelque peu remis des fatigues de la veille, je parcourus ce chemin de croix. Ai-je besoin de faire ressortir la morne tristesse à laquelle j'étais en proie?

En arrivant à destination, je constatai que cette localité était encore bien au-dessous de tout ce que je m'étais imaginé à son sujet. Certes, je m'attendais à la trouver dans un état misérable, mais la réalité dépassait de beaucoup ce que j'avais rêvé. Du reste, il ne pouvait en être différemment.

Un groupe de maisons à moitié démolies, entièrement saccagées et dont les habitants s'étaient sauvés, tel était le village dans lequel nous étions chargés

d'installer notre hôpital. Il n'y avait plus trace de portes, de fenêtres, de toits, et tous les êtres animés en avaient disparu. C'était dans ces ruines que quarante officiers et cinq cents soldats wurtembergeois blessés devaient trouver un asile!

Pour comble de malheur, il n'y avait à proximité nul de ces châteaux habités par des comtes en *off* ou en *ki*. Ceci compliquait encore davantage la question du logement des officiers.

Mon chef direct, énervé, agacé d'avoir à mettre un peu d'ordre dans un pareil chaos, était inabordable. Je me présentai simplement à lui et me dispensai de lui demander des ordres pour le reste de la journée. Furieux d'avoir à exercer, pendant un temps fort long probablement, des fonctions aussi ingrates, je me mis à la recherche d'un endroit convenable, pour y passer la nuit, et finalement je m'installai dans une sorte de hutte où l'on avait déposé un officier de cavalerie assez grièvement blessé : un boulet de canon lui avait enlevé toutes les chairs du bras, du coude à l'épaule, sans entamer l'os.

Je m'étendis à côté de lui sur une misérable couche de paille, mais il me fut impossible de fermer les yeux. Ceci n'était pas de nature à me donner des forces pour le lendemain, ni à me rehausser dans l'esprit du colonel auquel on m'avait dépeint comme un officier remarquablement vigoureux.

Jusqu'alors j'avais conservé de la force et de la santé, grâce à mon capitaine, M. de Klapp, qui, en ami dévoué, s'était toujours occupé de moi avec la plus grande sollicitude et avait toujours partagé ses maigres provisions avec moi. Je dois dire aussi que j'avais une constitution des plus solides.

Animé des intentions les plus louables, je me présentai, le lendemain matin, dès le petit jour, à mon commandant et lui demandai ses ordres pour la jour-

née. Il m'en donna tellement à la fois que je demeurai un bon moment sans savoir par où commencer.

Il s'agissait avant tout de remettre dans le meilleur état possible et de rendre habitables les chaumières à moitié démolies, car il était essentiel de mettre bien vite nos blessés à l'abri des intempéries.

J'envoyai des patrouilles dans ceux des villages du voisinage que ne traversait pas la grande route, car il fallait nous procurer des vivres; une reconnaissance, d'un effectif respectable, fut expédiée, en outre, pour éloigner les Cosaques qui — disait-on — se montraient déjà sur les derrières de l'armée. Mon supérieur, un homme très craintif, qui rêvait chaque nuit de ces hôtes dangereux, n'avait rien eu de plus pressé que d'annoncer à ses blessés et malades la fausse nouvelle ci-dessus, au lieu d'attendre qu'elle lui fût confirmée. Les fausses alertes et les inquiétudes qu'elles excitaient chez nos camarades n'étaient pas faites pour hâter leur guérison.

Avec l'aide des haches de nos quelques charpentiers, les huttes furent réparées tant bien que mal au bout de quelques jours, et, par une belle matinée de septembre, je partis avec un nombre d'hommes suffisant et une voiture pour chercher des vivres, ou plutôt pour en *conquérir*. Ce voyage de découverte fut couronné d'un plein succès.

A peine marchions-nous depuis deux heures, que je tombai sur un village, lequel, selon toutes apparences, avait échappé jusque-là au pillage. Les habitants n'avaient pas exécuté strictement l'ordre qui leur avait été donné de faire le vide devant nous, car, lorsque nous entrâmes dans cette localité, nous aperçûmes des visages à presque toutes les fenêtres. Je ne trouvai pas de quoi charger complètement ma voiture, mais enfin je ne m'en retournai pas les mains vides, car, très peu de temps après notre arrivée, l'une des pa-

trouilles me fit savoir qu'il y avait à proximité un château d'apparence seigneuriale où nous pourrions certainement nous ravitailler. On pense bien que je m'empresai de faire une reconnaissance détaillée des lieux.

Ce château était un vaste bâtiment, dont l'intérieur offrait toutes les ressources du plus grand confort. Les habitants au grand complet s'étaient enfuis. A en juger par le désordre qui régnait partout, ils avaient dû partir précipitamment, peut-être quelques minutes seulement avant notre apparition, dont ils avaient dû être prévenus.

Dans une pièce meublée avec élégance, il y avait un beau piano que l'on ne s'était pas donné la peine de refermer ; un cahier de musique était ouvert sur le pupitre. Qu'était devenue la dame qui, peut-être une minute auparavant, tirait de cet instrument les sons les plus harmonieux ?

Mais piano et cahier de musique n'avaient aucune utilité pour nous ; le but de notre reconnaissance était d'une nature beaucoup plus prosaïque ; nous cherchions des vivres et nous eûmes la bonne fortune d'en trouver.

Une provision respectable de pain. de farine et d'eau-de-vie, tombée entre nos mains, fut déclarée de bonne prise et emportée. Le règne animal ne nous fournit que quelques poules étiques ; tous les quadrupèdes de Selso-Carachin — c'était ainsi que s'appelait ce lieu, à ce que me dit un paysan — semblaient s'être enfuis avec leurs propriétaires. Ceci ne nous préoccupait d'ailleurs pas outre mesure attendu que l'administration militaire nous avait expédié un certain nombre de vaches, lesquelles étaient — je l'avoue — dans un triste état.

Chargé d'un riche butin, je rejoignis vers le soir mon domicile, où je fus accueilli avec des transports de joie. Ma deuxième mission étant ainsi remplie, il ne

me restait plus qu'à me mettre à la recherche des soi-disant Cosaques. Le surlendemain de mon retour de Selso-Carachin, je partis accompagné d'une escorte respectable, mais ne rencontrai pas le moindre Cosaque, pour cette bonne raison que l'on n'en avait pas vu un seul dans la région. Toutefois ce bruit ne manquait pas complètement de fondement : des paysans du voisinage, armés de gaules appointées, rôdaient à cheval sur les derrières de l'armée et assaillaient les convois, les traînards et les maraudeurs. Quelques jours plus tard, je vis sur la route de Mojaïsk, par conséquent à petite distance de notre hôpital, un pauvre diable de courrier westphalien pendu à un arbre.

Deux semaines s'étaient écoulées au milieu de ces occupations diverses. De leur côté, nos blessés, qui jouissaient du calme nécessaire et qui recevaient les soins médicaux voulus, se remettaient petit à petit. Quant à ceux dont les blessures avaient entraîné la mort, nous les avions déposés au milieu des champs, abandonnant à l'air et aux vers le soin de faire disparaître leurs restes, car, depuis longtemps, nous avions perdu l'habitude d'enterrer nos cadavres. Deux mois plus tard, à notre retour de Moscou, nous traversâmes de nouveau le célèbre champ de bataille de Mojaïsk, et nous le trouvâmes exactement dans l'état où nous l'avion laissé le 8 ou le 9 septembre.

Plus de vingt mille cadavres d'hommes et de chevaux, dans un état avancé de décomposition, gisaient là même où ils étaient tombés.

Ce qu'il y avait de plus pénible dans mes attributions, à l'hôpital, c'était l'obligation d'aller visiter chaque matin nos pauvre blessés, de les interroger sur leurs besoins. Les plaintes que leur arrachaient leurs souffrances inouïes m'impressionnaient toujours de la façon la plus vive.

Je me rappellerai toujours le colonel de Scheide-

mantel, qui commandait l'un de nos bataillons de chasseurs. Il avait reçu pendant la bataille une balle dans le genou et le projectile n'avait pu être extrait. Ce malheureux officier avait été amené en voiture à l'hôpital, mais s'était formellement refusé à se laisser enlever de dessus ce véhicule ; en raison de ceci, on l'avait donc mis dans une grange, pour qu'il fût au moins à l'abri. Nuit et jour il gémissait ; on l'entendait de très loin. Il avait pour ainsi dire en permanence le délire et ne cessait de commander, sur un ton militaire, à son pied de se tenir tranquille :

— Pied! je t'ordonne de ne pas me faire souffrir!

Et ainsi de suite.

Le malheureux, qui n'avait à aucun prix voulu se laisser amputer, mourut sur son lit improvisé, sans l'avoir quitté un seul instant.

Un jour, il nous arriva un malheur que je n'oublierai jamais.

Les malades et les blessés étaient, depuis quelque temps, logés aussi convenablement que possible ; tous les services, chirurgicaux et autres, étaient assurés convenablement, et nous avions le droit d'espérer que tout irait pour le mieux. Nous acceptions donc avec résignation les souffrances du temps présent, nous disant qu'elles seraient un jour compensées par le plaisir que nous aurions à rentrer dans notre belle patrie. Mais il était écrit que nous ne serions pas encore au bout de nos peines.

Un après-midi, pendant que je me trouvais dans l'une de nos huttes, bavardant avec un de mes camarades blessés, nous fûmes très effrayés en entendant crier : « Au feu! au feu! »

Imaginez-vous un village entièrement construit en bois, avec des toits de chaume, et habité par des centaines de blessés et de malades, dont un grand nombre, cloués sur leurs lits, ne pouvaient faire le moindre mou-

vement. Vous voyez de quelle nature était le danger qui nous menaçait, et quelle pouvait être son étendue.

Naturellement, nous n'avions rien pour éteindre cet incendie, sauf quelques baquets et les marmites de campement de la troupe. Par bonheur, il existait au centre du village une grande mare qui, en temps ordinaire, servait d'abreuvoir; nous avions donc au moins de l'eau.

Grâce au dévouement des hommes valides, lesquels avaient tout de suite reconnu le danger terrible qui menaçait leurs pauvres camarades, et surtout à la présence d'esprit de deux jeunes sous-aides-majors, qui prirent aussitôt la direction du service des secours, il fut possible de circonscrire l'incendie. Quelques-unes de nos baraques seulement durent être sacrifiées.

Mais l'émotion provoquée par cette catastrophe avait été considérable. Mon chef était dans un état de surexcitation indescriptible. Evidemment il avait une grosse responsabilité, mais à quoi cela pouvait-il lui servir de s'agiter ainsi? La seule chose à faire pour l'instant, c'était d'empiler encore davantage notre monde. Cette mesure n'était guère faite pour accélérer la guérison de nos malades, mais elle s'imposait, provisoirement du moins.

Le colonel ne cessait d'être tourmenté par la crainte du feu; de plus, le nombre des paysans armés qui rôdaient dans notre voisinage — nos troupiers les qualifiaient de *Cosaques apprivoisés* — allant toujours en augmentant, je proposai, un beau jour, à mon chef de transférer notre hôpital à Selso-Carachin, qui était à mes yeux un véritable Eldorado. Je réussis à le convaincre, mais n'assistai pas au déménagement.

Vers le milieu d'octobre, les officiers et soldats guéris des blessures qu'ils avaient reçues dans les combats antérieurs avaient été groupés, à Smolensk, en un bataillon de marche, et devaient être dirigés sur Moscou

pour y rejoindre la division. Nos convalescents reçurent l'ordre de rallier ce bataillon et, par suite de ceci, l'effectif de notre hôpital se trouva considérablement réduit.

En conséquence, je demandai et j'obtins de mon colonel l'autorisation d'emmener ce détachement. Je laisse à penser la joie que j'éprouvais de m'en aller avec cette centaine d'hommes et de les présenter au colonel de Cornotte qui, en sortant de l'ambulance, avait pris le commandement de ce bataillon d'isolés.

J'étais donc, une fois pour toutes, affranchi de cette lamentable existence d'hôpital et de cette crainte perpétuelle des Cosaques. Cependant j'avais encore à me tirer d'un autre embarras, car je n'avais pas un sou vaillant et, selon toutes probabilités, je ne devais rien toucher à Moscou.

Ceci n'était aucunement imputable au gouvernement wurtembergeois ; au contraire, il faisait l'impossible pour donner un peu de bien-être à ses troupes (il leur expédia même des chaussures et des effets d'habillement à Vilna), mais il avait les circonstances contre lui.

Ne sachant comment sortir de là, j'eus l'idée de m'adresser à un brave homme de juif qui, sur ma simple signature et moyennant des intérêts sérieux, consentit à me prêter quelques thalers.

Le cantinier Reuss qui, depuis notre départ du pays, avait toujours marché avec mon régiment et qui, depuis quelque temps, ne nous vendait plus rien parce qu'il ne trouvait plus moyen de se ravitailler, s'était fait tant de bile à ce sujet qu'il avait dû entrer à notre hôpital. Cet homme devint par la suite mon bienfaiteur et me secourut en maintes circonstances. Il me prêta de l'argent contre des billets qui devaient lui être remboursés par le Trésor de guerre (la caisse du régiment). Or, trente ans plus tard, je revis un de ces billets.

C'était vers 1840; j'étais en garnison à Stuttgart, quand, un beau matin, l'on vint me dire qu'un certain banquier Reuss, de Rathenow, demandait à me parler. Je me rappelai très bien avoir visité, bien longtemps auparavant, cette petite ville située sur la Havel et célèbre par la victoire que l'Électeur Frédéric-Guillaume le Grand avait remportée sur les Suédois, mais je ne me doutais pas le moins du monde qu'elle renfermât dans ses murs un banquier du nom de Reuss.

Bref, un monsieur très bien habillé, avec une épingle de cravate en brillants, entra et, après les salutations d'usage, me déclara que nous étions de vieilles connaissances. Très étonné de ce que ma mémoire, habituellement excellente, me fît défaut en ce qui le concernait, je le fus encore bien plus lorsqu'il tira de sa poche un billet déchiré en quatre morceaux : c'était celui que j'avais souscrit trente ans auparavant. Il avait été payé à la date fixée, mais, pour une raison inexpliquée, le Trésor l'avait laissé aux mains du banquier.

Je l'ai conservé précieusement, car c'est l'unique souvenir tangible que je possède de cette mémorable campagne.

Maintenant que j'ai rapporté cet épisode curieux, j'en reviens au bataillon de marche qui se dirigeait sur Moscou.

Nos hommes ayant encore besoin de grands ménagements, nous ne faisions que des étapes très courtes; aussi nous fallut-il une dizaine de jours pour atteindre la ville des czars, où nous entrâmes vers le milieu du mois d'octobre. Sauf l'obligation permanente de bivouaquer, nous étions tout à fait à notre aise pendant ces marches et nous avions des vivres en quantité suffisante. Le colonel de Cornotte, un homme très intelligent, avait eu soin de se procurer des vivres et de les charger sur ses voitures; chaque fois que nous trou-

vions une localité où il y avait un magasin, il se ravitaillait aussitôt. Ceci ne manqua pas de faire du bien à nos jeunes troupiers qui n'avaient pas récupéré encore toutes leurs forces.

Aussitôt arrivés à Moscou, les officiers, conduits par le colonel de Cornotte, allèrent faire une visite de corps à notre général de division, M. de Scheler, qui était logé, avec ses quatre cents hommes en état de porter les armes, dans le faubourg de Kazan. Le comte Scheler était enchanté du renfort que nous lui amenions; il s'empressa de nous déclarer que l'armée quitterait Moscou le lendemain même. Cette nouvelle ne manqua pas de nous surprendre.

Nos hommes furent versés dans les régiments auxquels ils appartenaient à l'origine; quant aux officiers, ils reçurent l'ordre de suivre la division en amateurs. Nous étions pour l'instant si nombreux, qu'il était difficile de nous employer.

Il ne fallait pas songer à nous installer dans une maison; aussi chacun de nous se mit-il en quête d'un camarade qui voulût bien lui offrir l'hospitalité pour cette seule et unique nuit. Pour ma part, j'eus la bonne fortune de rencontrer le lieutenant de Speth, d'un de nos régiments de chevau-légers, qui eut la gracieuseté de me recueillir.

Quatre ans auparavant, nous avions servi ensemble dans la garde et nous nous étions liés intimement; il fit donc l'impossible en ma faveur. Malheureusement, les ingrédients nécessaires pour offrir une bonne hospitalité : le pain et la viande, nous faisaient complètement défaut. Il en manquait depuis quelques jours déjà, me dit-il; par contre, il avait en abondance des articles de luxe, tels que du thé, du café, du sucre, des liqueurs même.

N'ayant pas d'autres aliments à consommer, nous nous rabattîmes là-dessus.

Mon ami s'était approprié une de ces voitures à un cheval qui existent en si grand nombre en Russie. (A l'époque, chaque lieutenant de cavalerie de la garde en avait une pour sortir et faire ses visites.)

C'est très curieux, les Russes n'aiment point sortir à pied. Ceci m'a d'ailleurs été confirmé par des camarades qui avaient été faits prisonniers pendant la campagne.

Mon camarade me fit cadeau de cette voiture. Il ne pouvait l'emmener, me disait-il, parce qu'il n'avait pas de cheval. Moi aussi je dus y renoncer, parce que ma bique n'était pas assez forte pour la traîner. La pauvre bête, après toutes les fatigues dont elle avait été accablée, n'aurait pas longtemps remorqué ce lourd véhicule.

A peine étions-nous partis de Moscou que déjà, de toutes parts, on apercevait des voitures de ce genre abandonnées par leurs propriétaires. Beaucoup d'entre elles étaient chargées de vivres ou d'objets précieux. Nous en trouvâmes surtout des masses en arrivant à Vilna, parce que, pour atteindre cette ville, il faut gravir une côte très raide. Or, cette côte, devenue glissante par suite de la gelée, était inabordable pour des chevaux épuisés par les privations et qui, de plus, n'étaient pas ferrés à glace.

Autant que je sache, il n'a été ramené en Wurtemberg qu'une seule voiture de ce genre.

Elle appartenait à un officier de la garnison de Ludwigsburg, qui s'en est servi fort longtemps.

Je subis une lourde perte, la veille de notre départ de Moscou, ville dont j'ai conservé un souvenir lugubre. Mon fidèle auxiliaire, il s'agit de mon petit cheval, succomba à la faim et aux fatigues énormes qu'il avait endurées ; depuis quelques jours il m'avait été impossible de lui donner à manger, car il n'y avait plus un brin de fourrage dans la ville ni aux environs. La cavalerie en

était réduite à courir fort loin pour chercher un peu de vert à défaut de paille et de foin. Ces expéditions étaient faites régulièrement par des détachements en armes, par suite de la présence d'une quantité de Cosaques dans la région.

J'ai dit que mon ordonnance avait disparu un beau jour avec mes effets; grâce à mes camarades qui se montrèrent fort obligeants envers moi, je pus recompléter quelque peu ma garde-robe. Mon petit cheval ayant succombé, moi-même n'ayant ni porte-manteau ni sac dans lesquels je pusse mettre les effets de rechange, je me trouvai encore une fois réduit à partir avec ce que j'avais sur le dos, c'est-à-dire en bien maigre costume.

Du reste, voici exactement en quoi consistait mon habillement : un habit usé jusqu'à la corde, une seule épaulette et la fameuse robe de chambre en velours rouge doublé de peau de lapin. Ayant perdu mon shako, je m'étais coiffé d'une casquette. C'était ainsi que j'étais attifé pour entreprendre à pied mon long voyage de retour jusqu'au Niémen.

Colonel DE SUCKOW.

(*Traduit de l'allemand par* le capitaine VELING.)

(A suivre.)

SOURCES DE LARMES

Les sources sont comme des yeux en larmes :
    Ces yeux ont pour cils les roseaux,
Les verts roseaux, plantés comme des armes
    Sur la berge, le long des eaux.

Et les yeux sont comme des sources vives :
    Les cils charmants, les cils soyeux,
Sont les roseaux qui poussent sur les rives
    Des sources calmes de nos yeux.

Le flot qui sort ne naît pas de la source ;
    Des abîmes de l'en-dessous,
Par les détours d'une profonde course,
    Il monte en filtrant jusqu'à nous.

Le pleur tremblant, que l'on voit apparaître
    Dans les yeux, ne naît pas des yeux ;
Il a surgi des profondeurs de l'être
    Par des chemins mystérieux.

Quelle douleur fait donc sourdre aux fontaines
Tes pleurs, ô vieux sol maternel ;
Pour quel tourment de tes larmes lointaines
Monte ainsi le flot éternel ?

Il est des cœurs dont on connaît les larmes,
Mais non ce qui les fait couler :
— Secrets remords, regrets, sombres alarmes, —
Et nul ne peut les consoler.

EMILE GABORY.

CHRONIQUE MUSICALE

Le *Faust* de Gœthe et la musique. — La *Faust-Symphonie* de Liszt et le poème symphonique. — La correspondance de Wagner et de Liszt traduite en français par M. L. Schmitt. — Le *Faust* de Schumann.

Faust est assurément un des chefs-d'œuvre étrangers les moins lus parmi nous : j'entends le *Faust* de Gœthe. Cela n'empêche pas que chacun pense le connaître. Plus favorisé que d'autres livres illustres qu'on admire généralement de confiance, il doit aux innombrables adaptations musicales dont il a fourni la matière une renommée universelle. Il est vrai que cette vulgarisation, toute superficielle, se borne à des épisodes et que la pensée maîtresse de ce poème semble n'être apparue à aucun des librettistes qui se sont exercés à le défigurer. Ce n'est pas parce que les amours de Faust et de Marguerite sont familiers aux habitués de l'Opéra et des concerts Colonne que le jugement de Gœthe sur lui-même peut être réformé. Avant comme après Gounod, Berlioz, et tant d'autres, *Faust* demeure « trop profond pour être populaire ».

On comprend, du reste, que les différents opéras qu'on a tirés de cette tragédie encyclopédique ne puissent qu'effleurer le sens original. On conçoit aussi que dans cet amas formidable de scènes de toute nature les paroliers aient dû choisir ce qui pouvait se ramener aux

lois de l'unité dramatique et aux proportions moyennes du théâtre. A ma connaissance, il n'y a guère que M. Boïto qui, dans son *Mefistofele*, ait tenté de donner une vue d'ensemble des deux *Faust*. Encore ce résumé reste-t-il bien sommaire et les inventions personnelles de l'auteur lui prêtent-elles trop souvent les allures d'un travestissement assez saugrenu. Je ne parle pas de la *Damnation de Faust*, dans laquelle Berlioz en arrive à donner à son « opéra de concert » une conclusion diamétralement opposée à celle du poème de Gœthe. Il n'est guère possible de s'étonner de pareils résultats quand on considère d'une part les exigences de la musique et de l'autre le développement protéiforme du sujet qu'elle prétendait absorber. Considéré au point de vue de la fidélité à l'œuvre mère, ce serait encore le poème de M. Jules Barbier qui pourrait passer pour la reproduction la plus scrupuleuse d'un de ses épisodes. Encore ne voit-on que trop que son œuvre n'a ni le caractère, ni la couleur, ni la profondeur de pensée qui en eussent fait une bonne adaptation. Et comme l'agréable musique de Gounod n'est guère susceptible de lui communiquer ces qualités, il s'ensuit que le plus illustre des opéras inspirés par *Faust*, tout en ayant beaucoup fait pour vulgariser les personnages de la première partie, tout en suivant d'assez près parfois le texte original, est aussi l'ouvrage qui a le plus contribué à en fausser le véritable sens. Qu'on lise après une bonne traduction du poème de Gœthe le livret de M. Barbier, qu'on examine les transformations qu'il fait subir à certains personnages, à certains épisodes, et l'on comprendra la répulsion que Wagner, bon juge en la matière, manifesta dès l'origine, en termes véhéments, non contre la partition, qu'il se borna à qualifier de « musique de lorette », mais contre le livret de cet opéra. Au point de vue de la gloire de Gœthe et du respect qu'on doit aux grands poètes, il faut avouer que

Wagner avait absolument raison. Chez nous, Victor Hugo et Alfred de Musset ont pris soin de mettre leur théâtre à l'abri de tels sacrilèges.

Mais il était possible à la musique cependant de s'inspirer de Gœthe, sans porter atteinte à la majesté de son œuvre; sans en extraire un texte étranger, un compositeur allemand pouvait mettre en musique les vers mêmes du poète. Enfin la symphonie restait libre de commenter la pensée de Gœthe et d'en exprimer le sens d'une manière plus ou moins nette et intelligible. Ces deux modes d'adaptation ont été tentés par deux des plus grands musiciens de notre époque. La *Faust-Symphonie* de Liszt, les *Scènes de Faust* de Schuman, que nous venons d'entendre à quelques jours d'intervalle, sont certainement plus conformes à l'esprit du poème de Gœthe qu'aucun des opéras que nous avons nommés. La différence des moyens employés dans l'une et dans l'autre œuvre, et le point de vue tout différent auquel se sont placés leurs auteurs, ne permettent pas, toutefois, d'établir entre elles d'autre parallèle que celui qui résulte de cette identification. L'œuvre que Schumann a laissée n'est rien moins que complète si, comme on l'assure, il prétendait vraiment mettre en musique toutes les scènes des deux parties de *Faust* qui sont susceptibles d'être chantées. Telle qu'elle est, néanmoins, elle résume assez habilement le sens général de chacune. L'œuvre de Liszt, par contre, est complète en son genre et s'accommoderait mieux d'abréviations que d'adjonctions. Ainsi il n'y a entre ces deux compositions, presque contemporaines, d'autre rapport que celui du titre et d'une égale fidélité au génie poétique de Gœthe.

Le *Faust* de Liszt, dont M. Camille Chevillard nous a donné deux admirables exécutions, s'intitule symphonie : c'est, en réalité, un poème symphonique en trois parties, de forme absolument libre. Il n'y faut chercher

ni une progression musicalement intelligible ni une déduction thématique conforme à l'esprit de la symphonie beethovenienne. Ce n'est pas la raison musicale qui gouverne ici, mais une raison littéraire dont les exigences peuvent à certains moments sembler abusives : elle entraîne le musicien à répéter ses idées plutôt qu'à les développer; elle l'incite à la violation de toutes les lois par lesquelles s'édifie normalement l'architecture sonore; c'est tout au plus si Liszt conserve dans sa symphonie l'équilibre des tonalités qui doit marcher de pair avec le travail thématique; mais l'extrême liberté de structure que révèle l'étude de son œuvre le conduit, par besoin d'en assurer l'unité, à la découverte d'un principe nouveau. Ce principe dont il apparaît, à présent, que le drame wagnérien devait tirer le plus grand bénéfice, dérive de l'emploi systématique des thèmes conducteurs. Avant Liszt, personne ne s'était avisé de personnifier des sentiments et des passions par des phrases musicales dont les transformations diverses devaient s'appliquer à en rendre les diverses nuances. Personne du moins n'avait mis ce mode de variation à la base d'une composition symphonique. Les conséquences de cette découverte ont été considérables pour le théâtre et, du jour où ce mode de conception spécial trouva un emploi justifié par des préoccupations poétiques dignes d'être prises en considération, la musique d'orchestre s'ouvrit également des voies nouvelles. C'est à Liszt que revient, sans conteste, l'honneur de les avoir frayées aux jeunes générations. C'est à lui qu'il faut attribuer le mérite d'avoir créé une musique qui, imprimant à chaque motif un sens défini, remplace le développement purement musical par un mélange de thèmes dont les métamorphoses doivent correspondre à des associations d'idées de plus en plus compliquées et de plus en plus précises. Il resterait à examiner ce que la musique a gagné ou perdu

à se laisser conduire ainsi par une raison étrangère à son essence et que ne justifie ni le geste ni la parole. Il conviendrait de rechercher si la période inaugurée par Liszt ne correspondrait pas à un stade de l'évolution sociale qui marquerait une *déchéance* de la musique proprement dite par le besoin qu'aurait éprouvé le musicien de se faire entendre des masses, en donnant à ses idées un sens déterminé antérieur à elles-mêmes, sachant qu'il serait ainsi plus vite compris. Il faudrait enfin s'assurer si la traduction indirecte et purement musicale d'un poème donné, fût-elle même informulée, ne serait pas supérieure, ou du moins plus digne de la nature transcendante de la haute musique, que ce perpétuel jeu d'analogies. Qui nous empêche, par exemple, de songer à Faust en entendant le premier morceau de la symphonie en *ut mineur* de Beethoven? A Gretchen en écoutant le second? A Méphistophélès en écoutant le troisième? Personne assurément. Mais personne non plus ne nous y force, Beethoven n'ayant pas spécifié le sens de ces morceaux. De sorte que chacun est libre d'interpréter sa symphonie comme un drame individuel et de lui faire signifier «ceci ou tout autre chose». C'est en cela que réside la force de la musique pure. La musique comme Liszt la comprenait prétend, au contraire, exprimer «ceci et rien autre chose». C'est ce qui cause en partie sa faiblesse, malgré les enrichissements de détail et les accentuations pénétrantes qu'autorise l'accomplissement du programme. On comprend que Wagner, dont le sens critique en ce qui touche ces questions fondamentales fut toujours si profond, ait reconnu que l'adjonction d'un programme était plutôt de nature à provoquer qu'à empêcher la fameuse question du «pourquoi» qui l'avait si longtemps tourmenté à l'audition des chefs-d'œuvre classiques. La précision dont nous parlons reste en effet très relative. Le

même Wagner condamna plus tard l'emploi des thèmes conducteurs, dans la musique symphonique, comme un « effet cherché » ; on comprend sans peine ce qu'il voulait dire.

Il faut reconnaître cependant qu'en réservant sa liberté et en ne se laissant pas dominer exclusivement par la raison littéraire, le musicien n'éprouve aucune perte sensible à donner un titre à ses compositions. Quand ce titre n'est qu'une indication de caractère, il y trouve même la justification des détails et des accentuations dont je parlais tout à l'heure, qui sont le bénéfice le plus clair de ce genre de musique. C'est ainsi que Beethoven a procédé dans la *Symphonie pastorale*, dans la *Sonate des adieux* et dans le finale, d'ailleurs assez énigmatique, de son dernier quatuor. S'il eût donné suite au projet, qu'il forma un jour, de mentionner sur chacune de ses sonates de piano l'idée poétique qui l'avait guidé, il n'eût amoindri en rien la beauté musicale de ces immortelles conceptions. On peut juger par cet exemple illustre qu'il y a bien des degrés dans l'application d'un principe que l'on semble vouloir pousser aujourd'hui jusqu'à des conséquences absurdes et qu'en disant « musique à programme » on ne prouve rien contre la valeur musicale de telle ou telle œuvre. La musique à programme n'est pas toujours de la musique descriptive et la musique descriptive peut fort bien être de très belle et très intelligible musique : je n'en veux pour exemple que la scène au bord du ruisseau et l'orage de la *Pastorale*. Il suffit pour cela qu'elle ne se laisse pas conduire par des lois étrangères et qu'elle soumette son sujet à celles qui la gouvernent. C'est pour avoir souvent méconnu ce principe essentiel que le poème symphonique est tombé dans un fâcheux discrédit auprès d'artistes et de critiques trop enclins à ne le juger que sur l'abus qu'on en a fait.

Je l'ai dit tout à l'heure, le *Faust* de Liszt ne saurait être rangé dans la catégorie des poèmes symphoniques dominés par la raison musicale. Même en considérant son plan comme celui de gigantesques variations d'orchestre, les transformations *psychologiques* de thèmes de cette symphonie n'étant, au fond, pas autre chose, ce plan n'émanciperait pas la musique de la servitude littéraire : du moins, bien des transitions et des développements parasites en demeureraient quand même dépendants. Et cependant Liszt ne s'est pas astreint à la réalisation d'un programme proprement dit. Son œuvre rentre bien dans la catégorie de celles qui s'inspirent simplement du titre d'un poème connu pour justifier leur caractère. Je ne vois donc pas très nettement ce qu'elle a gagné à s'affranchir des conditions normales de la structure symphonique. Je sais trop bien en revanche ce qu'elle y a perdu : il me paraît même très regrettable qu'une conception aussi noble, réalisée avec une telle maîtrise de détail, laisse malgré tout l'impression d'une œuvre peu proportionnée et que l'auteur ait souvent confondu la liberté avec le désordre et l'éloquence avec la prolixité.

Mais, malgré tout, il y a dans cette œuvre d'étonnantes lueurs; elle démontre jusqu'à l'évidence que Liszt fut le précurseur non seulement de la nouvelle école allemande, mais aussi de la musique wagnérienne postérieure à *Lohengrin*. L'emploi des thèmes conducteurs ainsi systématisé nous conduit en ligne directe à la conception du leit-motif de Wagner et, quoiqu'il soit assez difficile de préciser à qui, de l'un ou de l'autre maître, revient l'honneur de cette découverte appliquée dans toute sa rigueur, quoiqu'il soit évident que cette application soit plus logique et plus féconde dans le drame que dans la symphonie, il n'en est pas moins vrai que Liszt en a donné l'exemple le premier. Toutefois, comme la *Faust-Symphonie* fut

écrite en même temps que *l'Or du Rhin* (1853-1854), il paraît plausible d'admettre que les deux amis s'influencèrent réciproquement.

Wagner, d'ailleurs, ne songea jamais à nier ce qu'il devait à Liszt, à tous les points de vue. Il lui rendit en 1876, lors des premières fêtes de Bayreuth, un hommage public solennel. A défaut de ce témoignage, la correspondance qui s'échelonne sur les vingt années les plus actives de la vie des deux maîtres (1841-1861), et dont une excellente traduction française due à M. L. Schmitt, et publiée par les soins de la maison Breitkopf et Härtel, vient de paraître (1), suffirait à démontrer à quel point leur amitié fut féconde en beaux résultats. A parcourir ces lettres dont quelques-unes sont de véritables poèmes, d'autres des pages de haute critique, et qui toutes éclairent d'un jour inattendu la personnalité de leurs auteurs, on ne sait trop ce qu'il convient d'admirer davantage : ou l'ardeur de Wagner, la ferveur de son enthousiasme quand il rencontre un sujet digne d'admiration, comme Dante et Calderon, la sincérité de ses élans d'amitié, la noblesse et la pureté de sa foi d'artiste, ou la grandeur d'âme de Liszt, son inépuisable bonté, l'empressement qu'il met à satisfaire en tout aux exigences d'un ami parfois tyrannique. Vous ne connaîtrez bien Liszt et Wagner, comme hommes, qu'après avoir lu ces deux volumes.

Ils ne contiennent toutefois que peu de renseignements sur la symphonie de *Faust*. Le 1er janvier 1855, Liszt annonce à Wagner qu'il a terminé cet ouvrage et n'en parle plus. Est-ce parce qu'il le dédiait à Berlioz ? En tout cas, il est à présumer que Wagner connut ce *Faust* dès l'origine et l'admira au moins à l'égal des précédents poèmes symphoniques que lui avait envoyés son ami, comme par exemple *Ce que l'on entend sur*

(1) Deux volumes, chez Costallat et Cie, éditeurs de musique.

la montagne, qui semble avoir fait sur lui une forte impression. Mais le plus grand enthousiasme que Wagner manifeste au sujet des œuvres de Liszt, du moins d'après leur correspondance, se donne carrière à propos de la symphonie de *Dante*. Là il s'exprime en termes qui ne laissent aucun doute sur la chaleur de son admiration et il semble s'intéresser au sort de l'ouvrage autant qu'à celui d'une de ses propres créations, ce qui n'est pas peu dire.

M. Chevillard serait à mon avis bien inspiré en nous jouant, après *Faust*, cette symphonie de *Dante*. Elle renferme des beautés musicales non moindres que la première et me semble avoir sur elle l'avantage d'une forme plus serrée. Le succès qui a accueilli l'exécution de *Faust* est, du reste, bien fait pour l'encourager à achever de mettre en lumière la personnalité musicale de Liszt, dont il vient de nous révéler le plus bel aspect.

Le *Faust* de Schumann, que M. Colonne exécutait intégralement une semaine après que nous eûmes entendu celui de Liszt aux concerts Lamoureux, a sur celui dont nous venons de parler l'avantage de nous mettre en présence du texte même de Gœthe. Les trois parties dont il se compose ont été écrites dans l'ordre inverse de celui dans lequel elles se rangent, et les premières scènes sont précisément les dernières par ordre de date. Les scènes du jardin et de l'église se rapportent ainsi aux derniers temps de Schumann, et les défauts qui caractérisent toutes les œuvres qu'il a écrites en cette période douloureuse où son cerveau s'affaiblissait s'y font malheureusement sentir. Le sentiment en reste quand même très touchant et très pur; mais il est impossible de ne point éprouver une impression de gêne à l'audition de ces périodes embarrassées, de ces rythmes continuellement suspendus, de

ces harmonies comme hésitantes. La prière de Gretchen devant la *Mater Dolorosa* est à peu près exempte de défauts. Du moins, là, Schumann s'est retrouvé tout entier, et l'accent de cette mélodie est si poignant qu'on ne songe guère à l'indécision d'écriture qui s'y manifeste.

La seconde partie est déjà très supérieure à la première sous tous les rapports : le chant d'Ariel, au lever du soleil, peut compter parmi les plus jolis *lieder* du maître, et si je n'aime guère l'allure mendelssohnienne du chœur qui le suit, il m'apparaît du moins très supérieur comme netteté au chœur de la scène de l'église. Quant aux deux fragments qui succèdent : *Minuit*, et *la Mort de Faust*, il faut les ranger parmi ce que Schumann a écrit de plus beau et ce que l'art moderne peut faire entendre de plus émouvant. C'est le génie même de Gœthe qui se fait musique dans ces pages admirables, de si grande simplicité extérieure et de sens si profond. On ne peut que regretter qu'une traduction plus digne de la musique et du poème ne nous ait pas été offerte. Celle de Romain Bussière, écrite dans d'excellentes intentions, contredit trop souvent le sens des vers et de la mélodie pour ne pas affaiblir l'impression qu'ils doivent produire.

La *Rédemption de Faust*, qui remplit toute la troisième partie, est d'un bout à l'autre une merveille. Ce vaste ensemble de chœurs et de soli où alternent les chants les plus mélodieux, comme enlacés en une chaîne sans fin, marque vraiment le point culminant de la production de Schumann. C'est le plein soleil de son génie.

Il était intéressant de voir l'accueil que ferait à cette musique toute subjective un public habitué aux outrances et au romantisme de la *Damnation de Faust*. Car si deux œuvres peuvent passer pour l'antipode l'une de l'autre, ce sont bien en effet ces deux partitions-là !

Eh bien! l'accueil a été excellent, très enthousiaste même, si l'on songe que la traduction est pitoyable et que plusieurs des chanteurs n'étaient guère à la hauteur de ce qu'on réclamait d'eux. M. Colonne qui, après M. d'Harcourt, a eu l'heureuse pensée de faire au *Faust* de Schumann les honneurs de tout un concert, peut se féliciter, malgré quelques imperfections de détail, du résultat obtenu. On ne l'eût certes pas cru possible aux beaux jours où Oscar Comettant faisait autorité. Je ne vois guère, parmi les nombreux interprètes, de noms à citer à côté de celui du chef d'orchestre. M. Daraux seul parmi les chanteurs me semble avoir eu l'intelligence de son rôle qu'il a dit en artiste adroit et profond, avec une émotion communicative. M. Dangès mérite moins d'être loué pour la manière dont il a chanté l'admirable solo du *Docteur Marianus*. Les chanteuses sont meilleures en général, et en tirant hors pair Mme Aduny, cantatrice d'expérience, il faut encore complimenter Mlle Odette le Roy pour sa sûreté et Mlle Mathilde d'Ancy pour le charme de sa voix.

Les concerts ont encore donné d'autres nouveautés, parmi lesquelles de prestigieux *Nocturnes* de M. de Bussy. Je me vois obligé d'en remettre le compte rendu au mois prochain.

Paul DUKAS.

LES LIVRES ET LES MOEURS

LES RÉÉDITIONS DE BALZAC (1).

Cinquante ans ont passé depuis la mort d'Honoré de Balzac. Ses œuvres sont aujourd'hui tombées dans le domaine public. Et, profitant de cette extinction du droit d'auteur, les éditeurs encombrent à nouveau les étalages de sa *Comédie humaine* aux cent actes divers. Editions populaires, éditions de luxe, éditions illustrées : le romancier se présente au public sous toutes les formes. L'actualité le ressaisit, et — succès merveilleux! — le ressaisit tout entier. Pour l'instant, on ne choisit pas dans sa gigantesque production, on reprend l'édition complète. C'est là un honneur bien rare. Car il est à présumer que ni Lamartine, ni Victor Hugo, ni George Sand, ni aucun des grands producteurs de ce temps, — quand sonnera sur leur tombe la dernière heure d'un demi-siècle, — ne trouveront un accueil aussi généreux et qui tient d'ailleurs à une sorte d'unité dans la composition des romans de Balzac. Qu'il ait conçu de bonne heure ou tardivement le plan de la *Comédie humaine*, il a deviné les mille liens sociaux qui attachent les hommes, et s'il a animé

(1) Nouvelle édition de Balzac. (Ollendorff, édit.)

des individualités vigoureuses, il ne les a pas séparées de la vie de leur temps dont il a montré le reflet sur elles. Un livre de Balzac donne toujours l'envie de lire les autres, parce qu'on le sent incomplet dans sa peinture des mœurs, et qu'il apparaît comme un chapitre détaché d'une histoire de la société. En ce sens, il n'est pas inexact de prétendre que si Balzac survit, il survivra en bloc.

Est-ce à dire que de cette masse imposante certains fragments ne seront pas détachés pour faire l'objet d'une admiration plus générale? Un journaliste a rédigé une consultation par interviews sur l'avenir de l'influence et de la popularité de Balzac. Nos meilleurs prophètes se sont essayés à désigner les œuvres du grand romancier qui garderaient le plus de lecteurs, mais ils ne se sont pas entendus. C'est assez le propre des prophètes. J'ai dans mon voisinage une somnambule extralucide qui donne ses consultations sur le grand chemin. Elle renseigne abondamment sur « tous procès, décès et mariages », et, si j'en crois son affiche, elle indique encore « celle qu'on aime et celle dont on est aimé », deux personnes qui pour notre malheur sont souvent différentes! Je lui ai demandé si son extralucidité s'étendait jusqu'à Balzac. A ses yeux inquiets, j'ai compris qu'elle ne comptait point parmi ces lecteurs populaires dont on fait le dénombrement, et aussi que pour les grand'routes ignorantes de la gloire, tout passe et tout n'est que poussière. Réduits à leurs seules lumières, que peuvent affirmer nos critiques? Et d'ailleurs, que prouve le nombre des lecteurs au sujet de l'importance du livre? Une œuvre tirée à quelques éditions peut exercer une influence bien plus considérable que telle autre publiée à cent mille exemplaires. L'humanité ne progresse pas, n'avance pas en masse, mais par le fait d'une élite. Cette élite détermine et fixe les grands courants de sensibilité d'une époque : la foule suit et ne précède jamais.

Balzac n'a pas écrit de livre parfait. Le style, qui assure la durée, lui fit toujours défaut, et néanmoins il durera. Il ne fut ni sentimental ni spirituel : ses conver-

sations parisiennes sont d'une lourdeur insupportable, et ses discussions amoureuses (exemple : *le Lys dans la vallée*) pataugent trop souvent dans l'emphase et la subtilité. Mais il créa le roman social qui plonge l'homme dans la mer mouvante de son temps. Il agita du souffle de la vie tout un monde dont il gâtait parfois la réalité par des outrances romantiques, mais qui était la peinture violente et quelquefois anticipée de notre société livrée par le résultat de la Révolution aux fièvres de l'ambition et aux désordres de l'anarchie, faute d'autorité, de morale et de direction.

Ainsi l'on ne cherchera point plus tard dans Balzac les effusions du cœur ou le tableau de la vie mondaine; ce serait courir à une cruelle désillusion. Mais ce qu'on est assuré d'y trouver, c'est le sens profond de la vie sociale. Déjà l'on prend l'habitude d'accoler son nom à ceux de Le Play, de Fustel de Coulanges, de Taine, de Renan, de tous les illustres écrivains qui surent comprendre la destinée de l'homme rattachée à sa famille et à son pays et se développant selon une direction normale sans rupture avec le passé ni mépris des besoins nouveaux de l'avenir. A l'heure présente, ses romans plus spécialement marqués de tendances sociales, *le Médecin de campagne, le Curé de village, les Paysans*, exercent l'influence la plus directe, et je dirai la plus heureuse sur les jeunes cerveaux en fermentation.

Balzac, c'est incontestable, a mêlé dans sa *Comédie humaine* l'intuition et l'observation. Il prenait tour à tour les faits ou ses idées pour point de départ. Le résultat était semblable : ainsi le savant Leverrier découvrit la planète Neptune au moyen de calculs basés sur une hypothèse. L'intelligence philosophique, lorsqu'elle nous a donné d'exactes vues d'ensemble, nous autorise à procéder par induction comme par déduction. Or Balzac a eu admirablement la vision d'ensemble de son temps. Il a saisi à merveille que les anciens ressorts sociaux étaient brisés et remplacés par de neufs. Il a compris que la Révolution, en ouvrant la porte à toutes les ambitions et en réduisant les forces morales,

directrices de la vie, déchaînait sur le monde plus d'appétits et plus de désirs qu'elle n'apportait de facilités de bonheur : ainsi la balance n'était pas égale. Après Napoléon, issu de la Révolution, comment ne pas glorifier la force dont on avait pu mesurer les effets ? L'individualisme, après avoir livré l'assaut à la Religion avec la Réforme, à la métaphysique et à la morale avec les philosophes du dix-huitième siècle, abandonnait le domaine des idées pour s'élancer hardiment dans le domaine de l'action ; à l'ancienne solidarité sociale, il substituait l'égoïsme. A l'égoïsme, il donnait pour but la soif de jouir. A la soif de jouir, il donnait pour moyen l'argent. L'Argent, tel allait être la grande force moderne, le grand moteur de la vie contemporaine, et Balzac en écrivit l'épopée. Taine a dit de lui qu'il fut un homme d'affaires, et un homme d'affaires endetté. Qu'il ait compris jeune ce mot mystérieux et terrible : *les affaires*, c'est la preuve qu'on n'a point tort de le considérer comme un romancier réaliste, et que l'observation est bien la base de son génie. Mais ce caractère nouveau, positif, agité et violent de notre époque, ce n'est pas assez dire qu'il l'a compris : il l'a aimé. Il y a dans Balzac, à côté du philosophe à l'œil clairvoyant dont nous indiquerons tout à l'heure les vues générales, un admirateur de la force et de la passion. Il a des trésors de tendresse pour les pires monstres lorsqu'ils sont complets dans leur genre : Vautrin, Grandet, le père Goriot et Brideau et Hulot l'intéressent extraordinairement. Il est attiré vers les forts et aussi vers la force qui mène les forts : la passion. « Il n'y a de forts que ceux qui mènent leurs vices au lieu de se laisser mener par eux, » dit-il dans *les Paysans*. Ceci tuera cela, et c'est le secret de tant de chutes inattendues, la passion qui foudroie des énergies dont on redoutait la puissance.

Là encore Balzac a vu juste. Il n'y a de réellement forts que ceux qui mènent leurs passions. Mais comment les hommes forts d'aujourd'hui les mèneraient-ils, puisqu'ils en ont fait le but de leur vie ? Ceux d'autrefois pouvaient avoir des buts désintéressés, trouver

dans l'honneur, dans la vertu chrétienne, dans le sacrifice même un aliment à leurs ardeurs intérieures en même temps qu'un principe directeur de leurs actes. Certes, ils n'y obéissaient ni tous, ni toujours; quelques-uns s'en servaient même comme d'une façade mensongère. Mais ces vieilles idoles gisent à terre. Les croyances collectives sont mortes et remplacées par des croyances individuelles qui s'inspirent bien vite des intérêts particuliers. Ainsi nous voyons que les héros de Balzac, d'une si merveilleuse personnalité, sont tous atteints de quelque tare qui rend leur force inutile. Vautrin a beau dire : « Sachez seulement vous bien débrouiller : là est la morale de notre époque. » (*Le Père Goriot.*) Tous ceux qui *se débrouilleront* ainsi en faveur de leur égoïsme témoigneront par leur défaite, rapide ou tardive, de la pauvreté de cet égoïsme en tant que règle de vie. C'est un vieux mot de Napoléon que rien n'est volé, et que tout se paye. *Tout se paye :* voilà ce qui résulte enfin de l'observation sociale du romancier. Quand il vide ce que Taine a appelé son *magasin de documents*, cette loi nous apparaît dans son évidence. Le jouisseur, l'individualiste, l'égoïste, — tous ceux en un mot qui asservissent leur vie à leur plaisir, à leur ambition, à leur personne enfin, — trouveront dans cette servitude même la ruine de cette satisfaction personnelle à laquelle ils ont tout sacrifié.

Aussi la philosophie de Balzac est-elle très simple. Elle se ramène à un catholicisme expérimental, à la démonstration par les faits de la vérité religieuse. Cette parole, tirée de la préface des *Célibataires*, peut servir d'épigraphe à toute l'œuvre : « Puisse une société basée uniquement sur le pouvoir de l'argent frémir en apercevant l'impuissance de la justice sur les combinaisons d'un système qui défie le succès en en graciant tous les moyens ! Puisse-t-elle recourir promptement au catholicisme pour purifier les masses par le sentiment religieux et par une éducation autre que celle d'une université laïque !... » Avant Taine, Balzac a vu les vices du régime moderne, le développement de l'individualisme, la féodalité nouvelle de l'argent, l'absence de

croyances désintéressées, le rejet de toute autorité, de toute hiérarchie sociales. Dans *le Curé de village* et dans *le Médecin de campagne* il a résumé son réquisitoire contre cette société moderne qu'il aime en artiste et déplore en sociologue, et à chaque page de ces deux livres on sent l'importance primordiale qu'il attache à la question religieuse, seul frein possible de tant d'appétits déchaînés. Et quand on pense que Balzac est encore aujourd'hui considéré par des esprits aussi bornés qu'intolérants comme un ennemi de la religion! J'ai pour ma part le souvenir d'une pauvre dévote que je surpris livrant aux flammes les œuvres complètes du père de *la Comédie humaine :* je la savais fort misérable et l'édition était fort belle. Mais le désintéressement n'est-il pas l'essence même du sacrifice? Ainsi le zèle pieux peut aller loin chez les dames.

Une dernière observation. Elle m'est inspirée par cette parole du *Médecin de campagne :* « Les nations ainsi que les individus ne doivent leur énergie qu'à de grands sentiments, et les sentiments d'un peuple sont ses croyances. Or, nous n'avons plus de croyances. » Un analyste superficiel aurait pu voir dans la liberté offerte par le nouveau régime à toutes les ambitions, à tous les désirs, un développement de l'énergie humaine. Ce développement, nous dit Balzac, n'est qu'apparent. A toute diminution d'idéal correspond une diminution de volonté. Ce sont les faits qui en témoignent. Ou plutôt la volonté bâtit sur le sable si elle bâtit sur les passions ou les intérêts personnels.

LES CHOUANS (1).

La moins connue des œuvres rééditées de Balzac est certainement son roman de jeunesse, *les Chouans*. Ce roman ne fait point partie de *la Comédie humaine* : de l'ancienne édition complète il était exclu. Je me trouvais ainsi l'ignorer, et j'ai eu la curiosité de le lire. Il est prodigieusement intéressant, et ses péripéties mouvementées ne le cèdent en rien, pour l'imprévu et le dramatique, aux feuilletons du père Dumas. Le renouveau que l'on constate aujourd'hui du roman d'aventures sera favorable à cet épisode d'histoire qu'accompagne une tragédie amoureuse.

J'accorde que les comparaisons de l'auteur ne sont pas toujours — même pour le temps — d'une heureuse nouveauté. Des yeux qui brillent comme deux onyx frappés par le soleil, une bouche qui décrit la courbe gracieuse de la feuille d'acanthe sous le chapiteau corinthien, une âme qui garde le secret de ses pensées comme la mer garde celui du criminel qui lui confie un *pesant* cadavre (recommandation implicite aux assassins de choisir des victimes obèses), — pourquoi faut-il qu'un style d'autre part assez ferme et rapide, moins embrouillé même qu'il ne le deviendra plus tard, soit déparé par cette végétation triviale? L'époque exigeait peut-être une certaine prétention de langage. Tout romantique qui se respectait se croyait tenu à une certaine mascarade de la phrase. Et Balzac, pour expliquer par exemple qu'un jeune homme est impressionné par la vue d'une matrone encore belle quoique pourvue d'un fils de vingt ans, ne craindra pas d'écrire : « Il la destitua de tous les plaisirs de la maternité pour lui accorder ceux de l'amour. » C'est l'antipathique Corentin qui se livre à ce travail compliqué.

(1) *Les Chouans*, de Balzac, illustrations de Julien Le Blant. (Calmann-Lévy, édit.)

Le marquis de Montauran, dans le beau feu de sa passion, profère ces fortes déclarations à sa maîtresse : « Tes injures sont pleines d'amour. » Quelques aphorismes méritent encore d'être signalés pour leur originalité ou leur profondeur : « Les nobles cœurs ne sont pas infidèles, car la constance est une force qui leur va. » — « L'amour est la seule passion qui ne souffre ni passé ni avenir. »

Les taches du romantisme sont encore visibles autre part. L'héroïne, Marie de Verneuil, appartient à cette classe de créatures privilégiées qui demeurent angéliques jusque dans la fange. Elle a été expédiée par Fouché, au cours d'une nouvelle insurrection de la chouannerie (1799), pour servir de Dalila au marquis de Montauran, jeune et élégant Samson de Bretagne plutôt porté vers le beau sexe. Elle se prend du plus grand amour pour celui qu'elle devait se contenter de séduire. Et si elle le perd, c'est pour mourir avec lui. Avant cette rencontre, elle avait « vu passer la vie comme une ombre insaisissable, en voulant toujours la saisir. » — « Le mal en vous a de la grâce, » — lui assurait sa servante dans un élan d'admiration. Quand elle aime, elle ne voit plus que son amour. Elle oublie la politique, et Fouché, et l'antipathique Corentin ; elle oublie aussi la guerre, les dangers, la réputation de son amant. En cela, elle est bien femme, et très séduisante. Mais enfin, ces deux premiers rôles sentent un peu trop la littérature à panache qui sévissait alors. Il est un second rôle qui, lui, est digne de Ponson du Terrail. J'entends parler du nommé Marche-à-Terre. Marche-à-Terre n'est pas un frère de Pied-de-Cerf, une création de Fenimore Cooper. Marche-à-Terre est un chouan ; il est aussi un *gnome velu* : il est encore le traquenard providentiel qui sauve au bon moment les héros en péril. On croit ceux-ci perdus : un cri retentit, et voilà Marche-à-Terre qui opère le sauvetage. Car s'il s'appelle Marche-à-Terre, on le trouve néanmoins dans toutes les positions et jusque suspendu dans les airs à des rochers difficiles. Ses accointances avec une servante, celle même qui glorifie Marie de Verneuil, permettent

de l'extraire des bois comme un diable d'une boîte en temps opportun. Oui, Marche-à-Terre, personnage de mélodrame, est d'une commodité infaillible. Si l'on mettait *les Chouans* à la scène, — et l'idée n'est pas mauvaise, — ce rôle permettrait au théâtre du Châtelet, qui est spacieux, de montrer l'agilité surprenante de quelqu'un des Lauri-Lauris qui agrémentent les féeries d'un peu de gymnastique. Mais ce Marche-à-Terre, en cherchant bien, on le retrouverait dans beaucoup de bons romans. Au lieu de la souplesse, donnez-lui la force, et vous aurez l'Ursus de *Quo vadis*, Ursus non moins extraordinaire et non moins utile, Ursus qui tourne la tête des taureaux mais ne se permet pas de tourner celle des servantes.

D'où vient donc la valeur littéraire des *Chouans?* car je crois bien que jusqu'ici je ne l'ai guère fait pressentir. Tout d'abord ce roman a des qualités de métier. Il est palpitant, et s'il était donné en feuilletons, les femmes se précipiteraient sur la *suite* avant même de chercher si le ministère est enfin renversé, — en quoi elles encourraient un blâme discret de leurs maris justement préoccupés de notre avenir politique. On ne devine pas ce qu'il adviendra des héros : entre la mort et le mariage, ces deux fins ordinaires d'une intrigue d'amour, l'auteur a choisi tous les deux. Une vie intense circule dans ce livre constamment dramatique. Et si la passion y revêt des couleurs romanesques, ces couleurs ont un éclat merveilleux. Je citerai spécialement deux scènes fort heureuses. La première se passe sur une route en Bretagne. Mlle de Verneuil envoyée, comme on sait, pour séduire le jeune et beau marquis de Montauran, voyage en diligence, escortée d'une compagnie de bleus. Elle a reconnu son audacieux ennemi en la personne de l'un des voyageurs qui lui font société. Il suffit d'un mot d'elle pour le livrer. Mais cet ennemi qui, d'ailleurs, lui a marqué son dédain, elle l'aime déjà. Elle ne veut pas le trahir; seulement, comme c'est une dilettante du mal, elle joue avec le danger; elle considère avec une volupté cruelle cette tête charmante qu'elle peut faire tomber. « Son regard,

empreint d'une perfidie moqueuse, montrait les soldats au jeune chef d'un air de triomphe : en lui présentant ainsi l'image de son danger, elle se plaisait à lui faire durement sentir que sa vie dépendait d'un seul mot, et déjà ses lèvres paraissaient se mouvoir pour le prononcer. Semblable à un sauvage d'Amérique, elle interrogeait les fibres du visage de son ennemi lié au poteau, et brandissait le *casse-tête* avec grâce, savourant une vengeance tout innocente, et punissant comme une maîtresse qui aime encore... Le jeune général souriait de l'air le plus calme, et soutenait sans trembler la torture que Mlle de Verneuil lui faisait subir; son attitude et l'expression de sa physionomie annonçaient un homme insouciant des dangers auxquels il s'était soumis, et parfois il semblait lui dire : « Voici l'occa-« sion de venger votre vanité blessée; saisissez-la! Je « serais au désespoir de revenir de mon mépris pour « vous. » Mlle de Verneuil se mit à examiner le chef de toute la hauteur de sa position avec une impertinence et une dignité apparentes, car, au fond de son cœur, elle en admirait le courage et la tranquillité. » Je ne sais pas si toutes les femmes, comme le prétend plus loin Balzac, aiment tant à hésiter dans une lutte de vie et de mort, quand elles tiennent l'arrêt. Elles sont généralement, je le soupçonne, plus miséricordieuses. Celle-ci est assez raffinée dans sa façon de comprendre l'amour. Il lui faut des sensations pimentées. Mais la scène est fort prenante. Suétone nous raconte que l'empereur Caligula, chaque fois qu'il baisait le cou de sa femme ou de sa maîtresse, ne manquait pas de les assurer galamment de sa puissance : « Cette belle tête-là — disait-il en souriant — tombera quand je voudrai. » La recherche et l'abus de la jouissance conduisent ainsi à la cruauté : j'aurai l'occasion de le montrer au sujet de quelque auteur moderne, un jour ou l'autre. Cet homme trop blasé qui éprouvait le besoin, pour s'exciter à l'amour, de lui ajouter de sanguinaires menaces, était le même qui disait au bourreau : « Frappe de manière qu'il se sente mourir. »

L'autre scène dont j'entends parler est un conseil

de guerre des chefs de la chouannerie réunis autour du marquis de Montauran. Ils sont las de cette lutte sans profit pour un roi qui ne récompense pas. Avant de la continuer, ils veulent des garanties; ils exigent que le marquis, représentant suprême de la monarchie exilée, leur accorde de suite les faveurs (d'ailleurs illusoires) dont ils se croient dignes. Chacun demande une place, une dotation, un titre. Ces affamés réclament un festin. Tout à coup, le marquis promène ses yeux bleus, brillants d'ironie, sur cette assemblée et dit d'une voix claire : « Messieurs, je ne sais pas si les pouvoirs que le roi a daigné me confier sont assez étendus pour que je puisse satisfaire à vos demandes. Il n'a peut-être pas prévu tant de zèle ni tant de dévouement. Vous allez juger vous-mêmes de mes devoirs et peut-être saurai-je les accomplir. » Il disparut et revint promptement en tenant à la main une lettre déployée, revêtue du sceau et de la signature royale : « Voici les lettres patentes en vertu desquelles vous devez m'obéir, dit-il. Elles m'autorisent à gouverner les provinces de Bretagne, de Normandie, du Maine et de l'Anjou, au nom du roi, et à reconnaître les services des officiers qui se seront distingués dans ses armées. » Un mouvement de satisfaction éclata dans l'assemblée. Les chouans s'avancèrent vers le marquis en décrivant autour de lui un cercle respectueux. Tous les yeux étaient attachés sur la signature du roi. Le jeune chef, qui se tenait debout devant la cheminée, jeta la lettre dans le feu, où elle fut consumée en un clin d'œil. « Je ne veux plus commander, s'écria le jeune homme, qu'à ceux qui verront un roi dans le roi, et non une proie à dévorer. Vous êtes libres, messieurs, de m'abandonner...... » Et par ce trait de généreuse audace, qui, après un instant d'hésitation, enlève l'enthousiasme, il redonne un peu d'éclat à la cause royaliste. Je ne sais si le trait est historique; on aimerait à le retrouver dans la vie d'un Henri de la Rochejaquelein.

Cependant les préférences de l'auteur vont aux bleus, aux soldats de la République. Il nous en présente quelques types avec une admirable netteté, Merle.

Gudin et surtout le commandant Hulot. Là nous retrouvons le maître qui d'un trait ferme dessine les caractères. Nous le retrouvons encore dans les descriptions. La ville de Fougères est vivante comme un personnage. Un intérieur de ferme bretonne, les dunes éclairées par la lune, la célébration d'une messe au bord d'un bois, voilà des tableaux que l'œil retient tant ils ont de relief. Enfin quelques traits de psychologie et quelques narrations épiques de batailles achèvent de faire des *Chouans* un ouvrage digne du grand Balzac.

HENRY BORDEAUX.

PETITE REVUE DES LIVRES

Mission de Bonchamps. — Vers Fachoda, à la rencontre de la mission Marchand à travers l'Éthiopie, par Charles MICHEL, second de la mission (avec une carte et des gravures d'après les photographies de l'auteur et les dessins de Maurice Potter. Plon, édit.) — Ce livre est l'histoire tragique des missions françaises envoyées, par l'Abyssinie, à la rencontre du colonel Marchand. Outre l'intérêt historique qu'il présente et que l'aventure de Fachoda rend poignant, on y trouvera le récit d'une marche aventureuse à travers les plaines herbeuses du Haut-Nil, et aussi mille détails pittoresques sur les mesures et les usages des peuplades abyssines.

Dix mois de campagne chez les Boers, par un ancien lieutenant du colonel de Villebois-Mareuil. (Calmann-Lévy, édit.) — L'épopée de la défense du Transvaal donne un intérêt singulier à ce petit livre où l'on sent la réalité. Mais ce n'est pas la réalité à laquelle on s'attendrait. L'auteur nous montre plutôt la défiance de ce peuple de paysans vis-à-vis des étrangers, que son obstination dans la lutte et cette croyance en la justice de Dieu d'où il tire sa force. Cette défiance, les lettres du colonel de Villebois nous l'avaient déjà révélée. Nous eussions préféré des portraits de ces héros dignes de Plutarque, Christian Dewet, Louis Botha, Delarey, etc.

H. B.

CHRONIQUE

M. le général André. — Le discours de Beaune. — L'offensive. — Le ministre et les « traîtres ». — Un article du *Novoïé Vrèmia.* — L'alliance russe. — La France isolée. — « Les pieds devant. » — La victoire de l'absinthe.

Il serait regrettable que le petit discours prononcé à Beaune par M. le général André, par l'hilarité qu'il a suscitée, pût donner le change sur la gravité de l'état d'esprit qu'il révèle. L'éloquence « interpoculaire » du ministre de la guerre et son succès mérité ne doivent pas faire oublier non plus les incidents qui ont amené cette manifestation. En insultant, comme il l'a fait, des Français attristés du présent et inquiets de l'avenir, M. le général André a seulement ajouté à leur tristesse et à leur inquiétude en donnant la preuve de son inconscience; il ne s'est nullement justifié. Il est incontestable que les récentes décisions du ministre ont troublé l'armée; il est à craindre qu'elles y aient introduit des éléments de discorde; il est visible aussi que ce trouble et ces discordes sont en quelque sorte encouragés et favorisés par celui qui les devrait au contraire atténuer et faire disparaître; il est certain qu'ils

sont une cause d'affaiblissement pour l'armée et pour la défense nationale et qu'ils font perdre de sa valeur à l'alliance d'un pays qui subit ces déprimantes et néfastes influences. Tout absorbé par des querelles de politique intérieure et manifestement négligent des grands et vrais intérêts de la France, le Parlement se refuse à demander compte au gouvernement d'une situation de jour en jour plus périlleuse. La discussion du budget de la guerre, à la Chambre, aurait fourni peut-être l'occasion d'un débat sur ces graves sujets, si l'intolérance de la majorité ne fermait pas la bouche à l'opposition et ne supprimait pas la tribune. Mais à tout hasard — car on ne sait jamais, et il suffirait d'une heure de bon sens pour que l'assemblée prêtât l'oreille enfin aux alarmes de la patrie — M. le ministre, partisan de l'offensive, tente une diversion et, sur la fin d'un banquet, dicte aux journalistes une harangue où il regrette de ne pouvoir poursuivre comme traîtres ceux qui n'admirent point l'œuvre à laquelle il préside et qui en craignent les suites.

Et de ces conséquences, celle dont on ait le moins le droit de se taire est l'affaiblissement ou la rupture des intérêts engagés entre la Russie et la France. Un journal de Saint-Pétersbourg l'a dit, mais qu'a-t-il fait que de faire apparaître nettement, et du point de vue russe, ce qui est au fond de l'inquiétude de tout Français clairvoyant? « C'est une question vitale — cette direction nouvelle dans les hautes sphères militaires — pour la France; c'est aussi une question très sérieuse pour la Russie, puisque les bases fondamentales de l'alliance entre les deux pays sont d'abord l'armée, ensuite les intérêts économiques. Avant les réformes qui s'accomplissent ou s'élaborent, deux armées régulièrement forgées et façonnées, différentes seulement par certains détails qui relèvent des particularités du caractère national, l'armée russe et l'armée française,

marchaient parallèlement; elles avaient pris l'engagement mutuel de se soutenir, elles s'y préparaient par des moyens d'entraînement identiques, les plus capables de faire concorder leurs efforts communs. Depuis le ministère actuel, une série de mesures procédant du même esprit sont en train de changer tout à fait l'armée française et son action éventuelle... » Quoi qu'on pense du ministère actuel, ces remarques, d'un caractère général, ne peuvent être taxées d'inexactitude ou d'exagération. Et d'autre part on ne saurait contester à un allié le droit de s'émouvoir de ce qui peut modifier, et aussi gravement, l'objet principal du contrat. Et enfin il est impossible de méconnaître la gravité de la situation où, dans l'état présent de l'Europe et du monde, la France se trouverait au lendemain de la rupture de l'alliance avec la Russie, alors que l'Allemagne y serait toute prête à la remplacer.

Mais à considérer avec angoisse un avenir aussi sombre, on est, paraît-il, des « traîtres ». M. le général André l'a dit à Beaune. Heureusement il est là, lui, le pilote énergique; il veille au ministère de la guerre, dans ce ministère qu'il ne quittera, dit-il, que « les pieds devant ». On ne sait pas trop bien ce qu'il a voulu dire. Dans son pronunciamiento de Beaune, le général André s'est-il nommé ministre perpétuel de la guerre? Signifie-t-il seulement que son portefeuille lui est plus cher que la vie? Ou croit-il vraiment qu'il ait à se faire tuer à son poste? Le vrai est qu'un beau matin il sortira très tranquillement de l'hôtel ministériel, comme tant d'autres, et qui le valaient bien, l'ont fait avant lui, et qu'il se retrouvera comme devant M. le général André, tout simplement; et c'est déjà quelque chose, si l'on pense au souvenir qu'il pourrait laisser même en s'en allant demain.

*
* *

On a vraiment trop peu de mérite à prophétiser dans un certain sens quand il s'agit du gouvernement. On avait laissé prévoir qu'interdite par la Chambre, l'absinthe serait défendue par le ministre des finances. Cette défense, comprise, paraît-il, dans la « Défense républicaine », a été présentée le 26 décembre 1900 au Sénat par M. Caillaux, et le ministre a obtenu facilement gain de cause. C'est une nouvelle victoire de l'Ordre immoral, et c'en est une aussi de la logique, car tout s'enchaîne.

CLAYEURES.

27 décembre 1900.

Le directeur-gérant : P. MAINGUET. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie — 1808

L'Instantané

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ DE LA REVUE HEBDOMADAIRE

4e Année. N° 8 | Le n° : 10 centimes | 19 Janvier 1901



89. — M. JULES CLARETIE

Administrateur général de la Comédie française

Cliché de Reutlinger. Gravure de Reymond.



90. — UN EFFET DE NEIGE DANS LE JURA

Gr. de Reymond.



91. — MM. PAUL ET VICTOR MARGUERITTE
dans leur jardin de Vétheuil

Cl. de Pelouse. Gr. de Reymond.





92. — EXPOSITION DE 1900 — LA MÉDAILLE DES SPORTS

Gr. de Reymond.



93. — LE VICE-AMIRAL BARRERA
Ancien préfet maritime de Brest

Cl. de Paul Boyer. Gr. de Ruckert.



94. — MOULAGES DE LA MAIN ET DU MASQUE DE NAPOLÉON Ier

FOULARD QUE PORTAIT LE DUC DE REICHSTADT A SA MORT

Cl. de Bogaert. Gr. de Bourdon et Keilhauër.

95. — MOULAGE DU MASQUE DE NAPOLÉON Ier
(Profil)

Obtenu avec jumelle Mackenstein.

96. — UN CHAPEAU DE L'EMPEREUR

Gr. de Bourdon et Keilhauër.



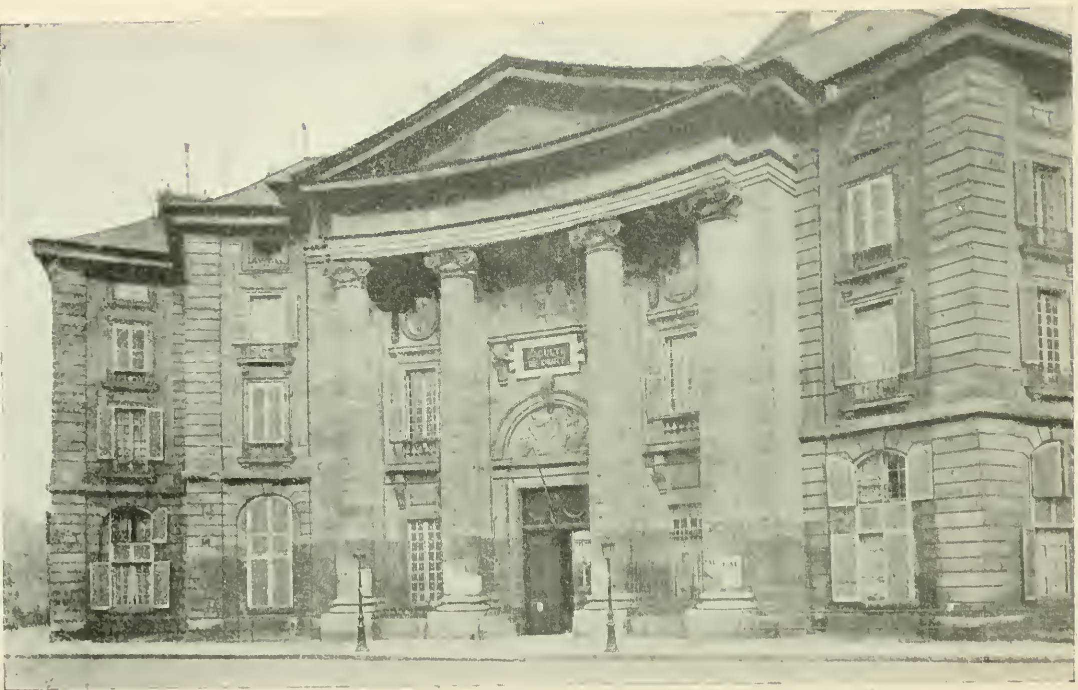
97. — LE NOUVEAU PAQUEBOT-POSTE FRANÇAIS « LA SAVOIE »

Gr. de Ruckert.



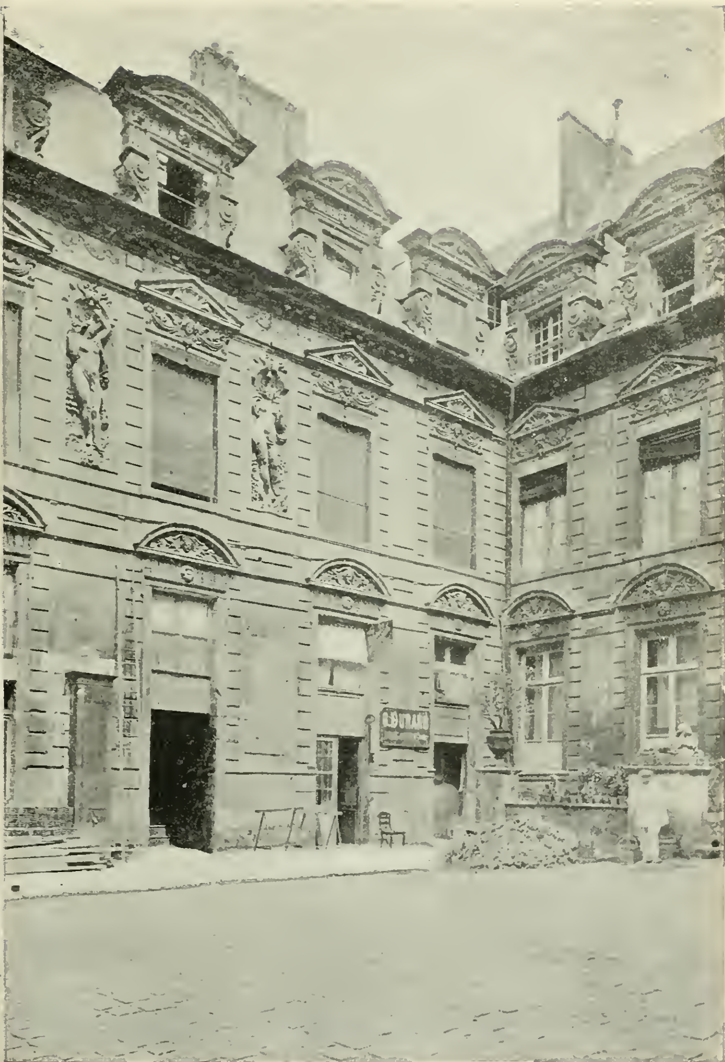
98. — LE PAQUEBOT-POSTE ALLEMAND « WILHELM-DER-GROSSE »

Gr. de Bourdon et Keilhauer.



99. — L'ÉCOLE DE DROIT

Gr. de G. de Résener



100. — HÔTEL DE SULLY
(Rue Saint-Antoine)

Gr. de G. de Résener.

101. — LE NAUFRAGE DU NAVIRE ALLEMAND « GNEISENAU »
Devant Malaga

NOS GRAVURES

89. — **M. Jules Claretie,** administrateur général de la Comédie française.

Les comédiens français ont réintégré solennellement, le 29 décembre 1900, leur salle de la rue de Richelieu dont l'incendie les avait contraints à s'abriter d'abord à l'Odéon, puis au Nouveau-Théâtre, rue Blanche, enfin au théâtre Sarah-Bernhardt, place du Châtelet. M. Jules Claretie les précédait dans leurs pérégrinations ; il est rentré à leur tête rue de Richelieu. Mais il n'était pas besoin de cette cérémonie du 29 décembre pour remettre M. Jules Claretie au premier plan de l'actualité. Il ne l'a jamais quitté ; il est, pourrait-on dire, d'une actualité permanente. Journaliste, romancier, auteur dramatique, historien, anecdotier, son activité depuis plus d'un quart de siècle a imposé son nom à la foule en même temps qu'elle lui ouvrait les portes de l'Académie française. Il a côtoyé la politique et il sut, de ce voisinage, ne tirer que des bénéfices ; si les circonstances l'eussent placé dans la diplomatie, nul doute qu'il n'y eût fourni une carrière personnelle aussi heureuse et brillante que dans la littérature.

90. — **La France pittoresque. — Un effet de neige dans le Jura.**

91. — **MM. Paul et Victor Margueritte.** — Voici deux ans que parut le premier volume de cette trilogie, *Une Époque*, où les frères Margueritte ont entrepris de faire revivre les douloureux événements de 1870 et 1871 : la guerre, l'invasion, la Défense nationale, la Commune. Ce premier volume, *le Désastre*, comprenait les premières heures de la guerre et le siège de Metz, et deux années n'ont pas émoussé l'émotion que laissa dans les cœurs ce roman tout pénétré de patriotisme et d'une si poignante sincérité. C'est, maintenant, sous le titre *les Tronçons du glaive*, les efforts de la Défense nationale pour ramasser l'épée brisée de la France, que racontent MM. Paul et Victor Margueritte dans leur nouveau roman. C'est la lutte des armées du Nord, de la Loire et de l'Est ; c'est les souffrances de Paris investi, ses tentatives pour briser le blocus et tendre la main aux armées de province, qu'ils retracent dans ce livre où les angoisses et les malheurs de la patrie s'animent d'une vie particulière par leur

répercussion sur les membres d'une même famille. Un intérêt romanesque se mêle ainsi à l'intérêt tragique des événements, et la leçon de l'histoire se fait plus saisissante par cette application à de malheureux hommes et à de malheureuses femmes dont les auteurs nous montrent les infortunes, les débats de conscience, les héroïsmes inutiles et les espoirs jamais vaincus.

Ce livre fut en partie préparé sous le ciel de Jersey, dans ce calme souriant et clair de l'île anglo-normande; mais il fut écrit en terre française, presque au bord de la vallée de l'Epte, dans ce petit pays de Vétheuil, non loin de Mantes et de Vernon, où MM. Paul et Victor Margueritte mènent des jours laborieux et remplis de glorieux souvenirs militaires et littéraires, animés de toutes les hautes préoccupations de l'heure présente, entre la joie de la tâche accomplie et la préparation de l'œuvre prochaine.

92. — **Exposition de 1900. — La médaille des sports.** — Voir, dans *l'Instantané* du 12 janvier 1901, la notice relative aux médailles de l'Exposition de 1900.

93. — **Le vice-amiral Barrera**, préfet maritime de Brest, récemment passé dans le cadre de réserve.

94, 95, 96. — **Musée d'artillerie. — Moulages de la main et du masque de Napoleon Ier; foulard que portait, à sa mort, le fils de Napoléon Ier. — Moulage du masque de Napoleon Ier. — Un chapeau de l'empereur.**

97, 98. — **La navigation transatlantique.** — Dans le but de satisfaire aux exigences sans cesse grandissantes de leurs clients, les compagnies de navigation améliorent d'année en année leurs moyens de transport; les unes recherchent le progrès dans la vitesse, les autres dans les dimensions colossales qu'elles donnent à leurs navires ou dans le confort des aménagements intérieurs. Ainsi, en 1884, les Anglais mettaient à flot *Umbria* et *Etruria*, les transatlantiques les plus grands et les plus rapides de l'époque, qui mesurent 152 mètres de longueur et qui filent un peu plus de 19 nœuds. Au cours de ces dernières années, les Allemands lancèrent le *Kaiser-Wilhelm-der-Grosse (Empereur Guillaume le Grand)*, long de 197 m. 50 et filant plus de 22 nœuds. Les machines du *Kaiser-Wilhelm* développent 28,000 chevaux de force. Mais la compagnie du Lloyd brémois

(à laquelle appartient le *Kaiser-Wilhelm*) a annoncé qu'elle mettait en chantier deux navires plus grands encore et plus rapides.

En France, on paraît avoir renoncé à lutter de vitesse avec ces lévriers de l'océan. On sait que, sous la pression de l'opinion publique, justement alarmée de voir nos paquebots rester, sous le rapport de la vitesse, bien en arrière de ceux de nos concurrents étrangers, le gouvernement imposa à la Compagnie transatlantique, en raison de la grosse subvention qu'il lui sert pour le service postal, la construction de deux navires un peu mieux en rapport que ceux de son ancienne flotte avec les progrès de l'art naval moderne. Le premier de ces navires, la *Lorraine*, fait le voyage du Havre à New-York depuis quatre mois ; le second, la *Savoie*, est presque terminé et entrera en service dans deux mois. Nous en donnons la photographie prise dans les chantiers de construction de la Compagnie transatlantique, à Penhouet, près Saint-Nazaire.

La *Savoie* (ainsi que la *Lorraine* à laquelle elle est semblable) est le plus grand et le plus rapide des transatlantiques français ; elle mesure 177 m. 10 de longueur totale, 18 m. 30 de largeur extrême, 12 mètres de creux ; son déplacement en pleine charge est de 15,400 tonneaux avec un tirant d'eau de 7 m. 75. Il y a quatre ponts, non compris le pont-promenade et le pont-tente. La *Savoie* sera spécialement un navire de luxe ; le nombre de passagers qu'elle pourra embarquer sera de 440 en 1re classe, 120 en 2e classe et 400 en 3e classe ; l'effectif du personnel sera de 382 hommes, ce qui portera la population totale du navire à 1,342 personnes. La capacité des cales à marchandises sera de 2,700 mètres cubes et celle des soutes à charbon de 3,000 tonneaux.

L'appareil moteur se compose de deux puissantes machines à triple expansion ; les grands cylindres mesurent 2 m. 04 de diamètre. L'appareil évaporatoire comprend 16 chaudières ayant chacune 4 foyers. La puissance totale des deux machines est de 22,000 chevaux. La vitesse de la *Lorraine* a été, aux essais, de 22 nœuds (le gouvernement exigeait une vitesse minimum de 20 nœuds) ; la vitesse de service atteint presque 20 nœuds et la traversée de l'Atlantique se fait en six jours et demi environ, avec une consommation de 380 tonnes de charbon par jour. Le *Kaiser-Wilhelm*, lui, brûle 500,000 kilogrammes de houille par 24 heures.

Mais les navires français sont supérieurs aux transatlantiques

des lignes concurrentes par le luxe de leurs aménagements ; leurs cabines de 1re classe, de la première catégorie (où le passager est seul), dépassent en confortable tout ce qui a été fait jusqu'ici. — C. C.

99. — **Paris historique. — L'Ecole de droit,** sur la place du Panthéon, édifice commencé par Soufflot en 1771, terminé en 1823.

100. — **Paris historique. — L'hôtel de Sully,** 143, rue Saint-Antoine, fut bâti pour Sully par Jean Ducerceau (1624-1630), sur une partie de l'emplacement du palais des Tournelles. Il est occupé aujourd'hui par le commerce.

101. — **Le naufrage du navire-école allemand «Gneisenau».** — La marine allemande a été douloureusement éprouvée le mois dernier par la perte du *Gneisenau*, vaisseau-école des mousses.

La frégate était à Malaga depuis le 1er novembre. Le jour du naufrage, le vaisseau était sorti du port pour faire des exercices pratiques de tir avec des canons de gros calibre. La tempête qui s'éleva ce matin-là jeta le navire contre la jetée est de l'avant-port et le brisa. Il y avait à bord 450 officiers et hommes d'équipage. Le sauvetage fut très difficile. Une quarantaine d'hommes se noyèrent, parmi lesquels le commandant qui refusa de quitter son bord.

PRIX DES ABONNEMENTS

1° à L'INSTANTANÉ

	SIX MOIS	UN AN
France................	3 50	6 »
Union postale........	4 50	8 »

Prix du numéro : 10 *centimes.*

2° à LA REVUE HEBDOMADAIRE

	TROIS MOIS	SIX MOIS	UN AN
Paris.................	5 25	9 50	18 »
Départements..........	5 75	10 50	20 »
Union postale.........	7 »	13 »	25 »

Prix du numéro : 50 *centimes.*

Le directeur-gérant : P. Mainguet. PARIS TYP. PLON-NOURRIT ET Cie. — 1843.

L'UN OU L'AUTRE

(*Suite et fin*)

IX

En quittant Paris à peu près à l'époque où commençait à fonctionner *l'Union* réformée, Maxime eut soin d'envelopper son départ de toutes les précautions qui pouvaient dissimuler son caractère de protestation et d'hostilité contre le régime nouveau. Il semble avoir séjourné à Cherbourg jusqu'à la fin de mai, et ces deux mois doivent avoir été pour lui une époque de paix et de douceur. Ainsi que le jeune ménage, il habitait la villa de sa sœur, Mme de la Rousselière; il y vivait une vie de famille intime et sereine. Marie, Hélène, Hervé prodiguaient à la mignonne Jeannette plus de soins qu'ils n'en accordaient à la florissante santé du petit Henry; lui-même retrouvait à la Villa Lointaine cette situation un peu privilégiée qu'il avait autrefois conquise quand ses premiers succès littéraires avaient fait de lui la gloire en herbe de la maison ; et l'affection dont on les entourait tous les deux se faisait si délicate et si légère qu'il pouvait s'y laisser aller sans fausse honte, sans arrière-pensée.

Pourtant, dès les premiers jours de juin, nous le retrouvons à Préfailles, seul avec sa petite Jeanne, et

sans que rien justifie précisément ce changement de séjour. Trouva-t-il dans la douceur même dont il était baigné une amertume secrète ? Devina-t-il, dans la sollicitude qui enveloppait le père et l'enfant, je ne sais quelle nuance de tendre pitié que la fierté de son cœur et la droiture de son caractère lui défendaient d'accepter ? On en jugera par les deux lettres suivantes, dont la seconde ne parvint jamais à son adresse et fut retrouvée encore cachetée au milieu des papiers en désordre dont le dépouillement fut pour moi si long, si difficile et si douloureux.

« Préfailles, 16 juin.

« Voilà huit jours, ma chère Hélène, que ta lettre est sur ma table et je n'ai pas encore trouvé un moment pour y répondre. Ou plutôt — pourquoi ne pas parler franchement ? — je n'y ai pas répondu encore parce que j'ai craint d'y répondre mal. Le ton en est amical, sans doute, affectueux comme toujours, mais, à la première lecture, j'avais, à tort certainement, cru y démêler je ne sais quelle intention doucement railleuse qui m'avait peiné tout d'abord. Depuis j'y ai mieux réfléchi ; je me suis représenté notre longue tendresse mutuelle, et je me suis dit que de toi je pouvais attendre des conseils, des remontrances même, de la pitié à l'occasion, mais jamais de la raillerie. Alors j'ai relu ta lettre et j'ai compris que je m'étais trompé ; ce n'est pas ta faute si les faits sont tels que, à des yeux superficiels et vains, leur simple exposé semble constituer une satire.

« Oui, c'est vrai, ma petite Jeanne est d'une santé délicate ; et, comme Armande est retenue à Paris par ses occupations, c'est moi qui ai mené l'enfant à Préfailles et c'est moi qui l'y garde. Eh bien, qu'est-ce que cela a de drôle ? C'est contraire à l'usage ; ce n'est pas l'habitude ; et après ? Fallait-il laisser mourir l'enfant ?

Ah! je suis bien blasé, je t'assure, sur les plaisanteries faciles que l'on peut faire à ce sujet. Il y a longtemps déjà que cet idiot de Badaire, ouvrant ma porte avec précaution, m'a dit pour la première fois, d'un air qu'il croyait spirituel : « Pardon! j'avais peur d'être indis-« cret; on me disait en bas que tu donnais le sein à la « petite. » — Est-ce que cela te fait rire, toi? Deux époux ont un enfant débile; l'un d'eux a de graves et nombreuses occupations, l'autre est de loisir; à qui revient le devoir de prendre soin du pauvre bébé? Ah! on peut bien rire; ce n'est pas parce que je porte un pantalon et une redingote que je rougirai de disputer ma petite Jeanne à la mort.

« Mais je prononce là un bien gros mot; c'est une simple manière de dire. Grâce à Dieu, il n'est point question de cela. Jeannette n'est même pas malade, à proprement parler; tu sens bien que, si nous avions la moindre inquiétude, rien au monde ne pourrait retenir Armande à Paris. Non; seulement, tu l'as vue, la mignonne, elle est bien délicate et nous n'osons la confier aux domestiques; je voudrais même ne la leur avoir jamais confiée. Mais je ne pouvais pas me douter ; un homme, tu sais, ne comprend pas grand'chose à ces frêles petits êtres. D'ailleurs, j'ai tout lieu maintenant d'être satisfait ; les joues rosissent, l'appétit renaît ; Préfailles continue à merveille la cure que Cherbourg avait commencée ; et nous travaillons consciencieusement à devenir grande et belle. Nous faisons, tu l'as constaté, une fameuse paire d'amis. Elle m'aime vraiment beaucoup, plus encore qu'elle n'aime sa bonne, et c'est dire gros pour un enfant de cet âge. »

« Préfailles.....

« J'ai reçu ta lettre, ma chère Hélène, au moment où nous partions pour la promenade. Je l'ai mise dans ma poche, ne voulant en prendre connaissance qu'à mon

loisir. Nous avons pris notre bain, nous avons couru sur le sable et déjeuné dans une anfractuosité de roc ; puis, tandis que Jeannette, fatiguée, dormait sur un gros paquet d'algues sèches, j'ai ouvert enfin ta lettre. La promenade avait été fort gaie, sous un radieux soleil; ma mignonne me semblait plus forte que jamais; elle avait, tout le temps du bain, tout le long du chemin, égrené son joli rire heureux; bref, je me sentais l'âme apaisée, le cœur épanoui. Aussi, en lisant tes bonnes phrases de tendresse apitoyée, je me suis mis à sourire, ne comprenant pas bien. J'ai levé les yeux; mes regards sont tombés sur ma Jeannette endormie près de moi, tenant dans sa menotte une ou deux fleurettes que je lui avais données; et, subitement, ma gorge s'est serrée. Entre nous deux, entre l'homme et l'enfant isolés ainsi au bout du monde, une fois de plus, j'ai contemplé cette place vide, cette place la plus nécessaire, la seule nécessaire, peut-être. Je me suis penché sur ma pauvre petite fille, n'osant l'embrasser, car je sentais trembler mes lèvres, et, dans mes yeux, deux grosses larmes prêtes à tomber sur son cher mignon visage de petite abandonnée.

« Je te dis tout, tu le vois; puisque ton affection m'a deviné quand « je voulais faire le brave », je n'ai plus à nier ni à dissimuler. Je sais que tu ne m'en veux pas de mon silence; *je ne devais ni ne pouvais parler.* Comme moi, tu juges qu'il y a des confidences haïssables. Mais à quoi bon me taire, à présent, et surtout pourquoi mentir ? Tu ne me croirais pas, et il faut, pour l'amour de la vérité et pour l'honneur de mon ménage, que tu me croies quand je te dirai ceci :

« J'ai sous les yeux ta bonne et tendre lettre, et j'y lis cette phrase : « Tu veux faire le brave, mon pauvre « cher ami, et, dans ta lettre courageuse, tout me dit « combien tu as souffert, tout, jusqu'à ton silence, jus-« qu'au silence généreux que tu gardes sur la femme

« que tu as aimée. » — Hélène, ma chérie, il est vrai que j'ai souffert, et beaucoup, et plus peut-être que tu ne le comprends, et pour des raisons que peut-être tu ne saurais saisir. Mais, je te le dis en vérité, jamais la pensée ne m'est venue d'en accuser ma femme, de l'en rendre responsable. Tu penseras — d'autres le pensent sans doute, et ce n'est pas le moindre de mes chagrins — que la place d'Armande est là où je suis, que mon pauvre bébé ne m'inspirerait pas aujourd'hui tant de troublante sollicitude si sa petite enfance avait été entourée de cette atmosphère chaude et douce qui enveloppe les berceaux ordinaires, que ma détresse d'homme n'aurait pas dû pleurer sur un abandon d'enfant. Tu peux le dire parce que tu ne comprends pas Armande; mais je n'ai pas, moi, le droit de souscrire à ce jugement.

« Moi, j'ai su — j'aurais dû savoir — ce que je faisais. C'est loyalement qu'elle s'est offerte à moi, me présentant en même temps le programme de sa vie; elle m'a dit : « Je veux être ainsi, » et j'ai accepté. Nous sommes-nous trompés tous les deux, ou apportions-nous une idée trop jeune dans une société non organisée encore pour la recevoir? Je ne sais; mais le pacte a été conclu en toute sincérité, en toute franchise. — Elle-même me l'a dit nettement : *je ne l'épousais pas; je m'associais à elle.* Or, il s'est trouvé que, dans la société, elle a eu la part active, tandis que, à moi, les circonstances imposaient la part passive; voilà tout. Ai-je même le droit d'en souffrir? Mon Dieu! songe à ce que serait devenue ma pauvre mignonne, si, moi aussi, j'avais dû jouer un rôle actif!

« Ce n'est donc pas par générosité que je n'ai pas de reproches pour Armande; c'est par esprit de justice. Il n'y a là, je te l'affirme, aucun parti pris; je ne me laisse guider, en la jugeant ainsi, par aucune partialité, par aucune tendresse aveugle. Hélas! l'ai-je vrai-

ment aimée? J'ai *voulu* l'aimer, cela est certain, et il est non moins certain que j'ai *cru* l'aimer. Aujourd'hui, loin d'elle, près de cet enfant unique qui devrait nous lier d'un lien si fort, je m'interroge, et je doute. J'ai admiré son esprit, d'abord; j'ai ensuite reconnu sa beauté; est-ce là tout? Pour aimer, ne faut-il pas trouver *une femme*, et ai-je jamais trouvé *une femme* en elle? Voilà le point.

« Et je me demande encore si nous n'avons pas été tous les deux victimes d'un mirage, si l'égalité est vraiment là où nous la placions. — Est-ce supériorité à l'homme de protéger la femme comme un soldat? Est-ce supériorité à la femme de dominer l'homme d'une irrésistible tendresse de mère? Est-ce infériorité à la femme de s'appuyer sur le bras de l'homme? Est-ce infériorité à l'homme de puiser sa force au cœur de la femme? — Ainsi que moi, tu as eu le rêve — sinon la réalité — de l'époux se laissant aller comme un enfant aux soins maternels de l'épouse; à certaines heures, l'homme semble déposer un masque, il devient petit et faible, il n'est plus rien qu'un grand enfant gâté, qui se laisse gronder, bercer, conduire, armer enfin pour de nouvelles luttes; et la femme grandit de toute cette faiblesse réelle, et son cœur s'élargit pour laisser l'homme s'y blottir tout entier; ce n'est plus une épouse seulement, c'est une mère dans toute sa grandeur sacrée, dans toute sa douce puissance. Que l'homme bataille ensuite pour élever le foyer ou pour le défendre, chacun aura eu son heure, et qui osera dire lequel des deux fut le plus grand?

« C'est un idéal, dira-t-on ; soit! Mais cet idéal, c'est l'amour. Et non pas l'amour épique ou lyrique, l'amour des poètes, des légendes et des romans ; mais l'amour simple, l'amour bourgeois dans sa plus vulgaire expression. Sans cette réciprocité, sans cet *échange*, il n'y a point d'amour. Si l'être qui partage ma vie est, je ne

dis pas mon égal, mais *mon semblable*, ayant mêmes attributions, même rôle, même jeu de sentiments que moi, je pourrai, à certains moments, tenir dans mes bras un compagnon de plaisir ; je n'aurai pas d'amante, je n'aurai pas d'épouse.

« Je te livre là, ma chérie, un des douloureux secrets de ma vie, et je me sens déjà sur le point de déchirer ces pages. Mais à quoi bon ? Je ne t'apprends rien ; ton tact de femme, ton affection de sœur t'ont déjà tout révélé ; tout au plus pouvais-tu te demander encore si j'en avais conscience.

« Mais, je te le répète et je te supplie de me comprendre, il n'y a, dans cette confidence arrachée à un moment de détresse profonde, il n'y a pas le plus léger reproche pour Armande. Très loyalement elle comprend ainsi son rôle ; très loyalement elle m'a exposé ses vues ; très loyalement elle se conforme à son idéal. A-t-elle raison ? Ce besoin d'amour est-il un produit des conventions sociales, un résultat atavique ou une loi de nature ? Fût-il même une loi naturelle, doit-il l'emporter sur une autre conception de l'équité des choses ? Le char de la justice doit-il demeurer immobile, ou passer au risque de broyer quelques cœurs ? Qui oserait répondre ? Et surtout qui oserait accuser ? »

X

Cette lettre sans date, que Maxime n'envoya point, a été certainement écrite au plus tard dans la seconde quinzaine de juin, car, dès le début de juillet, Maxime et Jeanne regagnaient les Chesnaies pour y rejoindre Armande qui s'était accordé un congé de quinze jours. Or, Armande apportait de Paris une attitude telle que l'impression qu'en ressentit Maxime empêcha sans doute l'envoi de la lettre que j'ai reproduite plus haut

et qu'on ne devait ouvrir que deux ans plus tard. La *déféminisation* de *l'Union* avait, pour Mme de Puyhardy, fermé le cycle de l'évolution personnelle. Maintenant elle portait l'air à la fois content et las d'un gros banquier qui vient se reposer à la campagne ; sa conversation était pleine de brusques réticences, à la manière des travailleurs qui veulent bannir pour quelques jours toute préoccupation professionnelle, et de détails techniques à travers lesquels passaient des noms d'hommes jetés avec une familiarité déconcertante. Celui de Gautron ne fut prononcé qu'à deux ou trois reprises ; comme Maxime faisait la grimace, Armande haussait les épaules et changeait le sujet de l'entretien.

Maxime demeura troublé par cette rapide apparition de sa femme ; à dater de ce moment, il reprit sa correspondance avec ses amis, Badaire, moi, Charles Vildieu lui-même, secouant son ancienne indifférence pour ce qui se passait boulevard Haussmann, et se faisant, de mille manières adroites, tenir au courant. Assurément, il en devait comprendre plus que ne lui en disaient nos lettres; car il aurait été fort sot, et — je le crois sincèrement — très injuste de lui rapporter les mille racontars auxquels donnaient forcément naissance la nouvelle attitude d'Armande et ses nécessaires fréquentations.

Il n'est pourtant pas sans intérêt de noter que, depuis la transformation de *l'Union*, Mme de Puyhardy n'était plus en butte aux polémiques proprement dites. Après l'épuisement de quelques plaisanteries faciles sur le changement de « l'Armée du Salut » en « maison Dufayel », le silence s'était fait à peu près autour de ce qui n'était plus une œuvre. D'autre part, qu'Armande demeurât à la tête de *l'Union*, cela n'avait plus d'importance aux yeux du public, parce que le public croyait fermement qu'elle était devenue la maîtresse de quelques-uns des membres du conseil, et tout spéciale-

ment de Gautron; dès lors elle rentrait dans le concept que la plupart des gens se forment des femmes supérieures, dont, aux yeux de la foule, la supériorité s'explique (ou s'excuse, comme on voudra) par ce fait qu'elles sont des coquines; avec une logique enfantine, la foule veut que la femme se déclasse complètement ou pas du tout. Armande ne présentant plus le déroutant spectacle d'une femme honnête avec des allures masculines, le public croyait comprendre et souriait, désormais plein d'indulgence.

Tout au plus restaient en armes, ou prenaient les armes, les amis, les camarades, et aussi ceux que lésaient les succès indiscutables de *l'Union*, et surtout ceux dont *l'Union* avait refusé de faire le succès; encore toutes ces animosités s'attaquaient-elles en Armande à la femme beaucoup plus qu'à la Directrice, comme si sa prétendue inconduite eût fait soudainement apparaître son sexe jusqu'alors presque ignoré.

Il faut reconnaître d'ailleurs qu'elle opposait aux critiques un dédain vraiment exagéré, d'autant plus exagéré que, de son côté, Gautron se chargeait de fournir à ces mêmes critiques leur aliment quasi quotidien. Voyant *l'Union* désormais solide, il dépouillait sa longue réserve, et il se glissait au premier plan, s'allongeait, s'étendait, s'élargissait de manière à occuper peu à peu sur le devant de la scène une place énorme, repoussant dans l'ombre, effaçant, mangeant, réduisant en silhouettes ses plus sérieux et plus importants collaborateurs. Sa méchante finesse lui avait fait aisément comprendre que l'on discuterait d'autant moins son influence que celle-ci serait matière à scandale, et que tel qui n'y voudrait pas croire en porterait néanmoins témoignage du moment qu'il y pourrait appuyer un récit plus ou moins polisson.

Or ce qui est difficile à croire et ce qui demeure pourtant indéniable, c'est qu'Armande ne comprit pas,

ou ne parut pas, ou ne voulut pas comprendre ce qu'il y avait de grave pour elle à dédaigner les apparences; encore une fois sans doute l'absolu de ses théories l'emporta sur la prudence; à plaisir elle fit le jeu des calomniateurs... et celui de Gautron. Ce piètre écrivain aux conceptions glaireusement érotiques, ce fourbe adroitement doublé d'un fat, cet homme au cœur froid mais à l'esprit souple et parfois hardi, prit sur Armande, ostensiblement du moins, un ascendant extraordinaire, « l'ascendant, disait Badaire, qu'exerce parfois une drôlesse sur un homme de génie. »

Après l'apparition de *l'Hermaphrodite*, que *l'Union* publia avec un luxe inusité d'édition et de réclame, Gautron fut solennellement pourvu du poste de secrétaire général demeuré vacant depuis le départ de Mme Charmet. Cette nouvelle, que le tout-Paris artistique accueillit avec des sourires discrets, fit sortir Maxime de son silence. Encore est-il permis de supposer, d'après les termes de sa lettre, qu'il ne se trouvait que très imparfaitement au courant de la situation.

Il écrivait à sa femme à la date du 10 octobre :

« Et, à ce sujet, ma chère amie, permettez-moi de vous soumettre une observation que vous accueillerez, je l'espère, avec une attention d'autant plus bienveillante que je n'ai pas coutume de vous fatiguer de mes avis. Mais

Un bruit assez étrange est venu jusqu'à moi;
On dit, et sans horreur je ne puis le redire,

que *l'Union* vient de récompenser l'auteur de *l'Hermaphrodite* en l'honorant de fonctions qui l'attachent officiellement et de près à votre personne. Si le bruit est menteur, excusez-moi de l'avoir écouté; s'il est véridique, laissez-moi vous avertir. Je ne connais pas le livre, mais je connais le personnage; Gautron est un

méchant auteur et j'ai quelque raison de craindre que, chez lui, l'homme ne vaille pas mieux que l'écrivain. A aucun point de vue, comprenez-moi bien, à aucun point de vue une semblable collaboration ne peut faire honneur ni à *l'Union* ni à vous. »

Du tac au tac, Armande répondit le 12 octobre :

« Ai-je besoin de vous dire que j'ai pris connaissance de votre observation relative à M. Gautron avec l'attention (non pas *bienveillante ;* quel vilain mot entre nous !) avec l'attention sérieuse que mérite tout avis venant de vous. Mais j'ai peur de ne l'avoir pas bien comprise. Ce n'est pas qu'elle manque de précision ; grand Dieu ! non ! elle est nette comme un coup de poignard. Vous me conseillez de proscrire une œuvre littéraire et son auteur ; voilà qui s'entend. Mais pourquoi ? voilà ce que je n'entends plus. C'est, dites-vous, que l'œuvre émane de Gautron et tous les enfants d'un tel père me sont odieux. Qui parle ainsi ? Est-ce l'auteur mal endormi de *Mélusine ?* Est-ce mon ami ? Est-ce mon mari ? »

Il était difficile de se méprendre au ton de cette lettre ; Maxime le sentit bien, et, pour la première fois, sa réponse s'imprégna de l'amertume qui, depuis si longtemps, goutte à goutte, pénétrait son esprit et son cœur.

« J'aurais voulu ne point m'expliquer plus clairement ; vous m'y contraignez ; il faut vous obéir. Non ; en disant de Gautron ce que j'en pense, je ne poursuis pas la satisfaction d'une rancune littéraire ; la supposition que vous en faites n'est qu'une plaisanterie ; peut-être pouviez-vous nous l'épargner. L'auteur de *Mélusine,* vous le savez bien, n'est pas endormi ; il est mort. Il est mort de deux maladies très rares : le res-

pect de soi-même et l'amour de son enfant. — C'est donc l'*ami* qui a tenu la plume ; mais son rôle s'est arrêté à la dernière phrase de sa lettre ; il ne pouvait que vous avertir et en demeurer là. — Votre refus de l'écouter doit faire sortir le *mari* de l'ombre dans laquelle il se tient si volontiers ; son intervention paraîtra sans doute à vous-même assez naturelle, puisque c'est vous qui l'évoquez, contre votre habitude. Vous l'évoquez, il est vrai, sur un ton dans lequel un plus susceptible que moi pourrait soupçonner une nuance de défi ; mais ce défi n'est pas probable parce qu'il serait inutile. Tous les deux, nous avons, d'avance et dès l'origine, si bien dénié tout droit à ce mari qu'il n'a ni ne peut avoir nulle idée d'en invoquer un quelconque. Il lui reste seulement le devoir de souligner l'avis mal écouté, et de dire aussi ces vérités que l'ami ne saurait dire.

« La situation que vous occupez a cela de fâcheux qu'elle suppose l'intelligence de choses que votre bon renom d'honnête femme veut que vous compreniez au moins mal. Vous sourirez certainement quand je vous dirai que Gautron est *compromettant ;* il n'y a pourtant pas là de quoi sourire ; et je pense ne vous pas blesser en faisant le rapprochement suivant, qui s'impose. — Il ne se passe guère de semestre que le public ne voie, sur l'une quelconque des scènes parisiennes, apparaître quelque actrice jeune presque toujours, jolie souvent, parfois contestable, qu'il estime être fort mal indiquée pour remplir le rôle qu'on lui a confié ; il ne s'indigne alors ni ne se fâche ; il sourit en bon enfant, comprenant ce que jouer veut dire. L'actrice n'y perd rien parce qu'elle n'a rien à perdre ; le directeur n'y perd pas non plus parce que ces sortes d'erreurs, passées en habitude, constituent l'un des bénéfices et aussi l'un des risques de la profession. — Vous estimerez assurément qu'une honnête femme doit s'arrêter là où

passe un directeur de théâtre, et qu'il est tels commentaires dont se rit celui-ci, auxquels celle-là ne peut s'exposer.

« Je crois très fermement que *l'Hermaphrodite* et son auteur ne se sont imposés qu'à votre goût littéraire et à votre intelligence pratique; j'admets avec plaisir que la sérénité de votre vertu ne vous ait permis d'envisager que ce côté de la question. Mais le public vous connaît moins, et Gautron est doué d'une vanité spéciale fort redoutable pour la réputation des femmes. — Voilà le danger; vous ne l'aperceviez pas, l'ami a essayé de vous crier gare; vous semblez ne pas entendre; je pense que le mari a maintenant le devoir de vous retenir par la main, en serrant cette main, s'il le faut. »

Cette lettre est du 15 octobre; elle ne devait pas recevoir de réponse; elle ne devait jamais avoir de suite. Le journal de mon pauvre Maxime se clôt sur cette triste page.

QUATRIÈME PARTIE

I

Le lundi 23 mars 1881, je reçus de Maxime ce billet : « J'arriverai à Paris après-demain mardi à trois heures; je me rendrai chez toi en descendant du train. Arrange-toi, je t'en prie, de manière à être assez libre pour me consacrer — je dis *exclusivement* — le reste de l'après-midi. Comme je ne prépare aucun coup de théâtre, comme je désire au contraire que notre conversation soit aussi décisive et complète que possible,

je t'envoie ci-inclus deux documents qui feront l'objet de notre entretien et sur lesquels tu pourras réfléchir à loisir. »

Ces documents étaient deux découpures de journaux. L'une, qui semblait détachée du compte rendu d'une réunion artistique ou mondaine, portait ces mots : « Aperçu dans l'assistance : M. et Mme de B..., « Mme Lina Dhers, le comte et la comtesse de H..., « Mme Dallier et son mari, Mme de Puyhardy et M. Gautron... » — L'autre était une de ces caricatures hâtives qui sont, depuis, venues à la mode, et s'intercalent en vignettes dans le chapelet d'une suite d'échos; au-dessous d'un dessin mi-partie sans grand caractère, se lisait cette légende imbécile : « L'Empire c'était la paix. — *L'Union* c'est la P. »

Ces deux méchancetés, l'une assez péniblement entortillée, l'autre simplement grossière, avaient, je l'avoue, passé pour moi inaperçues; mais elles n'étaient pas de nature à me surprendre. Si à Paris une femme, à condition de rester dans l'ombre, échappe, plus qu'ailleurs peut-être, aux commérages, n'est-ce pas surtout parce que les commérages trouvent aliment suffisant dans le nombre plus grand des femmes qui se montrent au soleil ou aux lumières? Mme de Puyhardy n'avait pas évité le sort commun. Placée en toute évidence, *générale* d'une armée d'avant-garde, elle avait, comme dit Piron, « été pas mal fusillée. » Pendant longtemps, les *fusilleurs* s'étaient servis d'armes sinon muettes au moins sourdes; les pétards en son déshonneur avaient été tirés en chambre, entre gens *bien informés;* on sait ce que le mot veut dire : « Comment! vous ignoriez cela! mais tout le monde est au courant! » Personne, en fait, n'est au courant; *tout le monde* suppose. On avait donc supposé, au hasard des faits du jour et des rencontres quotidiennes. J'ai indiqué comment la transformation de *l'Union* et surtout

l'entrée en scène de Gautron avaient eu pour effet de fixer les suppositions flottantes. Les voix dispersées s'étaient réunies, formant concert, et, dans le concert, discret d'abord, quelque goujat venait d'introduire la grosse caisse.

Or j'estime qu'un sage doit laisser courir les presque inévitables bruits vagues, pour cette unique raison que les relever, comme le mot l'indique, c'est les faire sonner un ton plus haut ; et j'en conclus ceci : dès que la sonorité est suffisamment précise, il n'y a plus ni raison, ni prudence, ni ménagements, ni crainte du scandale, ni hautain mépris à invoquer ou à affecter ; rien ni personne ne peut plus dès lors empêcher un honnête homme de corriger les bavards. Le silence, dès qu'il ne couvre plus la femme, déshonore le mari ; je tiens cette vérité pour indiscutable. Et, par le mot *corriger*, j'entends une *correction personnelle*, infligée directement, car l'honneur n'est point de ces choses qu'on envoie à la lessive.

Tandis que j'attendais Maxime, je me disposais donc à faire face à l'événement qui me paraissait inévitable, je me préparais à mon rôle de témoin. On sait assez que le témoin n'a pas de pire adversaire que son propre client quand il lui en faut combattre l'emportement, raisonner l'état nerveux, ou soutenir la faiblesse. Or les affaires du genre de celle dont je me considérais d'avance comme chargé excluent généralement chez l'offensé toute mesure et tout sang-froid. Aussi m'efforçais-je de prévoir la manière dont Maxime m'aborderait, ses premières paroles, sa disposition d'esprit, pour me tenir prêt à prendre immédiatement sur lui l'autorité nécessaire à l'accomplissement de ma mission. Je me le figurais plus sombre qu'exalté, raidi dans cette fausse froideur exaspérée qui constitue peut-être la pire des attitudes parce qu'elle implique presque toujours une irréductible indocilité. « Eloigné de Paris

depuis si longtemps, me disais-je, il n'était assurément au courant de rien; ces deux petites infamies ont dû le mordre à l'improviste comme des serpents au passage d'une haie. Il les a ruminées là-bas dans sa solitude, il les rumine dans la fièvre de son voyage, il les retourne et les tord pour en dégager la portée vraie; et, à quelque conclusion qu'il arrive, médisance ou calomnie, il voit assurément le monstre plus gros, plus noir et plus bruyant que nature. Il va m'arriver enragé. »

Il arriva très calme. Il me serra la main, s'informa de ma santé, me dit quelques mots de la sienne, demanda si je m'étais fait libre, et me remercia de lui avoir réservé mon temps. Puis il s'assit et garda le silence. Je le considérais avec une attention qui ne semblait point le gêner. Ses traits n'exprimaient ni colère ni embarras; il paraissait seulement las et triste; encore n'était-ce pas une lassitude, une tristesse de crise, dénotant l'écrasement d'un homme qui succombe sous un coup soudain; on les sentait anciennes déjà, lentement accrues, insensiblement mêlées à la trame même de la vie; elles enveloppaient l'être entier comme un vêtement familier.

Maxime me dit : « Puisque tu as reçu ma lettre et son contenu, tu devines sans doute ce que je viens faire à Paris. »

J'esquissai ce geste vague qui signifie : « Je m'en doute, » et il reprit d'une voix très calme :

— Je viens voir ma femme.

Je ne pus retenir un mouvement de surprise, car je m'attendais à tout autre chose. Maxime sourit et ajouta :

— Je compte que tu m'accompagneras dans cette visite.

De nouveau je sursautai, ne comprenant plus du tout.

— Mon cher, répondis-je avec une certaine aigreur, pour des rencontres de ce genre, on se dispense généralement de requérir des témoins.

Sans impatience, du même air las qui accompagnait chacun de ses mouvements, Maxime haussa les épaules. Assis près de ma table de travail, il avait attiré à lui un volume que ses doigts feuilletaient d'un geste très doux et qui me parut hésitant; mais sa voix n'avait rien perdu de son calme, quand il reprit :

— Je ne croyais pas t'étonner. Il paraît que, pendant ma longue absence, l'*idée* n'a guère progressé, puisque nous en sommes encore là. C'est simple pourtant. Depuis un an que j'ai quitté Paris, je ne suis plus guère au courant de rien, ni de la vie extérieure ni du fonctionnement intérieur de mon association conjugale. Or voici que cette association est mise en présence d'un fait qui me paraît, à moi, soudain et grave; je pense qu'il y a une décision à prendre, et je viens consulter mon associée.

Comme je me tournais vers lui avec vivacité, il étendit la main pour arrêter mes paroles.

— Oh! je t'en prie, dit-il, ne discutons pas cette théorie; cela ne servirait à rien. Juste ou fausse, quoi que tu en penses, quoi que j'en pense peut-être moi-même, elle a servi de base à notre pacte matrimonial; elle a été pour nous deux une question de raisonnement; elle demeure pour moi une question de probité.

Il se laissa retomber dans son fauteuil et continua doucement :

— Donc je viens consulter mon associée. Mais je crains, pour plusieurs motifs, de lui voir apprécier l'incident en question tout autrement que, moi, je ne le fais. Je doute qu'un exposé plus complet des circonstances modifie ma manière de considérer un fait brutal en lui-même; et je sais, par expérience, que mes raisonnements ne feront point varier l'opinion que, de

son côté, ma femme a pu en concevoir. Or nous ne sommes que deux, avec pouvoirs théoriquement égaux. C'est une impasse; je trouve même, à regarder froidement les choses, que notre combinaison conjugale présente là un vice capital auquel, jusqu'ici, je n'avais guère songé; on ne peut penser à tout. Si mes craintes sont fondées, notre conférence sera forcément stérile. Il me semble que, en pareil cas, les parties peuvent, sinon s'en rapporter à la décision d'un arbitre, du moins écouter ses avis désintéressés; c'est ce rôle de conseiller que je te prie d'accepter.

Bien que la création et le fonctionnement de *l'Union* m'eussent d'avance cuirassé contre bien des surprises, cette dernière excentricité me parut dépasser les bornes. Je me levai et vins regarder Maxime bien dans les yeux.

— Je ne sais pas, mon bon ami, lui dis-je, si tu te moques de moi; mais je le désire de tout mon cœur. J'aime mieux penser cela que te croire fou; bien que, après tout, il ne me plaise guère non plus de te voir prendre trop gaiement ce qui se passe.

Sans élever la voix, du même ton calme, Maxime demanda :

— Tu refuses de m'accompagner?

— Evidemment, et de la façon la plus formelle.

Il ferma les yeux comme un homme qui se recueille, puis il reprit lentement :

— Réfléchis bien avant de me refuser ce service. Je ne raille ni ne suis fou; je suis très malheureux, voilà tout.

Ces paroles furent dites avec tant de simplicité, une simplicité si douloureuse que je demeurai saisi, sans trouver un mot ni un geste. Je m'assis en silence. Maxime continua :

— Il y eut une époque où je me trouvais avec ma femme en parfaite communion d'idées; j'évoluais alors

en toute aisance sur le terrain très spécial où nous nous sommes volontairement placés; nos conférences, qu'elles eussent pour objet les travaux communs ou le fonctionnement intérieur du ménage, se passaient donc de témoins comme de commentaires; nous parlions la même langue et habitions le même monde. C'était avant que nos belles théories se fussent heurtées à la réalité. Le choc s'est produit, et nous avons eu notre journée de Babel. Mais cet accident n'a pas modifié le pacte initial, et voilà mon inquiétude aujourd'hui.

— Oui, fis-je avec hésitation en voyant que Maxime se taisait; c'est une explication toujours difficile.

— Sans doute, reprit-il; mais tu ne comprends pas bien. Tout autre mari, en pareille circonstance, remplirait son rôle d'instinct; ce rôle, il l'aurait dans le sang, dans les moelles, qu'il le dût à l'atavisme ou à la nature, et il serait sûr de le tenir à son honneur pourvu qu'il eût un peu de cœur et de volonté. — Mais moi! moi, j'ai accepté, choisi une autre position et j'ai peur de ne la plus bien concevoir; il me semble que je n'ai plus la vision nette des droits, des devoirs, des sentiments même qu'elle m'impose. J'ai peur de sentir ce qui ne m'apparaît plus clairement comme la raison entrer en lutte avec ce qui pourrait bien n'être pas uniquement un préjugé, et de m'égarer dans ce conflit, et de ne pas trouver, pour m'y tenir, le juste milieu entre l'odieux et le ridicule.

— Et voilà, continua-t-il après un silence, pourquoi j'ai besoin que tu sois présent à cet entretien. Je suis bien las, résigné, je le crois; mais qui me dira à moi-même ce qu'il y a d'exaspération au fond de cette lassitude? Et qui sait si cette exaspération, venant à se révéler, ne placera pas sur mes lèvres un langage que moi seul peut-être au monde n'ai pas le droit de tenir? Me vois-tu disant aujourd'hui à Armande Vildieu : « Je suis le maître, le chef, et je veux! » Ce serait in-

juste et ce serait grotesque. Et la vois-tu montant au même diapason et me répondant en femme qui se révolte contre un mari tyran! Tout plutôt que cette ignominie! — Je tiens donc à me placer vis-à-vis de ma femme et à m'enfermer avec elle sur un terrain qui ne nous permettra pas de tels écarts et qu'elle doive elle-même accepter, le seul terrain d'ailleurs qui soit désormais possible pour nous; c'est-à-dire que je veux enlever à la question tout caractère *conjugal*, au sens courant du mot, la débattre placidement comme une affaire, comme un règlement d'ordre intérieur que l'on peut soumettre à l'appréciation d'un tiers. Voilà ce que je te demande : préserver deux malheureux, qui n'ont su ni voulu être époux, de sombrer dans une lamentable querelle de ménage.

J'ai fait de mon mieux pour reproduire les paroles mêmes de Maxime; en les relisant aujourd'hui, je n'y retrouve plus moi-même leur poignante signification; il leur manque le ton, l'accent, la vie. Mais, alors, comme elles traduisaient puissamment la détresse profonde d'une âme honnête et droite se débattant au fond de l'impasse où l'a jetée sa volonté et où sa probité la retient!

— C'est absurde! murmurai-je malgré moi.

— Ah! fit-il, absurde! peut-être. Mais si ce dénouement est absurde, c'est que notre conception de la vie est absurde tout entière. Je ne dis pas non; qu'y puis-je faire? Les prémisses ont été librement posées, la conséquence doit être subie avec courage.

II

Le garçon de bureau qui nous reçut dans l'antichambre de la Direction nous déclara que « ce n'était

pas le jour de Mme la Directrice», et nous demanda si nous avions rendez-vous.

Maxime, en répondant négativement, ne put retenir un léger sourire.

— Alors, affirma le garçon, je ne puis annoncer ces messieurs; Mme la Directrice est occupée et ne reçoit pas.

— Je crois que vous vous trompez, mon ami, repris-je avec assurance. Mme la Directrice nous recevra quand elle connaîtra mon nom.

Le garçon eut un geste de soumission.

— Si monsieur veut me remettre sa carte, fit-il.

Mme de Puyhardy était assise à son bureau; elle écrivait ou donnait des signatures, je ne sais plus au juste. Sans lever la tête, sans cesser d'écrire, elle fit vers moi de la main gauche un geste de bon accueil en disant, de sa belle voix grave et calme :

— Eh bien, cher ami, que venez-vous me dire de beau?

Je me taisais, un peu embarrassé de mon personnage, et ne sachant trop comment démasquer Maxime; il s'avança.

— Pardon, chère Armande, dit-il; Henri est seul annoncé, mais nous sommes deux.

Elle leva vivement les yeux et regarda son mari avec un sourire étonné.

— Comment! C'est vous! s'écria-t-elle en lui tendant les mains. Vous me faites des surprises maintenant! Savez-vous que c'est très gentil! Mais quelle idée a eue ce garçon de ne me rien dire!

— Ah! voilà! répondit Maxime sur le même ton; c'est que je ne lui ai rien dit moi-même, et, comme il ne me connaît pas...

— Etes-vous devenu si enfant? reprit Armande en riant.

— Mon Dieu, non ; mais, voyez-vous, je ne savais trop comment me faire annoncer. Il avait l'air si gourmé, ce garçon, en nous déclarant que vous n'étiez pas visible, que je n'ai plus osé me présenter comme votre mari ; et j'avais peur de provoquer ses questions en lui donnant ma carte.

Armande s'était levée et nous désignait des sièges ; elle haussa les épaules, affectueusement indulgente.

— Vous serez toujours le même. — Mais, voyons, quel grave motif a pu vous faire quitter votre cher Berri si soudainement que vous ne m'en ayez pas prévenue par un mot ?

— C'est justement pour discuter avec vous le plus ou moins de gravité de ce motif que je suis ici. Quant à moi, mon empressement, qui me fait passer par-dessus la crainte de vous déranger, prouve assez que je le considère comme sérieux, et des plus sérieux. En tous cas, le voici.

Et Maxime mit sous les yeux d'Armande les deux journaux sur lesquels les passages qu'il m'avait envoyés en découpures se montraient encadrés d'un trait de crayon rouge. Armande lut, rapidement d'abord, puis, une seconde fois, plus posément ; puis elle s'enfonça dans son fauteuil, paraissant réfléchir, les yeux vagues, les doigts promenés légèrement sur le bord de la table. Enfin elle se redressa, s'accouda sur son pupitre et regarda son mari fixement.

— Eh bien ? fit-elle.

— Pardon, reprit Maxime ; j'ai, je crois, donné à peu près mon opinion. C'est la vôtre maintenant que je voudrais connaître, et je vous demande à mon tour : Eh bien ?

— Mon opinion, c'est que voilà deux polissonneries.

— Sans doute ; mais ensuite ?

— Ensuite ? Ah ! là-dessus, mon cher, je ne suis pas très préparée. On ne saurait songer à tout ni tout pré-

voir; il y a des éventualités sur lesquelles je n'ai pas encore réfléchi, et celle-ci, je l'avoue, est du nombre. Mais il ne s'agit que de bien envisager la question et je vous remercie de me l'avoir signalée.

Il se fit un court silence que Maxime rompit en disant très simplement :

— Expliquez-vous un peu mieux, Armande, je vous en prie.

— Voici, mon ami. Tout est nouveau dans une situation aussi nouvelle que la nôtre. Nous avons quitté le chemin battu que tracent et limitent, comme deux haies, les broussailles des préjugés ; nous avons la prétention d'ouvrir une route plus droite, plus nette, plus lumineuse ; mais nous marchons sur un terrain mal déblayé et nous avons à éclairer chacun de nos pas. Or voici devant nous quelque chose de mal connu que l'ancien sentier contourne d'une certaine manière; il convient que, nous, nous l'examinions de près pour savoir si nous devons passer par-dessus ou le tourner comme tout le monde. Cet examen, mon Dieu! nous le faisons presque à chaque enjambée, et, jusqu'ici, nous nous en sommes tirés, je crois.

— Bien! dit Maxime en faisant de la tête un geste d'assentiment.

— Ces petites infamies, reprit Armande du ton d'un professeur qui discute une espèce, ces petites infamies ont l'intention d'avancer que j'ai un amant, et que cet amant est M. Gautron. Placez la femme ordinaire, la femme conventionnelle, en présence d'une semblable allégation ; elle s'indignera sans aucun doute.

— Et le mari interviendra.

— Et le mari interviendra; mais, si vous le voulez bien, occupons-nous d'abord de la principale intéressée. Elle s'indignera parce que cette allégation, d'après les données des conventions sociales, tend à la déshonorer.

— Bien! répéta Maxime.

— Maintenant, la question est celle-ci : M. Gautron se jugera-t-il déshonoré dans la même mesure? Evidemment non. Les mêmes conventions qui obligent Mme de Puyhardy à rougir tiennent que M. Gautron a fait *son métier d'homme*, et qu'il l'a même fait assez bien pour en tirer gloire. Le même acte accompli en commun par deux êtres est honte pour l'un, gloriole pour l'autre, sans qu'on puisse donner de cette contradiction d'autre raison que la dissemblance physique des deux acteurs. J'en conclus, avec la logique pure, que l'acte est, en somme, indifférent; c'est un dessin neutre que l'observateur regarde à travers des lunettes claires ou des lunettes noires.

Comme je ne pouvais retenir un geste d'improbation, Armande agita la main pour m'inviter au silence.

— Attendez, attendez, dit-elle vivement. Je n'affirme rien encore; je ne bâtis pas de théorie; je cherche la vérité, en discutant, je vous jure, très sincèrement, très loyalement, de la façon la plus désintéressée. Et voici une considération nouvelle : Si ces deux notes, intervertissant les sexes, eussent dénoncé la présence en public de M. de Puyhardy et de Mme Gautron, M. de Puyhardy aurait-il pris le train avec une précipitation aussi émue? Non, n'est-ce pas? C'est donc en ma qualité de *femme* que je dois me trouver offensée. Vous avez déjà pris la peine de me l'écrire, et je ne dis pas non; mais j'en cherche, de très bonne foi, l'explication; et je la veux trouver, pour m'indigner à bon escient.

Maxime avait écouté sa femme avec une extrême attention, sans une exclamation, sans un geste; je remarquai seulement qu'il avait pâli et que ses lèvres tremblaient.

— Vous raisonnez, dit-il, ma chère Armande, avec un sang-froid que je voudrais admirer. Je vais m'effor-

cer de parler votre langage, bien que ce ne me soit pas très facile.

— Je le sais, hélas! soupira Armande; je ne le sais que trop.

— Oui, vous devez le savoir; mais peu importe maintenant. Voulez-vous me permettre de me placer, moi, au point de vue du *mari conventionnel?* Il aura, lui, un raisonnement aussi simpliste, aussi peu alambiqué que celui de sa femme. Il se dira que le fait avancé est ou vrai ou faux; que, dans le premier cas, il doit tuer l'assassin de son bonheur, et, dans le second, châtier le calomniateur de son foyer.

— Ah! murmura Armande d'un ton découragé, si les grands mots s'en mêlent, la discussion devient inutile.

— Grands mots, soit! il faut de grands mots pour traduire les pensées profondes. Réduire en aphorismes glacés le problème de la vie, ce n'est pas le résoudre, ce n'est même pas l'étudier; c'est en effleurer la surface. Votre étroit filet de raisonnements prétend embrasser tout en ses mailles géométriquement rigides; mais vous ne faites que l'étendre, vous ne l'enfoncez pas; et tout ce qui est au profond de l'humanité lui échappe, le désir et l'amour, la douleur et la joie, la passion, en un mot, c'est-à-dire la vie.

— Prenez garde, Maxime! Vous allez vous donner le ridicule de me faire une scène de jalousie.

— Et quand cela serait!... me déniez-vous aussi le droit d'être jaloux?

— Vous...! Ah! mon pauvre ami!

Ce cri sonna si étrangement dans le brusque silence qu'Armande en parut elle-même surprise; une légère rougeur monta à ses joues. Elle reprit en haussant les épaules :

— Je ne veux vous supposer ni assez humble pour croire ce qui n'est pas, ni assez naïf pour vous offenser de ce qui peut être.

Maxime se taisait et la regardait. Il semblait moins écouter ses paroles que chercher à en lire, sur tous les traits de son visage, le sens profond ; et le silence retomba entre nous, lourd et triste. Maxime le rompit enfin d'une voix toujours calme et dont le tremblement, à peine perceptible, ne décelait qu'une lassitude découragée.

— Vous avez raison, Armande ; de vous à moi, la jalousie serait ridicule et déplacée. Rayons-la donc de nos relations... comme nous en avons rayé tant d'autres choses.

De nouveau, elle eut un bref haussement d'épaules ; sa main fit un geste, comme pour écarter de la discussion une objection oiseuse, et elle reprit presque gaiement :

— Eh bien, puisque, grâce à la présence de notre ami, nous voici réunis en conseil... de guerre, voyons *si* et *comment* il me conviendrait de relever ces deux polissonneries.

— Voulez-vous me permettre, interrompit vivement Maxime, de vous donner immédiatement mon avis, qui, peut-être, déplacera la question ? J'estime en effet que vous n'avez, vous, ni à agir ni à relever quoi que ce soit, et que c'est à moi seul à intervenir.

— Vous, Maxime !... et à quel titre ?

Jouée ou non, la surprise que traduisait cette exclamation paraissait si naïve que nous demeurâmes un moment, Puyhardy et moi, interdits comme des gens qu'embarrasse la démonstration demandée d'une vérité trop évidente.

— Vraiment, reprit enfin Maxime avec un sourire, c'est une conversation difficile que celle où chaque mot doit être précédé de sa définition. Dites-moi, Armande ; entendez-vous mettre en discussion les vérités les plus élémentaires de la vie, ou bien, dans votre dédain su-

perbe de la réalité, les avez-vous oubliées tout simplement ?

— Mon Dieu, cher ami, ma question ne méritait pas une objurgation aussi solennelle. J'applique au cas présent la méthode que j'ai adoptée pour règle... et vous aussi quelque temps, je crois. — Cette méthode me conduit à ce dilemme très clair, qui explique ma surprise : Dans les deux extraits de journaux mis sous nos yeux, il y a ou il n'y a pas offense. S'il n'y a pas offense, à propos de quoi partiriez-vous en guerre ? S'il y a offense, comme elle s'adresse à moi seule, qu'iriez-vous faire dans la bagarre ?

— Voilà, ma chère Armande, deux *si* que vous me permettrez de trouver étranges.

— Eh bien, soit ! supprimons-les. — Je demeure, vous le voyez, préoccupée de cette différence inexplicable entre l'homme qui peut accueillir l'accusation avec un sourire fat, et la femme qui la doit repousser avec horreur. J'entends bien qu'au combat de l'amour, — c'est un combat, paraît-il, — l'homme est un vainqueur qui s'en glorifie, la femme une vaincue qui s'en voile la face ; je le sais, je l'entends, mais je ne le comprends pas, et je me demande pourquoi, simplement. La réponse vous embarrasserait sans doute ; n'en parlons plus ; mettons qu'il y ait offense. D'ailleurs cela peut être vrai. En pareille matière, c'est l'intention qui fait tout, et, ici, l'intention n'est évidemment pas obligeante. — Eh bien ! je suis offensée. Qu'en concluez-vous ?

— Je n'en conclus rien encore. J'observe seulement que je suis votre mari, et, si peu de sens que ce mot ait entre nous, je ne puis admettre pourtant qu'il n'en ait aucun.

Armande se tut un moment, les lèvres serrées, le sourcil froncé ; puis, frappant la table avec impatience, elle s'écria :

— Allons! Maxime; ne tournez donc pas tant autour du pot! Vous vous êtes gâté à la campagne, mon ami. Vous venez à moi, flanqué d'un témoin solennel, et, au lieu de l'utiliser, vous battez les buissons pour me faire croire que vous n'avez pas votre petit plan arrêté dans votre tête. Prenez donc une attitude plus digne de nous deux, et dites franchement ce que vous avez résolu de dire.

Sous cette vive attaque, Maxime n'avait pas bronché; il reprit doucement, sans se départir de son calme fait de fatigue et de désillusion :

— Je vous dirai donc, Armande, non point ce que j'ai résolu de dire, non pas même ce que je pense, mais ce que pense tout le monde. Au-dessus, ou à côté tout au moins des raisonnements philosophiques, il y a les *convenances*, qu'il faut bien subir tant qu'on ne les aura pas changées. Or ces convenances, à tort ou à raison, ont confié au courage du mari l'honneur de la femme.

— En conséquence, vous vous proposez de venger cet honneur. A force de circuits, nous voici arrivés enfin! — Et je n'ai pas à demander ce que vous vous promettez de faire; il s'agit évidemment de l'éternel pistolet et de l'éternelle épée. Vous allez, le poing sur la hanche, provoquer ceux qui ont parlé, ou celui dont on a parlé. — Eh bien! mon cher ami, j'en suis fâchée pour votre héroïsme; mais retenez bien ceci.

Elle se leva, les deux mains appuyées sur son bureau, le buste en avant, le visage dur, regardant son mari dans les yeux :

— Je ne le veux pas.

Et, comme Maxime se redressait d'un mouvement brusque, elle étendit le bras vers lui pour arrêter les paroles qu'il allait dire.

— Oh! ne protestez pas! De toutes les tyrannies de l'homme, il n'en est qu'une plus odieuse et plus in-

sultante pour nous que celle dont vous voulez faire étalage. Ne comptez pas que je m'y soumette. — Parfaitement; le fait par lequel l'homme prend à son compte l'injure adressée à la femme est un geste de propriétaire beaucoup plus que de protecteur; et je répudie l'un comme l'autre. Que vous posiez sur nous l'écriteau : « Chasse gardée, » ou que vous vous érigiez en matamores devant nos pudeurs soi-disant effarouchées, le principe est le même, précisément celui que je combats. Je ne suis pas votre propriété, mon cher; et, si j'avais besoin de votre protection, je ne serais pas ici.

Il m'est impossible de rendre mieux le ton de ces paroles qu'en disant qu'elles *claquaient* dans l'air comme un coup de fouet ou comme une amorce qui éclate. Maxime ne quittait pas sa femme des yeux; il l'écoutait attentivement, sans surprise, sans colère, dans l'attitude froide et raidie de l'homme qui s'est d'avance préparé à tout. Il se leva et prit son chapeau du même geste calme qu'il aurait eu à l'issue d'une entrevue d'affaires qui n'aurait pas abouti.

— Voilà qui est à merveille, dit-il sans élever la voix. Des deux faces de la question, vous en avez analysé une, celle qui vous regarde, avec tant de netteté et de chaleur qu'il est aisé de voir qu'elle vous préoccupe uniquement. Je ne discute pas ce premier point de vue, et vais maintenant m'occuper de celui qui m'est personnel.

Il avait ouvert déjà la porte; mais, d'un mouvement souple et rapide, Armande se jeta au-devant de lui.

— Ce qui veut dire?... demanda-t-elle anxieusement.

Maxime eut un moment d'hésitation, puis, haussant les épaules :

— Au fait, dit-il, il est conforme à nos conventions matrimoniales que j'expose ma manière de voir aussi

candidement que vous la vôtre. Je ne dis pas que je me sois positivement attendu à vous voir prendre le seul parti qui fût à prendre, celui auquel se serait instinctivement arrêtée toute autre femme; pourtant je l'espérais peut-être un peu... oui, j'avais la naïveté de l'espérer. Mais n'en parlons plus. — Nous n'avons pas d'autorité l'un sur l'autre, et nous sommes, par conséquent, libres chacun de notre côté. Vous avez envisagé *votre* offense et conclu au pardon; je pense autrement de la *mienne*.

— La vôtre! Et qui vous a offensé? Et en quoi? Et de quoi vous mêlez-vous?

Pour la première fois, un rapide éclair passa dans les yeux de Maxime; ses mains se crispèrent; pourtant il se contint encore et, se retournant vers moi :

— Mon cher ami, fit-il, je suis aise que vous soyez venu pour voir et pour entendre. Si je vous avais rapporté une semblable parole, vous en auriez fait honneur à mon imagination.

— Ah! sans doute! il se refuserait comme vous à croire à l'audace de ma protestation. Cette tyrannie dont je parlais tout à l'heure, la plus vile de toutes, ne l'a-t-il pas dans le sang comme vous! — Vous parliez d'offense! Qui donc m'offense plus gravement que vous-même au moment où vous intéressez à vos prétentions sur ma personne, non plus seulement votre désir de bête ou votre lourde tendresse d'homme, mais votre épaisse vanité d'acquéreur! Il n'est plus question d'une blessure faite à votre amour, il ne s'agit plus d'une injure adressée *à moi;* c'est *vous*, personnellement *vous* qui vous sentez outragé; outragé si je souris, outragé si l'on me sourit, outragé si quelqu'un raconte cet échange de sourires! Non pas peiné, vous comprenez bien; non pas désolé, meurtri; non, *outragé*, comme l'Espagnol par celui qui marche dans son ombre. Eh bien! je vous défends de m'infliger cette humiliation;

je ne veux pas être la femelle qu'on se dispute à coups de poing ; et, si vous ne me comprenez pas encore, je dirai mieux : Je veux être *moi*, entendez-vous ? *être moi-même*, et non le simple accessoire de votre personnalité.

Elle parlait vite, d'un ton âpre et saccadé, si rapprochée de son mari qu'elle devait, pour le regarder dans les yeux, lever la tête, et son menton avancé, que cette attitude mettait encore en relief, donnait à son visage une expression encore plus accentuée de dureté et d'obstination. Lui, demeurait immobile, respirant avec peine ; visiblement, il faisait, pour se contenir, des efforts inouïs. Pourtant il parvint à répondre d'une voix posée, un peu sourde :

— Vous défendez âprement ce que vous croyez être votre dignité ; laissez-moi défendre comme je l'entends ce que je sais être mon honneur. Dans le contrat intervenu entre nous, votre part de liberté a été grande, et je l'ai respectée avec une probité poussée jusqu'au scrupule. Imitez-moi.

— Ah ! notre contrat ! Ah ! les beaux espoirs d'autrefois ! Comment osez-vous en parler aujourd'hui ! Pourquoi me rappelez-vous que j'ai été assez folle pour vous offrir ce que vous êtes incapable de comprendre !

Brusquement, presque avec violence, il saisit les mains qu'elle tendait vers lui.

— Malheureuse enfant ! est-ce vous qui reprochez aux autres de n'avoir pas compris, de ne pas comprendre ! — Oui, enfant ! Vous avez beau vous affubler de titres pompeux et vides : créatrice de mouvement intellectuel, fondatrice d'œuvre, directrice d'un groupe de dévergondées ou de sottes, de niais ou de roués, vous n'êtes qu'une enfant à l'esprit débile et entêté. Vous jouez avec le plus haut des problèmes sociaux comme un marmot avec les armes de son père. Assise au gouvernail, puérilement grave, vous vous attachez

à tenir la barre rigidement droite, sans soupçonner même que la marche d'un navire dépend du mouvement du vent et des flots. A peine partez-vous, et déjà votre barque ressemble à un radeau de naufragés. Voyez les Dallier, les Defert, et tout le petit personnel de votre maison, et votre frère Charles, et Mme Charmet, qui a dû s'enfuir en tremblant pour la sécurité de son propre bonheur. Seuls prospèrent, seuls s'engraissent la laideur physique et morale avec les Boussu, l'impudence avec les Gautron. — Et vers quel but marchez-vous à travers toutes ces ruines?... Regardez-nous donc tous les deux!

Il se tut; dédaigneusement elle demanda :

— Est-ce tout?

Lui tenant toujours les mains, il fit encore un pas vers elle, et, d'une voix plus basse :

— Non, dit-il, ce n'est pas tout; et vous le savez bien; vous savez bien que je n'ai pas dit encore, que je n'ai jamais dit la plus grande de vos fautes, la plus lourde de vos responsabilités.

D'un mouvement brusque, elle s'était redressée, hautaine; mais, dans ses yeux élargis au milieu de son visage pâle, un trouble montait et une inquiétude inavouée. Maxime continuait, d'une voix basse et ardente :

— Oui, vous me comprenez. Dieu sait que j'ai fait de mon mieux pour ressaisir le fardeau sacré que vous laissiez glisser de vos doigts; Dieu sait que je me suis attelé avec passion à la tâche douloureuse de réparer l'irréparable, de faire fleurir dans cette existence chancelante une vitalité sans racine et sans sève. Mais toute la tendresse d'un homme ne peut accomplir ce miracle de maternité. — Et je me suis tu des mois, des années, n'osant moi-même ouvrir les yeux sur cette plaie saignante de mon cœur.

Il lui releva les mains, il les étreignit convulsivement, tandis qu'il laissait échapper enfin le cri si long-

temps comprimé de son indignation et de sa douleur :

— Mais je parle aujourd'hui, je parle puisque tu oses réclamer tes droits, toi, toi! femme qui n'as pas su donner le bonheur, mère qui n'as pas su donner la vie!

III

Au moment où Maxime, quelques instants auparavant, s'était dirigé vers la porte, je l'avais précédé, en sorte que, quand Armande s'était jetée au-devant de son mari, je m'étais trouvé seul dans le vestibule, séparé d'eux par la tenture à demi retombée.

Comme j'hésitais à rester encore ou à partir, je sentis que l'on me touchait l'épaule; je me retournai et vis auprès de moi Mme des Neddes qui mettait un doigt sur ses lèvres.

— Il est ici? demanda-t-elle à voix basse.

Je fis un signe affirmatif.

— Alors, au nom du Ciel! venez un instant, venez me parler là, dehors!

Je la suivis dans la galerie voisine; elle m'attira près d'une fenêtre et leva vers moi un visage bouleversé; ses lèvres tremblantes ne purent articuler une parole. Elle se laissa tomber sur une banquette et se mit à pleurer amèrement.

— Mon Dieu! m'écriai-je; qu'y a-t-il?

Elle fit un effort violent pour parler; mais, dans le murmure confus de ses paroles noyées de larmes, je ne pus distinguer que ces mots péniblement hachés :

— L'enfant... l'enfant...

Déjà énervé par la longue scène à laquelle je venais d'assister, je ne pus m'empêcher de m'asseoir à côté de Mme des Neddes et de lui prendre la main avec impatience en répétant :

— Eh bien!... l'enfant...? Qu'arrive-t-il?

Elle agita la main comme pour me prier d'attendre qu'elle fût parvenue à dompter son émotion; et, un instant après, en effet, elle put me dire, d'une voix relativement calme :

— L'enfant se meurt, mon cher monsieur! C'est un malheur affreux! L'enfant se meurt.

— Mais où? comment? de quoi? demandai-je affolé.

— Chez moi. Maxime est arrivé ce matin avec la pauvre petite. Elle ne semblait pas malade; seulement, pendant le voyage, elle s'était plainte du froid, et elle paraissait un peu maussade et triste. Mais, la mignonne, elle était si débile, si souvent fatiguée que cela ne la changeait guère. Aussitôt après le départ de son père, elle a été prise d'une crise affreuse, vomissements, syncopes, sueurs froides... impossible de la calmer... — Ravermey habite auprès de chez moi, vous savez; je l'ai envoyé chercher; il est venu aussitôt, et il dit... — les larmes la reprirent, étouffant de nouveau sa voix — il dit que c'est une entérite cholériforme... il dit qu'elle est perdue!...

Je demeurais consterné, étourdi par la soudaineté de la catastrophe, et répétant sans trouver d'autres mots ni d'autres pensées :

— Ah! mon Dieu! Quel malheur!

— Et Maxime! reprit Mme des Neddes, comment va-t-il recevoir la nouvelle? Depuis trois ans qu'il a suspendu sa vie à cette frêle existence, qu'il en a fait sa consolation et sa torture! — Il faut le prévenir pourtant, il faut qu'il voie encore son enfant vivante. — Mon cher monsieur, je fais appel à votre amitié pour lui. S'il me voit ici, il devinera trop vite, le coup sera trop rude. Je vous en prie, préparez-le, ménagez-le!

Je hasardai timidement :

— La mère aussi est là.

Mais Mme des Neddes eut un geste d'impatience et de colère.

— Ah! ne compliquons pas les choses! On la préviendra, évidemment; mais occupons-nous de Maxime d'abord.

Elle me serra la main d'une étreinte désolée, et elle partit, toujours vive et brusque, les épaules secouées par des frissons qui ressemblaient à des sanglots.

Je restais debout, indécis, ne sachant comment aborder ma redoutable tâche, quand je vis Maxime venir à moi, cherchant, à force de volonté, à se composer une attitude calme que démentait seul le geste un peu fébrile avec lequel il pétrissait la pomme de sa canne. Heureusement, il ne s'aperçut pas de mon trouble.

— Pourquoi m'as-tu quitté? demanda-t-il en me prenant le bras. Mais oui, oui; je comprends; c'était une rude corvée que je t'imposais là, mon pauvre ami. Pardonne-moi et retournons chez toi, veux-tu? Je voudrais mettre un peu d'ordre dans mes idées avant d'arrêter le parti à prendre.

J'essayai de répondre; mais ma gorge me sembla tout à coup serrée à ne pas laisser passer une parole; nous descendîmes l'escalier en silence. Dans le hall seulement, je retrouvai la force de lui dire :

— Et ta fille? Jeannette?

Ma voix s'étranglait de nouveau; je dus m'arrêter. Il marchait auprès de moi, les yeux à terre, si profondément absorbé qu'il ne remarqua pas mon émotion et répondit un peu distraitement :

— Jeannette est chez ma tante des Neddes. J'aurais bien voulu ne pas l'amener ici. Seulement, que faire? Il fallait bien venir, absolument. Alors, tu comprends, je ne pouvais pas la laisser seule là-bas pour un temps indéterminé. Pourtant j'aurais bien préféré ne pas l'amener. — Elle a eu un peu froid, j'en ai peur. —

Ah! ce voyage!... Et dire que j'ai dû le faire pour...

J'avais eu le temps d'affermir ma voix; je repris, entrant dans son ordre d'idées :

— Oui, à cette époque, le voyage n'est pas bien sain pour les enfants... surtout quand ils sont délicats.

— Sans doute, fit-il; mais c'est un des malheurs de ma position.

Il serra nerveusement sa canne, soupira et se tut. Je sentais mon courage défaillir; et pourtant il fallait parler; nous arrivions sur le boulevard, et déjà il faisait signe à un fiacre. Je repris en hésitant :

— Et... elle a bien supporté la fatigue?...

— Je l'espère, répondit-il en se retournant pour me regarder avec surprise. — Mais... pourquoi?...

Je détournai la tête; il me saisit par les épaules, m'attira à lui et me regarda avec anxiété; mes yeux se remplirent de larmes. Un moment il demeura immobile devant moi, me regardant avec une fixité intolérable; puis il devint affreusement pâle, me repoussa brusquement et se mit à remonter le boulevard d'un pas précipité. Je le rejoignis en hâte et lui pris le bras.

— Maxime!... je t'en prie... Maxime!...

— Tais-toi! tais-toi, fit-il d'une voix sourde. Au nom du Ciel, tais-toi!... J'ai compris... Tais-toi, pour l'amour de Dieu!

Je hélai une voiture et jetai au cocher l'adresse de Mme des Neddes. Maxime demeurait muet, les yeux secs; quand je tentais de lui parler ou de prendre sa main, il m'imposait silence d'un geste très doux.

IV

L'enfant gisait, presque perdue dans un grand lit traîné en hâte au milieu de la chambre. Les yeux mi-clos, les menottes crispées, la bouche péniblement

entr'ouverte, elle semblait avoir épuisé dans un dernier cri, dans un dernier frisson de douleur, toute sa puissance de souffrir, et s'en aller maintenant à la dérive, comme un pauvre petit noyé du grand fleuve douloureux de la vie.

A notre entrée, Ravermey était venu au-devant de Maxime, les bras ouverts, et, sans une parole, l'avait longuement étreint sur sa poitrine. Maxime n'avait fait aucune question, comme si d'inutiles détails lui eussent paru chose vaine devant le grand fait qui venait soudainement l'écraser. Il s'était assis près du lit, muet toujours, et il contemplait l'enfant.

Les heures s'écoulaient et nous demeurions ainsi, inactifs et silencieux, ayant renoncé aux efforts stériles, et, dans notre impuissance, regardant le drame s'accomplir. C'est un mystère si doux que la mort d'un enfant! ces courtes existences, que la pitié divine semble dénouer avant que sonnent les heures douloureuses, présentent une énigme si pleine de paix et de douceur!

Mme des Neddes m'appela dans un angle de la chambre et me dit à mi-voix :

— Après tout, vous aviez raison; c'est la mère. Je vais la prévenir, n'est-ce pas?

Je fis un signe d'assentiment; elle écrivit quelques mots sur une carte qu'elle donna ordre de porter immédiatement à *l'Union*, et nous reprîmes nos places autour de Jeanne.

Une heure s'écoula encore. Puis un violent coup de sonnette retentit et des voix haletantes se firent entendre dans le vestibule. Au même instant, un frisson secoua le corps de l'enfant qui sembla faire, pour se soulever, un faible effort; une expression d'angoisse se fixa un moment sur son petit visage contracté, puis

disparut, s'éteignit, comme enlevée par un souffle léger. Ravermey, se penchant, déposa un baiser pieux sur le front de la petite morte.

— Maxime, dit-il, embrassez-la *maintenant*.

Mais Maxime s'était redressé; il écoutait. Un pas précipité traversait la pièce voisine. Armande parut sur le seuil et s'y arrêta en poussant un cri de douleur et d'effroi. Debout devant le lit, les bras étendus comme pour en défendre l'approche, Maxime la regardait avec une expression que rien ne pourrait traduire; ses lèvres tremblantes découvraient ses dents qui s'entre-choquaient. Il leva la main, montrant la porte d'un grand geste implacable, et, de sa gorge serrée, ce mot jaillit comme une malédiction :

— Sortez!

HENRY-C. MOREAU.

CENT JOURS DU SIÈGE

A LA

PRÉFECTURE DE POLICE

(Suite)

X

Les Tuileries après les désastres. — Os du bras droit de Charlemagne. — Réveille-matin de Frédéric II. — Affiches rouges. — Le général ne capitulera pas. — Le Comité central en formation. — Le domicile des absents. — Avant et après Buzenval.

. . . .
. . . .

La préfecture de police se trouva, au début du bombardement, en face d'une dénonciation inattendue, étrange. Le 12 janvier, un officier d'artillerie d'un grade important m'apportait une révélation pour laquelle il réclamait le secret. Il croyait remplir un devoir en signalant à la vigilante attention des magistrats des détournements commis au château des Tuileries dès la première nouvelle des désastres des champs de bataille. Des caisses, des malles avaient été composées et bien fermées ; malgré leur nombre, leur volume et leur poids, on les avait enlevées en se cachant; par ordre de l'impératrice, une maison du quartier voisin de la barrière de l'Etoile, peut-être de l'avenue de la Reine-Hortense, avait reçu les unes ; les autres avaient été déposées dans un entresol de la rue de Rivoli.

Après avoir essayé de connaître les mobiles d'une communication singulière dans sa forme et dans son objet, le préfet de police obéit aux exigences de sa fonction. J'envoyai chercher Dumoreix, bijoutier de la rue de la Paix, propriétaire apparent d'un immeuble qui avait figuré dans la fortune de l'impératrice. En même temps, deux commissaires de police étaient délégués ensemble pour saisir et inventorier contradictoirement les valeurs sorties des Tuileries.

Surpris par la visite d'un troisième commissaire de police qui devait parapher ses livres, l'honorable négociant, fourvoyé dans une affaire aux apparences graves, suivit le fonctionnaire qui le conduisit chez le préfet. Dumoreix était encore vêtu du costume de capitaine de la garde nationale. Après quelques hésitations, calmé par l'attitude et le langage du magistrat, qui cherchait la vérité sur son rôle, il confessa la situation que lui avait préparée son désir d'être agréable aux Tuileries. Il put alors retourner chez lui, pendant qu'on plaçait sous les scellés les magnifiques tableaux hollandais et belges, ornements du cabinet de l'empereur, que des emballages défendaient contre les risques des voyages.

Peu après, rue de Rivoli, chez l'homme de confiance de Napoléon III, Bélin, son ancien valet de chambre dans le château de Ham, les commissaires de police trouvaient deux grandes caisses noires; elles furent ouvertes par eux. Un double inventaire analysa leur contenu qui fut immédiatement replacé, renfermé et protégé par des scellés; les caisses, dans cet état, furent transportées dans le cabinet même du préfet. Celui-ci, sur l'heure, convoqua pour vérifier la fidélité des scellés et des inventaires, et aussi pour disposer des objets après un récolement contradictoire, le liquidateur de la liste civile, placé en présence du ministre des beaux-arts et du ministre des finances. M. Vavin représentait la liste civile; Ernest Picard était assisté de Buau, son chef de cabinet; avec un pouvoir de M. Jules Simon, M. Saint-René-Taillandier personnifiait le ministère des beaux-arts.

Les scellés furent rompus, après leur examen par chacune des parties intéressées; l'on trouva dans les caisses d'abord les registres tenus par et pour Napoléon; le premier datait de la prison de Ham, de 1834. Les assistants remarquèrent qu'à cette époque le futur empereur était réduit à emprunter de son serviteur une bien petite somme d'argent; sa pénurie était telle qu'il avait besoin de quelques cents francs. Depuis, la situation de la caisse avait changé singulièrement ; celle des derniers jours de juillet 1870 était parfaitement établie. Dans cette comptabilité intéressante, on ne constatait qu'un vide de trois années : les registres de 1850, 1851 et 1852 avaient été supprimés.

Au milieu de ces documents financiers, les inventaires avaient numéroté et précisé : « Un pli cacheté; » il portait avec la signature de Napoléon III cette suscription, sans date, de son écriture : « Papiers à brûler après ma mort. »

Ernest Picard chercha et trouva l'enveloppe indiquée. Au moment de la déchirer pour en saisir le contenu, il écouta l'observation du préfet qui le priait de réfléchir et de s'honorer en respectant un secret que le prisonnier de l'ennemi avait imposé même à sa famille. Mais, en souriant, le ministre ouvrit d'un coup le pli roulé dans ses doigts : « Le gouvernement impérial aurait-il éprouvé ces scrupules? Je fais comme il eût fait : je lis. »

L'enveloppe contenait deux lettres écrites par les membres les plus intimes de la famille de l'empereur; leur secret ne pouvait être compris que par celui qui les avait conservées soigneusement; il ne touchait à aucun intérêt public.

A côté de ce papier, et avec cette comptabilité, commerciale au moins par sa régularité, les deux caisses contenaient un très grand nombre d'objets; leur nature et leur qualité ne justifiaient guère la vigilance inquiète dont ils avaient provoqué les soins. A l'heure des désastres de la France, la famille impériale avait eu la conviction de sa perte particulière et personnelle. Elle s'était occupée d'un déménagement, d'une fuite.

Elle avait trouvé le temps de mettre à l'abri « la première chemise du roi de Rome roulée dans la première chemise du prince impérial »! A côté du képi, de l'habit, du linge portés par Napoléon III à Solferino, les étiquettes qui les qualifiaient désignaient encore « la plume qui, dans la main des deux empereurs, réconciliés après la bataille, avait servi pour la signature de l'armistice ». Des ordres, des décorations, des tabatières avec des portraits, entouraient des boîtes contenant des bagues à brillants multicolores, cadeaux ordinaires de l'empereur. En les choisissant pour les offrir, il en retrouvait les prix sur des factures encore annexées à la marchandise. Les photographies ne manquaient pas à cette collection de souvenirs. Un album était uniquement rempli des portraits de l'impératrice couverte des costumes et des travestissements qu'elle avait préférés.

L'intérêt d'un assez long examen se concentra sur deux curiosités : l'une, un reliquaire en cuivre contenant un morceau de l'os du bras droit de Charlemagne; l'autre, une modeste pendule carrée, portative, sur laquelle une plaque de cuivre portait gravés ces mots : « Réveille-matin de Frédéric II conquis à Potsdam par Napoléon Ier. »

Avant de refermer les caisses, dont les ministres des finances et des beaux-arts furent saisis, je proposai d'en distraire l'os de Charlemagne et le réveille-matin de Frédéric. Il me sembla, au souvenir des préoccupations qui m'avaient confié la Vénus de Milo, que la précaution était utile; il était bon de ne pas confesser officiellement devant l'ennemi, si celui-ci entrait dans Paris, cette mainmise des Français victorieux sur des valeurs mobilières de cette nature. Hélas! non sans raison, on accusait le Prussien de piller la France. Ne serait-il pas heureux de crier à l'Europe qu'il reprenait à Paris, par les armes, le butin enlevé par Napoléon dans les palais de Berlin?

La proposition de recopier les inventaires, d'y supprimer les mentions relatives au reliquaire et à la pendule prussienne, de cacher loin des administrations les deux meubles intéressants, fut approuvée par tous. L'opéra-

tion ne subit aucun retard. Sous les réserves contradictoires de la liste civile et des ministères, les caisses, de nouveau scellées, sortirent de la préfecture de police, qui en fut déchargée (1).

. . . .

. . . .

L'inquiétude et les colères grandissaient.

On entendait partout les murmures injurieux, les menaces, les appels à la révolte, même les excitations à l'assassinat; à chaque instant la nouvelle d'une descente des faubourgs était affirmée. Ces entreprises des furieux étaient suivies et dépistées. Le 2 janvier, la préfecture de police avait averti le commandant de l'Hôtel de Ville de se garder contre une surprise de nuit. Le 5, elle lui signalait la marche des deux bataillons le 57ᵉ et le 86ᵉ. Les hommes annonçaient à haute voix qu'ils s'attaquaient à la place Beauveau et à son ministère; ils marchaient en réalité sur le palais municipal. Les 6 et 7, des mouvements se préparaient pour l'enlèvement des hôtels de l'Imprimerie nationale et des lignes télégraphiques. Chaque quartier, en s'éveillant, lisait des affiches rouges signées de cent cinquante noms fameux pour ceux qui criaient dans les clubs : « Vive la Commune ! » Ces placards répétaient le refrain de la guerre civile. Le bruit de la démission de Delescluze, maire du XIXᵉ arrondissement; de ses deux adjoints, Oudet et Quentin, se vérifiait et s'ajoutait aux rapports secrets qui dénonçaient une attaque de vive force.

En affirmant malgré tout qu'elle ne croyait pas encore le danger imminent, la préfecture de police cependant prenait les précautions les plus minutieuses; elle se décidait à décapiter encore une fois l'organisation de la ligue anarchique. Sur ses mandats, Léo Meillet, adjoint au maire du XIIIᵉ arrondissement; le méde-

(1) Ces pièces cachées, après la Commune, sur des démarches réitérées, rentrèrent provisoirement au Louvre; M. Barbet de Jouy fut chargé par M. Thiers de les recevoir des mains de l'ancien préfet; elles furent, paraît-il, restituées plus tard à l'impératrice par le gouvernement.

cin Pillot, Napias Piquet, Humbert, Dupas, Demay, Chatelain, d'autres encore, plus obscurs, furent enfermés à Mazas. Tous étaient ou rédacteurs ou signataires du placard rouge, véritable appel aux armes insurrectionnel.

Chez le secrétaire du comité, le sieur Chatelain, des papiers importants furent saisis; ils établissaient la composition du personnel et les projets d'une conspiration en marche. Résolument, avec le drapeau de l'Internationale, elle cherchait des soldats dans la foule aveugle des patriotes.

Je rendis compte au gouvernement des causes des arrestations et de leur exécution; son approbation fut complète. Je dus à la même époque révéler aussi, une fois de plus, au gouverneur les attaques ardentes et chaque jour plus nombreuses dont il était l'objectif : clubs, journaux, mairies, membres isolés du gouvernement, des officiers dans les états-majors, dans les casernes, aux bastions, accusaient la direction du général Trochu; sa popularité était devenue de l'impopularité. Tout haut, dans les groupes des rues, on rappelait la capitulation et la trahison de Bazaine, pour annoncer la reddition prochaine de Paris malgré la résistance universelle. La légitimité de l'assassinat du traître était proclamée; le fanatisme s'en mêlait. Le général pouvait-il laisser à un parti capable de tout oser l'occasion d'un coup irrésistible? En frappant le chef militaire, il précipiterait la fin de la défense de Paris. Le gouverneur avait tenu, dans le conseil de guerre, un langage qui, s'il était entendu par la population, lui vaudrait une acclamation universelle. Comme et avec les généraux chaque assiégé saluerait la noble parole : « Le général gouverneur de Paris ne capitulera pas. » Le général Trochu avait écouté avec complaisance le souvenir de son succès oratoire devant le conseil de guerre du 31 décembre. Son collaborateur, le commandant Bibesco, témoin de la conférence, dit à son tour : « Général, cette parole est la plus noble que vous ayez prononcée; elle vous montre sous votre vraie lumière, résolu, incapable de faiblir ; elle sera la gloire de votre

héroïque défense. Le préfet a raison; il faut la publier; l'histoire la retiendra.»

Le gouverneur alors prit une feuille de papier, et, suivant sa constante habitude, il commença, penché sur un genou, la rédaction de cette proclamation qui ne pouvait tromper personne. Elle affirmait cette vérité : «Paris ne sera pas livré à l'ennemi par la faiblesse, encore moins par la trahison.»

La proclamation s'allongeait; la plume courait avec cette écriture nette, correcte, mais un peu tremblée, du général Trochu. «Peu de mots suffisent,» lui dis-je. «Trois lignes valent mieux que trente pour le lecteur de la rue; soyez court.» Le général parut satisfait de son œuvre, que j'ai portée moi-même à Hauréau, directeur de l'Imprimerie nationale.

Qui donc a pu se méprendre en lisant ces lignes :

Au moment où l'ennemi redouble ses efforts d'intimidation, on cherche à égarer les citoyens de Paris par la tromperie et par la calomnie. On exploite contre la défense nos souffrances et nos sacrifices. Rien ne fera tomber les armes de nos mains! Courage, Confiance, Patriotisme! le gouverneur de Paris ne capitulera pas!

Le Gouverneur de Paris,

Paris, 6 janvier 1871. Général TROCHU.

Promettre de ne pas capituler, c'était promettre de combattre jusqu'à la mort par la faim. Cette réponse aux accusations calomnieuses n'était-elle pas nécessaire pour un peuple auquel on répéta encore, malgré la proclamation, l'absurde affirmation d'une trahison? Ainsi quatre jours après, le 10 janvier, à la salle d'Arras, Pasquet déclare qu'«il commence à croire comme tout le monde que Trochu est un incapable ou un traître». A la salle de l'Ecole de médecine, Menard signale «l'arrière-pensée, conçue par Trochu, d'une restauration orléaniste». Au café du Delta, Jules Allix, avec une persistante désignation, invite le peuple «à se débarrasser par l'assassinat des incapables et des traîtres». A la salle de l'Elysée-Montmartre, Bourdeil demande un droit d'entrée. «Il faut donner des revol-

vers aux membres du club, qui s'en serviront contre les traîtres. »

Bientôt ce cri de trahison poursuit d'autres impopulaires accusés; il frappe à côté du général Trochu. Le général Schmitz, qui conseille de continuer la bataille; le commandant Bibesco, qui suit le gouverneur au milieu de la mêlée et des obus, sont dénoncés; « ils sont des traîtres. » La folie des sièges et de la déroute se propage. Elle devient telle que le gouverneur, cette fois sans conseil préalable, écrit cette nouvelle proclamation : « Une trame abominable dont les fils sont entre les mains de la justice tend à accréditer dans Paris le bruit que des officiers généraux et autres sont ou vont être arrêtés pour avoir livré à l'ennemi le secret des opérations militaires; le gouvernement s'est ému de cette indignité. »

Le 12 janvier cette note paraît à l'*Officiel* :

Plusieurs journaux répètent avec insistance qu'un plan d'opérations, arrêté dans un conseil de guerre de quatre généraux, n'a pu être suivi d'exécution par suite de la connaissance que l'ennemi en aurait eue. Le gouverneur de Paris déclare cette allégation complètement controuvée. Il se serait abstenu de la relever s'il ne voyait un danger sérieux à laisser d'aussi faux bruits s'accréditer.

Ces efforts dans l'intérêt du vrai étaient inutiles. La raison n'a pas d'empire sur les ambitions politiques; elle en a moins encore sur la crédulité des masses.

Une occasion s'offrit d'atteindre les chefs et de compléter l'œuvre de justice commencée par les poursuites contre les signataires des affiches rouges. Trois rapports, émanés d'agents qui ne se connaissaient pas entre eux, signalaient la réunion projetée de nombreux délégués des clubs et de quelques compagnies de la garde nationale. Leur assemblée devait choisir et constituer un comité d'exécution.

Je me rendis au ministère de l'intérieur, où travaillait Jules Favre à cette heure du jour. Je lui fis lire les trois rapports secrets. Je lui demandai son assentiment pour une nouvelle mesure répressive. C'était une cons-

piration à surprendre dans son éclosion. L'arrestation d'un personnel acquis à tous les désordres était imposée par les lois du droit commun, aussi bien que par celles de l'état de siège. « S'il m'y autorisait, j'entourerais de troupes le lieu de la réunion, et la justice militaire poursuivrait sans perdre un moment les fauteurs d'un mouvement dangereux dans le présent, et plus dangereux pour l'avenir. »

Jules Favre s'associa à la volonté d'un exemple à faire. Il désirait seulement que la troupe employée pour les arrestations fût choisie dans la garde nationale. Il me laissait le soin d'une entente avec le général Clément Thomas, dont l'intervention était nécessaire pour une opération grave à conduire et à faire réussir sans lutte. Le général de la garde nationale était établi depuis peu à l'Elysée. Son chef d'état-major, pressenti sur les dispositions de Clément Thomas, en promenade dans le jardin du palais, affirmait qu'elles seraient favorables. Aussi l'étonnement pénible du préfet de police se laissa voir quand, après la communication des rapports et de l'appel de Jules Favre à son concours, Clément Thomas déclara que « de telles besognes lui répugnaient ». Dans tous les cas il exigeait un ordre écrit. Je pris la plume en répliquant : « Le voici. Je l'écris. » Mais le général ne l'entendait pas ainsi; « il n'obéirait qu'à l'ordre écrit et signé par le gouverneur. »

Le général Trochu, averti de suite d'une exigence si nouvelle, me répondit que les dispositions du général Clément Thomas étaient une indication des sentiments de la garde nationale. On aurait le soir même une grave résolution militaire à prendre; attendre était le plus sage. Le préfet de police n'avait plus qu'à se taire. La réunion des délégués eut lieu et le noyau du comité central fut formé; il devait révéler bientôt sa vitalité.

Certainement la répression a toujours été critiquée. Il est de règle que les pires énergumènes deviennent intéressants s'ils sont poursuivis. De tous côtés on demandait de l'énergie contre les instigateurs du désordre,

de tous côtés on résistait aussi à les punir. Il ne faut donc s'étonner ni des entreprises de l'audace encouragée des coupables, ni des fureurs de leurs complices, ou seulement de leurs amis. Elles éclataient sous les formes les moins attendues.

Ainsi, au nombre des arrestations nécessitées par les placards insurrectionnels comptait celle d'un ouvrier connu par ses violences. Chez un marchand de vin du faubourg Saint-Martin, publiquement il avait lu, commenté et célébré un appel aux armes. Un sieur Lemoussu, délégué du comité de vigilance, invoquant le nom d'une municipalité, se présentait devant le préfet pour réclamer avec véhémence la mise en liberté du prévenu. Pendant l'examen du dossier, il réclamait comme un droit de le lire avec moi. Mon refus provoquait son impatience. Puis, après un moment, sur cette affirmation : « Cet homme est coupable; il sera jugé par un conseil de guerre, » Lemoussu, blêmissant, portait la main dans une poche d'où sortait la crosse de son revolver. « Comment, jugé ! » criait-il. Le préfet de police, en ouvrant le tiroir de son bureau, qui laissait voir l'arme chargée offerte à la sécurité de son successeur par Edmond Adam, lui dit en se levant : « Il sera jugé par un conseil de guerre. Vous pouvez vous retirer. » L'audace seule s'impose à l'audace.

Ces luttes étaient faciles en les comparant à d'autres, moins brutales, mais plus délicates, parce qu'elles s'engageaient avec les plus autorisés et les puissants.

Depuis longtemps des réquisitions de matières premières, de combustibles, de vivres étaient pratiquées. La préfecture de police les avait assistées, elles étaient légales. Mais leur nombre et souvent leur inutilité constatée n'avaient pas désarmé les prétentions des exagérés. Ceux-ci voulaient pénétrer chez les absents, vider les caves, fouiller et habiter les appartements. Sous couleur de patriotisme, cette énorme exigence se formulait chaque jour. Le 19 janvier, elle était enfin accueillie par M. Jules Ferry; il la légalisait par un arrêté que je connus seulement par la lecture de l'*Officiel*. Les maires, les délégués des maires, étaient

autorisés, dans le département de la Seine, à faire des perquisitions au domicile des absents; ils rechercheraient et pourraient faire enlever les combustibles, les comestibles, denrées et liquides de toute nature. Le commissaire de police serait appelé au besoin; lui-même pourrait recevoir la délégation du maire. En outre, la mairie centrale et la mairie d'arrondissement recevraient la libre disposition des logements des personnes absentes.

Ainsi le délégué à la mairie de Paris se constituait législateur. Sans en parler même au gouvernement, il s'introduisait dans le domicile des citoyens; leur fortune mobilière autant que le domicile étaient livrés à la discrétion du monde des mairies, et par suite de celui, si souvent étrange, des comités de vigilance; les droits les plus précieux du citoyen étaient atteints; enfin, c'était le côté pratique, habituel à l'Hôtel de Ville et à ses calculs, la municipalité enlevait à la Préfecture son autorité. Ou l'on se passait d'elle pour défendre la propriété des absents, ou l'on appelait ses fonctionnaires directement en leur donnant des ordres par-dessus la tête de leur administration. Pour cette fois, la liquidation de la préfecture de police était commencée.

Le préfet ne pouvait subir des énormités que le bombardement et la disette ne justifiaient même pas. L'autorité militaire seule, avant le gouvernement, avant surtout les municipalités, aurait eu le droit, réglé par les lois spéciales, de prendre de telles mesures. A quelles extrémités devait conduire l'autorisation donnée aux délégués des mairies de pénétrer dans l'intérieur de tant d'absents, invités officiellement dès le début des événements à ne pas rester dans Paris, à aider par leur absence sa défense et son alimentation! Quel serait le rôle des commissaires de police, devenus des agents soumis à chaque maire, à chaque délégué de maire, à tous les délégués des municipalités agissant peut-être groupés ensemble!

Après avoir averti Jules Ferry lui-même de mon refus de subir la complicité de son ordonnance, je

courus chez Jules Favre, chez le gouverneur, chez Dorian aussi; à tous j'ai déclaré que si la mesure n'était pas rapportée ou modifiée, j'avais le devoir de donner ma démission. Je ne voulais pas m'associer à un acte qui préparait un pillage. Jules Ferry protesta contre les protestations du préfet, menaçant à son tour de sa démission. Jules Favre, dont la bonne volonté ne s'est jamais fatiguée des épreuves et des dégoûts, tourna la difficulté. Il imagina de paralyser l'acte de la mairie centrale, sans le rapporter. L'interprétation, sous la forme de circulaire, qu'il rédigea fut publiée sur l'heure, et l'*Officiel* porta son énigme à chaque mairie, occupée depuis la veille à se pénétrer de l'arrêté municipal.

Le bombardement, l'émotion des meilleurs citoyens, qui se fatiguaient d'une pénible patience et qui préféraient des combats dans lesquels ils seraient des soldats; les fureurs démagogiques, l'épuisement des ressources, la famine et les maladies, qui, aidées de la misère, comblaient les cimetières, tout excitait le gouvernement à exiger l'effort d'une nouvelle entreprise contre l'assiégeant. Le plan d'attaque avait été préparé par l'état-major avec un soin plus que jamais digne du but poursuivi. Chaque jour les plus sages assiégeaient le général Trochu de ces mêmes questions criées par la foule : « Ne sortons-nous pas? Il faut sortir! » Par contre, l'impatience du gouverneur grandissait. Ces appels inutiles semblaient douter de ses intentions et de son énergie; il devait en souffrir. Un soir, sur une invocation à la nécessité de tenter une fois encore de briser l'étreinte de l'ennemi, devant le gouvernement, le général se leva. Avec un mouvement plus vif qu'à l'ordinaire, en appuyant les mains sur son siège penché, calme seulement en apparence, il répondit à Jules Favre : « Vous me demandez de sortir; je suis sorti aujourd'hui. J'ai visité Issy écrasé sous les bombes. La route est balayée par la mitraille; on arrive difficilement à l'entrée du fort, dont la porte est anéantie. Je me suis glissé dans un couloir formé par des sacs de terre; en me courbant, j'ai pénétré

dans des casemates où de braves gens font héroïquement et tranquillement leur devoir. A ce moment, un obus a défoncé les terrassements et les murs; ses éclats ont tué ou blessé sept hommes sous mes yeux... J'y retournerai demain à midi! je vous invite à y venir avec moi.»

Cette parole amère ne fut pas relevée; elle avait impressionné péniblement le préfet de police. A la fin du conseil, je priai le général d'accepter ma voiture. «Vous avez, lui dis-je en fermant la portière, fait un appel au gouvernement, qui n'y a pas répondu. Je ne puis m'associer à ce silence. Je vous demande la permission de vous accompagner, demain à midi, dans votre nouvelle visite au fort d'Issy — Comment! mon cher préfet,» répondit le général. «Avez-vous pris pour vous le cri d'une légitime impatience? Ce n'est pas au préfet de police que s'adressait ma pensée; je ne veux point de vous.» Et sur une insistance : «Vos dangers sont plus grands que les miens; je n'ai de sécurité que parce que vous êtes à votre poste; à aucun prix je ne veux vous en déplacer même un moment.»

La résolution du gouverneur était d'ailleurs arrêtée. Une nouvelle bataille devait s'engager inutilement; ce fut celle de Buzenval.

Le lendemain de ce triste mais glorieux jour, d'énormes voitures de déménagement s'arrêtaient aux portes de la préfecture de police. Elles étaient remplies de cadavres trouvés sur les routes.

Le commissaire de police Macé fut chargé des mesures qui devaient précéder et accompagner une inhumation provisoire. Toutes avaient pour objet la constatation de l'identité des victimes de la guerre, la recherche des familles ou l'attente de leurs pieuses réclamations. Pour aider celles-ci, et rendre moins terribles des reconnaissances déchirantes, le préfet de police recommanda de prendre la photographie de chaque cadavre, déposé dans un cercueil entr'ouvert. Tous furent rangés autour de la chapelle funéraire du Père-Lachaise.

Après cette lugubre opération, dans la soirée, au moment où j'entrais dans la chambre des délibérations du gouvernement, qui s'était transporté au ministère des affaires étrangères, Jules Favre prit mon bras : « Vous devez tout savoir. Vous respectez et vous défendez le général Trochu! Venez voir. »

En prononçant ces paroles obscures, le vice-président m'introduit dans un cabinet fermé. Là se trouvait étalée sur un guéridon l'épreuve d'un placard apportée au gouvernement par l'Imprimerie nationale. La proclamation était signée : Général Trochu. Elle était adressée à la population. Elle déclarait que l'heure du sacrifice avait sonné; Paris ne pouvait plus être sauvé de l'ennemi que par la puissance divine. Le gouverneur recommandait des prières et une invocation à sainte Geneviève.

Je demeurai interdit. Devant un « Eh bien! » de Jules Favre, je baissai tristement la tête et je répondis : « Vous avez raison : c'est impossible! il ne connaît pas le peuple de Paris! »

XI

Surprise de Mazas. — Le 22 janvier 1871. — Défense de l'Hôtel de Ville. — Mesures provoquées par le préfet. — Clubs. — Journaux. — Arrestations. — Prisonniers à Vincennes.

Après Buzenval, les projets discutés dans les clubs, ajournés d'abord, repris pour être suspendus encore, ravivés par l'organisation d'un comité central, furent définitivement arrêtés. Comme toujours, les démagogues voulaient un chef. Or, le favori de l'époque, celui qui avait servi d'instrument militaire au 31 octobre, Flourens, avec ses épaulettes, ses galons et son titre sonore de major général, leur manquait. On conspira, discrètement contre l'usage, pour l'enlever à sa prison. Il fallait à cette fin s'emparer de Mazas. Le succès n'était pas vraisemblable; mais au milieu du désordre moral, suite des révolutions ou des malheurs

publics, les entreprises les plus étranges deviennent naturelles et faciles à l'audace.

Cette prison de Mazas, avec des cellules ouvertes en éventail sur un centre de surveillance, constituait une maison modèle; mais elle avait été construite dans le quartier Saint-Antoine, dont la population facilement excitable était souvent hostile à l'autorité. Après les arrestations du 31 octobre, la préfecture de police avait pris la résolution de n'y pas conduire des prisonniers politiques, qu'on pouvait tenter d'arracher à la justice. Je les avais enfermés à la Conciergerie, sous ma main, sûr de pouvoir défendre les solides tours du palais contre une entreprise des sectaires. Cependant, plus tard, il avait fallu diriger quelques accusés sur la prison de la rue de Lyon; la Conciergerie trop étroite ne pouvait les recevoir ni les garder tous. D'ailleurs, l'état-major de la garde nationale qui avait arrêté Flourens hors des murs, dans les tranchées, l'avait conduit à Mazas sans demander mon avis. Pour éviter les excitations d'un déplacement, on l'y avait maintenu avec le concours du juge d'instruction.

Avec ce fou ambitieux, dans les cellules, étaient enfermés le jeune Bauer, arraché, malgré sa résistance, de la Conciergerie; les signataires des affiches rouges, Léo Meillet, Pillot, Napias Piquet, quelques autres dont les actes étaient déférés à des instructions judiciaires.

Le directeur de Mazas, qui avait la charge du service et de la garde de la prison, avait été l'objet d'un examen attentif. Baillet avait été nommé après le 4 Septembre; il n'appartenait pas à l'ancienne administration, mais ses notes étaient bonnes, et ses allures n'avaient motivé aucune observation. Quand, pour l'étudier, je l'avais demandé, il avait eu une excellente attitude, soutenue par des promesses de dévouement absolu à ses devoirs et à la loi. Sa résolution soumise avait ajouté à la confiance inspirée par ceux qui remplissent avec zèle les obligations de leurs fonctions. Si plus d'une fois j'avais pu, à raison de la conduite de préposés sans scrupules, replacer les anciens fonction-

naires capables, exacts et fidèles dans les services, sinon fanatiques du gouvernement, Baillet n'avait par aucune faute encouru la destitution. Frapper sans cause un serviteur de l'administration publique a toujours paru à certaines consciences une faiblesse et une mauvaise action.

Comme le directeur, la garde nationale du poste de Mazas avait été l'objet d'informations. Puisque, sans blesser les susceptibilités de la milice civique, on ne pouvait appeler ni la troupe municipale, ni des soldats trop peu nombreux devant l'ennemi, à quels gardes nationaux confiait-on du moins le soin d'assurer l'action de la justice ? Sous ce rapport je ne pouvais avoir jamais une satisfaction complète, et surtout continue. Ainsi, la prison de Mazas n'était pas mieux entourée que la préfecture de police. Malgré des observations réitérées, suivies de promesses, régulièrement oubliées par le général de la garde nationale, fort en peine, d'ailleurs, de gouverner une foule armée sans discipline, les bataillons du secteur de Montmartre, souvent médiocres par leur composition, étaient la garde quotidienne de la Préfecture, et parfois de la prison du quartier Saint-Antoine. Dans de telles conditions, si singulières qu'aux jours de calme elles sont incompréhensibles, le préfet avait cherché l'occasion de conquérir chaque matin la confiance des capitaines qui prenaient la garde. Quand ils y consentaient, on me les présentait, et une conversation m'éclairait vite sur leurs dispositions et leur énergie. Plus d'une fois, par ce procédé, j'eus la satisfaction de ramener au bon sens des braves gens fort hostiles à la police.

Certainement l'administration supérieure de la Préfecture n'a jamais été plus édifiée et plus satisfaite sur les qualités civiques du poste des gardes nationaux de Mazas que les 19 et 20 janvier 1870. A ces jours, en effet, rare événement, le bataillon de la garde nationale était d'une excellente composition. L'un de ces capitaines, M. Heurteloup, fils et frère des habiles médecins que tout Paris connaît, avait accepté le déjeuner du préfet. Par lui, j'avais su que la compagnie

chargée de la garde de Mazas avait à sa tête un officier énergique. L'affirmation fut dès l'abord justifiée. En effet, elle était à peine formulée qu'on m'annonçait un messager de ce commandant de poste. En courant, il venait m'apprendre que la compagnie s'était présentée à la prison pour relever la garde; mais celle-ci avait été remplacée déjà. La grille de Mazas était occupée par une troupe nombreuse, compagnie d'un bataillon envoyée avant l'heure fixe des gardes montantes.

Sur cet avis peu attendu, très significatif, je fis transmettre à la garde l'ordre de ne pas quitter les abords et l'accès de Mazas, d'y rester l'arme au pied et d'attendre des instructions. En même temps la garde républicaine fut réunie, et je me rendis chez le général Clément Thomas. La situation fut révélée au chef de la garde nationale. Y a-t-il une erreur de l'état-major? Le préfet de police ne le croit pas, non plus que le général. Sans doute on veut surprendre Mazas dans une attaque préparée par un accord avec ses prétendus défenseurs. Il faut qu'on désarme ces gardes nationaux qui précisent leurs intentions par l'usurpation d'un service peu envié; ils n'offrent aucune garantie à la sécurité publique.

Clément Thomas donna l'ordre à un officier d'état-major de forcer l'évacuation du poste envahi, et de le remettre à la garde montante désignée; sur la moindre hésitation, on devait désarmer et arrêter les récalcitrants. Pendant que j'avisais le ministre de l'intérieur de ce grave événement, les ordres de l'état-major étaient exécutés. Des agents et une dépêche annonçaient enfin à la Préfecture l'évacuation du poste par la troupe qui l'avait surpris. Pour cette fois, à n'en pas douter, Mazas était sous la protection d'une garde disciplinée, sûre, commandée par des officiers dignes de leurs épaulettes; mais préparer la sécurité, ce n'est pas toujours l'obtenir.

Malgré les soins, et contre l'évidence d'une garantie exceptionnelle, la surprise évitée devait revêtir une forme nouvelle et réussir dans la nuit. A deux heures

du matin, au moment où, brisé de fatigue, je venais de me jeter sur un lit, un effort, après des coups précipités, renversait la double porte de ma chambre. Le sous-chef du cabinet, M. Gauthier de Noyelle, obéissant aux ordres répétés de m'avertir à toute heure des événements sérieux, me présentait un garde national haletant, courrier volontaire du poste de Mazas.

Ceux qui ont supporté les chagrins du siège savent que sous les prétextes les plus divers, avec ou sans convocation régulière, parfois pour des exercices, le plus souvent pour des manifestations, le jour et la nuit, les rues étaient parcourues par des troupes armées ou désarmées, — garde sédentaire, corps francs, garde nationale, — précédées de tambours ou de clairons, assistées de vivandières costumées, commandées par des chefs choisis avec des simulacres d'élections. Plusieurs, parmi ces derniers, avaient conquis dans les cabarets ou dans les mauvais lieux dont ils étaient habitués, propriétaires ou protecteurs, la popularité qui les acclamait et les couvrait de galons.

Une de ces bandes s'était arrêtée devant l'entrée de Mazas, solidement fermée; des officiers avaient demandé le commandant du poste. Celui-ci, plein de confiance, voulut répondre à cet appel confraternel; seul, il sortit. Mais la porte de fer entr'ouverte pour son passage ne put être repoussée. Des crosses de fusil, servant de leviers, avaient attendu; par leur interposition elles avaient paralysé le mouvement du battant sur ses gonds; elles tenaient la grille pleine entrebâillée. Alors, au lieu de combattre cette attaque, dont les faits du matin démontraient l'organisation et le piège, les hommes de garde acceptèrent une autre conversation de délégués des assaillants avec le directeur de la prison. Celui-ci, plus faible encore que la garde nationale, avait ouvert les portes de la cour principale, puis celles de la maison, puis il avait tiré les verrous des cellules. Les prisonniers poursuivis pour crimes politiques, Flourens, Léo Meillet, Pillot, Bauer, tous étaient libres. Napias Piquet seul avait eu la prudence de se refuser aux exigences des assaillants; il avait

voulu garder sa prison. Le succès du coup de main était complet; l'insurrection avait reconquis son état-major.

Je n'attendis pas la fin du récit. Quelle garde nationale avait jamais à aucune époque résisté à la garde nationale! Avertir chacun des chefs du gouvernement, réunir les forces municipales, envoyer des agents pour suivre pas à pas la troupe de l'émeute et ses chefs, ce fut l'affaire d'un moment. On sut ainsi de suite que la mairie de Belleville était ouverte au personnel sorti de Mazas; celui-ci donnait la main à ses complices de la Villette, de Montmartre et des Batignolles.

L'heure d'une bataille intérieure approchait. La préfecture de police n'en pouvait douter; elle montrait ses rapports secrets au ministre de l'intérieur, et en disait les affirmations à Ernest Picard, à d'autres aussi. Elle répéta ses indications au ministre de la guerre. Je demandai au général Le Flô, directement, dans son cabinet, des troupes capables d'obéissance. Un tel secours ne pouvait être difficile à trouver. L'armée était alors exaspérée contre la plupart de ces prétendus gardes nationaux qui fuyaient ses fatigues, ses dangers, ses sacrifices, et réclamaient de loin seulement des combats. La garde mobile et les troupes de ligne qualifiaient injurieusement certains bataillons les « à outrance ».

Aussi fut-on vite d'accord avec le nouveau chef militaire dont le ministre de la guerre apprit au préfet l'avènement subit et l'acceptation résignée. J'ai nommé le général Vinoy.

En sortant du cabinet du ministre Le Flô, je me trouvai pour la première fois en face du soldat énergique, calme et presque souriant, auquel je fus présenté par son chef. Sans autre retard que la fin des conversations avec le ministre de la guerre, une conférence s'ouvrit entre le chef de la police et celui que la loi de l'état de siège investissait d'un pouvoir sans limites. Par obéissance pour la discipline, autant que par patriotisme, le général Vinoy acceptait, au plus douloureux moment, la fonction dont il venait d'être investi

en remplacement du général Trochu, maintenu dans la présidence du gouvernement. Dès cette heure, le nouveau gouverneur connut la vérité, la situation, ses amertumes, le désespoir des chefs de l'administration. Je lui affirmai la résolution de ma retraite, si je n'étais pas soutenu dans ma lutte contre tous les désordres. En me témoignant des sentiments qui consolent longtemps des tristesses patriotiques, le général me dit : « Il y a du danger ; vous me le déclarez ; vous resterez, alors ? » — « Sans doute, » répliquai-je ; « mais je veux être sûr d'un appui continu et réfléchi contre les faiblesses d'en haut et les attaques d'en bas. Je ne puis répondre des obligations et des devoirs de ma charge avec des troupes qui ouvrent les portes qu'elles doivent fermer. J'ai besoin de soldats qui obéissent et d'officiers qui commandent. » — « Comptez sur moi, » répondit le général ; « et d'abord je donne l'ordre immédiat de ramener deux divisions ; elles seront dans Paris ce soir. »

Il était temps. Avec les chefs retrouvés, enhardis, l'agitation se produisait partout à la fois, la journée du 21 janvier fut remplie par les alertes que provoquaient des manifestations. A Belleville, où les tambours battaient la générale, se concertaient des officiers assemblés sans ordre. Des détachements isolés arrivaient de Montmartre ; ils laissaient voir des revolvers. D'autres groupes, armés ou sans armes apparentes, descendaient vers l'Hôtel de Ville. A onze heures, huit cents hommes, des femmes avec eux, prenaient une attitude menaçante devant le palais municipal. Aussitôt, pour les cerner, la préfecture de police demandait à l'état-major trois bataillons qui devaient apparaître à la fois rue de Rivoli, avenue Victoria et sur les quais. Il est vrai que les seuls préparatifs de ce mouvement répressif décidèrent la fuite de la foule, et que tout sembla s'apaiser ; mais le mot d'ordre de quelques groupes menaçait d'envahissement et l'Hôtel de Ville, et l'Imprimerie nationale, et les bureaux de l'administration télégraphique. Au milieu de la nuit, le préfet avertissait les directeurs de ces derniers établis-

sements, dont il surveillait soigneusement les approches.

Les mouvements prirent un caractère plus grave dès le matin du 22 janvier. L'attaque, évidemment décidée, s'ordonnait sur les places et devant plusieurs mairies des faubourgs. Publiquement, le siège, l'assaut, la prise de l'Hôtel de Ville, étaient annoncés; on s'occuperait ensuite de la constitution d'un gouvernement.

L'heure était décisive. Paris serait-il livré aux fureurs de l'anarchie? L'ennemi aurait-il la joie de rencontrer le secours de la guerre civile? Sous l'impulsion inquiète de ces questions, les ordres pour la défense des lois et les efforts pour une résistance énergique ne manquèrent point. Le gouvernement, le général Vinoy, le ministre de la guerre, la gendarmerie municipale aussi bien que le général de la garde nationale furent prévenus de l'imminence du péril. A l'Hôtel de Ville, le commandant Vabre, averti dès la veille, pouvait, par des souterrains, doubler sa troupe de mobiles. Au palais, je fis appeler le directeur de la Conciergerie, Fontaine, ancien capitaine de zouaves, qui depuis le mois de novembre gardait les prisonniers politiques, parmi lesquels restaient encore Tibaldi, Ranvier, Vermorel, Lefrançais, Vésinier. Je lui dis : « Vous savez la lâcheté qui a livré les accusés de Mazas à une troupe insurgée. Vous n'êtes pas, vous, capable de cette honte et d'un crime. Votre ex-collègue est arrêté; il a passé de son cabinet de directeur dans une des cellules de sa maison. Ici on meurt à son poste! Choisissez vos défenseurs. Pour les avoir sûrs et braves, je vous les donne à désigner, si vous le voulez, parmi les gardiens de la paix. Mais à l'assaut de la Conciergerie répondez en vous servant de vos armes. »

Le capitaine demanda un ordre écrit. Je signai alors, après l'avoir timbré, ce billet adressé au directeur de la Conciergerie :

« Vous me demandez l'ordre écrit de repousser la force par la force pour le cas où la Conciergerie serait assaillie. Cet ordre, je n'hésite pas à vous le donner.

« CRESSON. »

De la même plume fut adressée au gouvernement cette dépêche, qu'il a reçue au ministère de l'intérieur :

« On me demande l'ordre écrit de repousser la force par la force; je le donne. »

Il faut plaindre les hommes qui croient que de telles résolutions ne coûtent rien au cœur qui les prend. La patrie n'en exige pas de plus cruelles; et puis elles sont difficiles quand il faut délibérer seul et, dans l'isolement, assumer la responsabilité qu'impose la conscience. Le Gouvernement de la Défense nationale n'était pas unanime dans ses appréciations sur la situation. Habitué aux agitations de la rue, à des démonstrations bruyantes et armées, il avait dans son sein, et à côté de lui, plusieurs de ces politiques qui nient l'évidence, soit par faiblesse, soit par confiance dans ceux qui les attaquent; ils sont, ont été et seront leurs amis. Les dépêches de la Préfecture se succédèrent le 22 janvier sans interruption. Elles trouvèrent d'abord l'incrédulité systématique des bureaux de l'Intérieur qui ouvraient les premières, pour se heurter ensuite aux objections des optimistes, les confiants quand même.

La Préfecture écrivait à 1 h. 15 :

« Le 61e bataillon descend en armes sur l'Hôtel de Ville avec le corps d'officiers en tête et un personnage revêtu de l'écharpe municipale. Réunion à la salle Favié. »

A 1 h. 50, ne recevant aucun avis du gouvernement, elle insistait auprès du ministre de la guerre :

« Hôtel de Ville menacé. Un bataillon. Soldats mis en joue. 1er. Dereure. Flourens. »

Le danger de l'envahissement grandissait de minute en minute. Six cents hommes, gardes nationaux aux képis mêlés, partout ramassés par un mot d'ordre, s'ajoutaient au 61e bataillon. Jules Allix les conduisait en les haranguant. « Faut-il agir avec la gendarmerie républicaine ? » demandait à 2 h. 35 le préfet de police, prêt à marcher à sa tête. Sa question s'adressait à tous, au ministre de l'intérieur, au général de la garde nationale, au ministre de la guerre. En la posant, il ajou-

tait : « Le 207e bataillon marche sur la place de l'Hôtel-de-Ville. »

Enfin, à 3 h. 3, j'écris de nouveau et plus directement au général Vinoy : « Groupes augmentent à l'Hôtel de Ville. »

Durant ces deux heures, aucune réponse n'arriva à la Préfecture. On crut que les fils télégraphiques étaient coupés; je demandai même si le gouvernement restait en communication avec moi; on me répondit ces seuls mots : « Nous avons reçu vos dépêches, » auxquels j'ai répliqué à 3 h. 40 :

« Belleville commencerait à descendre; six mille personnes place de l'Hôtel-de-Ville et rue de Rivoli. Gens armés et autres. Ne pas laisser augmenter le mouvement. »

Quelques secondes plus tard, la fusillade éclatait stridente. Elle avait été précédée de scènes multiples.

Le palais municipal était commandé militairement par le commandant Vabre, que le général Trochu savait être un homme ferme, capable d'user du droit de réquisition sur la caserne Lobau et sur la caserne Napoléon, dont la façade principale bordait avec un angle saillant la rue de Rivoli. Les mobiles bretons et des gendarmes occupaient ces constructions. Dès la première émotion, le commandant avait avisé les chefs de ces troupes de les tenir prêtes; mais elles ne devaient provoquer aucune irritation de la foule; dans ce but les soldats attendaient, cachés et silencieux.

Les premières tentatives des assaillants furent dirigées contre les casernes. Elles avaient été précédées de la démarche d'une de ces députations sans mandat, sans qualité, improvisées par le personnel qui les compose. Monde toujours le même et partout en scène. Les prétendus délégués du peuple avaient été reçus par Chaudey, membre de la municipalité, qui conféra dans la salle des fêtes avec son orateur, Tony Révillon, comme si l'accord était jamais possible, dans la guerre civile, entre l'attaque et la défense, l'assaillant qui veut prendre et l'assailli qui veut garder!

Aussitôt après la sortie de la députation, pressées

dans les rues latérales, les bandes avaient attaqué inutilement la caserne Napoléon. Ses portes avaient résisté aux leviers. Des échelles avaient été appliquées pour gagner les fenêtres. Mais les plus hardis dans l'escalade, avertis, par la foule massée sur les trottoirs, du mouvement intérieur de quelques baïonnettes, avaient vivement reculé pour se lancer bientôt contre les portes fermées et muettes de l'Hôtel de Ville.

Les forcenés essayèrent là, et de nouveau, une escalade. Un individu en costume de marin, grimpé sur un candélabre, était prêt à franchir la grille qui maintenait l'assaillant à distance utile; mais il tomba, repoussé par la main du commandant Vabre, subitement sorti du palais municipal et entouré du capitaine-major Bernard et du commandant des mobiles M. de Legge. Derrière ces officiers, quelques gendarmes apparaissaient. Non sans recourir à la crosse des fusils, ils firent évacuer la place de Grève à droite et à gauche du monument.

Ces braves soldats venaient de rentrer, quand le 101e bataillon, commandé par son chef Sérizier, se divisa en deux sections; il arriva ensuite au pas de course par le quai et l'avenue Victoria. En face de l'Hôtel de Ville le premier rang obéissait au commandement de : « Genou terre! »

Sapia, commandant de la garde nationale, connu par son exaltation, aurait alors précédé et devancé l'attaque. Il refusait de faire retirer les troupes menaçantes, quand celles-ci commencèrent un feu continu et d'abord nourri. A ces coups répondit la fusillade des défenseurs de l'Hôtel de Ville, les mobiles bretons, qui se démasquèrent et se montrèrent aux fenêtres. La place devint déserte en une seconde. La masse insurgée se réfugia en désordre dans les rues voisines et commença des barricades.

Le sang avait coulé; les coups de fusil qui retentissaient imposaient à la Préfecture le devoir d'agir. Elle était autorisée par le combat commencé à se passer des ordres qui ne venaient pas, sans doute parce qu'ils paraissaient inutiles.

Dans le cabinet du préfet étaient réunis Ansart, Lecour, Baube, Léon Renault, Choppin. MM. Campenon et Lefebvre de Viefville, du parquet et du tribunal de la Seine, s'étaient spontanément offerts à la direction du magistrat chargé de l'ordre.

En s'adressant à cet entourage, celui-ci dit : « Le moment est venu; il faut se montrer et marcher en avant! Qui vient avec moi? » Tous se proposèrent. Le préfet enjoignit au chef du cabinet, à Choppin, de prendre sa place et le fauteuil. Sous quelque prétexte que ce fût, quoi qu'il arrivât, il ne devait pas quitter le gouvernail. En descendant l'escalier de l'hôtel avec MM. Campenon et Lefebvre de Viefville, que précédaient MM. Baube et Ansart, le préfet emprunta à ce dernier l'écharpe tricolore, qu'il roula autour de sa main; puis il donna l'ordre d'ouvrir les grilles du Palais de justice, fermées depuis le matin.

Une section de cinquante hommes de la 19e compagnie des gardiens de la paix, commandée par le capitaine Foucault et par le lieutenant Frappa, se rangea devant les chefs de l'administration. « Gardiens de la paix, dit le préfet, vous étiez hier devant l'ennemi; vous avez fait votre devoir comme de braves soldats; vous le ferez encore aujourd'hui en défendant les lois contre des misérables fauteurs de la guerre civile. Chargez vos fusils; je vais vous montrer le chemin. »

A ce moment, un ivrogne titubant, en s'adressant à la petite troupe, poussait des hurlement mêlés des cris : « Vive la république démocratique et sociale! » Sur un ordre du préfet, Campenon et Lefebvre de Viefville le poussèrent dans le poste de la tour de l'Horloge, d'où sortit, le bras en écharpe, le colonel de la garde républicaine, Alavène.

« Où sont vos hommes? » demanda-t-on. Il conduisit le groupe que précédait le préfet au palais du tribunal de commerce, et les officiers entourèrent le magistrat, qui leur dit brièvement : « En entrant en fonction, je vous ai déclaré que je ne vous enverrais point à la lutte et au danger, que je vous y conduirais. J'y vais, je

vous devance. S'il en est besoin, vous nous soutiendrez; je compte sur vous. »

Sorti alors avec le chef de la Préfecture, le colonel lui déclarait à voix basse qu'il n'avait pas encore reçu du ministère de la guerre l'ordre imposé à l'action de la garde municipale par les précautions de l'empire. « Qu'importe! il viendra, » répondit le préfet. « Quand nous y serons, vous ne nous abandonnerez pas. »

Le préfet et le chef de la police municipale, suivis des gardiens de la paix, traversèrent le pont au Change en balayant quelques fuyards. On masquait le petit nombre des fusils par le théâtre Lyrique. Au moment de se découvrir et d'aborder la barricade de l'avenue Victoria, à l'angle du pont, le préfet s'adressa de nouveau à sa troupe : « Armez vos fusils; ne tirez pas les premiers; mais aux premiers coups dirigés contre nous, faites votre devoir et jetez tout par terre! En avant! » Ansart et son chef s'élancèrent alors, suivis des braves soldats qui avaient croisé la baïonnette.

Une décharge de la foule les aurait anéantis; celle-ci fuit devant cinquante hommes. La barricade, composée de voitures, de haquets chargés de vin, de quelques meubles jetés sur cette voie si large de l'avenue Victoria, est facilement enlevée et détruite. Les habitants émus, les passants curieux entraînent les voitures qui la composent, et les enferment, sur une injonction, dans les cours du Palais de justice, pendant que les gardiens de la paix s'emparent de plusieurs individus en uniforme, porteurs de fusils noircis par la poudre et chauds encore. Parmi ceux-ci un garde national, ivrogne, qui a blessé à la main le capitaine Foucault, est arraché du dessous d'une voiture encaissée dans la barricade. Il est maltraité, frappé, on va le fusiller. Le préfet intervient à temps et le fait transporter au Dépôt, en promettant la justice d'une cour martiale.

Les troupes arrivaient à cette heure seulement. Un roulement d'artillerie lancée au galop ébranlait la rive gauche de la Seine, pendant que la gendarmerie à cheval, rangée en bataille, montait à un trot rapide le

quai de la Mégisserie. Le préfet put s'avancer et crier au général, qu'entourait un nombreux état-major : « L'affaire est finie ! »

Les bandes en effet fuyaient de tous côtés; leurs chefs se cachaient pendant que l'armée prenait position sur les ponts et dans la Cité; elle campa autour de l'Hôtel de Ville délivré.

Le monument portait sur sa façade les traces de la fusillade. Les coups avaient criblé ses murs, brisé quelques statues. Autour de la guérite qui avait masqué heureusement les commandants de Legge et Vabre, on comptait les balles écrasées sur la pierre. Moins heureux que ces officiers, le capitaine Bernard était tombé blessé de plusieurs coups; avec lui quelques mobiles, des insurgés aussi, parmi lesquels on ramassait Sapia, mortellement blessé; des passants, un honorable habitant de l'avenue Victoria atteint dans sa maison, étaient ou blessés ou tués. Une fois de plus la vieille place de Grève avait servi de champ de bataille.

L'indignation fut générale. L'armée voulait sévir. Sérizier, le commandant du 101e, qui avait dirigé le feu; quinze autres individus pris les armes à la main, avaient été incarcérés dans l'Hôtel de Ville. Un conseil de guerre s'y constituait. Mais son action fut paralysée par l'intervention de Jules Ferry, qui invoquait la légalité et la nécessité d'une procédure criminelle.

Après avoir félicité et remercié les postes et les sentinelles de la Cité et de la Conciergerie, je pris communication des rapports réunis des agents secrets et de la police municipale. Ils rendaient compte des mouvements de l'attaque de l'Hôtel de Ville et signalaient ses chefs. Pour les contrôler, le commissaire de police Bellangé fut chargé d'une enquête. Elle devait permettre d'atteindre les conspirateurs des groupes insurrectionnels. Leurs calculs avaient exploité les douleurs du patriotisme, avec le but de s'emparer d'un pouvoir éphémère pour satisfaire des ambitions médiocres. Comme toujours ils étaient cachés, introuvables. Mais je pus dès ce moment affirmer au gouver-

nement que derrière Sapia et Sérizier on avait vu, à la tête des assaillants, Flourens et Blanqui.

Le conseil gouvernemental ne siégeait plus à l'hôtel de la place Beauveau. Au moment le plus menaçant de la journée, un ami de Jules Favre, son secrétaire aussi, Perrin, avait signalé l'attitude suspecte du poste de la garde nationale chargé de la défense du ministère. En deux groupes, par une porte de la rue voisine, les membres du gouvernement avaient quitté le lieu de leur réunion quotidienne. Le plus nombreux, après le départ de Jules Ferry pour l'Hôtel de Ville, avait gagné la rive gauche. L'autre, avec Jules Favre et Ernest Picard, s'était enfermé au palais de l'Elysée, où se rendirent aussi le général de la garde nationale et son état-major.

Le vice-président du gouvernement, après le plus chaleureux et le plus reconnaissant accueil, me promit des résolutions viriles. Elles donneraient satisfaction à la justice et garantiraient l'avenir contre le retour d'entreprises condamnables à toute époque, plus coupables dans Paris assiégé et bombardé. Je m'étais promis de revoir le général Vinoy, dont je savais la résolution. Il venait de placer sous ma direction suprême les troupes qui bivouaquaient et dans l'Hôtel-Dieu en construction et sur les quais de la Cité. Après les avoir visitées, sûr de leurs besoins, je fis distribuer, avec l'assentiment des chefs militaires, du bois, du pain, du vin, les viandes que je pus obtenir. A six heures du soir, les rapports secrets m'autorisaient à écrire cette dépêche au ministre de la guerre, en même temps qu'au ministre de l'intérieur :

« On aurait vu la mairie de Montmartre à la tête du 61e. Elle faisait battre le rappel du 154e bataillon.

« Utilité de donner l'ordre d'éloigner la foule qui entoure les soldats et dans laquelle se mêlent des agitateurs. Eviter un stationnement trop prolongé sur les mêmes points. »

La dispersion des milices du désordre et l'avortement des ambitions de leurs chefs ne finirent pas la pénible journée du 22 janvier. Le gouvernement se

réunit dans la soirée avec une exactitude préoccupée. Ernest Picard, après Jules Favre, avait été averti de l'insistance de la préfecture de police pour obtenir des mesures d'abord contre les clubs, leurs injures, leurs menaces, leurs provocations; ensuite contre les journaux *le Réveil* et *le Combat*, dont les articles avaient préparé la guerre des rues; enfin contre leurs rédacteurs criminels, Delescluze et Félix Pyat. Le préfet, en outre, sollicita le général Vinoy, comme lui convaincu de la nécessité d'une répression immédiate des crimes contre la patrie, de prendre l'initiative de la demande d'une constitution effective des cours martiales; la proposition aurait plus de poids dans sa bouche. Le général venait de me promettre son concours, quand Eugène Pelletan, s'approchant de moi, après des éloges exagérés, me dit avec une attitude qui témoignait de la sincérité de son sentiment : « Soyez sûr que toute la France connaîtra vos actes et votre conduite. »

Ce même Pelletan a publié plus tard, en 1874, que le préfet de police avait peur, qu'il s'entourait de troupes! (1). »

(1) Pelletan reçut en 1874 l'expression indignée du sentiment que méritait cette conduite; la trace s'en trouve dans cette lettre d'Ernest Picard :

« Mon cher ami,

« J'espère que la lecture de ta lettre n'éveillera chez Pelletan d'autre sentiment que le regret profond d'avoir injustement jugé et cruellement blessé un homme de cœur; mais qu'il se taise ou qu'il parle, ton honneur n'est pas en souffrance, et tu peux laisser tomber une calomnie que personne ne relèvera contre toi, et qui n'a été produite que parce que celui-là même qui s'en faisait l'éditeur manquait de mémoire.

« Tu le lui rappelles avec trop de précision pour ne pas le faire réfléchir, *mais il ne t'est pas permis d'aller au delà*.

« Je reste toujours à ta disposition; je garde la copie de ta lettre, et si mon témoignage comme mon amitié ont quelque prix pour toi, je te les offre sans partage, pour te faire oublier les malheureuses lignes que tu n'as pu lire sans une juste indignation. Ceux qui comme moi t'ont vu plein de courage et de dévouement dans les jours de danger sauront que tu es au-dessus de toute atteinte.

« Tout à toi. « Ernest PICARD.

« 2 novembre 1874. »

Après cet aparté, la séance du conseil fut ouverte. Jules Favre exposa la proposition du préfet relative à la fermeture des clubs. Dans le silence de tous, le général Trochu prit la parole avec une douloureuse tristesse : « Nous ne pouvons ordonner que ce que nous pouvons faire obéir, » dit-il. « Vous serez obéi, » répliqua le préfet. « Si vous ordonniez la mesure, j'irais moi-même, en cas de résistance, fermer les clubs avec un escadron de dragons. » A des paroles de Jules Favre, qui renouvela des louanges et qui grandissait ses services, le préfet de police répondit qu'on n'avait pas tiré sur lui, que son mérite n'était pas extraordinaire ; il acceptait pour les gardiens de la paix et pour leurs officiers des éloges dont ils étaient plus dignes que lui.

Sur ces mots, le décret contre les clubs fut voté à l'unanimité. Je me hâtai alors de réclamer la suppression des journaux *le Réveil* et *le Combat*. Après la lecture de leurs articles des derniers jours, qui soulevèrent l'indignation, la discussion s'engagea. Tout en reconnaissant la criminalité des provocations à la guerre civile par la voie de la presse, Emmanuel Arago ne concédait que la suspension des journaux. Il rappelait que *la Patrie*, avec des articles violant ouvertement un décret du gouvernement, n'avait pas subi la suppression.

Malgré cette résistance, appuyée par Garnier-Pagès et par Dorian, *le Réveil* et *le Combat* furent supprimés. Les décrets, immédiatement signés, furent remis au préfet pour qu'il les fît exécuter dans la nuit.

Le général Vinoy intervint alors pour requérir le fonctionnement des cours martiales. Sa proposition provoqua une sorte de stupeur. Jules Favre, Emmanuel Arago, d'autres se récrièrent. Le général Vinoy, puis le préfet, firent remarquer que la cour martiale serait la justice seulement en face de la guerre des barricades. Le général ajoutait que les chefs militaires, sans les cours martiales, seraient réduits à la fatalité des exécutions sommaires contre les combattants de l'émeute. Ernest Picard, au moment du vote, se joignit

à ces efforts en disant : « Le général et le préfet demandent la cour martiale. Devez-vous repousser une mesure qu'ils croient indispensable à l'ordre de demain ? »

Néanmoins, avec cette sensibilité généreuse et douce au cœur, mais fatale à la volonté inflexible qu'impose la charge de gouverner, le conseil rejeta la motion.

Je fis alors remarquer que l'objection contre les cours martiales s'était fondée sur l'existence des conseils de guerre; que ceux de Paris, écrasés par un fardeau qui dépassait les forces de quelques vieux officiers saisis déjà du travail judiciaire de l'instruction de nombreuses affaires, étaient paralysés et impuissants. Puisque le titre de cour martiale déplaisait, il fallait mettre à côté des deux anciens conseils des conseils de guerre nouveaux. Auprès d'eux, l'instruction et les poursuites seraient confiées aux officiers des conseils de guerre de la garde nationale. Presque tous étaient des juristes; ils étaient capables de tenir la plume et de porter la parole. Au moins l'action publique deviendrait sérieuse et prompte. La proposition fut agréée et votée.

Il ne restait à délibérer et à opiner que sur l'arrestation de Félix Pyat et de Delescluze, dont les crimes méritaient la peine légale. Un exemple contre les chefs insurrectionnels, contre les provocateurs de la guerre civile, était nécessaire. Je soutenais qu'ils devaient être déférés à la justice militaire. « Elle jugerait ces habiles qui savent éviter les châtiments que subissent seules leurs victimes trompées, entraînées et condamnées dans l'abandon. » Des voix essayèrent de repousser cette mesure. Mais Dorian, Garnier-Pagès et Emmanuel Arago rencontrèrent subitement l'opposition de Pelletan accusant leur faiblesse. Ce silencieux du conseil ne prenait ordinairement la parole que pour s'étonner de délibérer dans les heures de nuit, pour demander qu'on imposât silence aux crieurs de feuilles publiques. Une seule fois il avait adressé à Jules Favre cette objurgation : « Vous le prenez de trop haut ! comme un Jupiter ! » Cependant, à ce moment, il sortit de sa ré-

serve constante. Il rappela qu'il était l'ami de la presse; il voulait sa liberté, sa licence même; mais des provocations suivies d'actes étaient des crimes à flétrir, à punir.

Le ministre de la justice, Emmanuel Arago, en face de l'impression du gouvernement, voulut de nouveau, avec un dernier moyen, entraver ou du moins affaiblir la puissance de la décision. Il s'étonna que le préfet consultât le conseil à propos d'arrestations «qui n'étaient pas des actes de gouvernement».

Je ne pus m'empêcher de répondre que je consultais le conseil pour avoir la certitude de ne pas être désavoué, rappelant ainsi la mise en liberté de Félix Pyat.

Six voix contre trois ordonnèrent que Félix Pyat et Delescluze seraient livrés à la justice de l'état de siège.

Pendant ces délibérations, où l'énergie n'avait pas manqué, Belleville et Ménilmontant préparaient de nouveaux troubles. Le club Favié protestait contre l'organisation de la mairie. Il envoyait à Flourens, qu'il savait où trouver, des délégués pour l'investir de fonctions municipales. Il demandait à marcher contre les douaniers qui occupaient militairement le poste de la mairie du XXe arrondissement. Ce mouvement dénoncé et surveillé n'était pas le seul. Le maire du XIIIe arrondissement, Pernolet, avait à lutter contre le désordre; on l'arrêtait sur son fauteuil municipal; il reconquérait sa liberté, et continuait philosophiquement à enregistrer ce qu'on appelait «les mariages à quinze sous». L'amiral commandant le 9e secteur, en face de l'agitation des quartiers voisins, inquiet de l'indiscipline et de l'ivrognerie de sa garde nationale, réclamait le secours des gardiens de la paix; en me montrant de loin, au moment de ma visite à son poste, la chapelle expiatoire du général Bréa, il demandait des postes capables d'écouter et de servir ses ordres, capables de défendre leurs chefs.

Partout, en effet, dans les rues, dans les clubs, dans les cafés, les menaces d'assassinat étaient proférées. On arrêtait un individu qui montrait avec ostentation des bombes Orsini dont la destination n'était pas dou-

teuse. Les soldats campés sur les quais étaient entourés ; les appels à la trahison de leurs devoirs se multipliaient. J'avais signalé le danger de ces campements de la rue. Pour faciliter la tâche du commandant militaire, j'offris le casernement dans les constructions de la Cité, enfin, la Préfecture elle-même. Elle fut habitée par une section d'artillerie dont le chef d'escadron Pinel de Granchamp avait la direction.

Tant de soins ne retardèrent pas l'exécution des résolutions gouvernementales. Dès le matin Delescluze était arrêté. Félix Pyat, plus heureux, avait pu, en se cachant, éviter le mandat d'amener. Ses complices annonçaient d'ailleurs la résurrection du journal *le Combat* sous ce titre : *le Combattant*. Le collaborateur de Delescluze, un autre lui-même, au *Réveil*, Quentin, était incarcéré.

La fermeture des clubs fut opérée sans retard. Des troupes consignées attendaient les résistances annoncées du club Favié ; on n'eut pas besoin de leur force. Les salles publiques prêtées par les administrations, notamment celles de l'Ecole de médecine, restèrent closes ou furent refusées. Quant aux nouveaux conseils de guerre, le préfet de police en prépara l'organisation. Le concours des officiers de l'état-major de la garde nationale, promis d'abord par M. Durrieux, refusé ensuite par son chef, le général Clément Thomas, aurait facilité leur fonctionnement. Les individualités s'attribuaient le droit de ne pas obéir aux délibérations prises en commun. Je dus tenter des démarches auprès des officiers de la garde nationale; elles ne rencontrèrent que des dévouements individuels, courageux et désintéressés.

Enfin, en cherchant à ressaisir les évadés de Mazas, pour rendre impossibles de nouvelles agressions contre les prisons, je décidai avec le général Vinoy le transfèrement au fort de Vincennes des hommes pris les armes à la main et de ceux qui les avaient appelés à l'insurrection. Dans le donjon, loin des tumultes révoltés de la rue, la justice militaire les entendrait et les jugerait.

Un convoi de voitures cellulaires à diriger sur Vincennes pouvait être l'occasion d'une lutte; je demandai pour l'escorter une troupe bien commandée. Je vois encore le jeune officier de cuirassiers qui me fut adressé par le général Vinoy, sa haute taille, sa figure martiale, son regard ferme. « Vous êtes de ceux, lui dit le préfet, auxquels on peut confier l'exécution d'un ordre sans y mêler d'inutiles détails. Vous conduisez à Vincennes des accusés. Choisissez votre chemin vous-même. Si vous rencontrez une résistance, une attaque, un obstacle, passez dessus. » — « C'est bien, » répondit le capitaine; « les voitures entreront dans le fort de Vincennes. » Le convoi passa sans encombre et le vieux donjon reçut ses prisonniers inquiets et sombres.

Pouvait-on innocenter la conspiration ourdie pour s'emparer de Mazas, l'entreprise contre cette prison, menée avec succès après un premier échec; l'enlèvement des accusés, l'organisation d'une insurrection, l'attaque de bataillons armés et révoltés, enfin le crime du sang versé? Certes il ne suffit pas de vaincre au nom des lois; un gouvernement ne peut renoncer toujours au devoir d'appliquer leurs peines; l'humanité elle-même lui impose la répression : n'a-t-il pas la charge de défendre la société, tous et chacun, contre les irréconciliables ennemis qu'aucune raison ne dirige, qu'aucune leçon n'éclaire, qu'aucune concession ne satisfait, qu'aucune transaction n'adoucit et que ne désarment même pas des amnisties sollicitées au nom de la paix due à la patrie épuisée?

CRESSON.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

L'HALEINE DU DÉSERT

(Suite)

V

Huit jours plus tard.

Ils sont partis, eux et leur caravane. Dédaigneux de la banale piste frayée, ils avancent lentement dans le sable, ayant quitté la ville seulement ce matin.

Ils sont partis.

Ils emmènent Zaïd, le petit Arabe de Michelle. Deux autres indigènes, Bachir et Mesroud, feront la cuisine, dresseront la tente, sous la surveillance du spahi Mohammed-ben-Ali (récemment libéré du service, et qu'on leur a donné comme un cadeau précieux). Qui encore? Les trois *sokhars*, ces chameliers frustes et rudes autant que la plaine elle-même, traînant à leurs orteils les lambeaux de leurs *sebath*, et dont les mélopées plaintives se rythment au pas lourd des chameaux.

Ils sont donc, en tout, neuf — neuf créatures humaines devant errer ensemble sous le vaste ciel, regarder du même lieu sauvage s'allumer les mêmes étoiles, supporter les mêmes ardeurs de *simoum* et de soleil...

*
* *

Ivresse spéciale des premiers pas dans une étendue sans bornes...

Ils ne savent plus, ne discutent plus, ne pensent

plus. L'Haleine du Désert les prend physiquement, comme elle les a pris moralement à Laghouat. Ils sont devenus (pour quelques jours, en attendant les réactions inévitables) des êtres très simples dans un pays vaste, imprécis, grand comme l'Amour et la Mort.

Des êtres très simples... Plus de luttes, plus de trouble même. Mais, parce qu'ils sont très simples, ils ont un peu de vague terreur : l'épouvante sacrée qui guettait les Chaldéens entre les rayons des astres anime pour eux ces pierres, ces sables et les touffes rondes du *diss* et du *drinn.*

— N'y a-t-il pas de scorpions, Jean ?

— Non, mais dans ces parages abondent les vipères à cornes...

Au fait, ces mots sont des paroles oiseuses dont ils coupent le silence poignant. Ce qu'ils sentent embusqué, ce n'est ni scorpions ni vipères à cornes, peu redoutables aux cavaliers : c'est la Puissance et la Domination qu'ils devinent, mais ne comprennent pas.

Ils n'essaient pas d'ailleurs de comprendre...

Le soleil monte au zénith. Son disque est d'argent en fusion, dans un ciel de métal bleuâtre. La plaine est rousse, coupée de touffes monotones, grisâtres, vertes quelquefois. Les collines, à un seul côté de l'horizon, se déroulent, couleur des fleurs du pêcher... Sables et sables, en tapis ou en monceau; le pas des chevaux s'y étouffe, et résonne pourtant comme si quelqu'un les suivait par derrière. Ils se retournent : il n'y a rien, que l'étendue...

— C'est beau, dit Jean.

Michelle, après plusieurs secondes sans réponse, entr'ouvre les lèvres et finalement ne répond point. C'est beau, trop beau; cela lui fait mal. De plus en plus elle a peur. Des histoires de razzias, de femmes violées lui reviennent en tête. Elle sait bien, au fond, que le danger n'existe guère, analogue à celui des vipères et des scorpions. Mais elle a peur... Elle aura peur ainsi, par crises, pendant des jours et des nuits, des nuits et des jours, jusqu'à ce que l'accoutumance lui donne la sécurité.

Aux parages vraiment périlleux, bien plus loin vers le Sud, elle refusera qu'on la protège et qu'on la garde...

*
* *

Le soleil chauffe. — Le pas des chevaux s'alentit · Plak! Plak! — Le pas des chameaux, porteurs du matériel et des vivres, se pose sur le sol plus sourdement, plus irrégulièrement aussi : Plouk! Plouk!

— *Ouche! Emchi!* crient les *sokhrars*.

Michelle aime les sentir tous autour d'elle, bien que leurs mines rébarbatives d'autre part l'effraient. Cependant son cheval à elle prend les devants, malgré elle. Jean la suit.

— Dieu! si l'on nous attaquait! Tu ne connais pas la contrée, Jean. Appelle Mohammed-ben-Ali! appelle-le, je t'en prie!...

Mais Mohammed-ben-Ali s'est écarté de la troupe pour chasser la gazelle; il a disparu derrière quelque pli de terrain. Jean rassure Michelle qui ne se rassure pas.

— Ce vent, dis-tu, ce vent frais et fort qui se lève? Il me fait peur davantage encore!... Il me secoue, il me pénètre, il me conquiert... Jean!...

Et soudain apercevant, dissimulées par des touffes, deux formes humaines :

— Jean!... Là-bas, des brigands!... Que nos chameaux sont loin en arrière, Jean!... J'ai peur, j'ai peur, oh, Jean!

Elle était livide. Nullement poltronne en France, elle avait ici la terreur maladive du Désert.

— Jean!

Sautant à terre, Jean arrête le cheval de Michelle, par crainte qu'elle ne s'évanouisse et tombe. Il s'inquiète à son tour :

— Des brigands, Miche? Où vois-tu même des hommes, sauf les nôtres? Dis, où?

Elle avait bien vu, ou plutôt mal vu. Deux beurnouss se traînaient entre les broussailles du genêt sau-

vage, qu'on nomme *r'them*. Deux beurnouss de pâtres, un petit et un grand, poussant lentement devant eux leurs chèvres.

Alors, tandis que les chameaux rejoignent et que Mohammed-ben-Ali lui-même revient au galop (n'ayant pas tué la moindre gazelle), l'âme de Michelle se détend dans une joie sans nom, dans une allégresse aussi disproportionnée que sa frayeur précédente :

— Oh! les jolies, les paisibles et bonnes bêtes!... Laisse-moi descendre, Jean!

Ces chèvres lui semblent familières à ses regards, dignes de tendresse et de caresses. Elle presse entre ses bras leurs cous laineux. — Mais, sans en avoir conscience, ce qu'elle voudrait serrer sur son cœur, attirer sur sa poitrine dans une sorte de spasme, c'est ce paysage tout de lumière, ce paysage dont on souffre jusqu'au fond des moelles, comme on crie douloureusement de volupté et d'amour...

*
* *

A trois heures du soir l'étape est finie. On pose le camp, on dresse les tentes. Plus tard, Jean et Michelle jouiront de ces installations volantes, toujours renouvelées dans un milieu toujours pareil, où rien n'est de même pourtant, comparé à la veille et au lendemain.

Mais ce soir, après un dîner sommaire, Michelle et Jean s'endorment, chacun en sa tente étroite qui contient un lit primitif. En vain les chevaux piaffent, en vain les chameaux brament. En vain le feu du bivouac jette sur les toiles les reflets dansants de sa flamme, tandis que Mesroud et Bachir réemballent les cantines, et que les *sokhrars* font entendre une mélancolique chanson.

Jean et Michelle rêvent. Le sommeil a vaincu les admirations et les peurs. Des songes informes traversent leurs cerveaux, coupant ce néant qui suit les fatigues au grand air.

Michelle balbutie :

— Jean... le remords... les chèvres... tu ne m'aimes plus... le vent souffle...

Et sous l'abri de la tente jumelle, séparé par les deux étoffes seulement, Jean étend ses mains fébriles vers d'insaisissables fantômes, aux diadèmes d'or, aux lèvres de safran, aux yeux de koheul, aux ongles de henné. Cet âcre parfum de musc et de girofle... Ces gestes souples et lascifs... Etreintes du vide, désirs trompés... Tout s'enfuit dans une bourrasque.

Jean murmure aussi :

— « Le vent souffle... »

C'est l'Haleine du Désert qui fait claquer les panneaux de leurs tentes. Chaque soir, depuis Salomon, « dégagée dans son essor, » elle va du fleuve Nil aux parages de la mer des Atlantes, tantôt douce comme un baiser, tantôt brûlante comme une fournaise, tantôt furieuse comme la lionne à qui le chasseur vient de ravir ses lionceaux.

— « Le vent souffle... »

VI

Ils repartent le lendemain, et le lendemain du lendemain, pèlerins de ce désert aride où les chameaux vivants retrouvent les ossements des chameaux défunts...

Michelle, toujours nerveuse, reste aux aguets, tremblant pour une caravane qui se profile à l'horizon, pour un lièvre qui part au loin sous les touffes, pour un « lézard de sable » que poursuit, en bonds prodigieux, le chien sloughi de Mohammed-ben-Ali.

— Jean ! dit-elle.

Jean demeure maussade et rêveur. Il s'imbibe des lignes grandioses comme certains buveurs s'imbibent de tristesse.

— Jean ! reprend Michelle, Jean ! regarde cette fois ! Un village là-bas, ou je ne sais quoi d'analogue... Il

y a des chiens, il y a des maisons noires, il y a des gens...

Les maisons noires sont les pauvres tentes d'un *douar* de nomades. Mais près d'elles cependant (on la distingue à mesure qu'on s'avance) s'érige fièrement la *khéïra* du riche Caïd de la tribu, qui voyage escorté de cette fraction.

— Tu n'as plus peur, j'espère? remarque Jean non sans acrimonie.

Michelle baisse la tête. Elle se juge stupide; elle n'oserait avouer que la vaste tente, palais mobile d'une famille de race ancienne, lui semble redoutable de mystère et d'inconnu.

Pourquoi?

N'en a-t-elle pas vu de presque semblables, aux proches environs de Laghouat?

N'est-ce point la halte hospitalière, le bon accueil assuré, à la fois noble et quasi servile, empressé, souriant?

Un instinct bizarre lui ferait-il pressentir que, sous cet abri d'une heure, Jean prendra le premier germe de l'IDÉE dont elle, sa femme, croira mourir?...

*
* *

La *dhiffa*, repas d'honneur offert aux hôtes, touche à sa fin. La grande tente est pleine d'ombre chaude; dans l'obscurité lumineuse, si spéciale (due à la poussière de rayons que tamise ce toit de laine), les *djerbis*, les matelas recouverts de brocarts, les coussins, les armes piquent en sourdine des tons d'une opulence adoucie, incomparable.

Jean se fatigue d'admirer. Une somnolence le gagne, tandis que Michelle se lève, appelle Zaïd, pour se rendre comme il convient à l'appartement des femmes. Et, malgré sa torpeur, Jean s'irrite. Ce mur d'étoffe, coupant la tente en deux moitiés, lui cache ce que voit Michelle, dissimule à jamais pour lui, le mâle, ces yeux de koheul, ces lèvres de safran, ces ongles de henné

des épouses et des vierges, dont le désir le poigne, et dont les Ouled-Naïls, en leurs oripeaux clinquants, ne sont que la pâle copie prostituée.

Habiter cette tente... Posséder ces yeux, posséder ces lèvres... Errer, vivre de cette vie sauvage, somptueuse, savourer ces amours si facilement renouvelées, et que ce soit sans scrupules, sans secousses, sans débats d'esprit, sans regret d'autre chose ni d'ailleurs...

« *Elles* ressemblent à l'hyacinthe et au corail... »

« Elles ont le teint pareil à la nuance des œufs d'autruche cachés avec soin... »

« Elles ont de grands yeux noirs et de doux regards modestes. Leurs seins arrondis sont durs comme le pommeau des poignards... »

« En les voyant, tu les prendrais pour les perles d'un collier de perles... »

Jean se redit ces versets, lus à Laghouat l'autre jour. Son sang brûle. Dans la fumée de sa cigarette se dessinent les ongles de henné, les yeux de koheul, les lèvres de safran...

Et pendant ce temps, comme pour augmenter son hallucination, passe au-dessus de la cloison d'étoffe la voix des femmes qui rient, puis un bruit lent de moulin, puis un arome de café, un parfum de musc, un fredon de négresse... Et le Caïd, contemplant son hôte, se demande quel ange de silence est venu sceller, depuis tout à l'heure, la bouche bavarde de ce roumi...

*
* *

Femmes des chefs nomades, princesses du Désert, êtes-vous pareilles moralement aux femmes arabes de la ville, celles des *aghas* du moins, celles des très riches, celles qui se parent d'or et de pierreries sur des chemisettes brochées d'or, sous les fichus d'or tissés, et les précieux voiles *djeridis?*

Vaguement Michelle se demande ces choses — oh, vaguement, car la chaleur augmentante l'engourdit aussi. Sur un plateau d'argent, à terre, elle a reposé sa

tasse vide... Elle laisse examiner son costume de voyage. Elle abandonne aux mains curieuses son carnet, son flacon, sa cravache... Elle se croit revenue à Laghouat, dans ces demeures d'aristocratie locale auxquelles elle préférait les logis plus modestes, le « petit monde » plus simple et plus franc.

Femmes des villes... — Femmes de luxe qui s'ennuient, entre leurs chevelures à coiffer et le cousscouss blanc que roulent les négresses... L'oisiveté laisse leur âme en peine se languir mélancoliquement, dans ce milieu sans grâce et sans goût, qui n'est pas tout à fait ce qu'elles veulent... Ou plutôt elles souffrent du mal de ne pas arriver à comprendre ce qu'elles veulent... Elles ne sont déjà plus les insouciantes créatures du peuple... Elles savent que d'autres êtres, pareils à elles, circulent par le vaste monde et ne s'ennuient point (du moins le croient-elles). Mais elles croient aussi que l'honneur réel consiste à se cacher, se voiler, se séquestrer. — L'honneur? la bienséance plutôt, le bon ton de leur race... Conflit d'appréciations qui trouble un peu, chez elles, le marasme doux de ces contrées... Alors, des élans de fureur, de passion, de jalousie — parfois des frasques d'intrigues extérieures, où leur sécurité peut sombrer... — et puis l'ennui, l'ennui, l'ennui, l'ennui, l'ennui, l'ennui...

Mais celles-ci, celles des nomades, ne s'ennuient pas. Elles l'affirment à Michelle par l'intermédiaire de Zaïd. Elles lui montrent la blanche laine qu'elles filent, les haïks de soie qu'elles tissent... Et les enfants, et les poules favorites qui picorent dans des corbeilles, entre leurs pieds aux lourds joyaux...

— Et dès avant l'ennui venu, notre *Sidi* fait lever la tente. Nous sommes les vraies heureuses, ô Roumïya!... La vie nomade est sainte; elle est belle. Demande-le aux marabouts que tu trouveras sur ta route : nous sommes celles qui continuons Sarah, Rébecca et Aghar, mère d'Ismaïl...

Leurs bouches se taisent, mais leurs yeux disent encore ce que leurs bouches n'osent dire : l'orgueil d'être riches en pièces d'or suspendues aux tresses;

de posséder les *bassours* à clochettes, les coupes d'orfèvrerie, les coffres pleins de parures...

Sur la prière de la Roumïya, elles les ouvrent, ces coffres, et voici soudain sur le tapis un écroulement de satins, un ruissellement de tulles pailletés, de ceintures d'argent, de broderies chatoyantes, à faire pâlir les enchantements des contes féeriques musulmans...

VII

Deux jours encore avaient passé. Le soir tombait brusquement. *Ils* s'éloignèrent un peu de leur campement, où les feux de *r'them* jetaient leur belle flamme claire, tandis qu'à l'est et au zénith s'allumaient les premières étoiles.

L'Haleine du Désert était fade et lourde... Elle soufflait le déséquilibre dans les âmes, le découragement dans les cœurs.

— Viens, Michelle.

Ils s'éloignèrent un peu plus encore, dérobés en cinq minutes à la vue de leurs gens par une des ondulations dont est bossué tout ce Sahara, dont la ligne paraît si plane.

— Asseyons-nous là, sous la garde des astres...

Mauvaise garde, pensait Michelle. La nuit dépourvue de lune ne jetait qu'une clarté grise, imprécise, sur les vastitudes décolorées dont les lointains disparaissaient, noyés d'ombre. Et cette vie silencieuse du sable, le grouillement sans bruit des scarabées et des lézards, le glissement sans bruit des vipères, le rôdement sans bruit des gerboises, des chacals, cette absence de frissons et de froissements et de pas (malgré l'existence d'êtres qui se meuvent), rejetaient la jeune femme à ses maladives terreurs.

Elle aurait souhaité rentrer, mais elle n'osait le dire. Alors, pour se distraire elle-même, entendre au moins le son d'une voix, elle se prit à raconter les détails de

sa visite personnelle, la veille, chez les femmes du Caïd...

Le vent du Désert soufflait fort, fade et lourd...

*
* *

— Si tu les avais vues, Jean. Elles étaient trois : deux jeunes et une plus vieille, sans compter les négresses...

— De belles négresses, Michelle ?

— Oui, rieuses et bien parées...

Jean retrouve encore, en son esprit, ce verset de tentation :

« Vos femmes et vos négresses sont votre champ : allez à votre champ comme vous voudrez. »

A travers le Coran, qu'il a trop lu (et surtout trop apprécié pour tant de fatras informe qu'il renferme), Jean découvre ainsi des raisons de souhaiter une vie sensuelle plus intensément variée : la polygamie musulmane, permise, approuvée, ordonnée, au lieu de la secrète polygamie d'Europe et de son cortège d'inconvénients... Ce n'est pas la vulgaire infidélité, c'est la volupté dans laquelle, plein de quiétude, on se roule...

Michelle ingénument continue :

— Si tu les avais vues... Leurs habillements laissaient à découvert leur gorge parfaite...

Elle les dépeint, joliment accroupies; étalant, sur le tapis aux laines profondes, les pans traînants de leur *malefa*... Elle parle de Fatmah aux belles tresses, visage blanc, voile blanc pailleté d'argent... Puis de Rraïra, la plus jeune, qu'elle évoque maintenant, toute droite contre un pilier de la tente, avec sa *roba* de brocart bleu, ses manches de tulle, drapant autour de sa tête la *maharma* d'or tissé, d'or frangé — petite idole souple et fine, humble (elle a les pieds nus), victorieuse (elle a son sourire), et casquée de ce métal par quoi le monde est opprimé...

Jean écoute...



Il écoute, haletant, parce que le désir le torture, et parce que le Vent du Désert continue de souffler, fort, fade et lourd.

— Michelle!

— Rentrons-nous au camp, ami?

— Nous avons le temps; reste, reste!...

Sa voix devient un peu rauque. Et Michelle comprend. Elle se débat :

— Non, Jean!... Non!...

Car ce campement tout proche, où les hommes devisent près des foyers flambants, la gêne et l'effarouche. Elle se refuse ainsi, souvent, depuis leur départ. Et puis, elle est lasse... Contrairement à celle de Jean, sa sensualité s'éparpille, s'use par les voluptés trop senties de la route. Ses frayeurs mêmes sont une jouissance épuisante, qui retentit aux organes mystérieux.

— Non, non, Jean!...

Mais vainement cette fois se défend-elle. Il est le plus fort. Il veut d'*elle* la femme qui est *elle*, et il veut *les autres*, les Messaouada, les Aïcha, les Zorah imaginaires, en lesquelles il condense les joies d'amour du Sahara. — Il croit follement *les* serrer, en même temps qu'*elle*, dans ses bras raidis... — lèvres de safran — yeux de koheul — mains de henné... — Et ce sable, cette couche tiède et souple...

Mais l'illusion passe, le réveil est sombre. Le Vent du Désert souffle, fort, fade et lourd...

VIII

Encore un jour... A gauche et à droite de leur route, ce sont les *daïas*, dont ils traversent la région. A droite et à gauche, elles surgissent — ou plutôt

surgissent les arbres anciens qui les révèlent, dont les racines ont puisé péniblement un peu de sève dans ces creux légers, à peine sensibles, cuvettes gardant mal quelques rares gouttes d'eau.

Jean n'est pas gai. Michelle est triste. Avec l'instinct subtil de leur race, les hommes de l'escorte sentent cette tristesse et ne disent rien... En silence on marche.

— *Ouche! ouche! emchi!*

Seul ce cri susurré rappelle au devoir un chameau dont le zèle s'alentit. Puis tout redevient calme — trop calme.

A deux heures, on dresse le camp sous l'ombre bien peu dense encore, mais précieuse des grands arbres — *betoums* sacrés, blancs de tronc et de branches, ayant vu tant d'âges et tant d'âges... Leur écorce est rude, et parfois, malgré l'harmonie de leur ensemble, leurs vastes bras sont tortueux, vaincus par le *simoum* des siècles. Comme les cèdres du Liban, comme les chênes gaëliques, ils donnent l'impression de monuments inestimables, presque intacts et cependant outragés...

Décor idoine aux mélancolies. Les vieux géants abritent aujourd'hui celle de Michelle et de Jean. Ils abritent indifféremment le mauvais et le bon, la paix ou la guerre. Autour d'eux s'étend le Grand Désert, où passèrent les fauves de presque notre époque, et ceux des temps qu'on ne sait plus...

— Jean?

Affalé sous un des *bétoums* séculaires, Jean, prostré, semble dormir. Il examine, entre ses paupières demi-closes, la flore délicate et menue des sables abrités : pâquerettes sans pétales dont l'odeur est amère, géraniums sauvages, labiées découpées, pourpiers grêles, crucifères aux petits calices papillonnants — et tout cela si mince, si frêle, si précaire, si *passé*, et d'une si bonne volonté de devenir rose, lilas ou jaune, qu'un attendrissement saisit, par le contraste trop vif entre cette faiblesse et la force héroïque des rudes vieillards d'au-dessus.

— Jean?...

Il se retourne, poussant un grand soupir.

Alors elle lui dit cette phrase simple qui, pour elle, résume depuis un mois ses inquiétudes et son malaise moral :

— Qu'as-tu, Jean ? Il me semble que je ne suis plus ta femme...

Il feint de ne pas la comprendre. Comme lui-même souffre, il en profite pour être cruel ; et d'ailleurs cette sorte de plainte, de réclamation l'irrite. Michelle ne l'eût pas faite autrefois...

Il répond brutalement :

— Pourtant il me semble, à moi, qu'hier... presque malgré toi !...

— Oh ! Jean...

Devant les yeux pleins de larmes, il a regret de son cynisme — mais sa torpeur est trop intense : il ne peut ni s'excuser ni se faire pardonner. Et puis, comment irait-il définir l'indéfinissable ?... Lui dire : « Tu es encore *une* de mes femmes, au harem de mes désirs ?... »

Aussi la blesse-t-il de nouveau par quelques phrases prononcées d'une bouche lasse :

— C'est toi, Miche, qui ne sais plus m'aimer... Ton caractère s'est transformé ; tu deviens insupportable...

En parlant il la regarde, couchée sur les menues fleurettes. Elle est effarée d'étonnement, de chagrin. Il ajoute alors, comme palliatif, cette explication qui est un aveu :

— Je ne souhaiterais qu'une chose, vois-tu : la vie nomade du Sahara, la vie monotone, triste et grisante, pour toujours... Et tu n'es pas la compagne suffisante...

Elle pousse un cri, ne retenant même point en sa mémoire la première phrase de Jean (la plus dangereuse), qu'elle croit un paradoxe sans portée. La deuxième seulement la terrifie :

— Pas la compagne suffisante ! Je ne suis pas assez courageuse, pas assez sauvage, alors ? Je suis trop Parisienne ?...

Eternel malentendu de ceux qu'un lien de chair lie :

les petites vanités froissées cachent aux yeux de l'un et de l'autre les grandes phases de leurs amours ou de leurs détachements. Jean n'a pas le courage d'avouer : « Je voudrais autour de moi plusieurs beaux corps, plusieurs belles formes; je voudrais que mon rassasiement de l'une renouvelât mon envie de l'autre; — et je voudrais que *tout le Désert* fût dans leurs caresses, dans leurs yeux de koheul, dans leurs lèvres de safran... »

Il croit être sincère à l'excès, en répondant :

— Oui, tu es trop Parisienne, en ton costume tailleur et ton chapeau correct. Tu ne suffis pas ainsi à mon imagination. Transforme-toi, Miche, en femme de rêve...

Elle est indignée ; elle ne l'écoute pas. Trop Parisienne! Et ne plus lui plaire! ne plus être aimée!... Elle verse des larmes amères que Jean, fatigué, laisse couler...

Et les sanglots, peu à peu, s'apaisent. Elle est trop lasse; elle s'endort, lourdement, près de Jean qui dort aussi. Sur leur sommeil les grands *bétoums* étendent leurs branches, les *bétoums* hiératiques, mystérieux et sacrés comme l'arbre de Jessé des cathédrales, ou comme les arbres du Bien et du Mal au frontispice des vieux missels...

IX

Il ont dépassé d'autres *bétoums*, et d'autres, et d'autres... Ils ont vu poindre des matins et finir des soirs... Ils ont traversé la dure *Chebka* (filet) — ainsi nommée pour le réseau bizarre qu'y forment les ravins, les rochers, les éboulements, les chaînes de montagnes incohérentes qui s'y croisent : affreux chaos, couleur de désert morne, parsemé de lugubres pierres noires...

Une piste informe monte et monte encore, sableuse, pierreuse, atroce. Des carcasses de chameaux gisent,

paraissant les restes de bêtes de proie : ce n'est plus le paisible squelette dans le calme Sahara.

— C'est horrible, dit Jean.

Michelle ne répond pas. Sa tête est vide, et cette pensée toute seule y bourdonne :

— Je suis trop Parisienne, trop Parisienne...

Puis le corollaire :

— Alors, pour cela, il ne m'aime plus...

Son cœur se serre ; sa gorge se contracte. Est-ce la soif? Est-ce la rancune? Est-ce la douleur? Elle rêve d'une source qui coulerait, claire et limpide, et qui porterait une vengeance dans chacun de ses bouillonnements légers...

*
* *

Au bout de la Chebka, une grande fissure, un enfoncement brusque du sol : c'est la vallée du M'zab. La nature l'a mise en contre-bas des plateaux de désolation, comme pour préserver les M'zabites de l'Haleine du Désert : car l'Haleine du Désert est capricieuse et variable ; elle distribue les mélancolies, les extases, les souffrances et les voluptés : mais la gaieté, jamais. Or, sans un grain de bouffonnerie, les M'zabites ne seraient plus les M'zabites — membres de la grande famille qui de Polichinelle, ancêtre, va jusqu'à Tartarin son petit-fils.

Aussi, à l'arrivée, le jeune couple éprouve-t-il un peu de détente : telle celle d'une soirée passée malgré soi, lorsqu'on est soucieux, au Palais-Royal, aux Nouveautés. Mais on retrouve le lendemain son âme à la même place — et le mal de son âme, que le rire envenima.

Après leur halte du M'zab, le grand Souffle les prendra de nouveau, Jean et Michelle, et d'autant plus, hélas! que, dans ces quatre ou cinq jours, il se sera déroulé entre eux des scènes malheureuses : tout le Jeu de la Vanité piquée, du Désir sensuel, de la Mort et du Hasard.

*
* *

ACTE PREMIER. Voici ce qu'en devait retenir la mémoire de Jean :

Aucun de ses torts — nous sommes faits ainsi — mais ceux de Michelle, et le décor autour des événements : les villes saintes en pyramides compactes, couronnées de leur mosquée ; les puits des oasis ; les cavaliers à trois sur un âne minuscule ; les gros beurnouss blancs, les gros ventres ronds, les gros visages réjouis, et, contraste plein de couleur, les silhouettes et les faces osseuses des anciens esclaves *negros*, vêtus de bariolures ou de guinée bleue — le tableau bizarre enfin de la confédération du M'zab.

— Le capitaine X... ! Le capitaine Y... ! Le lieutenant Z... !

Et plusieurs noms encore. Puis :

— M. et Mme Jean Samois !

Ce sont les présentations des officiers du Bureau arabe et du Bordj (forteresse) commandant notre petite garnison. Tous font un cordial accueil au neveu du général Samois. Tous — ou presque — se mettent en frais pour les beaux yeux de Michelle. Michelle semble y répondre un peu beaucoup. Elle est nerveuse. Elle distribue des sourires énigmatiques, et « se tient mal », au gré de Jean.

Dès après la sieste, elle commence sa toilette pour le dîner (festin de bienvenue qu'on leur offre au Bordj). Indéfiniment elle reste devant le miroir de la « chambre d'hôte » qui lui fut donnée. Elle paraît ne trouver ni sa robe assez défroissée des plis écrasés dans les malles, ni sa coiffure assez seyante. Trois fois elle relève ses cheveux pour leur donner un tour plus hardi.

Jean s'agace. En ces bâtiments français, entouré de meubles français, venant de parcourir les journaux de France, son « âme saharienne » subit une éclipse. Jean redevient un mari français, attentif aux faits et gestes de sa femme. Mais la tendresse et l'harmonie de leur

union d'antan, où sont-elles?... L'Haleine du Désert les a balayées...

— Pourquoi tant d'apprêts, Michelle? Nous sommes loin du monde, ici. Voyons, c'est assez, tu es bien!

Michelle la douce, la soumise, la câline, se retourne vers Jean. Ses traits sont contractés, son regard durci.

— Que voulez-vous? il faut en prendre votre parti, Jean; vous l'avez dit vous-même : je suis trop Parisienne.

*
* *

Pendant le dîner, objet de ces préparatifs et de ce débat, Michelle flirte ouvertement — scandaleusement, selon Jean; y avait-il donc cela en germe dans ses menues coquetteries d'autrefois? — avec son voisin de droite, le lieutenant de tirailleurs. C'est un très joli garçon, aux clairs yeux gris, spirituel, un peu fou, récemment arrivé de France, n'ayant pas encore subi la mélancolique dépression du Sud. Il se nomme Michel Divoire, et, pour plaisanter avec sa voisine, exploite cette similitude dans leurs prénoms.

— Quel mauvais goût! se déclare Jean.

Non, le goût de ce badinage n'est pas si mauvais : sa jeunesse et sa gaieté l'excusent. Mais Jean s'en irrite d'autant plus. Il désire la fin du repas qui devient tapageur, où l'on discute bruyamment des théories quelconques à travers la table, sans scrupule d'étourdir ses commensaux.

— Rien n'a changé, je vous assure, depuis la conquête du M'zab en 1882...

— Impossible à un Européen d'entrevoir une femme m'zabite. Les seules Ouleds-Naïls, mon cher... ou plutôt celles qu'on nomme telles, car ce sont en réalité les filles des races du Sud...

— Depuis cinq ans, pas de pluie ici, pas une goutte d'eau; mais leurs puits ne sont pas tous taris, loin de là. Alors, de quoi se plaignent-ils?...

— Croyez-moi, la race est hypocrite; son rire épais cache la fausseté, et son puritanisme religieux dissimule tous les vices...

— Une petite Sodome, la vallée du M'zab...

Le dîner se termine. Sur le vaste balcon, maintenant, des groupes se forment, causant, disputant, commentant le paysage étrange, presque fantastique, baigné d'une blanche clarté lunaire. Les villes saintes s'érigent, froides et calmes, pareilles à des ruches d'abeilles endormies. On en voit trois de cette terrasse ; elles paraissent à la distance d'un jet de fronde, tant est petit leur éloignement, et limpide surtout l'air de la nuit.

La jeune femme et le lieutenant Divoire marivaudent toujours...

Jean manœuvre habilement pour s'approcher de Michelle. Il l'attire à l'écart, d'un mouvement de poignet presque haineux.

— Michelle, tu fais bien de l'esprit, ce soir, et tu t'animes singulièrement, parce que tu es adulée de tous ces hommes!

Elle a le même regard hostile que tout à l'heure dans sa chambre. Ses yeux brillent, sous la lune, d'un éclat surprenant. Et sa voix, mordante, railleuse, répète l'explication déjà donnée :

— Que voulez-vous, mon ami? Vous savez malheureusement que je suis trop Parisienne!

Jean pâlit et se détourne, furieux, impuissant à lui répondre sans l'insulter. Il ne voit pas que le brillant des yeux de Michelle ressemble à celui des larmes...

Elle est cruelle, *elle* le fait volontairement souffrir; — et *lui?* — *lui* fit, fait et fera de même... Ce sont des êtres humains, que la passion rend mauvais, et que l'amour défiguré empoisonne de son venin...

X

Le deuxième acte?

Devant le même paysage lunaire, les mêmes acteurs sont réunis, sur le même balcon-terrasse, au Bordj. Deux journées ont fui, vaguement usées à marchander

des bibelots : armes incrustées, cuirs brodés, bijoux sauvages — et à contempler des M'zabites...

La fumée des cigares embrume l'atmosphère proche. On parle nonchalamment d'une promenade faite cet après-midi, une visite aux féeries vertes de l'oasis, sous la conduite du gros Caïd de Ghardaïa. Et le sourcil de Jean se fronce, car, tandis que l'accaparaient le gros Caïd et deux ou trois officiers très convaincus, Michelle, il s'en souvient, demeurait en arrière avec *ce* lieutenant Divoire, naturellement.

— Son cheval boitait, j'en conviens ; elle ne pouvait soutenir l'allure du groupe. Elle a d'ailleurs atténué l'audace de son flirt. Mais pourquoi faut-il qu'un mari soit ridicule d'escorter de près sa femme ? Pourquoi, par sotte convention mondaine, ce soin revient-il toujours aux blancs-becs stupides et empressés ?

A côté de Jean qui songe ainsi, une voix d'homme prononce dans l'ombre d'un pilier :

— Je ne conçois plus le mariage qu'à la mode arabe : la femme voilée, se taisant devant son maître, et réduite à l'état d'un objet qu'on met sous clef, dès qu'on s'absente.

Une autre voix répond :

— Elle n'est pas tant que cela réduite à l'état d'objet, la femme arabe. Elle a plus d'influence qu'on ne croit. Et, les verrous tirés, elle passe au besoin pardessus la porte.

— Justement, c'est un tort immense. Les Arabes sont des idiots. Leur loi dominatrice, appliquée à la lettre, au delà de la lettre, c'est le seul *modus vivendi* tolérable entre l'homme et cet être inconscient qui le complète...

Jean proteste, pour la forme. On lui réplique :

— Vous verriez, vous verriez ce que deviendraient vos idées là-dessus, si vous aviez six ans de Sud...

Alors il se tait, peu éloigné de croire que tous ces Sahariens réunis pensent vrai. Les poulies de puits chantent leur petite chanson nocturne. Michelle, là-bas, écoute le lieutenant Divoire lui réciter des vers burlesques.

Jean se dit :

— En tous cas, au milieu de ces appétits masculins, *elle* a besoin d'être surveillée. Fût-ce une heure, je suis bien décidé à ne pas la quitter...

*
* *

Mais soudain, d'une des villes endormies, un chant de *r'ëïtha* s'élève, nasillard et doux. Et c'est l'imprécise mélopée des voluptés musulmanes, le rythme coupé de la danse du foulard, l'air amoureusement charnel de Sidi-Mansour...

— Ah!... fait Jean, d'un ton rauque, un peu voilé.

La gorge serrée, il n'a pas le courage d'un commentaire. Depuis trois jours, *il ne sentait plus*. Ce M'zab, amusant ses yeux, ne causait nulle impression vive à son cerveau fatigué. Et voici que la sensation profonde, intense, exquise jusqu'à la douleur, envahit de nouveau ses fibres. Il s'abandonne, les nerfs secoués comme par un courant électrique : il *sent* — ô la jouissance délicieuse! — il *sent* par tout son être, par les contractions de ses muscles, par les fourmillements de ses moelles, par les frissons de sa peau...

— Ah!...

Tous se prennent à écouter. Michelle même et le lieutenant Divoire ont cessé leur papotage. Mais qu'importe à Jean? Il ne sait plus, ne voit plus, ne songe plus. Cette mélopée seule existe dans la nuit blanche, érotique caresse, donneuse d'extase...

Il demande, faisant effort :

— Qu'est-ce que cela? Je croyais que les M'zabites n'avaient pas...

— Ce sont des Ouled-Naïls qui dansent, sans doute pour des Châanbâ venus à cause du marché, demain.

Il demande encore :

— Sont-elles nombreuses, ici?

— Très nombreuses.

— Sont-elles belles?...

Alors sept ou huit bouches à la fois lui répondent.

Les « Ouled » de Ghardaïa; ah! incomparables! Les plus alliciantes parmi ces semeuses d'amour répandues a travers le Sud.

— Entre autres, il y a Mabrouka, mon cher!...

— Et la petite Aïcha, aux regards d'Egyptienne!...

Les faiseurs d'éloges semblent s'enorgueillir personnellement des formes et des séductions signalées. Seulement à cause de Michelle, dont il s'éloigne peu, Jean jusqu'à présent ignorait ces détails. Sans quoi...

Un jeune « toubib » lui continue des descriptions à l'oreille. Jean pense ardemment :

— Je veux *les* voir... Je veux *les* avoir...

Pourquoi donc les dédaignait-il, le mois dernier, à Laghouat? Qu'importait la prudence? C'est *elles* le Sahara brûlant... Elles, elles, elles... puisque les femmes de grande tente n'existeront jamais pour lui...

— Je veux les avoir...

Mains de henné, yeux de koheul, lèvres de safran... ivresse du Désert, joies de la vie primitive. Joies anciennes, joies précieuses, idéalisées pour nous parce qu'elles furent les joies de peuples aux beaux noms épiques disparus...

... Il avait oublié jusqu'à la présence de sa femme. Il écoutait encore la *r'ëïtha,* mais elle ne chantait plus...

JEAN POMMEROL.

(A suivre.)

FRAGMENTS DE MA VIE

(1800-1812)

(Suite)

CHAPITRE XII

A LA VILLE ET DANS LES BOIS

En route pour Smolensk. — Une scène tragi-comique. — Le bonjour du colonel. — Perplexités. — Trop de zèle nuit. — Encore une fois le passe-partout. — Le quartier-maître Alber et mon bonnet de police. — Description de ma tenue. — Le pillage à Smolensk. — Je touche du pain. — Un mot sur la garde impériale. — Toujours les Cosaques ! — Le général français et l'église de Krasnoï. — Un paysage superbe. — Une décision audacieuse. — L'ivrogne français et les paysans russes. — Rencontre d'un convoi d'artillerie. — Scepticisme d'un officier français. — Les fantassins hessois. — Nous recevons du pain et nous couchons sous un toit. — Le vœu général de la Grande Armée.

Au fur et à mesure que nous nous rapprochions de Smolensk et de ses magasins, le nombre des fuyards allait en augmentant. Chacun espérait y trouver des vivres en abondance et se consolait du retard éprouvé aux portes, en songeant aux rations de pain, de viande et d'eau-de-vie qui allaient nous être distribuées en abondance.

Une fois de plus, nous devions en être pour nos frais d'imagination.

Évidemment, les approvisionnements accumulés à Smolensk étaient des plus importants, mais ils n'étaient nullement proportionnés aux besoins. Personne ne songeait, même à l'époque où l'armée se trouvait à Moscou et souffrait déjà de nombreuses privations, qu'elle serait obligée de se retirer à brève échéance et dans le désordre le plus complet.

Je rencontrai une foule de camarades ce jour-là et, chose qui ne m'était pas arrivée depuis une éternité, je passai ma nuit dans une grange qui, par extraordinaire, n'avait été démolie ni incendiée. Nous apprîmes le même soir que, pour éviter l'encombrement que ne manquerait pas de provoquer cette masse d'êtres affamés, toutes les portes de la ville seraient gardées par des postes nombreux ayant pour consigne de ne laisser entrer qu'un nombre égal à celui des sortants.

Je fus témoin, en cette circonstance, d'une scène tragi-comique, laquelle, une fois de plus, me prouva le peu d'égards que les Français avaient pour leurs alliés.

Très heureux de pouvoir passer une nuit sous un toit, nous nous étions réunis, au nombre de douze officiers et de quelques soldats wurtembergeois; nous avions allumé un grand feu dans notre grange couverte de chaume et nous nous entretenions des choses exquises que nous allions trouver le lendemain, lorsque nous ferions notre entrée triomphale dans la *ville sainte*. Soudain nous remarquâmes une agitation qui se produisait au-dessus de nos têtes et constatâmes que la couche de chaume qui nous recouvrait diminuait graduellement d'épaisseur.

Des fantassins français qui bivouaquaient à côté de nous avaient trouvé très ingénieux de nous enlever la paille de notre toit et de s'en servir pour s'installer une couche moelleuse.

Heureusement, nous éventâmes à temps leurs manœuvres, ce qui nous permit d'arrêter net les progrès de leur petite opération.

Une lance de Cosaque s'était égarée, Dieu sait comment, dans notre grange. Le lieutenant de Kausler, empoignant cet instrument de mort, pensa qu'il était propre à sauver les fragments qui subsistaient encore au-dessus de nos têtes. En conséquence, il piquait à tort et à travers dans le chaume, lorsque tout à coup nous entendîmes des cris perçants aussitôt suivis d'un bruit sourd, pareil à celui qu'aurait fait un corps tombant du toit. Effectivement, notre camarade avait blessé à la cuisse un pauvre diable de fantassin, appartenant à la division du général Razout, et qui était venu chercher de la paille sur notre toit.

Quelques minutes après que cet accident avait eu lieu, un capitaine français, ivre de fureur, poussant des hurlements inarticulés et jurant comme un charretier, se précipita dans notre grange, voulant savoir à toute force le nom de celui qui avait blessé le soldat en question. Le lieutenant de Kausler n'hésita pas une seconde, se nomma, et voulut donner quelques détails sur la manière dont les faits s'étaient passés. Mais il lui fut impossible de placer un mot. Le capitaine criait et jurait sans discontinuer, et en même temps s'exprimait dans les termes les plus grossiers et les plus offensants sur le compte des troupes allemandes. Ceci nous échauffa tellement les oreilles que, *viribus uniti,* nous nous saisîmes de lui et le mîmes proprement à la porte. Malgré le froid noir qu'il faisait dehors, il resta encore un bon moment à crier : « *J'en ferai rapport au général Razout. J'en ferai rapport au maréchal Ney même.* »

Nous ne nous inquiétâmes point de ses menaces, et nous eûmes raison, car aucun de nous n'entendit plus jamais parler de cette affaire.

Bien avant le jour, sans attendre que mes camarades en fissent autant, je me mis en route afin de gagner le plus vite possible Smolensk, dont j'étais encore éloigné d'une lieue, car je me doutais bien que les fuyards seraient encore plus abondants ce jour-là que la veille.

Je ne tardai pas à constater l'exactitude de mon calcul, car si la route, au moment où j'étais parti, était encore à peu près déserte, elle s'animait de plus en plus à mesure que j'avançais. Des milliers d'individus abandonnaient les feux de bivouac qui flambaient à droite et à gauche et se dirigeaient en toute hâte vers le but commun que, malheureusement, ils devaient atteindre avant moi. En effet, l'incident suivant m'empêcha de prendre part à cette *course en masse*.

Smolensk est situé sur une hauteur d'un relief assez considérable; par conséquent, il faut monter pour y arriver. Je dirai même que les voies par lesquelles on y accède sont très raides. Il résulte de là que, même dans la belle saison, les voitures lourdement chargées ne les gravissent qu'avec difficulté. Or, à ce moment-là, par seize degrés au-dessous de zéro, la neige, foulée par des milliers d'hommes et d'animaux, était devenue si glissante, que la route ressemblait à un miroir.

Parvenu au pied de la rampe qui aboutit à la ville, je trouvai, malgré l'heure matinale, un monde fou réuni là et tentant des efforts inouïs pour escalader la pente. Impossible de quitter la route, car, à droite et à gauche, la neige était si épaisse qu'il ne fallait pas songer à s'y aventurer. Pour qui n'avait point perdu toute sa bonne humeur naturelle, malgré les misères du temps présent, il y avait matière à observer là une foule de scènes tragi-comiques.

L'un jurait de toutes ses forces parce qu'il risquait à chaque instant de faire la culbute; un autre s'avançait avec mille précautions, à petits pas, comme un enfant qui apprend à marcher; un troisième poussait des cris

perçants à chaque glissade, et ainsi de suite. Je vis là un vieux capitaine français dont les assistants s'amusaient follement; en présence de l'inutilité de ses efforts pour avancer, il s'était mis résolument à quatre pattes, mais sans plus de succès.

Quelques équipages, fourgons et caissons attelés de véritables squelettes, et qui avaient glissé entre les doigts des Cosaques, s'étaient arrêtés au pied de la colline mais ne pouvaient plus avancer, parce que leurs chevaux n'étaient même plus ferrés. Les conducteurs du train étaient aussi malheureux que leurs animaux; ils étaient là, ne sachant que faire ni que devenir, et poussaient des jurons et des cris dans toutes les langues imaginables. Aux « *Jü, hue!* » des Allemands se mêlaient les « *Allez donc!* » des Français et les « *Avanti* » des Italiens.

Pour mon malheur, je rencontrai au milieu de ces pauvres diables un jeune Wurtembergeois qui, de concert avec un fantassin qui lui avait été adjoint, s'efforçait de mettre en mouvement son fourgon à deux chevaux, lequel, me semblait-il, n'était pas lourdement chargé.

Je voulus me mêler de donner quelques bons conseils à ces deux garçons qui me faisaient de la peine. Tandis que j'étais occupé à cela, je fus très désagréablement interrompu par un colonel, de chez nous, qui suivait la route. Lui aussi jugea bon de prodiguer des avis au conducteur; mais celui-ci, qui paraissait convaincu de sa supériorité, n'y prêta pas grande attention.

Bref, voyant le peu de succès qu'obtenait son intervention, le colonel, en passant, me cria laconiquement et d'un ton dictatorial :

— Monsieur le lieutenant, veuillez, je vous prie, veiller à ce que cette voiture monte la côte. Bonjour!

« Un joli bonjour pour moi! pensai-je. Cela t'appren-

dra, une autre fois, à te mêler de ce qui ne te regarde pas.»

Pendant que je réfléchissais à ce que je pourrais faire pour me sortir de cette passe désagréable, je vis venir à moi deux de nos officiers supérieurs, de vieilles connaissances, avec lesquels j'avais servi dans la garde ; c'étaient le major de Lützow, mon compatriote et ami d'enfance, et le colonel de Mundorf. Tous deux commandaient des régiments de cavalerie ou plutôt en avaient commandé, car il ne restait à chacun d'eux qu'une dizaine d'hommes au plus. Je leur contai mes peines et leur demandai conseil.

Tous deux furent d'avis que, vu le peu de chances qu'avaient mes efforts de réussir, ils me considéraient comme relevé de mes fonctions et libre de dire un adieu éternel à ce maudit fourgon. Ces messieurs ajoutèrent, d'un commun accord, qu'ils étaient prêts à attester devant n'importe laquelle des autorités qu'ils m'avaient engagé à m'en aller. Je me demandai alors ce que pouvait bien contenir ce fourgon, car, si l'on était obligé de l'abandonner aux Cosaques, il était au moins convenable de ne pas leur laisser les objets précieux ou utiles qu'il renfermait.

Le conducteur et le fantassin qui l'accompagnait n'ayant pu me fournir de renseignements à ce sujet, parce qu'il était fermé à clef, le colonel de Mundorf me donna l'ordre de faire sauter la serrure. Je mis en réquisition le *passe-partout* (la hache) d'un de nos jeunes gens, et en un clin d'œil l'ouvrage fut exécuté.

Quel ne fut pas notre étonnement lorsque, après avoir soulevé le couvercle, nous constatâmes que le chargement de ce fourgon se composait, en tout et pour tout, de quelques petits sacs remplis de riz et d'un tonnelet de ratafia, c'est-à-dire de cette liqueur rouge dont les nôtres avaient trouvé de si grandes quantités en entrant à Moscou! Séance tenante, et sous les yeux des supé-

rieurs, nous procédâmes au partage de ces provisions si précieuses. Le conducteur et son camarade reçurent aussi leur part; de même tous les Wurtembergeois qui vinrent à passer de ce côté.

Parmi ces derniers se trouvait un homme qui était un véritable oiseau de malheur pour moi : c'était le quartier-maître du régiment de chevau-légers du corps, un nommé Alber. Il me supplia de lui donner quelque chose. A ce moment-là, il ne me restait plus qu'un petit sac de riz, que j'avais mis de côté pour moi. Il faisait de telles instances et avait un air si minable, que je n'osai lui opposer un refus. Je lui déclarai donc que j'étais prêt à partager avec lui, mais à condition qu'il se chargerait de trouver un récipient pour y mettre son riz; en effet, tous les autres sacs avaient disparu et j'avais besoin de celui-ci pour transporter ma propre provision.

Enchanté de ma complaisance, il me dit que son cheval était à deux pas de là, et que si je voulais, pour une minute seulement, lui prêter mon bonnet de police, il me le rapporterait aussitôt. Comme il avait une casquette beaucoup trop petite pour pouvoir contenir le riz que je lui avais donné, je consentis à me priver de mon couvre-chef, à condition qu'il me le rapporterait immédiatement, car il ne faisait pas chaud. Alber me fit les plus belles promesses du monde, mais je ne revis plus jamais ni lui, ni mon bonnet de police.

Je ne sais pas quel a été le sort de cet homme. En tout cas, son nom figure sur la liste des disparus que le ministère de la guerre wurtembergeois a publiée à la suite de la campagne de Russie.

Me voilà donc en pleine Russie Blanche, *chapeau bas,* par seize degrés au-dessous de zéro!

Que faire pour éviter d'avoir les oreilles gelées? Il faut dire qu'en ce temps-là, c'était la mode, chez les jeunes officiers, de porter les cheveux coupés ras. Nous

agissions ainsi dans un but hygiénique facile à comprendre. Je m'empressai, en conséquence, d'enlever le foulard que je portais autour du cou et de me le nouer sur la tête, de manière à la protéger tant bien que mal. C'est dans cette tenue que je fis mon voyage à pied de Smolensk à Vilna. Elle me valut une infinité de brocards de la part de mes camarades. Songez donc! Un manteau en velours rouge et un fichu noir sur la tête! Mais comment faire autrement?

Toutes mes provisions étaient distribuées et, faute d'un récipient quelconque, je n'avais rien pu conserver en fait de ratafia. Lançant un douloureux coup d'œil du côté du tonnelet, je me hâtai de partir, désirant gagner Smolensk avant la tombée de la nuit, afin de prendre ma part des innombrables jouissances que je comptais y trouver. Je n'aurais pas mieux demandé que de m'approprier l'un des chevaux du fourgon ; cela m'aurait fourni un moyen de transport dont j'avais bien besoin, car mes pieds étaient dans un état déplorable. Mais où trouver une selle et du fourrage? Ces animaux étaient épuisés. Peut-être aurais-je été obligé, à un moment, de mettre pied à terre et de traîner ma monture par la bride. Ceci était au-dessus de mes forces. Par conséquent, j'abandonnai aux deux troupiers le soin de régler leur *sauve-qui-peut* de la façon qui leur conviendrait le mieux. En tout cas, je n'ai plus jamais entendu parler d'eux.

Une fois à Smolensk, je croyais être arrivé au bout de mes maux. On nous avait tant parlé des approvisionnements monstres existant dans cette ville et qui devaient suffire à l'alimentation des débris de notre armée pendant des mois et des mois!

Certes, les magasins étaient remplis, mais la proportion des affamés qui accouraient de ce côté dépassait tout ce que l'on avait pu imaginer. La garde seule avait touché régulièrement des vivres pour quelques jours;

les distributions pour les autres corps se firent dans le plus grand désordre.

Grâce à la malencontreuse aventure qui m'était arrivée avec le fourgon, j'étais entré en ville quelques heures plus tard que je ne croyais et j'étais tombé au milieu d'un désarroi extraordinaire.

On me dit que les magasins avaient été pillés et que ceci avait même donné lieu à des scènes d'une sauvagerie extraordinaire; des hommes s'étaient assommés à propos d'une miche de pain. Certains avaient emporté dix et même vingt rations, d'autres n'en avaient pas eu une seule. Je réussis à m'approcher d'un de ces établissements, mais non assez près pour voir si les distributions se faisaient régulièrement encore ou si l'on pillait. Des centaines d'individus, à moitié ivres de l'eau-de-vie volée, jurant et hurlant, assiégeaient l'entrée et en interdisaient l'accès.

Pendant que j'assistais de loin à cette scène écœurante, j'eus la grande joie de rencontrer un camarade de mon régiment, le lieutenant Kurtz. Il me dit que le quartier général wurtembergeois était établi dans l'un des faubourgs de la ville et que, grâce à la sollicitude paternelle du général comte de Scheler, notre bien-aimé chef, les officiers de notre contingent trouvaient sur ce point des vivres mis de côté à leur intention.

Accompagné de mon camarade, j'allai aussitôt au lieu indiqué et reçus pour ma part deux pains et une bouteille d'eau-de-vie. Il était difficile de voir un être plus heureux que moi.

Me voilà donc en possession de vivres pour quelque temps. Ah! si j'avais eu cette fiole quelques heures plus tôt, lorsque je distribuais le ratafia !

Il s'agissait maintenant de trouver un gîte. Mon ami Kurtz me conduisit alors auprès du fourrier d'état-major Heckenberger, qui était détaché près de la boulangerie. Celui-ci ne se contenta pas de m'offrir l'hos-

pitalité la plus aimable ; quand je partis, le lendemain, il me donna encore un pain. Il m'en avait offert deux, mais, ma sacoche ne pouvant les contenir, je me contentai d'un seul. Ainsi pourvu de vivres, j'aurais continué à marcher de grand cœur si, pendant cette soirée passée dans une maison, chose qui ne m'était plus arrivée depuis longtemps, je n'avais fait cette constatation désolante que j'avais un pied à moitié gelé. Qu'allais-je devenir ? Les moyens de transport faisaient défaut et il était impossible de songer à me faire soigner aussi longtemps que je n'aurais pas traversé le Niémen. Je ne perdis point courage, malgré tout, et j'en fus récompensé, comme on verra par la suite.

Abstraction faite du mauvais état dans lequel se trouvaient mes pieds, ma situation s'était singulièrement améliorée. D'abord j'avais de quoi manger ; de plus la température s'était radoucie depuis quelques jours. Je me rappelle même qu'à différentes reprises nous eûmes du soleil. Nous entrions alors en Pologne, c'est-à-dire en pays ami, dont les habitants nous considéraient comme les ennemis de leur gouvernement, mais non comme les leurs. Cette fois encore, les juifs du pays, bien connus pour leurs aptitudes commerciales, nous procurèrent, à un prix très élevé, bien entendu, toutes choses possibles. Mais, avant d'entrer en relation avec eux, je faillis encore être victime d'une aventure qui aurait pu me coûter cher.

Sur la route de Smolensk à Vilna se trouve, à plusieurs journées de marche de la première, la petite ville de Krasnoï. Malgré ses 1,500 habitants, elle était absolument ignorée avant la guerre ; mais la bataille que les Français y avaient gagnée, le 12 août, puis les combats livrés aux Russes, pendant la retraite, par les débris des premier et quatrième corps, lui ont valu depuis une certaine notoriété.

Chose qui n'avait encore jamais eu lieu, les Français,

parmi lesquels se trouvait la vieille garde, avaient été battus dans ces dernières affaires. Napoléon ménageait visiblement cette troupe d'élite, la gardant en quelque sorte comme dernier atout. Or, à ma connaissance, il n'a jamais joué cet atout, car, pendant la sanglante bataille de Mojaïsk, j'ai vu à différents moments la garde *l'arme au pied,* à côté de cette colline du haut de laquelle l'Empereur dirigeait l'action.

Or, la veille d'un de ces combats d'arrière-garde, j'arrivai à Krasnoï en compagnie de deux de mes camarades et de M. de Kolireuter, médecin général de notre armée, qui s'étaient joints à moi. Nous espérions trouver un gîte convenable dans cette localité, mais, malgré le froid très vif, nous dûmes passer la nuit sur la place du Marché, c'est-à-dire en plein air. Toutes les maisons étaient bondées de troupes. Nous fîmes donc un grand feu sur la place, après avoir couru de tous côtés pour trouver du bois, et prîmes nos dispositions en vue de bivouaquer là. Mais il était écrit que les choses ne se passeraient pas ainsi.

Notre brasier commençait à répandre une douce chaleur, notre lieu de bivouac avait été confortablement arrangé à l'aide de quelques bottes de paille provenant des toits du voisinage, et nous nous apprêtâmes à faire cuire mon riz dans une grande marmite en terre qu'un de mes camarades avait apportée je ne sais d'où. Ces messieurs se réjouissaient à l'idée de manger quelque chose de chaud, car il ne leur restait plus que quelques croûtes de pain provenant de la distribution faite à Smolensk. Pendant que le riz cuisait, nous bavardions gaiement, non sans lancer de temps à autre un coup d'œil avide dans la direction de la bienheureuse marmite.

Soudain, une agitation extraordinaire se manifesta dans les rues de la petite ville. Des fantassins, des cavaliers passaient à une allure folle, se ruant tous vers

la porte du côté de l'Allemagne. Du reste, nous ne devions pas rester longtemps dans l'incertitude au sujet de ce qui se passait, car, au bout d'un instant, nous entendîmes crier de toutes parts : *les Cosaques!* Ceux-ci, d'ailleurs, s'empressèrent de signaler leur présence par un coup de canon ; le boulet vint tomber au beau milieu de la place du Marché, à deux pas de l'endroit où nous étions intallés.

Naturellement, il n'était plus question de manger notre riz. Il fallut renverser la marmite ; celui qui l'avait apportée la remit sur son dos où elle fut fixée à l'aide d'une corde. Les débris de quelques régiments français se réunirent et se portèrent au-devant de l'ennemi qui continuait à nous régaler à coups de canon. Pendant ce temps, nous autres, qui étions sans défense, nous cherchâmes à gagner en toute hâte la porte opposée, afin d'éviter, autant que possible, de nous trouver en contact avec *messieurs les Cosaques*. Il est vrai que ceux-ci n'étaient pas seuls, cette fois ; ils étaient bel et bien soutenus par de la cavalerie régulière qui avait pour mission non seulement de nous surprendre, mais encore de faire une reconnaissance. Des combats plus sérieux furent livrés à Krasnoï les jours suivants (16, 17 et 18 novembre), mais nous n'y assistâmes point.

J'avais déjà reperdu mes deux camarades et me trouvais de nouveau seul, avec le médecin général dont j'ai parlé plus haut, au milieu d'un encombrement formidable de fourgons, de caissons, de cavaliers isolés, de fantassins, courant à chaque instant le risque de me faire écraser. Enfin, nous avions réussi à gagner la porte, lorsque nous fûmes arrêtés d'une façon inattendue. Nous étions obligés de passer devant l'église du lieu. Sous le portail de cette dernière était planté un homme d'une taille colossale, drapé dans un grand manteau bleu et coiffé d'un chapeau galonné.

Ce personnage — très probablement un officier su-

périeur ou général français — arrêtait les passants, les haranguait et les engageait à se grouper autour de lui pour défendre l'église de Krasnoï *contre ces barbares et pour garder l'honneur de l'armée française.* Il voulut nous donner des fusils; mais nous le remerciâmes de cette attention délicate, ne nous souciant pas le moins du monde de perdre notre temps à défendre cette église. D'une manière ou de l'autre, elle devait fatalement tomber entre les mains des Russes; d'ailleurs ce n'était pas notre affaire, à nous autres Wurtembergeois, de nous enfermer là et de nous faire prendre. Bref, nous reprîmes au plus vite notre course.

Mais cela ne devait pas durer longtemps, car, au bout d'un instant, il fallut aller *piano,* même *pianissimo.*

La rue menant de l'église à la porte, déjà très étroite par elle-même, était encombrée de voitures si bien engagées l'une dans l'autre, que les malheureux fantassins avaient toutes les peines imaginables à se glisser à travers les vides existant par-ci, par-là. Pour comble de malheur, un fourgon du corps d'armée westphalien avait versé et répandu par terre son précieux contenu, auquel personne ne songeait à toucher, car ce n'était que de la paperasse administrative, des ballots d'actes, du papier blanc, des cahiers reliés, des registres, des livres d'ordres et de rapports, des situations, que sais-je? Tout cela gisait pêle-mêle, et aucun des passants ne songeait aux ennuis et aux tracas multiples que la perte de ces papiers allait occasionner au quartier-maître de tel régiment ou à l'employé du Trésor N. N..., le jour où il faudrait procéder à la vérification et au règlement des comptes.

Si les Russes avaient pénétré dans la ville à ce moment-là, ils auraient eu la besogne facile, car ils auraient pu cueillir dans cette seule rue je ne sais combien de milliers de gens qui ne leur auraient pas opposé la moindre résistance.

Malgré tous ces obstacles, nous réussîmes quand même à gagner la sortie. Nous nous trouvâmes alors à l'entrée d'une vaste plaine disparaissant sous une épaisse couche de neige, et limitée à l'horizon par une forêt de bouleaux. La nuit tombait; mais la lune éclairait si admirablement ce beau paysage, que l'on se serait cru presque en plein jour.

Il y a des souvenirs qui ne s'effacent jamais. Ainsi, aujourd'hui encore, quand je me trouve dehors, en hiver, et que la lune éclaire la campagne couverte de neige, c'est plus fort que moi et je me dis : « Voilà une soirée pareille à celle de Krasnoï. »

A part la beauté du paysage, cette nuit fut une des plus abominables que j'eusse passées en Russie depuis notre départ de Moscou. Nous étions dans la neige jusqu'aux genoux, obligés de nous tenir en dehors de la route, car celle-ci était occupée par les innombrables fuyards qui avait eu la chance d'y arriver avant nous. Pas de bois, pas de feu, rien à manger. A quoi me servait, en effet, mon riz, du moment que je n'avais rien pour le faire cuire? Pas moyen non plus de se coucher : nous aurions bien vite disparu sous la neige!

Dans mon entourage, on s'accordait unanimement à dire que nous ne pourrions pas rester jusqu'au lendemain dans cette situation. Mais que faire? Le plus simple aurait évidemment été de suivre la grande route et de chercher à découvrir quelque village où l'on aurait au moins pu trouver du matériel de chauffage. Mais il fallait traverser la forêt de bouleaux, et tout le monde prétendait qu'elle était occupée par les Cosaques, sans que toutefois on en eût aperçu un seul jusqu'alors. Encore maintenant, je m'étonne de la terreur panique que le nom seul de ces gaillards suffisait à répandre pendant la retraite. Tout malheur advenant à l'un ou l'autre de nos hommes leur était aussitôt imputé. Ce-

pendant, à part leurs horribles barbes, ils n'avaient rien de bien effrayant.

Si, par exemple, en arrivant dans un village, on trouvait une maison en flammes, on attribuait séance tenante ce fait aux Cosaques. Or, généralement, ces incendies étaient dus à l'insouciance des fuyards qui, pendant leurs courts arrêts, allumaient des brasiers énormes et partaient ensuite sans autrement s'en occuper. Si un cavalier, qui s'était endormi en tenant à la main la bride de son cheval, ne retrouvait plus sa bête au réveil, immédiatement il attribuait ce vol aux Cosaques et ne songeait pas un instant à mettre ce méfait sur le compte de son voisin. Il arrivait assez fréquemment aux maraudeurs qui s'aventuraient isolément dans les villages d'être surpris au cours de leur expédition par l'une des innombrables bandes de paysans qui rôdaient sur nos flancs et nos derrières, d'être dépouillés et roués de coups par eux. Lorsque ces pauvres diables nous rejoignaient ensuite, ils racontaient en pleurant : « *Je suis tombé entre les mains des Cosaques.* »

Comment donc nous tirer de cette pitoyable situation ?

Nous nous posions mutuellement cette question, mais aucun de nous ne trouvait de réponse satisfaisante.

Enfin Kollreuter prit une décision audacieuse et me demanda si je voulais lui donner un coup de main pour la mettre à exécution.

— Qu'en diriez-vous, — fit-il, — si, malgré ce que l'on raconte sur les Cosaques, nous nous portions en avant et nous nous mettions à la recherche d'un village quelconque de l'autre côté du bois? Je suis persuadé que, là-bas, on ne sait rien encore de l'alerte qui a eu lieu à Krasnoï, et que nous y trouverions de toute manière un abri préférable à celui que nous offre cette plaine désolée.

L'opération me paraissait bien risquée. En effet, il s'agissait de nous engager dans une forêt dont nous ne connaissions pas l'étendue et qui pouvait recéler dans ses profondeurs une masse d'ennemis; nous n'aurions même pu nous défendre contre ceux-ci, n'ayant en fait d'armes que nos malheureuses petites épées, qui ne nous auraient été d'aucun secours contre les lances des Cosaques. Bref, je réfléchis un bon moment avant de prendre une décision; puis, songeant que je ne pouvais pas montrer moins d'audace qu'un simple non combattant, plus habile à manier la lancette que l'épée, j'acquiesçai à sa demande.

J'avoue qu'au début de cette marche, au bout de laquelle pouvait nous attendre la mort, je ne me trouvais pas tout à fait à mon aise. Peu à peu les bruits du bivouac, où nous avions laissé quelques centaines de compagnons d'infortune, s'éteignirent, puis nous n'entendîmes plus rien que le bruit sourd de nos pas sur la terre durcie par la gelée. Bientôt nous eûmes atteint la lisière de la forêt; nous la traversâmes et alors nous eûmes devant les yeux un spectacle des plus surprenants, tel que, du moins en Europe, la Russie peut seule en offrir de pareils.

Imaginez-vous une grande route, trois fois plus large que les nôtres en Allemagne, bordée à droite et à gauche par une épaisse forêt de bouleaux. Le sol et les branches des arbres étaient recouverts d'une neige éclatante de blancheur et le tout éclairé *a giorno* par la lune. Ce coup d'œil était véritablement féerique.

Nous ne soufflions pas mot, afin de ne pas trahir notre présence, lorsque tout à coup un cri perçant : « *Mon Dieu, mon Dieu!* » vint frapper nos oreilles; en même temps, nous aperçûmes à une certaine distance en avant de nous deux hommes qui s'occupaient d'un troisième étendu à terre. En arrivant près de ce groupe, nous reconnûmes d'abord deux paysans russes armés

d'énormes gourdins. Nous nous empressâmes aussitôt de dégainer. L'homme étendu sur le sol était un fantassin français abominablement ivre.

A notre vue, les deux Russes firent semblant d'aider l'ivrogne à se relever; malgré les noms d'amitié qu'ils lui prodiguaient, celui-ci ne parvenait pas à se remettre sur pied.

« Oh! mon cher petit frère! » disaient-ils; mais le petit frère était si affreusement saoul, qu'il retombait chaque fois qu'on le soulevait. De temps à autre, il hoquetait : « *O mon Dieu, mon Dieu!* »

Je doute fort qu'après notre départ les deux paysans aient continué leur œuvre de Samaritains. Il est fort probable que, dérangés par notre apparition, ils reprirent, lorsque nous eûmes de nouveau disparu, l'opération commencée qui consistait à dépouiller ce Français ou peut-être même à l'envoyer *ad patres*. Nous ne pouvions, en somme, rien faire dans cette circonstance, car, je le répète, le soldat en question était absolument incapable de nous suivre. D'autre part, nous ne pouvions nous sacrifier pour un ivrogne.

Avant de m'éloigner, je recommandai (par signes) aux paysans de traiter convenablement cet individu et, pour les disposer favorablement à son égard, je leur tendis ma gourde encore à moitié pleine d'eau-de-vie. Ils ne burent qu'une gorgée chacun et me la rendirent avec accompagnement d'une foule de courbettes.

A peine nous étions-nous remis en marche que Kollreuter m'accabla des reproches les plus sanglants :

— A quoi pensiez-vous donc? me dit-il. Comment avez-vous pu commettre une pareille imprudence? De gaieté de cœur, vous faites voir à ces paysans que vous avez une bouteille remplie d'eau-de-vie! Ne savez-vous donc pas que ce liquide est un nectar pour eux; que, pour s'en procurer, ils sont capables de tout entreprendre et de braver les plus grands dangers? Vous

verrez déjà ce que cela va vous rapporter. Les individus que vous avez abreuvés s'embusqueront quelque part et, tout à l'heure, lorsque nous nous y attendrons le moins, ils nous tomberont dessus. Trop heureux si cela ne nous coûte que cette maudite bouteille de schnick!

Décidément, je ne reconnaissais plus le brave Kollreuter. Il avait eu précédemment une attitude si résolue, que je ne l'aurais jamais cru accessible à de pareils scrupules. Au fond, il n'avait pas tort, mais les raisons que j'avais à faire valoir, pour excuser ma générosité, n'étaient pas non plus à négliger. D'abord je voulais les amadouer, les disposer favorablement à l'égard du Français; ensuite j'avais été si content de voir qu'ils étaient seulement deux et non six, que j'avais cru bien faire en les régalant. Pensez donc! s'ils avaient été une demi-douzaine, il est fort probable que le clair de lune de ce soir-là aurait été le dernier que nous pussions admirer.

Il y avait plusieurs heures déjà que nous avions repris notre marche; il était environ minuit, et nous ne voyions toujours pas l'extrémité de ce bois. Un silence mortel régnait autour de nous. La chose commençait à nous ennuyer et à nous inquiéter, d'autant plus que nos forces s'épuisaient.

Tout à coup, nous crûmes entendre un bruit de voitures. Effectivement, c'étaient de nombreux véhicules qui roulaient. Mais était-ce des Français ou des Russes qui les escortaient?

Nous restâmes quelques instants en proie aux hésitations, aux doutes les plus cruels, nous demandant si nous allions avancer, battre en retraite ou nous jeter dans le bois, malgré la neige. Toutefois, nous ne tardâmes pas à être fixés, car les voitures s'étaient rapprochées sensiblement de nous dans l'intervalle et nous entendions distinctement des conversations en

français. Nous allions donc rencontrer des amis! En conséquence, nous résolûmes d'aller au-devant d'eux.

Quelques minutes plus tard, nous donnâmes sur la tête d'un immense convoi d'artillerie. Son chef, un officier, après avoir échangé avec nous les salutations d'usage, nous demanda des nouvelles de l'armée. Nous lui répondîmes aussitôt qu'elle était en pleine retraite et qu'il pourrait s'en rendre compte de ses propres yeux, dès le lendemain matin. Ceci nous valut de sa part une riposte dans les termes les plus indignés. Il nous déclara ne pas croire un mot de ce que nous lui disions, puisqu'il avait reçu l'ordre d'amener ces pièces de gros calibre à Smolensk. Nous lui assurâmes que s'il continuait dans cette direction, les Russes le prendraient, lui et son convoi. Là-dessus, il prit froidement congé de nous, et nous dit : « Adieu, messieurs. »

Avant de nous séparer de lui, nous lui demandâmes s'il y avait encore loin jusqu'à la sortie du bois, et il nous répondit d'un ton brusque : « Une demi-heure de marche. » Cet homme ne voulait pas comprendre que son armée pût battre en retraite. Je me suis plus d'une fois demandé jusqu'où il a pu aller avec ses pièces et s'il les a sauvées.

Quoi qu'il en fût, ce camarade, auquel nos renseignements n'avaient pas eu le don de plaire, nous avait cependant rendu un fier service, en nous apprenant que nous allions bientôt nous trouver hors du bois. Et, en effet, la masse sombre s'éclaircit peu à peu, et nous éprouvâmes un vif soulagement en voyant approcher la lisière.

Je ne connais pas de sentiment plus désagréable que celui que l'on éprouve la nuit, en pays ennemi et dans une forêt dont on ne sait pas les dimensions. Au surplus, nous avions bel et bien conscience d'être complètement abandonnés à nous-mêmes et de ne pouvoir compter sur le secours de personne en cas de danger.

Bref, nous fûmes bien enchantés, une demi-heure plus tard, de nous voir hors du bois.

A peine avions-nous débouché à la lisière, que nous aperçûmes sur la gauche de la route un village qui était vivement éclairé par de nombreux feux de bivouac. Il y avait donc évidemment des troupes. Seulement la question était de savoir si c'étaient des Français ou des Russes. Étant donnée la situation respective des deux armées, tout était possible; néanmoins, il n'était guère probable que l'ennemi eût pris un telle avance.

Tout d'abord nous eûmes des scrupules et ralentîmes l'allure au fur et à mesure que nous nous rapprochions du village; mais nous ne tardâmes pas à être rassurés, car après avoir avancé quelque peu, nous entendîmes des bribes de conversation en allemand. Ceci nous rendit courage; nous allongeâmes le pas, et tout à coup nous nous vîmes entourés par des compatriotes qui étaient en grand'garde de ce côté.

C'était de l'infanterie grand-ducale hessoise qui passait la nuit dans ce village; elle comprenait des hommes de renfort envoyés aux régiments de ce contingent, de beaux hommes, vigoureux, encore assez bien nourris et surtout fort bien habillés. Du premier coup d'œil, on voyait qu'ils arrivaient seulement en Russie et qu'ils n'avaient pas encore enduré les fatigues et les privations qui avaient été notre lot. Ils nous désignèrent une maison brillamment éclairée et nous dirent que c'était le logement de leur chef. Cet officier supérieur, auquel nous allâmes nous présenter aussitôt, nous accueillit de la façon la plus aimable.

Il était occupé à faire cuire du pain pour sa troupe; ce produit et l'opération à la suite de laquelle on l'obtenait nous étaient absolument inconnus depuis longtemps. Mon camarade et moi, nous ne songeâmes point à demander la provenance de la farine, trop heureux de recevoir chacun une miche de cet aliment que,

dans les circonstances actuelles, nous trouvions exquis. L'officier hessois nous fit préparer ensuite une litière de paille dans sa chaumière bien chaude. On s'imaginera aisément la sensation de bien-être que nous éprouvâmes en nous étendant sur cette couche moelleuse. Depuis notre départ de Smolensk, par un froid de 15 à 16 degrés au-dessous de zéro, nous n'avions pu nous mettre à l'abri pendant un seul instant, ni de jour ni de nuit.

Lorsque nous nous fûmes bien mis à notre aise, nous dûmes payer notre écot, c'est-à-dire raconter à notre camarade ce qui se passait de l'autre côté du bois et ce qui avait eu lieu les jours précédents.

Couchés près du grand poêle russe bien chauffé, nous bavardâmes sans contrainte, pendant une bonne heure au moins, avec notre aimable hôte. Je ne saurais dire combien nous nous sentions heureux, après avoir enduré tant de souffrances depuis les jours derniers.

Il résulta pour nous, de cette conversation, que nous étions les premiers messagers de malheur, c'est-à-dire que, sauf le Français ivre rencontré par nous dans le bois, nul n'était encore venu de ce côté-ci du bois annoncer le désastre de la Grande Armée.

Le lendemain matin, nous échangeâmes une cordiale poignée de main avec le brave officier hessois, et le remerciâmes de son excellent accueil; puis nous nous remîmes en marche vers la frontière de ce pays inhospitalier. Depuis le maréchal de France jusqu'au simple tambour, le vœu le plus ardent de tous était de gagner le plus vite possible cette frontière. C'était une obsession et le thème général des conversations aussi bien pendant les marches qu'au bivouac.

Colonel DE SUCKOW.

(*Traduit de l'allemand par* le commandant VELING.)

(A suivre.)

A TRAVERS L'HISTOIRE

REVUE MENSUELLE DES LIVRES ET DES ÉCRIVAINS

LE MARIAGE DE LOUIS XV (1)

La marquise Jeanne-Agnès de Prie était née à Paris en 1698. Elle était fille d'Etienne Berthelot, seigneur de Pléneuf, un riche traitant qui avait rendu son nom fameux, en 1716, par une banqueroute retentissante. Sa mère passait pour aussi spirituelle que débauchée, et la fille, dès l'âge de seize ans, fut jugée digne en tous points de sa mère. Cette petite femme insinuante et cauteleuse, à la fois très douce et très aigre, très hargneuse et très caressante, va exercer, par les circonstances où elle se trouvera, sur les destinées de la France, une action dont les conséquences aujourd'hui encore ne se peuvent mesurer.

« D'une taille déliée, écrit M. Henry Gauthier-Villars, — tête de femme sur un corps d'araignée, — elle avait un ris de nymphe, de jolies joues, des yeux un peu chinois, des cheveux dénoués comme ceux des bacchantes. Elle dégageait un charme troublant.

> La de Prie est la plus maigre
> Des ..... de notre temps.

disait une chanson d'alors.

« En réalité, la force de cette froide libertine c'était

(1) Henry Gauthier-Villars, *le Mariage de Louis XV*, d'après des documents nouveaux et une correspondance inédite de Stanislas Leczinski, avec deux portraits en héliogravure. — Paris, librairie Plon, 1900. 1 vol, in-8°.

sa naïveté perverse, sa fausse candeur, presque exquise à force de coquetterie savante. »

Et véritablement elle était une araignée.

Voltaire, qui courtisa toutes les courtisanes influentes auprès des grands du jour, en était charmé. Il lui dédia *l'Indiscret* et lui fit des petits vers :

Vous qui possédez la beauté
Sans être vaine ni coquette,
Et l'extrême vivacité
Sans être jamais indiscrète;
Vous à qui donnèrent les dieux
Tant de lumières naturelles,
Un esprit juste, gracieux,
Solide dans le sérieux
Et charmant dans les bagatelles...

Son mari, Louis, marquis de Prie, était ambassadeur de France à Turin. Revenue à Paris, en 1719, Mme de Prie jeta les yeux sur le Régent qui avait entre les mains le gouvernement de la France depuis la mort de Louis XIV. Mais le Régent aimait les femmes dont les charmes étaient d'une abondance savoureuse et M. Gauthier-Villars vient de nous dire que Mme de Prie était une araignée. Elle réussit mieux auprès du duc de Bourbon, Henri, fils de Louis, duc de Bourbon-Condé et petit-fils du grand Condé. Ce petit-fils du grand Condé était non seulement un sot, de l'esprit le plus plat et le plus borné, mais un très vilain et très malhonnête homme, entièrement méprisable, de la plante des pieds à la racine des cheveux. On a son portrait : « Des jambes de cigogne, un corps voûté, un menton de galoche, de grandes lèvres et l'œil impair. » — « Il était borgne, dit Voltaire, et n'était fait que pour régner sur un peuple d'aveugles. » Quand il mourut, en 1740, les Parisiens firent son oraison funèbre : « On continue pareillement de parler très désavantageusement de la mémoire de M. le Duc, notent les rédacteurs des gazetins secrets pour la police, et de dire que toute la vie de ce prince n'a été qu'un tissu de crimes et de méchancetés (1). »

(1) *Revue rétrospective*, de M. Paul Cottin, VII (1887), 102.

En décembre 1723, M. le Duc, succédant au Régent, fut placé à la tête du gouvernement. Voici la France dans les petites pattes de la marquise de Prie.

A la cour de France vivait une jolie petite demoiselle, une petite infante d'Espagne «blanche, blonde et rosée comme un lumineux Velasquez». Le Régent l'avait choisie pour le beau jeune roi Louis XV. Elle avait fait son entrée dans Paris le 2 mars 1722. «Entre deux haies de soldats, Louis XV menait la marche — le roi avait alors douze ans — suivi des princes du sang. Venaient ensuite le guet à cheval et la maison du roi; le duc d'Ossuna, ambassadeur de Sa Majesté Catholique le roi d'Espagne; le duc de Fresmes, gouverneur de Paris, et tous leurs équipages; enfin les officiers de l'Hôtel-de-Ville, précédant le carrosse de la jolie infante qui, assise sur les genoux de Mme de Ventadour, sa gouvernante, souriait à sa poupée.» Tout le monde connaît les négociations auxquelles avaient donné lieu les fiançailles de l'infante, par les *Mémoires* de Saint-Simon, car elles furent la grande affaire de sa vie.

La mignonne infante, bien qu'elle n'eût que cinq ans, adorait son joli petit roi, qui, le 25 octobre 1735, sacré à Reims, ressemblait, au témoignage de D'Argenson, à l'Amour même, avec son long manteau et sa toque d'argent. Elle trouvait même que le roi n'était pas assez tendre pour elle et disait, avec une moue, qu'il était très beau, mais ne parlait pas plus que sa poupée. Aussi se fit-elle faire un petit dauphin en cire, qu'elle avait sans cesse auprès d'elle, et caressait tout le long du jour.

Joli thème à faire rimer les poètes. Mais les intrigants et les ambitieux ne sont pas des poètes. Le Régent avait laissé un fils autour duquel se groupait un parti puissant. «La petite infante ne grandissait pas, restait menue. En tous cas on ne pouvait songer à la donner à Louis XV comme épouse effective avant sept ou huit ans. Et si, d'ici là, le roi venait à mourir! Le fils du Régent sur le trône, M. le Duc, premier ministre, devenait le très humble sujet de l'homme

qu'il détestait le plus au monde. Or le roi était de santé délicate. Il eut une maladie. « Tant qu'elle dura, écrit M. Henry Gauthier-Villars, M. le Duc fut dans les plus grandes alarmes. Comme il couchait dans l'appartement au-dessus de celui du roi, il crut une nuit entendre plus de bruit et de mouvement qu'à l'ordinaire. Il se lève précipitamment et descend tout effrayé, en robe de chambre. Maréchal, premier chirurgien, qui couchait dans l'antichambre, étonné de le voir paraître à une telle heure, se lève, va au-devant de lui et lui demande la cause de son effroi. M. le Duc, hors de lui, ne répond que par monosyllabes : « J'ai « entendu du bruit... le roi est malade... que devien- « drai-je ? » Maréchal eut de la peine à le rassurer et l'engagea à aller se coucher ; mais, tout en le reconduisant, il entendit comme un homme qui ne croit parler qu'à lui-même : « Je n'y serai pas repris. S'il en revient, « il faut le marier. » Et il demanda au comte de la Marck de lui rédiger un mémoire où les raisons urgentes de marier promptement le roi avec une princesse apte à assurer sans retard la succession en ligne directe de la couronne seraient clairement exposées. Le mémoire fut rédigé. On y trouve, entre autres, l'argument qui suit et qui était sans aucun doute l'argument unique dans l'esprit du premier ministre : « Le duc « d'Orléans retient dans son parti, avec sa qualité d'hé- « ritier présomptif, une foule de personnes, ce qui rend « au duc de Bourbon le gouvernement difficile. »

Le renvoi de l'infante fut ainsi décidé. Comme elle aurait trop pleuré, on lui dit seulement qu'elle allait retourner pour un moment auprès de son papa et de sa maman, afin de les embrasser, et puis qu'elle reviendrait auprès de son beau petit roi.

En Espagne, ce fut un coup de foudre. Philippe V et sa femme Elisabeth Farnèse sentirent vivement l'offense faite à leur couronne, à toute la nation. La guerre fut sur le point d'être déclarée. La pensée maîtresse de la politique extérieure de Louis XIV était brisée. Il y avait de nouveau des Pyrénées. L'union entre les couronnes d'Espagne et d'Autriche, que des

générations d'hommes d'Etat et d'hommes d'armes français avaient eu tant de peine à rompre, était scellée à nouveau. Le roi d'Espagne refit un traité d'alliance avec l'Empereur. Mais tout cela était fort peu de chose aux yeux du duc de Bourbon. Il ne voyait, lui, que l'intérêt qu'il avait à écarter l'éventualité de l'avènement au trône du duc d'Orléans.

La mignonne infante renvoyée chez elle, il fallait trouver en grande hâte une reine capable de faire promptement un dauphin.

On songea tout d'abord à la princesse Anne, fille du prince de Galles. Les avances que l'on hasarda à Londres furent repoussées pour cause de religion. Une princesse anglaise ne pouvait se faire catholique. Le duc de Bourbon songea alors à sa propre sœur, Mlle de Vermandois. Mme de Prie se montra tout d'abord favorable à ce projet. Mlle de Vermandois, très pieuse, vivait retirée au couvent de Fontevrault. La marquise de Prie y vint en carrosse. Elle se fit annoncer comme une dame de la cour venant apporter à la jeune fille des nouvelles de son frère.

De propos en propos sur la cour et les courtisans, elle s'avisa de demander d'un air plein d'indifférence si la princesse avait entendu parler de Mme de Prie.

— Mme de Prie, répéta Mlle de Vermandois avec ce demi-sourire qui précède une médisance, celle qui...

— Eh bien!

— Celle qu'on dit... la favorite de mon frère.

— C'est en effet une amie qu'il estime beaucoup.

— Oh! bien, on l'arrange joliment dans notre couvent.

— Et qu'en dit-on?

— En vérité, rien que de juste, si c'est réellement une femme sans mœurs qui se damne et M. le Duc avec elle. Il serait bien à désirer qu'on lui ouvrît les yeux sur cette méchante femme.

— C'est assez, s'écria Mme de Prie, en prenant congé de Mlle de Vermandois; c'est assez, mademoiselle. On dit beaucoup de sottises dans votre couvent.

Et elle s'en alla, murmurant entre ses dents : «Va, tu ne seras jamais reine de France.»

Et, de fait, la candidature de Mlle de Vermandois fut écartée.

A ce moment s'offrit au duc de Bourbon une occasion de réparer la faute lourde qu'il avait commise en rompant d'une manière aussi grossière l'accord conclu avec l'Espagne. La grande Catherine offrait la main de sa fille Élisabeth. La jeune fille était belle et du même âge que Louis XV. Sa mère était une femme de génie, placée à la tête d'un empire dont la puissance dès alors était immense. La France trouverait ainsi un contrepoids à l'alliance nouvelle de l'Espagne et de l'Autriche, un appui contre l'ennemi séculaire, l'Angleterre. Soutenue par la Russie, la France, qui était encore la première puissance militaire de l'Europe, y deviendrait prépondérante. Mais ces considérations n'étaient pas faites pour entrer dans la petite cervelle de la marquise de Prie. Celle-ci redoutait l'influence d'une reine puissante et belle, qui croirait ne devoir son élévation qu'à elle-même, au génie de sa mère et à la grandeur de sa maison. Elle n'entendait pas donner la couronne de France à une princesse dont il lui faudrait peut-être essuyer la fierté et le mépris. Elle voulait une souveraine qui, humble d'origine et sans ressources personnelles, tiendrait de ses seules mains le manteau royal et qui fût d'un caractère à s'en souvenir toujours. Les propositions de la grande Catherine furent écartées. «Le refus de la France eut des conséquences très graves, observe justement M. Gauthier-Villars. Il détermina toute la politique de la Russie durant le dix-huitième siècle et ses effets se sont fait sentir jusqu'à nos jours. Avide de prendre rang dans le monde politique et de figurer dans le concert européen, l'empire des czars acceptait, réclamait le patronage du gouvernement français. Celui-ci ne sut pas le comprendre. C'était rejeter la Russie vers l'Autriche. En effet, une alliance se nouait dès 1726 entre les deux pays et la terre slave s'ouvrait officiellement à l'invasion tudesque. Le tort immense qu'il causait à sa pa-

trie, M. le Duc ne le soupçonnait même pas. Pour réaliser bellement l'œuvre esquissée par la grande Catherine, il eût fallu un Richelieu et non un Céladon obtus à la merci d'une intrigante. »

A Wissembourg vivait alors pauvrement un pauvre roi de Pologne, élu, puis détrôné, le bon roi Stanislas. Il était si pauvre qu'il avait dû mettre en gage chez un juif de Francfort ses pierreries, dernier reste de sa fortune. « C'est sur Marie Leczinska, dit M. Gauthier-Villars, dont le père, roi sans trône, était obligé de quémander sans cesse des secours pour vivre, que le duc de Bourbon fixa définitivement son choix. Après avoir songé à une princesse d'Angleterre, héritière d'un puissant royaume; après avoir rêvé pour sa sœur une union si profitable pour lui-même, le piteux ministre alla prendre à Wissembourg, dans une demeure où régnait « une misère digne de compassion », une enfant timide et dévote, gracieuse, mais sans beauté, sans alliance, sans fortune. » — « L'extrême jeunesse de Louis XV, observe M. Mézières, laquelle ne lui permettait guère de se défendre, et une intrigue de cour expliquent seules une aussi étrange aventure. De grands ministres avaient autrefois recherché pour leurs souverains de grandes alliances, utiles à la politique générale de leur pays. Ici tout fut ramené aux combinaisons les plus vulgaires, aux calculs les plus mesquins. »

A Wissembourg, le bon Stanislas passait sa journée à rêvasser et à raconter des histoires. Le soir il fumait de longues pipes. Sa femme geignait, récriminait, tandis que Marie, douce, pieuse et tranquille, déroulait monotonement une vie tout unie, occupée à broder des fleurs soyeuses sur des ornements d'église. La marquise de Prie avait envoyé un nommé Gobert faire le portrait de la jeune fille. Et quand elle vit l'image, ces traits doux et sans accent, cette expression timide et résignée, elle jugea que c'était bien le caractère facile à dominer qu'il fallait à la reine. Le 2 avril 1715, Stanislas entre brusquement dans la chambre où sa femme et sa fille cousaient. « Ma fille, s'écriait-il, tombons à genoux et remercions Dieu ! »

— Qu'est-ce, mon père? Etes-vous rappelé au trône de Pologne?

— Le Ciel nous est bien plus favorable. Vous êtes reine de France!

Le 15 août 1725, le jour de la fête de l'Assomption, le duc d'Orléans épousa la princesse Marie au nom de Louis XV, dans l'église de Strasbourg. Le cardinal de Rohan célébra la cérémonie. Peu de jours après, le 19 août, le marquis de Maillebois apportait à la nouvelle reine, au nom de son jeune époux, la jolie lettre que voici :

La nouvelle que je viens d'apprendre, Madame, de la célébration de mon mariage, est la plus agréable pour moi que j'aie encore reçue depuis que je règne. L'empressement que j'ai de recevoir Votre Majesté répond parfaitement à tout ce que je me promets du lien que je forme avec elle. Soyez sûre, Madame, que je ne chercherai jamais mon bonheur que dans le plaisir que je prendrai à faire le vôtre. Je compte tous les moments de votre arrivée auprès de moi, et j'attends Votre Majesté pour partager avec elle la joie de mes peuples, qui jugeront, par le choix que j'ai fait, du désir que j'ai de les rendre heureux.

Ce fut à travers la France une promenade triomphale. A Metz, la ville entière était illuminée et le clocher de la cathédrale tout en feu, si bien que les habitants de la campagne en voyaient les lumières à plus de quatre lieues. Et dans tous les discours, des fleurs de rhétorique. Les rues étaient jonchées de roses et de jasmins. A Metz, les juifs parlèrent dans le style de leur « nation » :

Madame,

Notre nation eut autrefois moins de joie à l'arrivée de la reine de Saba que nous n'en ressentons aujourd'hui, prosternés aux pieds de Votre Majesté. Cette princesse venait admirer les vertus d'un grand roi; et vous, Madame, vous venez faire éclater celles qui feront la félicité du Salomon de nos jours; mais quelle satisfaction pour nous de pouvoir aussi admirer dans Votre Majesté les vertus d'Esther et la magnanimité de Judith!

Marie Leczinska elle-même, dans une charmante lettre à son père, plaisante joliment ces harangues où ses vertus, pour grandes qu'elles pussent être, se trouvaient comme submergées. « Il n'est rien, écrivait-elle, que ne fassent les bons Français pour me distraire. On me dit les choses les plus belles du monde. Je voyage dans le royaume des fées et suis véritablement sous leur empire magique. Je subis à chaque instant des métamorphoses plus brillantes les unes que les autres. Ici j'ai les vertus d'un ange; là ma vue fait les bienheureux; hier j'étais la merveille du monde; aujourd'hui je suis l'astre des bénignes influences. Chacun fait de son mieux pour me diviniser et sans doute que, demain, je serai placée au-dessus des Immortels. Pour faire cesser le prestige, je me mets la main sur la tête et aussitôt je retrouve celle que vous aimez et qui vous aime tendrement. »

Parmi ces assauts d'éloquence, la dame Gellé, qui prit la parole au nom des femmes de la Halle, prononça une harangue que l'on estimera sans doute digne du premier prix. Marie Leczinska entendait enfin la bonne langue du peuple de France, écho franc et sincère de sentiments sains, cordiaux et prime-sautiers.

Madame,

J'apportons nos plus belles truffes à Votre Majesté. Je souhaiterions en avoir davantage. Mangez-en beaucoup et faites-en manger beaucoup au roi, car cela est fort bon pour la génération. Nous vous souhaitons une bonne santé et j'espérons que vous nous rendrez tous heureux.

La première entrevue avec le roi avait eu lieu assez brusquement et d'une manière imprévue. Cette première entrevue, la nouvelle reine l'avait redoutée. On lui avait dit que si le roi ne la trouvait pas jolie, il la renverrait. « Le 4 septembre, le roi, qui chassait en pleine campagne, à deux lieues de Fontainebleau, s'arrêta sur la petite montagne de Trépanton, au delà de Moret, pour attendre la reine. Dès la venue du carrosse, on jeta par terre un tapis et un carreau. « La reine, « raconte Barbier, descendit, voulut se mettre à genoux.

« Le roi, qui était à terre, ne lui laissa faire que la fa-« çon. Il la releva et l'embrassa des deux côtés avec une « vivacité qu'on ne lui avait jamais vue. » Puis, montant dans le carrosse de la reine avec la duchesse d'Orléans, Louis XV conduisit sa jeune épouse à Moret, où, pendant une demi-heure, il l'entretint, « avec toute « la politesse possible. »

Malgré ses vertus et sa douceur, Marie fut tout d'abord impopulaire dans Paris. « Paris avait raison, dit un des maîtres de l'histoire contemporaine, M. Albert Vandal, et voyait plus clair que nos hommes d'Etat. Le choix de Marie Leczinska fut une faute capitale. Si la nouvelle reine devait montrer sur le trône l'exemple de toutes les vertus, elle n'avait aucune des qualités nécessaires pour retenir le cœur de son époux. Au point de vue politique, le mariage polonais n'offrait pas un avantage et pouvait entraîner la France dans de compromettantes aventures. Louis XV ne recevait pas en dot la certitude, ni même l'espoir d'une alliance. C'était lui qui prenait l'engagement moral d'appuyer les revendications d'un roi déchu. Enfin l'union dont le duc de Bourbon et Mme de Prie portent la responsabilité allait avoir pour résultat immédiat de rompre l'accord prêt à se conclure avec la Russie. Catherine n'avait jamais eu la prétention d'imposer à Louis XV la main de sa fille, mais ne devait pas nous pardonner d'avoir préféré au sang de Pierre le Grand celui d'un roi dépossédé de Pologne. »

Cependant le peuple, de bon cœur et de bon sens, revint vite sur ses impressions. On lit dans les gazetins de la police secrète, échos des on-dit de la rue, des promenades, des cafés et des jardins : « La reine fait tout ce qu'elle peut pour soulager le peuple en représentant au roi tous les placets et mémoires qu'on lui donne, ce qui a obligé Sa Majesté de lui dire qu'il fallait parler à M. le Duc (de Bourbon). Le Duc a dit le lendemain à la reine : « Madame, vous ne con-« naissez pas les Parisiens. Plus ils ont, plus ils veulent « avoir et se plaignent toujours. C'est pourquoi ne vous « en mêlez point et ne pensez qu'à vous divertir. C'est la

« volonté du roi. » Ce qui a fait dire qu'on ne cesserait d'être malheureux tant que M. le Duc gouvernerait (1). »

Et que disait-on de Mme de Prie?

« C'est Mme de Prie qui est la plus coupable de tout ce qui afflige le public (il y avait alors une disette de blé dont le peuple avait beaucoup à souffrir). Tout le monde sait qu'elle tire des sommes immenses de toutes choses à cause de sa belle qualité de maîtresse (il y a dans le texte un autre mot) de M. le Duc. C'est une chienne à qui il faudrait du haut en bas ouvrir le ventre (2). »

La favorite, escomptant la reconnaissance que lui devait la nouvelle reine, s'était, dès l'abord, imposée à elle comme une gouvernante et un mentor. « Elle était devenue l'ombre de la douce Marie, » note M. Gauthier-Villars. « Il n'est libre à la reine, affirme Barbier, ni de parler à qui elle veut, ni d'écrire. La marquise entre à tous moments dans ses appartements pour voir ce qu'elle fait et ne lui laisse disposer d'aucune grâce; mais elle a le talent d'amuser la princesse de son esprit et de lui plaire par son hypocrite ingénuité. »

Et cependant ce fut Mme de Prie elle-même qui prépara sa ruine, de ses propres mains et sur le terrain même où elle avait cru fonder son empire. L'influence du cardinal de Fleury, évêque de Fréjus, précepteur de Louis XV, devenait de jour en jour plus grande. Le duc de Bourbon et sa maîtresse virent le danger. Pressé par la marquise, le duc demanda à la reine d'avoir chez elle, avec le roi, une entrevue à laquelle n'assisterait pas M. de Fréjus. La reine n'était-elle pas sa créature à lui, duc de Bourbon, et à son amie, la marquise de Prie? Marie Leczinska ne put refuser. Le roi vint chez la reine. Mais à peine le ministre eut-il lu les premiers passages d'une lettre que le cardinal de Polignac avait envoyée de Rome et où il peignait Fleury sous les couleurs les plus fâcheuses que le visage de Louis XV s'assombrit. La lecture terminée, il manifesta nettement son déplaisir. Le duc eut beau se

(1) *Revue rétrospective*, de M. Paul Cottin, IV (1886), 159-60.
(2) *Id.*, p. 151.

mettre à genoux en pleurant, il était perdu et la reine innocemment se trouvait être sa complice. Le 11 juin 1726, Henri de Bourbon était exilé à Chantilly, et sa maîtresse, la belle marquise, dans sa terre de Courbépine. La fin de la jeune femme y fut affreuse. Elle s'y rongeait de dépit. Elle ne pouvait se résigner à sa déchéance. Sa beauté se flétrit. Ses grands yeux, vert d'eau, étaient devenus encore plus grands et semblaient dans leurs orbites ronds des yeux de chouette. A peine âgée de vingt-neuf ans, la malheureuse s'empoisonna.

Et, dans sa disgrâce, elle avait indirectement entraîné la reine. De ce jour Louis XV s'éloigna de sa femme. De ce jour on vit poindre le règne des petites maîtresses. Mais, dans sa retraite, Marie Leczinska s'ennoblit encore. Elle se tenait, gracieuse et résignée, dans une gloire de bonté, de douceur, de bienfaisance. La princesse, élevée à broder sur les lourdes chapes des arabesques aux vives couleurs, tandis que son père fumait de grosses pipes à Wissembourg, occupa avec dignité et grandeur le trône de France.

Pensant à elle, puis à celle qui devait lui succéder, à Marie-Antoinette, un prêtre, qui était à la fois diplomate et philosophe, l'abbé Desnoyers, écrivait l'étonnante page qui suit : « Il faudrait que toutes les reines ressemblassent à la femme de Louis XIV ou à la femme de Louis XV qui ne connut d'autre passion que celle de la bienfaisance. J'en vois d'ici une (Marie-Antoinette) qui se prépare à nous donner quelque spectacle susceptible de grandes explosions chez une nation célèbre par sa mobilité. On ne l'entretient que de sa future grandeur; on ne lui offre que la perspective des plaisirs; on lui présente la terre à ses pieds, la volupté à ses genoux, la fortune à ses ordres. On lui a présenté ces illusions jusqu'au sein de la cour où elle est née par des émissaires de la faction régnante de la cour qui l'attendait. Une reine qui n'est couronnée que pour se divertir est une funeste acquisition pour les peuples chargés de la défrayer (1). »

(1) Cité par M. Pierre de Nolhac, dans son beau livre, *Marie-Antoinette dauphine*, p. 248-49.

D'autre part, toujours en faisant le parallèle entre Marie Leczinska et Marie-Antoinette, les Goncourt, dans leur admirable ouvrage sur la martyre du Temple, ont écrit les observations profondes et justes que voici : « La vie particulière, ses agréments, ses attachements, sont défendus aux souverains. Prisonniers d'Etat dans leur palais, ils ne peuvent en sortir sans diminuer la religion des peuples et le respect de l'opinion. Leur plaisir doit être grand et royal, leur amitié haute et sans confidence, leur sourire public et répandu sur tous. Leur cœur même ne leur appartient pas et il ne leur est pas loisible de le suivre et de s'y abandonner. Les reines sont soumises comme les rois à cette peine et à cette expiation de la royauté. Descendues à des goûts privés, leur sexe, leur âge, la simplicité de leur âme, la naïveté de leurs inclinations, la pureté et le dévouement de leur tendresse, ne leur acquièrent ni l'indulgence des courtisans, ni le silence des méchants, ni la charité de l'histoire. »

Marie Leczinska, qui, assurément, ne se faisait pas ces réflexions, en sentait d'instinct la justesse; Marie-Antoinette, bonne et charmante, crut qu'étant reine, il lui était permis d'être femme, de laisser parler son cœur en ses expansions naïves et spontanées. Aussi Marie Leczinska fut-elle vénérée des Français et Marie-Antoinette fut-elle guillotinée.

M. Henry Gauthier-Villars a bien montré l'importance du sujet, si restreint en apparence, qu'il avait choisi. Il l'a renouvelé par des documents inédits d'un intérêt réel. Il l'a exposé d'un style très fin et très clair. Mais dans le cas — que l'on souhaite et que l'on prévoit — où il publierait une seconde édition, peut-être voudra-t-il ôter de son livre les histoires peu vraisemblables qu'il emprunte à l'abbé Soulavie, lequel n'est digne d'aucune créance, ôter aussi ce jugement trop sévère sur Edmond et Jules de Goncourt qui ont été de très grands historiens.

Frantz FUNCK-BRENTANO.

LES LIVRES ET LES MOEURS

LES TRONÇONS DU GLAIVE (1)

I

MM. Paul et Victor Margueritte ont retracé dans *le Désastre* le douloureux drame de Metz et la fin tragique de cette armée livrée à l'ennemi par la faute du maréchal Bazaine. Aujourd'hui, dans *les Tronçons du glaive*, ils nous présentent la lutte suprême de la France, après Sedan et après Metz, contre l'invasion allemande, et les efforts désespérés de ces armées improvisées de la Loire, du Nord et de l'Est, qui attestent dans l'histoire la vitalité, les ressources de notre pays. Ces livres ne se lisent pas, ne se peuvent pas lire avec calme, et pour leur seule beauté d'art. Par leurs visions de cauchemar, par les souvenirs désolés qu'ils évoquent, ils nous communiquent une fièvre ardente. Mais peut-être nous font-ils hésiter entre l'horreur de la guerre dont ils sont pénétrés, spécialement *les Tronçons du glaive*, et cette tendresse énergique que nous met au cœur le spectacle rendu vivant de la patrie mutilée. Nous qui désirons la France vigoureuse et respectée du monde, nous qui souffrons de sa dé-

(1) *Les Tronçons du glaive*, par Paul et Victor MARGUERITTE, (Plon, édit.)

chéance morale, de sa langueur industrielle et commerciale, nous ne pouvons demeurer paisibles quand nous la retrouvons, dans tant de pages frémissantes. perdant son sang précieux par mille blessures, et que nous nous demandons si depuis trente années elle a su donner à ses fils la foi et la volonté que réclame l'épreuve.

Comment relier en un seul faisceau les efforts épars de la Défense nationale sur tout le territoire? Et comment donner au récit de ces efforts multiples la trame unique du roman? Au souffle de Gambetta qui organisa une résistance inattendue avec une foi aveugle dans les forces de la patrie, mais qui commit la faute lourde de s'occuper lui-même des opérations militaires et d'y mêler un élément civil fauteur de désordres, se lève l'armée de la Loire; et quand celle-ci se trouve coupée en deux après l'évacuation d'Orléans, ses deux tronçons font encore deux armées, la deuxième de la Loire sous les ordres de Chanzy, et celle de l'Est commandée par Bourbaki. L'armée du Nord lutte sous la forte autorité de Faidherbe, et Paris investi soutient un siège de quatre mois. Sauf la campagne de l'armée du Nord qui est négligée et qui ne fut pas sans gloire, le nouveau livre des Margueritte, par le moyen d'un artifice habile, nous transporte successivement dans tous les camps où s'agita l'âme de la France. Au début, la famille Réal est réunie au château de Charmont en Touraine, dans ce beau pays calme aux doux horizons que l'on a coutume de comparer à un jardin fleuri. C'est une ancienne famille qui, par ses nombreux éléments, unit la tradition au sentiment de l'avenir, où l'on retrouve notre vieille race ardente et raisonneuse. Elle est venue fêter le mariage de deux jeunes gens qui sont issus d'elle, et qui en sont l'expression la plus charmante : Eugène et Marie, les deux cousins qui s'aiment et qui se sont toujours aimés. Le mélan-

colique soleil d'octobre verse ses clartés qui ne réchauffent déjà plus sur ce cortège qui devrait être joyeux et dont la joie est comme blessée par les malheurs de la patrie vaincue. Les jours qui vont venir verront se disperser aux quatre vents ces hommes qu'unit un même amour du foyer, et qui se groupent pour la dernière fois autour de l'ancêtre, Jean Réal, celui dont la foi invincible les réconforte tous. Les sages avaient bien conseillé aux deux amoureux de remettre leur mariage à des jours meilleurs. Mais les amoureux n'écoutent pas les sages, et le vieux Jean Réal les avait excités à repousser tout délai : lui-même ne s'était-il pas marié jadis à la veille de Waterloo, et pourtant il était toujours debout, droit comme un chêne de la forêt. Dans trois jours, Eugène quittera Marie pour rejoindre l'armée de la Loire où il est sous-lieutenant de mobiles. Sur leur doux amour plane cette douleur menaçante de la séparation, — plane la crainte de la mort. Ainsi leur tendresse connaît ensemble que le bonheur peut être infini et éphémère. Eloignés du groupe de leurs parents, tandis qu'ils suivent, enlacés, l'allée de peupliers qui conduit à la charmille favorable à leur besoin de solitude, ils se regardent, et dans cette extase où les plonge la joie de sentir une semblable ivresse se glisse l'affreuse incertitude de l'avenir. « Il lui saisit tendrement les mains. Il parlait à phrases caressantes, évoquant le moment où il reprendrait sa robe d'avocat; il ne plaiderait que de belles causes, elle serait orgueilleuse de lui; ils habiteraient à Tours un clair appartement sur le Mail; tout un bercement de projets qui enveloppaient, ouataient l'avenir. Marie enivrée l'écoutait avec une extase enfantine, un regard presque craintif. Fragile dans sa robe blanche, dont les fleurs suaves exhalaient un faible parfum, elle souriait, souriait toujours davantage, un pli douloureux au coin de la bouche; tout d'un coup le pauvre

sourire s'effaça, dans un muet flot de larmes. Elle s'abattit sur l'épaule d'Eugène. »

Ces premières pages, qui nous montrent si mélancoliquement la précarité de notre bonheur et le reflet mortel du grand duel de deux peuples sur deux destinées humaines, sont imprégnées d'une sensibilité profonde, celle même que nous admirions jadis dans *Amants* et *Jours d'épreuve*, et qu'une jeune collaboration, plus éprise de netteté et de précision, n'a point atténuée cependant. Nous la retrouverons, et quelquefois moins heureuse, dans les épisodes où le roman s'épanouit à travers l'histoire. Après avoir été si tendrement humaine, nous la verrons près de devenir humanitaire, et accorder aux victimes d'une guerre sanglante ce regret personnel qui substitue à tort une lutte d'individus à une lutte collective, et donne un visage à des morts qui ne furent que le témoignage vivant d'une patrie.

Après le mariage de Marie et d'Eugène, les Réal se dispersent dans toutes les armées qui défendent le sol de France. Un même esprit de sacrifice les anime, depuis le vieux commandant du Breuil qui reprend du service malgré son âge jusqu'au jeune Henri, volontaire de dix-huit ans. Ainsi, au château de Charmont, on entend battre le cœur du pays, et l'artifice est habile, je le répète, qui, élargissant le lien sacré de la famille, met cette famille même en ligne, comme un symbole de notre race, en face de l'envahisseur, et par elle nous présente le tableau de la guerre entière. Seulement, cet artifice réclamait la puissance d'un Tolstoï ou d'un Balzac pour faire de ce faisceau d'épisodes un roman unique et passionnant. Il fallait rattacher au foyer ces combattants épars par une préoccupation constante. Je veux bien que le sujet des *Tronçons du glaive*, ce soit la défense nationale. Mais ces épisodes, d'ailleurs captivants, en sont l'expression multipliée, et non point l'indivisible démonstration. Il y a le roman,

— et c'est là le plus poignant, le plus douloureux, — de Marie et d'Eugène par qui nous avons l'histoire de l'armée de la Loire. Il y a le roman du jeune Henri par qui nous connaissons la malheureuse aventure de l'armée de l'Est. Il y a le roman de Frédéric de Nairve par qui nous assistons aux scènes tour à tour ignobles et héroïques des garibaldiens à Dijon. Il y a encore le roman de Nini, le petit modèle, et du peintre Martial, par qui nous voyons le spectacle des agitations de Paris, de son agonie et de sa capitulation. On saute ainsi trop brusquement d'un drame à un autre. Pour retrouver les personnages que l'on vient de quitter, il faut passer quelquefois plusieurs chapitres. Ce procédé est déconcertant. Seule, la douleur de cet ancien désastre, où sombra la prospérité de notre France, nous tient en haleine. Elle nous pousse à travers les pages de ce livre tragique pour nous imprégner mieux de cette atmosphère où nous étouffons d'angoisse. Elle nous fait un sanglant bouquet de ces morceaux épars afin que nous respirions l'âcre parfum qui monte du souvenir des morts pour la patrie et du sol gémissant sous les talons allemands.

Enfin, — et j'en aurai fini avec les défauts du beau livre des Margueritte, — les auteurs, ayant à choisir entre le roman et l'histoire, ont hésité et passé tour à tour de l'un à l'autre. Ils ne nous donnent pas le spectacle d'une partie de la guerre tel qu'il a été vu par quelqu'un de leurs héros ; ils nous en offrent un tableau général. Vous pouvez lire, par endroits, quinze, vingt pages et plus encore, sans y trouver la trace d'un personnage du roman. Alors vous vous rappelez les récits militaires de la campagne, la belle biographie du général Chanzy de M. Arthur Chuquet, ou les opérations de la première et de la deuxième armée de la Loire racontées par les généraux qui les commandèrent (1).

(1) *La Première Armée de la Loire, campagne de 1870-1871*, par

Et vous oubliez absolument la trame romanesque de l'ouvrage. Vous vous étonnez quand un nom inconnu surgit brusquement, et vous vous demandez de quel droit cet intrus force les portes de l'histoire. Certes, le roman est un genre littéraire si commode et si vaste qu'il peut varier sa matière et sa forme à l'infini, selon les caprices de l'auteur. Mais enfin il est de son essence de donner une impression de vérité au moyen d'une fiction. S'il prend pour cadre une suite d'événements historiques, il ne doit pas substituer le cadre au tableau, peindre à fresque la réalité en oubliant dans les fonds de toile les êtres mêmes qu'il devait animer. Or, supprimez quelques lignes des *Tronçons du glaive*, et vous aurez le siège de Paris ou la retraite de l'armée de la Loire sur le Mans sans qu'un souvenir d'une invention romanesque vienne troubler l'impitoyable vérité de ces larges et sombres peintures. La bataille de Waterloo, d'ailleurs plus fictive que réelle, envahissait ainsi *les Misérables* où elle n'est qu'un hors-d'œuvre. Mais dans le livre des Margueritte, c'est l'invasion du roman par l'histoire, et sa fuite éperdue devant celle-ci orgueilleuse et tyrannique. Il semble même que certains personnages ne soient que des prétextes à tableaux historiques : Georges de Nairve est blessé à Versailles, pour autoriser les auteurs à retracer le couronnement de l'empereur Guillaume, et la présence de Poncet à Bordeaux n'a son explication que dans le désir de raconter les tiraillements du gouvernement et les tristes séances de l'Assemblée où la paix fut votée.

le général D'AURELLE DE PALADINES. (Plon, édit.). — *La Deuxième Armée de la Loire, campagne de 1870-1871,* par le général CHANZY. *(Id.)*

II

D'où vient alors l'attrait des *Tronçons du glaive?* Car on ne prend pas ce livre impunément. Il excite et abat tour à tour, mais ne laisse jamais notre émotion faiblir.

Il découvre notre plaie secrète, la vieille blessure mal guérie dont la France est encore malade. Ses morceaux d'histoire et ses épisodes romanesques, bien ou mal fondus, nous donnent une vision singulièrement saisissante de la grande épreuve subie il y a trente ans. On a l'impression de vivre à cette époque douloureuse. Peu d'ouvrages historiques présentent avec plus de relief la vie commune d'un temps, et analysent avec plus de perspicacité les causes de la décadence d'une nation. Nous suivons le gouvernement de la défense à Tours et à Bordeaux; nous connaissons l'état d'esprit, toujours agité, de la population parisienne pendant le siège; mais surtout nous suivons l'odyssée lamentable de ces armées improvisées, mal équipées et mal disciplinées, sur les routes défoncées de France. Les Margueritte procèdent par brusques tableaux d'ensemble; ils tirent un rideau imaginaire sur ces panoramas où êtres et choses semblent encore agités d'un souffle inconnu. Des hommes de ce temps, ils ne tracent que deux portraits en pied, Gambetta et Chanzy, à qui ils semblent accorder la gloire de la résistance; Gambetta dont l'activité et la confiance firent surgir du sol des armées, Chanzy le tenace qui reforma l'armée de la Loire et ne recula que pas à pas. Je ne m'instituerai point le juge de ces appréciations. Si l'accord est fait sur l'énergie du général, les uns continuent à exalter le tribun comme ayant sauvé notre honneur en péril;

les autres assurent qu'il prolongea vainement une lutte inutile avec des troupes manquant de cohésion, de discipline et de munitions. Si les Margueritte se rangent parmi les admirateurs de Gambetta, on devine néanmoins, à travers les pages de leur livre, le désordre qui présida à la réorganisation du pays, bien que peut-être ils ne montrent pas assez (sauf au sujet de Bourbaki) que l'immixtion des préfets et des commissaires du gouvernement apporta trop souvent le trouble et l'indécision dans les opérations militaires.

Aux tableaux grouillants de vie et bouillonnants de vérité qui résument les événements historiques de l'époque, *les Tronçons du glaive* ont donc joint des épisodes romanesques par lesquels nous prenons contact avec l'âme de la nation. Les Margueritte ont révélé le bon et le mauvais, l'héroïsme et la lâcheté, avec une impartiale justice. Car, il faut bien le dire, la France, gâtée par la prospérité et corrompue par une sorte de cynisme immoral qu'affichait la haute classe, ne fut pas sur tout le territoire digne de la vieille France de Jeanne d'Arc et de la jeune France de 1792. Les détails qui foisonnent dans ce livre ne nous laissent pas sous une impression optimiste. Les paysans de Charmont, à plat ventre devant l'ennemi; le concierge et garde national Louchard qui se dissimule prudemment à chaque sortie de la garnison de Paris et finit par se faire décorer pour une blessure qu'il s'est faite lui-même dans une cave où il s'était caché, sont vrais d'une vérité significative et en quelque sorte historique. De même les déprédations, les incendies et les pillages des Prussiens en campagne. De même les débauches des garibaldiens à Dijon, qui traînaient avec eux des tripots et des filles, mais se battaient aussi résolument qu'ils s'amusaient, — quand ils se battaient. Mais de même aussi l'exaspération patriotique du vieux Jean Réal, le calme et serein héroïsme du commandant du

Breuil, et tant d'autres faits de dévouement à la patrie, et tant d'autres sacrifices inconnus.

J'ai interrogé, — tant ce livre est impressionnant, — bien des acteurs de la dernière guerre, et j'ai relu bien des correspondances manuscrites venues de diverses armées de France, afin de mieux connaître la vérité. Et je dois avouer que ces documents confirment pour la plupart le livre des Margueritte. En voici quelques traits que je résume brièvement :

Sur les excès des Allemands. — C'est le récit par un témoin du bombardement de Nogent-le-Haut. On couvre de mitraille une population désarmée, sous le prétexte que des coups de fusil auraient été tirés par un habitant. On pénètre dans les maisons, on jette sous les lits des torches de paille enflammées, on brûle toute une partie de la ville. — Ailleurs on rançonne un village, toujours sous le prétexte d'un coup de fusil imaginaire. On exige immédiatement le versement de 7,500 francs. Comme on ne trouve pas le maire qui se cache depuis le commencement de la campagne, on emmène trois ou quatre otages, des vieillards, que l'on maltraite avec la dernière brutalité. — Un bataillon de mobiles, ayant remporté un avantage sur un petit corps de Poméraniens qui avait pris la fuite précipitamment, s'empare de quelques fourgons et découvre avec stupéfaction qu'ils sont remplis de caisses de coutellerie et de pièces d'argenterie en guise de munitions et de vivres. — Dans un village abandonné après s'être défendu, les Allemands découvrent cinq ou six blessés; ils mettent le feu aux maisons sans emporter ceux-ci. — Dans un château occupé par les Prussiens, près de Villersexel, l'insolence des officiers cantonnés arrive à dépasser toutes limites. L'un d'eux, réclamant à la jeune fille de la maison quelque chose que celle-ci ne comprend pas, la soufflette devant ses camarades, et pas un ne prend la défense de l'outragée. La malheureuse en

demeura longtemps révoltée et tremblante. — Je pourrais citer d'autres faits du même genre. Pour être véridique, j'ajouterai que les témoignages que je lis sur l'occupation allemande de Dijon célèbrent la discipline des troupes, et l'opposent à la débandade forcenée des aventuriers garibaldiens.

Sur l'incurie de l'administration de la guerre. — Là, il y a une effrayante abondance de documents. — C'est un colonel de mobiles qui réclame vainement des chassepots pour ses hommes. Le préfet, — et cela serait une vraie comédie si l'on ne se souvenait de la France en péril — exhibe une dépêche du gouvernement de Tours informant que *l'on donnerait des chassepots aux régiments qui se montreraient dignes d'en recevoir, mais que les officiers devaient réhabiliter le fusil à percussion dans l'esprit de leurs soldats.* Il aurait fallu la bouche de Napoléon pour que ces paroles prissent de la beauté. — C'est un général qui démissionne pour ne pas obéir aux ordres saugrenus du préfet, un notaire, investi des pouvoirs militaires dans le département. — Et constamment cette plainte revient : « On ne peut pas, dans l'état où nous sommes, nous utiliser avec fruit ; » ou cette constatation : « Il y a des masses, non des soldats ; des généraux et pas un chef ; » ou encore : « Ce sont les administrateurs qui ont compromis l'honneur du pays. »

Voici le plus triste : Dans certains villages, les soldats sont menacés par la population qu'ils compromettent et qui réclame leur départ. — Ailleurs, c'est la garde nationale sédentaire qui refuse des fusils. — Je cueille cette réflexion : « Nos mobilisés auront coûté cher à la France pour le peu de besogne qu'ils auront faite. »

Et voici le plus grotesque : — C'est l'abominable légion de ceux qui se sont fait réformer par toutes sortes d'intrigues ou de manœuvres, de ceux qui ont

offert leurs services pendant l'armistice, à l'heure des bruits de paix, de ceux qui ne se sont montrés en uniforme que le danger passé et ne voulaient plus alors quitter cet uniforme. — Quelques-uns de ceux-là président aujourd'hui les banquets des anciens combattants et portent des toasts à la patrie. — Une anecdote amusante pour éclairer ces tristes épisodes; elle m'est racontée par M. Maurice Spronck. Un ancien déserteur se présentait à la députation. Quoi d'étonnant? Comme il pérorait sur l'armée, un auditeur lui objecta : « Mais vous avez déserté pendant la guerre? — Moi, déserté! répond notre homme, avec aplomb. Dites que je n'ai pas voulu prendre part aux hontes et aux défaites de la France. » — Et cette phrase bien lancée provoque les applaudissements.

Heureusement les traits de courage ne manquent pas dans les documents que j'ai sous les yeux. A L..., un bataillon de mobiles essuie le feu avec un sang-froid de vétérans, débusque l'ennemi d'un bois et le met en fuite. Celui qui raconte ce fait, très simplement, le considère comme une revanche d'amour-propre : « Nous étions en sabots, en guenilles. Partout on se moquait de nous, en nous qualifiant de mendiants, au lieu de nous équiper. A la place, à la division, on nous méprisait. Nous nous sommes bien battus tout de même. » Du côté de Mâcon, ce sont les femmes qui poussent leurs maris à partir. — Enfin cette touchante et tragique histoire d'amour que je dédie aux auteurs des *Tronçons du glaive*, aux créateurs de la douloureuse idylle d'Eugène et de Marie : Un lieutenant de la ligne est blessé mortellement à la retraite d'Orléans. Il est recueilli chez un vieux curé, et, comme il se sent mourir, il lui remet son alliance en murmurant : « Vous la remettrez à ma femme. Elle viendra bientôt la chercher... » Le curé hochait la tête. Comment pourrait-elle venir? Il promit. Et quelques jours après la jeune

femme venait chercher le gage d'amour. Elle avait passé les lignes prussiennes avec son père. Par quel miracle avait-elle pu découvrir le lieu de mort? Peu après elle devint folle de désespoir. Elle offrait à tout venant la chère alliance en demandant : « Vous va-t-elle? » et elle éclatait de rire, de ce rire fêlé plus lamentable que les larmes.

Ainsi ces correspondances privées viennent attester la véracité des Margueritte.

III

Mais je découvre en elles parfois une vertu plus excitante que les réflexions d'Eugène Réal sur la guerre. Elles émanent de croyants qui avaient le sens de l'autorité. J'y relève ces paroles qui reviennent fréquemment sous diverses formes : « C'est la discipline allemande qui a vaincu nos armées. » — « En France, tout le monde veut être chef, et personne ne veut être soldat... Le sort d'une journée peut dépendre de la rapidité d'un mouvement : comment l'exécuter si chacun le discute? Des hommes qui raisonnent quand il s'agit de faire une corvée écouteront-ils leurs chefs quand il s'agira de tenir le feu? » — « Autour de moi, je ne vois que des gens qui ne croient à rien, qui n'appuient à rien leurs pensées, ni leur durée éphémère. Si nous avons tant de gens qui cherchent les bouleversements, c'est parce que nul ne sait ce qu'il veut; les révolutionnaires s'agitent pour s'agiter : s'ils avaient des principes ils se fixeraient eux-mêmes. » — « Il n'y a de vraiment dévouées que les âmes élevées qui ont placé leurs espérances au-dessus des pauvres joies de la terre : à celles-là les dévouements ignorés et l'amour sincère du pays. » — « Notre République,

l'avons-nous entendue jeter un seul cri vers Dieu au milieu de nos désastres ? » — Et, la paix signée, cette réflexion si juste : « Puissions-nous maintenant nous discipliner et nous rattacher à de fortes croyances collectives ! Les grands malheurs n'ont qu'un temps et purifient : le provisoire, l'incertain, le changement tuent et démoralisent bien davantage. »

Le respect de l'autorité, le goût de l'ordre, et de *fortes croyances collectives*, voilà ce qui refait un peuple malade. *Les Tronçons du glaive*, poignante histoire d'un passé lamentable, nous enseignent ces vérités. L'enfant que Marie Réal porte dans ses flancs, — — l'enfant qui, par son timide appel, empêche l'infortunée de suivre au pays d'ombre son époux adoré, — cette fleur de chair qui a germé parmi tant de ruines, — quelle destinée sera la sienne s'il ne sait pas défendre ce passé qui revit en lui, et aimer ardemment cette terre sacrée de la patrie pour le salut de qui son père a succombé ?

HENRY BORDEAUX.

CHRONIQUE

Les legs de l'année 1900. — L'amnistie. — La réforme du régime des boissons. — L'armée coloniale. — La rentrée du Parlement. — Le projet sur les associations. — Les inquiétudes du Pape. — La France nation catholique. — Les luttes du Palais-Bourbon. — Le mariage de M. Albert Lambert fils. — Habit ou redingote. — Encore les théâtres; Gymnase : *la Bourse ou la vie,* comédie en quatre actes, de M. Alfred Capus ; théâtre Antoine : *l'Article 330*, comédie en un acte, de M. Georges Courteline ; théâtre Cluny : *le Bon Pasteur*, vaudeville en trois actes, de MM. Ordonneau et Broadhurst.

L'année 1900 s'est terminée, au point de vue parlementaire, par le vote d'une amnistie dont il serait inexact de dire qu'elle fut une amnistie politique, puisque la majorité ministérielle en a exclu ses adversaires et s'en est servie contre eux comme d'un nouveau moyen d'oppression, et par un remaniement du régime fiscal des boissons qui surtaxe les alcools et dégrève les vins, bières et cidres; la fin de l'année a amené aussi l'application de la loi relative à la création d'une armée coloniale qui fait passer au ministère de la guerre les troupes de la marine. Enfin, pendant les courtes vacances des Chambres, les polémiques politiques se sont surtout attachées au projet sur les associations. Dès la rentrée du Parlement, le gouvernement a fait savoir à la Chambre que son principal effort devait s'appliquer à la discussion de ce projet. On sait qu'il codifie et dispose en articles de loi toutes

les mesures vexatoires que peuvent inspirer contre les congrégations catholiques l'esprit anticlérical et le fanatisme maçonnique. Le chef spirituel des catholiques s'est ému du danger que pouvait faire courir à la France le projet de M. Waldeck-Rousseau. Il ne tient pas compte en effet des prérogatives morales que le Saint-Siège lui a jusqu'à présent conservées. La guerre faite aux congrégations, aux établissements hospitaliers, aux maisons de missionnaires, porterait un coup fatal à l'influence de la France en Orient et en Extrême-Orient, et il deviendrait urgent de lui retirer dans ces conditions le protectorat des catholiques qu'elle ne pourrait plus assumer ni exercer. Le ministre des affaires étrangères l'a reconnu naguère à la tribune, avec l'autorité qui s'attache à sa fonction : dans le concert des nations, par son histoire, par ses privilèges et charges, la France est la nation catholique, et il est du plus haut intérêt pour elle de rester fidèle à cette mission et de maintenir ce caractère et l'éminente dignité morale qu'il lui donne. Avant d'aborder la discussion de ce projet, la Chambre avait à choisir son président, et cette assemblée, si soumise aux désirs du gouvernement et si pusillanime devant les injonctions maçonniques, votant au scrutin secret et en toute liberté, a infligé une nouvelle défaite à M. Henri Brisson et réélu M. Paul Deschanel. L'athlète de Nogent-le-Rotrou a fait mordre la poussière au troglodyte de la rue Mazagran. Je crois du reste qu'il n'habite plus rue Mazagran; mais il n'importe : ce Mazagran a un air « café du Commerce » qui convient tout à fait au sujet.

*

* *

Passons du grave au doux. Les journaux ont rapporté récemment que M. Albert Lambert fils venait de s'engager dans les liens du mariage; ils ont noté, au

cours de leur description de la cérémonie religieuse, que le jeune tragédien portait l'habit. Il paraît que la chose est «notable», en effet. Le collègue de M. Lambert fils à la Comédie française, M. Le Bargy, s'était marié en redingote. M. Maurice Maindron, qui est un homme informé et réfléchi et qui ne fait rien qu'à bon escient, avait pris, lui aussi, parti pour la redingote. N'en déplaise à ces illustres autorités, M. Lambert fils est dans le vrai. Il n'y a pas de circonstance plus solennelle que la cérémonie religieuse du mariage; on est libre, du reste, de ne lui point donner cette consécration. Mais du moment qu'il existe une hiérarchie des ajustements où la redingote n'occupe que le second rang, tandis que l'habit tient la première place, c'est l'habit que doit revêtir pour l'autel le marié. La redingote vient d'Angleterre où le divorce est admis par la religion officielle; cette facilité reconnue et pratiquée, quoi qu'on puisse penser là-dessus, enlève de la solennité à un engagement où la cérémonie religieuse n'est plus qu'une formalité ajoutée à un contrat et à une signature antérieurs. Le mariage catholique est indissoluble et emprunte à ce caractère une majesté plus haute. Il y a donc entre les deux écoles plus qu'une différence de mode, mais une divergence de principe sur un point important de la morale religieuse et sociale qui se manifeste par des coutumes et des mœurs différentes. Il est permis de prêter cette origine à la tradition française de l'habit; mais peut-être aussi suffirait-il pour la trouver bonne et valable qu'elle fût justement la vieille tradition du pays dont on est, et non pas la mode ou la fantaisie du voisin.

*
* *

Ce mariage est une trop naturelle transition pour rentrer au théâtre. J'en profite donc et vais réparer quel-

ques omissions de ma dernière chronique. Il est bien tard pour vous apprendre le succès de *la Bourse ou la Vie* au théâtre du Gymnase. La pièce de M. Alfred Capus, au moins dans sa partie de comédie, se recommande par des traits d'ironie aimable et sournoise, un peu artificielle parfois; il s'y trouve un couple provincial dont le mari est d'une étonnante veulerie. Mais il faut regretter qu'une œuvre qui contient tant de fine observation, et où l'auteur a déposé toutes les promesses habituelles de son talent, verse dans le vaudeville et tourne en bouffonnerie. Le spectateur, du reste, ne songe pas d'abord à s'en plaindre, et, telle qu'elle est, la pièce est bien jouée par MM. Dubosc, Gémier et Galipaux et Mlle Rolly. Au théâtre Antoine, une comédie en un acte de M. Georges Courteline, *l'Article 330*, a trouvé des interprètes de premier ordre, MM. Antoine et Dumény; mais sans doute avez-vous déjà applaudi cette fantaisie, d'une verve si ample, si abondante et si juste. Je n'insiste pas et je termine en signalant au théâtre Cluny *le Bon Pasteur*, un vaudeville de MM. Ordonneau et Broadhurst, une sorte de folie anglaise qui n'a pas été très goûtée du public français. Encore l'histoire de l'habit et de la redingote.

CLAYEURES.

Le directeur-gérant : P. MAINGUET. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie — 1843

L'Instantané

SUPPLEMENT ILLUSTRÉ DE LA REVUE HEBDOMADAIRE

4e Année. N° 9 | Le n° : 10 centimes | 26 Janvier 1901

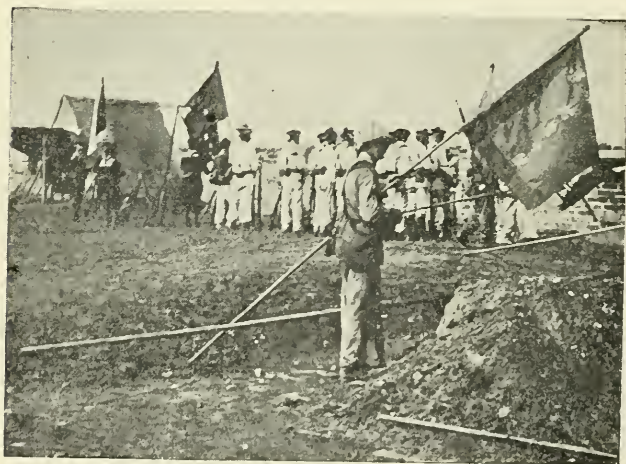


102. — LE GÉNÉRAL LAMBERT

Cliché de Géniaux. Gravure de Reymond.



103. — TROUPES FRANÇAISES ESCALADANT LE MUR D'ENCEINTE A PÉKIN



104. — CAMPEMENT DE MARINS FRANÇAIS A TIEN-TSIN
Au premier plan, un Allemand tient un drapeau boxer



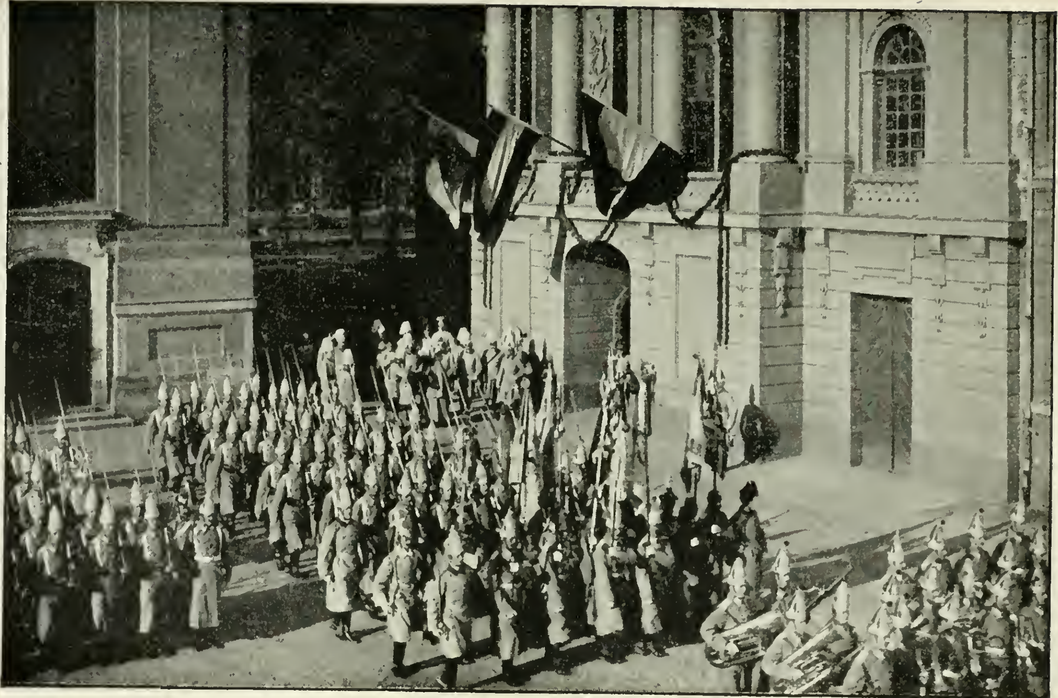
105. — INCENDIE DE LA PORTE DE CHIEN-MUN, A PÉKIN



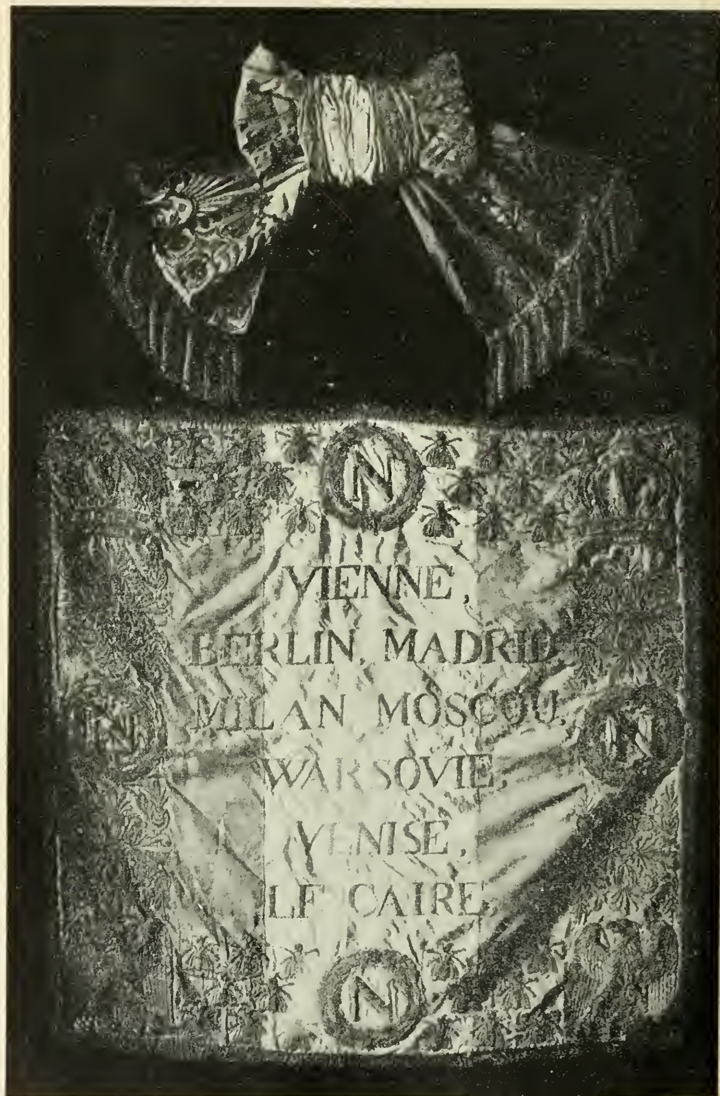
106. - LA PORTE DE CHIEN-MUN APRÈS L'INCENDIE



107. — PRISONNIERS BOXERS DANS LA PRISON INDIGÈNE, A PÉKIN

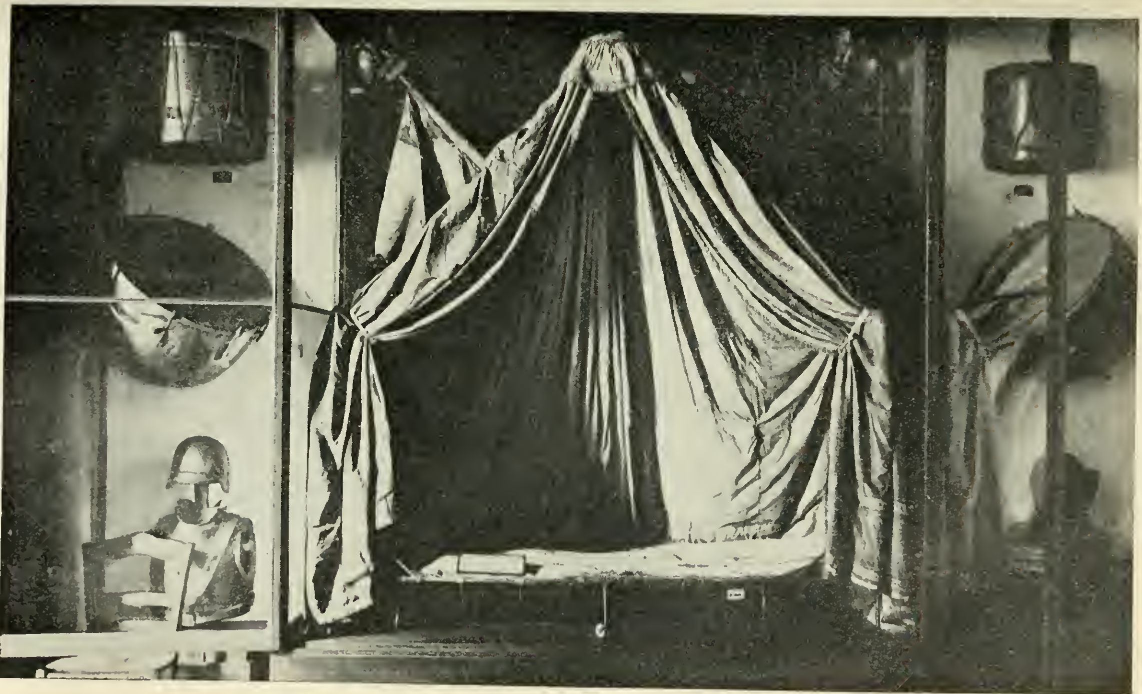


108. — DÉFILÉ DES RECRUES APRÈS LA PRESTATION DE SERMENT, A POTSDAM (ALLEMAGNE)



109. — ÉTENDARD DE L'ARTILLERIE DE LA GARDE IMPÉRIALE

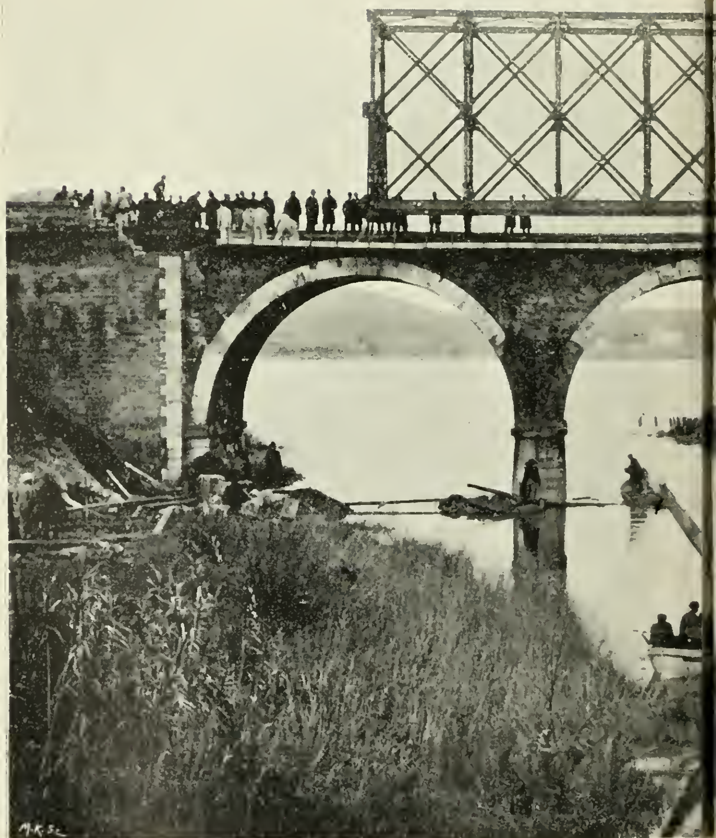
Cl. de Bogaert. Gr. de Reymond.



110. — LIT DE CAMP DE NAPOLÉON

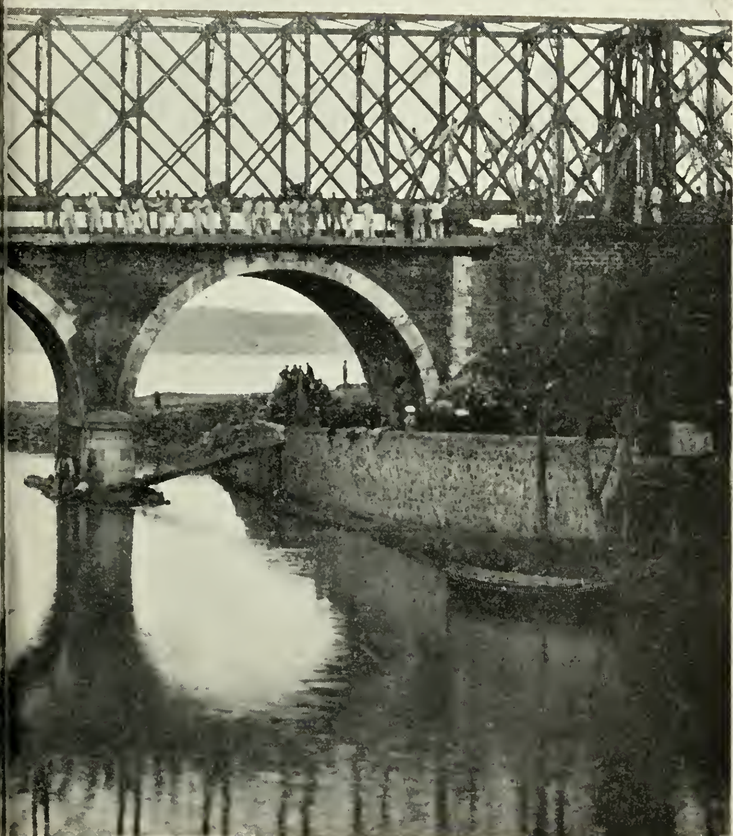
Obtenu avec jumelle Mackenstein.

Gr. de Ruckert.



III. — LANCEMENT
(Ligne

Cl. de Giletta, à Nice.



NT PROVISOIRE D'AGAY
ille à Nice)

Gr. de Mulot, Kriéger et Cie.



112. — ORATOIRE MÉDICIS
(Petit Luxembourg)

Gr. de G. de Résener.



113. — HÔTEL DE MAYENNE
(Rue Saint-Antoine)

Gr. de G. de Résener.



114. — LE RACCOMMODEUR DE FAIENCES

Gr. de G. de Résener.

NOS GRAVURES

---

102. — **Le général Lambert** est mort sans avoir eu la carrière militaire qui semblait réservée à la personnalité longtemps populaire de ce héros de la guerre de 1870. La limite d'âge l'avait atteint il y a quatre ans, en pleine ardeur et en pleine activité, dans le simple grade de brigadier. C'était un écrivain érudit et un artiste de talent. La Société nationale des vétérans des armées de terre et de mer et l'Union des sociétés régimentaires l'avaient choisi, récemment, l'une et l'autre, pour leur président. Au renouvellement triennal de janvier 1900, il avait été élu, à une forte majorité, sénateur du département du Finistère, comme républicain nationaliste. Il était âgé de soixante-six ans et demi.

Né le 23 juin 1834, à Carhaix, la patrie du premier grenadier de France, le général Lambert, à sa sortie de Saint-Cyr en 1856, choisit l'infanterie de marine dont les expéditions lointaines souriaient à ses désirs d'aventures. Sa brillante conduite au Sénégal le fit décorer à vingt cinq ans. Puis il entreprit dans le Fouta-Djallon une mission importante dont les résultats ont été décisifs pour l'occupation française. Capitaine à vingt-neuf ans, il resta sept ans à la Réunion. Il était chef de bataillon au début de la guerre, pendant laquelle il fut attaché comme sous-chef d'état-major à la fameuse « division bleue » du général de Vassoigne. Au milieu des désastres de l'année terrible, la figure du commandant Lambert apparut comme un éclair de gloire. Ce fut lui qui, à Bazeilles, s'illustra par la résistance opiniâtre qu'il opposa, dans la maison des « Dernières Cartouches », avec une poignée de marsouins, aux troupes bavaroises du général von der Thann. En rentrant de captivité, pendant laquelle on lui laissa son épée, il passa dans l'armée de terre et mit dix ans à obtenir le grade de lieutenant-colonel. Colonel le 13 mars 1885 et général de brigade le 12 juillet 1890, il exerça le commandement militaire du Sénat, puis le commandement de la brigade d'infanterie de Quimper. En 1896, au moment d'être admis au cadre de réserve,

il avait été élevé à la dignité de grand-officier de la Légion d'honneur.

Les obsèques du général Lambert ont été célébrées le 14 janvier en l'église Notre-Dame-des-Champs. Les troupes qui rendaient les honneurs militaires comprenaient un bataillon d'infanterie, un escadron de cuirassiers et une batterie d'artillerie. Le cercueil, que douze vétérans avaient veillé toute la matinée, avait été placé sur un char funèbre décoré de quatre faisceaux de drapeaux tricolores. Le drapeau de soie d'une section de vétérans recouvrait la bière. Puis le cortège s'est formé, tandis que la musique jouait une marche funèbre et que les troupes portaient les armes. Les cordons étaient tenus par les généraux Billot, Faverot de Kerbrech, Berruyer, M. Delobeau, sénateur du Finistère, et deux vice-présidents des vétérans. Le président de la République s'était fait représenter à la cérémonie. L'inhumation a été faite au cimetière Montmartre, où plusieurs discours ont été prononcés par M. Pichon, sénateur du Finistère, et des vice-présidents des vétérans des armées de terre et de mer.

103 à 107. — **En Chine. — Troupes françaises escaladant le mur d'enceinte à Pekin. — Campement de marins français à Tien-Tsin.** (Au premier plan, un Allemand tient un drapeau boxer.) — **Incendie de la porte de Chien-Mun, à Pekin. — La porte de Chien-Mun apres l'incendie. — Prisonniers boxers dans la prison indigene, à Pekin.**

108. — **Défilé des recrues après la prestation de serment, à Potsdam (Allemagne).**

109. — **Musée d'artillerie. — L'etendard de l'artillerie à cheval de la garde imperiale** a été offert par le lieutenant général baron Duchand de Sancey, grand-officier de la Légion d'honneur, ancien colonel de l'artillerie à cheval de la garde impériale, le 15 novembre 1847.

110. — **Le musée d'Artillerie**, installé dans l'hôtel national des Invalides, est une précieuse collection d'armes de diverses époques, montrant les transformations successives des instruments d'attaque et de défense. M. le colonel Bernadac en est le conservateur.

Un certain nombre d'objets ayant appartenu à Napoléon figurent dans ce musée. C'est ainsi que *l'Instantané* a reproduit, dans son fascicule du 12 janvier, le chapeau porté par l'empereur pendant la campagne de 1814 et qui fut offert à Napoléon III par le capitaine de Belleville ; il a publié aussi le moulage du masque et de la main de Napoléon Ier, pris sur son lit de mort à Sainte-Hélène, et le foulard du duc de Reichstadt, donnés au musée par Mlle Juliette Dodu, héritière du baron Larrey fils.

Nous reproduisons aujourd'hui **le lit de camp de Napoleon Ier**, dont il a fait usage dans toutes ses campagnes. Il est en fer et peut se plier dans le sens de la longueur et de la largeur ; il porte ses tringles de rideaux en soie primitivement violette.

Il figure dans un état joint au testament de l'empereur et était légué à son fils.

Le mouchoir blanc, en soie, marqué du chiffre N couronné, recueilli sur le lit de mort de Napoléon Ier par son valet de chambre Félix Pierron, a été donné au musée en 1892 par M. Dida, petit-neveu de Pierron.

111. — **Le pont provisoire d'Agay.** — La circulation directe a été pendant quelques jours interrompue le mois dernier sur la ligne de Marseille à Nice, par suite de l'affaissement du pont d'Agay, à l'ouest de Cannes. Le génie militaire a été chargé de la mise en place d'un pont provisoire.

Ce pont, du système du colonel du génie Henry, est formé d'une unique travée métallique, jetée par-dessus le pont actuel et s'appuyant seulement, de part et d'autre, sur les culées. Son ossature, de la forme dite tubulaire, est constituée par deux poutres en treillis de 7 m. 50 de haut, reliées à la partie inférieure par des traverses supportant le tablier sur lequel repose la voie, et entre-toisées à leur sommet par des croisillons rigides. Ce qui explique la rapidité avec laquelle un semblable pont peut être monté, c'est que tous les éléments qui le composent se réduisent à un certain nombre de pièces semblables et de petites dimensions, qui sont approvisionnées d'avance dans les magasins du génie et qui peuvent être facilement assemblées sur place à l'aide de boulons.

112. — **Paris historique. — La chapelle du Petit-Luxembourg.** — Bâti par Marie de Médicis, à côté du palais du Luxembourg, le Petit-Luxembourg sert maintenant d'habitation au président du Sénat.

Le cloître et la chapelle de l'ancien couvent des Filles-du-Calvaire, que Marie de Médicis avait installés à côté de sa demeure, font partie du Petit-Luxembourg. Le cloître sert de jardin d'hiver.

L'ancienne chapelle, précédée d'une petite cour sur la rue de Vaugirard, est une œuvre charmante du style Renaissance.

113. — **L'hôtel de Mayenne**, 212, rue Saint-Antoine, s'appelle aussi hôtel d'Ormesson. Il a été bâti par Jacques Ducerceau pour le duc de Mayenne et devint plus tard la propriété du président d'Ormesson. Il abrite maintenant une école commerciale de frères.

114. — **Les petits metiers. — Le raccommodeur de faïences.**

PRIX DES ABONNEMENTS

1° à L'INSTANTANE

	SIX MOIS	UN AN
FRANCE..............	3 50	6 »
UNION POSTALE........	4 50	8 »

Prix du numéro : 10 *centimes.*

2° à LA REVUE HEBDOMADAIRE

	TROIS MOIS	SIX MOIS	UN AN
PARIS..................	5 25	9 50	18 »
DÉPARTEMENTS.........	5 75	10 50	20 »
UNION POSTALE.........	7 »	13 »	25 »

Prix du numéro : 50 *centimes.*

Le directeur-gérant : P. MAINGUET. PARIS, TYP. PLON-NOURRIT ET Cie. — 1867.

L'HALEINE DU DÉSERT

(Suite)

Le lendemain matin, Jean s'ingénie à «se débarrasser de Michelle».

Il ne se l'avoue pas aussi crûment; mais tel est bien son vœu intime. D'ailleurs, il réfléchit peu, agissant par un instinct violent, qui tient de celui des illuminés et de celui des bêtes...

Or quelqu'un, près de lui, nomme Ben'-Izguen, la ville sainte entre les villes saintes du M'zab, où l'on ne boit pas, ne joue pas, ne fume pas; où les portes sont closes le soir, comme celles d'un couvent; où le vice, dit-on, se donne les apparences des plus austères vertus.

— Vous y devriez venir tantôt, madame. Tous les jours, le marché à l'encan s'y tient, paisibles enchères sous le bleu du ciel...

C'est le lieutenant Divoire qui parle ainsi, et c'est Michelle qui réplique, par convenance :

— Oui, si mon mari veut s'y rendre ce soir......

Alors, celui qui ne devait pas relâcher sa surveillance, fût-ce une heure, celui qui se sent encore sourdement jaloux du lieutenant, s'écrie dans un élan d'amabilité :

— Parfaitement, il faut y aller avec... un de ces

messieurs, ma chère. Car, moi, je ne puis... J'ai la migraine... besoin de sommeil... Mais pour rien au monde je ne voudrais être cause de...

Le reste se perd dans le bruit d'une discussion courtoise. Michelle demande à rester. Jean s'y oppose. Elle offre alors de remplacer la promenade à Ben'-Izguen par une simple ascension à la mosquée de Ghardaïa. Jean se récrie : « Non, qu'elle aille à Ben'-Izguen. La mosquée se trouve trop près du quartier des Ouled-Naïls. Qu'elle aille à Ben'-Izguen à pied, l'absence sera plus longue. Son cheval boite toujours, mieux vaut lui laisser du repos. »

Bien entendu, il n'émet qu'une moitié de ces objections. Michelle cède enfin, par amour-propre, pour ne pas sembler une petite fille à l'attache près de Jean. Elle a clairement la notion que Jean désire être loin d'elle, mais elle met ce souhait au compte de la mauvaise humeur.

Et, sitôt après la sieste, elle part lentement (car il fait chaud) du côté de la ville très sainte, accompagnée « d'un de ces messieurs ».

Et Jean la regarde partir (sa migraine, vient-il de déclarer, augmente encore). Peu à peu diminuent, sur le sable orangé, la robe blanche et la tunique bleue.

— Je suis stupide, songe-t-il en un dernier effort de raison. Je devais bien prévoir qu'*il* irait avec elle...

Mais la trop vive clarté du paysage l'éblouit. Crispé à la rampe, il voit passer sous ses paupières closes des yeux de koheul, des lèvres de safran, des doigts de henné... En ses oreilles qui bourdonnent, il perçoit le bruit des bijoux cliquetants. Ses mains touchent les soies molles et tièdes. Ses narines aspirent l'odeur lourde du musc et du *kronfell*...

Jamais il n'a ressenti pareille griserie sensuelle, ni ce désir abruti qui l'aiguillonne comme des piqûres de poignard...

*
* *

Les voilà... *elles* dansent...

A cause du marché (qui met le quartier des courtisanes en liesse), les officiers accompagnant Jean Samois ont « commandé » deux ou trois « Ouled » choisies, dans un réduit à part.

Coin sombre aux tapis épais, aux étroites fenêtres closes. Un fauve relent de patchouli, de suint, de peau humaine, flotte entre les murs. Et des lampes brûlent. Du grand jour extérieur on arrive là, aveuglé d'ombre, ne discernant rien que ces faibles lueurs de sanctuaire, et les reflets jaunes vacillant au plafond bas...

Cependant *les* voilà. *Elles* dansent... Le *thebel* ronronne, les castagnettes de fer strident, la *r'ëitha* chante encore l'air voluptueux de Sidi-Mansour. *Elles* dansent...

Leur danse est hiératique et lente. L'une après l'autre, elles tournoient, graves, la bouche serrée, droites dans leurs gaines étincelantes de gouttes d'or; puis lèvent avec des mouvements de colombes, vers leurs têtes chargées d'or, leurs bras cerclés d'or. Elles symbolisent en un seul être les concupiscences vers quoi les désirs anciens frémirent, ceux de la Chaldée, de Tyr, de Babylone — et ceux des races autochtones, dont nous ne saurons jamais le nom ni les temps... Elles incarnent les dieux barbares abolis, les déesses oubliées. Elles sont les prêtresses, elles sont l'autel...

Elles dansent...

Yeux de koheul, mains de henné, lèvres de safran... Leurs corps sont graciles. Le sourire est d'une panthère qui va bondir. Leurs gorges sont belles, leurs jambes sont fines, et, sous leur buste rigide, le ventre se révèle, souple et petit...

Elles dansent...

Maintenant l'air a changé. Les officiers disparaissent, emmenant deux des Ouled-Naïls. Une seulement demeure, la plus belle, qui se remet debout, en riant. Ses reins, soulignés d'une ceinture lâche, ondulent sans trêve, non dans ce grossier mouvement des almées de rencontre, mais dans un frisson rythmique, une pâmoison d'amour, une attente suprême... Les *khrab'rab* s'animent, le *thebel* s'affole. Des cassolettes monte en spirales la fumée bleue du benjoin... — C'est la fin, c'est l'hommage. Le joueur aux joues gonflées vient s'agenouiller devant la danseuse. Il envoie vers elle (le pavillon de la *r'ëïtha* effleurant la *roba* pailletée) tout le souffle de son énergie, tout le son de son instrument — adoration, rappel d'un vieux culte qui s'est confondu plus tard avec celui de la Beauté.

Elle accepte ce culte. Elle se crispe... Ses mouvements convulsifs retentissent au fond de l'être de Jean, qui tend des mains de convoitise, et dont le halètement se coupe d'un cri sourd, presque un sanglot...

On dirait que d'avance il pleure la déception *d'après* — l'effondrement de ce poème, le dépit d'avoir bâti tant de rêves, d'avoir forgé l'espoir de tant d'ivresses sur le baiser sans saveur d'une fille vénale et blasée...

XI

... La route était bonne, passant entre les jardins et les puits, avec la ville de Mélika sur la gauche, comme un décor d'opéra. Le lieutenant et Michelle flirtèrent le long de la route...

Le chemin rejoignant Ben'-Izguen, la cité très sainte, était sableux et raboteux. Ils flirtèrent le long du chemin...

Et sous la poterne étroite, mystérieusement percée dans le mur d'enceinte... Et dans la rue nette et propre, aux maisons-bastions, aux trottoirs élevés ressemblant à ceux de Carthage, ils flirtèrent... Et dans le marché à l'encan — où les acheteurs en beurnouss sont accroupis, immobiles, quasi muets, tandis que les vendeurs en gandourah courte, promenant leur marchandise (mouton vivant, dattes ou babouches), vont murmurant à chaque beurnouss le prix offert par ses voisins, pour l'engager à surenchérir...

*
* *

Ils flirtèrent.

Mais Michelle, en apparence très gaie, songeait pendant leurs rares silences (et les larmes lui venaient aux yeux) :

— De quelle fidélité est donc fait mon cœur, si les *méchancetés* de Jean ne me portent pas à savourer, mais pas du tout, les attentions d'un autre?...

Car elle éprouvait envers le lieutenant Divoire cette «impossibilité de sentir» que le M'zab, pendant trois jours, venait d'infliger à Jean. Les grands frissons du Sahara, dont son esprit de femme demeurait ébranlé, ne laissaient nulle place en elle — supposait-elle — aux impresssions ne se rapportant pas à son mari, à leurs disputes, à leurs réconciliations.

En ce cas, pourquoi ce flirt?

Ah! pourquoi?... parce qu'elle l'avait commencé, afin de contrarier Jean — parce qu'à son inquiétude ceci faisait diversion, sans aucun risque à ses yeux : naïve, malgré son soi-disant parisianisme, elle prêtait au jeune officier la froideur qu'elle-même éprouvait.

Mais nos imprudences nous entraînent parfois plus loin que notre vouloir :

«*Tes actions courent devant toi, dans le sentier où tu les a poussées.*» (Proverbe de l'Islam.)

*
* *

Ils parcourent la ville. Conduits par le Caïd de Ben'-Izguen, ils grimpent au bastion construit par les anges, une belle nuit, pour défendre les saints M'zabites contre une attaque des Châanbâ. Et là, regardant de haut les mélancoliques «places de prières» étendues dans chaque cimetière de la plaine, ils devisent plus philosophiquement. Ils évoquent la Mort — et son frère l'Amour...

Et Michelle est enveloppée, par le lieutenant, d'un regard si expressif qu'elle en demeure troublée...

Découvrirait-elle donc un danger, malgré ses suppositions optimistes de nouvelle mariée, qui n'a guère connu que des fleuretages de jeune fille, en France où la jeune fille est encore sacrée le plus souvent? Elle se le demande, toute songeuse au seuil d'un Inconnu subitement ouvert.

La vallée du M'zab s'étend à leurs pieds : palmiers et sables, et les villes si proches, si bizarres, cônes coiffés de leur mosquée qui se découpe, blanche dans le ciel.

— Serait-*il* épris de moi vraiment? Mais alors osera-t-il?...

Elle jouit, tout à coup, de côtoyer ce petit précipice moral, comme elle jouit de dominer le vide, bien sûre de n'y pas tomber. Elle aurait reconnu, même, si elle avait lu au fond de son âme, qu'elle désirait cette déclaration tacite des yeux amoureux, et qu'elle eût été déçue si leur tête-à-tête avait trop ressemblé à leurs badinages devant tous.

Mais elle ne lit pas au fond de son âme. Elle se répète :

— Bah! il me sent honnête; il n'osera pas...

Elle ne sait point clairement, non plus, ce qu'elle entend par le mot : oser.

*
* *

Dans la maison du Caïd, ils lunchent de dattes et d'oranges, parmi le fatras des meubles et des armes accumulées.

Le Caïd prend bonnement Michelle pour la femme du lieutenant Divoire — en brave abadite convaincu que pas un homme, fût-il roumi, ne confierait au voisin cette créature jeune et jolie. Michelle rougit. Cela lui sied; elle s'en doute et rougit davantage... Elle oublie de demander (elle si curieuse des types féminins du Sud) à visiter les blanches épouses de leur hôte — et certes, de lui-même celui-ci ne le proposera point, car le *heurm* entier (harem) devrait être purifié après la souillure des pieds d'une Roumïya.

— Que me dira-t-*il*, pendant notre trajet de retour?...

En se questionnant ainsi, Michelle tache et blesse ses ongles fragiles sur l'écorce d'une orange trop âgée. Elle s'escrime en vain, l'orange résiste — jusqu'à ce que le lieutenant, d'un air d'autorité douce, la prenne et la dépouille en un tour de main. Alors, de cette main masculine, fine et soignée, elle reçoit une à une, comme un bébé, les tranches du fruit dont le jus coule. Il n'y a pas d'assiettes chez le Caïd, ou tout au moins ne les a-t-il pas sorties des coffres. Force majeure donc, ces petits soins, cette promiscuité... Pourtant il semble à Michelle qu'elle s'engage plus qu'il ne faut, peut-être : sourires complices, doigts frôlés, coups d'œil qui interrogent et répondent, tout le manège des amants récents, sous la bénédiction paterne du vieux Caïd...

*
* *

Pour finir, le Caïd leur fait orgueilleusement les

honneurs de son «bureau» situé loin de son logis, sur la place.

Le *caouah* les y attend. Mais à peine le pauvre Caïd a-t-il fait passer le breuvage épais et brun de la cafetière dans les tasses peintes, qu'on frappe à la porte massive, refermée à cause des tourbillons de sable léger.

— *H'all el-Bab! k'all el-Bab!* ouvrez!

On cherche le dignitaire pour un devoir professionnel : la paix à rétablir de force entre quelques administrés. Il avale son caouah, et part suivi de son *khalifah*, de son *khodjar*, de toute son administration caïdesque. Ce sera long, forcément, que la matraque parle ou non.

Et tous deux demeurent seuls, le lieutenant et Michelle, assis l'un près de l'autre sur les tapis moelleux, pareils à la mousse de nos bois. Seuls derrière cette porte close, en la grande pièce sombre et tiède, où règne une odeur poivrée de vieux papiers, de piments, de dattes sèches qui domine l'arome refroidi du café....

— Je vous supplie... balbutie-t-*il* soudain, d'une voix basse où se mêlent une ardeur et une crainte.

Elle frémit. Que demande-t-il là?... Mon Dieu, elle n'était pas une ingénue; dans un roman, oui, elle eût trouvé pardonnable la prière de ce jeune officier. Mais que ce fût vrai dans la vie?... Que ce fût imploré d'elle?... Allons, elle rêvait...

— Oh, répondez-moi... reprend-il d'un ton plus ardent, encouragé par ce silence, par cette subite pâleur.

Hélas! elle ne *peut* plus, cette fois, essayer de ne pas comprendre. Elle voit dans les prunelles claires l'âpre désir, ce durcissement des pupilles que lui montrait Jean, ces derniers temps... Oh! que faire?... Sottement, elle feint l'ignorance :

— Que souhaitez-vous, monsieur?... Je ne sais pas...

Et lui, respectueux encore, retenant tout geste brutal, mais beau de jeunesse et de fougue, la presse de paroles passionnées, sachant bien qu'elle a compris :

— Que craignez-vous? Nul ne le saura. Soyez bonne... L'heure est brève... et les minutes de joie sont si rares... Ne les manquons pas... Personne ne viendra, non! ... personne ne se doutera... Soyez bonne, oh! dites!... je vous supplie, voulez-vous?...

Toutes les prières, tous les mots toujours les mêmes, qu'on dit sincèrement, parfois, à la minute précise où on les dit...

C'est ce qui les rend si dangereux pour qui les écoute. Mais Michelle n'écoute pas. Saisie de terreur, s'imaginant déjà prisonnière de bras inflexibles, elle se lève d'un bond de gazelle traquée, renverse la *méïda* supportant la cafetière et les tasses, et, la lourde porte arrachée pour ainsi dire, elle s'élance sur la place du marché.

Alors elle s'arrête, confuse, gênée, comme si elle eût étalé une honte française devant tous ces *mercantis* m'zabites, qui lui paraissaient ricaner sous leurs capuchons blancs...

*
* *

Il fallait bien revenir au Bordj, pourtant. Le jour baissait, vite éteint en mars. Elle ne pouvait s'en aller seule. Et prier le Caïd de la reconduire, renier devant lui son compagnon, cela non plus, elle ne le pouvait pas.

Les yeux détournés, elle dit d'une voix blanche au lieutenant, quand, à son tour, contrarié, un peu mortifié, il sortit du «bureau» :

— Partons, n'est-ce pas? il se fait tard.

Donc ils partirent, reconduits jusqu'aux murailles

de la ville très sainte par le Caïd et son *kalifah*, libérés de leur « affaire ».

— *Beslama! Beslama!* Soyez avec la paix!

Avec la paix...

Leur sang brûlait leurs veines. Et sous le sirocco le sable volait, cachant les autres cités. La lueur du soleil couchant, derrière Ghardaïa, semblait une indistincte fournaise rouge. Ils marchaient vite. A peine, quand la poussière les arrêtait, fouettant leurs fronts, pénétrant dans leurs yeux, échangeaient-ils par contenance des phrases banales :

— Quel changement de temps!

— L'air est troublé de façon incroyable!

Leurs paroles ne leur semblaient pas être d'eux...

*
* *

— Nous ne pouvons continuer. Vous prendriez mal, dit soudain le lieutenant d'un accent redevenu ferme.

Hésitante, elle interrompit ses efforts pour avancer, aveuglée, à bout de forces, ses jupes légères claquant autour d'elle comme une voile détendue, ou comme les grandes *malefas* rouges drapées sur le *bassour*, au sommet des chameaux.

— Que faire ? murmure-t-elle.

Tout à l'heure, c'est à elle-même qu'elle posait cette question ; maintenant, c'est à *lui* : retour qu'*il* aperçoit bien.

— Venez, je vais vous installer. Ce n'est plus du vent, c'est une trombe, mais elle va passer.

La soutenant, la portant presque, il l'entraîne sur la droite du chemin, jusqu'aux ruines d'un puits délaissé. Entre les deux talus, dans la tranchée en pente où descendent les mulets puisant l'eau, on pourra se blottir, peut-être. Et le jeune homme la fait asseoir, l'abrite, s'établit tout près, tout près d'elle. Et, quoi

qu'*elle* en ait, les mots de passion qu'il a prononcés mettent une note de tendresse dans sa protection, à lui, et dans sa confiance, à elle...

— J'ai peur... balbutie-t-elle.

— N'ayez pas peur.

— L'obscurité va nous fermer la route...

— Je connais ce pays, n'ayez crainte. Aucune, aucune crainte, entendez-vous?... Dites, n'êtes-vous pas bien?

— Si, accorde-t-elle, je suis bien.

Le vent chaud s'ébat au-dessus de la petite coupure. Et ce vent, c'est l'Haleine du Désert, descendue aujourd'hui en la vallée du M'zab... Le souffle de volupté, d'abandonnement, de faiblesse... Il fait doux...

— Il fait sombre...

— Oui...

— Entendez-vous?...

— J'entends...

— C'est le vent qui gémit?...

— C'est le vent...

Volupté, abandonnement, faiblesse... *Elle* lui laisse poser sa tête sur les plis de sa robe blanche. Alors il dit simplement ce nom, le même que le sien :

— Michelle!...

Elle est remuée de pitié. « Pauvre garçon... le faire souffrir... » — Sophisme dont toute femme bonne revêt à son insu ses désirs. Et les désirs flambent en elle, subitement, désirs d'amour, de câlinerie, de baisers lents, bien plus que celui des dernières caresses. Langueur profonde, irrésistible, entr'ouvrant ses lèvres, dénouant ses bras raidis...

— Michelle!...

Volupté, abandonnement, faiblesse... Elle laisse cette bouche chercher sa bouche... Puis voici qu'elle crie, se lève, se débat :

— Non!... Ayez pitié de moi! ayez pitié de moi!...

L'instinct honnête demeurait le plus fort, celui que son éducation avait formé, et que ses aïeules lui avaient transmis. Plus haut que le désir, plus haut que le besoin d'amour, il avait parlé. Elle ne succombait pas, parce qu'il lui était impossible de succomber...

D'un geste spontané, très chaste, elle pose sa main sur la poitrine du jeune homme, qui, lui aussi, s'est mis debout, indécis, stupéfait.

— Pardonnez-moi (et le frêle poignet le tient à distance)... Je vous parais une capricieuse... Mais si vous saviez, mon Dieu, si je pouvais vous expliquer... Ayez pitié de moi!...

Elle pleure, tandis que lui, devant ces larmes, reste penaud, furieux contre elle qui se reprend, furieux contre lui-même, qui ne sait plus s'il doit aller de l'avant, ou céder.

— Rentrons au Bordj, monsieur. Oh! je vous en prie!... Le vent a tourné...

Elle se mord les lèvres. Le double sens de cette dernière phrase les frappe tous deux d'un malaise immense. Sans une autre parole, ils s'enfoncent dans la nuit, dans la bourrasque — ayant entre eux tout ce qui n'avait pas eu lieu...

XII

— Jean, quittons ce M'zab!

Michelle est revenue de Ben'-Izguen, harassée, décoiffée, les yeux rougis. Mais la nuit favorable la cache de son voile; elle lui a permis de chercher son mari dans leurs chambres, dans la cour du Bureau arabe. La migraine de Jean a donc diminué? Où peut-il être?... Elle n'ose monter au Bordj d'en haut, où le dîner sera servi tout à l'heure. Se retrouver, en pré-

sence de tous, à côté du lieutenant Divoire ? Non, non, non !...

— Jean !

Elle le découvre enfin, hors des murs, devant la poterne, sur la montée qui ramène de Ghardaïa. Elle ne se demande pas un instant pourquoi il est là, par ce temps mauvais, au lieu de se reposer ou de lire les journaux à la bibliothèque. Il approche. Elle court à lui, et, touchant son bras :

— Jean !... je t'en supplie... partons demain ! quittons ce M'zab !

D'une voix précipitée, fiévreuse, elle se répand en explications :

— Je m'ennuie, vois-tu. Le peuple de ce pays me déplaît. La vie qu'on mène ici me fatigue... Je suis bien lasse, Jean. J'ai la migraine aussi ; je vais me mettre au lit, mon ami. Tu m'excuseras là-haut... Et puis, repartons demain, n'est-ce pas, demain ?...

Elle parle avec humilité, parce qu'elle se sent des torts et qu'elle ignore ceux d'un autre. Elle parle avec ferveur, parce que, pour rien au monde, elle ne voudrait revoir les jolis yeux clairs ni l'uniforme bleu. A-t-elle peur de faillir ? A-t-elle honte d'elle-même ? Ou craint-elle les indiscrétions du lieutenant ?... Tout cela ensemble, peut-être. Elle est épuisée, elle veut se dérober... Fuir, fuir...

Elle ne discerne pas, puisqu'il fait si sombre, l'altération des traits de Jean. Elle ne perçoit pas, émanant de ses vêtements, les parfums du musc, du benjoin, du *kronnffel*... Et lui non plus ne remarque pas l'insolite de cette prière véhémente (tant leur pensée personnelle les absorbe tous deux). Il répond, distraitement :

— Oui, si tu veux...

Et soudain, comme s'il comprenait après coup seulement le sens de sa propre réponse, il se livre, en paroles violentes :

— Moi aussi, j'en ai assez du M'zab! La désillusion y a la dent dure... Ah! quelle rancœur!...

Puis il s'avise qu'il est dangereux (et abominable en même temps, par surcroît) de s'épancher près de Michelle. Il se détourne, s'appuie à la rampe qui les sépare du vide et du noir.

— Je verrai, Miche. Si les bêtes sont rétablies, nous essaierons de partir demain...

Un grand embarras l'étreint, différent de son embarras à elle. Pourvu qu'elle ne découvre pas « quelque chose »... Il est soulagé pourtant à la pensée que cette migraine empêchera Michelle de dîner. — Car il croit à la migraine, de même que tantôt Michelle y a cru...

Tout au long de la rampe, l'Haleine du Desert domine et triomphe. Et dans la vallée les villes saintes s'érigent, invisibles ce soir, comme des fauves menaçants qu'on sait tapis dans l'obscurité.

— Bonsoir, Jean, fait doucement Michelle; voilà le signal de votre dîner.

Ils se séparent sans que leurs mains se soient touchées, ni leurs lèvres...

*

* *

Le surlendemain matin seulement, ils quittent le Bureau arabe, après une journée de préparatifs, de gêne mutuelle, de mensonges et d'appréhensions.

Oh! le triste QUATRIÈME ACTE, plus pénible que le TROISIÈME, vécu par Michelle hier entre le Bordj et Ben'-Izguen. — Comme ils ont conscience, chacun, du factice de leurs attitudes! Comme ils se sentent des comédiens involontaires, jouant mal des rôles périlleux!...

Michelle a dû déployer tant de ruses pour dîner à « la popote d'en bas », puis pour éviter le champagne des adieux, les toasts où il aurait fallu sourire bien en face, entre les regards énigmatiques du lieutenant

Divoire et ce qu'elle croit être les regards interrogateurs de Jean...

L'amère journée!

Et Jean, sans cesse aux aguets, ne quittant pas Michelle, par crainte qu'un officieux bavard ne vînt la renseigner sur la visite chez les «Ouled», la veille...

L'amère, l'amère journée!

Le lendemain matin ne vaut pas davantage, alors qu'un groupe amical les reconduit le long de la vallée. Jean bavarde fiévreusement. Michelle, juchée sur un méhari (puisque son cheval est décidément hors de service), simule encore plus de peur qu'elle n'en éprouve, afin d'éviter les conversations, les plaisanteries, les rires.

Quand seront-ils seuls, avec leurs serviteurs et leur escorte, dans le Désert sans limites, où les soucis sont libres et le silence bienvenu?...

*
* *

Et dès qu'ils sont seuls, ils tombent en un malaise pire.

Ils l'attribuent au paysage traversé : non pas encore le Désert que souhaitent leurs âmes, mais le M'zab dont ils ont pris l'horreur — le dernier prolongement de ce curieux terrain en contre-bas, les puits, le sable orange, les palmiers trapus, les gros hommes, les petits ânes, entre la ville de Bou-Noura et la ville d'El-Ateuf.

Mais leur mal ne vient pas du paysage. Il vient d'*eux*, de chacun d'eux. Tout est faux, leur mutisme, leurs sourires, leur mauvaise humeur même. Dissimuler, croire l'*autre* franc, en éprouver du regret ou de la satisfaction — puis tout à coup craindre que l'*autre*, au contraire, *ne sache* — s'apercevoir que lui dissimule aussi — redouter la minute où il parlera, éclatera en

reproches, en mots de haine : voilà l'état de leurs esprits... La crise est trop fraîche; ils n'auraient pas dû partir si vite... Leur mensonge est trop récent; ils n'y sont pas accoutumés...

Que sera leur premier baiser, si dans quelques jours leur défiance s'apaise? Baiser de trahison, baiser louche... Jean s'en préoccupe comme d'une chose inévitable, un peu troublante : l'habitude lui manque d'avoir trompé Michelle. Mais sa conscience ne s'en émeut pas autrement — et ses sens y devinent d'avance un piment de plus, un attrait renouvelé...

Et Michelle?

Elle le prévoit aussi, ce rapprochement de leurs corps où leurs corps seuls seront unis. Elle s'en effraie, sans penser même à s'y dérober; mais elle se juge couverte de boue et d'opprobre... Ses rares amies n'ont jamais chuchoté avec elle sur ces sujets de casuistique. Trop Parisienne! a dit Jean qui, d'ailleurs, ne savait ce qu'il disait. Trop Parisienne, quand elle ignore qu'une caresse sous laquelle on défaille n'est qu'un accident « très secondaire » — et que pécher par désir, c'est presque une vertu héroïque, non un péché. Pauvre Michelle...

. . . .

. . . .

*
* *

En vérité, ce M'zab allait pour eux devenir inoubliable, comme l'endroit où les atteignirent à la fois tourments et maux.

— Mon lieutenant, j'y crois qu'y a dépêche à toi!

C'est Mohammed-ben-Ali, l'ex-spahi, le chef de leur escorte augmentée la veille. N'ayant jamais compris qu'un « Francès » soït autre chose qu'officier, il appelle Jean : mon lieutenant, depuis Laghouat.

— Oui, mon lieutenant. Ça, c'est le courrier qui court après toi, j'y crois; et ça que tu vois bleu dans sa main, c'est dépêche.

Personne, sauf Mohammed-ben-Ali, ne distingue « ça que tu vois bleu ». A peine peut-on reconnaître un méhariste, au milieu d'un nuage de sable. Jean s'inquiète. Michelle rougit à ce simple titre qu'elle ne remarquait pas naguère : mon lieutenant. Tous font halte, en une attente philosophique de cette nouvelle qui regarde seulement les maîtres; tous, gens, chevaux, mulets, chameaux. Plus difficilement, pourtant, les chameaux ; ils brament, s'échappent. C'est une diversion, une rupture de l'angoisse. Leurs sokhrars les rabattent sur le gros de la troupe, courant avec de grands gestes maigres, criant : « *Ouguef! ouguef!* » invoquant finalement Allah et le saint prophète, et Sidi Abd-el-Kader de Bagdad.

— Ti vois, mon lieutenant, t'y avais bien dit, c'est pourtant vrai.

Dépêche bleue, messagère de quelque chagrin, suppose Jean. Car aucun des leurs ne songerait à leur télégraphier de bonnes nouvelles. Lesquelles, d'ailleurs?

— Donne!

Fébrilement il arrache la bande gommée. Sur la feuille ouverte, deux ou trois lignes s'échevèlent :

« *Père éteint subitement ce matin dans son musée, sans aucune souffrance. Faites savoir vos dispositions.* »

Jean, d'un air stupide, laisse tomber le télégramme. Puis ses larmes coulent :

— Michelle!... Michelle, mon Dieu!...

XIII

— Michelle, console-moi!... Michelle, aime-moi!...

La douleur a fait son œuvre purifiante. Où celui qui trompa? où celle qui fut faible? Il n'y a plus que deux

êtres, deux époux rapprochés par cette mort inattendue — et l'un pleure... et l'autre, les yeux humides, murmure des paroles de tendre pitié :

— Pauvre cher... appuie-toi sur moi...

Ils sont là, affalés dans le sable, sous le soleil, près d'un douar de nomades dressé depuis quelques jours. Michelle est bonne, maternelle et dévouée : il a tant de chagrin, Jean ! Elle n'a pas connu son propre père, mais elle devine, elle compatit. Peut-être croit-elle même ce désespoir plus intense qu'il ne l'est, surtout plus durable : car le vieux collectionneur et son fils n'avaient que des relations superficielles, pour ainsi dire. Aucun lien d'habitudes communes. — Aucune sentimentalité partagée. — Mais, au contraire, ces divergences d'idées si peu rares à notre époque, hélas ! où les générations qui se suivent sont presque hostiles, en tout cas ne se comprennent plus. Tout change trop vite... Vingt ans passent, et c'est davantage qu'un siècle au temps jadis...

Au premier choc, pourtant, la peine de Jean est très sincère. Il perd sa mère une seconde fois, en perdant son père. Et puis n'avoir pas été là... ce coup cruel...

— Mon pauvre Jean ! Songe, *il* était très vieux... il n'a pas souffert... Tu ne pouvais pas prévoir, mon pauvre aimé.

Elle le berce des mots sans valeur et sans portée, mais qui sont doux quand la voix qui les dit nous est chère. Et Michelle est très chère à Jean, en cette heure noire. Elle lui est chère comme à Paris, comme avant ce voyage, et non plus de l'affection trop *éparse* qu'il eut depuis...

*
* *

— Il faut te reposer, Jean, mon chéri...

Elle l'entoure de soins ingénieux. Elle s'occupe elle-

même des ordres à donner, des mille détails du campement, en un endroit qui n'est pas, selon les cavaliers d'escorte, fait pour camper. Mais elle insiste. On lui obéit. Continuer, impossible ; et retourner ce soir, à quoi bon ? Ils ne peuvent être à Paris pour les cérémonies funèbres. Le deuil de la famille ne sera même plus tout récent lorsqu'ils arriveront...

Les nomades, sortis des tentes, regardent de tous leurs yeux ce spectacle inaccoutumé. Il y a là des hommes de tout âge; des *moutchatchous* vêtus d'une loque, et frottant leurs petites mains sales sur leur nez barbouillé. Des vieilles aussi s'approchent, le dos penché, le menton en avant ; et les jeunes filles et les jeunes femmes, couchées au seuil de leurs « maisons de poils », regrettent de ne pouvoir venir, à cause du roumi.

Ce sont de pauvres gens, des Harazlïa qui vivent au jour le jour en tressant des corbeilles d'alfa. Mais leur cœur est tout de même un cœur, avec des délicatesses qu'on ne trouverait pas ailleurs, peut-être.

— Il est malade ? demande l'*ancien* du douar à Mohammed-ben-Ali.

Il, c'est le roumi, cet étonnant roumi sans galons et sans uniforme, qui reste couché le visage à terre, et semble pleurer.

Mohammed-ben-Ali leur déclare du haut de sa grandeur condescendante :

— Macache malade. C'est son père qui est mort.

— Ya Rabbi Sidi! Son père est mort!...

Un murmure de compassion se répand de proche en proche. On renvoie les moutchatchous qui pourraient troubler ce deuil. Et l'ancien, avec deux chefs de tentes, s'avance lentement vers le fils désolé.

— O sidi, rafraîchis ton œil! Le sidi ton père était sans doute un juste. Allah reste clément et miséricordieux...

Jean n'entend même pas cette condoléance arabe. Alors l'ancien et les deux chefs de famille se retirent, hochant la tête, et les hommes les suivent, et les vieilles aussi, qui marmottent : « Allah l'a voulu... » surprises seulement que Michelle ne hurle pas, ne se déchire pas le visage.

Puis discrètement, les pieds nus, glissant comme des apparitions, de jeunes messagers des tentes apportent des œufs frais, du lait caillé, des figues sèches, des dattes, qu'ils posent en silence auprès du tapis des larmes, afin que la bouche de celui qui souffre y trouve un peu de consolation.

Tout maintenant se terre et disparaît. Le soleil implacable domine. On n'entend plus que le hennissement des chevaux et le bourdonnement pieux de versets qu'on psalmodie — car c'est l'heure sacrée de la prière de *d'ohor*...

*
* *

— Jean, dit Michelle, pardonne-moi de troubler ton chagrin : mais il faut rédiger le télégramme, mon chéri, et l'envoyer à Ghardaïa pour qu'il en puisse partir ce soir.

Jean tressaille à cette parole. Sous la chaleur, à l'ombre de la tente, il a dormi le sommeil de plomb qui suit les ébranlements moraux. Il demande, ouvrant les yeux :

— Quel télégramme?...

Et ce mot qu'il prononce évoque en lui le souvenir lancinant du télégramme de tout à l'heure. Il savait bien, en dormant, que la douleur le guettait au réveil... Il se sent lâche devant elle. Oh! pourquoi, pourquoi?... Pourquoi souffre-t-on? Son père ne souffre plus — peut-être? — Pourquoi ne pas mourir tout de suite, au lieu d'agir en recommencements, qui ne sont pas même éternels?... Et pourquoi ce Désert ne met-il

pas à l'abri des nouvelles rapides? Quinze jours encore, au moins, auraient été à vivre sans souffrir...

Ces pensées diverses se succèdent et se mêlent, sans déduction de l'une à l'autre, comme un vol d'hirondelles tristes qui passeraient en zigzaguant. Et Michelle doit recommencer son explication de petite femme raisonnable, ayant pris momentanément la direction de leur existence. Elle a compulsé des indicateurs emportés par hasard dans les malles. Elle parle de tel train, de tel bateau. Elle lui demande ses instructions pour le domestique du défunt, et pour leur oncle le général Samois, et pour son ancien tuteur à elle, puisqu'ils n'ont ni frères, ni sœurs, ni parents plus proches... Seuls en réalités, sauf l'un par l'autre, maintenant.

— Nous retiendrons nos places à l'avance dans la diligence de Laghouat...

Jean l'interrompt d'un geste las.

— Mais je ne veux pas m'en aller, Michelle... Je ne veux pas quitter le Sahara...

Par le pan relevé de la tente, il aperçoit le coin de sable, les petites touffes de verdure grise et les pauvres abris des Harazlaïa. Un vieil homme, près de vieux objets informes, souffle doucement dans une flûte en roseau — mélopée si légère, si imperceptible, fluide comme l'eau, ténue comme le sable des dunes, air qui ne finit pas, qui ne commence pas, où palpite l'âme imprécise et infinie du Désert...

Jean répète, d'un ton d'enfant :

— Je ne veux pas quitter le Sahara, Michelle. Ne me tourmente pas, je ne veux pas le quitter... Je ne conçois plus la vie ailleurs... Je te l'ai déjà dit, Michelle, tu sais bien, sous les grands *bétoums*...

Elle ne sait qu'une chose, c'est que sous les grands bétoums elle s'est trouvée très malheureuse par la faute de Jean. Mais elle a trop grand'pitié de lui, au-

jourd'hui, pour évoquer ce souvenir. Elle se résigne. Elle songe. Mieux vaut peut-être en effet continuer « ce voyage » qui distraira l'affligé de sa tristesse. Quant aux arrangements d'intérêt ?... Là, elle hésite, elle se perd, ignorante des détails matériels. Enfin, c'est l'affaire de Jean. On se passera de sa présence à Paris, voilà tout. Et, par compensation, l'anxiété très vive de retraverser sitôt Ghardaïa sera évitée : *elle* ne reverra pas le lieutenant Divoire.

— Mon ami, nous ferons comme tu voudras...

Elle n'a pas compris, cette fois encore.

Leur décision, croit-elle, c'est l'accomplissement d'un simple « tour », d'une excursion prenante, aventureuse, qui rendra meilleure ensuite, par contraste, la vie civilisée d'Europe. Comment saurait-elle que son mari, bien plus *pris* qu'elle, a le Désert dans le sang, dans les fibres ? et que l'expérience amoureuse, dont il fut déçu, n'a rien ôté en lui d'une passion plus forte que lui ?... Comment le saurait-elle ? Elle ne se rappelle même pas le cri de Jean, l'autre jour, sous les bétoums — son élan vers « la vie nomade du Sahara, la vie monotone, triste et grisante, pour toujours »...

POUR TOUJOURS !...

JEAN POMMEROL.

(A suivre.)

CENT JOURS DU SIÈGE

A LA

PRÉFECTURE DE POLICE

(*Suite et fin*)

XII

Signature de l'armistice. — Armée de l'Est. — Dynamite. — Tentatives insurrectionnelles. — Brunel et Piazza.

Au bruit des coups de fusil de la guerre civile, Jules Favre avait pris la volonté réfléchie, généreuse, de recommencer seul la démarche et les tentatives pacifiques de Ferrières. En lisant dans l'exactitude des chiffres que, malgré le rationnement des boulangeries, malgré la mainmise sur les dernières ressources de l'armée même, la population n'avait plus de pain pour huit jours, il se crut obligé de partir pour Versailles.

Il a raconté ses épreuves et sa lutte chez l'ennemi. Ses débats avec M. de Bismarck furent chaque nuit communiqués sans aucune réserve au gouvernement; ses membres suivirent avec autant de reconnaissance que d'anxiété patriotique les conférences, les conversations, les actes de son délégué. Jules Favre analysait devant le conseil, en répétant parfois les paroles de

Bismarck, les difficultés presque insurmontables de l'armistice. On apprit avec une satisfaction silencieuse que la garde nationale conserverait ses armes. Mais en écoutant cette concession, dont les avis railleurs de l'ennemi avaient prévu les conséquences, le préfet de police sentit grandir en lui l'inquiétude du lendemain. A l'un des secrétaires du gouvernement, Durier, dont la plume obéissait à la pensée et dessinait une tempête, je dis : « Je te prends ce souvenir de l'heure qui sonne; n'oublie pas ma prédiction. On désarmera la garde nationale au milieu des ruines de Paris. »

Dans l'une de ses séances, sur la demande du ministre des affaires étrangères, le conseil désigna l'officier général qui devait traiter à Versailles les détails si pénibles des questions militaires. Ce fut M. de Beaufort, qui fut remplacé, après un seul voyage, par M. de Valdan.

Dans une autre réunion, le plénipotentiaire parisien rendit compte des difficultés relatives à Belfort et aux troupes françaises qu'on disait en grand mouvement dans l'Est. A ce propos, comment ne pas protester contre une calomnie, vivante encore et, après des années, sans contradiction publique? Elle soutient que l'armée de l'Est avait été oubliée par Jules Favre; dans ses conférences avec Bismarck, il ne s'en serait pas occupé. Cette inexplicable omission aurait entraîné la perte des dernières forces militaires de la nation! De tels contes ne sont vrais que pour la crédulité ignorante ou pour la haine.

L'armée de l'Est et son mouvement sur les derrières de l'ennemi avaient été l'attente et l'espérance du gouvernement assiégé. Il avait reçu, avec la conviction de leur sincérité, les promesses de victoires organisées par la sagesse et la prudence des calculs patriotiques. Le silence sur les résultats obtenus s'étant prolongé et durant toujours, l'impossibilité d'attendre imposait sa

fatalité. Forcé de céder à la faim du peuple entier, condamné à l'alternative du désespoir de traiter avec l'ennemi ou de livrer deux millions d'êtres humains aux horreurs d'une inutile agonie, Jules Favre subissait l'armistice. Mais, au cours des négociations, nul n'oubliait l'armée de l'Est; le silence de l'ennemi, son ignorance affectée, ajoutaient aux secrètes espérances. Chacun dans le gouvernement manifestait l'inquiétude de contrarier, par une convention, des manœuvres dont le moindre succès pouvait sinon empêcher la chute de la résistance et de la défense de Paris, du moins faciliter la paix et sauvegarder les frontières de la France. Ce fut avec l'assentiment unanime du gouvernement, sans contradiction, après une communication écoutée, que l'armée de l'Est resta en dehors des stipulations de l'armistice. On ne voulut pas arrêter son effort, suspendre sa marche; on espérait son succès. Il est certain que le ministre des affaires étrangères, le général Trochu, le général Vinoy, le gouvernement entier, n'ont pas oublié l'armée de l'Est. Oublie-t-on le sang des soldats? Oublie-t-on ce qu'on a de plus cher, la patrie? Peut-on oublier l'espérance?

Le vendredi matin 27 janvier 1871, après une nuit silencieuse, le *Journal officiel* annonçait aux assiégés la conclusion de l'armistice. Il avait été subi et signé dans la soirée de la veille, après une suprême discussion dans le gouvernement. En prenant la plume pour écrire son nom au bas de l'instrument diplomatique demandé par Versailles à Jules Favre, un seul membre du gouvernement parut hésiter. Il déclarait que, malade de douleur, «comme paralysé et anéanti,» il ne pouvait se résigner à la nécessité. Sur un mot poli du général Trochu, il proposait ce qu'il appelait «un nouvel effort, une sortie en masse». Dans son opinion, on pouvait ouvrir les portes des fortifications : le gouvernement s'avancerait alors suivi de la multitude

des enfants, des femmes, des vieillards; le reste de la population en armes viendrait derrière; tous s'offriraient aux ordres, aux coups des Prussiens. Ceux-ci resteraient responsables devant la civilisation et l'histoire d'une catastrophe sans exemple.

L'action théâtrale est familière à certaines individualités, elle les domine. Surtout dans la vie politique, une attitude devient facilement de l'héroïsme. Cette curieuse manifestation d'une opinion sans doute sérieuse et convaincue ne pouvait rencontrer aucun partisan. Elle était d'ailleurs exposée, cette proposition, avec tant de naturel par Emmanuel Arago, qu'elle provoqua une sorte de contradiction. Avec la pensée que la moindre hésitation sur l'armistice devait être écartée, le préfet de police sollicita l'autorisation d'apposer sa signature à côté de celles des membres du gouvernement. Aussitôt le général Clément Thomas se joignit à cette réclamation. Devant les colères imminentes de la population parisienne, l'un et l'autre ont voulu partager la responsabilité d'un acte justifié par la nécessité. Contre tout usage, ils furent admis à l'honneur de prendre une part active à un acte de chancellerie; ils ont cherché la solidarité de la mesure préparatoire qui a sauvé de la destruction la capitale de la France, ses trésors, le passé et l'avenir de Paris.

Certes, sans la résolution dévouée de Jules Favre, approuvé et appuyé par Ernest Picard et par Jules Simon, encouragé aussi par le général Trochu, la grande ville serait tombée aux mains des Allemands après avoir subi les coups de l'ennemi intérieur, que n'ont jamais désarmé les malheurs publics. Son fanatisme semblait grandir avec les catastrophes; il aimait à s'en parer. Brûler Paris, comme les Russes avaient brûlé Moscou, était le rêve de plusieurs. Des hommes, même bien doués d'intelligence, avaient annoncé des

desseins détestables; ils se préparaient à cette folie furieuse que la Commune a satisfaite.

Au cas effroyable d'un assaut heureux de l'ennemi, la préfecture de police aurait certainement obéi aux ordres de la Guerre, quels qu'ils fussent; mais elle ne pouvait admettre l'ingérence des municipalités dans les préparatifs qu'auraient déterminés des extrémités aussi terribles. A différentes reprises elle s'était occupée de l'état des voies souterraines et des égouts. Elle renouvela ses vérifications les 26, 27 et 28 janvier, à la suite d'une étrange découverte.

Un commissaire de police m'avait apporté le 26 janvier un sachet de papier contenant une poudre grise, épaisse et lourde. Un propriétaire de la rue de l'Argonne avait provoqué l'intervention de ce fonctionnaire pour se défendre contre un dépôt, imposé à son refus, de colis singuliers d'apparence. On avait introduit dans son chantier, malgré ses protestations, un poids considérable d'une substance que ses soupçons devinaient explosible. Il invoquait l'autorité du préfet de police. Le commissaire du quartier avait alors puisé avec précaution, dans divers sacs, l'échantillon qu'il remettait dans mes mains.

L'armurier de l'administration, les officiers supérieurs de la garde républicaine, convoqués à cause du voisinage; le général Vinoy visité, son chef d'état-major, M. de Valdan, à son tour interrogé, ne savaient ce qu'était cette matière crayeuse, ce sable quasi mouillé qu'on leur présenta successivement et sans désemparer. Seulement, au ministère des travaux publics, le général-gouverneur et le préfet de police trouvèrent des explications qu'ensemble ils allèrent chercher. Un des agents de M. Dorian, le ministre populaire, qui lui non plus ne savait pas reconnaître la substance présentée à son examen, la nomma enfin : c'était de la dynamite.

Etendue sur le marbre de la cheminée du ministre,

elle brûla lentement, au contact du feu d'une allumette, avec une flamme bleue. Le sieur Demarçais déclarait que l'échantillon suffisait pour détruire, dans une explosion, l'hôtel et la rue voisine. Il ajouta d'ailleurs que la fabrication était connue de lui; la substance dangereuse avait été portée dans le chantier Lavaux par l'ordre de ses employés.

Ce dépôt dans un quartier fort agité et souvent menaçant, toujours sous l'influence de Delescluze, son maire démissionnaire, resta l'objet des préoccupations du général Vinoy. Le préfet de police savait, à n'en pas douter, les projets de destruction dont Paris était menacé dans certaines éventualités. Le maire de Montmartre ne lui avait-il pas dit avec une exaltation patriotique : « Plutôt que de le rendre, nous ferons sauter Paris ! » Ne lui avais-je pas répondu : « Si Paris doit périr en se défendant, le gouvernement n'acceptera l'aide et l'intervention de personne pour l'anéantir ! »

Avec l'avis du général Vinoy, l'administration de la préfecture de police continua sur le dépôt de la rue de l'Argone une surveillance attentive, mêlée de précautions efficaces qu'elle devait prodiguer dans les questions les plus graves.

Sapia était mort de ses blessures. Une manifestation, préparée par de prétendus amis, à la tête desquels figurait une femme, cherchait à s'emparer de son cercueil. L'honorable famille du malheureux protestait contre une atteinte à ses droits; elle accepta avec reconnaissance la triste charge d'obsèques silencieuses.

Il fallut donner des ordres pour rechercher l'état exact des provisions des boulangeries, pour atteindre par des réquisitions les provisions alimentaires cachées dans la banlieue, pour veiller au compte des ressources à l'aide desquelles on devrait attendre le ravitaillement.

Enfin le préfet de police contrôlait une dernière fois

l'état des forces nécessaires à l'exécution des lois. Il pouvait offrir à Jules Favre le plan d'une défense du quartier de la Cité et de ses accès. Si le ministre y consentait, au cas de nouvelle attaque insurrectionnelle, le gouvernement, enfermé dans le Palais de justice et ses annexes, restait maître des rives de la Seine, des ponts qui assuraient son action sur le Louvre et l'Hôtel de Ville, la Monnaie et l'Institut. Dans cette enceinte, comme réserve ou comme avant-garde, il commanderait la garde municipale, dont le préfet complétait les cadres. Un appel au ministre de la guerre était possible; après l'armistice, il était relativement facile de trouver des sujets. Avec cette force d'élite, la défense nationale disposerait des gardiens de la paix. Ils n'étaient plus nombreux; mais résolu à maintenir la vieille discipline que des éléments nouveaux auraient affaiblie et peut-être compromise, certain que la qualité d'une force vaut mieux que son nombre, j'avais réservé à l'avenir le soin d'augmenter la garde républicaine, les gardiens de la paix, et surtout celui de créer des bataillons de gendarmerie mobile.

Enfin, aux troupes municipales s'ajoutaient les deux régiments d'infanterie et les sections d'artillerie placés sous ma direction. Leurs soldats étaient destinés à composer une partie des divisions que l'armistice autorisait le gouvernement à conserver.

Si cette petite armée n'eut pas à se défendre, la crise contre laquelle elle était préparée n'en éclata pas moins avec le caractère le plus dangereux.

Le 27 janvier, à quatre heures du soir, après une démarche faite à l'Elysée, auprès du général Clément Thomas, par un corps nombreux d'officiers gardes nationaux, des groupes désarmés se réunissaient sur la place de l'Hôtel-de-Ville. Les hommes du 175e bataillon s'y mêlaient, pendant qu'autour des mairies de chaque arrondissement s'agglomérait la foule, dans la-

quelle ne manquaient ni les femmes ni les enfants.

En face d'un mouvement universel, plus terrible par son désespoir que par des menaces et des cris, les services de la Préfecture redoublaient les efforts. Leur activité, ou inquiète ou émue, apportait de minute en minute des indications tantôt verbales, tantôt écrites; tous ensemble dénonçaient l'action des individualités qui, depuis le 4 Septembre, n'avaient suspendu la lutte quotidienne contre le gouvernement que pour se déchirer entre elles dans les tristes combats des clubs et des journaux. Cette fois, réunis et d'accord, les amis actifs de Delescluze, de Félix Pyat, de Blanqui, rappelaient au milieu des groupes la prédiction de la grande trahison annoncée depuis quatre mois; ils disaient l'indignation des soldats; ils inventaient la résistance des amiraux, chefs des secteurs; les manifestations militaires, elles s'organisaient; on les attendait. Elles auraient le concours des populaires marins, disposés à se faire sauter avec les fortifications qu'ils avaient héroïquement défendues. Vainement, s'écriaient-ils, on avait subi la misère, la faim, les maladies, le bombardement et la mort; vainement les mères avaient donné leurs enfants, vainement avait coulé le sang le plus pur! la trahison avait livré Metz, elle livrait Paris!

Devant ces calomnies dites et écoutées avec passion, comme toujours la raison se taisait, timide et trop prudente. Le bon sens se cachait. Les habiles, au contraire, mais des hommes sérieux avec eux, ajoutaient des imprécations à celles de la multitude. Une immense clameur insultait le gouvernement, affirmait sa trahison, demandait justice et vengeance. Jules Favre, Trochu, Ernest Picard, Jules Simon, d'autres, dans des fonctions voisines de l'action gouvernementale, devaient être livrés à des pelotons d'exécution.

L'irritation du jour grandissait dans la soirée. Partout les officiers de la garde nationale se réunissaient.

Au boulevard de Strasbourg, leur groupe délibérait publiquement à haute voix, pendant que les agités de la rue regardaient les patrouilles à cheval qui multipliaient leurs rondes vigilantes.

Comme le journalisme s'était mis, en grande partie, à la mesure du sentiment de la masse parisienne, le préfet de pclice appelait l'attention de Jules Favre, du général Vinoy et du général Trochu sur des résolutions décisives. Si la presse restait libre et provocatrice de l'émeute, jusqu'où n'irait pas la fureur d'une population surexcitée par ses malheurs ? Si des insultés cherchaient l'ennemi victorieux, ne pouvait-il en prendre prétexte pour frapper ses coups ? En face des Prussiens maîtres des forts, avec des canons retournés et braqués sur Paris, les journaux pouvaient-ils conserver leurs libertés et leurs allures ?

Dans le conseil saisi de mes observations, Garnier-Pagès s'indigna et répondit par des protestations contre l'ingérence de l'ennemi qui se mêlerait des articles de journaux et des questions intérieures. S'il fallait subir aussi la censure et l'intervention du Prussien, le vieux patriote demandait à mourir, oubliant que sa mort, si belle qu'elle fût, ne changerait rien à la loi de la force, au *væ victis*.

Pendant cette délibération, que ne suivit aucune décision, la fièvre du jour et de la soirée montait avec une intensité aiguë. Il fallait être prêt à tout et demander au devoir des forces contre son cœur.

Heureux ceux qui n'ont pas dans leur vie compté de telles heures !

Sans être froide, la nuit était noire. Suspendues aux appareils à gaz, éteints depuis des semaines, de loin en loin alternées, brûlaient sans éclat des lampes à pétrole. Dans le jardin supprimé de l'hôtel de la préfecture, quelques compagnies de municipaux et de gardiens de la paix attendaient, sous les feux du

bivouac, l'ordre de marcher pour combattre un soulèvement annoncé. Le colonel de la garde républicaine, le chef de la police municipale, Choppin, chef du cabinet, le préfet de police, veillaient, en écoutant tour à tour, penchés sur l'appui des fenêtres ouvertes, les rumeurs lointaines de la ville. Autour d'eux se remplaçaient, essoufflés et timides, les agents ou leurs messages. Ces dépêches annonçaient successivement que le rappel ou la générale convoquaient les bataillons de Belleville, de Ménilmontant, du faubourg du Temple, des gares de l'Est et du Nord, du boulevard Voltaire, de la mairie du Temple, des rues Saint-Martin, Saint-Denis, du quartier Bonne-Nouvelle. Déjà réunis, les groupes militants de la place Saint-Laurent et du boulevard Voltaire attendaient des renforts. Pour les hâter, le tocsin retentissait dans les tours des églises, à Saint-Laurent, à Saint-Vincent-de-Paul, à Bonne-Nouvelle, partout où pénétraient et s'imposaient les ordres de l'insurrection.

Sur un de ces points, un mouvement plus grave encore que ceux de la garde nationale avait été obtenu de l'ardeur des gardes mobiles. Cent cinquante de ces jeunes soldats, conduits par leurs officiers, avaient envahi la gare du Nord, aux cris furieux de : « A bas les traîtres ! A mort Jules Favre ! A mort Trochu ! A mort Ernest Picard ! » Leur troupe avait menacé un dernier ballon des assiégés. Il emportait sans doute des dépêches et un courrier dont les Prussiens ne devaient surprendre ni les confidences désolées ni les aveux de famine.

Le général Vinoy, averti, put et sut maîtriser sans lutte une tentative qui pouvait devenir le signal d'une révolte formidable. Elle n'eût réussi qu'à livrer à l'ennemi, servi par elle, les ruines de Paris ensanglanté par ses propres mains.

Un moment de calme se produisit à quatre heures

du matin. Aussitôt, on put connaître l'organisation militaire de l'insurrection. Deux individus, qui méritaient déjà l'honneur que leur fit plus tard la Commune, avaient été nommés par le comité insurrectionnel : l'un, son général en chef, était Brunel, ancien officier dans l'armée; l'autre était un sieur Piazza, dont on avait fait un général chef d'état-major.

Sous la direction de leurs complices, ces deux personnages avaient rédigé, en se servant de leurs titres usurpés, l'ordre de battre la générale, de sonner le tocsin, de proclamer l'insurrection dans les mairies. Ils devaient s'emparer des secteurs et de leurs arsenaux, poudrières et munitions. On marcherait ensuite sur les forts, dont les garnisons, marins et soldats, n'opposeraient, à croire l'affirmation écrite, aucune résistance. Serait passé par les armes quiconque refuserait l'obéissance. Cela s'appelait repousser la force. Les ordres verbaux vouaient aux premiers coups les amiraux commandant les secteurs.

Ces ordres insurrectionnels avaient été répandus dans les postes des gardes nationaux. Ils arrivèrent dans les bureaux du préfet, apportés par les agents, et envoyés par l'Hôtel de Ville. Aussitôt les vérifications nécessaires pour des arrestations étaient commandées et contrôlées.

Les deux prétendus généraux étaient établis au boulevard Voltaire, n° 228. Entourés d'un état-major et d'une garde bien armée, dont le nombre seulement variait de moment en moment, ils préparaient une suite à leur entreprise nocturne. Il fallait la devancer, agir vite et avec vigueur.

Je rédigeai les mandats d'amener pendant qu'on me renseignait sur les qualités du commissaire de police chargé ce jour de la permanence. M. Mathieu était un homme résolu; je le fis appeler.

Ce fonctionnaire reçut l'ordre de choisir vingt gar-

diens de la paix, armés du chassepot et du revolver d'ordonnance. Le soin lui fut laissé de désigner l'officier de paix qui devait commander sous ses ordres. Le petit détachement monterait dans des voitures, et serait conduit rapidement au boulevard Voltaire; son chef l'y aurait précédé. Si l'état extérieur et apparent du n° 228 permettait de se jeter dans le poste occupé par la force insurgée sans livrer un combat trop vif, les gardiens de la paix devaient sauter des voitures, enlever les accès de la maison, les garder pendant que leurs chefs, avec quelques hommes, exécuteraient les mandats. Brunel et Piazza seraient désarmés, appréhendés et conduits à la Conciergerie. S'ils résistaient, le commissaire de police avait ordre de défendre sa vie en employant, sans hésitation, ses hommes et ses armes.

Au contraire, une troupe trop nombreuse rendait-elle une surprise impossible? Sur un signe du commissaire de police, les voitures continueraient leur route. En revenant par les rues voisines, elles se réuniraient à la caserne du Prince-Eugène. Le préfet de police serait averti, pendant que les troupes mises en mouvement par une réquisition spécialement préparée attendraient sa présence pour sortir, cerner le voisinage et enlever ensuite de vive force les séditieux auteurs des attaques de la nuit.

Le commissaire de police emportait l'ordre nécessaire adressé au commandant militaire de la caserne. En serrant la main de Mathieu, avec les plus pressantes injonctions, je lui dis : « C'est pour le service des lois, pour la patrie, que votre vie est exposée! Mais sachez bien que le devoir rempli sera dignement récompensé. L'arrestation de Brunel et de Piazza est nécessaire. Il me les faut vivants ou morts. »

Une heure après, Brunel et Piazza étaient écroués à la Conciergerie. En y pénétrant, l'un d'eux ricanait et

disait : « Nous avons au moins été bien enlevés. »

Oser contre le charlatanisme et l'ivrognerie, c'est réussir. Entré dans la maison avec impétuosité, le commissaire de police, entouré de ses hommes, s'était trouvé au milieu d'une petite bande en armes, mais avinée, chancelante, endormie, incapable d'une résistance. Il fut tout de suite en face de Brunel et Piazza réunis. Désarmés et bien entourés, les deux généraux de la future Commune descendirent les escaliers; ils traversèrent les passages de la maison au milieu de leurs hommes. Quelques cris des moins écrasés par l'ivresse ou par le sommeil les saluèrent : « Ah! pauvres officiers! ah! général! malheur, malheur! » Ce fut tout.

A midi une dépêche annonçait au ministre de la guerre et au général Vinoy la fin du mouvement. Cette dépêche demandait la convocation immédiate d'un conseil de guerre pour juger Brunel et Piazza; les pièces du dossier comprenaient les ordres signés par eux.

Quelques heures plus tard, le commissaire de police et l'officier de paix qui avaient conduit si heureusement la répression, devant tous les chefs de la Préfecture spécialement convoqués, recevaient de larges récompenses méritées.

XIII

Derniers jours de janvier. — État des troupes. — Les ponts de Sèvres et de Neuilly. — Les cimetières. — Les généraux Loysel et Chanzy et le délégué du général Faidherbe à Paris.

Des troubles quotidiens signalèrent les derniers jours de janvier; l'émeute qui pillait les halles et les marchés succédait ou se soudait à l'insurrection qui sonnait le tocsin.

Malgré sa résignation aux distributions du rationnement, la foule était défiante, soupçonneuse, accusatrice. On lui parlait des accapareurs; elle y croyait comme elle avait cru aux espions. Chaque quartier affirmait l'inégalité à son préjudice du partage des ressources alimentaires; l'envie querellait la part du voisin. Delescluze lui-même fut signalé pour un abus d'autorité en matière de distribution de viande. Maire, il avait saisi un cheval blessé, l'avait fait abattre, et en disposant de ses chairs il avait porté atteinte à l'égalité des répartitions.

Ces récriminations, des dénonciations signées contre la trahison des vendeurs de gibier, de poisson, avaient nécessité précédemment déjà des vérifications dont le résultat touchait au ridicule. Ainsi le propriétaire d'un restaurant célèbre, Peters, accusé par lettre d'avoir servi un turbot à des hôtes riches, fut appelé à s'expliquer sur la provenance des comestibles de sa maison. Il démontra que le prétendu poisson était une vulgaire partie de mouton costumée par un cuisinier savant. En réalité, le commerce des denrées ne se cachait pas; il n'existait plus.

Si l'on avait pu voir, au mois d'octobre, quelques volailles offertes à la vente derrière les glaces de grands magasins transformés, sur le boulevard des Italiens, en boutiques de denrées; si quelque bétail coûteusement nourri, tué clandestinement, et partagé entre les membres d'une famille, avait échappé aux premières investigations; si des épiciers avaient pu parler à l'oreille des favorisés de boîtes de conserves bientôt épuisées, aucune négligence, aucune complaisance ne pouvait être reprochée à l'administration. Elle avait tenté les détenteurs de vivres par le prix offert, par le mode de payement. Quand l'intérêt public et les ordonnances exigèrent la répression, elle sévit. Le 24 janvier, elle avait encore envoyé ses éclai-

reurs à Puteaux, à Suresnes. On y avait saisi du blé, caché par ses propriétaires dans leur intérêt particulier et naturellement égoïste.

Vers la fin de janvier, quelques saucisses de cheval étaient seules offertes à l'acquéreur autour de l'église Saint-Eustache et de la rue Rambuteau. Des voitures, étaux ambulants, promenaient dans les rues des chairs d'animaux domestiques décapités. C'était, avec les rats des égouts, chassés par plusieurs, tout ce qui restait dans l'intérieur de Paris.

Néanmoins le cri contre des accapareurs imaginaires se répéta avec frénésie dès que le peuple revit quelques aliments venus de la banlieue. Leur rareté en exagérait les prix. Las du pain noir, d'abord médiocre, plus tard mélangé de farines dans lesquelles le blé n'était dans la dernière manipulation qu'un accessoire, l'acheteur avait faim. Il imposa son prix; le pillage suivit le refus du vendeur. La garde nationale, appelée pour réprimer les violences, s'y associa; chaque porteur de fusil s'occupait de sa provision. Les commissaires de police, après les agents, même au marché Saint-Honoré, étaient menacés, repoussés et frappés. La foule envahissait les magasins, les habitations, pour y pratiquer, avec la garde nationale pressée dans ses rangs houleux, de minutieuses et vaines perquisitions.

La garde républicaine dut être convoquée contre ces mouvements incessants. Devant les cris injurieux qui l'accueillirent, son colonel demanda avec insistance qu'on n'exposât pas ce corps d'élite « à perdre sa popularité » dans des rixes et des bagarres de halles. Plus d'une fois la force publique, réunie laborieusement, lentement conduite, arriva étonnée après la fin des excès à contenir. En dernier lieu, des troupes escortèrent les maraîchers qui signalaient comme intéressés aux troubles des revendeurs avides et qui menaçaient

de supprimer tout marché en s'abstenant de descendre dans Paris.

Alors aussi la fabrication des engins meurtriers redoubla d'activité. Avec un demi-secret, des sectaires préparèrent l'armement contre « les Prussiens de l'intérieur ». Des fabriques façonnaient des bouteilles chargées d'un mélange explosible, des tubes pleins de matières incendiaires, enfin les bombes hérissées de capsules dites « bombes Orsini ». Le commissaire de police Macé avait été spécialement délégué à la découverte et à la poursuite de ces divers engins et préparations clandestines. La besogne était rude et fut très bien faite; de l'une de ses expéditions il rapporta un jour des gibernes en fer-blanc; elles étaient garnies de bombes. Les capsules ajustées sur leurs cheminées étaient isolées par du coton et de la laine bleue.

A cette époque se font remarquer de nouvelles et insistantes manœuvres pour introduire l'esprit de révolte dans les troupes. Les agitateurs, qui usurpent si facilement les apparences du patriotisme et qui parlent hypocritement son langage, les assiégeaient, les tentaient avec des séductions irrésistibles. Mobiles, soldats et marins avaient souvent chassé de leurs rangs les « à outrance »; ils avaient arraché sans les lire les placards affichés sur leurs casernements. Mais ils ne résistaient plus aux caresses prodiguées dans les cabarets et les mauvais lieux. Certes les villes en état de siège et de guerre doivent fermer les débits de boissons enivrantes et, bien avant celles du pain, réduire les rations de l'alcool !

Je ne me suis pas contenté de constater le danger que courait l'armée. En résumant les avis de service, après avoir, dans des rapports verbaux, signalé les scènes publiques d'ivresse et de prostitution des campements, j'écrivis encore à l'autorité militaire le 29 janvier 1871 :

« Prière instante de caserner les troupes pour éviter de les livrer aux mains des agitateurs. »

Dans la soirée du même jour :

« Des soldats et des mobiles ivres en grande quantité. Danger sérieux d'un long contact avec la population de nouveau rappelé. »

Le 31 janvier :

« Je signale de nouveau l'état de l'armée. Il sera impossible d'éviter un désastre si les officiers n'exigent pas une rigoureuse discipline de leurs troupes et ne les occupent pas. Elles exercent leur influence sur les troupes chargées de la garde de Paris, et le danger est sans mesure. »

Dans la nuit encore, en m'adressant au général Vinoy et au ministre de la guerre :

« La désorganisation de l'armée et de la garde mobile, leur contact perpétuel avec la population, présentent des dangers de plus en plus sérieux. »

La dépêche finissait en sollicitant des mesures énergiques pour empêcher les désordres; ils étaient extrêmes.

Presque partout les bataillons, dont Jules Favre avait obtenu de conserver le secours, murmuraient ou se plaignaient. Ils coupaient dans les promenades publiques ce qui restait des arbres et des plantations; ils brisaient et hachaient les meubles les plus utiles des établissements de la ville; ils détruisaient les baraquements; ils démolissaient les intérieurs des maisons de banlieue abandonnées. La moindre intervention de la police provoquait des exaspérations menaçantes et violentes. Les chefs de l'armée, les membres du gouvernement, devenaient des traîtres, puisque des officiers de la garde nationale affirmaient leurs crimes chez tous les marchands de vin.

L'état moral des soldats permet à peine de comprendre celui d'une partie de la population des fau-

bourgs. Au pont de Neuilly, ensuite au pont de Sèvres, le spectacle devint hideux. Chaque jour, ces entrées de Paris étaient encombrées par la populace. Des hommes avinés, des ivrognes engageaient la lutte contre les gardiens de la paix, les uns pour approcher et insulter de loin les soldats allemands; les autres pour tenter avec eux des marchés, des échanges, pour obtenir à prix d'argent ou pour mendier du pain blanc.

Avec eux des filles s'offraient à l'ennemi; elles puisaient dans sa bourse. Il fallut recourir à la force et employer la cavalerie; des gendarmes à cheval chargèrent la foule houleuse. Il était indispensable d'éviter l'intervention imminente des Prussiens. En effet, un misérable avait forcé en courant la consigne de leurs sentinelles; il avait été tué sans pitié au milieu d'elles. De plus encore le général ennemi avait fait dire au préfet de police désespéré : « Si la police est impuissante dans Paris, nous irons la faire. »

En écoutant cette menace si douloureuse et qui dominait alors dans sa pensée la préoccupation de clameurs insensées, accusant la trahison des meilleurs citoyens, l'administration préfectorale se préparait contre un nouveau danger dont il fallait garantir la Cité; elle avait à se prémunir contre le péril d'une épidémie.

Après l'investissement, la mortalité dans Paris et autour de ses fortifications avait été énorme. Depuis plusieurs semaines, sans que le bombardement eût ajouté beaucoup aux coups pressés de la mort, on avait enregistré dans les seules mairies de Paris plus de quatre mille décès par huitaine. Les grands cimetières ne pouvaient plus recevoir de nouvelles inhumations; ils étaient comblés. Hors des murs, sur les divers champs de bataille, les fosses, pleines des victimes de la guerre, avaient été hâtivement creusées et légèrement recouvertes. Partout éparses, elles avaient besoin d'un examen. La plupart étaient à refaire. Ne parlait-on pas

d'émanations pestilentielles? La Préfecture appela Vafflard, l'entrepreneur des pompes funèbres, et l'invita à étudier et à organiser des moyens d'incinération. Cette unique ressource s'imposait pour défendre la santé publique, si la guerre pouvait être reprise et continuée.

Le gouvernement devait acquérir bientôt la triste certitude qu'elle était impossible. Les généraux Loysel et Chanzy et un colonel délégué par le général Faidherbe, gravement malade, entrèrent dans Paris.

Pour n'être pas trompé par l'ennemi sur la situation militaire de la France; pour agir avec certitude, après vérification de ses moyens d'action; pour ne renoncer aux armes que devant une impuissance démontrée par l'évidence, le négociateur de l'armistice avait demandé et obtenu de l'ennemi la condition d'entendre sans entremise, directement, librement, en face, les chefs des troupes françaises; ils n'étaient plus que trois!

Les régiments de la côte normande étaient réunis sous le commandement du général Loysel. Ceux du Nord étaient dirigés par le général Faidherbe; le général Chanzy avait sous ses ordres ce qui survivait en Bretagne et dans la basse Normandie des corps d'armée péniblement assemblés au Mans. En ce qui concernait les troupes de l'Est, on venait d'apprendre enfin leur situation, le désespoir du général Bourbaki, sa tentative de suicide et la gravité d'une blessure volontaire qu'on soutenait être mortelle.

Pour la première fois depuis l'investissement, et grâce à la prudence de Jules Favre, qui avait insisté pour obtenir des sauf-conduits, des nouvelles positives et dignes de foi seraient fournies au gouvernement. Devant la majorité de ses membres, l'état de la France serait exposé, précisé, inventorié, apprécié avec certitude. Jusque-là, ce que les communications par pigeons, par leurs messages fort exposés à tomber aux

mains de l'ennemi, en conséquence au moins incomplets; ce que les journaux recueillis sur les champs de bataille et dans les tranchées avaient pu révéler, le tout ensemble était bien peu de chose.

L'ignorance des faits politiques et militaires accomplis soit à l'intérieur, soit à l'extérieur; celle de la situation générale de l'Europe, aussi bien que de l'organisation des forces promises et armées hâtivement par la Délégation de Tours, étaient absolues. Paris ne savait rien, et comme le dernier des habitants de la capitale, le gouvernement assiégé n'avait pour les discuter que des fables grossissantes.

La présence des généraux apportait enfin la lumière dans la nuit; leur parole était attendue avec autant d'espérance que de crainte. Elle devait trancher cette question implacable : ou demain combattre, ou demain se courber devant la loi de l'ennemi. Avec quelle émotion on vit s'asseoir devant la table du conseil des affaires étrangères les trois nobles soldats! Dans quel silence on les écouta!

Le général Loysel parla le premier. Ses troupes neuves, composées de conscrits, à peine groupées et dégrossies, peu nombreuses, occupaient une position précaire et dangereuse autour du Havre. Elles n'étaient pas une armée.

Après lui, le colonel au nom du général Faidherbe ne promettait que deux mois de durée aux résistances les plus solides des places et des forteresses du Nord.

Enfin, le général Chanzy, net, ferme, vigoureux, prêt à continuer la guerre, la désirant malgré ses extrémités, renonçait aux batailles rangées. Il croyait seulement aux chances d'une guerre furieuse, guerre d'anéantissement, guerre d'Espagne, de Moscou même. Il ajoutait, avec tristesse, qu'elle serait rendue difficile et très pénible par l'énervement des populations, dont

l'égoïsme et l'individualisme se surexcitaient depuis les désastres de la France.

Ces nouvelles indiscutables, ces avis qu'éclairait et dictait le plus pur patriotisme, ajoutèrent au deuil de ceux qui, depuis tant de jours, avaient épuisé les multiples efforts, sollicité les sacrifices des citoyens pour attendre la nation soulevée contre les envahisseurs du territoire. A ce qu'ils ont souffert en les recevant, on pourrait appliquer le passage du récit de Xénophon racontant l'arrivée dans Athènes de ces matelots de la *Paralos* qui disaient le désastre de la Chersonèse : « Personne ne dormit cette nuit, tous pleuraient. »

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

XV

Démission de Jules Favre ; il n'est plus ministre de l'intérieur. — Démission du préfet. — Lettres de Jules Favre, du général Trochu et de Hérold. — Le préfet reste. — Élections de Paris. — Démission et départ du préfet.

De même que la roue de fer écrase la pierre dure, les catastrophes entament les plus puissantes natures. Combien les amis de la Patrie souffrent de ses blessures !

Fatigué par des excès de travail, en proie à des émotions, secrètes et privées, suscitées par une honteuse persécution; absorbé par les combats quotidiens des conférences de Versailles, Jules Favre prit, sans m'en dire un mot, le 1er février, la détermination de décharger sa responsabilité du fardeau du ministère de l'intérieur; il en avait accepté l'intérim au départ de Gambetta. Sa démission fut déclarée et donnée

dans la soirée; il restait ministre des affaires étrangères et vice-président du gouvernement.

Ses triomphes contre l'Empire durant vingt années, les succès de sa glorieuse éloquence, son patriotisme, le respect de l'ennemi, cette parole française : « Ni une pierre de nos forteresses ni un pouce du territoire, » critiquée, même bafouée après l'amputation de la frontière, mais tant applaudie quand elle répondit à l'avidité des vainqueurs; son dévouement héroïque, rien ne l'avait sauvé de l'impopularité! La popularité! Elle vient lentement souvent; elle fuit toujours vite; le peuple incapable n'épargne jamais le vaincu, même quand celui-ci n'a combattu généreusement que pour le servir. Jules Favre ne cédait pas au dégoût; mais impuissant à satisfaire les exigences matérielles de sa pénible mission à Versailles, et la nécessité impérieuse de sa présence dans Paris livré aux crises journalières, il pria ses collègues de choisir un autre directeur suprême des affaires de l'intérieur. Il proposait pour le remplacer M. Vautrain, un des maires de Paris, dont il appréciait l'aptitude, l'intégrité et le caractère. On lui répondit par l'inutilité d'introduire un homme nouveau dans la composition du gouvernement. Celui-ci ne devait-il pas dans quelques jours déposer le pouvoir entre les mains de l'Assemblée nationale? Sur cette observation, on confia l'intérim ministériel à Hérold; celui-ci n'était pas seulement, depuis le 4 Septembre, secrétaire du conseil gouvernemental; il avait aussi cumulé avec cette charge les fonctions de secrétaire général du ministère de la justice.

En écoutant la communication de Jules Favre, et pendant la nomination de son successeur, j'avais écrit ma démission; je quittai la chambre du conseil après l'avoir remise aux mains de son président. J'avais en effet consenti à accepter et à conserver des directions de police sous le contrôle de Jules Favre qui inspirait

le respect dû au talent et au dévouement désintéressé. Souvent je lui avais dit : « Avec vous à l'intérieur, je puis rester préfet de police; sans vous, non ! » D'autre part, il me parut impossible d'exercer et de défendre la fonction, nécessaire entre toutes, sous la main d'un politique qui porterait au ministère de l'intérieur les vues et l'influence de sa camaraderie. Hérold, galant homme, mais ambitieux, ne sortait-il pas de ce ministère de la justice, alors fier de ses faiblesses, de ses complaisances pour les prisonniers d'octobre, plein surtout de la conviction que les luttes et les poursuites de la police contre le désordre des agitations étaient un danger? La soumission à de telles idées m'était impossible; la démission cette fois s'imposait.

Je rentrai à l'hôtel, où je fis part de la résolution accomplie à mon entourage de famille. Sa joie déborda. Une fois de plus, la valise du départ fut fermée. Après avoir averti le chef de la police municipale, je m'occupai de préparer, durant la nuit, la remise des services aux mains d'un successeur que je croyais connaître; il ne vint pas, au contraire; à la première heure du matin, je recevais ce billet daté du moment de ma sortie du conseil :

Ce jeudi matin, 1 heure, 2 février 1871.

Mon cher ami,

Le général nous communique votre démission ; nous la refusons tout d'une voix, et moi, votre ami, je vous prie à deux genoux de ne pas nous abandonner.

Bien à vous de cœur. Jules FAVRE.

Je relisais cet appel avec hésitation quand on m'annonça M. Durier, lui aussi secrétaire du conseil du gouvernement.

Au nom de Hérold, cet ami commun me priait de garder mon poste; il me remettait en même temps cette lettre :

MINISTÈRE DE LA JUSTICE
—
CABINET
du
SECRÉTAIRE GENERAL

2 février 1871.

Cher ami,

A deux heures du matin, j'apprends que tu as donné ta démission ! Tu ne peux pas y persister. Tu me ferais croire que c'est parce qu'un hasard vient de me placer au ministère (que tu occuperais, certes, mieux que moi). Nous sommes à des postes où nous montons des factions ; la mienne a été plus longue, la tienne plus périlleuse, j'en conviens. Mais ni l'un ni l'autre nous n'avons fait le choix ; restons jusqu'au bout là où nous sommes ; ce n'est pas gai, mais ce ne sera plus long.

Jules Favre était consterné de ta démission. Il doit te parler. Ernest Picard te verra. Après leur voix la mienne est peu de chose ; mais je ne puis aller me coucher sans t'avoir dit ce que j'ai sur le cœur. Tu ne peux pas t'en aller ; c'est une question d'honneur.

Puis tu sais d'avance une chose : si tu as besoin du ministère de l'intérieur, tu peux compter sur l'ami

HÉROLD.

Les derniers mots de cette missive raffermirent ma résolution ébranlée par la prière de Jules Favre. Pour qui me prenait-on ? Après un soupçon manifeste d'ambition et d'envie, on m'offrait, pour le besoin que je pouvais en avoir, les bons services du ministère de l'intérieur !

Je commençai sur la lettre même à écrire ces mots dont elle porte les premières lettres : « Ma détermination est irrévocable. » Mon intention était de la renvoyer à l'auteur. Je fus interrompu sur la troisième syllabe par un message pressé; le président du gouvernement m'écrivait :

Mon cher préfet,

Vous m'avez laissé hier soir dans les mains une cédule dont l'effet a été ce qu'on en devait attendre, un grand

trouble, des espérances de moins, des découragements de plus.

Personne plus que moi ne comprend et ne ressent, je puis le dire, les à-coups de la difficile situation où vous êtes et où vous défendez si courageusement des principes conservateurs de l'autorité qui n'ont plus cours. Mais nous sommes avec le pays sur le radeau de *la Méduse*, et il faut toujours que nous le menions, sans nous manger les uns les autres, à une plage si inhospitalière qu'elle soit.

Voilà le devoir. Ce n'est pas à moi qu'il appartient de le professer devant vous. Pourtant vous m'avez vu destitué de ma fonction militaire, la seule où fussent mon devoir et ma raison d'être dans le gouvernement. C'était là assurément un à-coup énorme, et qui enlevait à ma situation tout prestige, toute autorité, toute possibilité d'être utile. J'ai voulu pourtant rester sur le radeau, alors qu'autour de moi éclatait le concert le mieux justifié pour me montrer que la retraite était tout à la fois légitime et nécessaire.

Vous me trouverez donc fondé à vous dire que le nouveau sacrifice que vous ferez à présent et tous autres sacrifices que vous feriez encore dans l'avenir pour conduire avec nous le radeau à la plage seraient agréables à la Patrie et à Dieu.

Votre bien dévoué,

Général TROCHU.

2 février.

Après cette lecture, pour la seconde fois, je m'imposai l'exemple de la conduite du soldat qui me rappelait tant et de si douloureux sacrifices. Pouvais-je me refuser à cette invocation répétée par ma conscience : « La Patrie et Dieu ! » Je n'en eus pas l'égoïste fermeté. Rien, personne ne pourrait entraver l'accomplissement de ce que je croirais être mon devoir.

Au même moment le bâtonnier Me Rousse, sans qu'il s'en soit douté, me surprit au milieu de cette émotion et du désordre qu'elle entraînait. Je remis au bâtonnier les laissez-passer, destinés et offerts par moi à mes confrères, qui n'auraient qu'à s'adresser à lui. Puis, repoussant l'image de cette famille que plusieurs

allaient serrer dans leurs bras, je portai ma réponse au général Trochu et à Jules Favre. Je cédais à leur intervention; je les avertis d'ailleurs des difficultés imminentes dont la cause serait une évidente contradiction d'opinion et de conduite entre le ministère de l'intérieur et la préfecture de police; ni l'un ni l'autre n'avaient deviné les conséquences du choix de la veille.

Quelques heures ne s'étaient pas écoulées depuis cette nouvelle concession du préfet de police, que le plus étrange des incidents se produisit dans l'intérieur administratif.

Le chef de la division de comptabilité, M. de Bullemont, en fournissant son rapport mensuel, annonçait au préfet qu'à la démarche d'usage pour encaisser à la recette municipale les sommes nécessaires au payement des salaires des gardiens de la paix, on avait répondu par un refus. Après une observation insistante, la stupéfaction du caissier avait grandi devant la déclaration du payeur : «On n'avait pas d'argent à donner à la préfecture de police.»

Personne ne s'étonnera en entendant rappeler que les gardiens de la paix ne sont pas riches; que leurs ménages vivent à l'étroit, avec une économie parcimonieuse, ce qui ne les empêche pas d'être, presque sans exception, des modèles de moralité.

En arrivant dans sa charge, le préfet de police, avec l'assentiment du ministre de l'intérieur, avait restitué à ces braves gens la solde d'une partie du mois de septembre que l'un de ses prédécesseurs avait cru pouvoir supprimer. Assurément, ce n'était pas à l'heure des payes accordées largement à la garde nationale, qu'on avait le droit de toucher au mince pécule des plus utiles soldats. Leur vie était surtout alors un long et pénible combat, peu récompensé par la faveur et la justice du public. Le fait de cette restitution, qui remontait au mois de novembre et qui ne regardait pas

la caisse municipale, ne pouvait être la cause d'un refus, qu'elle ne motivait par aucun prétexte. Etait-ce calcul? Un mauvais vouloir ancien avait-il imaginé cette grosse aventure, laisser la préfecture de police sans argent devant ses gardiens de la paix affamés? Il restait indubitable que le receveur municipal n'avait pas entendu assumer la responsabilité de la fermeture de sa caisse; il avait reçu un ordre; il avait obéi.

Sur une telle communication, le ministre des finances, le ministre des affaires étrangères considéré encore comme ministre de l'intérieur, le délégué à la mairie de Paris et le général Trochu, en sa qualité de président du gouvernement, reçurent ensemble cette dépêche du préfet :

Nouvelle complication plus étrange que toutes les autres. Refus de payer les gardiens de la paix. Sur l'heure le payement doit être fait; le rôle de la caisse municipale serait étrange dans tous les temps; il est plus qu'extraordinaire dans un moment comme celui que nous traversons. (Art. 39, arrêté du gouvernement, 4 thermidor, an X.)

3 février 1871, 12 h. 35.

L'arrêté cité décide que le receveur nommé par le conseil municipal payera les dépenses de la ville de Paris sur les mandats du préfet de police et du préfet de la Seine chacun en ce qui les concerne. Ces payements répondent à la première des nécessités publiques, l'ordre; ils doivent précéder tous les autres. Le préfet de police alla, en même temps que partait sa dépêche, demander au ministre des finances une décision immédiate et formelle.

Ernest Picard n'a jamais eu un moment d'hésitation sur l'étendue de son devoir durant le siège. Ils furent sans nombre, les services que son bon sens a rendus chaque jour, aidé du fin esprit qui caractérisait ses avis.

Je le retrouvai relisant ma dépêche, ému, indigné comme il pouvait s'indigner, secouant de la main ses longs cheveux bouclés : « Ils sont encore plus... que je ne croyais, me dit-il. Ils refusent... Mais ils vont payer.

— Ils auront raison de se hâter, répliquai-je; car la loi à la main, on irait chercher la caisse qui résisterait au payement de services plus méritoires et plus indispensables que tant d'autres. »

Une heure après, les comptables de la préfecture de police recevaient la paye des gardiens de la paix.

. . . .

. . . .

Cependant le mouvement électoral était commencé. Les clubs étaient fermés, mais l'autorisation de nouvelles réunions publiques avait été accordée par le gouvernement à raison des élections. Elles eurent l'apparence du calme; mais des conciliabules préparaient avec passion les listes des candidatures, sur lesquelles figuraient les accusés des crimes insurrectionnels. Ils méritaient la prison; par cela même ils étaient populaires.

Quand le scrutin fut fermé, la préfecture de police suivit avec une attention scrupuleuse les révélations du dépouillement des urnes. Après deux jours de pointage, le résultat général était loin d'être définitif. Mais les indications recueillies et soigneusement additionnées étaient formelles. Paris avait choisi pour députés la plupart de ceux que gardaient ou attendaient des prisons. En tête des listes, derrière Victor Hugo, assurés du triomphe, figuraient Delescluze, Félix Pyat, Millière, qui disputaient le rang à M. Thiers; à côté d'eux Ranvier, Tridon, Jaclard, Vermorel, Vésinier, etc., semblaient devoir obtenir la majorité. Entre tous les membres du gouvernement, Jules Favre, le dernier de la liste, gardait seul quelque autorité devant les électeurs; il pouvait être élu.

Aussitôt après cette constatation, dans la soirée du 9 février, avant le conseil, le préfet de police portait au vice-président du gouvernement les noms placés en tête des listes par les chiffres des votes connus.

« Voici les élus probables de Paris, dis-je au président du gouvernement. Qu'en pensez-vous ? »

En parcourant l'énumération de tant de noms illustrés seulement par des violences démagogiques, Jules Favre leva les bras au ciel : « Quelle honte ! s'écria-t-il, quelle honte ! devant l'ennemi, un Vésinier peut être nommé député de Paris ! — Vous trouverez juste, continuai-je alors, que, devant ces résultats qui soulignent la critique et les attaques contre les arrestations que j'ai faites et que j'ai maintenues, je désire une résolution ferme et immédiate. Demain, après-demain, des bandes viendront avec des fusils me demander d'ouvrir les prisons. J'ai besoin de connaître les intentions du gouvernement. Dans sa pensée dois-je offrir les clefs de la préfecture de police ? Dois-je au contraire répondre aux violences armées par des coups de canon ? Il ne m'est pas permis de rester dans le doute ; que veut-on ? — Vous avez raison, répliqua Jules Favre ; nous allons délibérer et prendre un parti. »

Le ministre vice-président sortit pour reparaître quelques moments plus tard ; il vint occuper son siège en face du général Trochu.

Le conseil à cette date était réduit à un petit nombre de membres par les départs successifs pour Bordeaux de Jules Simon, après lui de Garnier-Pagès, de Pelletan et d'Emmanuel Arago. Jules Favre lui annonça, en débutant, les résultats apparents des élections parisiennes, tous les chiffres connus alors. Il ajouta que dans ces circonstances le préfet de police réclamait une résolution, des instructions que nécessitait l'ouverture des prisons devant des accusés coupables d'insurrection, et déjà réclamés comme des députés de la na-

tion. Puis, après avoir déclaré qu'au premier moment il avait partagé l'opinion du préfet sur la nécessité de prendre un parti, il s'exprima ainsi textuellement : «Après réflexion, je me décide à croire que le gouvernement peut et doit encore attendre.»

Jules Ferry prit la parole après Jules Favre pour confirmer les renseignements du préfet de police. La situation, à son avis, était très grave, plus menaçante peut-être que celle dénoncée par le rapport verbal de son collègue. En effet, les municipalités de Paris, dont le rôle avait été si important et restait si utile, étaient désorganisées. Des maires, des adjoints élus députés partiraient pour Bordeaux. Par qui les remplacer? Jules Ferry terminait en proposant le recours à des élections communales.

A ces mots, le préfet de police se leva et demanda la parole : «Quoi, dis-je, vous venez d'entendre avec indignation la lecture des noms de ces coupables envers la patrie que le suffrage universel désigne comme les plus dignes de représenter Paris à l'Assemblée nationale! Vous ajournez les résolutions les plus nécessaires contre les passions populaires et leurs emportements! Vous savez ce dont est capable en ce moment même ce corps électoral surexcité par ses malheurs et plus que jamais livré par la défaite à la fureur des sectaires! et l'on nous propose de confier de nouveau à de tels électeurs le soin de désigner des maires et des adjoints! Mais vous livrerez Paris aux comités de vigilance! Je proteste de tout mon patriotisme contre la proposition. Son application aurait pour suite le pillage, et peut-être l'échafaud se dresserait au coin de quelques rues!»

J'avais été écouté dans un silence profond. Le général Trochu le rompit par cette question : «Eh bien, et vous, que nous proposez-vous? — Je vous propose, répliquai-je, ce que j'ai toujours proposé. Nous sommes

en état de siège, et quel état de siège! L'ennemi n'est plus aux portes, il est entré dans Paris; il occupe ses forts. A côté de l'ennemi extérieur se dresse un ennemi intérieur qu'il faut désarmer. C'est le cas ou jamais d'appliquer la loi militaire. Il faut mettre un bataillon dans chaque mairie, et confier à ses officiers la délégation des fonctions municipales.»

Sur ces derniers mots, le général Trochu s'était levé; il s'approcha et prit mes bras dans ses mains :

«Mon cher préfet, s'écria-t-il avec un accent nerveux, presque irrité; vous savez combien je vous estime, combien je vous aime! Eh bien! permettez-moi de vous le dire : vous êtes absurde; je vous ferai fondre en bronze! Où voulez-vous que je prenne des officiers?»

Le préfet de police répliqua :

«Soit; si vous ne suivez pas mon avis, vous assumez la responsabilité de désastres inouïs!»

Après ces paroles, je sortis.

Ainsi, ceux qui m'avaient conjuré au nom de la patrie et de Dieu de rester au poste terrible, ceux que j'avais entendus demandant mon concours à genoux; les plus autorisés dans le Conseil, les meilleurs parmi les citoyens, ceux-là eux-mêmes hésitaient devant la nécessité de résister au danger imminent de la décomposition sociale; ils me laissaient les responsabilités à subir, mais ils refusaient d'appliquer les seules lois propres à défendre l'ordre contre les fureurs de la démagogie exaltée par des désastres sans précédents dans la France moderne. Ils oubliaient que le législateur a confié à l'autorité militaire les pouvoirs absolus pour dominer les cités exposées aux horreurs de la guerre; que pour sauver Paris, il fallait le désarmer, lui reprendre les fusils, les galons, la solde; enfin que l'heure était venue de reconduire le peuple au travail.

Pour l'assister dans cette lutte, dont il acceptait la

direction, le préfet de police ne trouverait donc que des hésitations; il ne rencontrerait pour collaborateurs que des politiques, candidats aux suffrages de la popularité, des ennemis prêts à tout contre son administration. Le courage de ses subordonnés et la vaillance de leurs hommes étaient réduits à l'impuissance. Faudrait-il donc subir l'ingérence de l'ennemi, qui, du haut du mont Valérien et au pont de Neuilly, menaçait de s'imposer et de faire l'ordre à Paris? Faudrait-il obéir aux Prussiens?

Je sentis que je ne pouvais plus rien. Il me sembla que je trahirais la patrie en gardant les dehors d'une fonction dont je ne pouvais promettre la force et la marche. Le citoyen chargé d'un service public peut-il sans forfaiture oublier qu'il a le devoir d'en assurer l'exercice? peut-il se contenter d'en recevoir les salaires? L'hésitation n'était pas permise. J'écrivis ma démission dans cette lettre :

Mon cher ministre,

Les élections imposent à ma conscience le devoir de renoncer, dès cette heure, au poste que j'avais conservé pour quelques jours encore sur votre demande. Mes forces épuisées; mon dévouement fatigué par une série de mesures que je n'avais pas le droit de discuter; l'amour de la famille et de cette obscurité d'où je ne suis sorti que pour les jours de péril, avec la volonté d'y rentrer après avoir servi mon pays et des citoyens comme vous, tout avait cédé devant un nouvel appel qui restera l'honneur de ma vie. Je ne résiste pas au dégoût que m'inspire l'ingratitude (1), à la certitude de mon

(1) Le brouillon conservé, écrit sur le papier du cabinet, porte ces mots : « ... que m'inspirent l'ingratitude et l'ineptie. » Ce dernier mot a dû être supprimé sur la lettre envoyée.

Le vice-président du gouvernement ne reçut la communication du préfet démissionnaire que le soir; à la première heure du 10 février, il avait quitté Paris pour une conférence à Versailles. Mais, de bon matin, j'avais visité le ministre de l'intérieur en lui déclarant mon irrévocable décision. « C'est impossible, exclama

impuissance, à la pensée que l'ennemi entrera bientôt dans Paris, et qu'il pourrait exiger de la préfecture de police des actes et des services.

Je remets l'administration au chef du cabinet. Les chefs de division, qui méritent par le caractère et le talent l'estime et la confiance du gouvernement, suffiront à tous les besoins. Mon successeur trouvera dans la caisse des fonds secrets une nouvelle économie de plus de 50,000 francs et le mois de février tout entier, soit encore 50,000 francs, en tout plus de 100,000 francs.

Voulez-vous me pardonner une résolution nécessaire à ma santé, à ma famille, à ma conscience, et agréer pour vous, pour vos collègues, l'assurance de mon affection respectueuse?

10 février 1871.

Le lendemain l'ex-préfet de police avait quitté Paris. Auprès des siens, il apprit, avec quelle douleur! l'accomplissement de ses plus tristes prévisions : l'abandon des résistances aux désordres, l'exaltation furibonde des masses, le retard du désarmement et de la suppression de la paye des gardes nationaux, la désorganisation des soldats perdus par l'indiscipline, la proscription des agents de la police; le supplice de ce fidèle serviteur, abandonné par un poste de gardes nationaux à des assassins qui le lapidèrent en suivant son agonie dans la Seine, où ils l'avaient précipité;

Hérold; vois dans cette cour, la voiture m'attend; c'est pour te porter le portefeuille du ministère de l'intérieur.

— Merci! répondis-je, il est trop tard. Je n'entends pas assumer la responsabilité des événements que vous ne voulez pas prévoir, et que vous subirez sans les prévenir. »

Sur l'insistance ardente du ministre, invoquant le chagrin de Jules Favre, j'ajoutai en montrant une compagnie de gardes nationaux qui relevait le poste du ministère :

« Je suis prêt à mourir fusillé par ces gens-là! Mais je ne veux laisser à personne le droit de dire : « Il a vu les désastres; il les a « montrés au gouvernement; mais il n'a pas su protester contre les « faiblesses. Il s'y est associé en gardant des fonctions paralysées; « c'est un complice des malheurs de la France. »

l'entrée des Prussiens dans les Champs-Elysées; enfin les premières délibérations de l'Assemblée nationale sur la proposition de Millière contre les prétendus coupables de la répression du crime du 31 octobre.

Mécontent du silence gardé sur sa démission, malgré ses recommandations et les plus formelles promesses, l'ancien préfet de police était rentré à Paris dans la soirée du 17 mars 1871. Aux premiers coups de tambour, le lendemain, il courait à la préfecture de police; il offrait son concours au général Valentin, son successeur depuis quelques jours déclaré.

Le général Valentin ne croyait pas encore à une lutte sérieuse. Au moment même où il exprimait l'espérance de l'éviter, elle commençait. Clément Thomas et le général Lecomte étaient assassinés.

Un avertissement me fut donné dans la soirée par mon successeur; des menaces de mort étaient proférées contre moi par les groupes insurrectionnels; ils me promettaient l'honneur d'un supplice et le sort de leurs premières victimes. Je dus quitter ma maison et chercher un asile auprès d'un ami.

Le lendemain, après avoir acquis la certitude que le canon annonçait non pas la résistance, mais au contraire le triomphe des comités constitués en Commune, et la retraite du gouvernement, je pus sortir de Paris. Quand j'y suis rentré, la guerre civile n'était pas finie; j'ai traversé les grandes ruines qui fumaient encore; je ne puis les oublier!

. . . .

. . . .

CRESSON.

L'ABSENT

C'était un jour d'anniversaire...

Pour la première fois, en ce commencement de l'automne, une fraîcheur passait dans l'air matinal, la brise légère donnait le frisson. Un peu de brume montait de la Nièvre et de la Loire, gagnait même le vieux Nevers, haut juché sur sa colline et groupant les toits caducs de ses maisonnettes au pied de la cathédrale de Saint-Cyr. Toutefois le soleil, à son lever, n'en brillait pas moins d'un vif éclat dans le bleu très pâle du ciel, — et il y avait juste un an, ce matin-là, le temps était aussi beau, la lumière aussi douce et pure, alors que Victor Lemineur, impatient, après cent adieux à sa mère, parcourait nerveusement la plate-forme de la gare, attendant avec fièvre l'ébranlement du train.

— Un an! Déjà un an!... murmura Mme Lemineur, les mains jointes, les larmes aux paupières.

Elle se rappelait les moindres détails, étonnée seulement qu'en tant de longues journées, tant d'heures vides et lentes, douze mois pourtant se fussent écoulés depuis le départ de son fils. Maintenant elle était presque calme, elle qui avait cru ne pas pouvoir vivre, ne pas pouvoir supporter l'isolement... Son chagrin s'était usé peu à peu; elle n'avait plus ces grands sanglots de naguère, cet ardent désespoir... Et en cette année, terminée aujourd'hui, que de déceptions, néanmoins, combien de coups au plus profond de son cœur

de mère! Victor n'avait dû d'abord habiter Paris que pendant une saison, ou, du moins, partager son séjour par de fréquentes visites au foyer. On comptait sur lui, à Nevers, pour une semaine à Noël, pour une quinzaine de jours en avril ou en mai! Il n'était pas venu! Il avait su si bien s'excuser par lettres, remettre son arrivée à plus tard, promettant alors de rester plus longtemps!... Ses raisons, il est vrai, ressemblaient fort à des prétextes. Mme Lemineur n'était pas sans crainte, et cependant, par ce matin d'automne, devant l'horizon de brume où se devinaient à peine les peupliers du lointain, elle répéta, les mains toujours jointes, les larmes de ses paupières lui coulant sur les joues :

— Un an! Déjà un an!...

I

Mme Lemineur n'avait pas été une femme heureuse. Vieillie par le souci, elle se voûtait déjà, marchait avant le temps d'une allure béquillante. Ses grands bandeaux gris tombaient bas sur ses joues; elle avait le front ridé, la bouche lasse — et sans doute il était écrit que le bonheur ne luirait jamais dans ses yeux tristes, qu'une joie complète n'épanouirait jamais son rare sourire.

Même son enfance, d'ailleurs, s'écoula sans entrain; quant à sa jeunesse, elle lui laissait le souvenir de quelque chose d'étroit, de quelque chose d'étouffé et de sombre. Ses parents, besogneuses gens, fiers de leur petite noblesse, l'avaient préparée, toute dot manquant, au célibat des filles pauvres... Un parti se présenta sur le tard — une grosse fortune — et dès lors une nouvelle existence s'ouvrit. Ce fut l'heure des expériences les plus cruelles : la patience ne suffisait pas, la résignation n'était plus possible! Enfin la mort du mari, survenant après quelques années seulement

de vie conjugale, ne fut en rien une perte pour la veuve. Et pourtant celle-ci pleura, ressentit une sincère douleur, et, tant elle était d'une nature chagrine, n'abandonna pas sans peine le deuil, lorsqu'en temps réglementaire elle quitta ses crêpes, pour ne pas attrister et comme couvrir d'ombre la vie gazouillante du petit Victor.

Victor était sa seule joie! Il avait alors environ cinq ans; il s'éveillait aux soins, se formait aux leçons maternelles.

Mme Lemineur, en effet, était heureuse de se consacrer à son fils; elle l'eût même été pleinement, pour la première fois, sans ses craintes toujours en éveil autour de la santé délicate de l'enfant, sans une inquiétude maladive qui lui faisait parfois presser son rejeton entre ses bras en criant : « Nous ne nous quitterons jamais, jamais!... » Naturellement, la veuve et le garçonnet vivaient très retirés dans leur maison trop grande de l'ancienne place Ducale, sous les longues pentes de son toit d'ardoise — derrière ses fenêtres aux volets mi-clos. Depuis son deuil, Mme Lemineur s'était opiniâtrément soustraite à toute amitié pour mieux appartenir à Victor. Loin de jamais le confier à des subalternes, elle seule guidait ses premiers devoirs, lui enseignait un peu d'histoire sainte, cousait même ses vêtements, puis, le soir, au bord de la couchette, lui joignait ensemble ses petites mains pour le faire prier. Elle le promenait également, l'emmenait à sa suite dans toutes ses courses de charité. On descendait la rue des Belles-Lunettes : la mère Million, une vieille mendiante horriblement bancale, venait tirer sa révérence « à la jolie dame et au jeune monsieur ». Rue des Pâtis, prévoyant la visite, le savetier Philbert se courbait sur l'établi avec diligence, comme s'il ne s'était pas grisé dès le matin, tandis que sa femme, toujours éclopée de quelque taloche, cachait ses bleus au fond

de l'arrière-boutique. Dans son taudis, place Saint-Nicolas, le jardinier Bigarnet, presque idiot et paralytique, retrouvait un sourire au passage de ses bienfaiteurs — et partout le long du Quai-de-Loire, au bord de la Nièvre, dans les quartiers misérables aux sombres ruelles, aux ruisseaux fétides, Mme Lemineur et son fils étaient accueillis par des bénédictions et laissaient derrière eux des aumônes.

Plus tard, cependant, il fallut confier l'enfant à d'autres mains. L'abbé Chaume, desservant de la cathédrale, vint lui enseigner un peu de latin chaque jour. C'était un ami de la famille, un vieux prêtre grand amateur de jardinage, de courses à travers la campagne, mais qui se souvenait de ses classes et, à la lisière d'un bois, à l'ombre d'une treille, vous citait gaillardement Horace ou Virgile. Auprès de lui, la veuve se faisait écolière en même temps que son fils : à tout prix ne fallait-il pas retarder pour celui-ci le moment d'entrer au lycée? Victor était un grand garçon, que Mme Lemineur disait encore :

— Il est trop jeune, trop délicat!

L'abbé Chaume se fâchait.

— Je ne peux pourtant pas lui apprendre les mathématiques dans mon bréviaire! s'écriait-il en haussant les épaules.

Puis, un jour, il déclara son préceptorat fini. Toutefois, il n'était pas au bout de sa tâche : il donnait de temps à autre un coup d'œil aux devoirs de son ancien élève, corrigeait une tournure lourde, une expression impropre, et, volontiers, se fit le répétiteur du jeune homme lors du baccalauréat.

Mais bientôt ensuite l'abbé témoigna un grand mécontentement : Victor ne choisissait aucune carrière. A vingt ans, une irrégularité dans les fonctions du cœur l'exemptant du service, sa mère le gardait encore auprès d'elle, affirmant qu'il s'occuperait suffisamment

à administrer ses biens et régler les comptes des fermiers et des vignerons de ses terres. Le fils de la veuve acceptait la situation. C'était un grand garçon, réservé et tranquille, au haut front pâle sous les cheveux bruns qui bouclaient. Il parlait peu, regardait devant lui d'un air distrait, un peu vague ; pour passer le temps il avait des amis, il lisait, rêvait à l'approche du soir, de sorte que Mme Lemineur ne souhaitait rien tant que la continuation toute simple de cette existence. Pourtant, ses quelques sorties furtives de jeune homme l'inquiétaient ; parfois elle poussait des soupirs. Elle trouvait certains de ses compagnons trop turbulents ou bien, au contraire, lui reprochait souvent son goût croissant pour la solitude et ses longues promenades au hasard. Peu à peu, elle remarqua aussi que ses yeux s'alanguissaient en une étrange expression soucieuse. Alors, appréhendant une crise, elle le questionna sans qu'il voulût répondre, elle l'épia et plusieurs fois le surprit à sa fenêtre, les coudes sur la tablette, préoccupé et scrutant l'horizon... Il fallait le distraire, pensa-t-elle. L'abbé Chaume, consulté, fut d'avis que Victor choisît un métier ou entreprît quelque affaire. La mère ne voulut pas entendre raison, mais, reconnaissant que, dans l'intérêt même de son garçon, elle s'était trop écartée du monde, elle donna de grands dîners à tous les notables de la ville et remplit soudain Nevers du bruit de ses réceptions. Des amitiés interrompues furent renouées ; elle sortit, fréquenta la « société », y produisit autant que possible le jeune homme qui eut quelque succès.

Parmi les habituées les plus fidèles de la maison, on comptait Mme Guillaumette Daguerre et sa fille Solange. Quoique beaucoup plus riche et de meilleure naissance, Mme Lemineur ne voyait pas sans plaisir cette dernière à côté de son fils. Solange était très belle, svelte et blonde, fraîche avec de grands yeux timides

qu'elle tenait toujours baissés — et comme Victor s'enfonçait de plus en plus dans l'obstination de ses pensées et ne disait rien, la veuve, s'illusionnant, voulut un jour le confesser et lui faire avouer son amour.

Au premier mot, il l'interrompit.

— Je me suis donc trompée! s'écria la mère... Tu ne me caches rien!...

Victor détourna le regard.

— Oui, mais pas cela... autre chose...

— Quoi?

— L'abbé Chaume te dira tout.

L'explication eut lieu dès le lendemain.

— Madame, fit l'abbé d'un ton sévère, il ne faut vous en prendre qu'à vous-même de ce qui vient d'arriver. Si vous m'aviez écouté, les choses auraient tourné tout autrement : malgré mon opinion, vous avez voulu retenir Victor inactif auprès de vous; il a mis à profit ses loisirs! Mille billevesées lui remplissent la tête; en un mot, il s'ennuie, il veut quitter le pays... D'où lui vient ce désir, je n'en sais rien. Des camarades peuvent l'avoir influencé, les lectures mauvaises conseillères, surtout tant d'heures inoccupées... Vous vous rappelez les soirs où il restait jusqu'à minuit à bayer aux corneilles?... Bref, depuis longtemps il m'avait ouvert son cœur; j'ai cherché toujours à le calmer de mon mieux, connaissant vos idées, prévoyant quel coup vous frapperait... Aujourd'hui, la crise est plus aiguë; vous m'avez interrogé; lui, de son côté, m'a recommandé de parler franchement... Voilà, il veut partir, d'abord pour Paris, ensuite un peu voir le monde!

Le premier cri de la mère fut : « Nous partirons ensemble! » Elle était prête à s'embarquer pour les plus longs voyages, à l'accompagner partout. Le prêtre ne lui fit pas sans peine comprendre que Victor avait surtout besoin de liberté et qu'il n'était plus d'âge à ce

qu'on suivît ses pas. Stupéfaite, Mme Lemineur sanglotait. Que lui fallait-il donc, à ce méchant enfant? Etait-il fatigué d'être aimé, las du dévouement de sa mère?...

— Peut-être, répondit l'abbé Chaume.

Depuis presque deux ans, expliqua-t-il, Victor étouffait à Nevers. Pendant longtemps il s'était tu, cherchant alors à secouer son ennui. Ses promenades taciturnes cependant restèrent inutiles; plus il avait parcouru le pays, les bords de la Nièvre et de la Loire, les bois et les prairies, plus il était frappé de la monotonie de toutes choses. Ensuite il avait raconté sa détresse, les aspirations vagues qui le poursuivaient, les projets qui bouillonnaient en lui vainement, et, par contraste, ce calme des environs, l'ancienne place Ducale morne et silencieuse, la maison aux volets mi-clos, tout autour les rues solitaires, le carillon de Saint-Cyr à chaque heure — puis la longueur des jours, la tristesse des soirs quand il se trouvait à sa fenêtre, dominant la ville, la plaine immense, au bout de laquelle ondulait vaguement l'éternelle ligne de peupliers pâles sous les brumes lointaines. Ce serait donc là, se disait-il, l'horizon de toute sa vie...

— Alors, vous croyez vraiment qu'il faut céder à son caprice? demanda Mme Lemineur.

— Dame, vous ne voudriez pas le voir malheureux, à vos côtés, par votre faute.

L'abbé Chaume ne grondait plus. Ah! pauvre femme, pauvre mère...

II

La fenêtre ouverte, les persiennes levées, un grand flot de soleil pénétra dans la chambre. Les rideaux s'agitèrent au vent, des rideaux de coton blanc, bordés

d'une courte frange, drapant la croisée et le lit. Tout était en ordre : le plancher venait d'être lavé, la poussière avait été essuyée et les lourds meubles d'autrefois, les chaises à haut dossier, les commodes pansues avec des poignées de cuivre aux tiroirs, s'alignaient en parfaite symétrie. Cependant un store japonais, des photographies dans des cadres donnaient une note plus moderne à l'ensemble. Il y avait un bureau de marqueterie, une vaste toilette de marbre et des gravures de sport placées de loin en loin contre les murs, sur l'antique papier peint où des colonnes soigneusement échampies s'alternaient verte et rose.

C'était la chambre de Victor.

Mme Lemineur y venait parfois en pèlerinage. Elle s'y installait pour deux ou trois heures avec sa couture ou quelque broderie; mais le plus souvent, l'ouvrage tombant de ses mains, elle s'oubliait longuement dans ses pensées, à moins qu'elle ne furetât dans tous les coins, avide de retrouver quelque trace de l'enfant. L'appartement n'était-il pas prêt à recevoir son hôte? Elle le voulait ainsi, croyant encore à un hasard heureux, espérant toujours l'inattendu d'un providentiel retour. Du reste, en dehors de ces chimères, la chambre gardant toute sa vie l'attristait moins. En prêtant l'oreille, elle croyait entendre le pas de Victor; il lui semblait qu'il allait paraître, elle s'imaginait déjà près de lui — et, pour aviver l'illusion, un chapeau, comme oublié, ne restait-il pas sur la table; une canne, dans le vestibule, n'attendait-elle pas à portée de la main?

De même, le linge dans les armoires passait à la lessive, les fleurs étaient changées dans les vases, et l'existence, dans la maison vide, se maintenait en apparence active, grâce à ces nombreux simulacres.

Certains jours aussi — en ce jour d'anniversaire, ce fut précisément le cas — la veuve sortait du fond des tiroirs ses plus précieuses reliques. Pêle-mêle, en effet,

elle conservait des jouets brisés, des albums aux images barbouillées, même un petit habit de marin tout usé, datant de la première enfance du jeune homme. Etait-ce sous l'influence de quelque pressentiment qu'elle avait ainsi thésaurisé ces défroques? Elle se le demandait, doutant presque; et, cependant, du temps que Victor, en costume de matelot, jouait à polichinelle ou feuilletait le *Magasin pittoresque*, la mère, alors, dans sa certitude de le garder tout pour elle, ne prévoyait pas qu'une fois, elle serait laissée à l'abandon, — qu'une fois, juste un an après le départ de son fils, elle exhumerait ces hardes en pleurant dans la solitude.

Puis, essuyant ses yeux, elle se tourna, dans un coin, vers la bibliothèque. Là, peu après que Victor eut quitté la maison, elle avait attiré l'abbé Chaume en long conciliabule. Il s'agissait d'un scrupule qui la tourmentait, une question délicate et grave que n'osait trancher sa candeur... Ces volumes alignés sur les rayons l'inquiétaient; elle n'en savait rien, mais peut-être n'étaient-ils pas de ceux qu'elle devait tolérer sous son toit? Le prêtre hésita lui-même à se prononcer. Il avait ouvert les portes vitrées du meuble; l'un après l'autre, il avait pris deux ou trois volumes reliés avec luxe, le titre en lettres d'or sur le dos de maroquin, et les feuilletait lentement, non sans une grosse moue de ses lèvres charnues.

Puis, pressé de donner son avis :

— Non, madame, fit-il, avec un geste évasif, je ne crois pas que ce soient de bons livres et je ne connais aucun de ces auteurs!

La veuve n'en fut, dès lors, que plus perplexe. Sa conscience lui montrait clairement son devoir, mais elle ne pouvait se décider à l'accomplir. Que dirait Victor à son retour, devant sa bibliothèque saccagée? Et l'amour maternel l'emporta : il ne fallait pas que le

jeune homme eût à prononcer un seul mot de reproche, rien ne devait troubler la fête à son arrivée!... Les livres restèrent donc dans le même ordre sur les rayons — et, attendrie, en ce jour d'anniversaire où tant de souvenirs se précisaient, Mme Lemineur prit un linge, et, de ses propres mains, essuya pieusement les reliures gaufrées d'or.

Mais, tout le temps, un malaise la hantait. Comme si souvent déjà, il lui semblait que les lettres de Victor n'étaient plus si fréquentes; elle se demandait si peut-être il ne lui cachait pas quelque chose... Et, du haut en bas de la maison, l'inquiétude la suivit; elle voulut s'en distraire, n'y put parvenir, traîna jusqu'au soir la même obsession sur son chemin.

Sortant de chez elle, au coin de la place, elle avait pris à droite la rue de la Parcheminerie, puis la rue de la Cathédrale, pour enfin gagner la rue des Belles-Lunettes, dont la rampe, étroite et suintante, se creusait entre des masures chancelantes et de vieux murs effrités. Là, elle se souvint qu'autrefois les petites jambes de Victor bronchaient toujours sur les dalles raboteuses. Aujourd'hui, c'était elle-même, hélas! se disait-elle, dont le pas hésitait; elle-même qui se sentait faible et mal assurée, sans personne pour la secourir!... Il lui fallut ralentir sa marche. Sa vue s'obscurcissait; elle eut un murmure, répéta : « Hélas! hélas! » mais n'en continua pas moins sa route, descendant en pente rapide du vieux Nevers au bord de l'eau, et s'arrêta, à mi-hauteur, devant une pauvre maisonnette à la porte de laquelle elle frappa plusieurs coups.

Une voix rauque lui cria d'entrer.

La mère Million vivait toujours; seulement ses infirmités, accrues par le grand âge, l'empêchaient totalement de se mouvoir. Mme Lemineur lui apportait des brioches, un peu de vin; elle laissa les remerciements s'ensuivre, écouta d'interminables récits de misère.

— Et M. Victor, il va toujours bien? demanda la vieille mendiante.

Ensuite la veuve gagna le Quai-de-Loire, cheminant plus à l'aise sur la large chaussée, au bord du fleuve éventé d'un air frais. Rue des Pâtis, elle retrouva le savetier Philbert, lui adressa les habituelles remontrances; dans son taudis, place Saint-Nicolas, elle fit une pieuse lecture au jardinier Bigarnet, l'exhorta, sans qu'il comprît, à la résignation, à la patience — et partout, devant les échoppes où elle passait, l'ourlet de sa robe soigneusement relevé, près des indigents qu'elle secourait, à chaque rencontre, c'était la même question sur toutes les lèvres :

— Et M. Victor? vous avez de bonnes nouvelles de M. Victor?...

Mme Lemineur répondait volontiers et donnait des détails. Oui, Victor se portait bien, disait-elle; il était toujours à Paris, ne fixait pas encore son retour... Et malgré une crispation douloureuse, la mère, tout en parlant, n'était pas sans ressentir une certaine fierté dans l'intime de son âme. Pour elle, qui n'avait jamais rien vu, qui n'avait été nulle part, Paris apparaissait dans un recul glorieux où le prestige du jeune homme s'accroissait. Les bonnes gens s'ébahissaient à ses récits; elle se redressait, relevait la tête! Pour ensuite, il est vrai, retomber à sa taille voûtée de femme dans l'abandon, quand, poursuivant sa route, elle ne croisait plus personne à travers la morne banlieue et que, du mirage la distance seule restant, son fils alors lui semblait s'éloigner d'elle davantage encore — comme si la Grande Muraille de Chine se fût soudain dressée entre eux.

Et la pauvre mère hâtait le pas. Qu'importait-il? se disait-elle une fois de plus. Victor était séparé d'elle; l'ennui de la solitude était le même qu'il s'agît de quelques lieues ou de toute la largeur de l'Océan... Un

nuage noir menaçait; elle traversait les terrains vagues des derniers faubourgs, mâchonnant ses pensées sans prendre garde à rien autour d'elle, lorsque, à la hauteur du couvent de Saint-Gildard, le long de la voie, elle eut un léger tressaillement. Venant en sens inverse, suivi de son ordonnance, un militaire caracolant se trouvait en face d'elle. Elle eut vite fait de reconnaître le commandant Luzy-Mantel, et celui-ci, qui promenait sa jument Corysandre au bord du chemin de fer pour habituer le fringant animal au passage des trains, s'arrêta sur place, esquissa un salut puis tourna bride au galop. Sans interrompre sa course, Mme Lemineur avait répondu d'un sec mouvement de la tête. Jadis, quelques années après la mort de son tyran, le commandant l'avait demandée en mariage. Ne se rappelait-elle pas combien elle l'avait trouvé absurde, et s'était-elle privée de le lui dire? Elle! une vieille femme!... L'abbé Chaume était d'avis qu'un peu de réflexion modifierait sa réponse, quand il ne se serait même agi que de Victor... « Un homme seul peut former un homme, disait-il; donnez un père à votre enfant!... » Mais la veuve s'était révoltée. Plus rien ne comptait pour elle, son fils étant son unique bien, et, le pressant dans ses bras, elle avait juré de l'élever seule, de le garder sans partage.

Son cœur frémissait encore à ce souvenir. Maintenant elle traversait le vieux parc humide, regagnait la ville haute. C'étaient de nouveau les rues familières des vieux quartiers, de nouveau l'ancienne place Ducale, s'ouvrant en large terrasse devant le cours tranquille de la Loire et sur la perspective infinie de la campagne. Le vent fraîchissait; en même temps que les feuilles, les marrons tombaient des branches, jaillissaient de leurs coques et bondissaient sur le sable fin. Mme Lemineur passait alors à côté de la fontaine des Quatre-Saisons, où jamais elle n'avait vu couler le

moindre filet d'eau; sa maison se dressait toute proche, d'assez grand air avec son double perron aux marches usées, sa grosse porte de chêne massif et le millésime lointain gravé sur l'écusson verdi de mousse... C'était chez elle, elle habitait là depuis plus de vingt années, pensa-t-elle; sans doute elle mourrait sous ce toit. Victor serait présent, il lui fermerait les yeux d'une main pieuse... Un sourire alors effleura ses lèvres. Elle s'avançait, hâtait son pas béquillant sur les pavés tiquetés par les premières gouttes d'une averse — et ne vit pas sans inquiétude, penchée à la fenêtre, sa vieille servante, Martine, qui, du geste, semblait l'appeler.

Dès l'entrée, sur le seuil, elle fut informée. Mme Daguerre était venue en visite pour parler d'une affaire importante, et, depuis près d'une heure, elle attendait au salon.

III

Mme Lemineur ne put se défendre d'un mouvement de surprise. Il y avait si longtemps qu'elle ne voyait plus son amie Guillaumette!... Depuis le départ de Victor, sa porte restait fermée; elle se laissait oublier, et, chez elle, toute présence étrangère faisait événement. En hâte, cependant, elle passa dans sa chambre, où Cœlina, la petite bonne qui aidait la vieille Martine dans les soins du ménage, la débarrassa de son chapeau et de son ombrelle, et, quelques instants après, avec force excuses d'avoir tant tardé, la veuve entrait au salon.

C'était, au rez-de-chaussée, une vaste pièce inconfortable et froide, éclairée par deux hautes fenêtres entre lesquelles régnaient de longues glaces, au-dessus de consoles Empire.

Sur le canapé de reps qui coupait un des angles,

Mme Daguerre était assise, ses deux larges pieds en travers d'un petit tabouret et son lourd front pensif entre ses mains gantées de laine. Du même âge environ que Mme Lemineur, elle présentait toutefois avec elle un contraste absolu. Les années s'étaient peut-être marquées moins profondément sur sa bonne face grasse et rouge, barbue de ce duvet des femmes à la cinquantaine, et ses cheveux restaient assez noirs, ses yeux assez brillants; mais ce qui lui manquait, c'était l'affinement douloureux de son amie, l'expression si intense de son regard — et, dès la présence de celle-ci, dans sa contenance, ses attitudes et ses paroles, se marqua presque avec exagération l'instinctif aveu de l'infériorité.

Mme Lemineur, sans doute instinctivement aussi, protégeait de la voix et du geste.

— Je suis bien aise... commença-t-elle.

Les deux femmes s'embrassaient. A défaut de ressemblance, il y avait une certaine conformité de sort entre elles; elles étaient devenues veuves toutes les deux à la même époque, l'une courbée sous la tâche plutôt lourde de deux filles à élever, l'autre, dans sa tendresse perpétuellement inquiète, changeant en pesant fardeau sur ses épaules frêles l'enfance si choyée de son fils unique. Plus tard, en même temps que Mme Daguerre avait à se débattre dans des soucis d'argent et voyait son bien diminuer de moitié, Mme Lemineur se trouvait abandonnée, Victor parti, son retour de plus en plus hypothétique — de sorte que, tout naturellement, les plaintes s'entre-croisaient, à une remarque de la première la seconde répondant :

— Vous, encore, Guillaumette, vous êtes bien heureuse, vous gardez vos enfants près de vous!

A ces mots, Guillaumette se rapprocha de son amie, sur le canapé de reps, dans la vaste pièce inconfortable et froide. Elle rapetissait sa taille à la taille menue de

la mère de Victor, assourdissait le plus possible le son de sa voix...

— Ah! c'est que vous ne savez pas tout...

Puis, reprenant haleine :

— Oui, sans doute, Rosalie, mon aînée, restera près de moi. Vous connaissez son caractère doux, sa nature aimante et facile, toujours prête au sacrifice, sans le moindre murmure... Elle n'a pas la beauté de sa sœur cadette et même, quoiqu'il n'y ait que deux ans de différence dans leur âge, on pourrait presque dire qu'elle n'en a plus la jeunesse tant elle est tranquille et sérieuse. Elle sera ma compagne fidèle, jusqu'à la fin; elle se contentera de notre existence chétive... Mais Solange...

— Mais Solange, répéta Mme Lemineur, comme son interlocutrice se taisait.

Celle-ci se redressa un peu, regarda son amie bien en face.

— Depuis mon veuvage, reprit-elle, toutes les responsabilités pèsent sur moi, toutes les peines; je suis sans appui nulle part... J'ai pensé à vous, dans l'embarras où je me trouve aujourd'hui; je me suis dit que vous me donneriez un conseil; qu'après vous avoir consultée, je m'en remettrais à votre opinion, aveuglément, et cela me sera un tel repos de ne pas prendre une décision de mes seules lumières!

Il y eut un court moment de silence.

— C'est donc grave? demanda Mme Lemineur. J'espère que ce n'est... rien de malheureux.

— Rien de malheureux, mais pourtant le malheur est à craindre... Il y a quelque temps — nous nous sommes rencontrées si rarement depuis lors que je n'ai rien pu vous en dire — un jeune homme fut introduit chez moi. Il m'était recommandé par des parents du Nord qui m'avaient écrit une lettre pressante très en faveur de ce M. Marebois, qui venait visiter la faïen-

cerie de Nevers pour le compte d'une fabrique anglaise où il est employé. Sans songer à rien de plus, surtout que je le savais établi au loin, retenu par ses occupations dans une ville étrangère, je crus bien faire en l'accueillant de mon mieux et je l'invitai à plusieurs reprises pendant son séjour ici... D'ailleurs, on donnait partout d'excellents renseignements sur son compte! Toujours, à notre égard, il s'est montré cordial et empressé, mille fois complaisant : lorsqu'il prenait place à notre table, nous passions une bonne soirée; nous l'avons regretté lorsqu'il est parti, nous l'avons ensuite vu revenir avec joie... Excusez les détails, les longueurs; j'ai besoin de me répéter ces choses, je cherche à m'appuyer sur des certitudes. Ah! comprenez-moi, comprenez-moi, je veux des garanties au bonheur de Solange!

— C'est donc qu'il...

— Oui, hier, à cinq heures... et je dois donner la réponse demain soir.

Mme Lemineur saisit brusquement des deux mains le bras de son amie. Elle était tout à coup devenue blême, un battement pressé des paupières lui voilait le regard. Mme Daguerre prit peur. D'abord elle voulut sonner, appeler à l'aide; puis, réfléchissant, elle s'empressa seule autour de la malade et la secourut de son mieux. Celle-ci, du reste, sut bientôt se dominer. Elle porta ses poings à la poitrine, soupira profondément en laissant sa tête s'incliner jusque sur l'épaule de la visiteuse.

— Ce n'est rien, murmura-t-elle, c'est déjà passé...

— Mes paroles vous ont fait mal... Je dois avoir dit quelque chose...

— Non, non.

Alors dame Guillaumette reprit :

— Eh bien, répondez-moi franchement. Lasse de mes propres indécisions, je venais vous demander

votre avis. Faut-il laisser Solange me quitter, s'expatrier pour toujours?... Ce mariage lui apportera-t-il le bonheur?...

Mme Lemineur fit un effort.

— Solange elle-même, qu'en pense-t-elle?

— Solange attend les ordres de sa mère. Notre maison est triste et sa vie est bien morne; elle espère tout de l'avenir, mais c'est une enfant docile avant tout.

— Elle ne *l*'aime pas?

— Est-ce qu'elle sait ce que c'est que l'amour?

La mère de Victor se redressa soudain. Elle passa lentement la main sur son front, appuya sur ses tempes, puis, debout devant une des longues glaces, entre les hautes fenêtres, froidement, elle reprit :

— Soyez prudente et veillez bien sur la chère petite, mais allez chercher ailleurs un conseil. Moi, je ne saurais rien vous dire; je n'ai pas le calme qu'il faut. Parlez à l'abbé Chaume! Au besoin, consultez le notaire!...

— Je sors de son étude; il ne voit pas plus loin qu'article de contrat et question d'intérêt, s'informe à côté, calcule le montant de la somme qui pourrait être reconnue à Solange et m'aligne des chiffres sur dix pages de son calepin... Nous n'avons que faire de cela pour le moment. C'est l'avis d'une mère que je demande — vous me le refusez.

Il y avait dans ces dernières paroles une nuance de froideur et, en les prononçant, Mme Daguerre s'était levée, elle aussi. Mme Lemineur la ramena vers le canapé, s'assit à côté d'elle.

— Pardonnez-moi, Guillaumette, lui dit-elle tendrement. Vous avez vu mon trouble; j'avais fait un rêve, hélas!... Me faut-il parler? Voulez-vous m'entendre?... Je ne sais si mon devoir ne serait pas mieux de me taire, de cacher mes larmes; je ne sais si je ne devrais

pas vous dire : « Que ce mariage se fasse, que ces enfants soient heureux!... » C'est au-dessus de mes forces, cependant. Trop souvent je me suis répété que Solange serait la femme de Victor, je leur avais promis à tous deux trop de bonheur...

Ce fut au tour de Mme Daguerre, cette fois, de se troubler et de pâlir.

— Quoi! vous aviez songé à ma fille! s'écria-t-elle.

Puis, en un revirement soudain, une trahison de sa pauvre âme sous le coup de la surprise :

— Mais nous ne sommes pas dignes, poursuivit-elle, essoufflée; nous sommes de petites gens; Solange n'est qu'une enfant sans dot, qui n'a rien à voir venir...

— Elle plaisait, je crois, à Victor.

Mme Lemineur jeta un long regard autour d'elle, elle croisa en soupirant les mains sur ses genoux.

— Ne les avez-vous pas remarqués ici même? continua-t-elle après un instant. Un soir de fête, ils se tenaient l'un à côté de l'autre sur ce canapé où nous sommes; ensuite ils s'arrêtèrent au coin du piano, dans l'embrasure de la fenêtre... Je les suivais du regard, j'épiais leur reflet dans les glaces. Victor parlait bas à Solange et celle-ci, sans répondre, rougissait en baissant les yeux... Depuis lors, je formai un projet; pour moi, c'était une bien douce espérance...

Durant quelques moments, le silence fut complet entre les deux femmes. Des gouttes de pluie crépitaient contre les vitres; un pas se hâtait, lointainement, sur les dalles sonores de l'ancienne place Ducale. Puis l'ondée cessa, un rayon de soleil glissa par l'entre-bâillement des rideaux de guipure et des enfants déguenillés piaillèrent dans la rue en fouettant leurs toupies. Mme Daguerre, pendant ce temps, avait réfléchi; elle éleva timidement la voix :

— Mais, ma chère amie, fit-elle, votre fils est absent! Vous ne saviez, disiez-vous encore tout à l'heure, rien

de précis concernant son retour, ni les dispositions qu'il peut prendre...

— J'avais tort de me plaindre, murmura Mme Lemineur.

Puis, recourant à l'optimisme dont elle se leurrait quelquefois :

— Victor reviendra avant peu, poursuivit-elle aussitôt; s'il trouve à s'attacher au logis, il y restera toute sa vie... Les jeunes gens, Guillaumette, aiment aller chercher aux antipodes ce qu'ils ont sous la main; ils veulent des aventures, puis s'en lassent, et finalement un souvenir, oublié un moment, puis rappelé tout à coup, les ramène un jour — pour jamais...

— Vous croyez ?

— J'ai confiance.

Nouant et dénouant nerveusement les brides de son chapeau, Mme Daguerre néanmoins hésitait. Elle disait qu'elle ressentait profondément l'honneur qu'on faisait à sa fille; que Solange elle-même, si elle savait, serait légitimement fière. Elle bredouillait, s'attendrissait et haletait pêle-mêle, puis, tendant grandes ouvertes ses deux mains gantées de laine :

— Je veux penser comme vous! s'écria-t-elle. Nous attendrons toutes les deux, nous espérerons ensemble!

Mme Lemineur tenta de la calmer :

— Mais si plus tard vous éprouviez des regrets, si vous m'adressiez des reproches...

— En serais-je capable? Ne me connaissez-vous pas?

— Au moins, réfléchissez encore.

— C'est tout bien réfléchi dès maintenant.

Et, tombant d'accord, les deux vieilles amies s'embrassèrent.

IV

Ses dernières prières un peu dépêchées et, d'un geste preste, lissant les faux plis de sa robe, Mme Lemineur se hâta.

La messe finissait à Saint-Cyr. On se levait, les prie-Dieu trébuchaient sur les dalles, et, par groupes, avec des chuchotements, des assourdissements de pas, les fidèles s'en allaient aux sons de l'orgue.

Mme Lemineur les avait devancés. La première, elle poussa l'un des petits battants découpés dans les lourds vantaux de la porte Saint-Christophe et se trouva dehors. Encore presque déserte, la place de l'Hôtel-de-Ville dormait en plein soleil; quelques mendiants tendaient la main; trois par trois, en longue file, les orphelines passèrent, un ruban bleu sur leur pèlerine noire... Chaque coup de cloche de la cathédrale retentissait pesamment; les oiseaux tournoyaient au haut du ciel — et tout proche, du côté gauche, à travers les arbres dépouillés du petit square, on apercevait la façade finement ouvragée du vieux Palais Ducal, avec le miroitement de ses vitres et l'esquisse vague de ses sculptures.

Sans s'éloigner, Mme Lemineur attendait, allant et venant, d'un pas plutôt nerveux. Depuis bien des jours elle était anxieuse. Peut-être s'était-elle trop avancée, avait-elle outrepassé ses droits? Mme Daguerre tenait d'elle un aveu qui engageait Victor!... Elle se demandait à maintes reprises si elle avait bien agi, hésitante et tourmentée de scrupules, jusqu'à ce qu'en elle, la maternité répondît affirmativement, déjà dédoublée, semblait-il, comme prête à chérir deux enfants au lieu d'un. Des raisonnements plus ou moins justes s'ébauchaient dans sa tête : en voulant faire le bonheur de celui-ci, ne faisait-elle pas le bonheur de

celle-là ? ne cherchait-elle pas la joie de tous ?... Dès lors, il lui était facile de se justifier. Puisqu'elle était trop faible, elle seule, mettant une autre force en jeu, elle reprenait espoir, se dépeignait d'avance sa sécurité lorsqu'une nouvelle attache, un indissoluble lien retiendrait son fils auprès d'elle, lorsque l'amour, à tout jamais, l'enchaînerait au logis.

Mais ensuite ce fut une autre inquiétude, dont elle subissait encore l'influence tout en circulant de long en large aux alentours de la cathédrale.

Les jours s'écoulaient, dame Guillaumette n'avait pas une seule fois envoyé de ses nouvelles. La résolution prise à l'instigation de son amie était-elle exécutée ? Le prétendant était-il éconduit et qu'en disait Solange ?... Mme Lemineur ignorait tout et, comme son attente se prolongeait, elle se plut, pour se distraire, à évoquer les diverses circonstances qui, jadis, avaient rapproché Victor de Mlle Daguerre. D'abord l'école mixte où ils se rencontrèrent tout enfants l'un et l'autre; les promenades où les mères marchaient en arrière, laissant gambader devant elles la fillette et le garçonnet. Puis la mort était survenue, presque simultanée, frappant ici, frappant là, et les orphelins vêtus de noir, les grands voiles des deux veuves cheminèrent encore quelquefois côte à côte. Mais bientôt après les entrevues s'espacèrent sans raison définie; le temps fut complice des négligences et des années avaient passé. Dans la vie difficile de Mme Daguerre, il n'y avait plus qu'un but : le bien-être, le bonheur de sa fille cadette. D'elle-même, en effet, Rosalie avait voulu s'effacer devant sa sœur. Seule, Solange portait des robes claires, des toilettes élégantes ! Sa chambre, dans la petite maison de la rue Adam-Billault où habitaient les trois femmes, était la plus belle du logis. Aux réceptions, où, plus tard, les anciens camarades se retrouvèrent, on ne voyait également qu'elle. Mme Da-

guerre et son aînée l'accompagnaient sans doute, mais elles se tenaient à l'écart, volontiers muettes, dans un coin, avec une joie humide dans le regard en voyant leur favorite si belle et si fêtée. Aussi quels espoirs se groupaient autour de la jeune fille! quels orgueils! Parfois, d'un mot, la mère s'était laissé trahir et Mme Lemineur avait souri, comme elle sourit encore aux visions de sa mémoire, maintenant décidée à tenter une démarche, à parler à Solange, si possible à l'attirer chez elle, et, dans cette intention, rapprochée soudain de la porte Saint-Christophe alors grande ouverte et dont le gros de la foule sortait en tumulte, tandis que l'orgue grondait l'accord final de sa puissante voix.

De-ci, de-là, la veuve saluait au passage quelques connaissances. On lui témoignait de tous côtés une considération extrême, mais elle répondait plutôt négligemment, furetant du regard et scrutant d'une attention soutenue la longue débandade des fidèles. Soudain son visage s'éclaira cependant : elle venait d'apercevoir Mme Daguerre au bras de Rosalie et suivie de près par Solange. Déjà, durant la messe, elle avait continuellement observé cette dernière. A deux ou trois rangs de chaises de distance, sous le jour froid de la nef, elle l'avait vue immobile sur son prie-Dieu, un moment les mains portées à son front, comme si elle eût pleuré. Ses longs cheveux blonds, bien nattés, soulevaient son petit chapeau de paille; sa taille souple se cambrait en gracieux contours, mais les épaules tombaient lasses; son attitude était découragée, et, dans leur constante fixité sur le paroissien entr'ouvert, ses yeux profonds et limpides perdaient toute expression. « Comme elle est pâle! Comme elle a l'air abattu! » s'était dit Mme Lemineur. Puis, hochant la tête : « Bah! nous la consolerons, cette petite! » ajouta-t-elle — et poussant des coudes à travers les remous de la sortie, tandis que la bonne Guillaumette et son

aînée s'attardaient parmi les quémandeuses, elle frappa doucement sur l'épaule de la jeune fille.

Solange se retourna vivement.

— Vous avez du chagrin, mon enfant? lui dit à brûle-pourpoint la mère de Victor.

Leurs yeux se rencontrèrent. Il suffit d'un instant à la vieille dame pour tout comprendre : une déception, des peines d'amour!... Solange, néanmoins, d'un lent signe de tête, essayait de répondre « non » à la question posée.

— Je le sais, je le vois; on ne peut rien me cacher de ces choses! riposta Mme Lemineur... Et tenez, je devine, je lis dans votre regard qu'en ce moment vous en voulez à votre mère, à votre sœur, à moi-même, peut-être!... Vous n'auriez, du reste, pas tort; la bonne Guillaumette m'a fait des confidences; nous avons discuté ensemble, longuement... Mais je puis vous assurer que ce que nous avons décidé, guidées toutes deux par notre affection, notre expérience, nous l'avons décidé dans votre seul intérêt.

L'incident s'élucidait peu à peu. Tout s'était passé le mieux du monde : le refus avait été catégorique; le prétendant éconduit avait quitté Nevers et le dépit de Solange, sans doute, allait bientôt se dissiper. Déjà la veuve n'entretenait-elle pas vaguement la jeune fille de l'autre destinée qui l'attendait? Et, tout en cheminant, à dessein, par le plus long, sous les arbres de l'ancienne place Ducale, elle la calmait, la rassérénait, — tandis que, par derrière, Mme Daguerre et Rosalie, qui, un moment, avaient suivi à distance les deux femmes, regagnaient, visiblement satisfaites, la rue Adam-Billault.

La mère de Victor, cependant, continuait à discourir.

— Et maintenant, vous me croyez, concluait-elle après beaucoup de paroles, vous me croyez et vous n'êtes plus fâchée contre moi.

Solange hésita :

— Je sais, madame, que vous avez été très bonne, répondit-elle.

— C'est que je vois clair sur votre chemin.

Mme Lemineur releva la tête. Sa robe de soie des dimanches bruissait sur le sable et l'ourlet, touchant terre, entraînait les feuilles mortes. L'ancienne place Ducale était alors complètement déserte. De tous côtés, les fidèles avaient regagné leur logis; on ne voyait plus, de loin en loin, la corbeille sur la tête, qu'un petit patronnet, en toque blanche, que l'heure de midi pressait, et un coup de cloche, tombant solennellement du clocher tout voisin, sembla comme la dernière rumeur jetée sur la ville engourdie par la voix de la cathédrale.

Déjà la veuve reprenait :

— Voudrions-nous votre malheur? Vous aurions-nous contrariée à plaisir?... Non, n'est-ce pas? vous connaissez trop bien les vôtres pour le croire, vous n'êtes pas ingrate à ce point!... Que vous éprouviez sur le moment un certain chagrin, cela nous navre, mais nous ne perdons pas confiance : votre ennui s'apaisera bientôt, un jour vous serez heureuse au delà de toutes espérances... A votre âge, l'oubli est si naturel, si rapide! Avant peu vous nous serez rendue telle que vous étiez naguère, et si pour cela vous estimiez qu'un changement pût quelque chose, — l'absence, dans bien des cas, est salutaire, — n'avez-vous pas en moi la vieille amie à qui vous adresser?... Ma maison vous est ouverte; venez-y passer deux ou trois semaines. Tout en étant hors de chez vous, vous resteriez dans le voisinage, vous vous apaiseriez dans le calme. La bonne Guillaumette et Rosalie viendraient aussi souvent qu'il leur plairait vous voir. Vous ne refusez pas?...

— Je vous remercie, madame...

— Pensez-y et parlez-en ce soir à votre mère.

— J'en parlerai.

Elles avaient atteint l'extrémité de la place, ouverte en terrasse sur la plaine et dominant le confluent de la Nièvre et la Loire, la perspective du quai avec le grand pont de pierre et tout l'horizon de campagne. Solange paraissait déjà moins abattue. Toujours accompagnée par la vieille dame, elle tourna à gauche, et, s'engageant dans la rue Adam-Billault, fit encore quelques pas...

— ... Vous vous souviendrez de mes conseils, vous attendrez l'avenir pour juger, lui disait Mme Lemineur.

Elle répondit docilement :

— Je me souviendrai, j'attendrai...

Alors, comme elle saluait, inclinant sa longue taille fine, les deux mains soudain prises dans une chaude étreinte, elle sentit un baiser s'appuyer sur son front. Ce fut un pacte. Une promesse ne lui était-elle pas faite? Un engagement n'était-il pas pris?... Elle ignorait encore de quoi précisément il s'agissait, mais, croyait-elle, désormais elle pouvait compter sur une surprise de la destinée. Et le sourire reparut sur ses lèvres, elle rougit un peu, puis enfin s'éloigna plus légère vers la maison maternelle, toute proche, et d'une des fenêtres de laquelle, derrière le rideau soulevé, dame Guillaumette, en vigie, regardait venir sa Benjamine.

Quant à Mme Lemineur, laissée seule, elle ne se remit en marche que lorsqu'elle eut vu de loin Solange rentrer saine et sauve chez elle; et alors, à son tour, elle regagna sa demeure, le pas ralenti et tellement absorbée qu'elle en avait les lèvres balbutiantes, — comme pour quelque oraison...

LOUIS GUÉRY.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

FRAGMENTS DE MA VIE

(1800-1812)

(Suite)

CHAPITRE XIII

PASSAGE DE LA BÉRÉZINA

La retirade. — Arrivée sur les bords de la Bérézina. — Les chevau-légers bavarois. — Napoléon et la levrette de M. de Grünberg. — Je retrouve et reperds le petit capitaine. — Les fantassins français au bivouac. — Générosité d'un petit soldat. — La vérité sur le passage de la Bérézina. — Une scène affreuse. — Le lieutenant de Podewils et le fantassin français. — Sensations inoubliables. — J'écrase une femme. — L'officier de cuirassiers français et sa trique. — Les gendarmes gardiens du pont. — Un expédient pénible mais utile. — Un bain froid par 20 degrés au-dessous de zéro — Le capitaine Schmidt, du 3e cuirassiers. — Mes adieux à la Bérézina. — L'escadron sacré. — Un prince hospitalier. — Repos bien mérité.

Mon fidèle compagnon, M. de Kollreuter, me quitta sur ce point. Il avait reçu l'ordre d'attendre l'arrivée du gros de *la retirade* (un mot nouveau créé pour caractériser une situation nouvelle), qui ne devait point tarder à arriver, attendu que la route par la forêt était sûre. Le docteur comptait pouvoir donner ses soins

aux malheureux Wurtembergeois qui passeraient par là.

Si je laisse de côté les souffrances que me causaient mes pieds gelés, il est certain que je ne fus pas trop malheureux dans la période qui s'écoula entre ce moment et celui de mon arrivée sur les bords de la Bérézina. Nous traversions un pays — la Pologne — dont les habitants éprouvaient beaucoup plus de sympathie pour les Français que pour les Russes leurs maîtres.

Nous traversâmes les petites villes de Ladi, Dombrowno, Orsa, Pover, etc., etc. Les juifs trouvèrent moyen de nous procurer fréquemment des vivres, dont nous n'aurions jamais supposé l'existence en un pays aussi ravagé.

De temps à autre, ils nous vendaient du pain et de l'eau-de-vie; mais il fallait *que monsieur eût de l'argent, beaucoup d'argent,* car les prétentions de ces gaillards étaient parfois trop exagérées.

Par bonheur, un camarade que j'avais rencontré à Smolensk m'avait abondamment fourni de ce *nervus rerum*. J'en avais besoin, car les avances que M. Reuss m'avait faites étaient depuis longtemps dépensées.

La température elle-même nous favorisait ces jours-là; les gros froids avaient cessé et fait place à un temps d'automne; même nous eûmes quelques journées chaudes. Mais cela ne dura pas malheureusement. Toutefois, ces quelques rayons de soleil et ce peu de chaleur avaient exercé la plus heureuse influence sur nous; l'espoir nous était revenu et nous aidait à supporter patiemment les ennuis présents. Quant à moi personnellement, je ne m'étais jamais laissé aller. Je n'avais pas désespéré un seul instant de me sauver de toutes ces misères, et, je puis le dire sans me vanter, je n'avais jamais perdu ma bonne humeur ni mon entrain. Cela tenait probablement à ma jeunesse et à un secret pressentiment. Bien des fois il m'était arrivé de

remonter le moral à mes camarades et de leur dépeindre l'avenir sous des couleurs roses.

Comme je l'ai déjà mentionné plus haut, j'avais conservé ma guitare jusqu'au moment de la retraite, et j'avais plus d'une fois réjoui le cœur de mes compagnons en leur chantant des airs du pays. Je doute fort qu'il y ait eu dans toute l'armée un deuxième instrument de ce genre, car il fait contraste avec l'idée d'une campagne d'hiver au cœur de la Russie. Il est certain qu'au moment où nous partions de Schorndorf, nul d'entre nous ne songeait à une bataille de Mojaïsk, ni à un passage de la Bérézina par vingt et quelques degrés au-dessous de zéro.

Sans être isolé pour cela, je m'en allais tout seul, bien lentement, car le mauvais état de mes extrémités inférieures m'empêchait de faire de longues étapes, et me rapprochais petit à petit de la rivière qui devait nous être si fatale en engloutissant des milliers et des milliers des nôtres. Un hasard aussi insignifiant qu'heureux pour moi me permit d'éviter le sort lamentable qui fut le partage de tant de mes camarades.

Ce fut le 25 novembre, par un froid très vif, que le gros de l'armée française atteignit la rive gauche de la Bérézina. A l'exception de la garde qui était demeurée groupée, le reste ne formait qu'une cohue sans nom. Pour ma part, je n'arrivai que le 26 dans la soirée à l'endroit où l'on avait jeté les deux ponts. On y passait depuis le petit jour. Ne me sentant pas assez fort pour aller plus loin, je demandai l'hospitalité pour cette nuit à des chevau-légers bavarois, qui voulurent bien me faire une place auprès de leur feu. Ces braves gens ne répondaient qu'à moitié à leur nom. Ils étaient encore légers, mais depuis longtemps ils n'avaient plus de chevaux, et tout leur armement consistait en d'énormes gourdins. Il suffisait d'écouter un seul instant les récits de ces braves troupiers, pour se convaincre du cha-

grin que leur avait causé la perte de leurs montures.

A une heure assez avancée de la soirée, le petit capitaine du régiment, si réputé pour sa gourmandise, et dont j'ai déjà fait mention, vint se joindre à nous; mais il ne nous parla point du gâteau aux oignons que sa femme devait lui préparer dès son retour.

Je l'ai dit, il ne fallait pas songer à traverser la rivière ce jour-là. Je m'en rendais parfaitement compte après avoir vu ce qui se passait aux abords du pont et sur le pont lui-même. C'était une masse confuse de malheureux qui voulaient gagner la rive opposée. Les blasphèmes, les injures et les cris s'entre-croisaient. Les gens armés de bâtons frappaient sans pitié ceux qui se trouvaient devant eux, histoire de gagner quelques pouces de terrain.

Tel était le spectacle horrible qui se déroulait sous mes yeux; mais ce fut encore bien plus affreux, le lendemain, lorsque moi-même je jouai un rôle dans ces scènes de désolation.

Je passai là une des nuits les plus pénibles de mon existence, car il ne fallait pas songer à fermer l'œil par ce froid terrible, dans l'état d'énervement et d'anxiété où j'étais, et enfin au milieu du vacarne infernal provenant de cris, de hurlements inhumains et de jurons ininterrompus.

Napoléon avait, ce même jour, traversé la fatale rivière sous la protection de sa garde, qui n'avait plus cet ordre et ce calme dont elle s'enorgueillissait à si juste titre. Avant de franchir le pont, il avait donné l'ordre de mettre le feu aux voitures et, en particulier, à celles des généraux et des maréchaux, aux fourgons, aux fiacres amenés de Moscou, en un mot à tous les équipages pour la plupart chargés *d'objets trouvés,* qui augmentaient singulièrement l'encombrement. De clairs lueurs jaillissant de toutes parts, mais dont la vue ne devait pas être agréable aux intéressés, ne tardèrent

pas à prouver que les ordres de l'Empereur avaient été ponctuellement exécutés.

Beaucoup de mes camarades, plus heureux ou plus intelligents que moi, avaient réussi à gagner l'autre rive. Ils avaient profité du moment où Napoléon, entouré de sa garde, avait défilé sur les misérables ponts construits avec un matériel impossible. Le major de Grünberg, de l'un de nos bataillons de chasseurs, portant sous son manteau une petite levrette qui grelottait à faire pitié, avait traversé à côté de l'Empereur. Ce grand capitaine, qui avait conduit tant de milliers d'hommes à la mort, saisi de compassion à la vue de cette pauvre bête, adressa quelques mots au major et lui demanda s'il ne voulait pas la lui vendre. M. de Grünberg lui répondit :

— Sire, ce petit animal a été le compagnon de mes souffrances pendant toute cette campagne ; je tiendrais à le conserver en souvenir de ce que j'ai vu et éprouvé. Toutefois, si Votre Majesté le désire, je le mets à votre disposition.

Là-dessus, très visiblement ému, l'Empereur lui répondit :

— Je comprends votre attachement pour cette bête ; il vous honore. Gardez-la ; je ne voudrais pas vous en dépouiller.

M. de Grünberg me rapporta cette conversation deux ou trois jours après qu'elle avait eu lieu, et ce fut la dernière fois que je le vis, car, à peu de semaines de là, il mourut en captivité à l'hôpital de Vilna. Son chien ne lui survécut probablement pas.

Le 27 novembre, de très grand matin, je partis en compagnie du petit capitaine, à l'effet de gagner la rive droite, si c'était possible. J'espérais que l'affluence serait moins grande ce jour-là que la veille ; mais je ne tardai pas à être détrompé, car une masse de gens avaient fait le même calcul que moi et, constatant leur

erreur, se ruaient sur les ponts et voulaient tous passer à la fois.

Je m'approchai de cette colossale fourmilière humaine, mais, voyant les horreurs qui s'y commettaient, je ne pus me décider à m'y mêler. Une fois engagé dans le tourbillon, je n'aurais plus pu m'en sortir, vu que des centaines et des centaines d'individus, sortant on ne savait d'où, prenaient la file et poussaient, refoulaient tout ce qui se trouvait devant eux.

Le petit capitaine agit différemment. Peut-être malgré lui, il disparut englouti par ce torrent humain et tout à coup je ne le vis plus. Mentalement, je faisais déjà son oraison funèbre, ne pouvant pas croire un seul instant que ce bout d'homme eût réussi à atteindre le bord opposé. Cependant, à quelque temps de là, je le rencontrai à Vilna, et il me fit le récit de ses aventures. Le malheureux devait, comme beaucoup d'autres de mes camarades, mourir prisonnier à l'hôpital de cette ville.

Je retournai donc au bivouac des chevau-légers bavarois. Ceux-ci étaient partis et avaient été remplacés autour du feu à demi éteint par d'autres fantômes tout aussi misérables, des fantassins français absolument déguenillés. Comme moi, ils se proposaient d'attendre un moment favorable, dans le courant de la journée, pour tenter le passage.

Nous avions constamment les yeux braqués sur le pont le plus rapproché de nous; l'autre, bien que d'apparence peu solide, continuait à être utilisé par les voitures de tout genre, et l'opération était vraiment bien chanceuse pour elles. Il était environ midi. Ne sachant pas ce qui surviendrait le lendemain, je me dis qu'il fallait passer à tout prix ce jour-là. J'avais toutes les peines du monde à marcher; par conséquent, les scrupules qui m'empêchaient de me lancer dans le tourbillon étaient des plus légitimes. Ne tenant pas

debout sur mes jambes, je risquais de me faire écraser ou jeter à l'eau, chose qui était arrivée à des centaines de malheureux.

Le malheur voulait en outre que, soit par indolence, soit par défaut d'occasion, j'eusse négligé de me pourvoir d'un de ces gourdins que portaient aussi bien les maréchaux que les simples soldats, et qui rendaient alors, à tous les points de vue, des services inappréciables.

Manquant d'un de ces précieux instruments si propres à inspirer le respect. je demeurai dans la société de ces fantassins français, aussi affamés que déguenillés, observant sans relâche le pont.

Tout à coup mon attention fut détournée par un coup de canon qui venait de retentir à une certaine distance de nous. Quels étaient ceux qui nous annonçaient ainsi leur approche?

En ce temps-là, simple lieutenant que j'étais, je ne savais pas tout ce que je sais aujourd'hui, et puis j'étais trop occupé de sauver ma personne pour avoir le temps d'étudier les combinaisons stratégiques des Russes. Kutusof, Tschitchakoff, Wittgenstein et autres convergeaient vers nous et s'efforçaient de nous entourer. A droite, à gauche et derrière nous les ennemis, et devant nous la Bérézina et les misérables ponts qui menaçaient de s'écrouler à chaque minute.

Voilà quelle était notre situation. Elle n'était vraiment pas enviable, surtout pour nous qui étions encore sur la rive gauche et qui risquions peut-être d'y rester encore le lendemain.

Aussitôt que ce coup de canon avait retenti, des milliers d'hommes s'étaient rués vers les ponts, se bousculant, s'écrasant pour traverser le même soir.

Voyant cela, je me décidai à rester cette nuit-là encore auprès de mon feu de bivouac avec les Français, et je constatai bientôt que nous avions des quantités

d'imitateurs. En effet, de tous les côtés j'aperçus des feux. Ceci était rassurant jusqu'à un certain point; ce qui l'était encore plus, c'était que le bruit du canon ne se rapprochait pas de nous; à la nuit, il s'éteignit même complètement.

Je souffrais horriblement de la faim, mais il était impossible de trouver quoi que ce fût à manger, pas même un lambeau de cheval.

Pour tromper quelque peu ma fringale, j'entamai la conversation avec mes Français, particulièrement avec un jeune homme d'une vingtaine d'années, à la physionomie éveillée et sympathique.

Il me raconta le chagrin qu'il avait éprouvé lorsqu'il avait été forcé de quitter ses parents, — son père est maître-tailleur à Lyon, — et le plaisir qu'il aurait à revoir sa *chère mère;* puis il ajouta :

— Pourvu que l'Empereur n'ait pas l'idée de marcher sur Saint-Pétersbourg avec son armée!

Je lui donnai les explications les plus rassurantes à cet égard et lui démontrai que la chose était impossible. Ceci le réjouit et le toucha au point que je le vis — à ma grande surprise — tirer de sa musette un morceau de pain de taille respectable. Il en coupa un morceau et me l'offrit.

J'avoue que cet acte d'amour filial m'émotionna au plus haut point. Ce brave garçon partageait avec moi ce qu'il avait de plus précieux, *son pain*, uniquement parce que je lui avais démontré l'impossibilité où se trouvait l'Empereur de nous conduire à Pétersbourg, et que j'avais ainsi fait renaître en lui l'espoir de revoir bientôt sa *chère mère*. Ce bon fils ne voulut rien accepter en échange du cadeau inappréciable qu'il me faisait.

Il me dit qu'un de ses compatriotes, employé à la boulangerie militaire, lui avait donné, le matin même, un pain entier, dont ses trois autres camarades avaient déjà eu leur part.

— Le reste me suffira jusqu'au moment où nous aurons passé l'eau. Une fois que nous serons de *l'autre côté,* nous trouverons des vivres en abondance. La disette présente n'est due qu'à l'affluence de cette masse de monde sur un seul point.

Depuis que je n'entendais plus le canon dans le lointain, j'étais plus fermement décidé que jamais à ne plus tenter de passer le même soir et à attendre le lendemain. En conséquence, je restai bien tranquillement assis près de mon feu de bivouac, en compagnie des quatre fantassins français. Malgré le vacarme épouvantable qui se faisait aux alentours des ponts, la nature prit le dessus. Malgré le froid, malgré la faim qui me tiraillait encore l'estomac, je m'endormis d'un profond sommeil et goûtai ainsi quelques bonnes heures de repos.

Le 28 novembre, dès l'aube, se renouvelèrent les mêmes atrocités que, depuis cinquante ans, tant de plumes et de crayons se sont efforcés de retracer. Il est certain que bien des exagérations ont été commises sous ce rapport. Tout récemment encore, je lisais, dans un livre consacré au passage de la Bérézina, que des centaines de femmes avaient péri dans cette rivière; que des douzaines d'enfants avaient été écrasés, piétinés, que sais-je! J'étais là, et, bien sincèrement, je n'ai rien vu de pareil. Il me semble que le spectacle réel était assez horrible en lui-même pour n'exiger aucun effort d'imagination de la part de ceux qui le retraçaient.

Dès la première heure, nous entendîmes le canon dans le lointain. C'était notre arrière-garde, commandée par le maréchal Victor et le général Dombrowsky, qui livrait aux Russes un combat des plus violents. Les grondements se rapprochaient sensiblement de nous, et ceci prouvait que nos défenseurs étaient refoulés. Le moment était donc venu de nous en aller, si

nous ne voulions pas nous exposer à la honte d'être faits prisonniers.

L'artillerie ennemie accélérait de plus en plus son tir, et déjà ses projectiles venaient tomber autour de nous. J'adressai donc un bref adieu à mes Français, qui se mirent aussi en route dans la direction du pont vers lequel les fuyards, affolés et sans armes, convergeaient.

Avant d'atteindre la cohue énorme qui se pressait à l'entrée de celui-ci, je fus encore témoin d'une scène véritablement déchirante.

Une voiture, que dans les circonstances actuelles on pouvait qualifier d'élégante, attelée de deux chevaux, arrivait à fond de train et essayait de traverser. Il y avait à l'intérieur une dame et deux enfants. Tout à coup un boulet russe, tombant au milieu de l'attelage, met l'une des bêtes en pièces. La mère saute à bas de la chaise de poste et, tenant les deux petits dans ses bras, supplie les passants de venir à son secours ; elle prie, elle pleure, mais aucun de ces êtres fuyant, en proie à une terreur panique, ne s'occupe d'elle, ne veut l'entendre. Je l'ai seulement dépassée de quelques pas, lorsque je n'entends plus sa voix gémissante ; je me retourne, mais je ne la vois plus ; elle a disparu avec ses enfants ou plutôt elle a été renversée par le flot humain, écrasée et broyée par lui.

Enfin, j'avais réussi à prendre rang dans la colonne des fuyards ; elle s'allongeait à vue d'œil derrière moi, renforcée à chaque minute par de nouveaux arrivants. Bientôt je me vis entouré de tous côtés, pris dans un véritable étau humain. Les moments que j'ai passés depuis mon entrée dans cette *société close* jusqu'à l'instant où j'ai posé le pied sur la rive droite ont été les plus terribles de mon existence. Rien ne peut dépeindre les angoisses que j'ai éprouvées là. Tout le monde vociférait, jurait, pleurait et cherchait à frapper ses voisins.

Un fantassin français asséna, sous mes yeux, un formidable coup de crosse à un de mes bons camarades.

Je m'en allais comme une machine, lorsqu'un cri de douleur, suivi aussitôt de l'appel de mon nom, attira mon attention. Lançant un regard de côté, j'aperçus un de mes bons amis, le lieutenant de Podewils, de notre cavalerie, le même qui avait été atteint à Mojaïsk d'une blessure si curieuse.

Monté sur une bique de paysan, il s'efforçait comme nous tous de passer et de se soustraire aux horreurs de la captivité en Sibérie. Dans la situation où je me trouvais, je ne pouvais rien faire pour venir à son aide, et cependant j'étais à quelques pas de lui. Nous étions si étroitement serrés les uns contre les autres, qu'il m'aurait été impossible de lui tendre la main. Tout au plus, aurais-je pu m'offrir à partager les coups que ce fantassin français déchargeait sur lui.

Je le crus perdu, mais, grâce à Dieu, je me trompais et, par la suite, nous vécûmes encore de bonnes années ensemble à Ludwigsburg, où nous fûmes tous deux en garnison, après la conclusion de la paix.

Je me vis donc entraîné, bousculé, même emporté par moments, — ceci n'est pas une exagération. A différentes reprises, je me sentis soulever de terre par la masse humaine qui me broyait comme dans un étau. Le sol était jonché d'hommes et d'animaux, vivants ou morts. Il n'y en avait pas des centaines, ainsi que l'affirme le livre dont j'ai parlé plus haut, mais ils étaient nombreux. A chaque instant, il m'arrivait de trébucher sur des cadavres; je ne tombais pas, il est vrai, mais cela ne dépendait pas de moi : cela tenait uniquement à ce fait que j'étais soutenu de tous côtés par la masse qui m'enserrait.

Je ne connais pas de sensation plus affreuse que celle que l'on éprouve en marchant sur des êtres vi-

vants qui se cramponnent à vos jambes et paralysent vos mouvements en essayant de se relever.

Je me rappelle encore aujourd'hui ce que je ressentis ce jour-là, en mettant le pied sur une femme qui vivait encore. Je sentais les mouvements de son corps, et en même temps je l'entendais crier, râler : « Oh ! ayez pitié de moi ! » Elle se cramponnait à mes jambes, lorsque, tout à coup, à la suite d'une poussée venue de derrière moi, je fus soulevé de terre et me dégageai de ses étreintes. Depuis cette époque, je me suis bien souvent reproché d'avoir involontairement causé la mort d'un de mes prochains...

A mesure que nous nous rapprochions du pont, la poussée venant de l'arrière devenait plus violente, parce que chacun voulait échapper le plus vite possible aux coups de l'artillerie ennemie. D'autre part, de nombreux gendarmes français, debout à l'entrée du pont, le sabre à la main, tapaient indistinctement du plat et du tranchant sur les fuyards pour tâcher de maintenir un peu d'ordre parmi eux, et éviter les encombrements sur le pont. Celui-ci était construit avec des matériaux pitoyables ; il oscillait d'une manière si effrayante que, d'une minute à l'autre, on s'attendait à le voir s'effondrer.

Je l'avoue, en ce moment-là, je subissais une telle torture, que je désespérai absolument de mon salut.

Ce fut le premier et le seul accès de découragement que j'eus de toute la campagne.

Entraîné à quelques pas en avant, je posai de nouveau le pied sur un être vivant : c'était un cheval cette fois. Cette pauvre bête, — je la vois encore, c'était un alezan, — couchée sur le côté, remuait sous moi ; elle haletait, et, par suite des mouvements convulsifs dont elle était agitée, mon équilibre était menacé très sérieusement. Mais je ne devais pas tarder à être délivré du soin de le conserver.

Soudainement, un de ceux qui venaient derrière moi m'ayant frappé violemment, je glissai des deux pieds et faillis tomber à la renverse et partager le sort de ce pauvre animal. A ce moment, je dis mentalement adieu aux joies et aux peines de cette terre, et malgré moi, ou plutôt instinctivement, j'étendis le bras en avant et... ma main s'accrocha désespérément au collet d'un manteau bleu.

Le porteur de ce dernier, un officier de cuirassiers français d'une taille prodigieuse, qui avait encore son casque sur la tête et qui tenait à la main un gourdin phénoménal, se servait de ce dernier avec le succès le plus complet et tapait impitoyablement sur tous ceux qui l'approchaient de trop près. Après avoir longuement admiré l'adresse avec laquelle cet homme se débarrassait des voisins trop gênants, je n'eus plus qu'une pensée : « Tu vas ne plus quitter cet homme. » Et de fait, je ne lâchai plus le bienheureux collet et me laissai proprement remorquer par celui qui le portait.

Malheureusement pour moi, celui-ci ne tarda pas à sentir que je me cramponnais à son manteau. Pour se débarrasser de moi, il eut recours à son gourdin, avec lequel il se mit à exécuter une série de moulinets en arrière ; mais ses efforts demeurèrent infructueux, car, voyant venir les coups, je les parais de mon mieux sans lâcher le collet. Je m'y pris si adroitement qu'il ne me toucha pour ainsi dire pas une seule fois. Voyant qu'il n'obtenait rien de cette façon, il cessa de jouer de son bâton et, pensant avoir plus de succès en adoptant une nouvelle tactique, se mit à pousser des jurons formidables. Rien n'y faisant toujours, il me dit :

— *Monsieur, je vous conjure, lâchez-moi donc, car sans cela nous serons perdus tous les deux.*

La perspective de mourir en aussi bonne compagnie était vraiment trop flatteuse ; aussi n'hésitai-je pas à me cramponner encore plus solidement qu'auparavant.

A moitié traîné, à moitié poussé, je me rapprochais insensiblement du but. Il est vrai que la presse augmentait de minute en minute et dans des proportions telles que, malgré le secours de mon puissant remorqueur, je désespérais d'arriver sain et sauf à l'entrée du pont. Il y avait surtout une espèce de remous, par l'effet duquel j'étais refoulé petit à petit vers la rivière.

A ce moment critique, je vis plusieurs de mes compagnons d'infortune exécuter une manœuvre aussi dangereuse que désagréable, il est certain, mais qui semblait devoir assurer leur salut.

Acculé à la rivière, j'aperçus un certain nombre de mes voisins qui, désespérant d'atteindre le pont du côté de la terre, tentaient d'y arriver par eau. La berge se trouvant en pente très douce, ils entraient directement dans la Bérézina qui, le long du bord, n'avait guère que deux pieds de profondeur. Mon cuirassier, dont les mouvements étaient de plus en plus embarrassés, jurait, hurlait et lançait des coups furieux de mon côté. Je compris alors que nous n'atteindrions jamais à nous deux le pont, et je lâchai son manteau bleu. Je fis un bond désespéré et me trouvai dans l'eau jusqu'au genou, par vingt degrés au-dessous de zéro.

Le bain était plutôt froid. Encore aujourd'hui, je grelotte près de mon poêle rien qu'en y pensant.

Me voilà donc pataugeant en nombreuse compagnie, car mon exemple avait été suivi aussitôt par une quantité de gens, et m'efforçant de longer la rive pour gagner le pont. J'eus la chance de l'atteindre et pus l'escalader facilement, car son tablier ne se trouvait guère à plus de deux pieds au-dessus du niveau de l'eau.

Quel ne fut pas mon étonnement, en voyant qu'il n'y passait pour ainsi dire personne! Ceci était probablement une conséquence des nombreux coups de plat de sabre distribués par les gendarmes postés à l'entrée.

Ce qu'il y eut de plus clair, ce fut que je traversai le plus tranquillement du monde et sans aucune hâte.

J'avais donc échappé au danger de me noyer dans la Bérézina ou de me faire écraser.

Il n'y a pas à dire, l'on éprouve une sensation toute particulière quand on voit la porte de *l'au-delà,* toute grande ouverte d'abord, se refermer brusquement à l'instant où l'on va en franchir le seuil !

L'eau qui ruisselait de mon pantalon n'avait pas tardé à se convertir en glaçons qui me déchiraient la peau. Néanmoins je gagnai l'autre rive. J'étais on ne peut plus enchanté de me voir sauvé. Comme en toutes circonstances l'homme est plus ou moins égoïste, je m'empressai de jeter un coup d'œil sur la cohue lamentable qui s'agitait encore sur la rive gauche ; j'entendis les cris de détresse des malheureux que l'artillerie russe menaçait d'écraser. Quelques boulets étaient même déjà tombés sur la rive droite, à quelques pas de moi. Je m'empresse de dire qu'à cette époque de l'année la Bérézina avait peu d'eau ; elle n'était pas plus large que le Neckar à Cannstatt. Et cependant elle avait englouti, depuis trois jours, de si nombreuses victimes !

J'étais complètement épuisé par cette lutte ininterrompue contre la mort. Je m'adressai à un vieux grenadier barbu, appartenant au détachement de la garde déployé en tirailleurs sur la rive droite pour protéger le passage du pont. Il plongea son bidon dans la rivière où tant de nos camarades avaient trouvé le terme de leur existence, et me le passa ensuite. Je bus avidement cette eau malpropre qui, malgré toute la répugnance qu'elle aurait dû m'inspirer, me parut délicieuse.

Une fois désaltéré, je n'eus plus d'autre préoccupation que de gagner le plus vite possible un des nombreux points où je voyais flamber de grands feux.

J'avais grandement besoin de réchauffer mes membres engourdis et surtout de sécher mes chaussures, car je souffrais horriblement aux pieds.

Cependant, ayant aperçu mon officier de cuirassiers qui allait traverser le pont, — il n'avait pas lâché sa trique, — je voulus le saluer à son arrivée sur la rive droite et le remercier d'avoir contribué, involontairement, il est vrai, à mon salut.

Aussitôt qu'il déboucha à la sortie du pont, je m'approchai de lui et lui exprimai toute ma gratitude. A ma façon de prononcer le français, il me reconnut pour un Allemand, et me dit dans ma langue maternelle :

— Vous êtes Allemand. Je vois cela d'après votre accent. Nous sommes compatriotes, car je suis de Hambourg. Je m'appelle Schmidt (1) et suis capitaine au 3e régiment de cuirassiers. Je suis très heureux d'avoir contribué à vous tirer d'affaire sans le savoir. Adieu.

Là-dessus, il repartit à grandes enjambées, ne paraissant aucunement fatigué. Il est certain que, s'il a conservé longtemps cette allure, il a dû gagner la frontière en très peu de jours.

Je ne perdis pas mon temps à faire de longs adieux à cette fatale rivière et je me dirigeai en toute hâte vers le village lointain situé sur le route et qui, par exception, n'avait pas été incendié. Je comptais y trouver un abri pour la nuit suivante qui devait être particulièrement froide.

Chemin faisant, je fus rejoint par un officier de cavalerie prussien, dont le cheval était encore en bon état. C'était un lieutenant du seul régiment qui eût été détaché du corps du maréchal Macdonald et rattaché au nôtre, c'est-à-dire au 3e.

(1) Ici encore le colonel de Suckow fait erreur. Le capitaine en question devait s'appeler Schultz. (*Note du trad.*)

J'avais eu fréquemment occasion, pendant la campagne, de vivre au contact de ces officiers prussiens, qui étaient charmants; aussi connaissais-je fort bien ce lieutenant ainsi que son colonel; mais je n'arrive plus à me rappeler le nom de ce dernier. Tout ce que je puis dire sur son compte, c'est que, pendant la campagne de 1813, il tomba de cheval et fut tué sur le coup. C'était un homme très sympathique; en particulier, il avait été fort aimable pour moi. Cela tenait peut-être à ce qu'il savait que j'avais autrefois servi son roi.

Le lieutenant et moi, nous nous félicitâmes mutuellement d'avoir traversé cette *damnée rivière,* comme il disait. Grâce à la vigueur de son cheval, il avait eu beaucoup moins de mal à passer que moi, pauvre fantassin éclopé.

Il m'aida à me hisser sur sa monture et marcha pendant quelque temps; ensuite, je remis pied à terre et ainsi de suite. Après avoir gagné du terrain en alternant ainsi et en bavardant de choses et autres, nous vîmes tout à coup, sur la droite de la route, un corps dont nous n'avions pas soupçonné l'existence jusqu'alors. Nous aperçûmes, — dis-je, — un *escadron sacré.*

Ce détachement de cavalerie était formé sur deux rangs, en bataille, face à la rivière, et se composait exclusivement d'officiers; un colonel de cuirassiers avait à ses côtés un lieutenant de hussards coiffé d'un colback, un capitaine de lanciers avec son schapska et ainsi de suite.

Nous nous demandions précisément ce que cela voulait dire, lorsque le commandant de cette troupe, un général au chapeau galonné d'or, se dirigea au galop de notre côté ou plutôt du côté de mon camarade, car il ne m'honora même pas d'un regard, et lui adressa la harangue suivante :

— *Monsieur, joignez-vous à nous ; c'est le saint escadron qui s'est formé pour la défense personnelle de l'Empereur.*

Cet homme ignorait-il donc que son empereur avait quitté l'armée depuis la veille?

Mon hussard ne répondit pas à cette invitation. Lorsque nous fûmes à bonne distance du commandant de l'escadron sacré, il me dit à voix basse :

— Il se f... de moi, ce gaillard! Je me garderai bien de l'aider à défendre son.......

Je venais d'arriver au terme que je m'étais fixé pour ce jour-là, c'est-à-dire au village dont j'ai parlé plus haut. Je pris donc congé de mon camarade qui, profitant de ce que son cheval n'avait rien perdu de sa vigueur, désirait pousser plus loin. Devant une hutte de paysan, j'aperçus un cavalier wurtembergeois qui montait la faction. L'ayant interrogé sur ce qu'il faisait là, il me répondit qu'il gardait le logement du prince qui, pendant cette campagne, avait commandé la division de cavalerie wurtembergeoise.

J'entrai dans la chaumière et allai saluer ce chef qui m'avait toujours témoigné la plus grande bienveillance, à l'époque où nous servions tous deux dans la garde royale. Comme toujours, il fut excellent pour moi; il m'offrit un petit morceau de pain et un verre d'eau-de-vie, choses exquises dont j'avais bien besoin pour me réconforter après mon bain froid. Mais il ne borna point là ses bontés, car il m'invita aussi à partager sa couche de paille.

Ce qui me réjouit le plus dans cette maison hospitalière, ce fut le clair feu qui brûlait dans un de ces poêles énormes que l'on trouve dans les habitations de tous les paysans russes. J'allais donc enfin pouvoir sécher quelque peu mes loques trempées à fond!

Aussitôt que le prince fut endormi, je me déshabillai et suspendis mes effets à proximité du poêle. Celui-ci

crachait une telle chaleur, que cette opération fut terminée au bout de peu de temps. Je m'allongeai alors à mon tour, pour goûter quelques heures de repos avant de reprendre ma route.

CHAPITRE XIV

LA RETRAITE JUSQU'A VILNA

Les paniques dans l'armée. — Disette affreuse. — Considérations sur l'égoïsme. — Un exemple personnel. — Les hommes au cerveau gelé. — Une butte *humaine*. — Un mot sur les Cosaques. — Les mercantis. — Je perds mon argent. — Mon ami Könneritz. — Je retrouve mon capitaine. — Funèbre convive. — Une omelette salée. — M. le commissaire des guerres Schœnlin. — Les gants du général de Rœder. — Un dîner plantureux. — Insolence d'un officier de hussards français. — Le revers de la médaille. — Un cafetier brutal. — Je lui laisse un souvenir durable. — Une vengeance réussie.

Il faut croire que j'avais dormi d'un sommeil auss long que profond, car, lorsque je m'éveillai, la chaumière était vide. Mon prince avait disparu avec son aide de camp; en revanche, la grande route était déjà couverte d'une masse de fuyards. Tous ceux qui avaient eu, la veille et l'avant-veille, la chance d'échapper à la Bérézina, se ruaient maintenant, talonnés par la crainte des Cosaques, vers le point où ils espéraient trouver le salut, c'est-à-dire à Vilna.

Il est un fait auquel j'ai réfléchi bien des fois et que je n'ai jamais pu m'expliquer : c'est la terreur panique, véritablement folle, qu'inspiraient ces hordes de cavaliers. Ceux-ci n'avaient cependant rien de terrible en eux-mêmes. Combien de fois m'est-il arrivé de les voir galoper dans la plaine par douzaines et tourner bride en toute hâte rien qu'à la vue de deux ou trois canons de fusil!

D'ailleurs il circulait au sujet de ceci, dans toute l'armée, une anecdote bien caractéristique :

Un musicien d'un des régiments français de notre corps d'armée, s'en allant isolément et ayant été attaqué par deux de ces lanciers, leur échappa grâce à la ruse suivante. N'ayant sur lui d'autre arme que son basson, il l'épaula et mit en joue les deux Cosaques. Ceux-ci, voyant braquer sur eux l'ouverture énorme de cet instrument, s'imaginèrent probablement que leur adversaire était muni d'un tromblon. Quoi qu'il en fût, ils ne demandèrent pas leur reste et gagnèrent le large de toute la vitesse de leurs petits chevaux. Le musicien, de son côté, décampa aussi et rejoignit un détachement armé qui passait à quelque distance de là.

Il est certain que l'audace des Cosaques avait augmenté depuis que nous étions sur la rive droite de la Bérézina. La chose s'explique aisément. Autrefois, les détachements encore en possession de fusils étaient éparpillés tout le long de la grande route et pouvaient donc, le cas échéant, protéger les isolés qui se trouvaient ou marchaient dans leur voisinage.

Mais il n'en était plus de même depuis le 27 novembre. Ce jour-là, Napoléon avait rassemblé tous les hommes valides et armés et les avait emmenés, avec sa garde, à Vilna.

Bien avant d'atteindre cette dernière ville, à Smorgoni, il avait fait ses adieux aux débris de cette armée si admirable et était parti pour Paris.

C'est ainsi que des milliers d'hommes sans armes restaient exposés sans défense aux coups de ces Asiatiques rusés. On prétend — je dis *on prétend* — avoir vu quelques Cosaques pousser devant eux, comme un troupeau de moutons, des centaines de ces malheureux. J'avoue que, pour ma part, je n'ai jamais rien vu de pareil.

Le passage de la rivière nous avait occasionné des

pertes considérables. Je ne parle pas des hommes; ils étaient si épuisés, qu'ils n'avaient plus la moindre valeur aux yeux de ceux qui les faisaient prisonniers. Il avait fallu sacrifier des centaines de chevaux et laisser entre les mains de l'ennemi presque toute l'artillerie qui existait encore à ce moment. Nous aurions facilement supporté le manque de canons; celui de chevaux nous était beaucoup plus sensible, car depuis longtemps ils formaient la base presque exclusive de notre alimentation.

Une quantité de généraux, montés à la don Quichotte avant d'atteindre la Bérézina, se voyaient maintenant obligés d'aller à pied comme nous autres. Et quelles étaient les tenues de la plupart de ces messieurs! Je me rappellerai toute ma vie le général wurtembergeois de Kerner — un homme du plus haut mérite et le frère du poète Justinus Kerner; — il avait aux pieds des souliers de troupe en cuir vert, dont il avait coupé les contreforts (probablement parce que cette chaussure lui était trop étroite); avec cela, il portait une pelisse de paysan crasseuse au delà de toute imagination et était coiffé d'un vieux bonnet fourré.

Tous ceux qui sont revenus de cette campagne sont d'accord avec moi pour constater que ce trajet de la Bérézina à Vilna fut de beaucoup plus pénible que le reste. Pendant toute cette période, nous fûmes assaillis par les souffrances les plus variées : la faim, les fatigues, et le froid qui était devenu intolérable. Les cas de congélation étaient devenus d'une fréquence extraordinaire.

Au départ de Moscou, nous nous étions munis de tous les vivres qu'il nous était possible de trouver et d'emporter. A Smolensk, les magasins nous avaient tant bien que mal ravitaillés; de Vilna jusqu'au Niémen, les différents magasins échelonnés sur la route et

les ressources de la ville elle-même suffisaient pour assurer notre alimentation. Mais là, de la Bérézina jusqu'à Vilna, *tout* nous faisait défaut.

J'ai bien souvent entendu dire : « Les malheurs supportés en commun cimentent des amitiés solides ; » mais rien, pendant toute cette campagne, ne m'a démontré la vérité de ce dicton. Je n'ai jamais vu d'exemples d'égoïsme plus féroce et d'indifférence plus complète à l'égard des camarades et même des amis. Chacun ne pensait qu'à son cher *moi* et n'avait d'autre préoccupation que de le sauvegarder le plus vite possible.

En temps de paix, un lieutenant, admis à l'honneur d'accompagner son général ou son colonel qui se rend à la parade, s'empresserait de retenir ou de relever ce supérieur au cas où celui-ci ferait un faux pas ou tomberait. Je n'ai jamais rien vu de pareil au cours de la retraite de Russie; et pourtant les glissades et les chutes étaient nombreuses, par suite du verglas persistant qui recouvrait la route de Vilna. Des quantités de généraux et d'autres officiers sont tombés sous mes yeux, sans que jamais un seul des passants ait songé à leur donner un coup de main pour se remettre debout. On abandonnait à chacun le soin de se relever tout seul.

Je me rappelle très bien ce qui est arrivé à un officier supérieur très estimé de notre division.

Très corpulent, il était devenu un vrai virtuose de la chute. A chaque minute il s'étalait par terre et accompagnait régulièrement d'un formidable juron sa prise de contact avec la terre. Ceci avait non moins régulièrement pour résultat de mettre en belle humeur une collection de jeunes frondeurs, sans pitié pour les mésaventures de leur chef.

Je l'avoue en toute sincérité, j'étais à cette époque aussi égoïste que les autres et j'ai, encore aujourd'hui,

le regret d'un acte de ce genre dont je me suis rendu coupable.

J'avais eu la chance, un jour, de mettre la main — Dieu sait comment! — sur une douzaine de pommes de terre à moitié gelées. En arrivant au bivouac, je m'étais empressé de les faire cuire sous la cendre; un de mes camarades vint s'asseoir à côté de moi et s'invita à partager mon frugal repas.

Nous nous étions connus de très près, à Stuttgart, où nous avions été en garnison ensemble. Malgré cela, j'eus la brutalité de lui refuser net. Il se leva et partit en disant d'un ton mélancolique :

— Voilà une chose que je ne vous pardonnerai jamais.

C'est alors seulement que fondit la glace qui recouvrait mon cœur; je le rappelai et me dépêchai de partager avec lui.

Pendant les marches funèbres — c'est le qualificatif exact — que nous exécutâmes pour atteindre Vilna, je fus témoin d'une masse de scènes horribles, surtout pendant la nuit, en raison du froid épouvantable et du manque de bois. Dans la plupart des villages traversés par la grande route, les maisons avaient été brûlées avec intention par les nôtres, qui s'étaient réchauffés à ces brasiers monstres, Combien de fois m'est-il arrivé de voir des centaines de spectres formant le cercle autour d'une de ces bicoques en flammes, bavardant, riant et ne quittant la place que lorsque le tout était réduit en cendres! Beaucoup de ces individus étaient devenus comme idiots, et l'on disait fréquemment d'eux : « *Ils ont le cerveau gelé.* » Ces malheureux, auxquels personne ne faisait attention, périssaient généralement de la façon la plus misérable. Ils mouraient de faim ou de froid, ou tombaient dans le feu et étaient brûlés vifs.

Une nuit, par un froid noir, me trouvant avec un

grand nombre d'officiers et de soldats auprès d'un énorme feu de bivouac, j'assistai à une scène tragique de ce genre. En proie aux idées les plus sombres, nous étions étendus par terre et ne soufflions pas mot. Quelques-uns, les plus heureux, dormaient et oubliaient ainsi les misères qui les environnaient; les autres, silencieux, les yeux vides, réfléchissaient aux horreurs du présent et à celles que l'avenir leur réservait encore. Tout à coup un cri déchirant — je l'entends encore aujourd'hui — nous fit tressauter.

— Qu'y a-t-il? nous demandâmes-nous mutuellement.

Nous ne tardâmes pas à savoir la cause de cette alerte.

Un fantassin français qui se trouvait précisément frappé du mal dont j'ai parlé tout à l'heure, et qui faisait partie de notre groupe, avait glissé ou, en dormant, s'était rapproché du feu au point d'y mettre les pieds. Ceux-ci venaient d'être atteints par les flammes et c'était là ce qui lui avait fait pousser ce cri horrible. Nous retirâmes le pauvre diable de la position critique où il était et nous lui donnâmes les seuls secours à notre disposition : ils consistèrent à mettre de la neige sur ses brûlures.

Cette scène m'avait impressionné à un tel point que je me décidai à partir au milieu de la nuit. D'ailleurs j'avais tout intérêt à marcher, car les gémissements incessants de la victime ne m'auraient point permis de fermer l'œil. Je me mis donc en route par un superbe clair de lune, et ne tardai pas à constater que je n'étais pas le seul noctambule, car il y avait sur la grande route une foule de gens désireux comme moi de s'éloigner le plus vite possible de ce triste pays.

Je marchais depuis quelques heures et je sentais déjà la fatigue et le froid me gagner, lorsque j'aperçus de grands feux allumés sur le côté de la route, à proximité d'un groupe de maisons. Alléché par cette vue, je

me dis que je pourrais peut-être obtenir une place auprès de l'un de ces brasiers et ainsi rattraper le sommeil que le Français m'avait fait perdre. Je me rapprochai de l'un des groupes et y fus très bien reçu : il se composait de lanciers polonais et de chasseurs à cheval français, tous démontés bien entendu. Aucun Allemand n'était avec eux. Ces gaillards avaient su tirer un excellent parti des ressources dont ils disposaient. Ils avaient allumé leur feu dans un angle rentrant formé par deux murs en briques. Évidemment ces bâtiments, qui étaient probablement d'anciennes usines, ne devaient leur salut qu'à la nature des matériaux avec lesquels ils avaient été construits.

J'entamai la conversation avec les Français ; quant aux Polonais, je ne leur dis rien, et pour cause. Malgré mon costume plus que délabré, permettant à peine de reconnaître que j'étais officier, ces jeunes chasseurs à cheval furent très aimables et prévenants pour moi ; il était clair que c'étaient des gens de bonne famille. Au cours de notre entretien, l'un d'eux, mon voisin de droite, me demanda si je m'étais déjà retourné et si j'avais vu ce qu'il y avait dans l'angle formé par les bâtiments. Intrigué, je lançai un coup d'œil dans la direction indiquée, mais je ne vis pas autre chose qu'une pyramide énorme dont le sommet arrivait à la hauteur du premier étage des constructions. Aux lueurs incertaines de notre feu, je ne pouvais distinguer de quoi se composait cette masse d'ailleurs couverte d'une épaisse couche de neige. Le Français, que je consultai à ce sujet, me répondit laconiquement :

— *Ce sont des cadavres.*

M'étant approché plus près, je constatai qu'il avait dit la vérité. Cette pyramide était formée par une centaine au moins de corps soudés l'un à l'autre par la gelée et recouverts de neige.

Il est probable qu'un hôpital avait existé l'été pré-

cédent sur ce point et que l'on ne s'était pas donné la peine de transporter à quelque distance dans la campagne les corps des morts. A cette époque, il ne fallait pas songer à inhumer les cadavres; on en était réduit à les jeter par la fenêtre, au petit bonheur.

De semblables procédés, qui nous révolteraient si on les employait devant nous en des circonstances ordinaires, ne soulevaient aucune marque de réprobation à cette époque. Il faut dire qu'à chaque bivouac et à chaque pas que nous faisions sur la grande route, nous avions occasion de nous prémunir contre les accès de sensibilité. On ne se contentait pas *de laisser reposer les morts en paix :* on ne faisait pas attention à eux, ce qui était beaucoup plus simple. C'est en vertu de ceci que je me trouvais très à mon aise et que je pus même dormir, pendant quelques bonnes heures, à trois pas de ce cimetière improvisé.

Je repartis de grand matin, à une allure aussi accélérée que me le permettaient mes pieds malades, aspirant à gagner Vilna. Les Cosaques étaient devenus bien plus dangereux pour nous depuis qu'ils avaient découvert que nous n'étions plus en état de nous défendre contre eux. On citait des faits d'une sauvagerie sans nom dont ils s'étaient rendus coupables à l'égard de gens désarmés qui étaient tombés entre leurs mains. Je suis persuadé qu'il y avait une grande part d'exagération dans ces récits, mais ce qui en reste est encore suffisamment odieux.

Au fond, le Cosaque n'est pas méchant; au contraire, c'est un bon diable. J'ai pu m'en convaincre plus tard, notamment pendant la campagne de France. Par exemple, j'en ai vu un, à Brienne, chercher à consoler une femme dont la maison avait été complètement dévalisée par des maraudeurs; non seulement il lui donna de bonnes paroles, mais il lui caressa les joues et partagea son pain avec elle.

C'est un fait universellement connu que les Cosaques aiment beaucoup les enfants. Mais passons à un autre sujet, et occupons-nous de la façon dont je leur échappai.

Les premières journées de marche dans la direction de Vilna furent épouvantables, car je n'ai jamais souffert de la faim comme à ce moment-là. Le froid était terrible, et nous n'avions pas ou presque pas de bois.

Bien que j'aie conservé un souvenir très vif de cette campagne, il me serait impossible de dire de quoi j'ai vécu les deux ou trois premiers jours qui ont suivi ma rencontre avec les jeunes chasseurs à cheval. Je crois n'avoir pas mangé du tout. Depuis que nous avions passé la Bérézina, les chevaux étaient devenus de la rareté la plus extrême. A différentes reprises, il m'est arrivé de voir des bandes d'affamés se battre jusqu'au sang pour se rendre possesseurs d'un misérable lambeau de la chair d'un animal crevé sur la route. N'ayant pas le moindre goût pour ce genre de nourriture, mon menu se réduisait à zéro.

Cependant, la veille de mon entrée à Vilna, je pus trouver quelques aliments auprès de mercantis qui avaient réussi — Dieu sait comment — à sauver leurs voitures et leurs chevaux. Fort heureusement, j'avais encore de l'argent. Ces honorables industriels, des juifs naturellement, avaient tout risqué, suivant leur habitude, pour gagner quelque chose. Ils nous avaient précédés à Vilna, s'y étaient pourvus de pain et d'eau-de-vie, puis étaient venus à notre rencontre et nous avaient vendu leurs marchandises à des prix fabuleux, cela va sans dire. Je n'ai pas besoin de dire qu'ils faisaient des affaires brillantes, car on se disputait à n'importe quel prix leurs denrés que l'on avalait gloutonnement, sans regarder à leur qualité. *La faim est le meilleur des cuisiniers.*

Me voici donc arrivé aux portes de Vilna, courant

de toutes mes forces pour entrer en ville en même temps que les centaines d'individus qui m'entourent et ne pas me laisser devancer par eux. Au moment d'atteindre le but, je vis se dresser devant moi un obstacle qu'il fallut franchir et ceci me fit perdre une heure. C'était peu de chose et cependant c'était énorme pour moi, car les fuyards affluaient en masse et de tous les côtés.

A force de marcher, j'avais usé mes effets, et il en était résulté, en particulier, un trou dans la poche de pantalon où je portais habituellement mon argent. La somme n'était pas élevée : de la menue monnaie et quelques roubles en argent. Néanmoins, cette perte constituait un véritable désastre pour moi.

Je savais, il est vrai, qu'un commissaire des guerres wurtembergeois nous attendait à Vilna et devait nous faire des avances sur nos appointements; mais encore fallait-il le chercher et le rencontrer. Et puis, en somme, il est toujours ennuyeux de perdre son argent sur la grande route. En conséquence, je résolus de revenir sur mes pas. Pour comble de malheur, deux grosses pièces de bronze avaient glissé dans mes souliers; je ne tardai pas à m'en apercevoir à mes dépens.

Pendant que je m'en allais ainsi, le nez à terre, j'eus la bonne fortune de rencontrer des Wurtembergeois qui m'aidèrent dans mes recherches; si bien qu'à force de recevoir un kopek de l'un, un rouble ou un demi-rouble d'un autre, je finis bientôt par me retrouver en possession du trésor perdu. Cette complaisance faisait grand honneur à mes compatriotes, car j'étais dans une tenue si misérable, qu'ils ne pouvaient reconnaître en moi un officier. J'eus d'ailleurs la preuve de ceci, car un tambour du régiment Wilhelm, s'étant approché de moi, me demanda d'un ton cordial et familier tout à la fois :

— Eh bien! camarade, as-tu retrouvé le tout?

Ce brave garçon me rendit encore un service : il m'aida à me déchausser et à retirer de mon soulier les deux pièces de billon qui me faisaient un mal affreux. Pendant que je me livrais, non sans peine, à cette opération, car ma chaussure était complètement gelée, je devais faire une assez triste figure. En effet, mon ami de Könneritz, qui passait précisément à côté de moi, m'envoya de la main un petit salut que je pouvais considérer comme un adieu. Ainsi qu'il me l'a assuré plus tard, il m'avait cru perdu.

Grâce au coup de main que m'avait donné le tambour, je pus me remettre en route d'un pas suffisamment allègre. Au bout d'une heure environ, je me trouvai à l'entrée de cette capitale de la Pologne russe; on s'y écrasait déjà. Malgré cela, j'eus la chance de franchir la porte sans encombre.

La rue dans laquelle je m'étais engagé, large et belle, — si mes souvenirs sont exacts, — était pleine d'une foule de gens aux costumes les plus disparates. Les Israélites, vêtus de caftans dont la date de confection se perdait dans la nuit des temps et coiffés de bonnets en peau de renard, se faufilaient à travers les groupes, hurlant comme des possédés et offrant aux nouveaux arrivants toutes choses susceptibles d'être vendues : des vivres, des liquides, des habits, même des traîneaux attelés. Je me demande où et comment ils avaient pu se procurer ces moyens de transport.

Pendant que, les yeux grands ouverts, je me frayais péniblement un passage à travers cette agglomération d'êtres divers, une surprise des plus agréables m'était réservée, car tout à coup je m'entendis appeler par une personne qui venait derrière moi. Je me retournai précipitamment et me trouvai nez à nez avec mon cher, mon excellent capitaine M. de Klapp. Rien ne peut décrire la joie que nous éprouvâmes de nous voir de nouveau réunis.

Les premières paroles que nous échangeâmes se bornèrent à ceci :

— Que mangeons-nous? Que buvons-nous? Où trouver quelque chose?

Toujours pratique, mon capitaine eut vite fait de résoudre le problème. Il questionna le premier Israélite qui lui tomba sous la main, et celui-ci nous désigna un restaurant tenu par un de ses coreligionnaires. Nous nous empressâmes de nous rendre chez ce dernier. Ne voyant personne dans ce local, nous éprouvâmes un serrement de cœur et pensâmes qu'on allait nous faire la réponse classique : *N'y a pas.*

Heureusement nous nous trompions, car le propriétaire de l'établissement nous déclara qu'il avait des œufs, du beurre et du porter. Aussitôt mon capitaine lui prescrivit de nous faire une omelette monstre et de nous apporter deux bouteilles de ce liquide si apprécié dans l'Allemagne du Nord. Je doute fort que celui de Vilna ait jamais été fabriqué en Angleterre; je crois plutôt qu'il était originaire de Vilna, de Kowno ou d'une autre ville des environs. Mais ceci n'avait pas la moindre importance à nos yeux, et je m'empresse de dire que nous fîmes largement honneur aux œufs et au porter de M. Lévi.

Au beau milieu de notre repas, mon capitaine me demanda :

— Qu'est-ce qu'il y a donc sous la table?

J'avoue que jusqu'alors je m'étais uniquement préoccupé de ce qu'il y avait dessus, et n'avais pas songé à autre chose, d'autant plus que la nappe tombait jusqu'à terre. Je la soulevai et nous aperçûmes le cadavre d'un canonnier français. A son uniforme coquet, je reconnus qu'il était de l'artillerie à cheval.

— Il faut le sortir, s'écria mon capitaine. Empoignez-le.

Je m'empressai de déférer à cette invitation. Pre-

nant le cadavre par les jambes, tandis que mon capitaine ouvrait la porte, je le traînai dans la rue; puis nous reprîmes place à table et continuâmes notre repas, comme si rien ne s'était passé.

J'ai dépeint cette scène en termes aussi crus afin de bien montrer au lecteur jusqu'à quel point nous poussions alors la sécheresse du cœur et même la brutalité. Par suite de la série ininterrompue de privations que nous avions dû subir et de l'abattement physique et moral qui en avait été la conséquence, les vilains sentiments dont je viens de parler étaient devenus pour nous une seconde nature.

Bien que n'ayant ni l'envie ni la charge de procéder à un *visum repertum* de ce cadavre, nous ne manquâmes point de faire subir à notre hôte un interrogatoire des plus serrés. Il était, en effet, très possible que cet homme fût mort de façon violente, malgré que l'autre l'eût laissé, pour ainsi dire, sous nos yeux, et n'eût pas songé à dissimuler le corps soit dans sa cave, soit dans un autre endroit. Mais notre Israélite ne varia point dans ses réponses :

— Il est mort parce qu'il a bu trop d'eau-de-vie.

Ceci était absolument vraisemblable, attendu que le cadavre répandait une forte odeur d'alcool et que son visage était rouge brique.

Le moment était venu de régler le prix de ce repas. Nous ne nous étions pas trompés en admettant que notre Samaritain aurait des prétentions exagérées, car, sur la demande de mon capitaine, il répondit :

— *Mon Dieu, qu'est-ce que doivent ces messieurs? Ces messieurs doivent sept roubles d'argent.*

Vingt-huit francs pour une malheureuse omelette et deux bouteilles de soi-disant porter!

L'hospitalité de M. Lévi était vraiment trop chère; aussi déposâmes-nous froidement quatre roubles sur la table. De là, une tempête de cris, de réclamations.

Nous fîmes l'impossible pour calmer notre homme, qui jurait que nous lui faisions perdre de l'argent, que sais-je? Il se permit même de nous injurier quelque peu, mais nous demeurâmes stoïques et nous contentâmes de sortir le plus vite possible de son inhospitalière maison. Il nous accompagna jusqu'à la porte, et même jusque dans la rue, en nous prodiguant les épithètes les moins flatteuses.

Pauvre M. Lévi!

Rassasiés provisoirement, nous nous mîmes à la recherche du trésorier wurtembergeois et de sa caisse. Des camarades, que nous rencontrâmes en route, eurent l'obligeance de nous montrer le chemin et de nous présenter au commissaire des guerres Schoenlin, qui était logé au-dessus du café Lichtenstein. Cet établissement joua un rôle très important pendant les deux ou trois jours que les officiers wurtembergeois passèrent à Vilna. Je lui consacrerai quelques mots tout à l'heure.

M. le commissaire des guerres nous reçut de la façon la plus aimable, chose dont sont assez peu coutumiers habituellement les gens auxquels on réclame de l'argent. En ma qualité de lieutenant, je reçus une somme de 14 ducats (1); mon compagnon fut partagé plus largement.

Avant tout, je m'occupai de compléter ma garde-robe qui était en fort piteux état; mes souliers surtout avaient besoin d'être remplacés. Je m'achetai aussi un bonnet fourré, plus capable de me préserver du froid que ne l'était mon foulard de soie noire, et enfin une paire de moufles.

Chez le fourreur qui me vendit ces articles, je rencontrai — pour la dernière fois — mon ancien colonel, M. de Roeder, qui avait été promu général quelques

(1) Environ 175 francs.

semaines auparavant. Il me fit voir des gants superbes dont il venait de se rendre acquéreur et me dit en plaisantant :

— Là! je suis rassuré maintenant, et ne risque plus de voir geler mes huit doigts restants.

Ce chef excellent, ce supérieur si bienveillant ne devait plus faire usage des gants qu'il venait d'acheter, car il tomba malade la nuit suivante, fut transporté à l'hôpital de Vilna et y mourut, du typhus, quelques jours après l'entrée des Russes dans cette ville.

Deux de mes camarades, aussi mal vêtus que moi et qui venaient d'entrer dans la boutique du fourreur, me parlèrent en termes lyriques d'un restaurant où ils avaient mangé et où, disaient-ils, il n'y avait, pour ainsi dire, que des officiers wurtembergeois, notamment le prince de notre maison royale dont j'ai parlé plus haut, et notre commandant en chef, le général de Scheler.

Grâce à l'omelette de M. Lévi, nous avions jeté en quelque sorte, mon capitaine et moi, les bases de notre alimentation future ; c'est-à-dire que, nos estomacs ayant été détraqués par un jeûne de plusieurs mois, nous leur avions fait reprendre l'habitude de la nourriture. Nous ne nous fîmes aucunement prier pour nous conformer aux indications de nos camarades et nous rendre à ce restaurant.

Sauf trois officiers français, dont deux s'éloignèrent un instant après notre arrivée, l'assistance ne comprenait que des Wurtembergeois.

Privés de tout confort depuis de longs mois, nous eûmes peut-être un air gauche en nous asseyant à une table servie élégamment, en dépliant nos serviettes et en maniant nos couverts en argent.

Le dîner fut exquis ; je crois qu'il aurait fait oublier à notre gourmand de petit capitaine la table d'hôte de *la Poste* ou de *la Roue* de Gmünd, la garnison qui lui

était si chère. Par contre, le vin ne pouvait lutter avec celui d'Uhlbach; c'était de la piquette. Malgré cela, nous le trouvâmes très bon, d'autant plus qu'il eut le talent de délier les langues des assistants. La conversation, devenue très vive, roula principalement sur ce qui nous concernait, nous autres Wurtembergeois, c'est-à-dire sur notre belle patrie.

L'officier français qui était resté au milieu de nous, et qui avait probablement bu trop de vin, intervint à chaque instant dans nos entretiens sans provocation aucune de notre part, et usa des termes les plus inconvenants en parlant de nos camarades. Finalement, il se permit même de lancer des allusions désobligeantes à l'adresse du prince qui se trouvait avec nous et sur les qualités duquel il était forcément renseigné.

Tout à coup, le général de Scheler éclata, et, bondissant de son siège, s'écria :

— Voyons, messieurs, n'y a-t-il donc pas d'officiers wurtembergeois ici? On le croirait vraiment, en voyant que pas un seul d'entre vous ne songe à protéger notre prince contre les gens qui l'insultent!

Comme à un signal donné, tous les assistants se précipitèrent sur le Français, un jeune officier de hussards, l'empoignèrent et le jetèrent dehors.

Il protesta, jura, cria, nous menaça tous de son sabre et de ses pisolets, mais n'eut pas le talent de nous impressionner. Nous n'entendîmes plus jamais parler de lui.

Quelque peu animé, je retournai au café dont j'ai déjà parlé. Je fredonnais gaiement, lorsque tout à coup je fus accosté par mon ami, le futur colonel de Könneritz, qui me dit :

— Est-ce bien toi? Lorsque je suis passé à côté de toi, ce matin, je te croyais mourant.

Je le renseignai alors sur la mésaventure que j'avais

eue avec les pièces de billon tombées dans ma chaussure.

Il n'y a pas d'expressions capables de traduire le désordre qui régnait dans cette salle. Près de la fenêtre, un officier se rasait; chose qui n'avait pas dû lui arriver depuis longtemps, à en juger d'après la longueur de sa barbe. Un autre, allongé sur un divan bien capitonné, ronflait à poings fermés. Un troisième, nullement effarouché par la présence d'un nombreux public, changeait de linge, s'offrant une satisfaction qui avait dû lui être refusée depuis nombre de semaines. Un quatrième passait en revue et comptait soigneusement l'argent qu'il devait à la munificence de M. le commissaire des guerres Schoenlin. Quant aux autres assistants, ils étaient pour la plupart occupés à jouer aux dés autour du tapis vert du billard. Vraiment cette salle offrait à toute heure l'aspect d'une ruche. Le général Faber du Faur, qui dessinait à merveille, a donné des croquis frappants des scènes qui se passèrent alors en ce lieu.

Éreinté par la marche de ce jour, et ne pouvant supporter la vue de cette agitation qui me donnait une sensation de vertige, je me mis en quête d'un endroit où je pusse m'étendre et me reposer. Les chaises, les tables, les coins de la salle, tout était pris. En désespoir de cause, je me glissai sous le billard. Quoique le plancher fût loin d'être moelleux et malgré le bruit que faisaient les dés en roulant au-dessus de ma tête et les joueurs en criant sans interruption : « *Passé, manqué, va banque, quitte à deux,* etc., etc., » je ne tardai pas à m'endormir d'un profond sommeil, ne me doutant aucunement du réveil qui m'attendait.

Le lendemain matin, de bonne heure, un violent coup de pied me tira des bras de Morphée. M. Lichtenstein en personne, l'air féroce, avait eu pour moi cette gracieuse attention. Ce cafetier qui, les jours

précédents, avait, grâce à nous, gagné tant d'argent et qui nous avait toujours accueillis dans les termes les plus plats et avec les courbettes les plus humbles, me criait maintenant :

— Lève-toi, espèce de chien d'Allemand, et f...-moi le camp d'ici. Tes camarades se sont déjà sauvés et reçoivent des Cosaques le traitement qu'ils méritent.

Je constatai avec le plus vif regret que cet homme disait la pure vérité. La salle était déserte et offrait un coup d'œil peu ragoûtant. Dans la rue encore sombre, des plaintes en français et en allemand répondaient aux jurons des Cosaques. Que faire?

Ne pouvant rester au café, j'étais bien obligé de sortir et par suite de faire, malgré moi, connaissance avec les lanciers russes dont la présence à Vilna ne pouvait être mise en doute. Avaient-ils surpris la ville pendant la nuit, ou les troupes envoyées au-devant d'eux avaient-elles dû battre en retraite? Je ne sais.

Je me levai donc et eus une minute d'incertitude, me demandant si je ne ferais pas mieux de rester dans la salle et de m'y laisser prendre par les Cosaques, plutôt que de m'aventurer dans la sombre rue où le même sort m'attendait. Par bonheur, je repris vite le dessus et me dis : « *Aide-toi et Dieu t'aidera.* » Avant de sortir, je demandai humblement au cafetier de me donner un peu d'eau ; mais il me répondit aussitôt :

— Chien d'Allemand, tu n'as pas besoin d'eau. Les Cosaques se chargeront déjà de te laver comme il le faut.

Encore aujourd'hui, je constate avec plaisir que ma bonne humeur ne m'abandonna pas, même en cet instant critique. Aussi ne manquai-je pas l'occasion qui s'offrait à moi de me venger *salement* de ce M. Lichtenstein.

J'ai raconté plus haut la mésaventure qui m'était arrivée avec ce quartier-maître de régiment, et qui

m'avait coûté mon bonnet de police. L'on se rappelle aussi que, faute d'autre coiffure, je marchais, depuis notre départ de Smolensk, avec un simple foulard noir sur la tête.

Ce foulard était dans un état indescriptible, sans compter qu'il recélait dans ses plis une population nombreuse. Ne pouvant oublier les services qu'il m'avait rendus, je l'avais conservé dans l'une des poches de ma robe de chambre. Toutefois, désirant laisser à M. le cafetier un souvenir durable de ma présence, je glissai mon bienheureux foulard et sa garnison sous l'un des gros coussins d'un divan de la salle de billard, puis je pris mes jambes à mon cou.

Il était grandement temps de me sauver, car le dan ger augmentait à vue d'œil.

Colonel DE SUCKOW.

(*Traduit de l'allemand par* le commandant VELING.)

(*La fin à la prochaine livraison.*)

LE MOIS SCIENTIFIQUE

L'épidémie de variole de Paris et ses causes. — Identité d'origine de la variole et de la vaccine. — Le microbe de la variole. — Un premier essai de protection contre la malaria par la lutte contre les moustiques. — Contre les moustiques infectieux, les moustiquaires et le pétrole.

La petite épidémie de variole qui règne à Paris depuis le printemps dernier a quelque peu surpris les médecins, qui ne s'expliquent pas encore comment une population aussi bien vaccinée et revaccinée que la population parisienne peut encore alimenter une épidémie de cette nature. Aussi lit-on dans les journaux de médecine que seul un affaiblissement de l'activité du vaccin peut rendre compte de cette réceptivité imprévue des Parisiens à la variole.

Il est vrai que, lors de l'épidémie de 1893-1894, — épidémie qui tourna court et ne fit que quatre cents victimes environ, — un grand nombre de vaccinations et revaccinations furent pratiquées dans la capitale ; et l'on n'a certes pas oublié ces scènes pittoresques de la génisse vaccinifère conduite de maison en maison, dans les quartiers populeux, et du médecin opérant dans la loge du concierge, ou dans la cour des immeubles.

Cependant, en dépit du zèle de l'administration de l'Assistance publique, c'est à peine si, à cette époque, deux cent vingt mille opérations furent pratiquées ; et sur une population de deux millions et demi d'habitants, cela ne fait en somme qu'un individu préservé sur dix. L'argument tiré des vaccinations en *masse* de 1894, pour incriminer le vaccin parisien et l'accuser de

dégénérescence, ne tient donc guère; et il faudrait prouver que des personnes, alors vaccinées, ont pris cette année des varioles sévères, pour en pouvoir tirer quelque conclusion en faveur de cette hypothèse.

Il est une autre influence que certains observateurs ont entrevue il y a quelques années, mais dont on semble avoir perdu le souvenir. C'est celle de la grippe ou influenza sur l'immunité variolique conférée par le vaccin.

Au cours des nombreuses épidémies de grippe qui n'ont cessé de nous visiter depuis quelque dix ans — et qui reprennent de plus belle en ce moment, comme si les visiteurs orientaux des expositions en rapportaient tous les onze ans des germes rajeunis, puisés aux bonnes sources, — il sembla à quelques médecins que la vaccination, au cours d'une grippe, agissait comme un remède à cette affection, et que, dans un milieu contaminé, cette opération préservait ceux qui venaient de la subir.

Venant confirmer l'hypothèse de telles relations entre les deux infections, d'autres médecins crurent remarquer que, sur des groupes homogènes très sévèrement frappés par la grippe, les revaccinations étaient suivies de très nombreux succès, comme si une atteinte de grippe avait achevé d'user en peu de jours une immunité vaccinale qui, abandonnée à elle-même, aurait encore mis de nombreuses années à disparaître.

Si ces observations ont quelque valeur, les grippes successives que nous avons subies ces temps derniers suffiraient à expliquer la défaillance de la défense contre la variole présentée par la population parisienne.

Les personnes qui se sont fait revacciner il y a six à sept ans, et qui escomptent la durée classique de l'immunité, fixée à dix ans, feront donc bien de n'accorder à cette valeur qu'une confiance limitée. Mais à quelque degré que soit admise chez nous la pratique de la revaccination, qui, en réalité, ne rencontre pas de sérieuse opposition volontaire, l'ignorance, l'indifférence et la paresse lui constituent encore des obstacles considérables, qui se traduisent par une mortalité notable, sur-

tout si l'on compare cette mortalité à ce qu'elle est dans les pays voisins, où la vaccination est obligatoire.

A Paris, en dehors de toute condition épidémique, la mortalité par variole est en effet, année moyenne, de 15 à 16 décès sur 100,000 habitants, alors qu'en Allemagne, par exemple, cette mortalité ne dépasse pas trois unités par million d'habitants, étant ainsi cinquante fois moindre que la mortalité parisienne.

Dans l'armée allemande, où les revaccinations sont pratiquées avec un soin tout particulier, et sur des agglomérations qui ne sont pas d'ailleurs exposées à vivre dans un milieu dangereux, comme il arrive pour nos régiments dans leurs garnisons, la variole a même complètement disparu, à ce point qu'il n'en est plus fait mention dans les statistiques sanitaires.

Cette maladie est donc maintenant un des types de ces maladies *évitables* dont parlent les hygiénistes, et que les populations ne subissent que dans les limites qu'elles veulent bien leur octroyer par leur ignorance ou leur négligence, ou encore leurs préjugés.

Tel est le cas de l'Angleterre, où fleurit, comme on sait, la ligue des antivaccinateurs, qui payent fort cher d'ailleurs leur opposition systématique à la pratique de la découverte de leur compatriote Jenner; et comme l'hygiène est le terrain où la solidarité sociale, voire internationale, se fait sentir le plus vivement, et le plus douloureusement, il n'est pas étonnant que le département du Pas-de-Calais, par où les Anglais pénètrent chez nous, soit précisément celui où la variole fait les victimes les plus nombreuses.

L'argument des antivaccinateurs est des plus médiocres, d'ailleurs, puisque ceux-ci se bornent à accuser la vaccination de créer chez l'enfant des aptitudes morbides spéciales qu'ils ne précisent pas autrement, sinon en les étendant à toutes les maladies possibles. Mais on ne voit pas bien comment on pourrait éviter ces terribles conséquences, en s'exposant précisément à prendre la forme grave — c'est-à-dire la variole — de la maladie atténuée — c'est-à-dire la vaccine — qu'ils refusent.

En effet, aujourd'hui, après les progrès réalisés dans l'étude du mécanisme de l'immunité et la pratique des vaccinations expérimentales contre de très nombreuses infections, il n'est plus possible de considérer le cow-pox comme un virus mystérieux, de nature indéterminée, et capable de modifier les organismes dans des directions aussi nombreuses qu'imprévues.

Bien vraisemblablement, il y a identité de nature et d'origine pour la variole et la vaccine, et celle-ci n'est qu'une variole modifiée et atténuée par son passage dans l'organisme de quelques animaux.

Cette question a fait l'objet de nombreuses recherches et de discussions passionnées. D'abord résolue négativement par une commission d'études constituée à Lyon, il y a quelque quinze ans, elle fut reprise, il y dix ans, par des expérimentateurs suisses, M. Fischer, puis MM. Eternod et Haccius, et résolue positivement.

M. Chauveau, chez nous, tout en laissant non résolue la question de savoir si, à l'origine, les deux virus aujourd'hui distincts ne dérivaient pas d'un même microorganisme, avait affirmé l'impossibilité de créer, actuellement, de la vaccine avec de la variole.

A cela MM. Eternod et Haccius purent opposer des expériences établissant nettement : 1° que la variole est à coup sûr inoculable à l'espèce bovine quand le mode opératoire est bon et quand la récolte du virus est faite en temps opportun; 2° qu'inoculée au veau et propagée pendant plusieurs générations sur cet animal, la variole ne tarde pas à changer de génie en donnant lieu à une éruption pustuleuse qui prend tous les caractères de l'éruption vaccinale ordinaire, tant au point de vue de l'aspect anatomique qu'à celui de la marche clinique; que la variole devient variolo-vaccin; 3° qu'inoculé à l'homme et aux animaux (veaux), le variolo-vaccin ainsi obtenu se comporte de façon identique au vaccin ordinaire, engendrant une éruption locale bénigne, de caractère et de marche semblables à ceux de l'éruption vaccinale; 4° que cette inoculation, sur l'homme comme sur l'animal, confère avec certitude l'immunité contre la vaccination ordinaire et, selon

toutes probabilités, contre les atteintes de la variole.

Ces expériences eussent pu sembler tout à fait démonstratives de l'identité d'origine de la variole et du vaccin, bien que les auteurs n'aient pas poussé très loin leurs observations sur l'homme; mais cette lacune a été comblée par M. Fischer.

La méthode expérimentale imaginée par M. Fischer a consisté à recueillir d'abord le virus variolique à l'état de son maximum d'activité, c'est-à-dire avant la suppuration des boutons, puis à employer, non pas seulement la partie liquide des pustules, mais encore leur substance tout entière, raclée à fond. En inoculant ces produits à la génisse, au moyen d'incisions cruciales et de scarifications, on évite tout échec; la transmission de la maladie est assurée, et *d'emblée*, sous forme de vésicules d'apparence jennérienne. Cette variolo-vaccine peut alors être inoculée en série à d'autres génisses, qui présentent, non des nodules de caractères douteux, mais des vésicules franches, semblables aux vésicules d'origine; et non seulement cette *variole bovine*, comme l'avait dénommée M. Chauveau, ne s'éteint pas après un petit nombre de générations, mais son virus se conserve sans variation; et, inoculé à des enfants après le douzième, même après le quatrième ou seulement après le troisième passage par des génisses, il produit de la vaccine légitime, avec des vésicules ombiliquées, sans fièvre ardente, et surtout sans éruption généralisée.

Cette lymphe a constamment donné les mêmes résultats entre les mains de M. Fischer, qui dit l'avoir inoculée à des milliers d'individus, chez lesquels elle aurait toujours agi comme un vaccin bénin, mais d'une action sûre et énergique. C'est en effet avec une lymphe provenant seulement d'une quatrième génération qu'ont été faites des vaccinations générales dans le grand-duché de Bade, sans aucun accident; et c'est elle qui est restée à l'Institut vaccinal de Carlsruhe la lymphe-souche, après avoir passé par vingt animaux avec tout le succès désirable.

Il semble donc bien que le problème de la transfor-

mation expérimentale du virus variolique en vaccin soit maintenant résolu avec un entier succès.

Toutefois on a le droit aujourd'hui d'être plus exigeant encore, quand il s'agit d'une maladie microbienne, puisque la constatation d'un même microbe, dans le virus vaccinal et dans le virus variolique, apporterait la preuve décisive que les meilleures observations cliniques ne sauraient donner avec la même rigueur.

Mais les fièvres éruptives, on le sait, étaient jusqu'à ce jour restées absolument rebelles aux investigations microscopiques des bactériologistes; et les meilleurs bouillons de culture s'étaient montrés sans attrait pour les parasites soupçonnés de ces infections. On connaît maintenant, en réalité, tous les microbes des maladies contagieuses, mais seuls ceux de la rougeole, des roséole et rubéole, de la scarlatine et de la variole sont demeurés insaisissables.

Nous devrions dire plutôt qu'ils étaient demeurés insaisissables, jusqu'aux recherches toutes récentes de deux bactériologistes français, MM. Roger et Weil, qui, il y a quelques semaines à peine, ont fait connaître les résultats d'investigations fort ingénieuses et fort bien menées, précisément pour découvrir les parasites de la variole.

Ces microbiologistes ont constaté que les pustules de variole contenaient de nombreux corpuscules arrondis ou ovalaires de un à trois millièmes de millimètre de diamètre, fixant très fortement les matières colorantes. Ils ont d'ailleurs retrouvé ces corpuscules dans le sang des varioleux, d'autant plus nombreux que les varioles étaient plus graves. Ils sont surtout abondants dans les formes hémorragiques, ou varioles noires; enfin, après la mort, on les retrouve dans les divers organes, mais surtout dans la rate et la moelle des os.

Pour démontrer que ces corpuscules étaient bien des parasites, il fallait les cultiver; et pour prouver qu'ils étaient bien les parasites de la variole, il fallait, en inoculant ces cultures, reproduire la maladie.

Pour obtenir leur culture, MM. Roger et Weil leur ont présenté comme milieu du sang de lapin rendu

incoagulable par addition d'extrait de sangsue; et, par ce procédé, ils ont pu obtenir, en effet, des cultures successives non douteuses.

L'inoculation au lapin a enfin montré que ces cultures avaient bien gardé leur virulence. Injectées dans la chambre antérieure de l'œil, elles déterminent la formation d'un exsudat en tout semblable à celui que produit le pus variolique lui-même. Les animaux inoculés sous la peau ou dans les veines présentent parfois des pustules discrètes; et tous meurent, du huitième au trentième jour, comme après l'inoculation des produits varioliques d'origine humaine.

Les corpuscules particuliers isolés et cultivés par MM. Roger et Weil, paraissent donc bien être les agents microbiens de la maladie. Ils ne peuvent être d'après leur apparence que des protozoaires, c'est-à-dire des microbes de nature animale, et non des champignons microscopiques comme le sont les bactéries, parasites du plus grand nombre des maladies infectieuses.

Ce point expliquerait pourquoi ce microbe a si longtemps échappé aux investigations des savants, qui appliquaient à leurs recherches les procédés techniques propres à mettre en évidence les bactéries.

Jusqu'à ce jour, la seule maladie humaine dont le parasite ait été démontré de nature animale est le paludisme. Mais l'attention étant attirée sur cette particularité, il est probable que les microbes des autres fièvres éruptives, vraisemblablement aussi de nature animale, seront facilement isolés.

Quoi qu'il en soit, la variole a aujourd'hui son dossier complet : son microbe est connu, son vaccin existe. Si, avec ces armes, on ne parvient pas à se débarrasser du fléau, c'est à désespérer de tout.

*
* *

Puisque nous venons de nommer le paludisme ou malaria, et de dire que l'on connaît son microbe, ce nous est une occasion de parler d'un intéressant essai de protection contre ce mal, essai dont une adminis-

tration italienne a eu l'originale idée et a poursuivi la réalisation avec succès.

Contre la malaria, nous n'avons encore ni vaccin, ni sérothérapie préventive; mais, ce qui vaut presque autant, nous savons qu'elle nous est inoculée par les piqûres des moustiques, lesquels en puisent les germes dans l'eau stagnante des marais. Voilà pourquoi les marais sans les moustiques et les moustiques sans les marais ne sauraient donner les fièvres intermittentes, conditions dont l'on a pu, par de vastes enquêtes, vérifier la rigoureuse nécessité.

Ajoutons que tous les moustiques ne sont pas aptes à réaliser cette opération, et que seule la variété *Anophèle* est dangereuse, alors que la variété *Culex pipiens*, très répandue dans nos climats, en est absolument incapable. Il y a donc, à ce point de vue, moustiques et moustiques.

Dans le double but de démontrer le rôle des anophèles dans la transmission du paludisme et la possibilité de se mettre à l'abri de ces redoutables diptères, un groupe de médecins italiens, sous la direction de M. Grassi, et avec l'appui des ministères italiens de l'intérieur et de l'agriculture, ont tenté une expérience portant sur cent quatre personnes de tout sexe et de tout âge. Ces personnes, représentées par des employés de chemin de fer et leurs familles, habitaient les maisons cantonnières et les stations d'un tronçon de ligne de plus de douze kilomètres de longueur dans la plaine de Capaccio. Cette région est tellement désolée par les fièvres que, durant la mauvaise saison (de juin à novembre), ses habitants l'abandonnent au prix des plus lourds sacrifices, ou s'astreignent du moins à aller passer la nuit sur des collines fort éloignées.

Des cent quatre personnes en question, onze n'avaient jamais eu les fièvres, et les autres, auparavant atteintes, avaient vu disparaître leurs accès sous l'influence d'un traitement approprié.

Voici en quoi consistèrent les précautions bien simples auxquelles furent soumis, dès le 25 juin dernier, les individus en expérience.

Ils restèrent enfermés, entre le coucher et le lever du soleil, dans les habitations, dont toutes les ouvertures étaient soigneusement garnies de treillis métalliques à mailles fines, ou dans des sortes de kiosques entièrement construits en toile métallique. C'est aussi dans ces abris que devaient se placer les personnes qui voulaient reposer pendant le jour.

De fait, très peu d'anophèles purent pénétrer à travers les mailles de ces treillis, qui, par contre, n'arrêtaient pas le moustique vulgaire, *Culex pipiens*, plus petit, et dont l'innocuité devait être ainsi démontrée une fois de plus.

En outre, ceux des employés du chemin de fer qui étaient de service après le coucher du soleil ou pendant la nuit ne sortaient que munis d'un voile fixé à leur chapeau et de gants de coton épais et à mailles serrées.

Or, pendant les six mois que dura l'expérience, — qui vient seulement de prendre fin, — il n'a pas été constaté, parmi les cent quatre individus en question, un seul cas de paludisme de nouvelle infection, et cela en l'absence absolue de toute administration de quinine à titre préventif.

Il faut noter que, durant la même période, sur trois cent quarante-neuf personnes habitant les alentours immédiats de la zone protégée, mais en dehors des limites de cette zone, sept ou huit seulement, soit 2,3 pour 100, furent épargnées par les fièvres.

Ces résultats paraissent concluants, relativement au rôle actif des moustiques comme agents de transport du microbe malarique, et vraisemblablement aussi comme unique origine de cette infection chez l'homme.

La protection contre les moustiques est donc ici le grand procédé prophylactique à employer en pays fiévreux, mais il sera bon d'ajouter, à cette protection, la destruction des mêmes moustiques, qui se peut très facilement réaliser.

Pour cela, il suffit de répandre une petite quantité de pétrole à la surface des mares ou étangs dangereux. Ce liquide s'étend en une pellicule très mince, qui détruit immédiatement toutes les larves des moustiques

flottant à la surface de l'eau. Ce traitement n'incommode nullement les poissons, car il n'est besoin que d'une très petite quantité de pétrole — un litre suffirait pour un hectare, — et ce liquide est très rapidement évaporé, après avoir accompli son œuvre.

Le pétrole est en effet un poison violent pour les moustiques, et j'ai pu observer, habitant l'été sur les bords d'un lac très peuplé de ces hôtes incommodes, qu'il suffit, le soir, de se tenir dans une pièce éclairée par une forte lampe à pétrole, pour n'être pas piqué. Et cependant, tous les moustiques du voisinage font irruption dans la pièce. Mais les vapeurs du liquide toxique les paralysent aussitôt, et les mettent dans un état de torpeur qui les rend incapables de se servir de leur aiguillon. Ils ont tout juste la force de se diriger vers le foyer lumineux, et alors, s'ils viennent à se rapprocher du récipient, toujours, comme on le sait, recouvert d'une couche mince de liquide condensé à sa surface, ils tombent, immédiatement foudroyés dans cette zone de vapeurs délétères.

C'est par milliers que je pouvais ainsi ramasser, après deux ou trois heures de travail près de ma lampe, les cadavres des moustiques, dont pas un n'avait eu la force de me piquer.

Mettant cette observation à profit, il serait vraisemblablement possible en allumant des foyers de pétrole sur les bords des marais, ou dans les plaines marécageuses, de purger ces régions de leurs hôtes dangereux, qui, du plus loin qu'ils apercevraient les lueurs fascinatrices, iraient s'y brûler les ailes ou en respirer les émanations mortelles. Par ce procédé, doublé de l'épandage, nul doute qu'une région infestée ne puisse être rapidement assainie. Et peut-être, en réalité, les feux qu'en temps d'épidémies pestilentielles, cholériques et autres, nos ancêtres allumaient sur les places publiques, avaient-ils bien quelque action salutaire, en attirant les insectes ailés, porteurs dans leur suçoir, sur leur dard ou sur leurs pattes, des contagions microbiennes; ces insectes infectieux s'y brûlaient et s'y stérilisaient par la chaleur!

Cette connaissance du rôle des moustiques dans la transmission de la malaria est assez importante pour qu'il vaille la peine de nommer son inventeur; mais, dans ces dernières années, plusieurs savants ont produit sur ce point des observations presque contemporaines, et se considèrent sans doute chacun comme ayant droit à la priorité de la découverte.

Pour les mettre d'accord, voici la traduction d'une lettre d'un Syrien du nom d'Abdella Jabour, qui, s'il n'était pas médecin, était du moins pourvu d'une certaine culture générale — lettre adressée en 1884 au directeur d'un journal littéraire et scientifique, le *Muktataf*, publié au Caire :

« Messieurs, écrivait notre Syrien, j'ai eu l'occasion d'observer l'extension de la malaria à Raskiya, durant l'automne des années 1878 et 1883, et j'ai remarqué qu'un des principaux agents dans la dissémination de ce mal est le moustique. J'ai remarqué aussi que tous ceux qui, au cours de l'épidémie, ont pris des précautions contre la piqûre des moustiques, ont échappé à la fièvre; et ce fait est bien connu dans cette partie du pays. J'en conclus donc que les moustiquaires qui entourent complètement le lit et empêchent l'entrée des moustiques sont les meilleurs préservatifs contre la fièvre dans les pays où se trouvent des marais paludéens. »

Ce n'est pas mal, n'est-ce pas? Et il est vraiment intéressant de constater que l'idée de l'intervention des moustiques dans la propagation de la malaria s'est présentée chez des populations incultes bien longtemps avant que nos médecins n'aient commencé à s'en apercevoir. Mais ce n'est pas la première fois que l'observation populaire devance les enseignements de la science la plus exacte.

La modestie convient aux savants.

Dr J. HÉRICOURT.

LE PREMIER EMPIRE

RACONTÉ PAR L'ÉPIGRAMME

Le 20 avril 1814, Napoléon était parti de Fontainebleau pour l'île d'Elbe. En passant à Lyon, il eut la fantaisie d'acheter les pamphlets, affiches, proclamations, par lesquels s'était signalée la joie populaire, toujours prête à railler ou à flétrir les vaincus. On fournit à l'empereur pour onze cents francs de ces libelles, en vers ou en prose, et la collection était très incomplète. En 1814 et 1815, la satire se donnait libre carrière contre le pouvoir déchu. Elle avait été plus discrète dans la période précédente, de 1804 à 1814; mais le bon peuple parisien, que trop de respect eût gêné, savait se consoler des abus et des violences du pouvoir en raillant — tout bas — ses faiblesses. A cet égard, on peut dire que le premier empire a été une monarchie absolue tempérée par des épigrammes.

La plupart de ces épigrammes n'ont laissé aucune trace. Quelques-unes, qui, par hasard, ont survécu, méritent d'être rappelées. Elles sont un des côtés de l'Histoire et peut-être un des plus attrayants.

Le 30 avril 1804, un membre très ignoré du Tribunat, Curée, plus tard comte de Labedissière, proposa le premier le rétablissement du pouvoir monarchique en faveur de Napoléon, avec le titre d'empereur : « Le temps se hâte, s'écria-t-il, dans la péroraison de son discours. Le siècle de Bonaparte est à sa quatrième

année et la nation veut un chef aussi illustre que sa destinée. »

Par son obscurité, Curée échappait à la satire. Il n'en fut pas de même d'un autre tribun qui avait appuyé par un discours particulièrement emphatique la motion de son collègue. Carion Nisas, « le Sophocle de Pézenas, » devait bientôt s'illustrer par un *Pierre le Grand* qui a été la tragédie la plus sifflée de tout le siècle. Ses vers étaient malheureusement aussi plats que son caractère. On ne laissa pas échapper l'occasion qui s'offrait d'en faire la remarque et tout Paris répéta ce quatrain, attribué à Lebrun-Pindare, mais qui est plutôt de M.-J. Chénier :

Prince Carion, s'il vous plaît,
Quittez le cothurne tragique.
Vous êtes né pour le comique :
Vous faites si bien le valet !

Le 4 mai, le Sénat, « faisant, disait-on, son Charlemagne, pour ne pas être décavé, » déclarait « qu'il était du plus grand intérêt du peuple français de confier le gouvernement de la République à Napoléon Bonaparte, empereur héréditaire ».

Pendant ce temps circulait — sous le manteau, bien entendu — le billet d'enterrement de Très Haute et Très Puissante citoyenne République française, une, indivisible et impérissable :

Partisans de la République,
Grands raisonneurs en politique,
Dont je partage la douleur,
Venez assister en famille,
Au grand convoi de votre fille,
Morte en couche d'un empereur.
L'indivisible citoyenne
Qui ne devait jamais périr
N'a pu supporter, sans mourir,
L'opération césarienne.

De la part de Bertrand Barrère, directeur de la fabrication des monnaies républicaines, place de la Révolution, tuteur de la

défunte, et des citoyens Fouché, Rœderer, Réal, etc. etc., ses plus proches parents. Le convoi funèbre aura lieu le 14 juillet an XII, au palais du Sénat... conservateur de la défunte.

Cambacérès était proclamé à la même époque Grand Décrotteur de France, parce que le premier il avait *siré* Bonaparte. La nouvelle cour s'organisait. Le comte de Ségur recevait le titre de grand maître des cérémonies et son frère s'amusait à signer ses lettres « Ségur sans cérémonie ». L'empereur, écrivant aux archevêques et aux évêques pour ordonner la célébration d'un *Te Deum*, les appelait, conformément au protocole, « mon cousin, » et les chansonniers royalistes lui faisaient dire :

Je suis prince Sanguin,
Mon cousin.
On en a preuve sûre :
Prince du sang d'Enghien,
Mon cousin.

La création des maréchaux de l'empire (19 mai) donnait lieu à une épigramme, très injuste, contre le brave Lannes :

Caligula, maître de Rome,
A fait consul un beau cheval,
Et Bonaparte, ce grand homme,
A fait de l'âne un maréchal.

Si les partis vaincus n'avaient pas désarmé, le peuple en général se montrait favorable au nouveau pouvoir dont les glorieux débuts excitaient de légitimes espérances. On n'écoutait pas ou on refusait de croire les sceptiques, les pessimistes, qui assuraient, sans le dire trop haut, « que Napoléon perdrait à l'impériale ce qu'il avait gagné à la triomphe. »

Pendant cette première période du règne, la France était enivrée de gloire. Au milieu du concert de louanges, les pamphlets et les satires n'osaient pas se faire entendre. C'est à peine si on peut citer une épigramme curieuse en forme d'acrostiche et qui circula au mo-

ment où Napoléon, empereur d'Occident, distribuait à son gré les couronnes. De cette nouvelle division de l'Europe, rien, assurait-on, ne devait survivre, et on le prouvait ainsi :

N apoleo.
I osephus.
H ieronymus.
I oacchimus.
L udovicus.

C'est tout à fait par exception que quelque mécontent se plaignait des charges énormes qu'entraînaient d'incessantes guerres :

En payant ses impôts, l'autre jour, mons Clément
Du grand Napoléon contemplait l'effigie.
Puis, tirant ses écus, aussitôt il s'écrie :
« Ah! que cet homme est imposant! »

Le divorce de Napoléon (16 décembre 1809) réveilla l'esprit satirique. Marie-Louise, que Napoléon épousa le 1er avril 1810, ne pouvait guère espérer de la part du public parisien un accueil bienveillant. Son impopularité était faite de la sympathie qu'avait su gagner Joséphine et de la pitié qu'elle inspira. « L'empereur, disait-on, a deux passions : il aime éperdument sa femme et *la chasse.* » Lorsque l'Autrichienne fut arrivée à Paris, on prétendait que Napoléon lui avait donné un professeur de grammaire et que celui-ci n'était pas très content de son élève : elle *déclinait* bien, elle *conjuguait* mal, elle avait oublié le *passé* et prenait l'*imparfait* pour le *futur.*

La satire alla plus loin. On trouva un beau matin sur un des murs des Tuileries cette inscription dont l'auteur, heureusement pour lui, resta inconnu :

On demande un remplaçant.

Plus d'un historien l'a remarqué : ce divorce avec Joséphine fut en même temps pour l'empereur un divorce avec la fortune. Commencée dans les premiers

mois de l'année 1808, la guerre d'Espagne allait inaugurer une longue période de revers. La junte de Séville avait décrété le 27 mai 1808 le soulèvement en masse contre les envahisseurs et les parents enseignaient à leurs enfants, dans toute la péninsule, ce catéchisme composé pour la circonstance et où se manifestait l'indomptable fierté de l'âme espagnole :

« Dis-moi, mon enfant, qui es-tu ? — Espagnol, par la grâce de Dieu. — Que veux-tu dire par là ? — Homme de bien. — Quel est l'ennemi de notre félicité ? — L'empereur des Français. — Qui est-ce ? — C'est un méchant; la source de tous les maux, le destructeur de tous les biens, le foyer de tous les vices. — Combien a-t-il de natures ? — Deux : la nature humaine et la diabolique. — Combien y a-t-il d'empereurs des Français. — Un véritable en trois personnes trompeuses. — Comment les nomme-t-on ? — Napoléon, Murat et Manuel Godoï. — Lequel des trois est le plus méchant ? — Ils le sont tous également. »

Napoléon, dans un accès d'irritation, avait menacé de faire raser Séville. Aussitôt courut l'épigramme suivante :

Un bruit se répand dans la ville,
Que notre sublime empereur
Ajoute à ses titres d'honneur
Celui de Barbier de Séville.

Après la capitulation (22 juillet 1808) et l'abandon de Madrid par Joseph Bonaparte (29 juillet), on colla sur les murs de Paris cette affiche satirique :

Spectacle. Première représentation de *Joseph vendu par ses frères*, suivi du *Barbier de Séville*. — On jouera entre les deux pièces *les Folies d'Espagne* et *Dupont, mon ami*.

Les Parisiens commençaient à trouver que la gloire de l'empereur et le placement de ses frères étaient payés trop cher par la mort de tant de soldats. Lors de l'érection de la colonne Vendôme, en 1810, un poète adressait à la statue, œuvre de Chaudet, ce quatrain vengeur :

Tyran, perché sur cette échasse,
Si le sang que tu fais verser
Pouvait tenir sur cette place,
Tu le boirais sans te baisser.

A la même époque, un homme d'esprit avait commencé par ces quatre vers, lus seulement à quelques amis, — car, disait-il, ils sentaient la paille fraîche, — un poème sur Napoléon :

Je chante ce héros dont la haute fortune,
Ayant conquis la terre, ira prendre la lune,
Et de là, s'élançant à travers Sirius,
S'élèvera si haut, qu'on ne le verra plus.

Les corps constitués continuaient d'ailleurs, avec une sérénité imperturbable, à adorer le pouvoir. Leur indépendance ne devait se réveiller que le jour où Napoléon fut définitivement vaincu. Au mois de mars 1811, quelques jours après la naissance du roi de Rome, le Sénat était admis à lui présenter ses hommages très respectueux.

On introduisit le Sénat.
« Messieurs, votre respect me touche, »
Dit l'enfant en faisant caca.
Cela passa de bouche en bouche.

Aucune guerre du premier empire ne fut moins populaire que celle de Russie. Le pays semblait deviner qu'elle ne serait, qu'elle ne pouvait être qu'une héroïque folie, et les railleries auxquelles elle donna lieu ne furent en réalité que les protestations, trop légitimes, du bon sens populaire. On prétendait que Napoléon avait déclaré la guerre à Alexandre Ier pour avoir des *troupes fraîches;* qu'il se laissait entraîner par son goût pour l'architecture et qu'après avoir bâti des châteaux en Espagne, il allait faire des écoles en Russie. C'est ainsi que pendant que les soldats de la grande armée étaient ensevelis sous la neige, le bon public parisien raillait agréablement.

Le 23 octobre 1812, éclata la conspiration du général Mallet. Les hauts fonctionnaires chargés de garder Paris, et qui n'avaient pas su se garder eux-mêmes, se réveillèrent pour ainsi dire en prison avec une stupéfaction qui amusa beaucoup les Parisiens. Deux amis se rencontrent. « Savez-vous ce qui se passe? dit l'un. — Non, répond l'autre. — Vous êtes donc de la police? » On racontait que Lahorie avait dit au général Savary en l'arrêtant dans son hôtel : « Monsieur, j'étais à la Force et vous allez vous y rendre. Vous étiez ministre et c'est moi qui prends votre place. *Ça varie.* » Cette incarcération, tragi-comique, du duc de Rovigo, on l'appelait son *tour de force.*

Je n'ai pas besoin de rappeler les tristes conséquences de la guerre de Russie, et, pendant la campagne de France, cette admirable résistance de Napoléon qui ne fut jamais aussi grand que lorsque la Fortune l'abandonna.

Joseph Bonaparte, à qui la défense de Paris a été confiée, se hâte de prendre la fuite, dès que l'occasion lui en est offerte :

Le grand roi Joseph, pâle et blême,
Pour nous sauver reste avec nous.
Croyez, s'il ne nous sauve tous,
Qu'il se sauvera bien lui-même.

Les alliés font leur entrée le 31 mars. Le 3 avril, un décret du Sénat déclare Napoléon déchu du trône, le droit d'hérédité aboli dans sa famille, le peuple et l'armée déliés envers lui du serment de fidélité. La bassesse empressée des sénateurs excite l'indignation du public.

En vain pour un tyran leur lâche complaisance
L'aida pendant quinze ans à dépeupler la France :
Grâce au nouveau serment qui vient de les lier,
Leurs crimes, nos malheurs, ils vont tout oublier.
On dit plus; désormais, touchés du mal des autres,
Ces messieurs auront des enfants
Bien titrés, bien dotés, bien gras, bien insolents,
Qui nous consoleront d'avoir perdu les nôtres.

Sur la porte du Luxembourg où était placée l'inscription : « Jardin du Sénat conservateur, » un plaisant pose cet écriteau : « Sénat conservateur du jardin. » On ne saurait mieux caractériser la politique de cette assemblée de valets.

Une satire populaire peut donner l'idée du mépris qu'inspiraient ces courtisans du succès qui n'avaient d'autre but et d'autre ambition, au milieu des malheurs publics, que la conservation de leurs titres et de leurs traitements. C'est un dialogue intitulé : *Inhumation des Sénateurs ou l'Entreprise au rabais.*

LE SÉNATEUR

Viens, cher Labalte, et parle avec franchise.
Nos sénateurs, par tes soins inhumés,
A l'avenir doivent être embaumés.
L'affaire est bonne. En veux-tu l'entreprise ?

LE CROQUE-MORT

Combien par mort donnez-vous ?

LE SÉNATEUR

Cent écus.

LE CROQUE-MORT

Je veux le double ou bien n'en parlons plus.
Coûte que coûte, on doit à sa pratique
Fournir du bon ou ne pas s'en mêler.
Or, sur mon Dieu, pour un prix si modique,
C'est tout au plus si je puis vous saler.

A l'époque où Napoléon était contraint d'abdiquer, Lucien s'occupait en Angleterre de la publication de son poème sur Charlemagne. « Ainsi, disait Peltier dans son journal *l'Ambigu*, nous aurons à la fois dans la même famille un Charlemagne mis au jour et un Charlemagne mis à l'ombre. »

Les titres seuls des innombrables écrits satiriques publiés contre Napoléon en 1814 formeraient un volume. La plupart de ces pamphlets sont en vers, ce qui

aggrave leur sottise. On trouvait chez les marchands de nouveautés : *La Vie de Nicolas Pot-Pourri* (Nicolas était le surnom donné par les royalistes à Napoléon). — *Buonaparte et ses aïeux.* — *La Nuit de Fontainebleau ou Buonaparte aux prises avec le cri de sa conscience.* — *Regrets et repentir de Buonaparte dit Napoléon.* — *Lettre de Buonaparte au Grand Turc.* — *Trente années de la vie de Joséphine.* — *Le Sénat traité comme il le mérite.* — *La Napoléonide ou la Forfanterie politique et militaire de Buonaparte*, etc.

C'est alors qu'on découvrit, dans les *Actes des Saints*, des Bollandistes, que le prénom de Napoléon, qui ne se trouve dans aucun calendrier, avait été porté par un démon qui, pendant cinq ans, avait tourmenté une pauvre femme. « L'épouse de Bonamicus, dit ce curieux texte, déclara que depuis cinq années elle avait été molestée et torturée par deux démons dont l'un s'appelait Napoléon et l'autre Soldanus. » Il va de soi que, pour les commentateurs improvisés de cette vieille légende, la pauvre femme si cruellement persécutée figurait la France et que le saint qui, par son intercession providentielle, la délivra, ne pouvait être que Louis XVIII, Louis le Désiré.

Pendant que les faiseurs de libelles, le croyant à jamais vaincu, multipliaient contre lui leurs productions quelquefois spirituelles et d'ordinaire grossièrement injurieuses, Napoléon débarquait au golfe Jouan (1er mars), traversait en triomphateur la moitié de la France et le 20 mars rentrait aux Tuileries.

Le 22 avril, l'Acte additionnel aux constitutions de l'empire était promulgué et le 1er juin avait lieu, au Champ-de-Mars, cette assemblée d'apparat du Champ-de-Mai.

Elle a été diversement jugée par les historiens. Aucun, je crois, n'en a donné une idée plus exacte que le satirique inconnu qui n'avait sans doute d'autre prétention que de rimer d'amusants couplets et de flatter la malignité du public. Cette chanson — sur l'air : *Que Pantin serait content*, très populaire au siècle passé — offre cette particularité de faire dire aux person-

nages qu'elle met en scène ce qu'ils pensent. Même en ce temps-là, ce n'était pas si commun :

I

BONAPARTE

Messieurs, je serais content
Si j'avais l'art de vous plaire ;
Messieurs, je serais content
Si j'avais votre agrément.
Je suis devenu bénin,
Doucereux et patelin ;
Je ne m'amuse plus guère
A verser le sang humain ;
Car je prétends bien vous plaire.
Sans barguigner, à l'instant,
Il me faut votre agrément.

II

CAMBACÉRÈS

Ceux qui seraient mécontents
Ne seront pas à la noce,
Ceux qui seraient mécontents
Auront des désagréments.
D'ailleurs, il est séduisant,
Il est sensible, amusant,
Et pas beaucoup plus féroce
Qu'il n'était précédemment.
Ceux qui seraient mécontents...

III

LES BRAVES, CROISANT LA BAIONNETTE

Çà, messieurs, qu'on soit content
Du bijou qu'on vous ramène ;
Çà, messieurs, qu'on soit content
Ou qu'on en fasse semblant.
Nous serions fâchés vraiment
D'obtenir votre agrément.
Par les cachots de Vincennes,
La mitraille et le carcan.
Ventrebleu ! qu'on soit content...

IV

LES SÉNATEURS

Quand le héros de ce temps
Nous proposerait la peste,
Il faudrait, représentants,
Que nous fussions tous contents.
Donc, opinons librement,
Filons doux et prudemment,
Sans demander notre reste,
Votons et f...... le camp.
Quand le héros de ce temps...

J'arrête là cette étude. Quelques jours après l'assemblée du Champ-de-Mai, la France est définitivement vaincue. Napoléon part pour un douloureux exil. L'excès de cette infortune désarme la haine et la satire se tait.

HENRI D'ALMERAS.

CHRONIQUE

La mort de la reine Victoria. — Les fêtes du soixantième anniversaire du couronnement et l'impérialisme. — La guerre africaine. — Les derniers jours. — Mensonges et illusion. — L'autorité personnelle de la reine. — Son influence sur la politique générale. — Ses petits-enfants. — Liens rompus. — Le prince de Galles. — La cour de Danemark.

Dans sa résidence d'Osborne, la reine Victoria s'éteint, chargée d'ans, après un règne, le plus long peut-être de l'Histoire, commencé en 1837; le soixantième anniversaire de son couronnement fut célébré voici bientôt trois ans par des fêtes et des revues navales dont l'orgueilleuse splendeur étonna le monde et enivra l'Angleterre éblouie de sa grandeur, soudain révélée si grande à ses propres yeux. Ce fut pour la vieille souveraine des jours d'apothéose comparables à l'éclat de ces soleils couchants qui dorent le ciel profond et la terre infinie de leur gloire lumineuse et dont la beauté remplit tout l'espace : mais elle ne peut arrêter le cours du temps et suspendre la marche de l'astre; il s'incline sur l'horizon d'où montent les brumes et les nuages qui bientôt l'obscurcissent et ne laissent voir de lui que des reflets sanglants, et l'angoisse de la nuit prochaine se répand sur la terre. Le lendemain de ces fêtes et de ces revues, et la terrible conséquence de cette crise d'orgueil, c'est

l'impérialisme et la guerre africaine et les derniers jours de la reine assombris par le spectacle de l'Angleterre faisant offense au droit et à la liberté d'un peuple, et surtout de sa force et de sa superbe tenues en échec enfin par la justice. L'Angleterre expie un insolent triomphe, et la reine Victoria, dont la vieillesse ne devait connaître qu'une paix grandiose et les sereines joies de la bonté et de la clémence, descend dans la tombe entourée d'images de meurtres, d'incendies et de cruautés, troublée et incertaine de l'heure qui va suivre pour son peuple. Mais peut-être, fatiguée par le poids de l'âge et d'un sceptre si longtemps porté, et peut-être abusée, n'a-t-elle pas vu ces dangers prochains; peut-être est-elle morte avec cette croyance que l'Angleterre était encore le champion de la civilisation et qu'elle se battait pour une juste cause. Et ceux que la présence de la mort incline aux pensées de miséricorde et dont le salut aux morts n'est pas l'effet d'un vain usage, mais le symbole de la fraternité humaine, souhaiteront, pour elle, et pour sa mémoire, que cette illusion, née d'impudents mensonges, ait été du moins pieusement respectée.

Par l'âge et par la longueur du règne doyenne des chefs d'Etat, il semble que sa mort dût être dès longtemps prévue et ne pût apporter aucun trouble dans la politique intérieure du royaume non plus que dans la politique générale; elle ajoute pourtant aux difficultés présentes de l'Angleterre et à l'inquiétude universelle. Mère et grand'mère de tant et de si puissants princes, son autorité personnelle apaisa bien des dissentiments et détermina souvent des concessions de la part d'amours-propres et d'intérêts contraires qui hésitaient et s'inclinaient devant elle. La politique russe à l'égard de l'Angleterre fut à maintes reprises gênée et retenue par cette influence. L'empereur allemand, son petit-fils, lui marquait une déférence dont tout récemment en-

core l'Angleterre éprouva les effets, et la grande-duchesse Alice de Hesse, en devenant impératrice de Russie, n'eut pas à restreindre les sentiments d'affectueux respect qu'elle professait pour sa grand'mère. Tous ces liens qui, par elle, attachaient entre elles l'Angleterre, les cours de Prusse et de Russie et tant d'autres maisons princières, sont maintenant rompus, et, pour tout le reste du monde, c'est une habitude de soixante ans qui disparaît. La mort a singulièrement rajeuni ces temps derniers les cadres supérieurs de l'humanité, ministres et chefs d'Etat; pour l'Angleterre du moins, ce rajeunissement n'est que relatif, puisque le souverain qu'elle lui donne est le prince de Galles dont le pas un peu lourd gravit, à soixante ans, les degrés du trône. Il faut espérer que les chances pacifiques qui reposaient sur la tête de la reine Victoria trouveront un asile dans cette cour de Danemark, intime et familiale, qui donne une reine à l'Angleterre comme elle avait donné une impératrice à la Russie, puisque la princesse de Galles et l'impératrice Marie, mère de Nicolas II, sont les filles du roi Christian IX.

CLAYEURES.

21 janvier.

L'Instantané

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ DE LA REVUE HEBDOMADAIRE

4e Année. N° 10 Le n° : 10 centimes 2 Février 1901



115. — S. M. VICTORIA

Reine de Grande-Bretagne et d'Irlande

Impératrice des Indes

Cliché de Russell and Sons. Gravure de Mulot, Kriéger et Cie.



116. — S. M. ALEXANDRA
Reine de Grande-Bretagne et d'Irlande
Impératrice des Indes

Cl. de W. et D. Downey. Gr. de Reymond.



117. — S. M. ÉDOUARD VII

Roi de Grande-Bretagne et d'Irlande

Empereur des Indes

Cl. de Gunn et Stuart. Gr. de Reymond.

118. — PÉKIN — LES RUINES DU CONSULAT RUSSE

119. — LES RUINES DE LA LÉGATION DE FRANCE



120. — PÉKIN — LA RUE DES LÉGATIONS



121. — PÉKIN — CHINOIS LISANT UN PLACARD AFFICHÉ A LA PORTE HATUMEN



122. — UN SERVICE DE LA POSTE MILITAIRE ANGLAISE



123. — LE DUC DE BROGLIE

de l'Académie française

Cl de Pirou, boul. Saint-Germain. Gr. de Bourdon et Keilhauër.



124. — NAUFRAGE DU PAQUEBOT « RUSSIE » DEVANT FARAMAN

Cl. de M. Rozier, à Arles. Gr. de Mulot, Kriéger et Cie.



125. — LE CAPITAINE JOUVE

Commandant du paquebot *Russie*

Cl. de M. Carbasse, à Marseille. Gr. de Mulot, Kriéger et Cie.



126. — NAUFRAGE DE LA « RUSSIE » — LES SAUVETEURS DES SAINTES-MARIES

Cl. de M. Bonfort, à Marseile. Gr. de Rousset.



127. — NAUFRAGE DE LA « RUSSIE » — LES SAUVETEURS DE CARRO

Cl. de M. Ouvière, à Marseille. Gr. de Rousset.



128. — LA REDINGOTE GRISE — HABIT QU'IL PORTAIT A MARENGO — ROBE DE CHAMBRE DE NAPOLÉON
SON CHAPEAU DURANT LA CAMPAGNE DE 1814

Obtenu avec jumelle Mackenstein.

Gr. de Reymond

NOS GRAVURES

115. — **S. M. la reine Victoria.** — La reine Victoria s'est éteinte, le 22 janvier, dans sa résidence d'Osborne où se trouvaient réunis, pour assister à ses derniers moments, la famille royale anglaise et l'empereur allemand, Guillaume II, son petit-fils.

La reine Victoria I[re], reine du Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande, et de ses colonies et dépendances en Europe, Asie, Afrique, Amérique et Océanie, impératrice des Indes, Majesté royale et impériale, avait quatre-vingt-un ans sept mois et vingt-cinq jours, étant née au palais de Kensington, à Londres, le 24 mai 1819. Elle était la fille unique du prince Edouard de Grande-Bretagne, duc de Kent, décédé en 1820, et de la princesse Victoria, morte en 1861, née princesse de Saxe-Saalfeld-Cobourg (la maison Cobourg-Saalfeld est maintenant Saxe-Cobourg-Gotha).

Petite-fille du roi George III, qui mourut, le 29 janvier 1820, ayant quatre jours exactement de moins que l'âge auquel elle est parvenue, elle succéda le 20 juin 1837, sur le trône d'Angleterre, à son oncle paternel le roi Guillaume IV. Elle a ainsi accompli un règne de soixante-trois ans et sept mois pleins, et elle a dépassé, comme durée de vie et comme durée de règne, l'âge de tous ses prédécesseurs. Trois jubilés ont célébré en ces derniers temps cette longévité. L'Angleterre fêta en 1887 et en 1897 ses cinquante ans et ses soixante de règne, et en 1899 ses quatre-vingts ans d'âge.

Elle épousa dans l'abbaye de Westminster, le 10 février 1840, le prince Albert de Saxe-Cobourg-Gotha, duc de Saxe, qui, naturalisé anglais et déclaré prince consort, mourut le 14 décembre 1861.

Les enfants de la reine Victoria sont : la princesse Victoria, née en 1840, impératrice douairière allemande, veuve de l'empereur Frédéric III et mère de l'empereur Guillaume II ; le prince Albert-Edouard, prince de Galles ; la princesse Alice, née en 1843, morte en 1878, mariée au grand-duc de Hesse et mère de

l'impératrice de Russie; le prince Alfred, duc d'Edimbourg, né en 1844, mort, duc régnant de Cobourg, le 30 juillet 1900; la princesse Hélène, née en 1846, mariée au prince Christian de Slesvig-Holstein; la princesse Louise, née en 1848, mariée au marquis de Lorne, aujourd'hui duc d'Argyll; le prince Arthur, duc de Connaught, comte de Sussex, né en 1850, marié à la princesse Louise de Prusse; le prince Léopold, duc d'Albany, né en 1856, mort en 1882, père du duc actuel de Saxe-Cobourg-Gotha; la princesse Béatrice, née en 1857, gouverneur et capitaine de l'île de Wight, mariée en 1885 au prince Henri de Battenberg, mort en 1896.

116. — **S. M. la reine Alexandra.** — La nouvelle reine d'Angleterre est âgée de cinquante-six ans et deux mois. Elle est née à Copenhague le 1er décembre 1844 et est la fille aînée et le second des enfants du roi Christian IX de Danemark et de la reine Louise, née princesse de Hesse-Cassel.

La famille du vieux roi Christian est nombreuse; la reine Alexandra a trois frères et deux sœurs : le prince Frédéric, héritier du trône de Danemark; S. M. Georges Ier, roi de Grèce; le prince Valdemar, qui a épousé la princesse Marie d'Orléans, fille du duc de Chartres; la princesse Dagmar, impératrice douairière de Russie sous le nom de Marie Feodorovna, mère du tsar Nicolas II; et la princesse Thyra, duchesse de Cumberland.

117. — **S. M. Edouard VII, roi d'Angleterre, empereur des Indes,** a porté pendant près de soixante ans le titre de prince de Galles.

Il est né à Buckingham palace, le 9 novembre 1841, et il est le fils aîné et le second des enfants de la reine Victoria et du prince Albert.

Il a épousé à Windsor Castle, le 10 mars 1863, la princesse Alexandra de Danemark, dont il a un fils et trois filles : le prince George, duc d'York, désormais héritier présomptif du trône d'Angleterre, qui a épousé, en 1893, la princesse May de Teck dont il a trois fils et une fille; la princesse Louise, née en 1867, mariée au premier duc de Fife; la princesse Victoria, née en 1868; la princesse Maud, née en 1869, mariée au prince Charles, petit-fils du roi de Danemark.

Son fils aîné, le prince Albert-Victor, duc de Clarence et Avondale, né en 1864, est mort subitement à Sandringham, le 15 janvier 1892.

118 à 121. — **En Chine. — Pekin. — Les ruines du consulat russe. — Les ruines de la légation de France. — La rue des Legations. — Chinois lisant un placard affiché à la porte Hatumen.**

122. — **Au Transvaal. — Un service de la poste militaire anglaise.**

123. — **Le duc de Broglie**, mort à Paris le 19 janvier 1901, y était né le 13 juin 1821 ; il était l'arrière-petit-fils du maréchal de Broglie, le petit-fils de Mme de Staël, le fils du ministre de Louis-Philippe, le frère de l'abbé de Broglie, qui mourut tragiquement il y a quelques années. Il avait épousé en 1845 Mlle de Galard de Béarn, qui lui a donné quatre fils, dont l'aîné, le nouveau duc de Broglie, est député de la Mayenne.

Le duc Albert avait débuté dans la diplomatie, comme secrétaire d'ambassade à Rome. Mais il rentra dans la vie privée lors de la révolution de 1848 et y resta jusqu'à la révolution de 1870. Il s'y consacra à des travaux littéraires qui lui valurent une rapide célébrité. Ecrivain de grand talent, il a publié de nombreux ouvrages d'histoire; il a notamment étudié la diplomatie secrète de Louis XV : *le Secret du Roi*, *les Préliminaires de la guerre de Sept ans*, *Frédéric II et Marie-Thérèse*, *Marie-Thérèse impératrice*, etc. Il entra en 1862 à l'Académie française, en remplacement du P. Lacordaire, et faisait aussi partie, en qualité de membre libre, de l'Académie des sciences morales et politiques.

Son rôle politique fut aussi bref qu'important. Elu représentant de l'Eure à l'Assemblée nationale le 8 février 1871, il fut aussitôt envoyé comme ambassadeur plénipotentiaire à Londres pour y signer les protocoles de la conférence relative aux modifications du traité de Paris. A deux reprises, il a dirigé le gouvernement, comme président du conseil et ministre des affaires étrangères, d'abord, du 28 mai 1873 au 16 mai 1874, après la démission de Thiers, puis du 16 mai 1877 au 20 septembre de la même année, avant la démission de Mac-Mahon. Chargé par le maréchal de former le ministère, il affirma dans la première occasion sa ferme résolution de suivre une politique absolument libérale et conservatrice, mais fut renversé par l'extrême droite; dans la seconde, il rencontra comme adversaire Gambetta et les 363 ; les élections d'octobre amenèrent la défaite du parti conservateur et la retraite du ministère. Sénateur de l'Eure, il continua son opposition aux

lois scolaires de Jules Ferry et à la diplomatie du président Grévy. Mais, en 1885, il échoua successivement aux élections sénatoriales et législatives. Ecarté de la politique, il revint alors à ses études historiques.

124 à 127. — **Le paquebot « Russie » en perdition. — Le capitaine Jouve. — Les sauveteurs.** — Le paquebot *Russie* de la Compagnie générale des transports maritimes, faisant le voyage d'Oran à Marseille, est resté en perdition du 7 au 11 janvier, à l'ouest de Marseille, près du phare de Faraman sur lequel le navire avait pris sa direction, le prenant pour le phare de Planier, qui se trouve au sud du port de Marseille et très légèrement à l'est. Cette côte de la Camargue, où se noient les diverses branches du Rhône, est redoutée des navigateurs et Faraman a vu plus d'un naufrage.

La *Russie* avait à bord quarante-six passagers; l'équipage, commandé par M. François Jouve, se composait de cinquante-six personnes. Pendant quatre jours, toutes les tentatives faites pour leur venir en aide furent inutiles; la *Russie*, échouée dans les brisants, fut bien amenée, par l'effort du flot, jusqu'à moins de 400 mètres de la côte; mais la tempête épouvantable qui ne cessait de faire rage empêchait tout secours, et pendant ces longues affreuses heures le bateau s'enfonçait peu à peu et sombrait lentement. Ce fut le 11 janvier seulement, au petit jour, que la barque de Carro, puis celle des Saintes-Maries, purent enfin aborder la *Russie* et mettre un terme à cette agonie qui avait ainsi duré quatre jours et quatre nuits.

128. — **Musée d'artillerie. — Les reliques de Napoléon. — La redingote grise.** — Robe de chambre portée par Napoléon à Sainte-Hélène; cette robe de chambre fut rapportée par la comtesse de Montholon et donnée par elle à son cousin M. Fornier-Montcazals, qui en a fait don, en 1841, à son ami Auguste Larrey. Elle fut enfin donnée au Musée par Mlle Juliette Dodu. — Habit de général de division porté par Bonaparte, premier consul et général en chef, à la bataille de Marengo. Cet habit avait été laissé en dépôt au comte de Turenne.

Le directeur-gérant : P. MAINGUET. Paris. Typ. Plon-Nourrit et Cie. — 1881.

L'HALEINE DU DÉSERT

(Suite)

XIV

Les voilà de nouveau, errants des espaces, marchant « avec la route » d'Ouargla.

Comme ils viennent de subir des émotions multiples, ils sentent plus vivement l'immensité agir sur eux. Et comme ils viennent aussi, en dernier lieu, de rapprocher leurs cœurs, ils croient sentir ensemble.

— Tu vois, Michelle ?...

— Oui, ami.

— C'est sublime...

— Oui, chéri...

Ainsi qu'à Laghouat. Ainsi qu'autrefois. Mais ce ne sera point durable : l'Haleine du Désert ne laisse pas guérir les blessures qu'elle a faites, et jamais encore, depuis leur premier départ, ils n'ont été pareillement soumis à elle, à sa redoutable domination.

Elle est la Reine de ces étendues, où pas une habitation n'existe, — la Reine, la Tyrannie, la Puissance. Elle apporte dans ses bras dangereux le sable qui enlize, la chaleur qui brûle, la fièvre qui use, l'abattement qui ruine — et jusqu'à l'eau divine, qui ressuscite... Elle, la Tueuse, l'Aphrodisiaque, la Desséchante et la

Génératrice... Elle, à qui l'on se donne, et par laquelle, peu à peu, il devient indifférent de mourir...

*
* *

Le chagrin de Jean s'émousse aux diversités du terrain.

On leur avait dit, à Ghardaïa : « Le Sahara est atroce, désespérément le même, jusqu'à Ouargla. » Et voici qu'ils découvrent, au contraire, une variété continuelle, des changements de reflets, de nuances, de cailloux, de végétation, qui transforment tout. Et cette surface, sans cesse montante et descendante, qui de loin, trompeuse, paraît unie, leur laisse des surprises qu'ils savourent amoureusement, comme l'amant détaille les beautés de sa maîtresse nouvelle...

Il y a des heures ternes et lourdes, cependant, où la fatigue se fait trop pesante. — Mais le reste est une perpétuelle jouissance, âpre, absorbante, spasmodique, où s'exacerbent leurs nerfs.

Et la joie les pénètre, de sentir *là* où d'autres n'ont pas senti...

*
* *

Atroce, le Sahara? oui, d'abord, superbement. Les chameaux souffient. Les chevaux s'arrêtent court, à chaque instant, ainsi que pour protester contre cette marche insensée, sous ce soleil de plomb, dans cette aridité sans bornes. Le soir, pas d'eau à l'étape. Pas d'aliment pour les feux de bivouac. Et la nuit mauvaise étendant ses lugubres voiles, avec les dangers qu'elle amène et les fantômes qu'elle crée...

Le lendemain de même, sauf la couchée moins déplorable.

Mais le surlendemain! Compensation charmante : au matin, des vallées tortueuses s'allongent entre deux

rangs de collines nues; vallées semblant un jardin, où les buissons de *r'them* secouent leurs souples chevelures. Avril qui commence a neigé sur ces touffes; partout, aux ajoncs glauques s'accrochent les blanches petites fleurs. C'est fête au Désert; printemps passager, délicieux, ardent et rapide, un peu triste comme toutes les choses fragiles et voluptueuses, qu'on sait devoir vite finir...

« Jouissez, jouissez, dit ce printemps d'un jour. Jouissez de ce qui va passer — de mon éclat fugace, de ma verdure à peine verte, de mes fleurs si menues que je les prodigue sans les compter. Jouissez, jouissez... »

Et Michelle comprend ce langage. Sait-elle comment? l'a-t-elle voulu? Elle entend la voix du lieutenant, là-bas, à Ben'-Izguen, lorsqu'ils étaient tous deux, derrière la porte close, assis sur les tapis moelleux comme la mousse des bois. Elle entend la voix du lieutenant, basse et brûlante : « L'heure est brève... Les minutes de joie sont rares... Ne les manquons pas... »

Elles les a manquées pourtant...

Mais, ô Dieu! à quoi va-t-elle rêver, si près de Jean qu'elle aime? Pourquoi son esprit retourne-t-il à ce souvenir dont elle rougit?

Ah! c'est que l'Haleine du Désert, suave et tiède, glisse langoureusement sur les fleurs des touffes...

« Jouissez de ce qui va passer... »

*
* *

Or, un peu plus loin, dans cette verdure si douce aux yeux, si douce au cœur, voici ce qu'ils virent :

Un chameau blanc, maigre, immense, le plus haut qu'ils eussent aperçu jamais; et montrant l'air noble des *méharas* de choix; et l'air tristement résigné des

bêtes malades; et l'air surnaturel, quasi mystique, d'un spectre dont une âme en peine aurait pris la forme, une âme trop malheureuse en son tombeau... Si blanc, si grand, la tête droite, il regardait passer ces hommes et ces montures des hommes, sans approcher, sans fuir. Il ne broutait pas. Il ne bramait pas.

— Qu'est-ce que cela? demande Jean.

Les cavaliers de l'escorte approchent peu à peu, puis les sokhars, puis les deux domestiques Mesroud et Bachir, et le petit Zaïd, ouvrant largement ses yeux d'enfant.

— Qu'est-ce que cela?

Mohammed-ben-Ali fournit la réponse :

— Ça, mon lieutenant, ça sera chameau, qu'une caravane elle aura laissé seul pour mourir.

Laissé seul pour mourir!... Ce mot frappe Jean en pleine poitrine, comme un reproche personnel d'avoir négligé, lui fils unique, son devoir envers son père. Il proteste contre l'idée de Mohammed-ben-Ali, avec d'autant plus de force qu'il est persuadé qu'elle est vraie. Mais il voudrait que ce chameau *n'ait pas été abandonné*. Ce serait un soulagement à ce remords qui le tourmente.

— On l'aurait emmené, soigné, voyons! Un beau méhari de cette robe et de cette taille!

Mohammed-ben-Ali secoue la tête :

— L'est trop vieux *bezef*, mon lieutenant; l'a plus de graisse. P't-être encore un jour, un demi-jour y va vivre, et puis *barca*...

Ils ne peuvent rien, malgré leur pitié de Roumis envers cette pauvre bête. L'heure d'ailleurs les presse; il faut gagner le campement de ce soir, sans eau, sans bois encore; et faire des fagots le long de la route, si l'on veut du café — si l'on veut se garder surtout, en ces parages réputés mauvais. Tout ceci semble raisonnable. Mais Michelle se désole, et Jean part an-

goissé, comme s'il laissait derrière lui, en proie aux affres, quelqu'un de très cher...

Deux fois, trois fois, dix fois ils se retournent. Le grand chameau blanc disparaît, se confond avec les blanches touffes fleuries. Seulement *eux* le voient toujours, si dignement triste, la tête haute, raidissant son vieux cou velu. Ils voient les pénibles phases de son agonie solitaire, sa mort stoïque d'animal de race, qui finit debout. — Et les carcasses jalonnant les pistes leur apparaissent soudainement plus significatives, plus près des douleurs « humaines », et plus évocatrices du *Mektoub*...

XV

Ils recueillent d'autres impressions que ces hantises émouvantes.

Ils ont les rencontres au milieu des vastitudes : la caravane qui point, petits grains noirs à l'horizon — ou le caïd à cheval, suivi d'un seul homme d'escorte, deux petites taches mouvantes, énigmatiques, qui grossissent, s'approchent. Alors l'enquête, la reconnaissance, les saluts noblement échangés, chacun debout près de sa selle. Puis un bref dialogue, en mots hachés, une offrande de dattes blondes pour cette *Roumïya* téméraire... Et c'est fini. Chacun en sens contraire, on est reparti. Des vies inconnues se sont effleurées, qui ne se toucheront plus en ce monde...

— « *Beslama!* Soyez avec la paix ! »

*
* *

Ils ont l'arrivée au « camp » — nom grandiose dont le petit Zaïd et les deux serviteurs décorent leur installation quotidienne. Les piquets qu'on enfonce dans un

terrain toujours trop dur ou trop mou; les chevaux qu'on entrave et qui hennissent, demandant leur orge; les chameaux qu'on décharge et qui bramert comme si leurs entrailles leur étaient arrachées : tout est bruit, tout est mouvement sous la grande lumière féroce. Et cette minute de tumulte, c'est la seule sensation de *vie individuelle* qu'ils recueillent parmi leurs souvenirs. C'est la seule résistance à la force indéfinissable qui les entraîne à travers le Sahara.

Le reste du temps, ils se laissent vivre, ils se laissent aller, telle l'eau qui coule…

*
* *

Ils ont les soleils couchants… L'astre tombe dans la mer de sable, sans qu'aucun chant d'oiseau (ni murmure de feuilles, ni frisson d'insecte) salue son départ. Silence morne, heure tragique, que la chaleur brûlante exagère. Puis c'est le froid brusque, et la nuit subite et noire « qui porte le deuil de son frère le jour ».

Alors le camp prend toute sa valeur, centre d'une immensité qu'on ne distingue plus. Qu'y a-t-il là-bas, et là-bas, parmi l'ombre? Mystère inquiétant, même sans peur, jusqu'au supplice. Ici, au moins, c'est l'abri, le refuge; c'est le foyer qui craque, rougeoie, pétille, flambe d'une flamme dansante et claire. Par poignées, par brassées, les cavaliers y jettent les broussailles odorantes, tandis que les sokhrars ramènent auprès des tentes leurs chameaux éparpillés. L'heure est venue du repas, de la *Kesra* (galette arabe) cuisant sous les braises. Mohammed-ben-Ali la surveille, en contant interminablement des histoires d'amour ou de guerre, que les autres écoutent, suspendus à ses lèvres, criant : « *Zid!* continue! » ou ponctuant d'exclamations passionnées ce palpitant récit.

— Qu'il périsse!

— Non, non!

— C'est bien fait!

— Gloire au Dieu unique qui créa la femme!...

Michelle voudrait écouter aussi, se faire traduire par Zaïd ces légendes ou ces improvisations. Mais Jean l'emmène, craignant de gêner leurs hommes. Et la soirée s'écoule sous l'auvent de la grande tente commune qu'ils ont maintenant — soirée mélancolique, suivie de nuits conjugales où l'entente trop aiguë de leurs sens n'amène pas la fusion de leurs cœurs...

*
* *

Ils ont les clairs de lune naissants, alors que le paysage mort devient pareil à ceux que nous imaginons dans la lune morte.

Ils ont les aurores, après le réveil au camp, après les tâtonnements du départ au milieu de l'obscurité.

D'un coup, l'espace est éclairé, rempli d'une lueur diffuse, aube sans couleurs, avec le gris-rosé du ciel sur le gris-rosé du désert. Nuances tremblantes, à peine discernables. On voit, et l'on ne voit pas... Heure tiède, heure mystérieuse, heure des razzias et des adultères : « heure où les femmes sont sans ceinture et les juments sans licol... »

Tout est prêt, les tentes pliées, les chameaux chargés et relevés, ne bramant plus que pour mémoire. Au foyer qui s'éteint fume une dernière tasse de café. Les sokhrars, prosternés, font la prière d'*el-Fedjeur*. Enfin, lentement, la petite caravane s'ébranle, puis marche dans l'air couleur de cristal, jusqu'à ce que le soleil s'élance, inondant la plaine infinie de ses rayons qui déjà chauffent...

Mais sa résurrection semble tragique comme son trépas — car il ne brûle que les herbes sèches et les

cailloux d'une nature défunte, et le silence où il se lève rejoint celui où il se couchera...

*
* *

Michelle s'accoutume aux mouvements à ressort de sa bête dégingandée. Seul, le montoir l'épouvante encore : la saccade, en trois temps inégaux, de l'animal qui se dresse, qui vous élève soudain (si durement!) au sommet de son grand corps planté sur ses trop longues jambes.

Le mouvement contraire, agenouillement compliqué, qu'on nomme *b'rak*, l'effraie moins, bien que plus rude. Elle est jetée alors entre les bras tendus pour la cueillir au passage — chute d'abîme de théâtre, où la sensation de tomber subsiste, mais où des matelas sont en bas.

Entre ces deux émois, l'ascension et la descente, elle se laisse osciller, de-ci, de-là, avec la bosse du méhari. Elle domine le Sahara, redevenu de pierre aride, sans une touffe verte. Elle observe, elle contemple. Elle se préserve le mieux possible du soleil et du vent. Elle appelle Mohammed-ben-Ali, pour qu'il lui redise un peu, en son français pittoresque, l'histoire étonnante qu'il narrait au bivouac hier soir.

— Celle que tu racontais, tu sais, quand ton cheval a rompu son entrave...

— Celle-là tu veux, madame?...

— Oui, celle-là.

Jean hausse les épaules, mais n'intervient pas. Leurs gens se groupent, formant la fameuse « colonne compacte » qu'aucune objurgation n'obtient à l'ordinaire. Bachir accourt, et Mesroud, et le petit Zaïd sur son chameau, et les sokhrars aux agiles pieds nus. Tous veulent « voir sortir », de la bouche du spahi, l'histoire

qu'ils connaissent, et que la plupart ne comprendront pas, ainsi traduite en langage *francès.*

*
* *

Aventure merveilleuse d'un homme pieux, bon, charitable, craignant Allah et révérant Sidi Abd-el-Kader, de Bagdad.

— Sidi Abd-el-Kader l'envoie à cet homme un ange pour faire l'épreuve sur lui...

Epreuve de son dévouement religieux complet, de l'abandon qui se livre soi-même, qui livre plus que soi-même. Mohammed-ben-Ali explique cette théologie, orateur à cheval, l'air convaincu, la diction noble, bien assis dans sa selle arabe, majestueux sous son voile blanc que rattache la corde roulée.

(Et les chameaux profitent du relâchement de surveillance pour brouter au passage des végétations de *chih* ressemblant à des lichens.)

— L'ange habillé en *m'kadème* il demande à l'homme : « Tout ça que tu as, faut le donner pour Sidi Abd-el-Kader-el-Djilani. » Alors l'homme il donne tout, tout ça qu'il a. L'ange dit : « Donne encore. » Alors l'homme dit : « Plus rien il est ici, que ma femme avec moi... »

Il va de soi que l'ange exige la femme avec le reste. L'homme refuse, proteste. Mohammed-ben-Ali joue les deux rôles en acteur passionné.

— Ensuite ?... questionne Michelle.

La suite est un peu confuse. Evidemment, quelque chose de scabreux se mêle au motif pourquoi cet homme tenait tant à cette femme. Jean se rapproche, prend part à l'explication, intéressé soudain par la naïveté du conte.

— Enfin, voilà qui dit l'homme à l'ange : « Ma

femme j'y peux prêter à Sidi-Abd-el-Kader, à sa fantaisie; mais donner, ça je ne veux pas (parce que tu comprends, elle était très belle). Je ne veux pas! »

— Alors?...

— Alors l'ange y fait réponse : « Prêter comme tu dis là, non, non. Sidi Abd-el-Kader il a au Paradis des femmes assez sans la tienne. Ça qu'il demande, écoute-moi bien, c'est le souffle de ta femme, et que tu la tues toi-même comme ça, avec le couteau!... »

Le geste de Mohammed-ben-Ali est celui d'un bourreau, d'un boucher. Michelle frissonne. Les sokhrars, reconnaissant grâce à la pantomime l'endroit du récit, murmurent : « *Mlek'*, *mlek'* — Bien, bien... » Et Jean croit voir la gorge ouverte, et le sang qui coule à gros flot sur les seins fermes et blancs, si blancs...

— Alors l'homme, voilà, il pleure : « Non, Sidi Abd-el-Kader ne commande pas ça que moi je tue ma femme avec le couteau! »

— Il aimait sa femme, remarque Michelle.

Le spahi s'empare du mot : *aimer*, qu'il ne connaît pas, ainsi appliqué. Il aurait rougi, d'ailleurs, d'avouer *le premier* à ces Roumis l'attachement trop « sentimental » de son héros : car l'amour arabe n'admet guère comme liens que le désir de l'amant, l'assouvissement du nouveau marié — et la vieille amitié conjugale parfois : une protection, une bonté analogue à celle que nous témoignons à nos chiens.

— Oui, tout juste ça que tu dis, madame. Il aimait sa femme. Sa femme était la fraîcheur de son œil. Dans son cœur, c'était pour elle comme pour un petit enfant ou pour un trésor. « Non, Sidi Abd-el-Kader ne commande pas ça! » Et des larmes, et des larmes. Alors, voilà qui dit l'ange à l'homme : « Si tu n'obéis pas, c'est Sidi Abd-el-Kader qui jette sur toi la malédiction! » Alors, voilà qui dit l'homme résolu à l'ange : « Eh bien, qu'elle soit sur moi, et celle d'Allah, et celle

du Prophète! Ça, je peux pas que moi je tue ma femme avec le couteau!... »

Les mots du récit sont absurdes, mais le ton tragique est juste et grand. On sent une race de croyance complète, irraisonnée, fanatique. Et l'héroïsme de cet amour devient immense, qui risque la malédiction d'un tel saint, et la perte de sa part de Paradis.

— L'ange il s'en va : « Prends garde à toi, que ton malheur ne vienne pas de ta langue! Sidi Abd-el-Kader laisse à toi du temps pour penser pendant trois jours... » — L'homme pense un jour, l'homme pense deux jours. Alors le troisième jour, voilà qui dit sa femme à l'homme : « O cher Sidi, confie-moi qu'est-ce ça qui fait mouiller tes yeux? et qui met des vers dans ta tête? » Alors y raconte l'homme à sa femme tout l'histoire, tout, tout, en pleurant. Et sa femme, elle met sa main sur l'épaule de l'homme : « O cher, si je meurs une fois, je meurs pas deux fois! Ça fait rien que je meure, si toi tu n'as pas sur toi la malédiction de Sidi Abd-el-Kader!... »

Et Mohammed-ben-Ali joint ses mains comme les femmes les joignent. Il résiste en tant que mari, il supplie en tant qu'épouse : toujours le même monotone et fataliste et amoureux raisonnement : « Si je meurs une fois, je meurs pas deux fois!... » *Elle* veut le sauver de la damnation éternelle, elle veut le convaincre que son trépas, à elle, est peu de chose, simple fin d'un être inférieur dont l'âme n'est qu'une demi-âme presque : « O cher! ô *aziz!* »

Mohammed-ben-Ali devient éloquent. Le sacrifice est décidé, parmi les baisers et les larmes.

— Alors l'homme à sa femme il fend son cou, en criant : *Bism'Allah!* Mais tout de suite après, il hurle, tout fou : « O Sidi Abd-el-Kader, vois, le sang de ma femme, il coule! O Sidi Abd-el-Kader, briseur de mon cœur, pourquoi tu m'as pas fait d'abord mourir? Ma

femme j'ai tuée avec le couteau; j'ai tué mon plaisir, j'ai tué ma joie, pour toi, le maître, pour toi, le cruel, ò Sidi Abd-el-Kader!... »

(De plus en plus, les chameaux ont trouvé des touffes savoureuses. Les chevaux et les mulets découvrent aussi, parmi les pierres, quelques jeunes pousses de *chih* qu'ils mordillent. La marche du convoi s'alentit jusqu'à s'immobiliser.)

— Et qu'a répondu Sidi Abd-el-Kader?

— L'a rien répondu. Quoi veux-tu qu'y réponde? Mais l'homme se traînait de chagrin. Un mois après, deux mois après, trois mois après, il restait sans manger seulement. Il voulait d'aucune autre femme, d'aucune, ni rien du tout. Alors un jour l'homme voit là tout près l'ange habillé en *m'kadème*. Y dit l'ange à l'homme : « Viens avec moi. » Alors voilà qu'il pouvait plus marcher. Alors l'ange il l'emporte, jusque dans une grande, grande mosquée bleue; et dans la mosquée il y avait un rideau tout brodé en diamants et en perles. Y dit l'ange à l'homme : « Ouvre le rideau! » Et derrière le rideau voilà qui trouve l'homme sa femme vivante, encore plus jeune, encore plus belle, habillée d'or... Et avec sa femme, il y avait quarante autres femmes, jeunes, belles, belles, belles, si belles que tu n'as jamais vu de pareilles, et que Sidi Abd-el-Kader il les donnait à l'homme en cadeau, pour récompense. Et d'aimer ces femmes ça n'ôtait point ses forces. Et toujours il les aimait plus fort et plus souvent...

Là-dessus, tandis que Michelle tousse un peu, soudain gênée, Mohammed-ben-Ali met son cheval au trot, anime les mulets, gronde les sokhrars, bouscule les chameaux qui s'attardent : « *Emchi! Emchi!* » Puis il revient à Michelle, et, tranquillement, comme s'il faisait part d'un incident de la route, il ajoute :

— Tu comprends, madame, l'homme il était mort...

XVI

Fidélité infidèle! Amour allant jusqu'à périr de douleur, et se consolant ensuite avec des amours multiples, quand la chère disparue lui tend les bras — la dévouée, la toute jeune, la toute belle, resplendissante de parures et de tendresse.

Michelle s'indigne, parce que Jean, dans leurs conversations du soir à l'étape, ne proteste pas contre ce dénouement bizarre, révoltant, dit-elle.

— Tu es cynique, Jean.

— Mais, mon amie, sa femme restait sa préférée. C'est elle qu'il aimait vraiment; c'est à elle qu'il revenait toujours, je suppose, après les caresses des autres...

— Jean, tu es abominable!

Elle s'éloigne, fâchée, inquiète. « L'amour ainsi considéré ne mérite pas le nom d'amour. Il est une injure à l'amour même. Sauf l'aimé où l'aimée, tous ou toutes doivent être comme n'existant pas. » Et pendant que, de bonne foi, elle se répète ces dogmes, des visions lui *reviennent*. Une bouffée vermeille envahit jusqu'à son front. Car elle aime Jean : et cependant, le lieutenant Divoire a-t-il été pour elle comme n'existant pas? Elle lui a résisté, soit, — après lui avoir laissé boire le baiser de sa bouche et de ses lèvres...

A-t-il été pour elle comme n'existant pas?...

*
* *

L'idéologie simple du récit sanglant, dont Michelle est préoccupée, fermente aussi dans l'esprit de Jean.

Ils ont tant de loisir, en ces chaudes heures de

marche lente, bercés rudement, mais bercés pourtant par des bêtes fatiguées, dont chaque pas lassé ressemble à l'autre pas... Ils ne réfléchissent point : réfléchir est un travail, presque une action déjà. Mais les pensées machinales se déroulent, interminable écheveau. Ils sentent « par images », ce qui, chez les natures nerveuses, est la façon la plus violente, la plus pénétrante de sentir.

Et les sensations de Jean, profondes, douloureuses, dominatrices, sont de nouveau déchaînées...

La mort de son père, annoncée d'un seul choc, avait rompu en lui l'élan vers les voluptés déséquilibrantes. Halte qui ne pouvait durer. Un trépas lointain, sans l'horreur des funèbres détails, sans le calvaire de l'ensevelissement et des obsèques, cause une impression moins prolongée : là surtout, au Désert immense — où l'anéantissement d'une vie chère semble une destruction de plus parmi tant d'autres destructions... Grains du rocher qui s'effrite... fleurs desséchées... générations sombrées dans l'oubli...

« Tu es poussière et tu retourneras en poussière. »

Mais, d'autre part, la perception constante du rien que nous sommes donne la soif inapaisable des jouissances de la chair. Tellement que les peuples errants de ces climats embrasés, races existantes et races évanouies, ont subi sa brutale emprise, ont reçu d'elle une ardeur de tempérament qui devient « tout », et leur seule vraie raison de vivre...

L'Haleine du Désert souffle le Mal, pendant les matinées torrides, pendant les midis de fournaise, pendant les soirs où l'on suffoque. Elle souffle le Mal dévorant de vouloir jouir, toujours, encore et différemment, jusqu'à l'agonie de la volonté et de la force, jusqu'à ce que la guenille usée soit inerte comme le sol où voltige le sable léger...

*
* *

— Pourquoi regardes-tu si longtemps cette petite sauvage? Elle n'est pas jolie... dit Michelle revenue de son absence et de sa bouderie.

— Tu crois? répond Jean.

Pas un mot de plus. Il laisse rentrer Michelle sous la tente aux portes soulevées. Il contemple encore cette «petite sauvage», une Beni-Merzoug, fille d'un gardien de puits dont la famille campe près de là.

Les voilà, celles qu'épousent souvent les hommes du Désert : pareilles à cette enfant qui sourit, pâle dans le clair de lune. Celles qu'on épouse, celles qu'on recherche, celles qu'on vend, et qu'on vous propose en chuchotant des détails infâmes, aux ruelles des villes arabes, le soir... Jean ne trouve plus en lui les dégoûts pour ce trafic, ni les révoltes que lui causaient autrefois ces profanations d'une grâce trop jeune. Il convoite ces bras nus, fins et grêles, — ce corps, ce souple et félin petit corps d'androgyne, qui se tord en balancements provocants, tandis que les yeux sournois brillent au-dessous du front tatoué...

Il l'appelle tout bas, en langue arabe :

— Petite, viens ici. Comment te nommes-tu?

Nullement gênée, précocement hardie au contraire, elle approche en rythmant plus fort le mouvement de ses reins. Sa voix claire prononce :

— Messaouda-bent-Djelloul...

Elle rit, d'un petit gloussement de caille. De tous ses gestes émane une candeur dépravée. On a dû la styler, pour qu'elle se laisse ainsi prendre les mains par ce Roumi.

— Tu es jolie, Messaouda...

Elle rit plus fort, câline et rusée. Elle se tord et se frotte à ses jambes, telle une chatte. Elle sent le gi-

rofle... *Il* se rappelle en la voyant ces fleurs brunes qui poussaient aux jardins de son enfance, et qu'il mangeait, les lèvres caressées par le velours de leurs lèvres, et la bouche brûlée par la saveur poivrée de leur cœur. Le désir malsain s'augmente en lui — le désir qu'allumait voici peu de temps l'évocation des « Ouled ». Point de parures ici, pourtant, point de bijoux d'or — mais la flamme des yeux de koheul y est, et deux taches de fard sur les joues, deux taches sanglantes...

La voix qui nous parle aux heures troubles lui demande :

— Que vas-tu faire là ?

Il refoule ce scrupule de conscience. Entre ses dents serrées, il se répète comme au M'zab :

— Je *la* veux... Le Sahara palpite en elle...

Mais, cette fois du moins, le crime moral qu'il allait commettre ne sera pas commis. Voici qu'une forme blanche surgit au seuil de la tente. Irrité, pris d'une féroce envie de battre et de mordre, Jean repousse Messaouda, qui tout de suite s'éloigne, petite bête soumise. Et Michelle, n'osant même essayer de comprendre, demande encore, pour rompre la gêne :

— En quoi donc cette petite te charme-t-elle, Jean ? Elle n'est pas jolie.

Pas jolie, sans doute. Jean se l'avoue dès qu'un peu de sang-froid rentre dans son être. Mais la séduction morne du Désert ne vient pas non plus de sa beauté...

XVII

Non, Michelle n'osait pas même essayer de comprendre.

Elle *sentait* un nouveau danger, pour elle, pour Jean,

pour leur union. Elle s'effrayait du changement de Jean; puis se rassurait, «parce que, tant de fois déjà, il avait changé.» — Comme si chaque écroulement pouvait réédifier la ruine précédente...

Un soir, ils arrivèrent dans un paysage morose, sorte de vallée bordée de chaînes onduleuses, et parsemées de quelques-uns des mamelons isolés, qu'on nomme *gours*. Une tempête de sable s'élevait, telle qu'ils n'en avaient jamais subi encore : rageuse et froide; le ciel, l'air glacé se confondant avec la terre dans une seule teinte sale, sans couleur. Et leur petite troupe s'efforçait de camper au milieu de ce cataclysme où tout volait, tourbillonnait en trombes irrespirables. C'était la Lybie désolée, dont Hérodote s'épouvanta...

L'Haleine du Désert hurlait de tristesse.

— Nous aurions dû le prévoir, murmura Michelle. Dès ce matin, sous un ciel de plomb mouillé, notre convoi semblait partir dans l'enfer.

Puis elle demandait à Mohammed-ben-Ali :

— Vers la nuit, le vent tombera-t-il?

Alors Mohammed-ben-Ali, aveuglé par la poussière, les mains engourdies par le froid, répondait en rattachant péniblement une corde de tente :

— Ça, madame, je te vas dire : p't'être qu'y se couche, p't'être qu'y se couche pas.

L'ouragan redoublait. Point de feu. Point de café. Les restes de vivres immangeables, couverts de sable et de cailloux, les toiles qui claquent, et les abris qui s'enlèvent, et les chameaux criant éperdus, parce que ce changement de temps leur fait mal aux nerfs!

— Va bientôt pleuvoir, j'y crois, madame. C'est bon, ça, pour le Sahara.

Les sokhrars, les hommes d'escorte, et même Bachir et Mesroud, tous rayonnent, en attendant l'eau qui les morfondra. Pareille aubaine est si rare, si précieuse

aux oasis, bien que terrible aux chameaux et aux hommes. Tous pensent à ce « jardin » de leur famille, là-bas, quelque part, où les palmiers s'étiolent, où les fèves refusent de croître... Et l'un d'eux, qu'on nomme le marabout, *taleb* ruiné ayant sucé jadis la moelle du Coran dans une *zaouïa*, psalmodie le verset de la Sourate trentième :

« ...Allah étend le Nuage dans le ciel comme il veut; il le divise en fragments, et tu vois sortir la pluie de son sein. Et lorsqu'il la fait tomber sur ceux de ses serviteurs qu'il veut, ils sont dans l'allégresse... »

Nuit atroce. Le vent ne se couche pas. Des fleuves d'eau se précipitent en cataractes ininterrompues — déluges qu'on ne conçoit guère hors des contrées sèches. Le sol est inondé, peu dangereusement grâce au terrain en pente, mais assez pour rendre impossible tout repos.

— Entends-tu, Jean?... Entends-tu ce continuel roulement de tambour?

— Entends-tu la tempête qui siffle?

— Entends-tu ces voix qui clament, ces voix venant on ne sait d'où?...

L'eau commence à traverser l'étoffe des tentes. La situation devient plus critique. Jean s'ingénie à caser Michelle au-dessus de la nappe liquide ruisselant à leurs pieds.

— Merci, Jean... J'ai peur, ô mon Dieu!...

Ils conversent, pour tuer les heures lentes. Les accidents du Sahara les occupent longtemps : les affreuses noyades de ces troupes campées dans le lit d'un *oued*, enlevées par le flot inattendu... Ils s'apitoient sur eux-mêmes en s'apitoyant sur ces malheureux.

— Prends bien garde que Mohammed-ben-Ali ne nous installe jamais ainsi!

— Que devient-il, en ce moment, Mohammed-ben-Ali?...

— Que deviennent-ils tous, nos pauvres gens ?

— Et nos pauvres bêtes ?

— Une nuit de ce genre tue, paraît-il, je ne sais combien de chameaux.

— Alors, ensuite, comment faire ?...

Ils s'inquiètent, ils s'angoissent. D'un commun instinct, ils se prennent à parler « d'autre chose », malgré les clameurs féroces de la tempête, malgré les assourdissants *rrrrrr*... de la trombe d'eau sur la toile tendue. Ils parlent de leurs idées, de leurs jugements, de la philosophie pratique que nous apprend ou nous désapprend la vie. Leur causerie se prolonge, impersonnelle, vaguement flottante, parce qu'ils préfèrent ne pas regarder en eux de trop près...

Et cependant Michelle demeure confondue, sans le dire, parce qu'elle ne saurait comment rendre sa surprise et l'extérioriser. Son intelligence de jeune femme n'est pas rompue au maniement des mots abstraits. Mais enfin, elle sait, elle se souvient, Jean n'avait *aucune* de ces théories autrefois... Il en avait d'autres, qu'il apprenait à Michelle, mettant sa pensée dans ce cerveau neuf où rien n'était encore. Oh ! oui, elle se souvient ! sa mémoire est bonne. Et voici que tout a dévié... Elle éprouve la stupeur morale où les conférences anarchiques jettent les natures simples et d'ancienne éducation. Est-ce donc le *vrai*, ces nouvelles doctrines de son mari, mélange de raffinement morbide et d'instincts primitifs, retour d'une civilisation pourrie à une Arcadie barbare ?

Encore, encore des changements...

Mais comme ces modifications — du moins celles qu'*il* révèle par cette nuit frigide — ne portent ni sur l'amour ni sur les sens (seulement sur les devoirs sociaux des hommes), Michelle une fois de plus *veut* se tranquilliser. Elle finit par y trouver un motif de sécurité réelle. D'ailleurs elle-même aussi a changé, et

beaucoup, bien qu'elle l'ignore. Ces thèses inattendues ne la bouleversent pas, ne l'indignent pas, ainsi qu'elles l'auraient pu faire il y a seulement six mois.

— Qu'importe ce qu'*il* pense, après tout, si notre existence conjugale reste la même ?

Erreur d'un esprit trop peu mûr. Le déséquilibre, le « détraquement » général de nos idées est un plus grave symptôme, et plus menaçant, et plus inenrayable, que les caprices légers de notre désir...

XVIII

« Oui, ce qui m'épouvantait, ces perturbations dans les allures de Jean, c'était seulement une différence entre ses opinions d'auparavant et celles d'aujourd'hui — entre ses goûts d'auparavant et ceux d'aujourd'hui... »

Michelle monologue ainsi, pendant que les chameaux se chargent et que les tentes s'abattent. *Auparavant, aujourd'hui*... Elle ne voit pas l'abîme entre ces deux mots. Elle se sent toute joyeuse, parce que le problème est résolu dont son âme fut obsédée. Jean ne la trompera pas. Jean reprendra, plus tard, à Paris, bien sagement, leur vie quotidienne. (Car sa quasi-infidélité, à elle, ne l'empêche pas de tenir beaucoup à la fidélité de Jean.)

Et puisque ce Sahara n'est pas mauvais comme elle l'avait cru, elle en jouit de nouveau, elle s'en grise... L'air est pur, lavé, rafraîchi. Pour la première fois depuis leur départ, pas de sable-poussière. L'Haleine du Désert tournoie en câlineries douces : on dirait qu'elle a passé sur un jardin plein de fleurs...

*
* *

Ils avancent à travers les dunes, dont ils découvrent

pour la première fois les formes élégantes : souples collines parsemées de pierres foncées, n'ayant encore ni la puissance, ni la beauté forte de celles du Grand Erg.

Et quelqu'un dit :

— Demain nous serons à Ouargla.

Tous deux, Michelle et Jean, tressaillent et s'étonnent. Ouargla, c'est vrai... Ils vont à Ouargla. Etrange effet de ces voyages où manque la sensation « d'aller quelque part ». On croit errer indéfiniment, pour errer, tels les nomades, ou les vieux Numides, ou les pasteurs de la Bactriane, aux temps effacés. Et voici cependant qu'on arrive... Rompue, la rêverie; rompue, la berceuse fatigue, extase des nirvânas sahariens. Les heures coulaient, chaque jour semblables, si fluides et si molles qu'on ne les entendait point passer...

— C'est dommage!

— Nous allons regretter jusqu'aux privations que parfois nous avons maudites.

— Mais il y aura le retour, dit Michelle.

Jean ne répond pas. Non, aucun retour ne sera — du moins ce qu'*elle* entend par retour. Et Michelle ne soupçonne en rien la décision prise... L'âme de Jean lui reste plus étrangère qu'un livre sept fois scellé.

Ils traversent maintenant une plaine blanche, toute blanche, une mer de lait poudrée de cristal, brillant de mille éclairs sous le soleil qui recommence à chauffer. Spectacle unique, coïncidence heureuse de l'obliquité des rayons avec les facettes de ces humbles diamants, prismes de gypse. Michelle est ravie. Elle veut descendre, s'arrêter à l'ombre pâle d'un *r'them* verdâtre, qui passe et fleurit là tout de même, dans ce plâtre sec.

— Non, dit Jean, nous n'en finirons jamais...

Ce ne sont pas les horizons qu'il aime : le roc blond, le sable tiède et rosé.

Michelle ne s'offusque point du refus un peu brus-

que. Elle est heureuse, confiante, balancée plus doucement qu'à l'ordinaire, lui semble-t-il, par l'amble de son méhari.

— A Ouargla, demain!... se répètent entre eux les sokhrars.

Elle entend le mot. Elle en distingue un autre aussi dans la chanson d'amour du « marabout » qui mêle volontiers, à la science sacrée, l'art profane :

La illah ill' Allah; La illah ill' Allah!
Celle qui brise mon cœur est partie!
La illah ill' Allah! La illah ill' Allah!
Elle est partie pour El-Aghouat là-bas!...

Laghouat... — Ouargla... — Il y a trop d'inconnu pour elle dans ce nouveau pays barbare. Laghouat au contraire lui semble une patrie, un sol très cher :

La illah ill' Allah! La illah ill' Allah;
Elle est partie pour El-Aghouat là-bas!...

Laghouat... — Elle y a laissé ce meilleur de soi-même, que nous donnons aux impressions puissantes dont nous étions vierges... Elle y a souffert ses premières craintes... Elle y a versé ses premières larmes... Tout cela frémit dans la mélopée pénétrante de cet Arabe, dans le chant indécis et rythmé que nos voix d'Europe ne peuvent pas chanter...

*
* *

Et Jean?

Jean désire Ouargla. Aussi le lendemain son cœur bat-il un peu plus fort lorsque Mohammed-ben-Ali vise du doigt une montagne aux belles lignes sobres, en disant :

— Voilà, mon lieutenant. La ville, il est derrière, au bout de la coupure, tu vois.

L'aspect de la contrée leur semble fantastique. De

hautes falaises brunes croulantes, des éboulements pareils à des ruines de châteaux forts : deux ou trois fois ils s'y laissent prendre, se retournent, n'en peuvent croire leurs yeux. Le sable serré s'agglomère, résiste; c'est comme une lutte entre la dune et le terrain plus compact.

La grande montagne est proche, la ville est derrière...

Ils font cependant leur coutumière halte pour déjeuner. Ils s'installent à l'ombre, au pied d'un des châteaux forts, tandis que leurs gens se couchent plus loin, entre les rehaussements du sol tourmenté.

Michelle se laisse envahir par une quiétude heureuse et lassée. Les regards de Jean voient d'avance la ville à travers la montagne — la ville mystérieuse, la seule dans le Grand Désert du côté du soleil, avec In-Salah et Timbouktou. Les autres points géographiques ne sont qu'une fiction, des campements autour d'un puits, ou quelque *ksar* militaire. Mais celle-ci! la « Reine du Sahara », la « Perle de l'Oued-Mya », Ouargla-la-Sainte, que les *djinns* et les *inns* et tous les génies bâtirent en huit jours, sur l'ordre de Suleïman... Cité légendaire, citadelle mystique, orgueilleuse naguère de ses sultans, refuge suprême du Chériff Ben-Abdallah, entourée aujourd'hui encore de ses murailles, de ses chotts, et des forêts de palmiers sans nombre l'adornant d'un manteau vert...

Tout cela, coloré par son rêve, Jean le *voit*... Autour d'eux, pas un frisson... Le silence du Sahara plane, ce silence qu'on écoute malgré soi, prodigieux néant. Et l'Haleine du Désert est absente... On la cherche, oppressé, comme on cherche le bruit. Où est-elle, la Troublante, la Redoutable, la Destructive? Tapie en la ville d'Ouargla, peut-être? En la ville empoisonnée, qui jadis appartint comme elle au grand roi Salomon?...

XIX

« Je suis noire, ô filles de Jéroucholaïm, mais je suis « belle. Je suis comme les tentes de Kédar. Le soleil « m'a regardée... »

Les ruines de terre brune s'effritent à côté des maisons de terre brune ; et les femmes brunes circulent, droites et agiles, en faisant sonner les anneaux de leurs chevilles sous les pans de leurs robes foncées... L'Arabie prolongée qui va jusqu'aux rivages maures s'arrête au seuil de ces poternes. Et la vieille mère des races autochtones, des générations effacées, reprend ici ses droits : l'Afrique fiévreuse, haletant dans la fournaise des jours, et se pâmant aux heures plus douces en un grand spasme universel...

« Je suis noire, mais je suis belle. Le soleil m'a « regardée. »

Et parce que ce royaume fut pareil, sans doute, au royaume de Bilkis, reine de Saba, Suleïman fit construire ces murailles, élever ces mosquées tant de siècles avant l'Hégire, miracle magnifique du roi des miracles, du souverain des génies et des vents, dont les filles de Jérusalem garnissaient le lit d'un tissu d'amour.

« Je suis noire, mais je suis belle. »

La ville a des arbres, la ville a des roses, et des eaux jaillissant du milieu de ses chotts perfides. On y meurt de mal'aria, de langueur et de volupté...

*
* *

La vapeur chaude qu'exhale le chott y change l'aspect de la lumière. L'aube laiteuse devient nacrée. Les midis terribles paraissent de cendre grise. L'astre en feu, ivre de sommeil et de néant, ne descend plus, par

une chute rapide, dans l'abîme sableux : il agonise, il meurt avant de s'être couché.

Alors, lui trépassé, la fête commence. Sur le ciel au-dessus, des reflets s'allument, stries d'or, stries de pourpre, barrées de tragiques violets. Puis tout se fond en un rouge ardent, intense, tandis que là-bas, en face, la lune monte, baignant son disque orangé parmi l'éther bleu, du bleu de nos drapeaux... Il semble que la violence heurtée des couleurs soit une revanche du crépuscule contre l'implacable flamboiement du soleil.

Et la grande mosquée triomphe, très haute, très blanche entre ce rouge et ce bleu, ayant à ses pieds les humbles petites lampes qui brûlent deux heures, petites lueurs accrochées par les fidèles aux robustes flancs de Lella Melkïya — (madame l'ange) ange-femme que le roi Salomon (toujours lui!) renferma dans le minaret rigide, ou qu'il *transforma* plutôt en ce minaret même, afin qu'Ouargla fût protégée, au cours des siècles, par un génie qui ne pourrait jamais l'abandonner...





Tout près de Lella Melkïya, Jean et Michelle ont pris leur demeure. Ils s'y confinent, à cause de leur deuil (faute de vêtements et de crêpes, ils ne peuvent autrement le porter), et n'aperçoivent que rarement les quelques officiers de la kasbah.

Leur maison de terre est nue, bizarre et déroutante. Un escalier sans rampe, où s'abritent des tourterelles, grimpe de la cour noire à la terrasse, sur laquelle donnent les arcades ; et derrière les arcades se trouve l'appartement, enfilade de pièces minuscules, au sol de plâtre battu. *Ils* ont disposé des flambeaux pour remédier à l'absence de clarté. Et Michelle dort là son lourd sommeil des heures de sieste, alors que toute

notion du temps et du lieu disparaît, dans l'écrasement de la vitalité.

C'est la plus belle habitation de la ville. Un dignitaire indigène la leur a prêtée. Ils s'y laissent vivre, parfois sans se sentir vivre, et, plus souvent, se sentant trop vivre, s'usant aux jouissances ambiantes, aux énervements que toutes leurs fibres amènent à leurs sens... Le soir, ils demeurent inertes, allongés sur les *frechias* moelleuses de la terrasse. Ils regardent les étoiles piquer d'argent l'obscurité brûlante, où la nuit conserve sous ses voiles la chaleur restant du jour...

Et ces étoiles qui vibrent, qui scintillent éperdument à travers l'humidité des couches d'air chaud, sont les mêmes que virent les yeux morts du roi Suleïman et de la Reine de Saba...

— Ont-ils existé, selon toi, Jean? demande Michelle.

Jean sourit à cette évocation d'un monde merveilleux, plus amoureux que le nôtre, plus sensuellement cruel et doux.

— Oui, répondit-il. Pourquoi n'auraient-ils pas existé? Pourquoi Salomon serait-il moins vrai que Napoléon ou Alexandre?

Et lorsque Michelle retourne enfin dans son appartement fantastique, Jean lui lit ce passage de la Légende du Coran :

« Bilkis était couchée au fond de son palais, à la « septième chambre. Et les chambres étaient sombres. « Mais dans la septième s'ouvrait une petite fenêtre « donnant sur l'Orient. »

— C'est notre maison! s'écria Michelle.

— Et tu es la Reine de Saba, répond Jean.

Mais il émet cette plaisanterie d'une voix lasse et triste. Il songe qu'une femme nouvelle seule, ou un amour nouveau, ou plusieurs, ou il ne sait quoi qui n'existe pas peut-être, pourra lui donner cet assouvis-

sement qu'il cherche et que Suleïman trouva chez Bilkis...

La lune s'étant levée (plus tard qu'hier et qu'avant-hier et que la semaine dernière), ils s'en vont ce soir — cette nuit — par les rues et par les passages énigmatiques, à travers la ville assoupie.

Partout où n'arrive pas le clair de lune, il fait un noir de four. Les portes sont closes. Les chemins sont obscurs. Ils croyaient trouver la lumière blanche pour guider leur route. Et point, c'est la nuit. Les terrasses, là-haut, s'étalent sous les rayons pâles, tandis que leur pied se noie d'ombre où semble grouiller du danger. Il fait noir...

Le quartier des prostituées dort en silence. En silence aussi celui du marché. Une seule lueur, là, là, plus loin!... Qu'est-ce? Michelle frémit. C'est une boutique d'artisans, de brodeurs, ouverte encore (ou peut-être ne ferme-t-elle point?). La veilleuse brûle au-dessus d'un amas d'objets confus; et des beurnouss ronflent, réguliers blocs allongés.

— Voici les sujets de la Reine de Saba. Elle devait ainsi parcourir sa capitale, aux heures nocturnes...

Pour augmenter l'illusion, Michelle, sans quitter la main de Jean qu'elle serre, passe doucement sa tête dans la petite porte béante :

— *Salamou alikoum!* dit-elle.

Alors, surpris, les blocs allongés remuent ; les beurnouss affalés soulèvent leur capuche :

— *Alikoum es-salam!*

Et Michelle fuit, gamine, assurée, traînant Jean qui la gronde. Puis elle a peur, tout de suite, d'un chien qui hurle au perdu, juché sur l'extrême bord d'une terrasse. Elle reprend sa course, trébuche contre des pierres, heurte des corps endormis à l'entrée des mosquées, le long des seuils. Elle est délicieusement terrifiée, pleine d'une épouvante voluptueuse... D'autres

chiens aboient, près, loin, de tous côtés, ceux de la *fraction* des Beni-Ouagguinn et ceux des Beni-Sissinn. Ils sont innombrables ; leurs voix sonnent, féroces : « Oh! Jean! » Une angoisse vraie glace soudain le cœur de Michelle. Elle se souvient de figures barbares qu'hier elle a vues, accompagnées de bras secs qui tenaient de grands poignards. Et cette population étrange, Jean, ces *Rouar'a* aux dents blanches, n'ont-ils pas commis de crimes depuis qu'on les a conquis?

— Rentrons! implore-t-elle.

Elle se cramponne à l'épaule de Jean, écoutant les bruits mystérieux des villes qui sommeillent. Eteintes, à cette heure, les torches de palmier qui courent si gaiement les rues, le soir. Les hommes bruns reposent auprès des femmes brunes... Une odeur de piment et de laine chaude reste entre les murs des ruelles couvertes, et sur les bancs où les vieux tiennent conseil à l'ombre, le long du jour.

— Rentrons...

C'est dans le clair de lune qu'ils rentrent, le clair de lune calme et puissant — le clair de lune des vastes places moroses; puis, après avoir dérangé quelques dormeurs et rouvert difficilement leur porte, le clair de lune de leur terrasse, le clair de lune de chez eux.

Ils sont là en sécurité complète. Leurs esclaves, comme dit Michelle, c'est-à-dire Zaïd, Bachir, Mesroud, les gardent en bas. Et eux, les seigneurs, demeurent debout, à la balustrade, contemplant Ouargla tranquille sous la magique blancheur... D'ici, tout est lumière. La terre séchée des briques rondes accroche les rayons, se couvre de menus diamants. Çà et là (parce qu'on soigne des malades, sans doute), un reflet rougeâtre, feu de *djérid*, danse sur un pan de muraille. Et la respiration syncopée d'une flûte en roseau leur arrive, petit souffle tellement faible qu'on ne sait si c'est une musique ou si c'est un soupir...

— Jean, pourquoi ne dis-tu rien ?

Jean n'entend pas. Il est « parti dans les espaces ». Transporté par un rais de lune, ou par le tapis magique du roi Suleïman, il s'en est allé visiter Bilkis, reine de Saba.

« Que tu es belle, ma bien-aimée, que tu es belle ! Détourne de moi tes yeux, car ils me troublent. Que ta main gauche soit sous ma tête, et que la droite m'enlace... Tu es un jardin secret, une source fermée. Mets-moi comme un sceau sur ton cœur, comme un cachet entre tes deux bras... L'amour est fort comme la mort, l'amour et l'embrasement pour toi. Aucune eau ne pourrait l'éteindre, et les fleuves eux-mêmes ne le pourraient pas noyer... »

— Jean ! répète Michelle.

Il la regarde en tressaillant. Ce n'était pas elle, en cet instant non plus, la Reine de Saba...

XX

Et c'était elle parfois. Et ces ivresses affaiblissaient et dévoyaient de plus en plus leur esprit.

La satiété continuait d'agir sur Michelle et Jean, l'un envers l'autre, sans qu'ils voulussent le savoir : car les apparences leur cachaient la réalité. Associés du mariage, compagnons de voyage, ils restaient dans l'existence compagnons et associés. Leurs cœurs ne sentaient guère maintenant que l'égoïste sympathie réciproque des camaraderies, où l'on se trouve bien d'être ensemble pour les goûts communs qu'on a, et non pour la tendresse qu'on éprouve. Lien très fort encore; lien durable si les circonstances ne le heurtent pas — mais qui n'est plus le suprême lien...

Jean, courant après son rêve, croyait aimer pourtant Michelle d'un amour méritoire, parce qu'il la *préfé-*

rait : c'est-à-dire parce qu'il lui *revenait*. Et, d'ailleurs, peu longtemps retenu au dehors, il était *presque* toujours avec elle, l'amie, la compatriote, la femme de sa race, la partenaire des conversations, des promenades et des projets quotidiens.

Ils rentraient ensemble au commun logis. Leur bon accord paraissait exemplaire. Les courtes absences de Jean « ne comptaient pas », celles des matinées, ou celles des méridiennes, ou celles plus rares des soirs, quand Michelle, lassée, refusait de sortir — refus que Jean, devenu diplomate, lui suggérait...

*
* *

Ensemble donc ils se promènent, avant le matin, dès que l'aurore jaillit de la nuit.

Car Jean, d'abord satisfait d'un repos stable après tant de dures journées mobiles, commence à sentir une fièvre d'agitation, de changement, un besoin de perspectives infinies, une nostalgie du Désert enfin, du Désert que lui cachent les maisons de terre. Aussi s'en vont-ils entre les ruelles des jardins, seules routes qui desservent la ville, couloirs où les chameaux de caravanes froissent leur charge aux haies de *djérid*, avec un bruissement doux. Le pénétrant parfum des roses domine l'odeur fade des eaux verdâtres, endormies au pied des palmiers. Et c'est un enivrement de lumière et d'air embaumé qui semble pur, qui semble fort, qu'on aspire à pleins poumons, comme s'il portait la vie dans le sang renouvelé des veines — tandis que, subtilement mauvais, il insinue dans tous les êtres la fièvre anéantissante, le *them* de mort...

Les jardins sont immenses, les ruelles s'entrelacent en inextricables réseaux. Puis un coin de dune apparaît, et soudain c'est le Sahara sans bornes, ou c'est le chott de flaques plombées, de sel neigeux, que borde le mirage, décevante tromperie des lointains.

Mais bientôt ils s'en reviennent, pour éviter la lourde chaleur croissante. Ils rencontrent sur leur chemin les Rouar'a bruns, couleur de cannelle, au sourire naïf orné de dents blanches, aux yeux de jais pleins d'humide douceur. Ils rencontrent des « moutchatchous », charmants petits animaux souples, en robes jaunes, en robes oranges, en robes vertes, sourire de la terre où ils grouillent, les garçons hardis et francs, les filles sauvages et coquettes, fuyant pour être poursuivies, cachant sous leurs bras exquis leurs colliers blancs et bleus — race plus orientale que les nègres, plus africaine que les Châanba, ayant la joliesse et la bonhomie des petits chiens, tandis que l'enfance arabe rappelle invinciblement les petits chats.

— J'aime les enfants, dit Michelle.

Jean se tait. La paternité de notre époque attend patiemment *d'être* pour se manifester. Mais il évoque machinalement les tentes nomades, les tentes de son rêve. Des petits corps bruns se roulent devant les portes soulevées, pêle-mêle avec des petits corps blancs : ils sont du même père, du « maître de la tente » — fils de ses caprices et de ses amours variées, hautement avouées, sans rien de furtif...

Et se taisant, et marchant, ils arrivent à la porte des murailles, une des six portes sacrées qu'y percèrent les djinns de Salomon. Une inscription y trace en relief ses arabesques mystérieuses :

« Au nom de Dieu, le Clément, le Miséricordieux. »

« Annonce la bonne nouvelle : le secours de Dieu est proche. »

Ils passent sous les corridors noirs et compliqués de cette poterne. Ils arrivent à leur maison bizarre. Ils sont en plein monde troublant, et pour eux perversif. Michelle se repose, bercée par le roucoulement des tourterelles, et Jean s'en va « faire un tour dans les rues »...

Le drame est proche entre eux. Mais l'un ne veut pas le prévoir et l'autre l'ignore.

*
* *

Ils sortent ensemble, de nouveau, à l'heure dorée qui remplace la fournaise blanche de l'après-midi, sans être le soleil couchant.

Ils parcourent les cénacles d'hommes tenus en l'élargissement d'une ruelle, sous un abri protecteur des rayons dévorants. Ils écoutent, aux portes des mosquées, les traînantes oraisons finales de la prière d'*âasser*, où les voix paraissent se couper d'un sanglot. Et parfois, comme aujourd'hui, ils montent tâtonnants au sommet d'un minaret, haute pyramide dressant dans l'azur les symboles d'un vieux culte de Tyr, qui survivent aux rites oubliés.

Du haut de l'étroite plate-forme, pleine de trous et de danger, ils contemplent maintenant la ville du Soleil, en sa vraie lumière — Ouargla, déchue de la splendeur qu'elle eut dans la légende, dans l'histoire même, lorsqu'en l'an 200 de l'Hégire elle se vantait de ses marchés, de ses édifices, de ses *t'olbas*. Mais elle est si belle encore, d'une beauté prenante et triste! si belle de ses ruines, de ses masures noires ; de ses places nues et mélancoliques ; des tombeaux de ses saints, qui sont légion ; et des palmiers bas de ses jardins ; et des grands dattiers de ses sables ; et de ce Désert, et de ces dunes aux formes admirables qui lui font un cadre morne, seyant au deuil de ses autres beautés perdues...

Et pourtant il *faut* s'en aller. Demeurer longtemps serait un suicide.

— Michelle, dit Jean, nous ne tarderons guère à quitter Ouargla...

Il voudrait ajouter la phrase qui lui brûle les lèvres;

confier à sa femme que « quitter Ouargla », pour lui, c'est monter dans la dune, ou gagner le Sahara du Nord, et non pas ce qu'elle espère, ce qu'elle croit sans l'effleurement d'aucun doute.

Mais cette fois, comme les autres fois, le courage de l'aveu lui manque.

— Michelle, reprend-il, demain les derniers nomades d'ici lèvent le camp, par grande peur des fièvres. Veux-tu qu'auparavant nous allions les voir ?

En effet, tous s'enfuient, tant l'effroi du *them* est immense ; tous ceux de race arabe, les Beni-Thour, les M'Khadma, les divers Châanba Bou-Rouba. Et les Saïd-Otba, aussi, partent demain. Ils traverseront le Sahara, comme l'ont fait Jean et Michelle ; ils erreront, marcheront loin, plus loin que Laghouat, plus loin que le Djebel-Amour, pour trouver des pâturages et l'air qui guérit des frissons...

Seuls, les Rouar'a restent, parce qu'ils n'ont ni « parcours », ni chameaux, ni tentes, et parce que le veut ainsi l'ange du grand roi Salomon.

*
* *

Alors, descendus de leur minaret, franchissant le dédale d'une poterne semblable à celle de ce matin, Michelle et Jean s'avancent dans la campagne, du côté du Nord, où les palmiers n'ont pu gagner sur le domaine du sable.

Mais la plupart des Saïd-Otba ont disparu déjà. Une petite fraction demeure en arrière, qui desserre les piquets de ses tentes : il n'y a plus que des vieilles; il n'y a plus que des vieux. Les belles femmes s'en sont allées sur les chameaux ornés de franges, et les jeunes hommes, fiers et dédaigneux, sur les chevaux du *goum*, avec la tribu.

L'un d'eux est encore là, pourtant. Et Jean veut le

prendre comme guide, pour les excursions qu'il projette aux aubes des lendemains.

Et pendant la longue discussion de possibilités et d'intérêts, Michelle circule dans le douar en compagnie du petit Zaïd, qu'elle a emmené, fidèle interprète. Elle examine les étoffes fanées, les bijoux, les ustensiles. Elle se laisse cajoler par les vieilles, questionner par les vieux. Ce sont les Arabes de l'Extrême-Sud, ceux qu'elle aime.

— D'où viens-tu, ô Roumïya ? Qui t'intéresse en ce pays ? Que cherches-tu dans notre Sahara ?

Michelle sourit, et fait traduire au vieux :

— J'erre comme toi.

Le vieux hoche la tête.

— Mais tu vas t'en retourner dans ton Paris, là-bas, plus loin qu'Alger ?

— Oui, répond-elle.

— Et quand tu seras dans ton Paris, que feras-tu ?

Ces interrogations (qui, parce qu'elles sont primitives et simples, touchent au fond de la vie même) ne l'émeuvent pas. Elle n'a jamais pénétré les transformations de son âme, ni celles de son être physique, anémié, surexcité par les privations matérielles, par le demi-jeûne forcé d'un pays sans ressources. Elle ne sait pas que le Sahara l'a conquise, ni qu'elle est devenue, elle aussi, après des résistances durables, la proie de l'Haleine du Désert... Les femmes sont telles : tout nerfs et sensibilité, habituées aux impressions à fleur de peau, la sensation ne leur arrive guère subite, brutale et terrassante comme chez l'homme. Elles luttent, passivement, inconsciemment. Elles s'en laissent enfin pénétrer, se laissent violer par elle, pour ainsi dire, et refusent (à moins que le snobisme ne s'en mêle) de se l'avouer : « J'ai toujours été la même ; je serai toujours la même. » Seule la douleur, le plus souvent, peut éclairer leur esprit d'une lente clarté.

Mais l'instant de la vraie douleur, si proche soit-il, n'est pas venu pour Michelle. Elle rit. Elle se divertit à entendre le vieux répéter :

— Quand tu seras dans ton Paris, que feras-tu ?

Alors elle explique, par l'intermédiaire de Zaïd, ses occupations de Parisienne. Le vieux secoue toujours son front ridé dans le capuchon de son beurnouss.

— O Roumïya, déclare-t-il, tu voyages, mais tu n'erres pas !

Puis sa voix cassée marmotte des phrases véhémentes :

— Nous errons. Nous sommes les fils de ceux d'avant nous, qui nommaient d'autres leurs pères ; et les pères de leurs pères étaient les fils d'Ismaïl, et celui-ci fils de Jakoub, et celui-ci sortait de Jabal qui, le premier, sut dresser les tentes. Ils erraient. Tout erre dans le monde, le soleil, la lune et les étoiles, et le sable du Désert. Les oiseaux émigrent, les animaux se déplacent. O femme, veux-tu donc être pareille au roc ou à la plante, si tu n'erres point ?...

Mais Zaïd ne sait comment traduire ce langage, et Michelle s'inquiète un peu de cette apostrophe incomprise. Si elle pressentait que dans le cœur de Jean brûle une parcelle du feu qui remplit ce vieil homme...

« O femme, veux-tu donc être pareille au roc ou à la plante, si tu n'erres point ?

JEAN POMMEROL.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

AUTOUR DU 18 BRUMAIRE

LETTRES INTIMES DE MADAME REINHARD

— Savez-vous le nombre de nos ministres des affaires étrangères depuis Louis XVI ?

— Nous en avons changé trop souvent. Peut-être une quarantaine; peut-être bien cinquante.

— Cent vingt ! En cent dix ans ! Et connaissez-vous le nom du treizième ?

— ?

— Charles-Frédéric Reinhard.

— ? ?

— Ce personnage ne vous parle pas à l'esprit. Vous n'êtes pas le seul. Ne cherchez point dans les *Souvenirs* des contemporains : ils n'en disent à peu près rien; et Talleyrand lui-même, Talleyrand qui, nous le verrons tout à l'heure, aurait eu des raisons particulières d'en entretenir ses lecteurs, dans ses *Mémoires* n'en souffle mot. Ne demandez pas davantage des renseignements au *Dictionnaire des Parlementaires* ou à la *Bibliographie universelle* de Michaud; le *Dictionnaire* est succinct, insignifiant; la *Bibliographie* fourmille d'erreurs, embrouille les dates, et, chose plus grave, insère un article fort méchant dû à la plume endiablée de Michaud jeune, sévère d'abord, injuste bientôt, et tournant vite à l'attaque directe contre tout ce qui touche le prince de Bénévent, ses amis et ses entours.

Permettez-moi donc de combler en partie cette lacune; de vous dire la carrière de Reinhard, ce que fut sa femme et pourquoi il est d'actualité d'en parler aujourd'hui.

Charles-Frédéric Reinhard (je commence en style de bon biographe) naquit à Schoendorff, dans le Wurtemberg, le 2 octobre 1761. Ses parents rachetaient-ils la pénurie de la fortune par l'abondance des biens de l'esprit? Une oraison funèbre vous en donnerait l'assurance. J'avoue ici mon embarras à préciser; je suis cependant peu porté à le croire; ce devaient être de bons bourgeois bourgeoisant. Ils appartenaient à la religion protestante, leur ambition fut de faire de leur fils un pasteur luthérien; et ils l'envoyèrent au collège d'Alkendorf, à l'Université de Tubingue.

Quand il en fut sorti, il déclina toute velléité de «sacerdoce» et se frotta au monde des lettres. C'est là qu'il rencontra Schiller, peut-être aussi Gœthe, déjà célèbre par ses romans et par ses drames; il noua d'ailleurs par la suite avec le personnage des relations qui prirent un certain éclat, puisque leur correspondance fut publiée en Allemagne pour y jouir, grâce au nom de l'auteur de *Werther*, d'une petite notoriété (1).

Il fallait vivre; des traductions de Tyrtée et de Tibulle n'enrichissent pas un homme. La France était un grand attrait pour les vocations hésitantes. Charles-Frédéric vint à Bordeaux comme précepteur dans la famille d'un négociant calviniste. C'était en 1787.

Reinhard possédait du moins l'à-propos de connaître les gens qui vont arriver; il se lia avec un groupe de jeunes avocats bordelais d'où devaient sortir les Girondins. En 1789, il embrassa avec passion les principes qui allaient «régénérer» le monde et, estimant que la plus belle réforme est celle qui vous donne une

(1) Cette correspondance ne prit fin qu'à la mort de Gœthe, en 1832. Elle fut donnée au public en 1838.

bonne place, son enthousiasme ne connut plus de bornes quand ses amis arrivèrent aux affaires. Il les suivit à Paris; Dumouriez, ou de Naillac, ou de Chambonas, ou de Sainte-Croix, ou Lebrun-Tondu, je ne sais lequel, lui donna ses entrées dans les bureaux des Affaires étrangères; et lorsque les événements intérieurs modifièrent la situation du royaume vis-à-vis de l'Europe et par suite notre personnel diplomatique, le nouvel arrivant se trouva en excellente posture pour prendre un emploi à l'ambassade de Londres, comme secrétaire de Chauvelin.

Il y rencontra Talleyrand, lors de cette mystérieuse mission, moitié de sauvegarde personnelle, moitié de propagande révolutionnaire, que lui confia Danton, et qui n'a jamais été bien éclaircie.

Mais pendant que l'ex-évêque d'Autun prenait le vent pour se classer soit dans la catégorie des hauts fonctionnaires en France, soit dans la classe prudente des émigrés en Amérique, le récent diplomate, ni gentilhomme, ni prêtre, qui n'avait pas de danger à courir, rentra paisiblement à Paris; et paisiblement reprit sa table et son fauteuil au ministère.

C'était cependant en pleine Terreur. — Je ne sache pas qu'il ait « figuré » le Wurtemberg dans la mascarade de la députation du « genre humain » conduite par Anacharsis Cloots à la barre de la Législative; toutefois cette nationalité étrangère le sauva, et les guillotinades prirent fin que Reinhard continuait à venir automatiquement chaque matin à son bureau où la besogne des relations extérieures se simplifiait pour des gens en guerre avec toute l'Europe.

En 1795, on le retrouve ministre résident à Hambourg; et il se marie avec une agréable et intelligente jeune fille de la ville. En 1798, il partit en Italie présider, en divers Etats, à la propagation de l'évangile révolutionnaire : à Florence, il voit sa situation auprès

du grand-duc de Toscane successivement facile et empressée, épineuse et discourtoise, variant au gré des victoires de nos armes ou des succès des Autrichiens. Enfin, nous avons le dessous et il faut plier bagages.

Le hasard — cette Providence des médiocres — sert admirablement notre diplomate : Talleyrand vient de quitter le ministère; sans aucun doute, c'est que la position n'est plus sûre (à l'automne de 1799, le Directoire agonise, la France chancelle et Bonaparte est là-bas, là-bas, perdu au fond de l'Egypte). — Sieyès devient l'homme important. Il connaît Reinhard; rien à craindre de son extrême ambition ou de son extrême mérite : il le nomme ministre des Relations extérieures! Et en sortant du lazaret de Toulon, où il était retenu par la quarantaine, qui est bien surpris? C'est Reinhard, à la nouvelle qu'il est membre du Cabinet.

Ce temps dura seulement quelques mois; et je ne vous surprendrai pas en vous disant que le nouveau titulaire du portefeuille de Mazarin et de Louvois n'eut pas le loisir ni la velléité de changer le traité des Pyrénées ou de refaire la paix de Nimègue.

Dans l'intervalle, Bonaparte était tombé d'Aboukir à Fréjus comme un météore; et tout se tournait vers le soleil levant. On sait le 18 Brumaire. C'était beaucoup d'agitations pour un homme aussi flegmatique que le Wurtembergeois Reinhard, ami des bibliothèques silencieuses. Il rendit à Talleyrand un rôle qui n'était plus à sa taille.

En dédommagement, on l'envoya en Suisse, ce que l'on appelait dans la langue du temps : la «mission d'Helvétie»; plus tard dans la basse Saxe, plus tard en Moldavie. Les aventures de ce dernier poste furent tout à fait malheureuses; le récit nous conduirait trop loin : il s'agissait d'opposer auprès de la Porte, dans les provinces danubiennes qui lui sont tributaires, l'influence française à l'influence moscovite. Les Russes gagnèrent

facilement de vitesse, la distance pour eux étant moindre, et ils voulurent affermir leur avantage par l'arbitraire. Tout à coup, des Cosaques cernent à Jassy la demeure de Reinhard, l'enlèvent, lui, sa femme, ses enfants et ses serviteurs.

> Du palais d'un jeune lapin,
> Dame belette, un beau matin,
> S'empara : c'est une rusée.

La violation du droit des gens demeurait flagrante; plus tard, l'empereur Alexandre s'en excusera et rejettera sur des subalternes trop zélés le tort du procédé; en attendant, le malheureux Reinhard et sa famille, entraînés en Russie, craignant la Sibérie, sont parqués dans une petite ville sur les bords glacés du Dniéper, et, dans cette petite ville, en deux misérables chambres. — Friedland leur ouvrit les portes de leur prison improvisée; ils rentrèrent en Allemagne tout meurtris d'une pareille mésaventure.

Napoléon donna à Reinhard la cravate de la Légion d'honneur, le titre de chevalier de l'Empire, le tortil de baron; et le nomma ministre auprès de son frère Jérôme qui étrennait sa couronne de Westphalie. Les grandes catastrophes de 1813 ramenèrent en France cet Allemand marié à une Allemande, mais qui eut la bonne grâce de demeurer Français à l'heure de la mauvaise fortune; de le *devenir* pour dire mieux, car il se fit naturaliser en 1814 (1). Chose bizarre, il avait pu diriger les relations extérieures de la France et la représenter en divers autres pays, sans qu'on s'inquiétât de savoir s'il était seulement fils de cette patrie française. Quel temps singulier, et comme il trouble bien nos idées actuelles!

Injuste pour les soldats de l'empereur, la Restauration fut d'une condescendance naïve pour les fonction-

(1) Il reçut, en 1832, des lettres de « grande naturalisation ».

naires civils de l'empire, surtout les très haut placés, ceux qui pouvaient lui nuire et ne s'en firent scrupule. Reinhard continua sa carrière sans embarras et sans à-coup. Bien tranquillement, il vécut les règnes de Louis XVIII et de Charles X à Francfort-sur-le-Mein, accrédité auprès de la Diète germanique. Après la révolution de Juillet, il passa à Dresde. Louis-Philippe le comprit dans la grande fournée (soixante-et-un pairs de France d'un seul décret) du 11 octobre 1832; et, nous le savons, il mourut à Paris, sans grand bruit, le 25 décembre 1837.

Il possédait de la littérature, du goût, une rare connaissance des langues et des qualités scientifiques. A l'heure de l'organisation de l'Institut, en 1795, il avait été appelé à siéger dans la classe des Sciences morales et politiques. En 1815, il ambitionna de faire partie de celle des Inscriptions et Belles-Lettres, s'il faut en croire cette mauvaise langue de Michaud qui raconte ainsi l'anecdote et prétend la tenir du héros lui-même :

Talleyrand établissait la liste des nouveaux membres; Reinhard demande à son patron de l'y comprendre. « Mais vous n'avez rien fait ni rien écrit pour cela, lui dit le prince. — *Et fotre Altesse y a rien fait non plus*, répondit Reinhard, avec cet accent tudesque dont il ne put jamais se défaire. *Jé suis de l'Acatémie de Gœttingue et vous pas, monseigneur !* »

Sans insister, il convient de remarquer que Talleyrand, prononçant l'oraison funèbre de son confrère de l'Institut, donna à Reinhard une gloire académique posthume qui reste l'un des traits les plus saillants de cette carrière de clair-obscur. Le prince profita de la circonstance pour faire à mots couverts son apologie personnelle, et comme cette cérémonie piquante fut le dernier acte de sa vie publique (il mourut deux mois après, le 17 mai 1838), elle frappa beaucoup l'attention des contemporains.

Voilà ce que le stylet de Clio pourra graver au sujet de Reinhard sur le bronze de ses tablettes, si elle lui accorde une ligne en ces feuilles immortelles. Pour moi, je n'en ai tant dit que pour en arriver à parler de la femme de ce diplomate et des lettres qui vont suivre.

Charles-Frédéric s'est marié deux fois : le 14 octobre 1796, à Hambourg, avec Christine-Frédérique Reimarus (née le 23 février 1773); veuf le 20 février 1815, il épousa, le 13 avril 1825, Virginie de Wimpffen (née à Birmenfeld, le 25 mars 1801, morte le 18 novembre 1886). La première Mme Reinhard nous occupe seule.

C'était une femme d'un esprit sinon très original, du moins agréable, ayant du cœur, des lectures et du bon sens. Avec cela on peut aller loin. Elle paraît avoir été pour son mari une compagne précieuse et capable de lui faire honneur. Son éducation avait été fort soignée et elle savait tenir une plume. Sans tomber dans la rêverie des femmes allemandes, elle gardait un certain penchant à la résignation mélancolique, et quand son esprit se voilait de crêpe, elle aurait assez volontiers laissé tomber ses larmes dans son écritoire. Ainsi au fond des provinces de Moldavie, pour tromper son ennui, la pensée qui lui vient, c'est de composer une fiction romanesque :

« Je m'étonne de la rapidité avec laquelle les heures fuient, alors même qu'on est privé de toute distraction; j'avais formé le projet, pour échapper au désœuvrement et pour occuper mon esprit, d'écrire un roman, mais je m'aperçois que la réalité me suffit et que le temps passe plus vite que je ne l'aurais cru à travers les joies, les peines, et même la monotonie de la vie; aussi mes aspirations littéraires ont de grandes chances de n'aboutir à rien. »

Son affection filiale la portait à envoyer des lettres régulières à sa mère, restée à Hambourg, pendant

qu'elle-même voyageait aux quatre coins de l'Europe. La besogne ne lui coûtait pas; et si une circonstance quelconque entrave la correspondance, elle rédige un journal. A ces avantageuses pérégrinations, nous devons une série de lettres tout à fait intéressantes, piquantes même, voyant juste, parlant clair, et d'un tour pénétrant. Avisée et sagace, Mme Reinhard ne dit rien sans mesurer les choses et les gens plus encore. Son mari, fonctionnaire tout à fait prudent, demeurait sur les épines en face de ces lettres qui s'en allaient, au fond de l'Allemagne, alimenter les loisirs de Mme Reimarus, en un temps où le cabinet noir surveillait de fort près la poste et ses bagages quotidiens. Il recommandait la modération, la réserve vis-à-vis de sa belle-mère, et savait que la bonne dame aimait à colporter dans son petit cercle de province les nouvelles de sa fille en parlant de la belle carrière de son gendre. Que la belle-mère qui n'a jamais posé le pied sur ce terrain glissant lui jette la première pierre ! Malgré cette sourdine, la correspondance demeure extrêmement attachante par sa simplicité personnelle.

Elle nous a été conservée par les soins pieux des descendants de Reinhard, sa petite-fille Mme la baronne de Wimpffen ; et c'est fort bien fait. La *Société d'Histoire contemporaine* en dirige l'édition, dont la mise en vente aura lieu prochainement. Et c'est mieux fait encore. Tandis qu'il est temps, nous apportons en primeur, comme un document vraiment inédit, quelques pages de ce précieux recueil à *la Revue hebdomadaire.*

Il contient plusieurs parties; les titres sont fournis par les déplacements diplomatiques du ménage : Mission en Toscane; — Mission d'Helvétie; — Mission en Moldavie; — Internement en Russie; — Les étapes du retour; — L'Invasion de 1813; — La Restauration de 1814. Le temps du séjour à Cassel paraît réservé pour une autre publication ; le récit ne saurait manquer

d'être neuf et par plus d'un côté piquant, autant toutefois qu'une femme sérieuse veut et peut raconter à sa mère les chroniques de la cour du roi Jérôme. Chacun de ces épisodes est assez étendu ; l'un nous a paru plus facilement capable d'être donné sans longueurs et sans coupures. Les quatre mois de ministère de Reinhard (20 juillet-22 novembre 1799) le délimitent.

Aussi bien la figure de Bonaparte traverse la scène pour tout éclairer de son génie fascinateur. Ce que nous savons de lui à la veille et au jour du 18 Brumaire, Mme Reinhard le dit en termes nouveaux, en témoin désintéressé, subjugué et convaincu; elle y ajoute des détails ignorés. Son état d'âme est celui de ses contemporains qui ont cru voir se tirer le rideau sur le drame de la Révolution et s'ouvrir, toute grande, une fenêtre sur les champs inconnus du dix-neuvième siècle. L'heure est solennelle, le moment palpitant, et tous ces cœurs haletants n'auraient peut-être pu supporter l'émotion du spectacle s'ils avaient deviné la moitié seulement des scènes extraordinaires, fantastiques et tragiques où la destinée leur allait imposer un rôle de témoin ou même d'acteur. Mme Reinhard nous le laisse bien entendre.

Mais assez parler d'elle ; qu'elle parle à son tour ; et n'ayons plus d'autre souci que de tourner les feuillets jaunis par le temps, colorés par l'esprit, de ces lettres intimes.

I

« Paris, 23 fructidor an VII (9 septembre 1799).

Nous voici à Paris depuis dix jours et mon mari est entré en fonctions immédiatement. Le moment où nous sommes montés en voiture pour venir prendre possession de l'hôtel des Relations extérieures a été pour moi solennel et angoissant comme le sont les temps actuels. A partir du 1er vendémiaire, la maison

sera mise sur un pied plus modeste. Il faudra faire déguerpir un tas de monde dont je ne comprends pas l'utilité et couper court à bien des abus. Ce sera un travail d'Hercule; mais cela est nécessaire, car Talleyrand dépensait une partie de son revenu en plus de son traitement, et le nôtre est diminué d'un quart par suite d'un récent décret. »

II

« Paris, 23 vendémiaire an VIII (15 octobre 1799).

Quel événement inattendu depuis ma dernière lettre! Bonaparte est en France, tous les yeux sont tournés vers lui, et moi aussi je lui porte mon tribut d'admiration.

Le bruit du débarquement de Berthier à Fréjus s'était répandu avant-hier dans la soirée et l'on ajoutait que Bonaparte était avec lui, mais personne ne le croyait possible. A neuf heures, Cambacérès se fit annoncer chez moi, et, après avoir parlé de choses indifférentes, il me dit : « Et l'arrivée de Bonaparte, qu'en dites-vous? — Est-ce donc vrai? » lui demandai-je. Il me raconta alors qu'il en avait la certitude. Mon mari, que je fis appeler, partagea mon étonnement et ma joie. Bonaparte, confiant dans son étoile, est seul capable de se jouer ainsi du sort. Il s'embarque au moment où aucun bateau n'échappe aux croisières anglaises et où les éléments favorisent sa témérité. La traversée dure quarante-sept jours. Les Anglais lui font la chasse et sont à une portée de canon lorsque la frégate qui le porte entre à Fréjus, petit port dans lequel aucun navire de cette dimension ne s'est encore hasardé. La nouvelle de cette arrivée miraculeuse se répand aussitôt, le vaisseau est entouré, on monte à bord. Il n'est pas question de quarantaine, cette fois, car tous les habitants y eussent été compris. »

III

« Paris, 28 vendémiaire an VIII (20 octobre 1799).

Vous êtes impatiente d'entendre parler du héros. Je ne puis satisfaire votre curiosité, je ne l'ai pas vu; mais il a été chez mon mari et l'impression a été excellente. Il sort peu, n'accepte aucune invitation, se renseigne sur la situation. Mme Bonaparte et son frère (1), qui étaient allés à sa rencontre, l'ont croisé en route et sont revenus à Paris après lui. Chacun était anxieux de voir ce qui adviendrait et Azara me disait encore hier combien la faiblesse de Bonaparte vis-à-vis de sa femme était regrettable; elle-même demandait la séparation, il y a six mois, lorsqu'elle était sans nouvelles de son mari. Cet homme, qui a toutes les audaces et tous les courages, tolère que son nom soit déshonoré et traîné dans la boue. L'amour-propre, la crainte du ridicule le retiennent, et, en France, rien n'est pire que le ridicule. Pourtant son calcul est faux, car, quand les scandales sont aussi notoires, il est ridicule, pour ne pas dire pitoyable, de les tolérer. »

IV

« Paris, 16 brumaire an VIII (7 novembre 1799).

J'ai eu hier ma première réception, pour laquelle j'avais fait une centaine d'invitations. J'en aurai une tous les décadis, et, à ce point de vue, vous reconnaîtrez que les décades sont préférables à l'ancienne semaine. La réunion était animée et brillante, l'arrivée inattendue de Bonaparte l'a rendue intéressante; je le savais indisposé et je ne comptais pas sur lui.

(1) Joséphine avait pris par la route de la Bourgogne et avait manqué son mari. Les trois frères : Joseph, Louis, Lucien, et même le beau-frère Leclerc, plus heureux, avaient rejoint Bonaparte près de Dijon.

Cette rencontre avec le général a été pour tout le monde une bonne fortune ; plusieurs des étrangers de marque, des femmes de diplomates réunis chez moi ne l'avaient jamais vu, et je suis persuadée que chacun est rentré chez soi avec le sentiment d'un désir réalisé. J'ai trouvé Bonaparte tel que je me le figurais, modeste comme un dominateur, simple comme quelqu'un qui peut prétendre à tout ; il semble dédaigner d'attirer l'attention sur lui et vouloir se perdre dans la foule, avec la certitude qu'il s'imposera toujours et qu'il ne peut passer inaperçu. L'expression de son visage est noble, son regard est perçant ; il ne cherche pas à être aimable et il a raison, car l'amabilité chez lui serait taxée de condescendance. L'autre jour, un jeune homme de sa connaissance le priait d'appuyer une demande auprès du Directoire. « Je ne puis vous rendre ce service, répondit Bonaparte. Là où je suis, je commande ou je me tais. » Cette parole le caractérise.

Le grand banquet donné par le conseil des Cinq-Cents en l'honneur de Bonaparte a manqué d'entrain. Il a eu lieu dans une église (1), dont l'atmosphère glaciale s'est communiquée aux convives ; la joie a reconnu que ce n'était pas là son temple, et elle est restée à la porte. Le dîner a été court et froid. Je vous envoie l'ode la meilleure de toutes celles qui ont été composées à cette occasion ; toutes sont unanimes pour demander la paix ; entendre ce mot constamment, savoir ce désir dans tous les cœurs, me donne l'espoir qu'elle nous sera bientôt accordée. »

Nous voici au lendemain du coup d'Etat :

V

« Paris, 19 brumaire an VIII (10 novembre 1799).

...Les faits se sont précipités. Tout s'est passé si

(1) Saint-Sulpice.

tranquillement que Barras déjeunait comme à l'ordinaire, quand la nouvelle lui parvint. Il se rendit compte de suite de l'avortement de ses projets personnels, et il envoya sa démission, sans attendre que la demande lui en fût faite. Gohier et Moulin se crurent en sûreté; selon eux le mouvement visait Barras seul, et ils allèrent bravement aux Tuileries, où Bonaparte prit Gohier à part. Il lui posa plusieurs questions, entre autres celle-ci : s'il ne croyait pas que pour gouverner il fallait avoir des moyens? Gohier, se rendant justice, se retrancha derrière son patriotisme. «Au moins faut-il de la grandeur d'âme,» dit le général. — «Oh! pour cela, j'en ai,» s'écria le malheureux. Il fut toisé du regard par Bonaparte, et deux heures après, il envoya sa démission. Moulin, qui n'avait jamais su pourquoi et comment il était entré au Directoire, suivit l'exemple de celui derrière lequel il se rangeait toujours.

Tandis que j'écris, les deux Conseils sont réunis à Saint-Cloud; les détails manquent, mais aucun désordre n'est à craindre. Le bruit, les discours ne manqueront pas à la séance des Cinq-Cents, mais les orateurs auront vite le sentiment que leurs paroles ne porteront pas au delà du son de leurs voix. Cette révolution a un caractère militaire, on ne peut le nier. La nécessité de pareilles mesures s'imposait, à moins de laisser la France rouler dans l'abîme. Le penseur, qui vit dans ses rêves, déplorera cette nécessité; mais le spectateur éclairé reconnaîtra que le salut du pays était à ce prix. La chute de Barras ranime le courage des honnêtes gens, et les noms réunis de Bonaparte et de Sieyès inspirent confiance à l'étranger.»

VI

« Paris, 20 brumaire an VIII (11 novembre 1799).

Le plan de Bonaparte a réussi; le mouvement est

terminé! Le *Moniteur* donne le compte rendu de la séance d'hier; elle a été plus intéressante et plus orageuse qu'on ne le prévoyait. Bonaparte savait que la majorité dans le conseil des Cinq-Cents lui était acquise; il était sûr du résultat final, et il a voulu précipiter les événements. Le petit groupe des factieux était plus rusé que l'autre; sa motion de prêter serment fit perdre une heure, dérouta les orateurs et mit la patience du général à une très rude épreuve.

Mon mari n'était pas allé à Saint-Cloud et avait préféré y envoyer Teulon (1). Les nouvelles les plus invraisemblables étaient colportées en ville et lui étaient rapportées. On disait Bonaparte blessé, le bruit courait que tout était compromis. Le fait est, qu'impatient, inquiet sur la tranquillité de Paris, le général y était revenu pour s'assurer par lui-même de l'état des esprits.

Enfin, Teulon revint après être resté un des derniers dans la salle des délibérations, avoir vu les Cinq-Cents se disperser, profiter de toutes les issues pour s'élancer dehors, laissant des lambeaux de leurs costumes accrochés aux branches des orangers. Ils erraient piteusement dans le parc ; un fort brouillard les empêchait de s'orienter et la peur les affolait, tandis que le conseil des Anciens restait réuni en comité secret.

On parlait de tentative d'assassinat contre Bonaparte et Arena; de nombreuses arrestations ont été faites, le désordre était indescriptible. C'est au milieu de ce tumulte, et après que le groupe hostile des Cinq-Cents eut disparu, que la majorité s'est constituée et qu'à une heure de la nuit, le décret nommant Bonaparte, Sieyès et Roger Ducos consuls a été rédigé. Trente-six heures ont suffi pour changer la forme de

(1) Teulon (Jean), né vers 1775, secrétaire particulier de M. Reinhard, avait d'abord servi dans l'armée des Pyrénées-Orientales, où il avait obtenu le grade de capitaine; il avait donné sa démission après Campo-Formio.

gouvernement, sans qu'une goutte de sang ait été versée.

Bonaparte s'est montré ce qu'il est toujours : d'une immense supériorité. Au lieu de modifier la constitution du 18 fructidor, il a déclaré qu'elle n'offrait plus aucune sécurité, et il tend au peuple confiant en lui une coupe pleine des fruits dorés de l'espérance; la main qui la tient ne tremble pas, on peut se fier à elle. Tous les honnêtes gens doivent désirer que l'accord entre les consuls se maintienne et qu'une ère de prospérité s'ouvre pour la France. De longtemps je n'ai vu mon mari aussi satisfait. »

VII

« Paris, 23 brumaire an VIII (14 novembre 1799).

J'ai expédié, pour plus de sûreté, ma dernière lettre par la Hollande... J'y racontais les événements si importants qui ont brusquement changé la face des choses. Je puis parler aujourd'hui de la joie et du calme qui ont succédé à l'enthousiasme bruyant du premier moment. Toutes les classes, tous les partis se réunissent dans un sentiment commun de confiance et d'espérance, la faction des jacobins seule exceptée. Les bons patriotes sont tous satisfaits, y compris ceux qui, par faux amour-propre, s'obstinaient à ne pas reconnaître la nécessité d'un changement radical; la noblesse, qui espère toujours un retour en arrière, s'imagine que trois gouvernants sont un acheminement vers un seul, et elle ne voit pas que s'ils sont trois, c'est précisément pour éviter que le pouvoir ne soit dans une seule main.

Les consuls siègent au Luxembourg; les affaires marchent comme si, de longue date, le gouvernail avait été confié aux mains qui le tiennent. Le peuple est en liesse et croit avoir reconquis la liberté. Mon

mari a présenté ses devoirs aux consuls; sa démission n'a pas été acceptée. Son maintien déjoue bien des plans et étonne tout le monde. Le 18 Brumaire ne s'est pas fait sans appui de Talleyrand; aussi ses amis sont-ils surpris de le voir sans place et disent-ils qu'il eût dû prendre le ministère des Finances, à défaut de celui des Relations extérieures. Les visites de félicitations sont nombreuses; dans le nombre, nous avons reçu celle de Bréa, ami intime de Sieyès, et celle de Maret, le nouveau secrétaire du Premier Consul, un homme de talent, en relations avec Charles depuis longtemps.

A demain ma seconde réception, puisque la première ne doit pas être la seule. Elle ne sera pas honorée de la présence de Bonaparte; mais la célèbre Mme de Staël m'a fait demander une invitation; elle est arrivée à point nommé pour le 18 Brumaire.»

Cette seconde réception devait être aussi la dernière; car la charge de Reinhard allait lui être enlevée. Une semaine après, sa femme écrivait :

VIII

« Paris, 1er frimaire an VIII (22 novembre 1799).

Il n'y a plus de doute, nous serons bientôt fixés sur le sort qui nous est réservé. Talleyrand veut avoir la place de mon mari, et il arrive toujours à ses fins. Les dames de son entourage, ses amis et ses partisans disent qu'il rentrera aux Relations extérieures sous peu, et Mme de Staël le crie sur les toits.»

Bientôt même, elle n'a plus à le crier, et elle triomphe. Sieyès a d'un cœur léger abandonné son ami, sa créature, et Reinhard quitte en philosophe l'hôtel de la rue du Bac :

IX

« Paris, 4 frimaire an VIII (25 novembre 1799).

Après avoir pris notre dernier repas avec nos secrétaires et quelques employés des bureaux, nous avons descendu gaiement le grand escalier de l'hôtel. « Adam et Eve chassés du paradis, » me dit Charles. « Nous partons pour n'avoir pas voulu manger de la pomme, » répondis-je, et de longtemps nous ne nous étions sentis aussi joyeux qu'en montant dans la voiture qui nous emmenait loin des grandeurs. Je me rappelais les appréhensions avec lesquelles je m'étais installée dans ce grand hôtel; je me demandais alors : « Comment en sortirons-nous ? » Nous voici dehors, et cela s'est fait mieux que je ne le prévoyais; aussi je dis de tout cœur : « Dieu soit loué ! »

Voilà qui est bien et c'est partir par la bonne porte.

Fit-il pas mieux que de se plaindre ?

*
* *

Mais si Mme Reinhard s'éloigne sans trop de regrets, c'est qu'elle attend quelque compensation. En y songeant, elle regarde avec des yeux doublement ouverts ce qui se passe, ce qui va se passer surtout; et son résumé de la situation politique « autour » de Brumaire, la Constitution nouvelle, les nouveaux personnages, les consuls, tout cela est vu de trop près et trop bien pour que nous en voulions rien retrancher :

X

« Paris, 23 frimaire an VIII (14 décembre 1799).

La Constitution a enfin paru. Les consuls sont nommés et vont se mettre à l'œuvre sans plus tarder.

La retraite de Sieyès était prévue depuis plusieurs jours. Il a encore assisté hier soir à la délibération finale, dans laquelle il a été nommé président du Sénat à vie. Il a maintenant les mains liées et ne peut plus ambitionner autre chose ; aussi son acceptation contente tout le monde. Le repos lui sera salutaire et peut-être sa nouvelle dignité le guérira-t-elle de sa mauvaise humeur.

Au dernier moment, il fut jugé prudent de présenter la Constitution sans faire de nominations, afin de lui concilier tous ceux qui briguent une place, et le nombre en est grand. Le premier soin du gouvernement sera de faire les élections. Le sort de la patrie repose sur une seule tête. Que la Providence nous conserve Bonaparte ! Les penseurs et les politiciens comprendront le pourquoi des théories nouvelles, ils regretteront que la perversité des hommes n'ait pas permis de conserver la forme choisie, ils s'inquiéteront de voir dépendre d'une seule vie le bonheur de millions d'êtres... Pour moi, je me confie dans le génie de Bonaparte ; il ne nous manquera pas ! Il n'aurait pas traversé les mers comme par miracle, si le but de son existence devait être déjà atteint, si sa mission devait être ainsi terminée. »

Ici, fermons la « Correspondance », pour ouvrir le « Journal ». L'un et l'autre prennent le chemin d'Hambourg :

« ... Tous les partis cherchèrent à circonvenir le nouvel arrivant (Bonaparte). Gohier, président du Directoire, lui fit en grande pompe la première visite ; de tous les directeurs et ministres, Sieyès et Charles furent les seuls qui attendirent sa visite. Le héros, grisé par tant d'encens, déclara ne pas vouloir faire de démarches. De tous côtés on intervint, afin d'amener un rapprochement entre lui et Sieyès, dans la crainte de le voir lier partie avec Barras, ou prêter l'oreille aux

propositions des jacobins. Mais Bonaparte ne fut pas long à s'apercevoir qu'une entente avec un homme universellement méprisé, comme l'était Barras, ne serait pas approuvée par l'opinion publique et lui serait nuisible à lui-même. Talleyrand sut adroitement profiter de ces hésitations; il devint le pivot de toutes les intrigues et l'intermédiaire entre les hommes influents de tous les partis et le général; il démontra à celui-ci que le nom de Sieyès seul était synonyme de vertu et d'honneur, et qu'en l'ayant pour allié, on rallierait à sa cause tous les honnêtes gens. Le rapprochement se fit, et plus Talleyrand gagnait de terrain, plus la situation de mon mari devenait pénible. Sieyès l'évitait, ne répondait pas à ses questions, et un soir que Charles se plaignait de l'attitude que prenaient à son égard la plupart des membres du Directoire, il lui répondit : « Vous n'êtes pas fait pour ces intrigues. »

Mes lettres vous ont renseignée, et je me borne à dire que Talleyrand a été l'instigateur, Bonaparte le bras agissant. On peut diviser en deux catégories les partisans de Talleyrand : l'une se composait de coquins, son entourage habituel, et l'autre d'honnêtes gens mystifiés. Semonville a été la cheville ouvrière; il préfère, comme son maître, les chemins tortueux aux lignes droites; Rœderer, Boulay de la Meurthe servaient d'intermédiaires; Chazal, Gaudin, les favoris de Sieyès, étaient favorables au complot. Maret avait été rappelé de la campagne; le portefeuille des Relations extérieures lui était destiné, et Talleyrand se réservait celui des Finances. On croyait pouvoir compter sur une forte majorité au conseil des Cinq-Cents; les militaires attendaient un signe de Bonaparte, et le nerf de tout, l'argent, fourni par Callot et consorts, qui avaient ramassé des millions en Italie. Callot, accusé d'avoir puisé dans la caisse de l'armée, avança les fonds; il avait loué une maison à Saint-Cloud, où se réunirent

les meneurs du coup d'Etat pendant la journée du 19. Tout ceci fut vite divulgué.

La chute de Barras, l'union de Sieyès et de Bonaparte nous firent espérer une ère meilleure; mais l'entente fut de courte durée, car celui dont elle était l'œuvre travaillait à la détruire pour se rendre indispensable. Des créatures à lui entouraient les deux consuls et insinuaient à Sieyès qu'il devait user de fermeté vis-à-vis de son collègue, le contraindre à céder quand il y avait divergence d'opinions entre eux et même l'amener à reconnaître sa suprématie.

Comme le mot céder est banni du vocabulaire de Bonaparte et qu'il dit hautement haïr ceux qui veulent lui imposer des concessions, rien ne pouvait être plus dangereux pour Sieyès que de s'inspirer de tels avis, et l'antagonisme entre les deux caractères ne fut pas long à éclater. Le rusé prélat avait gain de cause; ses calculs perfides avaient porté leurs fruits et les deux consuls reconnurent la nécessité de le conserver comme trait d'union entre eux. Bonaparte savait ce qu'il pouvait en attendre; Sieyès s'imaginait naïvement trouver en Talleyrand un appui. Les Relations extérieures lui revenaient de droit, et ce changement fut annoncé tout de suite comme chose faite dans le salon de Mme de Staël.

Aucun de nos soi-disant amis ne nous en donna avis jusqu'au 27 au matin. Mon mari, outré des procédés dont il était victime, déclara vouloir rester passif et attendre sa révocation. Il travailla avec les consuls le 29 et présenta la liste des postes et des ministres disponibles sans y porter son nom. Sieyès, plus mal disposé que d'habitude, insista pour qu'on nommât sans plus tarder un titulaire au poste de Berlin; il n'ignorait pas que des questions personnelles faisaient désirer à Charles d'y aller pour me rapprocher de ma famille. L'intention de lui être hostile était manifeste;

aussi, au sortir de cette séance, mon mari se décida-t-il à écrire à Sieyès pour lui demander les raisons de l'animosité qu'il lui témoignait. Le lendemain, Sieyès le prit à part et lui dit ne rien comprendre à sa lettre; qu'il était toujours son ami et n'avait jamais cessé de l'être. « Vous avez des idées si drôles, si romanesques! ajouta-t-il; savez-vous ce que cela prouve? Cela prouve que vous êtes fait pour être ministre en Helvétie. » L'entrée de Bonaparte coupa court à l'entretien.

Maret vint dans la soirée notifier à mon mari sa nomination en Helvétie. Il ne voulut pas admettre qu'elle fût chose résolue depuis plusieurs jours et prétendit que Talleyrand avait hésité à accepter le portefeuille des Relations extérieures en disant : « Ce qui me désole, c'est de paraître dans une fausse position vis-à-vis de Reinhard. » A tout ceci mon mari ne voulut pas ajouter foi; mais il se réserva de n'accepter la mission qui lui était offerte qu'après une entrevue avec les deux consuls. L'accueil de Bonaparte fut excellent. Comme il prenait congé, le général lui dit encore : « Vous êtes nommé à une des ambassades les plus importantes et vous devez vous y considérer en même temps comme surveillant et comme commissaire du gouvernement près de la plus importante de nos armées. »

Charles trouva Sieyès comme toujours renfrogné et taciturne. « Que voulez-vous? malgré moi on vous a congédié, a-t-il dit; et si vous voulez d'autres renseignements, demandez-en à Talleyrand. » Notre successeur, par contre, fut des plus prévenants et nous engagea à ne pas hâter notre sortie du ministère. Nous n'en avons rien fait et avons quitté le grand hôtel le 4 frimaire, heureux d'échapper aux intrigues qui nous enserraient.

Il me reste à retracer brièvement les événements des deux derniers mois, qui ne sont point sans importance.

Nous avons assisté, en simples spectateurs, à ce conflit de passions fiévreuses, à ces luttes de partis sans cohésion. La situation de la France est telle, maintenant, que si Bonaparte voulait gouverner d'une façon encore plus arbitraire et despotique, ceux mêmes qui portent encore dans leur cœur l'amour de la liberté considéreraient comme un acte de haute trahison toute tentative d'opposition. La nation épuisée est entre ses mains. Sa chute ramènerait la royauté et, jusqu'à son rétablissement, le pays serait en proie à l'anarchie. Bonaparte seul est capable de tirer de l'abîme ce qu'on appelle la République française. Si son pouvoir est sans limites, c'est que c'est nécessaire et que le partage n'est pas possible. L'avenir de la France repose uniquement sur sa tête et ceux qui veulent entrer en lutte contre lui seront brisés.

Après le 18 brumaire, tout était à organiser, et Sieyès ne mettait point en doute l'acceptation de la constitution élaborée depuis cinq ans; il la présenta sans aucune appréhension. Elle comportait deux consuls, — dont l'un détiendrait le pouvoir militaire, l'autre le pouvoir administratif, — qui à eux deux formeraient le gouvernement; un grand Electeur planerait au-dessus d'eux, n'ayant aucune attribution distincte, et donnerait à tous les actes du pouvoir la sanction suprême.

Cette situation devait être réservée à un homme sans passions, que ses aptitudes et ses facultés ne pousseraient ni à l'initiative ni à l'action. Sieyès avait en vue Rœderer ou Boulay de la Meurthe : l'un et l'autre eussent convenu à ce rôle effacé et discret. Mais Bonaparte n'entendait se soumettre à aucun contrôle, quel qu'il fût.

Quand on en vint à examiner ce projet de constitution et que la discussion porta sur les motifs pouvant amener la destitution du grand Electeur, le général biffa le paragraphe d'un trait de plume. « Ah! se serait

beau, dit-il ; nous en aurions un autre tous les huit jours ! » Et lorsqu'on débattit les autres attributions réservées à ce haut fonctionnaire, telles que les nominations qu'il aurait à sanctionner, sans avoir à proposer leurs titulaires, il s'écria : « Mais il n'aurait donc rien à faire ! Cela ne va pas ! il faut concentrer le pouvoir ! » Et un second trait de plume supprima l'article.

Sieyès devint pâle de colère. Il sentit que son autorité n'existait plus. Le vide se fit autour de lui. Chazal, Gaudin, Chenier se tournèrent vers le soleil levant; même Boulay de la Meurthe, qui jusque-là avait été son partisan dévoué, se retourna contre lui et lui reprocha les derniers actes qu'il lui avait dictés. L'ex-abbé fut abandonné de tous; il continua néanmoins à s'illusionner sur les intentions de Talleyrand à son égard. Ne pouvant se résigner à figurer au second rang, Sieyès chercha à se créer une situation à la tête du corps législatif. Maître du pouvoir, Bonaparte régla les attributions du Premier Consul selon ses convenances et transforma la constitution à son gré. Elle fut enfin proclamée. Les journaux publièrent le nombre des adhérents, les registres furent fermés et brûlés. La nation avait prononcé et le grand consul était libre de gouverner à sa guise.

La nomination de Cambacérès fut approuvée. Le choix de cet homme connu et estimé étonna ceux qui supposaient que Bonaparte ne s'entourerait que de nullités. Le caractère de Cambacérès, dépourvu de la volonté et de l'énergie que redoutait le Premier Consul, lui offrait toute sécurité : jouir tranquillement est sa devise. Il sera fidèle à ses amis, à ses opinions s'il peut le faire sans peine; il restera passif à la moindre difficulté; il laissera faire sans rien tenter, car il tient avant tout à son repos et à son bien-être. Jamais il ne se départ d'un calme solennel, il s'incline devant ce qu'il ne peut empêcher, et, la tempête passée, il s'ef-

force de réparer les avaries ; et il montre en cela une ténacité peu habituelle au caractère français. Je suis persuadée que Cambacérès pourrait vivre pendant un siècle à côté de Bonaparte sans lui adresser un mot vif ou peu courtois. Le Brun remplit le rôle du Saint-Esprit et il n'y a rien à dire sur son compte.

Les autorités désignées, la machine gouvernementale eût dû fonctionner : ce qui restait des libertés politiques était attribué au Tribunat, sur lequel tous les yeux étaient fixés, et il n'eût dû commettre aucun faux mouvement. Malheureusement l'esprit de parti le divisait, et Sieyès a fait la faute de vouloir profiter de ces dissensions.

Le Sénat, le Tribunat et le Corps législatif étaient considérés par Bonaparte comme des jouets inoffensifs, avec lesquels des enfants bien élevés peuvent s'amuser, en laissant à lui seul le soin de pourvoir aux choses sérieuses. L'idée ne lui vint pas que des enfants disciplinés ne s'en contenteraient pas ; il croyait leur avoir suffisamment coupé les ailes pour leur ôter toute envie de s'en servir. Les intentions de Sieyès étaient autres et il s'obstinait à voir dans Bonaparte un auxiliaire que le parti modéré saurait contenir à volonté. La motion de Benjamin Constant hâta les événements (1). La colère du Premier Consul ne connut plus de bornes ; il jura qu'il aurait raison de toutes les résistances. Il voulut prendre des mesures draconiennes, annuler les dernières élections pour éliminer les partisans de Sieyès de toutes les chambres. La nouvelle s'en était répandue et l'émoi était général. La crainte qu'éveillait la colère de Bonaparte prouve à quel point le peuple avait fait litière de toute idée de liberté.

Je n'oublierai jamais le dîner que nous donnâmes le jour où le départ de Sieyès fut connu. Il y avait douze

(1) Que le Tribunat eût tout loisir pour examiner, corriger les lois que lui enverraient les consuls.

à quinze convives, des fonctionnaires, plusieurs grands parleurs, un général entre autres, qui s'exprimait avec aplomb et avait dit à maintes reprises qu'il serait le moderne Brutus, si le héros voulait attirer à lui tout le pouvoir. Tous tremblaient. On parlait de choses indifférentes avec précaution ; on chuchotait tout bas que Sieyès n'était pas à la campagne, mais avait été transféré à Ham, et cela d'un air dégagé, afin que le voisin ne pût pas supposer qu'on portait intérêt au prisonnier. Ce fut un repas tragi-comique. Bourgoing, Maret et d'autres favoris de Talleyrand s'étaient excusés au dernier moment, car mon mari était toujours tenu pour suspect.

Le bruit de nombreuses arrestations circulait le lendemain dans Paris, ainsi que des détails sur la façon dont le Premier Consul s'était débarrassé de son ancien collègue. Il le fit venir, raconte-t-on, et lui dit : « Citoyen, votre maison sert de rendez-vous à tous les mécontents. Aucun gouvernement ne le tolérerait et vous ferez bien de vous retirer pour quelque temps à la campagne. Je vous préviens, d'ailleurs, que, pendant votre absence, il pourra se produire des changements dans les pouvoirs publics. » Sieyès s'inclina et partit ; il ne lui restait pas d'autre parti à prendre, abandonné comme il l'était de tous ses partisans.

L'apaisement se fit comme par enchantement. Les journaux vantèrent la clémence, l'esprit de justice du Premier Consul, qui n'avait rien tant à cœur que de faire respecter la constitution. Peu après, Sieyès fut engagé à revenir, par l'entremise de ses amis, ainsi que Mme de Staël, qui tout à coup avait jugé l'air de la campagne indispensable à sa santé.

Je ne me serais pas appesantie sur ces événements et je ne vous aurais pas tracé un tableau fidèle du chaos dans lequel on se débattait, s'il n'avait pû avoir un contre-coup sur notre destinée. Le départ de mon mari

fut reculé sous différents prétextes, et sa mise en disponibilité était décidée au moment où Sieyès fut congédié. D'autre part, l'animosité de Talleyrand contre lui s'était accrue. Plusieurs corespondances particulières d'agents à l'étranger étaient arrivées au ministère des Relations extérieures après le changement du titulaire. Elles furent ouvertes par Talleyrand et le renseignèrent sur l'opinion peu flatteuse dont il était l'objet. De là le rappel de Grouvelle (1) et d'autres fonctionnaires; Charles eût partagé leur sort si une voix puissante ne s'était élevée en faveur de son maintien.

J'aborde ce sujet à contre-cœur, et, dans ce qui va suivre, je vous prie de ne voir que l'exposé de mes vues personnelles.

Bonaparte est un grand homme, un homme unique. Je suis persuadée que lui seul peut sauver la France de l'avilissement dans lequel elle est tombée, et ma confiance en sa fortune est telle que, si la guerre éclatait, même dans la situation actuelle, je tremblerais pour l'humanité, mais pas pour Bonaparte ni pour la France. Je ne voudrais pas perdre cette foi en sa destinée, car que me resterait-il? Si le héros peut maintenir la paix ou s'il la rétablit après une campagne victorieuse, le pays renaîtra prospère et heureux entre ses mains, et c'est ce qui arrivera; car, pour Bonaparte, il n'y a pas d'insuccès! Je ne puis songer sans effroi à ce qui adviendrait si cet homme prédestiné venait à survivre à son étoile. Pour être grand dans l'adversité, il faut être vertueux et croire à la vertu; or, tel n'est pas le cas de Bonaparte; il tient en mépris l'humanité!... »



L'admiration que Mme Reinhard professait pour le tout-puissant Bonaparte s'arrêtait net quand il s'agis-

(1) Ministre de France en Danemark.

sait de sa femme. Les allures de créole évaporée de Joséphine Tascher de la Pagerie choquaient étrangement la pudique et placide Hambourgeoise qu'était Christine Reimarus. Dès le premier moment, elle la toise, la déshabille et la juge :

« Mme Bonaparte n'est pas le digne pendant de son mari, et il est pénible de voir deux êtres si dissemblables rivés l'un à l'autre. Quoique, par ses toilettes et le raffinement de ses manières, elle veuille s'élever au-dessus de la multitude, on sent l'effort, et tout ce qu'on sait de ses mœurs ne parle en faveur ni de son esprit ni de son cœur. »

Cependant, le jugement s'adoucit un peu en faveur de l'épouse du Premier Consul :

XI

« Paris, 23 frimaire an VIII (14 décembre 1799).

Les réceptions de Mme Bonaparte sont très suivies ; nous y sommes allés l'autre soir. Elle habite au Luxembourg l'ancien appartement de Moulin, et le Premier Consul occupe l'étage au-dessous où était Gohier. Les chambres n'avaient pas subi de transformations lors de ma première visite, mais cette fois-ci tout était changé, rien ne rappelait plus le genre de l'austère Moulin. L'ameublement était d'une élégance raffinée, et l'on admirait surtout, dans le dernier salon, une magnifique table à thé ; elle était placée au milieu de la salle, et vingt personnes pouvaient prendre place autour. Une colonne en bois doré s'élevait au milieu d'un dessus en marbre et supportait un vase rempli des fleurs les plus rares. Inutile de dire que Mme Bonaparte fait mieux les honneurs que ne faisait Mme Moulin, et l'esthétique a certainement gagné au 18 Brumaire. »

Le temps devait encore accentuer ce retour d'esprit favorable à Joséphine ; en 1801, on fréquente très bien celle qui est toute-puissante sur le cœur du général tout-puissant ; et c'est la requête à la main que l'on se rend chez elle :

XII

« Paris, 29 vendémiaire an X (21 octobre 1801).

Je suis allée avant-hier à la Malmaison, Mme Bonaparte m'ayant fait savoir qu'elle me recevrait quand je pourrais y venir. Je fus de suite introduite et je trouvai quelques autres visiteurs réunis au salon. Mme Bonaparte m'accueillit avec beaucoup d'amabilité, et lorsqu'elle m'interrogea sur nos projets, je saisis l'occasion pour lui dire qu'ils dépendaient du Premier Consul et que je lui serais reconnaissante si, grâce à son concours, notre séjour à Paris ne se prolongeait pas. Elle me parla de la difficulté de donner des postes à tous ceux qui y avaient droit ; elle nomma Londres, Saint-Pétersbourg ; sur quoi je répondis que mon mari ne visait pas si haut et que Copenhague était l'objet de ses désirs. Elle me promit son intervention auprès de Bonaparte et l'arrivée de Fouché mit fin à notre entretien. Mme Bonaparte nous proposa d'aller au jardin pour voir des plantes rares venues de toutes les parties du monde et dont elle possède la plus belle collection qu'on puisse voir ; en prenant congé d'elle, je lui rappelai ma requête. »

Généralement les femmes ne sont pas indulgentes les unes pour les autres. Il était assez vraisemblable que le genre de Joséphine choquant, fort justement d'ailleurs, Mme Reinhard, les habituées de son cercle tomberaient sous le même anathème. Voici le petit portrait, griffonné d'un joli coup d'ongle rose, de la reine du Directoire :

« Mme Tallien fait toujours sensation. Elle a une belle tête; mais elle est forte, et, lorsqu'elle est en société, la peine qu'elle se donne pour dissimuler une grossesse fort avancée rend son apparence guindée et disgracieuse. Il faut pourtant lui savoir gré de ce dernier vestige de décence. »

Nous avons vu que Mme de Staël n'était pas non plus fort bien en cour ; mais celle-là c'était une rivale directe, et le ministère des Relations extérieures formait l'enjeu. Mme Reinhard se méfiait et, dès la première heure de la partie, elle s'était tenue sur la réserve :

XIII

« Paris, 27 brumaire an VIII (18 novembre 1799).

La dernière réunion chez moi a été fort brillante, sans présenter l'intérêt de la précédente. Mme de Staël se fait remarquer partout où elle se montre ; elle tournait comme une toupie autour des personnes marquantes. Elle avait entrepris mon mari ; mais il lui opposa sa mine de ministre et elle renonça à le faire parler ; elle se dirigea d'un autre côté : Chazal, Boulay de la Meurthe, Chabot furent plus maniables. Elle m'accabla de compliments, prétendit que nous étions faites pour nous comprendre et que nous devions nous lier d'amitié. Je suis sensible à la bonne opinion qu'elle a de moi, mais elle ne m'est pas sympathique, quoique les charmes de son esprit et de sa conversation soient incontestables. »

Paroles sensées, et d'une âme loyale ; il y avait même quelque mérite à formuler soi-même une opinion aussi désintéressée. En somme, Mme Reinhard n'est pas trop méchante langue, et ce n'est pas de sa faute si les personnes de son sexe, dans la société directoriale

ou consulaire, manquent de voile pour dissimuler leurs faiblesses et... leurs attraits. Mme Leclerc, Pauline Bonaparte, *Paulette*, lui apparaît pour la première fois dans l'été de 1798, à Florence, où Reinhard est ministre auprès du grand-duc. Le souvenir en est joli et nullement enfiellé. Comme elle est ressemblante, cette miniature d'enfant gâté, de femme désœuvrée, volontaire et fantasque! Je ne retranche rien à cette petite épître qui dut amuser sans doute, mais étrangement surprendre aussi l'austère Mme Reimarus, en ses béguins de luthérienne, sous les brouillards de l'Elbe, loin, bien loin des ondes ensoleillées de l'Arno.

XIV

« Florence, 14 fructidor an VI (31 août 1798).

Tous mes instants étaient pris et consacrés à Mme Leclerc, sœur de Bonaparte, arrivée ici inopinément. Elle est jeune, jolie, très naturelle, gaie et bon enfant. Elle aime à s'amuser, à parler toilette, et les modes nouvelles ont pour elle une importance extrême. Elle a laissé son mari et son enfant à Milan, voyage avec son beau-frère, et elle est venue à Florence en quête de divertissements. J'ai cherché, en vain, une femme élégante avec laquelle je pusse la mettre en rapport, et j'y ai suppléé en invitant les diplomates les plus empressés auprès des dames. Mon choix s'est porté de préférence sur les légations espagnole et cisalpine. Dans la première journée, nous l'avions menée voir les curiosités de la ville : sa jolie tournure, l'animation avec laquelle elle parle, l'ont fait de suite remarquer, de sorte qu'un cercle compact nous enserrait partout où nous nous montrions avec elle.

Le lendemain, Pétrarchi (1) a donné une fête à la

(1) Chargé d'affaires de la république cisalpine.

belle voyageuse. La nouvelle officielle du débarquement de Bonaparte à Alexandrie (2) nous était parvenue dans la matinée. L'amphitryon a levé son verre rempli de vin de Chypre en l'honneur du héros, exprimant l'espoir que bientôt, grâce à lui, ce serait un vin français ; mais il ajouta que pour boire à la santé de sa séduisante sœur, c'était à Cythère qu'il fallait aller chercher le jus de la vigne. Kerner ne tarissait pas en compliments ; il obtint un tour de valse, et lorsque je ramenai Mme Leclerc à son hôtel, elle m'assura être on ne peut plus charmée de son séjour à Florence. »

Demeurons-en là. Ces silhouettes prouveront que le crayon de Mme Reinhard sait garder une allure féminine, ce qui fait sa grâce et lui donne son charme. Elle l'avait déjà laissé deviner dans sa peinture d'un coup d'Etat ; en ne parlant pas politique, elle nous semble encore plus aimable, mais elle est, dans les deux cas, instructive : pour décrire le 18 Brumaire ou croquer du bout de sa plume les traits charmants qui gravitent autour du masque impassible de l'ambitieux vainqueur.

(2) L'armée française avait débarqué le 13 messidor (1er juillet). La prise d'Alexandrie eut lieu le lendemain.

GEOFFROY DE GRANDMAISON.

L'ABSENT

(*Suite et fin*)

V

Mme Lemineur en arriva bien vite à ses fins.

Martine et Cœlina rivalisaient d'ardeur. Une grande chambre, vacante depuis des années, fut ouverte; des rideaux furent pendus aux fenêtres, et, les housses de toile enlevées de dessus les meubles, on n'oublia pas de fixer entre le cadre et la glace, sur la cheminée, un buis du dernier dimanche des Rameaux...

Solange était attendue.

Quand elle se présenta, suivie d'une servante portant tout son bagage, Mme Lemineur vint en personne au-devant d'elle et lui souhaita joyeusement la bienvenue en l'embrassant dès le seuil.

Le premier soir, toute la vieille demeure fut en fête; mais alors, et pendant quelques jours ensuite, la jeune fille resta plutôt songeuse. A ce moment précis, dans sa vie, c'était comme la bifurcation d'un chemin à travers la campagne. N'avait-elle pas passé droit devant un sentier dont la perspective pourtant lui souriait, dont elle avait, non sans complaisance, scruté attentivement l'horizon? Maintenant une autre route s'offrait à elle, il fallait tenter une nouvelle aventure. M. Marebois, elle le savait bien, avait quitté définitivement Nevers; une dernière entrevue qu'il sollicitait

lui avait été refusée; il ne reviendrait jamais plus!... Et Solange frissonnait, elle éprouvait une invincible crainte.

Puis le confort de la maison, les distractions du changement, le nouveau genre de vie — surtout l'enveloppante affection que lui témoigna son hôtesse — la gagnèrent peu à peu. Mme Lemineur l'adoptait; elle l'appelait déjà sa fille, elle voulait l'avoir continuellement à son côté. Et bientôt d'ailleurs, entre les deux femmes, sembla se glisser comme une ombre amie. Victor, pouvait-on croire, reprenait sa place au logis!... Il était présent pour quelques heures d'illusion; il était de retour, en rêve, et, pendant les longues soirées, il n'était question que des particularités de son caractère ou des hauts faits de son adolescence. Des anecdotes de son âge le plus tendre vinrent à leur tour, ses prouesses d'enfant — dont la veuve illustrait les interminables récits en exposant tous les portraits du jeune homme.

— Je ne me rappelle plus, disait parfois Solange; est-il très ressemblant?

— Il est bien mieux en réalité!

Le souvenir de l'absent se retrouvait à chaque pas, dans chaque encoignure des chambres; au dehors, il semblait se lever des pavés même du chemin. En course à travers la ville, en visite chez les pauvres, les traits nouveaux s'ajoutaient aux vieilles histoires, les détails se précisaient peu à peu. Soutenue par Solange et le pas trébuchant sur les dalles disjointes, Mme Lemineur racontait combien de fois elle avait descendu cette rue des Belles-Lunettes en donnant la main à Victor. Celui-ci également l'avait accompagnée rue des Pâtis, place Saint-Nicolas, le long du Quai-de-Loire, au bord de la Nièvre, dans les quartiers misérables aux ruelles sombres, aux ruisseaux fétides! Et la vieille dame, traversant ces mêmes parages, remémorait les

pérégrinations de jadis en s'appuyant plus lourdement sur le bras de son amie. D'ailleurs, ici, et là, presque partout, chez le jardinier Bigarnet, chez le savetier Philbert, on parlait encore du jeune homme, on demandait régulièrement de ses nouvelles. De plus, la mère Million eut un jour un éclair de divination dans ses yeux troubles. Les deux visiteuses l'ayant prise par surprise, elle s'agitait, éperdue à travers la chambre, à la recherche des meilleurs sièges; et comme Solange, voulant lui venir en aide, la retenait d'un geste de charité, aussitôt, des larmes d'attendrissement coulant sur ses joues, la vieille mendiante s'exclama :

— Oh! la belle, la bonne demoiselle! Une vraie femme pour M. Victor!...

Mme Lemineur avait souri, mais, après son départ, la mère Million fut bien étonnée en trouvant, glissée dans sa main, une pièce d'or à la place de l'aumône attendue.

D'ailleurs, les allusions se multipliaient de jour en jour. Souvent Mme Lemineur pensait tout haut ou bien elle se laissait trahir tour à tour par ses espérances et ses craintes, auxquelles, d'un autre côté, s'ajoutaient les perpétuelles naïvetés de Mme Daguerre et les propos médisants des voisins. Solange, sans en rien laisser voir à personne, réfléchissait quelquefois. Certes, elle croyait bien pourtant avoir oublié Victor. Depuis longtemps, se disait-elle, leur camaraderie d'enfants n'était plus : ils se rencontraient de loin en loin, échangeaient de rares paroles; puis le jeune homme était parti sans qu'elle s'en affectât, un an s'était écoulé, ils étaient devenus étrangers l'un à l'autre... Et maintenant, néanmoins, elle se souvenait! Mme Lemineur prenait soin de lui rappeler certaines de leurs entrevues de jadis, un tour de valse à travers le salon, une conversation chuchotée, une plaisanterie dont ils avaient ri tous les deux, un mot ou un regard qui l'avait fait

rougir — et peu à peu, à l'oreille de la jeune fille, une voix disait en réplique : « C'est vrai! oui, c'est vrai! » et une émotion naissait, un trouble grandissait en elle, à mesure que se ravivait sa mémoire...

Et désormais, en conséquence, elle participait aux anxiétés et aux joies de la mère de Victor; elle attendait l'heure de la poste aux côtés de cette dernière, s'énervait avec elle, dès le moindre retard.

Dans l'antique demeure, si calme, l'arrivée du courrier était, en effet, l'événement de chaque jour. Impatiente, Mme Lemineur s'embusquait longtemps d'avance derrière les vitres; elle se penchait, épiait d'un coup d'œil circulaire l'ancienne place Ducale sur toute son étendue. Enfin, un pas bien connu s'approchait, la sonnette tintait bruyamment. C'était alors un tumulte; à la cuisine on offrait un verre de vin au facteur, puis, la lettre remise, — ses mains tremblantes et ses lunettes mal assurées, — la veuve était émue rien qu'à reconnaître l'écriture de l'adresse, rien qu'à déchirer l'enveloppe, à déplier les feuillets. Proche, Solange restait très tranquille, mais, sans trop savoir pourquoi, se sentait elle-même intéressée. Elle étudiait les changements d'expression qui se succédaient sur les traits de sa vieille amie, le cœur inquiet, parfois, à certaines de ses rides, parfois heureuse si son regard souriait — et un jour, à une exclamation soudaine de la bonne dame, au milieu d'une page, elle se dressa, subitement pâlie, perdit contenance au point d'interroger :

— Qu'y a-t-il?

— Ma chère enfant! Victor sera bientôt de retour!...

Et, le souffle haletant, Mme Lemineur lut à haute voix.

Sans fixer de date, Victor, en effet, annonçait sa prochaine arrivée. Il dépeignait le plaisir qu'il attendait à se retrouver chez lui; il formait des projets, de-

mandait des nouvelles de chacun à Nevers, puis, se laissant reprendre par ce qui l'entourait, l'atmosphère même de sa vie, il contait l'emploi de son temps avec verve, pour conclure ensuite par ses baisers les plus tendres — un reste d'enfantillage — et des câlineries de fils unique de quoi ravir sa mère...

Absorbée, Solange écoutait. Ces lettres tant attendues lui avaient toujours paru grosses de mystère et jusqu'alors elle n'en avait jamais connu que le froissement du papier entre les doigts de la veuve, la marque du timbre aperçue dans un coin ou des lignes croisées en inextricables pattes de mouches... Elle écoutait, elle songeait : c'était donc ainsi qu'il écrivait, avec toute son affection, tout son cœur!... Et alors, dans le silence qui suivit, elle imagina d'autres lettres, encore plus tendres, des lettres d'amour qui lui seraient adressées et qu'elle aussi, certes, frénétique d'impatience, recevrait avec de semblables transports.

Ainsi, pendant une minute, elle rêva, la tête basse qu'elle releva bientôt après, avec un sourire, et, devant elle, toute surprise, elle vit Mme Lemineur toujours plongée dans sa lecture, cette fois à voix basse, et laissant couler ses larmes jusque sur ses mains.

— Mais, madame... ce sont de bonnes nouvelles... dit Solange.

La veuve se retourna.

— Oui, n'est-ce pas? ce sont de bonnes nouvelles... et je devrais être heureuse, répondit-elle en essuyant ses yeux; et je n'y puis rien, et malgré tout je suis inquiète... Depuis que cette lettre est partie, un jour, deux jours se sont écoulés; or, pendant ce temps, qu'a-t-il fait? en ce moment même, que fait-il?... Il semble joyeux, assurez-vous, il paraît bien portant; cependant qui sait s'il ne me trompe pas pour m'épargner du souci, ou, s'il dit vrai, si tout dès maintenant n'a pas déjà changé?... Une fois, il y a longtemps, anxieuse

sans savoir pourquoi, j'ai télégraphié. Le soir, une dépêche m'arrivait aussitôt en réponse, une longue dépêche affectueuse, pour me tranquilliser. A peine pourtant mon angoisse s'est-elle calmée; Victor allait bien, m'affirmait-il, mais depuis lors tant de minutes s'étaient écoulées, mais l'heure suivante, le lendemain... Et c'est pourquoi, voyez-vous, ma chère enfant, dans ma faiblesse, dans ma misère, je crois que mon fils ne m'a jamais écrit sans que je pleure, même sur sa meilleure lettre!

La jeune fille se pencha vers sa vieille amie. Elle cherchait à la consoler. Ainsi qu'il l'annonçait, Victor serait bientôt de retour, disait-elle; pour le peu de temps qui restait d'ici là, à quoi servait de se tourmenter? Mme Lemineur murmurait : « Oui, mon enfant, ma chère enfant... » sa tête hochant encore d'un air incrédule. Solange voulait la convaincre; elle redoublait d'ardeur, allant, dans son zèle, jusqu'à prendre sa part des espérances qu'elle s'efforçait de raviver. Il ferait bon vivre, répétait-elle, on serait heureux! Et, finalement, les deux femmes échangèrent un sourire : n'avaient-elles pas foi en toutes les promesses, ne croyaient-elles pas à toutes les bonnes nouvelles?... « Un peu de patience, » disait la veuve, tandis qu'en écho de sa voix éraillée, chevrotante, une voix fraîche, limpide et douce comme venant du fond du rêve, reprenait dans un long soupir :

— Un peu de patience.

VI

Mme Daguerre était venue à plusieurs reprises réclamer sa fille. Toujours avec le même geste de ses larges mains gantées de laine, sa voix toujours haussée au même ton suraigu :

— Nous abusons, ma chère amie! s'écriait-elle; je

crois vraiment que nous abusons de votre hospitalité!

Mme Lemineur lui répondant que c'était elle, au contraire, qui devait s'excuser de garder Solange aussi longtemps, leurs deux courtoisies se disputaient là-dessus et bientôt un sursis d'encore quelques jours était accordé de la meilleure grâce du monde.

Alors Mme Daguerre interrogeait timidement :

— Et M. Victor?

Mme Lemineur triomphait.

— Victor annonce son retour dans chacune de ses lettres! répliquait-elle; jamais, jusqu'à présent, il n'en avait parlé avec tant d'assurance!

Il n'en fallait pas davantage entre les deux vieilles amies. Elles chuchotaient quelques mots, échangeaient un clignement d'œil, puis se quittaient satisfaites, — et, toute la soirée, dame Guillaumette, au coin du feu, faisait part à sa fille Rosalie de ses espérances et de ses illusions.

Un mois s'était écoulé depuis que Solange avait quitté la petite maison de la rue Adam-Billault. Quand elle y retournait en visite, les chambres déjà lui paraissaient trop étroites, les plafonds bas lui pesaient sur le front; elle se sentait en exil, elle devenait étrangère chez elle! Des changements survenaient dans son caractère, provoquaient des froissements lorsqu'elle se retrouvait entre sa mère et sa sœur, de sorte que son séjour au dehors se prolongeait sans qu'elle éprouvât ni regret ni déplaisir, tandis que, mettant chaque instant à profit, Mme Lemineur atteignait progressivement son but. Ne formait-elle pas à ses habitudes, ne façonnait-elle pas autant qu'elle pouvait au goût de son fils sa future bru? Et la jeune fille, auprès d'elle, vivait en sécurité complète, loin de toute influence capable de soustraire son cœur à la destinée qui, préparée de longue main, approchait chaque jour.

L'arrivée de Victor serait, sans doute, le moment

décisif! Déjà les préparatifs s'activaient en vue de l'événement et les effets les plus inattendus n'avaient pas d'autre cause. Du haut en bas de la maison, on battait les tapis, on secouait les tentures; à la cuisine, Martine et Cœlina fourbissaient leurs cuivres, tout devant être astiqué et reluire « pour le retour de M. Victor »! Même, afin peut-être de combler le vide des derniers jours d'attente, Mme Lemineur eut l'idée d'une revision minutieuse des armoires. Solange, perchée sur une échelle, l'aidait de son mieux. Il fallait contrôler chaque douzaine de nappes et de serviettes, déplier les lourds draps de toile jaunâtre, filée par quelque aïeule du temps où la quenouille était encore en faveur, consolider les piles chancelantes et compter, dresser l'inventaire. Parfois, la veuve interrompait la besogne; ses longues mains sèches palpaient machinalement le linge...

— Tout cela, disait-elle, pensive, ce n'est pas pour moi, c'est pour mon fils! Il ne manquera de rien dans son ménage...

Solange percevait-elle la portée de ces paroles? Comprenait-elle leur intention et celle des remarques incidentes qui suivaient, des réflexions à moitié parlées seulement, des insinuations plus ou moins directes et qui, toutes, tendaient invariablement au même but? Elle ne répondait rien, elle restait songeuse, Souvent, le soir, elle s'attardait à l'écart, si possible dans l'embrasure d'une croisée, et ses regards erraient longuement à travers l'ancienne place jusqu'à la grande façade rougeâtre du vieux Palais Ducal, où, dans l'ombre, peu à peu, s'effaçaient les bas-reliefs de Jean Goujon sur le fronton des portes, à l'encorbellement des fenêtres... Mme Lemineur l'observait; pour elle, ces rêveries muettes, ces méditations solitaires, étaient autant de symptômes qu'elle se plaisait à interpréter, non sans raison, comme favorables à ses vœux. L'es-

poir l'enhardit. Elle voulut allumer, aux reflets de ses richesses, une étincelle de convoitise dans les yeux de Solange, et, ouvrant largement les portes, elle produisit au jour tous les trésors de la maison. Après les armoires, on passa donc aux deux grands buffets de la salle à manger. Là, c'était, sur les rayons, un service complet de faïence « vieux Nevers » dont la jeune fille dut manier respectueusement chaque pièce tandis que la bonne dame en prononçait l'éloge. Les formes étaient pansues, les colorations vives. On voyait des fleurs se nouer en arabesques, des feuillages vriller en bordure autour d'un minuscule paysage de Loire où le fleuve, tel qu'il coule en bas du quai, sous le pont, portait un drôle de petit bachot avec un marinier pompadour, peinant de toutes ses forces sur les rames. Ce sujet, avec l'encadrement, était reproduit sur le ventre boursouflé des énormes soupières, sur les couvercles en dôme des vastes légumiers; il se répétait au flanc des terrines, au bord des plats, dans les soucoupes, au fond des tasses, et se multipliait jusqu'au vertige, jusqu'au cauchemar, en plein milieu de quarante douzaines d'assiettes, lesquelles, depuis le temps du duc de Gonzague, n'avaient jamais servi...

— Il n'y a pas une pareille collection dans toute la ville! s'exclamait la veuve. Le conservateur du musée de céramique m'en offrait dix mille francs!

Ensuite vint le tour de larges cartons poudreux qui, pendant des années, n'avaient pas été ouverts une seule fois. On en renversait le contenu sur la table. Pêle-mêle broderies et rubans s'amassaient parmi la défroque complète des modes passées, enveloppée de papier de soie et liée de faveurs. Prêtant toujours son aide, Solange recevait en récompense tantôt une écharpe de soie, tantôt un mouchoir de dentelle, dont, préalablement, Mme Lemineur lui contait toute l'histoire. La vieille dame devenait en effet de plus en plus

jaseuse. Elle retrouvait des souvenirs épars dans les reliques; elle souriait, ou bien, les yeux baissés, elle poussait un soupir. La layette de Victor, soigneusement conservée, l'attendrissait; un grand cachemire des Indes, serré tout près, la reporta, non sans amertume, au temps où la corbeille de noce offrait à ses regards de fiancée des éblouissements. Ce qu'elle en avait dû rabattre de ses rêves, de ses espérances! Ce qu'elle avait souffert auprès de son mari!... D'un geste brusque, elle repoussa le châle au fond du carton, et, se tournant vers sa compagne :

— Vous, du moins, ma chère fille, dit-elle avec assurance, vous aurez le bonheur en partage!

Ensuite, il fallut aussi passer l'inspection des bijoux. Une caisse de grandeur moyenne les contenait tous : les bracelets en cheveux tressés, avec une miniature sur émail pour fermoir, les médaillons gardant des boucles sous verre, les camées montés en broche et les larges bagues à chaton... Les deux femmes se penchaient, la jeune fille plus attentive qu'elle n'avait été jusqu'alors, un rayon dans les yeux, un peu de couleur sur les joues. Mme Lemineur furetait. Elle écarta les écrins, les lourdes chaînes enroulées, choisit une minuscule boîte et l'ouvrit. Un mince anneau d'or portant une perle rosée brillait sur le lit de coton.

La veuve s'avança :

— C'est un petit présent que je vous destine.

— A moi, madame?

Presque incrédule, Solange ne put retenir cette exclamation. Elle n'avait jamais possédé le moindre bijou; la perle rosée éblouissait ses regards à l'égal d'un diadème!... Et, toute rougissante, elle venait au-devant du geste de sa vieille amie, la main déjà tendue, quand, subitement, elle s'arrêta. Le présent lui semblait trop beau! Elle ne méritait pas une pareille aubaine! Un moment, une invincible contrainte la retint.

— Mais, madame, balbutia-t-elle, je ne sais vraiment si je dois accepter...

— Acceptez comme c'est offert, de bon cœur.

— Cependant...

Mme Lemineur insista, pour ensuite se laisser convaincre. Alors, emportée par son rêve, elle hocha la tête, un sourire passa sur ses lèvres flétries...

— Oui, je comprends, ma fille, et je crois que vous avez raison, murmura-t-elle. La bague, dès maintenant, vous appartient; mais attendons un peu, n'usurpons aucun privilège : c'est au fiancé de passer l'anneau au doigt de la fiancée.

VII

Solange se hâtait. Elle s'était attardée en visite chez sa mère, ou plutôt dame Guillaumette et Rosalie l'avaient retenue presque contre sa volonté. Il avait fallu tout leur conter par le menu : l'arrivée de Victor attendue de jour en jour, les préparatifs, les vases déjà garnis de fleurs dans la chambre du jeune homme, l'encre renouvelée dans son écritoire, et, aux heures de soleil, les croisées larges ouvertes au grand air et à la lumière... Maintenant, il faisait presque nuit, un peu de pluie se mêlait aux rafales du vent de Loire, et Solange suivait le trottoir tout contre les murs, le long de la rue Adam-Billault.

Jamais encore, peut-être, autant qu'en ce moment, elle n'avait, à un tel point, partagé les espérances des siens. Elle ne voyait plus rien d'exagéré dans les conjectures de dame Guillaumette, elle répondait volontiers au sourire significatif et ravi de sa sœur Rosalie! Et, activant sa course, elle la berçait comme d'un rythme en répétant un nom, un seul, toujours le même : Victor! Victor! tandis que dans le froid, sous l'ondée, une ombre bien connue passait devant elle, se précisait

de plus en plus, si bien que, baissant les yeux dans la crainte de rencontrer son regard, elle n'échappait pas au sourire de ses lèvres.

Pourtant, lorsque, de son pas vif, elle atteignit l'ancienne place Ducale, approcha de la vieille maison grise, elle ne put se défendre d'un mouvement d'inquiétude. La façade se dressait sans nulle part de lumière; les fenêtres béaient noires, aucun reflet sur leurs vitres... Solange, qui savait que Mme Lemineur d'habitude réclamait dès cinq heures les lampes, s'émut tout à coup, crut discerner un présage. Pourquoi n'éclairait-on pas? Qu'était-il arrivé?... Les quelques marches du perron rapidement montées, elle tira la longue sonnette au fil de laiton poli, et déjà, le cœur palpitant, douloureux, attendit qu'on vînt lui ouvrir.

La vieille Martine se précipita.

— Ah! mademoiselle!...

— Quoi?

Il n'y eut pas de réponse ou, du moins, la jeune fille n'en perçut aucune. Elle traversa le grand corridor dallé, passa par la vaste salle à manger où il n'y avait personne, poussa au hasard la porte du salon... L'abbé Chaume, qui se trouvait là en visite, mit un doigt sur ses lèvres.

— Chut! murmura-t-il.

Il faisait sombre, mais bientôt néanmoins Solange distingua Mme Lemineur renversée en arrière parmi les coussins d'un fauteuil. Elle était immobile, comme évanouie, et un papier froissé, qui s'était échappé sans doute de ses mains tremblantes, gisait non loin sur le tapis. Rougeaud et taciturne, le prêtre, lui, allait et venait à grands pas silencieux, ses poings fermés dans les poches de sa soutane et sa toison grise en désordre autour de sa tonsure bleuâtre. La fille de Mme Daguerre, elle, n'osait faire un mouvement ni prononcer une parole... La nuit tombait. L'allumeur de réver-

bères passa. On voyait onduler à travers toute la place, sous les arbres dépouillés, son lumignon emmanché d'une longue perche et clignotant au vent de Loire. Puis soudain, un bec de gaz tout voisin s'embrasant, la clarté rejaillit jusqu'au plus profond de la chambre. Alors, éveillée de sa torpeur, Mme Lemineur eut un geste, poussa un soupir, et l'abbé Chaume, s'arrêtant subitement dans sa marche, resta debout devant elle.

— Voilà combien de fois, lui dit-il sur un ton de reproche, que je vous surprends dans un état semblable ?...

La veuve ne répondit pas.

Il poursuivit :

— Souvenez-vous... encore cet été... ce printemps surtout, à Pâques... et déjà l'an passé, à Noël... Pourtant n'avez-vous pas promis bien souvent de vous montrer plus ferme ou plus résignée, n'avez-vous pas résolu d'être courageuse, d'être patiente ainsi qu'une mère chrétienne doit l'être ? Alors, que voulez-vous ? l'épreuve, devant infailliblement porter ses fruits, se répète pour atteindre son but, comme on réitère un appel qui n'a pas été entendu, un appel s'adressant à l'âme et qui veut y parvenir...

— Je vous en prie, monsieur l'abbé.

Du geste, Mme Lemineur tentait d'interrompre le prêtre. En même temps, elle avait levé ses yeux désolés, encore embus de larmes ; elle avait laissé voir ses traits blêmis par l'affliction et Solange, involontairement attirée, s'était approchée d'elle, assise à ses pieds, et lui tenait la main. Toujours debout, l'abbé Chaume maintenant restait perplexe, ses robustes poignets passés dans sa ceinture lâche et son front tout plissé de rides.

— Et du reste, continua-t-il, après quelques minutes, votre émoi est-il motivé, s'agit-il d'un si grand malheur ? Victor remet, comme déjà si souvent, son

retour à plus tard, voilà tout! Vous n'en pouvez donc pas prendre l'habitude?... Pour ma part, la seule chose qui m'étonne un peu, c'est l'endurcissement de votre fils, qui, sans raison valable, sans même un prétexte, provoque sciemment votre chagrin...

— Lui! Il ne se doute de rien! Jamais je ne me suis plainte dans mes lettres.

L'abbé Chaume leva les épaules à ce beau cri de mère.

— Vous avez vite fait de l'excuser, répondit-il; mais autant prétendre qu'il ne vous connaît pas, qu'il ignore la tendresse et le dévouement qui l'ont suivi toute sa vie! D'ailleurs vous ne l'avouerez jamais, quoique vous ne puissiez pas le nier en vous-même : Victor fait preuve d'ingratitude, de mauvais cœur.

— Monsieur l'abbé!

Mme Lemineur s'était dressée, les bras étendus, puis elle retomba; ses larmes reprirent à couler, avec, de temps en temps, un long sanglot à travers sa poitrine. Solange aussi, mystérieusement, sentit une grande angoisse la pénétrer tout entière et le frisson qui soudain la parcourut lui fit serrer davantage dans son étreinte la main de sa vieille amie. Il y eut alors une entente entre elles deux : leurs regards se croisèrent, leurs cœurs saignaient de la même blessure. Vainement l'abbé Chaume revenait à son ton d'homélie, voulait consoler, pacifier; la veuve l'interrompait sans répit. Il n'avait donc jamais aimé Victor! s'écriait-elle. Elle ne l'aurait pas cru, mais, elle le voyait bien maintenant, il ne l'avait jamais aimé ni compris; il était même injuste à son égard, presque cruel!... Et le prêtre en déroute s'était retiré, son grand feutre hérissé en arrière sur le crâne, que la mère irritée poursuivait encore ses invectives. Puis enfin le silence tomba, se prolongea dans le froid salon sombre où, seul, le reflet du réverbère voisin dansait au souffle du vent. Mme Lemineur avait

ramassé le papier gisant à terre, la lettre où son fils ajournait indéfiniment son retour...

— C'est un retard, dit-elle en s'adressant à Solange, un simple retard, et j'ai eu tort de me laisser abattre... Il faut espérer, attendre encore un peu de temps...

Ah! quel effort elle faisait! Quelle était sa peine! Mais elle voulait parler, il lui fallait mentir! Elle sentait qu'elle n'était plus seule en jeu, qu'une autre souffrait, elle aussi — et pendant même qu'elle essuyait ses larmes une nouvelle inquiétude aggravait son chagrin. Que pensait Solange de la scène dont elle venait d'être témoin? Quelle impression en garderait-elle? quel revirement peut-être l'avait changée déjà, toute l'œuvre à recommencer pour regagner son cœur?... Craintive, la veuve attira la jeune fille plus près d'elle, la pressa contre sa poitrine...

— Mon enfant, ma chère enfant, lui disait-elle, écoutez-moi, prenez garde!... L'abbé Chaume se trompe; c'est moi qu'il faut croire, moi seule... Je connais mon fils, n'est-ce pas? Un peu d'insouciance gâte ses qualités, mais je suis sûre de son affection, de sa constance, de la bonté de son âme... Allez, oubliez, effacez tout ce que vous avez entendu dire — et priez pour moi-même, pour lui et pour vous.

VIII

L'hiver s'écoulait avec des alternatives de bise aigre et de neige mouchetant les vieux toits.

Rien n'était changé dans la grande maison de l'ancienne place Ducale. Le fil de laiton de la longue sonnette reluisait, les petits rideaux blancs tombaient sans plis derrière les vitres, et les lumières, dès le soir, apparaissaient à une ou deux des croisées...

Solange prolongeait encore son séjour chez Mme Lemineur.

A vrai dire, Mme Daguerre réclamait maintenant sa fille avec une certaine insistance. Le temps passait, Victor ne revenait pas. Elle était lasse de céder, lasse de toujours attendre. Rosalie s'interposait, ranimait son courage ou l'exhortait à patienter. « ... C'est dans l'intérêt de Solange, disait-elle en souriant, alors qu'inquiète, elle aussi, elle commençait précisément, comme dernière ressource, aide suprême au mariage tant désiré de sa sœur, une neuvaine à saint Jude, patron des causes désespérées, et qu'on la voyait, chaque matin, serrée dans son petit paletot, à l'abri sous son vieux parapluie, se hâter mystérieusement vers l'église paroissiale.

Quant à Solange, elle vivait exempte de souci. Tout le jour à côté de Mme Lemineur, elle l'interrogeait infatigablement :

— M. Victor aime-t-il la musique? demandait-elle; aime-t-il la lecture? Joue-t-il aux cartes le soir, ou préfère-t-il les dominos?...

La veuve, elle, ne demandait pas mieux que de répondre aux questions, de sorte que, peu à peu, la fille de Mme Daguerre, très attentive à chacune de ses paroles, se familiarisait avec les divers goûts de l'absent; et, apprenant ainsi qu'il sifflait volontiers un air du *Carnaval de Venise*, elle voulut un jour en déchiffrer la partition au piano — de même que, plus tard, elle obligea la vieille Martine à cuisiner devant elle certain potage qu'elle savait être le mets favori du jeune homme.

Elle aimait maintenant! L'image qui passait naguère devant ses yeux désormais y restait fixée, une image belle comme seule son imagination pouvait la peindre et où se retrouvaient, guidant ses souvenirs, les traits d'une photographie aperçue, les couleurs d'un ancien portrait... Puis le secret bientôt échappa; quelques mots suffirent... La veuve n'apprenait rien de nou-

veau. Elle se contenta d'ouvrir tout grands ses bras.

— Vous le rendrez bien heureux, n'est-ce pas, mon enfant ?

Et les deux femmes avaient pleuré, tendrement enlacées, pour ensuite se sourire à travers leurs larmes.

Tout, dès lors, dans la nouveauté de son amour, charma la jeune fille. Elle souriait à la neige blanchissant l'ancienne place Ducale, elle riait à la bise rebroussant en petites vagues la Nièvre et la Loire couleur de limon et d'ardoise entre leurs berges de sable glacé ! Pour elle, certains soirs, comme précédemment, Victor était présent, il était de retour ! On le fêtait, semblait-il ; tout s'illuminait de joie, bruissait d'allégresse, et la veuve, loin cependant de partager l'illusion, s'associait autant qu'elle pouvait de son cœur maternel à ces folies d'amante. La vie toujours cependant poursuivait son cours habituel. Au moindre retard d'une lettre, les vieilles inquiétudes revenaient, les craintes puériles... Mme Lemineur était même plus nerveuse qu'autrefois ; elle s'agitait parfois sans motif, parlait d'un état de prostration singulière, de fâcheux pressentiments, et l'abbé Chaume l'avait vainement blâmée, vainement dame Guillaumette cherchait à la rasséréner.

— Vous n'allez pas croire aux songes ! lui disait le prêtre d'un ton rude.

— Faites-vous une raison, mon amie, lui murmurait Mme Daguerre, qui avait, elle aussi, sujet de se tourmenter.

Puis, une fois, dix jours s'étant écoulés sans nouvelles de Victor, l'angoisse de la mère gagna tout l'alentour.

Le matin du onzième jour se passa en une attente fiévreuse jusqu'à l'heure du courrier. Il n'y eut aucune lettre et le soir, seulement, du bout de ses doigts hâtivement essuyés au coin du gros tablier de cuisine, Mar-

tine présenta une dépêche qu'on venait de lui remettre à la porte. Mme Lemineur se précipita, mais ses mains tremblaient, elle ne trouvait pas ses lunettes...

— Solange! Ouvrez... lisez... vite, vite... haleta-t-elle.

Il fallut attendre encore quelques instants. La jeune fille avait les gestes mal assurés, les yeux troubles. Elle déplia le papier bleu. Il n'y avait qu'une ligne...

— « Venez... » lut-elle d'une voix étouffée...

Un nom inconnu servait de signature. On ne donnait aucune explication, aucun détail, et, les suppositions s'affolant, le télégramme n'en gardait pas moins son mystère. Immédiatement, pendant la nuit durant laquelle ne s'éteignirent pas les lumières, on s'occupa en grande hâte des préparatifs. Mme Lemineur n'hésitait pas, elle allait partir... Au matin, une voiture l'attendait devant la porte pour la conduire à la gare. Martine bouclait la valise, Cœlina roulait dans sa courroie la couverture de voyage — Solange, éperdue, allait de l'une à l'autre, ou bien, par moments, restait immobile, la tête entre ses poings.

A la dernière minute, il y eut contestation.

— Permettez que je vous accompagne.

— Non, non.

— J'aimerais mieux vous suivre n'importe où que rester... sans rien savoir...

— Non, mon enfant, j'irai seule.

Puis au haut du perron, en descendant l'escalier marche à marche, jusque devant la portière ouverte du vieux landau de louage, ce furent de nouvelles instances.

— Non, mon enfant, répéta la veuve, bien décidée... Vous m'attendrez ici, vous garderez la maison avec Martine et Cœlina; c'est la première fois que je m'éloigne, je serais en peine... Et je vous écrirai, je vous écrirai aussitôt qu'il me sera possible...

Les adieux s'échangèrent, puis le fouet claqua, le cheval prit le trot. Solange suivit des yeux la voiture jusqu'au coin de l'ancienne place Ducale, elle répondit à un dernier signe de Mme Lemineur; ensuite elle s'attarda, immobile et pâlie, à regarder droit devant elle, dans le lointain. Un malheur était arrivé! Un malheur menaçait Victor! Elle croyait en sentir l'ombre jusque sur elle; elle en discernait le souffle partout à son entour, un souffle aigu, qui la glaçait. Victor, qu'elle avait si longtemps attendu! se disait-elle, dont elle espérait si prochainement la venue!... Un sanglot l'interrompit. Elle reprit ensuite : Victor, auquel elle se sentait vouée, Victor qu'elle aimait malgré la séparation, la distance — qu'elle aimait si éperdument qu'un immense déchirement sembla la lacérer tout entière et que la douleur la pénétrait en lame mordante, tranchant en plein cœur. Encore quelques fois, cependant, elle appela, comme en ses beaux jours de rêve : «Victor! Victor!...» Mais le mal empirait; il lui fallut presser son mouchoir sur sa bouche pour étouffer, en un gémissement sourd, le grand cri qui allait lui échapper — et quand les deux servantes effrayées accoururent, inanimée, la jeune fille tomba comme une masse entre leurs bras.

*
* *

Mme Lemineur arriva trop tard.

Des étrangers l'attendaient; on la conduisit sans rien dire vers le lit où gisait une longue forme étendue.

Il fallut écarter les plis du suaire pour dégager les traits du mort.

Anéantie, sans une larme dans ses yeux de fièvre, la veuve resta longtemps prostrée au chevet. Elle s'informa ensuite des détails, voulut connaître jusqu'aux moindres circonstances... Victor, paraissait-il, s'était

éteint comme par un choc, le cœur, qu'il avait toujours eu faible, battant d'une palpitation folle puis s'arrêtant soudain. Mais jamais, plus tard, la mère ne fut capable de rien dire sur les derniers moments de son fils, suffoquée par les sanglots et les pleurs. Vieillie et courbée, presque infirme, elle regagna Nevers aussitôt après l'enterrement. Solange, elle aussi, écrasée sous le coup, l'accueillit à son arrivée. Il fut décidé qu'elles resteraient toujours ensemble, et, pour Mme Lemineur, ce fut une première consolation d'alléger par ses caresses une douleur semblable à la sienne. Puis, peu à peu, la vie habituelle reprit son cours. Les deux femmes sortaient de loin en loin. En les voyant passer, en noir l'une et l'autre, chacun s'étonnait que la jeune fille parût la plus triste et pendant longtemps personne ne put comprendre... Elles, ignorantes ou dédaigneuses de la curiosité qu'elles provoquaient, suivaient l'ancien itinéraire. Descendant la rue des Belles-Lunettes, elles s'arrêtaient chez la mère Million, toujours percluse; de là, rendaient visite au jardinier Bigarnet, momifié parmi les haillons de son grabat; au savetier Philbert, devenu veuf et qui n'avait plus qu'un œil, il est vrai tout pétillant de malice; puis cheminaient le long du Quai-de-Loire, à travers la place Saint-Nicolas, au bord de la Nièvre, dans les quartiers misérables, aux ruelles sombres, aux ruisseaux fétides... Et le soir, ainsi qu'autrefois, elles s'occupaient, sous la clarté de la lampe, à des travaux de couture — mais tandis qu'elles n'échangeaient à voix basse que de rares paroles, les doigts malhabiles et jaunis de la vieille dame, comme les doigts frais et blancs de Solange, ourlaient les crêpes d'un double deuil.

Louis GUÉRY.

FRAGMENTS DE MA VIE

(1800-1812)

(*Suite et fin*)

CHAPITRE XV

PASSAGE DU NIÉMEN

Une situation peu enviable. — Le général Vandamme. — Platow et ses Cosaques. — Le régiment de marche wurtembergeois. — Le maréchal M... et les hôteliers allemands. — Le défilé de Ponary. — Présence d'esprit du capitaine de Miller. — Arrivée à Kowno. — Le général de Koch. — Une agréable surprise. — J'ai un pied brûlé. — Un incendie malencontreux. — Le capitaine de Gaisberg. — Une singulière façon de marcher. — Le canonnier Kesselhut. — Le 3e corps d'armée à droite! — Je retrouve un de mes amis.

Aussitôt dans la rue, je tournai en quelque sorte instinctivement à droite, ce qui était un bonheur pour moi, car c'était la direction qu'il fallait prendre pour sortir de cette maudite Russie. Si j'avais été à gauche, j'aurais probablement été obligé d'aller faire une villégiature en Sibérie.

Usant de mille précautions, tout en détalant comme un lièvre, je rasais les maisons dont, heureusement

pour moi, les fenêtres n'étaient pas illuminées. Grâce à cela, j'évitai les Cosaques, encore assez peu nombreux, qui, dans le centre de la ville, étaient occupés à maltraiter les fuyards sur lesquels ils avaient mis la main. De tous côtés on entendait crier, jurer, appliquer des coups de fouet et gémir en je ne sais combien de langues.

A chaque instant, je m'attendais à voir surgir un de ces gaillards barbus, à l'entendre me crier un brutal *Stoy!* (Halte-là!), puis à recevoir un nombre considérable de coups de fouet, et enfin à me trouver dans la désagréable nécessité de faire une saison dans les confins de la Sibérie, ainsi que la chose arriva, un an plus tard, au général Vandamme, dont les Allemands n'ont pas encore perdu le souvenir (1).

Mais la fortune vient en aide aux audacieux. Je gagnai, sans être inquiété, la porte de la ville, puis la

(1) Il est certain que les Allemands avaient de bonnes raisons pour cela, Vandamme les ayant toujours traités avec la brutalité dont il était coutumier. Voici ce que raconte à son sujet le général-lieutenant de Lossberg qui, en 1812, était chef de bataillon au service de la Westphalie (*Lettres du général de Lossberg écrites pendant la campagne de Russie*) :

« Je n'ai jamais vu d'homme ayant l'air plus vigoureux et plus militaire que Vandamme.

« Il ressemble vraiment à un dieu de la guerre, à un dieu qui ne connaît pas le mot : pitié.

« Tous ses gestes trahissent son origine et font voir qu'il a été nommé général par Robespierre; sa personne respire une force brutale et sauvage.

« Je me tenais à côté de lui, à pied, pendant qu'il inspectait mon bataillon; j'estime qu'il doit avoir 5 pieds 10 pouces. Les traits de son visage sont très accentués, le nez bien conformé, de grands yeux noirs, et les cheveux très foncés. Il a la parole facile. Son langage est énergique et lumineux.

« Cet homme — j'en ai la conviction — ne tiendra pas longtemps dans le voisinage de notre roi. Ou bien il mettra en fuite l'entourage de ce dernier, ou bien les autres cabaleront contre lui et le

route de Kowno, laquelle était couverte de fuyards en proie à une terreur panique. Celle-ci était justifiée d'ailleurs par l'entrée à Vilna du fameux hetman de Cosaques Platow, suivi de quelques milliers de ses cavaliers. Il menaçait de tous les côtés à la fois les débris de notre armée. J'avoue qu'il n'y avait pas grand mérite à vaincre des gens désarmés et n'ayant plus que le souffle.

Un régiment de marche wurtembergeois, commandé par le colonel Berndes, venu du pays avec dix-huit fourgons de vivres, comptait 1,360 hommes, le 5 décembre, en arrivant à Smorgoni; le 9 décembre, à Vilna, il n'en avait plus que 60 sur les rangs.

C'était une véritable terreur panique que l'hetman des Cosaques nous inspirait, ce 10 décembre, une date mémorable à tous égards pour moi, car c'était aussi mon anniversaire de naissance.

Je ne me doutais pas ce jour-là que je ferais deux ans plus tard la connaissance de cet aimable vieillard et que j'aurais même l'honneur de m'asseoir à sa table

feront partir. C'est cette dernière éventualité qui me paraît la plus probable. (*Cette prédiction se réalisa effectivement quelques jours plus tard. — Note du trad.*)

« Le trait suivant, dont j'ai été témoin, montre sous son vrai jour la brutalité de notre commandant en chef.

« Au moment de son inspection, il avait fini de voir un bataillon d'infanterie de la garde et se préparait à passer à un autre bataillon, lorsque tout à coup il aperçoit, devant l'aile droite de ce dernier et à vingt pas environ, un civil très bien habillé que la curiosité avait attiré là.

« Sans mot dire, il s'écarte de sa suite, passe derrière le civil qui ne se doute de rien et se délecte aux sons des musiques, et lui allonge un formidable coup de pied que'que part. L'autre s'en va rouler à dix pas de là sur le pavé, les jambes en l'air.

« Puis Vandamme rejoint tranquillement son état-major qui semble ne s'être aperçu de rien, et continue sa revue sans dire un mot et sans que l'expression de son visage ait changé un seul instant. » (*Note du trad.*)

pendant la campagne de France, en 1814. J'espère que Platow a payé l'hôtelier avec la même monnaie que le maréchal M...

Celui-ci avait été logé, plusieurs jours de suite, au commencement de ce siècle, dans l'un des premiers hôtels de Stuttgart. (Je pourrais dire le nom de cet homme; mais *nomina sunt odiosa*). Il ne s'était privé de rien. Au contraire même, il avait fait bonne chère. Lorsqu'il dut partir, l'hôtelier remit la note à l'officier d'ordonnance :

— Qu'est-ce que c'est que cela? demanda ce dernier.

Après avoir jeté un coup d'œil sur le papier, il reprit :

— *Monsieur, je m'en vais vous dire quelque chose : le maréchal M... ne paye jamais.*

Mais revenons-en à la route de Kowno. Elle ressemblait assez exactement à un champ de courses, où chacun s'efforçait de dépasser son voisin, pour échapper aux Cosaques. En effet, on s'attendait à les voir apparaître dans toutes les directions, et à être obligé par eux à rebrousser chemin.

Cette fois encore, nous en fûmes quittes pour la peur. Mais, à deux lieues de Vilna, en arrivant près d'un village nommé Powary, nous fûmes forcés de nous arrêter. A cet endroit, la route, bordée à droite et à gauche par des hauteurs escarpées, traverse un défilé très sérieux. Il ne devait pas être aisé de le passer en temps ordinaire et, à plus forte raison, l'opération était-elle encore plus difficile par le verglas dont la route était couverte et la neige amoncelée des deux côtés.

C'est là que Platow avait attaqué l'arrière-garde française et lui avait enlevé les canons et les voitures qu'elle avait pu sauver. Il avait fait détruire tout ce qu'il n'avait pu emmener, et ces débris avaient été si

artistement disposés par les Russes, qu'ils nous barraient presque totalement le passage.

Grâce à l'intelligence d'un capitaine d'état-major wurtembergeois, un tout jeune homme, — il n'avait guère plus de vingt ans, — nous parvînmes à nous tirer de ce faux pas.

Le capitaine de Miller (qui plus tard est devenu général-lieutenant), avait fait, à pied bien entendu, une reconnaissance du côté des hauteurs situées à gauche de la route et avait découvert un sentier, recouvert de neige il est vrai, mais praticable malgré cela.

Il était venu nous chercher, nous avait guidés, et finalement nous avait fait sortir de ce labyrinthe. Quelques voitures et traîneaux qui avaient pu nous suivre jusque-là, — je me demande comment, — durent être abandonnés définitivement avec les richesses contenues dans leurs flancs.

Je poussai un soupir de soulagement lorsque je me vis en haut de cette colline. De l'endroit où j'étais, j'avais une vue très étendue et j'apercevais dans le lointain l'ennemi qui accourait à notre poursuite. Il ne m'en fallut pas davantage pour me décider à repartir d'un bon pas, ou mieux à me sauver en toute hâte. C'est probablement à cette circonstance que je dois de n'avoir pas été pris.

Il y a trois fortes étapes de Vilna à Kowno, ville-frontière située sur le Niémen.

Pour ma part, éclopé, fatigué, je mis quatre jours à faire ce trajet. Ce furent quatre journées des plus pénibles, pendant lesquelles j'eus à lutter contre la faim. J'aurais certainement péri de froid pendant ces nuits glaciales, si je n'avais eu la chance de trouver des âmes compatissantes (une fois des Polonais, et les deux autres des fantassins français) qui me permirent de m'asseoir à leur feu de bivouac.

Pourtant notre situation s'améliorait sous un rap-

port. Au fur et à mesure que nous nous rapprochions de Kowno et de la frontière, les Cosaques nous harcelaient de moins en moins. Ils se doutaient que cette ville devait renfermer encore dans ses murs un certain nombre d'hommes valides (1) et armés. Or le fusil et les balles qu'il tire ont toujours inspiré l'horreur la plus profonde aux Cosaques; il est donc facile de déduire de ceci les raisons pour lesquelles ils ne nous poursuivaient plus que mollement et à distance respectueuse.

J'étais bien misérable et épuisé, le 14 décembre, dans l'après-midi, en arrivant à Kowno, localité dont la population s'élève à 4,000 habitants environ, dont la moitié sont israélites. Où dénicher l'abri dont j'avais si grand besoin pour la nuit? Je le répète, encore un bivouac, et j'étais perdu. Les maisons étaient bondées de soldats. Comment faire?

Cette fois encore mon étoile me favorisa. Tandis que j'errais mélancoliquement dans les rues de la ville, — soit dit en passant, elles étaient abominables, — j'avisai une baraque d'apparence misérable dans laquelle j'avais cru apercevoir des uniformes wurtembergeois. Je pris des renseignements et appris que le général-major de Koch avait établi son quartier général dans cette hutte et qu'il avait auprès de lui un grand nombre d'officiers de notre division.

J'avais connu le général de Koch, à l'époque où j'étais en garnison à Stuttgart, et je pouvais admettre qu'il ne me refuserait pas un petit coin dans son logement improvisé. Effectivement, cet aimable homme m'accueillit de la façon la plus cordiale, quoiqu'il fût déjà presque impossible de faire un mouvement, tant il y avait de monde dans la baraque. Ceci d'ailleurs me valut, de la part de certains camarades invités avant moi, des coups d'œil qui n'avaient rien d'amical, mais

(1) Les débris du corps d'armée de Ney.

auxquels je ne pris nullement garde. Mais le général ne devait pas borner ses bontés à m'offrir un abri; grâce à lui, j'allais encore recevoir autre chose tout aussi appréciable pour un homme qui tombait de faim.

A peine avais-je pris mes dispositions pour passer la nuit derrière l'énorme poêle, — endroit resté désert parce qu'il y régnait une chaleur intolérable, — que la porte de la baraque s'ouvrit et livra passage à un chaudron phénoménal porté par deux soldats. Cette apparition ne manqua pas de soulever une grosse émotion parmi le public. Notre général, étant le seul qui fût renseigné sur le contenu de ce récipient, sourit et d'un geste aimable nous le désigna en ajoutant :

— Servez-vous, messieurs.

Ce chaudron contenait une portion colossale de bière chaude. Notre bienfaiteur l'avait fait préparer sans rien nous dire, afin de mieux jouir de notre surprise. Personne dans l'assistance ne songea sur le moment à lui demander où il avait pu se procurer les ingrédients nécessaires à la confection de ce breuvage, mais, en revanche, tous les invités firent largement honneur à ce dernier.

Comme nous étions fort nombreux, les parts furent minces. Lorsque j'eus reçu la mienne, je me dépêchai de regagner ma place derrière le poêle. Je n'étais évidemment pas sur un lit de roses, car le plancher ou plutôt le sol durci par la gelée n'avait rien de moelleux ; mais comme j'avais depuis longtemps perdu l'habitude de coucher sous un toit, je m'estimai fort heureux d'être au chaud et à l'abri. Ma félicité ne devait pas être de longue durée.

Je dormais depuis peu de temps, lorsque je fus tout à coup tiré de mon sommeil par une douleur atroce au pied droit qui m'avait arraché un grand cri. Tout le monde se leva en sursaut et me demanda pourquoi j'avais crié. Malheureusement, les raisons que j'avais

pour cela n'étaient que trop fondées. L'ordonnance d'un de ces messieurs avait eu la malheureuse idée de faire cuire dans un pot quelques pommes de terre à moitié gelées. Une fois à point, comme il n'avait rien pour les retirer du récipient, il s'était dit que le plus simple était de jeter l'eau. Ne voulant point faire de bruit en ouvrant la porte, — ce qui aurait pu attirer notre attention sur son méfait, — il avait vidé cette eau bouillante dans le coin obscur derrière le poêle, et en avait inondé mon pied droit, ou du moins une partie de celui-ci. De là le cri que j'avais poussé. J'examinai le membre malade et me rendormis ensuite, espérant que ce ne serait pas grave et que je pourrais continuer à marcher le lendemain.

A peine étais-je de nouveau parti pour le royaume des songes, que je fus encore une fois éveillé par mes camarades qui criaient : « Au feu ! » C'était notre propre baraque qui flambait, par suite de l'imprudence des ordonnances. Celles-ci bivouaquaient autour d'un énorme brasier, dont les flammèches avaient mis le feu à notre toit. L'incendie fut éteint promptement ; seulement il eut des conséquences inattendues, par suite desquelles il nous fut impossible de fermer les yeux le reste de la nuit.

Le capitaine de Gaisberg, de nos chasseurs à pied, encore tout endormi, n'avait pas apprécié le danger à sa juste valeur ou plutôt se l'était exagéré. En proie à une surexcitation extraordinaire, il n'avait rien trouvé de mieux que d'enfoncer toutes les vitres et de chercher à sauter par la fenêtre. D'autres camarades, qui avaient gardé leur sang-froid, l'avaient empêché d'exécuter ce saut périlleux, ce qui avait été fort heureux pour lui, mais n'avaient pu intervenir assez à temps pour sauvegarder les carreaux. On voit d'ici notre situation dans une chambre ouverte à tous les vents, par 27 ou 28 degrés de froid !

Le pauvre capitaine dut s'en laisser dire de toutes les couleurs, mais cela ne nous avança en rien! Le reste de la nuit se passa dans les conditions les plus désagréables.

Le 15 décembre, au matin, il faisait un froid noir. Tous ceux qui n'avaient pas de rôle à jouer dans la défense de la ville (confiée à l'arrière-garde commandée par le maréchal Ney) s'empressèrent de quitter cette Russie, dont la frontière était à deux pas, c'est-à-dire au pont du Niémen.

Déjà les troupes chargées de protéger notre retraite se rendaient aux postes qui leur avaient été assignés, et le canon dans le lointain faisait connaître l'approche de l'ennemi. Chacun s'efforçait de gagner rapidement le pont, moi-même je hâtais le pas dans cette direction, lorsque je constatai que mon pied brûlé me gênerait bien plus que je n'avais pensé.

J'eus, en effet, toutes les peines du monde à atteindre le pont. Ses abords étaient prodigieusement encombrés et, dans l'état où je me trouvais, j'avais bien peu de chances d'arriver sain et sauf sur la rive droite; cependant le temps pressait.

Ne sachant que devenir, je demeurai là pendant un bon moment. Tout à coup j'aperçus une masse de mes camarades qui, las d'attendre leur tour de passer, traversaient le Niémen *à quatre pattes*. Bien entendu, le fleuve était couvert d'une épaisse couche de glace, mais tellement irrégulière dans ses formes qu'il était impossible de s'y aventurer autrement qu'en s'aidant des mains. Bien entendu aussi, je n'eus rien de plus pressé que de me joindre à cette caravane.

Pendant que je m'escrimais ainsi, n'avançant que très lentement, j'aperçus à mes côtés un artilleur à pied wurtembergeois qui se conformait à mon exemple. Mutuellement, nous nous contâmes nos malheurs; pour ma part, je lui confiai les craintes que m'inspi-

rait l'état pitoyable de mes extrémités inférieures. Séance tenante, ce brave garçon m'offrit ses services et l'appui de son bras. J'acceptai avec empressement, cela va sans dire.

Kesselhut — c'est ainsi que s'appelait mon fidèle soutien — était originaire de la principauté de Hohenlohe.

Grâce à lui, j'atteignis sain et sauf l'autre bord du Niémen et pus faire mes adieux à ce pays où j'avais enduré tant de souffrances.

— C'était bon pour une fois, — m'écriai-je, — mais tu ne me reverras pas une deuxième.

Soutenu par mon compagnon, je continuai à marcher. Cependant je ne tardai pas à m'apercevoir que je ne pourrais continuer longtemps et que bientôt mon pied droit brûlé et mon gauche en partie gelé me refuseraient tout service. J'entrai donc en conférence avec le brave Kesselhut, pour aviser au moyen de quitter cette terre maudite. Cette fois encore, je fus servi par la chance.

Après je ne sais combien d'heures de marche, nous étions arrivés à une bifurcation près de laquelle était posté un officier bien connu de l'état-major de notre corps d'armée, lequel sans interruption criait : « *Du 3e corps d'armée, à droite !* »

Au même instant, j'entendis quelqu'un m'appeler en allemand :

— Suckow, ne l'écoute pas ; viens de mon côté.

C'était un de mes vieux amis, le capitaine de Lesuire, premier aide de camp de notre commandant en chef, qui m'interpellait ainsi. Je m'empressai de répondre à son invite et de le rejoindre sur le chemin de gauche, où il m'attendait.

CHAPITRE XVI

VOYAGE EN TRAINEAU — RETOUR AU PAYS

Départ pour Inowraclaw. — Le prix d'un traîneau. — Le teinturier d'Insterburg. — État d'esprit de la population prussienne. — Je subis une opération. — Le petit hussard prussien — Un mot sur l'armée wurtembergeoise. — Jours gras. — L'aide de camp du roi. — Une bonne nouvelle. — Les Wurtembergeois à Küstrin. — Une rencontre singulière. — Voyages à bon compte. — Je tombe malade du typhus, à Freyberg. — M. le cafetier Papitzky. — De braves gens — Je reprends mon voyage, et perds mon argent en route. — Mon arrivée à Ellwangen. — Les officiers survivants de mon régiment. — Une agréable surprise. — Je suis nommé capitaine.

Lorsque je me trouvai près de Lesuire, il me dit que, la veille, était arrivé un ordre de l Empereur concernant les débris de la division wurtembergeoise; ceux-ci devaient se rendre à Inowraclaw, une petite ville située au delà de Thorn.

Mon camarade, qui avait étudié la carte, se proposait de gagner cette localité en passant par Stallupöhnen, Gumbinnen, Insterburg, Deutsch-Eylau, Graudenz et Thorn, en laissant de côté la route de Kœnigsberg à Elbing, etc., etc., qui devait être encombrée et tout le long de laquelle on risquerait de ne rien trouver à manger.

Ce plan me sourit beaucoup, mais, voyant que mon ami était encore en possession de son cheval, je lui exprimai le regret de ne pouvoir l accompagner. Lesuire me répondit aussitôt qu'il se sentait extrêmement fatigué et qu il ne pensait pas avoir la force de gagner Inowraclaw à cheval. En raison de cela, il avait l'intention de se rendre au village le plus proche dans le

but de s'y procurer, à n'importe quel prix, des harnais et un traîneau. S'il réussissait dans cette expédition, il ne demandait pas mieux que de m'emmener avec le fidèle Kesselhut, qui nous servirait alors de cocher.

On s'imaginera aisément l'enthousiasme avec lequel j'acceptai l'offre de Lesuire. Il fut convenu entre nous que je payerais la moitié du prix demandé du traîneau et des harnais. Ceci ne me gênait pas, car il me restait encore un certain nombre de ducats.

Mon compagnon se mit aussitôt à la recherche d'un village, tandis que moi-même, toujours au bras de mon canonnier, je le suivais lentement et en boitant bien bas.

Après des heures et des heures, j'aperçus enfin des maisons qui se détachaient sur l'immense plaine recouverte de neige. J'étais anxieux d'apprendre si Lesuire avait réussi à se procurer un traîneau, car je sentais fort bien que mes forces me trahiraient incessamment, les souffrances que j'endurais aux pieds devenant intolérables. Tout à coup mon camarade apparut, me criant de très loin :

— J'en ai un, j'en ai un.

Il n'avait pas assez d'argent sur lui pour payer la somme énorme : vingt roubles argent, qui était demandée du traîneau et des harnais. Aussi vite que me le permettaient mes doigts engourdis par le froid, je lui remis ce dont il avait besoin, et il repartit en toute hâte au village, craignant qu'en son absence un autre ne vînt lui enlever son acquisition.

En arrivant à l'entrée de cette localité, je trouvai Lesuire qui m'attendait avec son équipage improvisé. C'était un superbe traîneau de paysan, abondamment garni de paille; par exemple, les harnais étaient en assez mauvais état. N'importe, cela valait toujours mieux que d'aller à pied.

Kesselhut, qui savait conduire, prit les rênes, et

nous nous disposions à partir, quand M. Lévi, Moses ou Dieu sait comment s'appelait l'individu qui nous avait vendu le traîneau, se présenta pour nous faire ses adieux, disait-il. Au fond, il aurait encore voulu nous soutirer quelques roubles. Après nous avoir serré la main, je ne sais combien de fois, avec accompagnement d'une infinité de courbettes, il nous raconta en mauvais allemand que le traîneau et les harnais lui coûtaient le double de ce qu'il nous les avait vendus. Mais nous demeurâmes insensibles à ses jérémiades et, lui disant gaiement adieu, le laissâmes en plan.

Incontestablement, ce voyage se faisait en des conditions plus confortables que celui de Moscou.

Bien enveloppé dans ma chaude pelisse, disparaissant dans la paille et assis aux côtés d'un ami, je me trouvais tout heureux de vivre. Comme il n'y avait personne sur la route, nous filions à une allure très rapide. Si par hasard nous rencontrions quelque malheureux fantassin, Kesselhut, qui était parfaitement dressé, lui criait : « *Garde !* » et l'autre se rangeait, non sans nous lancer une bordée d'injures.

Si les journées étaient supportables, les nuits étaient en revanche bien désagréables. Il nous était impossible de bivouaquer par 28 degrés de froid ; d'autre part, les villages où nous nous arrêtions, le soir, étaient habituellement déjà bondés de troupes ; force nous était donc, la plupart du temps, d'établir notre quartier général dans les écuries. Ceci avait, il est vrai, le très gros avantage de nous faciliter la surveillance de notre cheval, qui aurait maintes fois trouvé des amateurs. Comment aurions-nous fait, malades tous les deux, pour nous en aller, si l'on nous avait volé cette brave bête? Ce fut aussi une mauvaise période pour Kesselhut, car il avait un mal infini à trouver du fourrage.

Grâce aux enfants d'Israël qui pullulent dans les villages polonais, nous trouvâmes toujours ce dont nous

avions besoin; il est vrai que nous répondions aux conditions exigées : nous avions de l'argent. Nous pûmes, dans presque tous les gîtes, nous procurer du pain noir pour nous et notre petit cheval, que nous soignions comme la prunelle de nos yeux; nous avions de bonnes raisons pour cela. Je dirai même plus, à différentes reprises, il nous arriva de réduire notre ration, afin de pouvoir augmenter la sienne. Combien de fois Lesuire ne m'a-t-il pas dit :

— Suckow, ne mange pas tant de pain; le cheval n'a pas encore eu son compte!

Nous nous rapprochions graduellement des régions civilisées de l'Europe, de pays où le droit du plus fort ne régnait plus en souverain maître.

A Insterburg, pour la première fois depuis plus de six mois, nous eûmes un logement convenable et goûtâmes l'ineffable jouissance de coucher dans un lit. Ce fut un brave et bon Allemand, un maître teinturier, qui, apprenant que nous étions ses compatriotes et non des Français, nous invita aussitôt à loger chez lui; mieux que cela, quoique les vivres fussent assez rares, il nous fit faire un très bon dîner. Cet homme nourrissait une haine implacable contre ses chers alliés, les Français. Du reste, nous ne tardâmes pas à constater de nos propres yeux la nature de ses sentiments.

Au beau milieu du repas que cet homme avait eu la gracieuseté de nous offrir, nous entendîmes des bordées d'injures en toutes les langues de la création s'échanger sur la place; puis la porte de la chambre où nous étions s'ouvrit brusquement, et nous vîmes entrer un vieux capitaine français, dont la barbe grise était hérissée de glaçons. Notre hôte alla au-devant de lui et lui demanda ce qu'il désirait. L'autre lui expliqua, en mauvais allemand, qu'il voulait loger chez lui, etc., etc. Mais cette proposition n'était aucunement du goût de notre brave teinturier, qui le lui dit assez brutalement en son idiome

bref et grossier de la Prusse orientale; et comme le Français ne paraissait pas décidé à sortir, il appela deux de ses ouvriers, de solides gaillards, pour l'aider à expulser l'intrus. Celui-ci n'attendit pas qu'on lui mît la main au collet et disparut sans mot dire.

Ceci prouvait, mieux que toute autre chose, l'état d'esprit du peuple prussien et la nature des sentiments qu'il nourrissait à l'égard de ses puissants alliés. Il ne pouvait d'ailleurs en être différemment, après les humiliations qui, journellement, lui étaient infligées par le vainqueur depuis six longues années! J'ajouterai que, dans notre trajet d'Insterburg à Inowraclaw, nous assistâmes encore plusieurs fois à des scènes analogues.

En arrivant à Deutsch-Eylau, je dus me laisser faire une opération excessivement douloureuse. Grâce à l'adresse de M. le chirurgien Schmidt, mon gros orteil gauche, qui était complètement gelé et que je pensais perdre, me fut conservé; mais il m'en coûta un certain nombre d'incisions dont j'ai gardé un souvenir plutôt pénible.

Ce fut par une matinée ensoleillée que nous fîmes en assez triste équipage notre entrée dans la ville de Graudenz. La parade venait précisément de prendre fin. En passant devant la boutique d'un boulanger, nous aperçûmes à la devanture des petits pains si appétissants que nous fîmes arrêter et envoyâmes Kesselhut nous en chercher quelques exemplaires. A l'instant même où notre brave conducteur nous rapportait cette manne, un tout jeune sous-officier de hussards prussiens, revêtu de sa tenue la plus pimpante, nous croisait. Nous voyant dévorer comme des affamés, il nous interpella d'un ton narquois :

— Tas de canailles, vous mangez du pain blanc, à cette heure! On vous a fait avaler de la m...., là-bas!

Bien entendu, nous fîmes semblant de ne pas avoir entendu les propos rien moins que flatteurs de ce jeune

polisson, d'autant plus que sous nos vêtements piteux il ne pouvait deviner des officiers.

Enfin, le 4 janvier 1813, nous arrivâmes en bonne santé au terme de notre voyage, c'est-à-dire à Inowraclaw. Beaucoup d'officiers y étaient installés déjà; ceci contribuait à donner une animation extraordinaire à cette petite ville, habituellement fort calme. L'ensemble du corps wurtembergeois avait certainement perdu, par suite des combats, des fatigues, des privations et du froid, les quatre dixièmes de son effectif; malgré cela, il restait un grand nombre de survivants qui s'étaient réfugiés à Inowraclaw pour attendre de nouveaux ordres.

Notre gouvernement avait eu la sage précaution d'envoyer à cet endroit un commissaire des guerres avec une caisse abondamment garnie, dans laquelle nous étions autorisés à puiser au prorata du grade et des besoins.

J'éprouvai là de bien douces émotions en retrouvant au café juif, qui nous servait de quartier général, une quantité de bons camarades que je croyais disparus ou morts, en particulier mon excellent et cher capitaine, M. de Klapp. Avait-il appris mon arrivée à Inowraclaw, ou s'en était-il simplement douté?

Bref, il m'avait fait préparer une chambre dans son propre logement, naturellement chez un Israélite.

Les quelques journées que nous passâmes là, en attendant la reconstitution du corps wurtembergeois, furent incontestablement les plus heureuses et les plus gaies que j'eusse passées depuis notre départ de la mère-patrie. Grâce à M. le commissaire des guerres, nous avions de nouveau de l'argent, ce qui nous avait permis de nous procurer les vêtements et le linge dont nous avions un si pressant besoin et de nous restaurer largement au café.

— Des grogs! du punch! du vin! de la bière! telles

étaient les interpellations continuelles dont les garçons étaient assaillis pendant les interminables séances de nuit que nous tenions en cet établissement.

Groupés autour du poêle énorme, qui vraiment n'était pas un meuble de luxe au moment dont je parle, car il faisait un froid inouï, nous passions nos soirées à bavarder en fumant la pipe, encore un plaisir dont nous étions depuis longtemps sevrés. Les sujets de conversation ne nous faisaient pas défaut.

Je remarquai à cette occasion la jeunesse de presque tous les officiers wurtembergeois, particulièrement de ceux de mon régiment, qui avaient pris part à la campagne de Russie. Je crois qu'à part nos quatre officiers supérieurs qui avaient dépassé la cinquantaine, les plus âgés dans les autres grades n'avaient pas trente-six ans. Il est évident qu'avec des forces aussi jeunes on pouvait faire de grandes choses.

Mais revenons à nos séances de nuit d'Inowraclaw, dont le temps n'a pu affaiblir l'agréable souvenir dans mon esprit.

Un soir, pendant que nous nous entretenions de nos misères passées, nous reçûmes la nouvelle la plus heureuse que l'on pût nous annoncer. Un de nos camarades, qui venait précisément de sortir, rentra en criant d'une voix entrecoupée par l'émotion : « Nous retournons au pays! Nous retournons au pays! » Il était accompagné du capitaine de cavalerie de Graff, aide de camp du roi, dont l'uniforme tout flambant neuf prouvait clairement que cet officier n'avait pas pris part à la campagne. Plus habitués à le voir au théâtre de Stuttgart que dans un café juif à Inowraclaw, nous accueillîmes avec enthousiasme la communication qu'il nous fit de l'ordre tranmis par lui, de la part du roi, au général de Scheler, notre commandant en chef.

Les débris de l'armée wurtembergeoise devaient être ramenés au pays, y être réorganisés et mis en état de

rentrer en campagne. Indubitablement, les hostilités allaient se rouvrir dans quelques semaines, l'empereur Napoléon ne pouvant pas retourner à Paris sous l'impression d'un échec pareil à celui qu'il avait subi, et sans avoir tenté de prendre sa revanche.

Au moment où le capitaine de Graff était venu, nous nous disposions à regagner nos logements. D'un coup, la situation se trouva changée et, d'un accord unanime, il fut décidé que nous resterions. Le colonel comte Normann, commandant un de nos régiments de cavalerie, un chef aussi aimé qu'apprécié de ses inférieurs, ne dédaigna pas de se joindre à nous et de partager notre allégresse. (Plus tard, il acquit une grande réputation militaire pendant la guerre d'indépendance de la Grèce.)

Nous passâmes une bonne partie de la nuit à bavarder et à vider une infinité de verres. A la fin, les officiers âgés, trouvant que la séance se prolongeait outre mesure, se retirèrent ; les jeunes, dont je faisais partie, suivirent bientôt leur exemple, non sans avoir encore bu différents coups de l'étrier.

Le lendemain matin, nous nous attendions à recevoir la communication officielle de cette nouvelle provisoirement officieuse ; mais nous ne vîmes rien venir. Par contre, on nous annonça le même jour quelque chose de très désagréable : à savoir que, « jusqu'à nouvel ordre, aucun officier ne devait quitter la ville, parce que l'on allait former, avec les hommes qui rejoignaient par petits paquets à Inowraclaw, deux compagnies provisoires. (Deux compagnies sur les douze bataillons dont notre corps d'armée disposait au début de la campagne !) Les officiers non employés à l'encadrement de ces deux unités recevraient ultérieurement des ordres au sujet de leur affectation. Le commandant en chef se réservait de désigner sous peu de jours ceux qui entreraient dans la composition des deux compagnies.»

Nous ne savions donc rien à propos de notre retour au pays, attendu que tout était remis en question par la formation de ces deux malheureuses compagnies. (Cent quatre-vingt-deux hommes en tout!)

On ne le croirait pas, mais notre commandant en chef eut toutes les peines du monde à recruter ces sept officiers d'infanterie parmi les cent et quelques présents à Inowraclaw. Tous avaient une maladie quelconque ou un membre gelé. Notre médecin général, M. de Kollreuter, passa là plusieurs journées désagréables. Du matin au soir, il courait d'un bout à l'autre de la ville, pour visiter les officiers, constater l'état de leur santé, et, dans presque tous les cas, les dispenser de l'honneur de servir dans l'une des deux compagnies en question. Moi-même je lui exhibai mon pied malade et reçus l'assurance que, jusqu'à nouvel ordre, je ne risquais pas d'être employé à un service de ce genre.

Après des recherches aussi pénibles que longues, on finit par trouver les sept victimes dont on avait besoin : un major, deux capitaines et quatre lieutenants. Avec leurs hommes, ils furent affectés provisoirement au huitième corps d'armée, commandé par Junot, duc d'Abrantès, et dirigés aussitôt sur Posen. Ils ne restèrent pas longtemps en cette ville, ayant été appelés à Küstrin, dont ils devaient former la garnison, concurremment avec d'autres troupes allemandes et des détachements français qui s'y trouvaient déjà. Ils restèrent là pendant l'année 1813 et durent contribuer à la défense de cette forteresse contre les Prussiens, à une époque où notre souverain s'était déjà rallié aux puissances coalisées contre Napoléon.

Informés du changement qui s'était produit dans la politique de leur roi, les officiers wurtembergeois firent demander au gouverneur de la place l'autorisation de s'en aller; mais celui-ci refusa net de les laisser partir,

disant qu'il n'était officiellement informé de rien. Ne pouvant s'enfuir en masse, nos compatriotes se résignèrent à attendre la fin des événements; mais ceci ne fut pas du goût de mon ami, le capitaine Entzberg, et d'un lieutenant dont je ne me rappelle plus le nom. Au prix de mille difficultés, ils réussirent à s'évader non sans avoir précipité dans le fossé une sentinelle française qui tentait de s'opposer à leur fuite.

Or, après la bataille de Waterloo, en 1815, des régiments wurtembergeois, appartenant au corps d'occupation laissé en France, occupèrent les départements de l'Allier et de la Nièvre.

L'armée française, réunie de l'autre côté de la Loire, avait été licenciée par Louis XVIII, et les routes de France étaient encombrées de soldats rentrant dans leurs foyers. Vêtus d'effets propres, coiffés du bonnet de police, un bâton à la main et leur congé dans la poche, ils s'en allaient à petites journées. Par suite d'une convention avec le gouvernement français, ils étaient obligés de faire viser leurs feuilles de route par les commandants de place allemands. Or, mon ami Entzberg était chargé de cette dernière fonction à Moulins.

Un beau jour, pendant qu'il mettait son : *Vu par nous, commandant de la place,* sur une masse de feuilles étalées sur son bureau, il remarqua, parmi les gens qui attendaient, un grenadier qui le dévisageait avec insistance. L'ayant questionné à ce sujet, l'autre lui répondit :

— Commandant, je crois déjà vous avoir vu quelque part.

— Où cela?

— A Küstrin, en 1813. Je suis le factionnaire qui voulait vous empêcher de fuir et que vous avez jeté dans le fossé.

Bien entendu, le major Entzberg traita de son mieux

sa victime et lui donna une belle pièce d'or en la quittant.

Mais revenons à Inowraclaw. Aussitôt les deux compagnies formées et mises en route sur Posen, le général de Scheler nous ordonna de partir le plus vite possible pour le Wurtemberg. Nous nous empressâmes, le capitaine de Klapp et moi, de déférer à cet ordre; malheureusement, je ne devais arriver au terme de mon voyage que six semaines plus tard.

Grâce aux Français, les officiers voyageaient à bon compte en ce temps-là, car ceux qui savaient s'arranger allaient de Kœnigsberg à Kehl sans débourser un liard. Je m'explique. Les paysans, requis à cet effet, nous transportaient en voiture et étaient obligés d'assurer à leurs frais la nourriture de leurs chevaux; d'autre part, aux gîtes d'étapes, les habitants nous fournissaient gratis le logement et la nourriture. On voit donc que nos dépenses se réduisaient à bien peu de chose.

Dans ces conditions, malgré les vingt degrés au-dessous de zéro, notre voyage fut assez agréable.

Toutefois, les gîtes étaient mauvais. Je ne me rappelle en avoir eu qu'un seul bon, chez un cafetier nommé Keck, à Posen. C'était un de nos compatriotes, car il était originaire de Weinsberg.

En arrivant à Meissen, j'étais si mal à mon aise que mon capitaine fit appeler un médecin. Ce brave homme, après avoir tergiversé longtemps, finit par déclarer que je pourrais bien avoir la fièvre typhoïde, et qu'il serait prudent à moi de rester provisoirement à Meissen.

Naturellement je ne voulus rien entendre et, quoique très malade, je partis le lendemain avec mon capitaine; mais, en arrivant à Freyberg, en Saxe, je dus m'arrêter Je me sentais si faible que l'on dut me descendre de ma voiture. Un médecin, appelé aussitôt, déclara que j'avais le typhus.

On m'avait transporté chez de bien braves gens : le cafetier Papitzky et sa famille, qui me prodiguèrent les soins les plus dévoués et les plus affectueux, à moi qui étais un étranger pour eux, un simple garnisaire qu'ils devaient loger par *ordre*.

Au bout de quatre semaines, je fus suffisamment rétabli pour pouvoir songer à continuer mon voyage. Lorsque je voulus payer le médecin, il me répondit :

— Vous ne me devez rien, ni à Papitzky non plus. C'est à la ville qu'incombent les frais de votre nourriture et de votre traitement.

J'eus bien de la peine à quitter ces excellentes personnes, dont je garde encore aujourd'hui le souvenir le plus reconnaissant. Je passai par Chemnitz, Zwickau et Plauen, où j'arrivai un dimanche, à l'heure où les fidèles sortaient de l'église. Mon bonnet fourré, ma peau de mouton et mon air misérable me valurent plus d'un brocard et un succès de curiosité peu ordinaire.

Ce jour-là, je fus logé chez le chantre N. N..., qui m'accueillit de la façon la plus hospitalière. Après le repas, ses deux filles se mirent au piano et me jouèrent différents morceaux à quatre mains. Tout à coup, par une inspiration subite, je fouillai le gousset de ma veste, et quelle ne fut pas ma déception très amère! Au lieu des cinq ducats enveloppés dans du papier et d'une pièce de huit *gros* qu'il devait renfermer, je n'y trouvai plus que cette dernière. Les pièces d'or avaient disparu.

J'allai faire ma déclaration à la police, mais cela ne servit à rien.

Quelle jolie perspective, que celle d'accomplir avec huit *gros* dans la poche un voyage de cent et quelques lieues!

Malgré cela, j'arrivai au but, du moins provisoirement, à Ellwangen, où j'eus la satisfaction de trouver l'un des régiments qui n'avaient pas pris part à la cam-

pagne, et parmi les officiers duquel je comptais un grand nombre d'amis. Celui que je préférais, le comte de Bylandt, mort ces temps derniers comme colonel en retraite, s'occupa aussitôt de moi. Il me procura tout ce dont j'avais besoin, notamment un costume convenable, ce qui me permit d'assister, le même soir, à un bal donné au Muséum. Ce fut une occasion pour moi de constater que mon gros orteil gauche était entièrement guéri, car je dansai un nombre incalculable de valses, d'écossaises, et même le cotillon.

Le lendemain, je fis mon entrée à Schorndorf, mon ancienne garnison. De tous côtés, les braves habitants de cette petite ville accoururent pour me souhaiter la bienvenue et me serrer la main. Ils étaient heureux de revoir un quatrième officier du bataillon qui, depuis tant d'années, vivait au milieu d'eux. Je dis un *quatrième,* parce qu'à part moi, il n'existait plus de ce bataillon que les capitaines de Brecht et de Klapp, et le lieutenant Baumann. Du deuxième bataillon de mon régiment, c'est-à-dire de celui qui était jadis en garnison à Gmünd, il ne restait plus personne, *plus personne.*

Tous ces officiers n'étaient pas morts, c'est clair. Un grand nombre étaient prisonniers, malades, ou figuraient sur la liste des *disparus.*

A la fin de la campagne, le corps d'armée wurtembergeois déplorait la perte de 73 officiers, 11 auditeurs et quartiers-maîtres, 5 médecins et 3 aumôniers.

Revenons à mon paisible Schorndorf, qui offrait le spectacle de l'existence la plus calme et la plus heureuse; spectacle nouveau pour nous qui, depuis un an bientôt, n'étions plus habitués à voir que de la misère, de la détresse, du sang et des ruines.

Je fus bien agréablement surpris lorsque j'allai me présenter à mon nouveau colonel. Celui-ci n'était autre que le prince Charles de Hohenlohe-Kirchberg, sous les ordres duquel j'avais déjà servi dans la garde, et

qui était un chef aussi loyal que bienveillant. A la satisfaction déjà bien grande que j'éprouvais de me retrouver avec lui, s'en joignit une autre, immense ; car, après m'avoir souhaité la bienvenue, le prince m'annonça ma nomination au grade de capitaine.

Je comptais me reposer amplement de mes fatigues et me remplumer un peu dans notre bonne petite garnison, mais il était écrit que j'en serais empêché par une nouvelle campagne, dont je donnerai un jour le récit (1).

(1) Le colonel de Suckow n'a pu réaliser sa promesse, ayant été surpris par la mort, en 1863, moins d'un an après la publication des présents mémoires. (*Note du trad.*)

Colonel DE SUCKOW.

(*Traduit de l'allemand par* le commandant VELING.)

LE DUC ALBERT DE BROGLIE

ESQUISSE DU LIBÉRALISME PARLEMENTAIRE

— *O nuées, c'est de vous que viennent mes malheurs, de vous à qui je m'étais confié corps et âme.* ARISTOPHANE.

La première et dernière fois que je vis le duc Albert de Broglie fut, l'autre hiver, en un rendez-vous que s'était donné une centaine de chefs de groupes et d'écrivains du parti royaliste; le grand air de jeunesse qui était répandu sur toute sa personne m'avait fait hésiter à reconnaître un ancien ministre de Mac-Mahon, académicien depuis 1862 et que je savais presque octogénaire. Il paraissait soixante-cinq ans. Il s'avançait à pas légers, ferme et droit sur des jambes fines, les grands traits du visage extraordinairement clairs. Sur ces traits rapides je pris plaisir à suivre les mouvements divers qui agitèrent la réunion.

Elle était présidée par un membre du Parlement; et comme celui-ci affirmait, non sans précaution, que le règne futur de Philippe VIII ne pourrait se passer du Parlementarisme, on l'interrompit. *Non, non,* criaient des voix nombreuses au fond de la salle, où s'étaient groupées les dernières recrues du parti, *non, plus de parlementarisme!* Les vétérans légitimistes ajoutaient leur approbation. Je renonce à décrire la suite des petites lueurs brillantes qui coururent à ce moment sur le visage du duc de Broglie. Il avait éprouvé, sans conteste, la sensation du ridicule parfait : *Plus de parlementarisme! Quoi, alors? Une dictature?* Mais à cette idée nette s'en joignait une autre, confuse, celle d'un vif étonnement. Le ridicule était un fait, ce fait s'était produit; mais qu'il se fût produit, voilà ce dont le noble

duc ne voyait ni l'explication ni la génération. Un embarras très évident, en même temps qu'une ironie visible à souhait, s'était peint sur ce front où la vie intellectuelle abondait.

Albert de Broglie est mort et, selon l'usage établi dans la famille, à quatre-vingts ans. Les Broglie participent d'une extrême longévité. Celui qui fut ministre de Louis-Philippe et qui passe pour le grand Broglie (bien à tort : si l'on veut comparer, non le succès, mais les talents, il n'y a de grand Broglie que celui qui vient de s'éteindre), le duc Victor de Broglie avait poussé à quatre-vingt-cinq ans sa verte vieillesse; né sous Louis XVI, ayant vu la Révolution et le premier empire, il faillit assister à la fin du second, étant mort tout juste huit mois avant le 4 Septembre et la proclamation de la troisième République à laquelle il léguait le plan de la Constitution qui la règle aujourd'hui. Des cinq ascendants directs du feu duc, un seul, contemporain de la Révolution, eut une carrière assez courte, mais l'erreur est imputable à la guillotine qui le faucha à quarante ans. Les autres approchèrent le seizième lustre ou le dépassèrent.

Mais vivant longuement, ils vécurent avec puissance. Ces petits gentilshommes d'une petite république du Piémont arrivaient à peine chez nous, la première année du règne du Louis XIV, qu'ils réussissaient à se lotir des meilleures places dans la diplomatie, l'Eglise et les armées. Leurs six générations enjambent deux cent cinquante ans d'histoire de France : pas une qui ne soit marquée d'une distinction rare et forte. Chaque Broglie étant notable à quelque degré et dans un genre, leur suite forme un de ces chefs-d'œuvre de vigueur propagée et continuée, qui plaident en faveur du système des sélections héréditaires Pas de génie, à proprement parler, mais, comme eût dit l'abbé de Musset s'il eût parlé sans rire, des talents, de la facilité et l'application au labeur.

Le feu duc réunit ces qualités de force. Très bien doué par la nature, il a travaillé et, comme on disait

autrefois, « labouré » jusqu'au dernier terme. Il n'a cessé de soutenir chez son libraire, dans les revues et les journaux, le poids de sa réputation et de sa politique ; à l'Académie, son parti et ses amitiés ; dans le monde, mille devoirs ; enfin, autour de lui, une clientèle vaste et diverse. Un autre eût été encombré. Il faisait face à tout. Rongé du mal, il s'en accommoda pour vivre et jusqu'à mourir... Ces faits, dont le moindre est constant, nous fournissent sans doute une idée assez différente des images que l'on put se faire de lui tant d'après ses idées que sur sa vie publique ; mais la vie, les idées de M. de Broglie ont eu, entre bien d'autres torts, celui de le défigurer. L'on va voir comment.

I

Albert de Broglie n'est pas le premier de sa race qui ait souffert par la faute de ses idées. Ses idées étaient déjà celles de son père, qui les tenait du sien.

Lorsque Victor-Claude de Broglie monta sur l'échafaud, il fit transmettre à son jeune fils, alors enfant, le vœu exprès que celui-ci « restât fidèle à la Révolution française, même ingrate et injuste ». La duchesse, remariée, exécuta pieusement la volonté du premier époux et le jeune Victor de Broglie, revivant la vie et les pensées de son père, revécut, à l'échafaud près, les mêmes déboires. Comme son père, qui avait servi la Révolution avant d'en sentir les rigueurs, le duc Victor de Broglie fut l'instrument du libéralisme démocratique avant d'en être la victime. Les meilleurs amis de sa mémoire ont renoncé, je pense, à excuser son attitude sous la Restauration ; lui-même, quand les événements l'eurent averti, dut la déplorer. Son nom et sa situation élevée (il était pair de France), sa fortune, son influence, ses vertus lui donnaient les plus beaux moyens de s'employer avec gloire pour sa patrie. Il pouvait soutenir, maintenir, affermir le plus sérieux et le plus pratique des gouvernements qu'ait connus la France au dix-neuvième siècle. Il lui plut de faire de l'opposition libérale.

Plus qu'un Guizot, plus qu'un Périer, plus qu'un Thiers, il aida à précipiter Charles X. Ses attaques, comme celles de tous ses collègues du centre droit, eurent une influence que ces politiques profonds n'avaient point calculée. Mais la critique exacte commence à distinguer que les vrais politiques de la Restauration siégèrent à l'extrême-droite : devant les libéraux, aveugles, fanatiques, révoltés contre la leçon de la nature et de l'histoire, c'étaient les disciples de M. de Bonald, dont la sagesse traditionniste évoquait les réformes indispensables à la vitalité de l'État et de la société en France. Les ultras attaquaient, quand les libéraux les défendaient de toute leur force, ces institutions de l'an VIII, ce Code civil, cette théologie de l'individu dont il faut convenir aujourd'hui que la France meurt. Le duc Victor de Broglie n'a cessé de soutenir à la tribune de la Restauration nos causes de faiblesse, nos principes de mort, qui étaient alors dans leur nouveauté : ce qu'il appelait amoureusement « l'état actuel de la société », « l'état de nos idées et de nos habitudes », « l'état intérieur et domestique du pays, » enfin « la nation française, telle que les quarante dernières années nous l'ont faite ». Il était l'avocat, le protecteur et, au sens romain, le patron de cette France *dissociée et décerebrée,* comme dit M. Maurice Barrès. Grâce à lui, elle put se dissocier et se démembrer davantage, en exécution de son principe générateur, selon les prévisions ou les constatations de l'école positiviste, Comte et Le Play, Renan, Taine et Balzac.

Certes, le duc Victor eut ses heures de repentir. Il a écrit, sur sa conduite et sur celle de ses amis, un certain nombre de pages amères et touchantes. Juillet lui ouvrit le pouvoir, mais l'effraya ; et quand la monarchie parlementaire eut causé les explosions démocratiques, qui à leur tour déterminèrent, par la force de leur anarchie, un accès de démocratie césarienne, ce libéral al a jusqu'aux larmes de pénitence. Sa sincérité fut profonde. Mais sa clairvoyance, jusqu'à quel point fut-elle portée ? Il déplora ses actes : il ne quitta point ses idées. 89 et les idées empruntées à la charte an-

glaise demeurèrent, dans la stricte force de cette comparaison religieuse, son Evangile. Dans un testament politique écrit à la fin du second empire, *Vues sur le gouvernement de la France*, ouvrage inédit, publié par son fils, le duc Victor écrit l'élévation suivante sur le droit divin du parlementarisme :

Admirable mécanisme qui n'est pas fait de main d'homme; simple développement des conditions attachées, par la Providence, aux progrès des sociétés civilisées ; appareil où chaque organe se trouve à son rang, presque sans qu'il ait été besoin d'y pourvoir; où chaque fonction s'accomplit par l'énergie de sa propre nature, où toutes les forces du corps social s'entr'aident en se limitant réciproquement ; économie facile et puissante où tous les intérêts sont placés sous la garde de tous les droits.

Telle étant l'atmosphère d'idées politiques dans laquelle vivait le vieux duc même *repenti* et dans laquelle le duc Albert naquit et grandit, il importe de mesurer quelle fut sur le père et le fils la puissance de ces idées. Victor de Broglie avait épousé, en 1816, Albertine-Ida-Gustavine de Staël, fille de l'auteur de *l'Allemagne*. La duchesse de Broglie était méthodiste zélée, et le duc ardent catholique; mais cette diversité religieuse était apparente ou ne touchait qu'aux points secondaires du culte. L'un et l'autre avaient le même Dieu, le même rite, la même Eglise : ils croyaient également à la Liberté, et sans doute tous les sacrifices, toutes les concessions, toutes les démarches conciliantes qui ne leur étaient point dictées par l'affection ou par une communauté d'habitudes, de vie, d origine et de monde, leur venaient de cette commune religion de la Liberté. Les contrariétés inhérentes aux divergences confessionnelles, ces époux les offraient joyeusement en holocauste ou comme un sujet de mortification méritoire au fantôme métaphysique pour lequel ils ressentaient un égal amour. Nous savons tous les maux que cette Liberté habillée en idole a faits à la France : n'oublions pas le bien qu'elle a répandu chez les Broglie. Ils lui ont dû la paix, la joie même de leur foyer. L'époux voyant l'épouse cheminer seule vers le temple, l'épouse séparée

d'un mari courant à l'église, tous les deux, s'ils sentaient quelque serrement de cœur trop humain, le réprimaient avec délice, en se disant : « Pour la Liberté! » D'une maxime ridicule, incompréhensible et qu'un honnête homme de notre époque aura toujours du mal à traduire en mots cohérents, « la liberté de chacun n'a d'autres bornes que la liberté d'autrui, » de cette misère philosophique et morale, ces époux qui s'aimaient ont su composer du bonheur.

II

Issu d'un libéral et d'une libérale, plutôt que d'une protestante et d'un catholique, Albert de Broglie était appelé à de grandes destinées. En laissant de côté tout ce qui n'est pas sa personne, idées ou circonstances, peu d'hommes semblaient mieux désignés pour jouer un rôle considérable. Il s'y était préparé avec un grand soin : pratiquement, tant qu'il put participer aux affaires, c'est-à-dire tout jeune encore (il eut trente ans l'année du coup d'État), et plus tard à travers l'étude et les voyages.

Son instruction était étendue, ses lettres solides. Il savait les langues, l'histoire, le droit, la diplomatie, l'administration. Il a donné en se jouant des pages de critique littéraire auxquelles il n'y a rien à redire. Elles sont d'un esprit plus qu'averti et profondément pénétré de l'histoire et de la poésie de notre langage. La petite étude sur *Malherbe*, écrite à soixante-quinze ans, serait parfaite s'il avait mis plus d'attention à en corriger les épreuves, de manière à ne pas y laisser traîner des citations inexactes et des vers faux.

Moins bon philosophe (le don de la philosophie était réservé à son frère, le malheureux abbé de Broglie, qui est mort tragiquement), il s'était cependant entraîné à cet exercice. Une version critique du *Systema theologicum* de Leibniz, qu'il a traduit *Système religieux*, en témoigne. Ainsi, désireux de gouverner son pays, le jeune patricien s'était rompu lui-même de bonne heure à toute haute discipline. A son brillant

zénith du dix-neuvième siècle, l'heureuse Angleterre a connu cette fortune de n'être, en somme, dirigée dans les voies les plus positives que par une élite d'esprits supérieurement cultivés et instruits, familiers ordinaires de l'élite du genre humain. C'est du vers grec, de la critique biblique et de la controverse philosophique que ses hommes d'Etat sont partis à la conquête de l'univers...

Cette intelligence si riche était libre. Un juge qui n'est point prévenu, c'est M. Ledrain, admirait, l'autre jour encore, l'équité, la souplesse, la flexibilité de l'historien de *l'Eglise du quatrième siècle*. Si Dom Guéranger attaqua les tendances hétérodoxes de M. de Broglie, je ne vois pas qu'il ait contesté chez lui la volonté et le désir, également fermes, d'être un catholique très strict. M. de Broglie eût pu céder aux objections de Dom Guéranger, lui donner satisfaction sur tous les points, corriger dans les six volumes tout ce qui était trouvé à reprendre, y compris le fameux passage dans lequel le jeune duc paraissait dire, sans le vouloir dire peut-être, que le Christ ne savait sans doute pas le grec : ces amendements de détail n'eussent rien changé au ton de l'ouvrage. C'était le ton de la sympathie intellectuelle. Un homme est libre qui, à travers toute polémique, peut sentir à l'égard de son adversaire assez de sympathie pour le comprendre tout entier, le goûter, aller à l aimer. Une âme passionnée se permet ces dérogations. Elles ont leur noblesse et ne cèdent rien sur le fond.

Avec quelle juste amitié M. de Broglie, pourtant sévère, traite Julien! Rien ne saurait montrer l'ouverture de cet esprit comme la description d'Athènes, quand Julien s'y perfectionnait dans l'étude des poètes et des philosophes, avec Basile et Grégoire de Nazianze, les futurs Pères d'une Eglise que ce magnifique réactionnaire allait ébranler. Je tiens à citer cette page :

Transporté dans cet asile des Muses, au pied de l'Acropole et du Parthénon, près du temple qui retentissait encore des vers de Sophocle, sur cette Agora qu'ébranlait l écho des paroles de Démosthène, Julien respira pour la première fois avec

délices un air qui ranimait ses sens et qui remplissait sa poitrine. En peu de temps, par son rang aussi bien que par ses talents, il devint le héros de ces écoles brillantes qui animaient la ville de leurs tournois d'éloquence et de leurs jeux d'adresse. Sophistes, rhéteurs, élèves, tout le monde s'empressait autour de lui. C'était pour tous un charme inattendu d'entendre la langue des poètes et des écoles, l'idiome natal du sol attique, parlé avec grâce et dignité par une bouche royale. Lutter d'éloquence ou discuter de métaphysique avec un prince; le voir admirer des temples, verser quelques larmes sur leurs ruines, quelle consolation pour les sectateurs fidèles, mais humiliés, des divinités déchues! On ne le pressait sans doute pas trop de s'expliquer : on ne s'étonnait pas de le voir encore commenter les Écritures et suivre le culte chrétien. *On sentait la sympathie dans l'accent de sa voix et dans le tour de sa pensée, avec cette perspicacité discrète qui est le partage des faibles et des vaincus.* Et puis, le soir, quand l'ombre était venue, quand l'œil du gouverneur ou des « *curieux* » ne pouvait plus le suivre, ne se disait-on pas qu'on le voyait souvent se rendre au temple d'Éleusis, où siégeait le pontife le plus renommé de la Grèce, l'héritier des mystères de la bonne déesse et le correspondant actif et zélé de tous les philosophes asiatiques? Puis on se passait, pour le lire avec émotion, un discours composé par le prince lui-même au sujet d'un différend entre Corinthe et Argos. Ce petit écrit aurait pu être composé par un païen de profession, tant on y parlait avec respect des souvenirs homériques d'Argos et des jeux séculaires de Corinthe. Il n'en fallait pas davantage pour que tous les dévots du vieux culte offrissent en secret des sacrifices aux dieux en faveur du jeune prince et de son prochain avènement à l'empire.

Ces succès, ces honneurs, ces jouissances d'artistes, ces extases de croyants surexcités par de secrètes opérations magiques, tout contribuait à plonger Julien dans une espèce d'ivresse : mais, n'osant s'y abandonner tout entier, par un reste de prudence et par la crainte des regards qui le surveillaient, tour à tour excité et contenu, rongeant son frein et prêt à le briser, il éprouvait dans tout son être un ébranlement qui se trahissait dans son attitude : « Je le regardais, disait plus tard un de ses camarades d'étude, et je voyais une tête toujours en mouvement, des épaules branlantes et agitées, un œil égaré, une démarche chancelante, un nez en l'air qui aspirait l'ignorance et le dédain... Et je me disais : — Quel monstre Rome nourrit-elle ici? »

Ce tableau délicieux des écoles d'Athènes se complète par les portraits non moins étudiés, non moins délicats des jeunes Grégoire et Basile, ardents chrétiens. Le duc de Broglie n'avait qu'à jeter les yeux autour de lui dans la société des Lacordaire, des Montalembert, des Sweetchine pour trouver des modèles plus ou moins ressemblants aux deux jeunes héros. Et, de toute façon, la tâche lui était facile. L'auteur n'avait qu'à suivre le cours des sentiments et des passions dont il vivait. Le Julien, d'un art tout aussi compliqué, exigeait de plus un effort de sensibilité et d'intelligence critiques. Le duc de Broglie a fait cet effort toutes les fois qu'il l'a fallu.

Bien muni pour la vie active, il ne manquait pas non plus d'ambition pour s'y élancer. Il eut d'abord l'ambition des Broglie, qui fut souvent de jouer un rôle. Il eut celle du bon citoyen, bien assuré de sa valeur et qui se sait particulièrement utile à tous. Jusqu'à cinquante ans, il désira gouverner. Et, ayant perdu la partie à cinquante-six ans, il en porta amèrement le deuil. Vers la fin du règne de Napoléon III, il s'était mis à la tête des libéraux. L'école de Nancy jouissait de ses sympathies. Il la protégeait même un peu. En 1869, il exposait dans sa profession de foi, aux électeurs de Bernay, qu'il n'était point « animé d'une hos- « tilité systématique contre les pouvoirs existants, « mais tout dévoué aux principes de 89 ». A défaut de l'empire libéral, un empire ultra-libéral l'eût peut-être conquis. Le pouvoir lui semblait fait pour M. de Broglie, comme M. de Broglie pour le pouvoir : en quoi il ne se trompait pas, aucun Français n'étant plus apte, en temps normal, sous un chef légitime, pour présider à la destinée des autres Français. Parallèlement aux princes de la maison de France, il était prétendant à la première place dans leurs conseils. Il se sentait de taille à tenir près d'eux toutes les charges les plus lourdes d'une régence ou d'une vice-royauté.

Cette ambition, si haute qu'on la juge, n'est pas à blâmer. Elle différait de l'ardeur brouillonne d'un frondeur ou d'un important; non seulement justifiée, elle

était aussi tempérée par le grand sens qu'avait M. de Broglie du bien public. On ne lira jamais un discours, une circulaire ni un document politique émanant de cet homme sans être frappé de l'ampleur avec laquelle il savait embrasser l'intérêt général français. Seul peut-être de toute sa génération, il eut l'idée constante, le sentiment pratique de la continuité des affaires d'un même peuple. Par une sorte de miracle de bonne foi, qui n'a été refait par aucun de ses successeurs, il ne manqua jamais de faire le calcul des conséquences de ses actes ou de ses conseils. Cela, presque sans y songer : tant le souci de l'avenir lui semblait naturel à tout politique sérieux ! Mais, par une candeur dont il se fût gardé à la réflexion, il oublia souvent que ses adversaires n'étaient pas à compter pour des politiques sérieux. Le jeu parlementaire exigeant, pour être bien joué, un égal sérieux des deux camps, le duc de Broglie le postula. C'était son postulat : gratuit, mais nécessaire.

Ne l'eût-il postulé, le parlementarisme ne pouvait exister, et, sans le parlementarisme, il ne voyait pas de salut.

III

Nous tenons ici les deux composantes de M. de Broglie. Probe, patriote, passionné pour l'ordre moral, comme il disait, pour la grandeur de la France, pour sa gloire propre et la gloire de sa maison, d'esprit libre en tout ce qui échappait à la politique, préparé par l'étude et les traditions tant à l'intrigue de couloir et d'antichambre qu'à la haute administration, de charpente solide et résistante, voilà ce qu'il était. Et c'était tout lui-même, mais n'était que lui-même. Une idée en somme étrangère, un culte que les Broglie ne pratiquaient que depuis deux générations, l'idée, le culte du libéralisme parlementaire enté sur tous ces dons, eurent le résultat d'un greffage mortel : talents, savoir, activité, passion, tout en fut desséché.

Il ne faut point dire néanmoins que M. de Broglie ait constamment échoué dans sa politique. Des deux actes fondamentaux que l'histoire lui attribue, le pre-

mier fut un vrai succès. Le duc de Broglie réussit parfaitement à éloigner du trône Henri V. Il sut inspirer à ce prince le sentiment que le roi, quel qu'il fût, devrait se résigner à l'avoir pour second, c'est-à-dire pour maître. Le comte de Chambord ne s'y résigna point et souleva, pour en finir, la question du drapeau. Il redoutait l'insidieux réseau dans lequel cet agile et ardent diplomate l'eût fatalement impliqué : M. de Broglie eût apporté à ce travail le même zèle infatigable, le même fini qu'au premier. Exactement comme son père sous la Restauration, n'eût-il pas combattu contre le despotisme de l'ancien régime, pour 89 et pour les principes du droit nouveau? Ces principes, étant sacrés, devenaient des fins religieuses. Le feu duc devait, à ses moments perdus, regretter la magnifique opposition qu'il eût pu organiser contre les ultras (1) de 1873, s'ils avaient triomphé de ses premières embûches. Du moins, ces embûches, fort artistement composées, rendent-elles un bon témoignage de son attachement à l'autel de la Liberté, en même temps que de sa dextérité et de sa finesse. S'il eût été le maladroit que l'on prétend, sa réussite sur ce point eût été moins complète.

Mais, en éliminant le comte de Chambord, on ne voit pas que le duc de Broglie ait assuré le trône au comte de Paris, ni même qu'il se soit conservé à lui-même la haute main sur le pouvoir. Plus tôt qu'il ne l'imaginait, il eut son tour de chute. Il avait dédaigné la faveur du peuple, quand il déplaisait à son roi. Il expia cette indépendance d'une âme fière. On lui organisa l'impopularité, par les plus indignes moyens. Ni les élections partielles ni les élections générales ne se prononcèrent pour lui. Au Seize-Mai, ce doctrinaire du parlementarisme devint, en compagnie de bonapartistes, le chef du cabinet constitué par le maréchal contre la Chambre... On connaît aujourd'hui que le rôle de M. de Broglie y fut modérateur. Nous n'avons pas à l'en louer. Son premier tort fut de se charger d'une entre-

(1) C'étaient bien des ultras. Il faut lire dans *Paris pendant les deux sièges* le beau projet de constitution royaliste élaboré par Louis Veuillot sous leur inspiration.

prise qui lui convenait mal; le second, de la manquer une fois qu'il l'eut acceptée; le troisième, une fois manquée, de ne pas la recommencer.

M. de Cassagnac a raconté que, dans la nuit de leur effondrement électoral, il donna justement au duc de Broglie ce conseil, si simple et naturel, de recommencer. « Je ne peux pas! » gémit le duc, les bras au ciel. Rien de plus vrai. Il ne le pouvait pas. Il ne pouvait même pas le vouloir. L'équipée naïve du coup d'Etat légal lui était apparue, dès le premier jour, absurde. Mais un coup d'Etat illégal lui aurait donné l'idée précise d'une impiété. Toute sa religion originelle protestait contre les actes inconstitutionnels. Son énergie, sa patience, son application, son industrie aux mille ressources étaient disponibles pour d'autres œuvres, fussent-elles héroïques : aucunement, pour celle-ci. Volonté, ambitieux désirs, sourdes envies, rien ne l'y portait. Il avait tout osé contre son roi, parce qu'il se disait : « La Liberté le veut. » Il n'osa rien contre les radicaux réélus, parce qu'il se disait : « La Liberté ne le veut pas. » Il eût su tenir tête aux caprices des opinions; cependant l'Opinion, conçue comme une réalité politique, le troublait et l'intimidait. De Gambetta ou de lui, c'était lui, très certainement, qu'elle impressionnait le plus. Le tribun ne pouvait manquer d'être sceptique sur une quantité qu'il faisait et qu'il défaisait presque à son gré. Le duc la redoutait à l'égal d'un pouvoir inconnu et demi-divin.

Dans la politique moderne, il n'existe nulle plus grande cause de faiblesse. Je ne crois pas que le duc de Broglie ait jamais fait monter la formule du libéralisme au même degré de mystique rêverie où l'avait élevée son père. Outre qu'il était beaucoup plus intelligent et plus raisonnable, outre que le dix-neuvième siècle en France et hors de France, en donnant déjà sa mesure, y avait également donné sa leçon, un contemporain de Taine et de Comte ne pouvait s'exprimer comme un collègue de Chateaubriand et de La Fayette. Albert de Broglie a quelquefois atténué son expression de la chimère paternelle, et sa pensée

ressemble alors, à s'y méprendre, au sentiment des grands Anglais, qui ne libéralisent point en l'air et s'occupent tout simplement, en esprits justes et pratiques, de trouver le point d'accommodement entre les forces probables de la Couronne, les forces probables des Communes et les forces probables de l'aristocratie.

Dans la préface de ses *Essais de littérature et de morale*, le duc de Broglie représente sa doctrine comme un système « de support mutuel », de « conciliation », et finalement de « transaction ». Mais pourquoi nomme-t-il un tel système un « idéal » ? Le système n'a rien d'un idéal, quelque sens qu'on veuille prêter à ce mot allemand. Il ressemble plutôt à un expédient. Tous ceux d'entre nous qui ont songé avec courage et résolution aux moyens de régler le présent désordre français savent que rien d'utile ne se fera sans concession ni composition. Un esprit tolérant et conciliateur y est indispensable, beaucoup d'intelligence, de diversité, de souplesse. Il faudra des expédients. Les expédients ont du bon, mais à la condition d'être appelés et exigés par les circonstances. Ils se trouvent à la disposition des hommes, mais les hommes ne sont aucunement à leur merci. Loin de former un principe ou de correspondre à un idéal, l'expédient ne vaut rien par lui-même ; il vaut les services qu'il rend. Introduire des expédients libéraux en des sujets qui se passent d'expédients et dans lesquels l'autorité peut réussir à se faire accepter toute seule et dans son entier, constitue une sorte de crime d'Etat. Compliquer de l'expédient parlementaire l'acte, parfois inévitable, par lequel un pouvoir met quelques soldats dans la rue pour faire taire les mutins, est plus qu'un crime, plus qu'une faute même, c'est un non-sens.

Mais les non-sens les plus forts sont dits et pratiqués par les gens d'esprit s'ils en ont fait une affaire de conscience. Quelque formule qu'il donnât de la Liberté et du gouvernement constitutionnel, le duc de Broglie y tenait sa conscience pour engagée. C'était, comme s'expriment d'après Aristophane, dans le sens d'imagination gratuite, d'utopie et de chimère un peu coupable, les écrivains de *l'Action française*, c'était la « Nuée »

de ce noble esprit. Elle a gâté, réduit, déformé méthodiquement la suite de sa vie et de sa pensée politique. Je crois pourtant qu'il n'a jamais cessé d'y être fidèle.

« Ecrivez l'histoire, Monsieur, ne vous mêlez plus de la faire. » Cette dure apostrophe, qu'Armand de Pontmartin, après le Seize-Mai, lui jetait de son feuilleton de la *Gazette de France*, ne fut point écoutée du duc de Broglie. S'il se remit à écrire l'histoire, et l'écrivit parfaitement, comme en ont témoigné *le Secret du Roi* et tant d'autres mémoires délicats, pénétrants, rapides, et d'un pittoresque discret, mais vif, dont le règne de Louis XV faisait les frais, M. de Broglie n'en quitta point le dix-neuvième siècle, ni le souci de donner figure au vingtième. Je ne crois pas qu'il ait senti ni ses fautes, ni même l'étendue de tout son malheur.

Battu devant les électeurs sénatoriaux, battu encore en 1885 devant le suffrage universel en des conditions qui durent flatter son amour-propre un peu sauvage (toute la liste conservatrice passa, lui excepté), il était battu plus complètement devant l'Opinion, sa précieuse icone. Ni les ignorants ni les doctes, ni la bourgeoisie ni le peuple ne défendent plus aujourd'hui les doctrines du parlementarisme : si une institution a perdu tout crédit, c'est bien celle-là. En dépit du testament de son père, le comte de Paris la quitta et, depuis quinze ans environ, les plus radicales tendances autoritaires et militaires se manifestent dans les profondeurs de la nation. La nation demande qu'on fasse taire les bavards et que l'on mette les avocats à la porte ; mais les théoriciens expliquent que la machine du parlementarisme est essentiellement inutile et pernicieuse, car elle remplace le travail par le bruit, l'action par la critique, la politique nationale par la politique de clan. Le duc de Broglie eût pu compter autour de lui, et peut-être dans sa maison, ceux qui restaient fidèles au parlementarisme : le sentiment de sa défaite en aurait été plus amer.

Plus amer encore eût été le même sentiment si son intelligence demeurée étendue et claire avait pu constater à quel point le parlementarisme avait mérité le

double jugement de la foule et des sages. Du wilsonisme au panamisme, du panamisme à l'affaire Dreyfus, tous nos scandales ont été d'origine parlementaire; mais l'affaiblissement général de l'ordre français, la machine administrative encrassée de routine et les révolutions introduites dans le personnel administratif, l'ancienne centralisation bureaucratique énervée, détruite même, sous l'influence des représentants élus, et cependant ce même fonctionnariat renforcé, centralisé plus étroitement en vue du service électoral qu'on attend de lui, des alliances précieuses, mais délicates, tantôt purement négligées, tantôt brusquées et mendiées avec une hâte coupable, la marine et les colonies abandonnées à l'anarchie la plus stagnante, l'armée tour à tour accablée des injures d'en bas et des injustices d'en haut, finalement livrée au bon plaisir des fanatiques ou des sots, pourvu qu'ils soient de la clientèle d'un ministère, enfin les finances à la disposition de mandataires chargés de ruiner le public en faveur des particuliers, ce sont nos fruits, les plus directs, du parlementarisme.

Ils étaient suffisamment clairs : le duc de Broglie, qui les voyait, a, je pense, rendu le dernier soupir sans rattacher ces fruits corrompus à leur arbre. Il s'était endormi et rassuré sur une distinction fort ingénieuse que ses amis et lui avaient imaginée, il y a quart de siècle. « Le parlementarisme est faussé, disaient-ils, et faussé en vertu du mécanisme républicain. » Mais ils n'ont jamais expliqué ce qu'un pareil faussage avait d'accidentel et non d'essentiel. En quoi d'ailleurs un souverain, même héréditaire, une fois superposé à ce mécanisme, l'aurait-il empêché de devenir ce qu'il est devenu? L'unique supériorité de la monarchie sur la présidence élective aurait été de le pouvoir supprimer plus facilement. Mais à quoi bon constituer une machine à supprimer? Ne vaudrait-il mieux épargner au prince la peine de signer l'ordonnance de suppression?... Le duc de Broglie ne se l'est jamais demandé. Toutes les constitutions qu'il a jetées sur le papier jusqu'au dernier jour comprenaient, comme celle qu'il nous a confectionnée et votee, le vieux rouage du parlementarisme.

Un de ses derniers articles du *Moniteur,* qui fut remarqué à bon titre, commentait une réponse de son jeune ami, M. Godefroy, aux juges de la Haute Cour. M. Godefroy avait dit : « Les *deux* se valent ! » Les *deux*, c'était, d'une part la troisième République, et, de l'autre, une dictature. Le mouvement, le nerf, la flamme revinrent sous la plume d'Albert de Broglie pour décrire et flétrir le régime, le nom maudits. Dictature ! Son sens délié de la politique et de l'histoire l'abandonnaient : une âpre fougue, une froide rage, les mêmes qui parurent dans ses actes de 1873 contre les projets de dictature royale, étincelaient parmi les beaux plis de son ample phrase quand il lui arrivait de toucher à son grand sujet. On sentait, à le lire, un extrême désir de se montrer fort désagréable et pointu envers qui en jugeait d'une autre manière que lui. Innocemment du reste. Sans intention mauvaise, ni d'offense ! Mais son dieu le tenait et cet homme si poli confessait sa foi.

Ainsi la Liberté, entendue religieusement, ne s'est pas contentée de perdre une belle vie. Elle a aigri un beau caractère ou elle l'a laissé s'aigrir. N'inspirant point de tolérance, ne créant point d'aménité, à quoi donc servait le sentiment de la Liberté?

L'autorité peut être dure dans le privé, mais elle rachète son inconvénient par des avantages publics Les libéraux confessionnels ont, en un vain partage, la liberté sans ses plaisirs, l'autorité sans sa puissance : tristesse de Zénon et relâchement d'Epicure... C'est ce dont la plupart des Français se sont aperçus. Beaucoup d'entre eux renoncent déjà à l'illusion, à la Nuée qui perdit successivement trois ducs de Broglie. Ah ! si l'histoire de ces grandes et malheureuses personnes hâtait, dans notre peuple, une abjuration, tranchait une indécision, dissipait enfin quelque doute, cet immense service posthume rendu au public les déchargerait de tout blâme. On les plaindrait, mais on plaindrait aussi la France dépouillée, par leur faute autant que par la sienne, du service de leurs talents et de leurs vertus.

CHARLES MAURRAS.

LES LIVRES ET LES MOEURS

OPINIONS A RÉPANDRE (1)

I

Voici un livre bienfaisant. Et c'est, par surcroît, un livre exquis. Il morigène le temps présent avec une douceur ferme destinée à prendre les esprits et les cœurs. Il est composé de morceaux divers, mais il rend un son unique et harmonieux. Il ne contient que des choses honnêtes, écrites pour *les braves gens de France*, mais il est paré de ce sourire divin de la beauté qui invite les hommes à s'émouvoir, et ce sourire doit convaincre les lettrés comme les ignorants.

Parce qu'il entreprend de régénérer notre âme corrompue, et d'arrêter notre décadence, doit-on s'étonner qu'il soit signé de M. Jules Lemaître? Ou plutôt doit-on s'étonner que ce prince des lettres françaises, qui gouverna jadis avec l'assentiment universel le royaume du dilettantisme, ait troqué son empire contre un apostolat ardu et méritoire, et sacrifié son repos luxueux parmi ses chères idées pour une pénible et précieuse entreprise de missionnaire laïque? Lui-même a pris soin de répondre, avec cette grâce qui

(1) *Opinions à répandre*, par Jules Lemaître. (Lecène et Oudin.)

illumine sa phrase, à la surprise de quelques-uns de ses anciens admirateurs peu disposés à le suivre : « J'ai des amis, a-t-il dit, que mon zèle patriotique fait sourire et étonne. C'est qu'ils s'étaient trompés sur moi; c'est que je n'ai jamais été qu'un « sceptique de province », comme l'a si gentiment dit un de mes confrères les plus parisiens. » C'est peut-être qu'il n'a jamais été un sceptique. Une lecture superficielle de ses œuvres le montre uniquement diverti par les jeux de la littérature. Plus approfondie, elle révèle un moraliste qui a le respect de la vie, une indulgente pitié pour les hommes, la haine de l'hypocrisie et ce sentiment très vif que l'humanité ne se peut passer de croyances. Oserais-je citer ce jugement sur lui qui date de 1893 et qui ne saurait m'être inconnu : « Il y a en lui un honnête homme à principes pour la conduite de la vie, et un fringant curieux d'art et d'idées, qui s'accommodent comme ils peuvent de vivre ensemble : mais, l'existence étant faite de contradictions, ils forment bon ménage. » C'est le premier qui a triomphé, et l'on pouvait le prévoir. Car l'auteur de *Mariage blanc* n'avait point hésité à l'occasion à condamner le dilettantisme non seulement comme stérile, mais — ce qui serait étrange chez un dilettante — comme malfaisant. L'auteur de *Serenus*, s'il préférait le martyre à la foi, manifestait de celle-ci le touchant désir. L'auteur des *Rois*, s'il se laissait aller à montrer les ravages que peut occasionner la bonté, entourait néanmoins celle-ci d'une séduction qui devait survivre à l'atteinte des faits. La crainte excessive du ridicule, un certain effroi de l'action, et surtout une trop modeste défiance de soi-même le retenaient de chercher à conduire les hommes. Sa clairvoyance le rendit courageux. Elle lui fit toucher du doigt la *grand'misère qui était au pays de France.* Il se demanda s'il avait le droit de taire ce qu'il voyait, et dès lors il était sauvé. Il ne pouvait plus prendre des plaisirs dont il venait de découvrir le goût de cendre. Par cela seul qu'il était mieux averti, ne devait-il pas agir? Et dès lors, nous le vîmes agir et exhorter ses compatriotes à l'initiative et à la moralité

avec cette voix persuasive dont le charme secret ne se peut guère analyser.

Il va même jusqu'à détester ce qui jadis lui procurait ses meilleures émotions : les belles-lettres. Détester est peut-être excessif; mettons qu'il se contente de les dédaigner. Une grande lassitude l'a pris des exercices d'art et de littérature. Nous l'entendons murmurer avec mélancolie : « Je ne suis bon à rien qu'à écrire. » Comme si ce n'était rien qu'augmenter la joie spirituelle de l'humanité, et comme si la propagation des idées n'était pas une des formes utiles de l'action! Autrefois les littérateurs se donnaient le mauvais ton d'exagérer l'importance de leur art; retranchés du monde des vivants, ils ne consentaient à s'y rattacher que par le mépris et ils concevaient leur profession comme sacrée, tandis qu'ils confondaient dans un oubli commun les industries qui alimentaient leur propre existence. Ainsi le dernier des Goncourt, dans son pauvre orgueil de lettré, plaçait au premier rang des événements historiques la publication de ses ouvrages éphémères. Ces cas exceptionnels et ridicules se rencontrent encore aujourd'hui, bien que plus rarement. C'est en sens contraire que M. Jules Lemaître exagère. On dirait que la leçon des Racine et des Tolstoï le touche infiniment, et qu'il redoute ce germe de corruption que trop souvent contient la beauté. Mais exercerait-il son heureuse influence, sans cette grâce enveloppante des paroles dont aucun de ses lecteurs ne songe à médire?

Cependant cette influence vient encore d'une autre cause. Avec des dons supérieurs, M. Jules Lemaître fait partie de l'humanité moyenne. J'entends par là qu'il comprend admirablement la vie ordinaire et qu'élevé bien au-dessus du médiocre il se place volontiers au point de vue de la médiocrité. Il excelle à deviner les sentiments de la moyenne des hommes, tandis qu'il n'en fait point partie. Son pessimisme apitoyé, — car il n'a pas bonne opinion de notre temps, et, connaissant l'histoire, il n'a pas davantage le fétichisme du passé, — son pessimisme apitoyé lui sert

même dans son dessein de diriger les hommes vers le bien. Il sait qu'il ne faut pas trop exiger, qu'il faut se contenter d'un tout petit effort quotidien, mais que ce petit effort quotidien, peut suffire à préparer des résultats importants. Tout son charme ne réussit pas entièrement à dissimuler la piètre estime qu'il a pour notre époque. Il semble nous dire : « Vous êtes de pauvres hères bien faibles et bien lamentables. Vous n'êtes capables de grandeur ni dans le bien ni dans le mal. On ne peut pas décemment vous demander de hautes entreprises. C'est déjà beaucoup d'essayer de vous faire entendre certaines vérités essentielles et encore est-il bon pour réussir de vous les présenter comme une affaire de mode, comme quelque chose de distingué. Il importe de vous dorer la pilule. Je ne suis pas exigeant. Je ne vous réclame qu'un peu de réflexion, et le sentiment de quelques nécessités patriotiques et sociales. » Et pour ne pas nous fâcher, ou peut-être en vertu de cette humilité que la vie donne quelquefois aux profonds analystes de notre cœur en les accoutumant à la fragilité de notre énergie, il ajoute : « Ne soyez pas étonnés que je vous parle ainsi. Je suis un homme comme vous. Ce que vous ressentez, je le ressens, et si je redoute vos faiblesses et vos petites lâchetés, c'est pour les avoir découvertes en moi-même. » Par là, il nous rassure et il nous flatte, et quand nous sommes flattés, nous sommes bien près de lui donner raison. Il semble se mettre ainsi au niveau de ses lecteurs, et ceux-ci ne se doutent pas qu'il les élève. Il leur présente par le petit côté des choses qui sont parfaitement graves, et les voici bientôt qui se réjouissent d'avoir passé si facilement du plaisant au sévère. Son indulgence lui gagne les cœurs, et son clair bon sens lui gagne les esprits. C'est ce clair bon sens qui marque d'un trait ineffaçable, comme le diamant marque le verre, les préjugés absurdes qui étriquent les hommes, et les abstractions dangereuses qui substituent à la réalité des formules absolues. Il a de nombreux ennemis à combattre, car notre société est d'une part encombrée de conventions étroites, et d'autre part travaillée par des

ferments de haine et de révolte, issus de ces philosophies qui négligent de s'appuyer sur l'observation. Mais l'intelligence de M. Jules Lemaître est précisément d'une lucidité merveilleuse. Elle a traversé ces deux étapes qui conduisent, la première, à accepter aveuglément ce qui est comme immuable et parfait, et la seconde, à détruire non moins aveuglément tout ce qui existe comme mauvais et corrompu au profit des faux mirages d'un système qui pose la bonté de l'homme à la base d'une transformation sociale. Elle a fait le tour de bien des idées, mais surtout elle est descendue dans l'âme humaine. Elle ne veut rien détruire sans reconstruire aussitôt. Elle a le sens du possible, comme elle a celui du réel. Et elle est mise en mouvement par une bonté qui dissimule mal sa tendresse.

II

Quelles sont ces opinions qu'il faut répandre? Elles ne sont pas très variées, sans quoi elles ne pourraient être facilement retenues, — et elles sont simples. Le procédé de la répétition finira peut-être par les mettre à la mode, et elles détermineront un état d'esprit propre à notre relèvement national.

Nous sommes un peuple malade. Le malheur, qui fouette le sang des peuples jeunes, nous a cruellement déprimés. Les générations venues après la guerre n'ont pas eu lieu de s'enorgueillir d'être françaises. Elles n'ont connu notre pays qu'humilié et déchiré par les dissensions intestines. Elles ignorent cette communion collective dans de grands sentiments forts par quoi l'espérance agite l'âme d'une nation. Aujourd'hui les croyances s'en vont; celle de la religion, celle de la patrie, celle de la famille, les plus essentielles et les plus sacrées, subissent une diminution dangereuse. Car c'est la foi qui fait la volonté. Nous manquons de foi, et partant d'énergie, d'activité, d'initiative. Nous lais-

sons tarir les sources fécondes de la vie humaine, et celles de la richesse et de la prospérité communes. Nous tendons vers une forme sociale arriérée que la bêtise des mots fait présenter comme avancée, ce qui flatte de faibles cerveaux; vers une organisation meurtrière de l'activité et de la dignité individuelles. Nous nous y acheminons en faisant notre idéal de l'état de fonctionnaire qui est médiocre, peu reluisant, mais sans fatigue, sans responsabilité et sans risque. Nous recevons une éducation de mandarins qui ne nous prépare nullement à une existence de luttes et d'efforts. Et, en même temps que notre faiblesse pour agir a augmenté, s'est accrue notre soif de jouissances. Nous avons excité en nous l'appétit du plaisir, le goût du luxe, de sorte que la balance est de moins en moins égale entre nos désirs et nos moyens. Ce sont là de graves symptômes de décadence. Ajoutez, ce qui est trop banal pour qu'il vaille la peine d'insister, que nous sommes piteusement gouvernés et administrés.

Cependant, il ne faut point nous désespérer. Cela ne sert à rien. Puis, un peuple qui a conscience de sa déchéance peut tirer de cette clairvoyance même les remèdes qui le guériront. Les décadences irrémédiables sont celles qui s'ignorent. Mais il importe grandement que nous nous mettions tout de suite à l'œuvre. Et pour commencer, propageons en nous et autour de nous toutes les façons de sentir et de penser qui impliquent le respect de l'énergie, l'estime de l'activité, de l'effort individuel, de l'esprit d'entreprise, de tout travail auquel un peu de risque et d'aventure ne fait pas peur. Décrions systématiquement l'état de fonctionnaire, et combattons tous le préjugé qui nous fait considérer comme inférieurs les métiers industriels ou même manuels : « Un médecin médiocre, un avocat à la douzaine, un littérateur sans talent est un être beaucoup moins intéressant et de bien moindre valeur sociale, je ne dis pas qu'un industriel intelligent, mais même qu'un bon fermier, un commerçant habile et loyal, un bon ouvrier d'art, un menuisier adroit, un maçon sérieux. » Nous sommes un peu trop les victimes de

l'étiquette sociale. Trop de conventions nous limitent dans nos jugements. Ce qu'il faut glorifier avant tout, c'est la vie indépendante, libre et utile.

Les *Opinions à répandre* sont une conversation à bâtons rompus et non point une prédication méthodique. Sans doute les ouvrages mieux ordonnés flattent davantage notre goût des arrangements réguliers, et l'on souhaiterait quelquefois que M. Lemaître eût présenté dans une suite plus logique ses critiques des mœurs et des institutions, et les réformes qu'il désire introduire dans les unes et dans les autres. Le mieux est de se laisser conduire par ce guide aimable. Le bouquet est toujours bien fait si la fleur est jolie. Ici chaque analyse sociale nous présente une vérité et provoque notre méditation. Ecoutez comme notre écrivain disserte justement sur le faux esprit de famille et sur le faux luxe qui sévissent dans notre bourgeoisie. Après avoir formulé le vœu que nos mères françaises apprennent à supporter, quand il le faut, l'absence utile de leurs fils, il nous montre la part d'égoïsme que contient la tendresse jalouse de certains parents, tendresse qui étouffera quelquefois chez les enfants ces qualités viriles, par lesquelles ils eussent réussi à se faire une place honorable et féconde. Et il termine par ces belles paroles qui exalteront la légitime fierté et la sensibilité courageuse des descendants hardis des familles nombreuses : « Les séparations ne sont point ennemies de l'amour maternel et filial. La présence réelle n'est pas indispensable pour s'aimer, même pour s'aimer avec joie et douceur. Les longues absences épurent et approfondissent les affections familiales. Elles spiritualisent le lien du sang, le transforment en lien moral. L'enfant, exilé des siens, se souvient mieux, est plus reconnaissant, et veut « mériter ». Et les retours au foyer très longtemps quitté n'en sont que meilleurs. — Lorsqu'elle se disperse pour des raisons dérivées du sentiment du devoir et du sentiment de la dignité individuelle, la famille se resserre d'autant plus, idéalement. »

Sur le faux luxe de la bourgeoisie petite et moyenne,

les paroles de M. Jules Lemaître sont décisives. Et combien elles méritent d'être répandues! Car c'est un de nos grands vices, cette manie de parader, de représenter, d'imiter les plus riches avec cette idée bien arrêtée que cela est élégant et distingué, et qu'une femme qui ne fait pas de la toilette, qui ne reçoit pas, qui vit à l'écart de ce qu'on est convenu d'appeler *le monde*, encourt une sorte de déchéance. La femme qui cherche avant tout à plaire à son mari, à être sa vraie compagne, son amie, sa conseillère même, à bien élever ses enfants, à les rendre aptes à supporter courageusement et joyeusement le poids quelquefois lourd de la vie, celle-là qui sait enfin mettre chaque chose à sa place, et le vrai bonheur au premier plan, et préférera aux petits cancans de la ville son intérieur dont elle est d'ailleurs le charme, sera blâmée comme « faiseuse d'embarras » par le chœur des petites pécores qui se griment, s'attifent, piaffent, caracolent, flirtent, jouent aux grandes mondaines, clabaudent et potinent comme si c'était l'unique fonction naturelle des épouses et des mères. A ces dernières, M. Lemaître adresse le seul reproche que les touche : il les avertit qu'elles ne sont pas élégantes : « Car l'élégance, c'est ce qui sied, c'est ce qui est décent et harmonieux. Une jeune dinde qui affecte les dehors d'une autre condition que la sienne n'est pas une créature harmonieuse. Et elle devient souvent une méchante créature, étant tout occupée de vanités, sans nulle vie intérieure, et exaspérée, en outre, de se donner tant de peine pour se composer une apparence menteuse, précaire et qui toujours manque par quelque endroit. Sa vie, si elle la simplifiait, serait plus aisée et plus large. Elle oserait peut-être avoir des enfants et trouverait même plaisir à les élever. Si de telles dispositions se répandaient parmi les femmes de condition médiocre, de braves gens n'hésiteraient plus à épouser des filles sans dot, car alors le mot de Michelet serait vrai que deux personnes dépensent moins qu'une. »

L'auteur de ce petit livre donne son attention à la plupart des préoccupations de notre temps. Et toujours,

comme un principe directeur, reviennent les mêmes conseils, les mêmes maximes sur l'amour de la vie, sur la solidité sociale, sur la simplification de l'existence, sur la beauté du travail qui est une sorte de prière et, comme la prière, apporte la paix et la sérénité. Quelquefois le sourire est un peu trop désabusé, la phrase un peu trop désenchantée, et l'on devine la mélancolie de l'homme qui est lassé de la lutte. On lui voudrait un peu plus de confiance dans le résultat de sa mission, car, si les chefs ne croient pas à la victoire, qu'espéreront les soldats? — et même on lui voudrait un peu plus de cette force d'orgueil qui agite les hommes d'action; mais peut-être alors sa voix nous parlerait de moins près, et nous serions moins tentés de suivre celui que nous pensons être notre semblable.

Il effleure donc tous les sujets. Notre avenir colonial l'émeut, et il craint la plaie grandissante de l'alcoolisme. Toujours il nous présente les choses dans leur réalité, et nous recommande de ne pas forcer la nature. Mais il sait ce qu'on peut faire en conformité de la nature. Ainsi nous le voyons résoudre selon la nature le problème du féminisme. Il reprend en somme cette pensée de Joseph de Maistre qui est le bon sens même, et dont un journal de mode réclamait dernièrement le commentaire à ses abonnées : « La femme ne peut être supérieure que comme femme; mais dès qu'elle veut émuler l'homme, ce n'est qu'un singe. » La femme n'est point semblable à l'homme, et s'il faut faire pour elle ce que veut la justice, il faut encore se garder de ce qui irait contre la nature. La société ne peut lui refuser les moyens de gagner sa vie, et de compenser au besoin l'absence du foyer, qui est son véritable but mais dont l'édification ne dépend point d'elle seule, par la dignité et l'aisance que donne le travail.

Sur le patriotisme, M. Lemaître parle avec tout son cœur. Il nous invite à considérer le temps présent, et à nous défier des théories humanitaires que nos arrière-neveux pourront cultiver peut-être sans danger, mais qui nous conduiraient à une situation plus précaire encore dans le concert actuel des nations. Un pays fort

et respecté au dehors connaît, cela est fatal et nous en avons sous les yeux un exemple trop éloquent, la prospérité commerciale et industrielle, l'essor de son activité, la mise en valeur de ses énergies. Travaillons donc à fortifier notre pays. Notre sentiment qui nous vient *de la terre et des morts* nous y porte, et notre intérêt même nous y encourage. Il est étrange que ces choses aient besoin d'être dites. Persuadons-nous que nous ne sommes pas un peuple en décadence. Les individualités ne nous manquent point; mais nous ne savons pas en tirer tout le parti possible. Rendons à notre patrie, par notre courage et notre vigueur morale, ce respect universel qu'elle n'a plus aujourd'hui. Et pour y parvenir, respectons-nous nous-mêmes : ne passons point notre temps à nous prodiguer l'injure, à nous tremper dans *ce bain de haine* dont parlait M. de Vogüé dans *les Morts qui parlent*.

Il y a aussi la question de l'éducation. Avec moins d'ampleur, moins de rigueur aussi dans la démonstration, M. Jules Lemaître reprend les critiques de Taine. Le philosophe s'adressait à un public cultivé, le publiciste s'adresse à tous : de là la différence des moyens. M. Lemaître combat l'enseignement classique qui fait des mandarins et non des hommes pratiques. Il attaque vigoureusement ce qu'il appelle le préjugé du latin qu'il prétend sans effets sur notre esprit. Chemin faisant, il piétine quelque peu la littérature dont l'utilité lui paraît secondaire. *Primum est vivere* (pardon!) : il importe avant tout de vivre; menacés par la concurrence et le développement des peuples voisins, il nous faut abandonner les métiers parasites, mettre résolument la main à la pâte, produire enfin, créer. Et il est essentiel que notre éducation nous fortifie, nous rende aptes à cette lutte vitale dont l'avenir ne fera qu'augmenter les difficultés. Mais là, j'imagine qu'on a mal posé la question. Elle n'est pas de savoir si l'on maintiendra dans l'enseignement l'étude du grec et du latin. Le latin et le grec ne sont que des moyens de verser en nous le goût de la beauté, le sens de l'ordre, l'amour des idées. Qu'on change de moyens si l'on veut,

et je n'y vois pas d'inconvénients, mais qu'on maintienne chez nous cette éducation capable de susciter le désintéressement et la générosité, toutes ces sources fécondes de dévouement et de noblesse morale qui ont fait la gloire de notre race. Qu'on réforme notre instruction, qu'on la rende plus pratique : c'est indispensable. Mais qu'on développe aussi l'éducation, et c'est là que les belles-lettres, en épurant le goût, en donnant la délicatesse et la mesure, en atténuant par le sens des idées générales et le sens de l'universel ce qu'une instruction trop exclusivement pratique pourrait apporter de brutal et de violent dans les mœurs, peuvent intervenir avec efficacité. On a dit souvent que toute question sociale était une question morale, et c'est vrai. De même toute question d'éducation. Car parvenir n'est pas un but : l'argent n'est qu'une force. Et une vie n'est belle que si elle n'est pas égoïste.

Henry BORDEAUX.

CHRONIQUE

Guillaume II et Édouard VII. — L'Angleterre et l'Allemagne. — Les débuts du nouveau siècle. — Prophéties trop faciles. — Sœur Candide et la Légion d'honneur. — Ormesson et la tuberculose. — Un exemple. — Les religieuses.

La mort de la reine Victoria semble avoir resserré les liens qui unissaient déjà l'Angleterre et l'Allemagne. Guillaume II a montré à l'égard de sa grand'mère un empressement si affectueux et montré pour le nouveau roi, son oncle, un respect si hautement déclaré que, tout en tenant compte d'une pompe qui lui est naturelle et de l'ostentation dont il aime à revêtir ses sentiments, même les plus sincères, il est difficile de penser qu'il ait seulement songé à remplir avec éclat les devoirs d'un bon petit-fils et d'un bon neveu. Il s'est en même temps souvenu qu'il est empereur allemand et a cimenté là, dans les circonstances les plus douloureuses et les plus solennelles, une alliance entre les deux peuples à laquelle l'un d'eux serait maintenant tout acquis — c'est l'anglais — et l'autre, l'allemand, finira par se rendre. Il ne faut pas considérer en spectateur désintéressé un fait d'une telle importance. On ne confond pas, dans une certaine mesure et sous certaines conditions, des intérêts contraires sur plus d'un point sans poursuivre en commun des avantages plus grands à récupérer sur d'autres. L'Angleterre tient dans sa dé-

pendance la plus étroite, et comme à sa solde, le Portugal ; elle est assurée des sympathies de l'Italie, d'autre part liée à l'Allemagne. L'intimité de ses relations avec le gouvernement de Berlin l'assurerait contre toute tentative faite par la France, appuyée de la Russie, pour réveiller la question d'Egypte; de même elle a les mains libres en Afrique. Elle s'associe à l'Allemagne en Chine. En Europe, c'est avec cette puissance qu'elle peut d'avance examiner les diverses situations qui se présenteraient au moment d'une vacance du trône d'Autriche-Hongrie, et c'est avec elle, et avec l'Italie à l'arrière-plan, qu'elle peut créer pour la Méditerranée et pour le Levant un accord qui porterait le plus grand préjudice à ce qui survit encore de l'influence française et aux intérêts russes. Ces intérêts, d'ailleurs, comme il est juste, seraient prompts à se dégager d'une alliance qui leur serait plus nuisible qu'utile.

Le siècle nouveau fait place nette. Souverains, hommes d'Etat, méthodes politiques, il prétend tout renouveler. Il sera le siècle de la force et du lucre, de l'audace et de l'or, et c'est vraiment être prophète à bon compte que de le prédire après tant de signes évidents. Mais il ne faut pas parler avec trop de colère ou de dégoût d'un état où l'on voudrait que, malgré tout, la France sût garder et reprendre sa place. Il ne faut pas qu'elle se suicide pour ne point survivre à cette générosité et à cette noblesse dont le monde de jour en jour se déprend davantage, mais dont elle doit être assez forte pour maintenir ou retrouver, à travers d'autres travaux, la belle tradition. Et c'est l'abandonner au suicide que de la laisser livrée aux mains qui la tiennent.



On ne peut pas toujours décorer des couturiers, des collectionneurs ou les officieux du journalisme, et, sans

doute aussi pour rendre quelque lustre à ce ruban de la Légion d'honneur si singulièrement prodigué, on vient de le donner à sœur Candide. Cette petite femme vive, active, commandante, d'une résolution si nette, d'une bonté si énergique, accomplit, comme fondatrice et supérieure d'Ormesson, une œuvre admirable; il est juste qu'à la bénédiction divine se joigne la plus noble récompense dont puisse disposer la nation. Elle a déployé dans sa lutte contre la tuberculose une infatigable volonté qui, tout autour d'elle, a créé des dévouements, suscité des vocations, produit des millions. La première en France, elle a essayé d'enrayer et de guérir le mal en prenant auprès d'elle des enfants qu'elle élève et qu'elle garde jusqu'à leur guérison; elle a intéressé à ses efforts le monde médical, et c'est à son exemple qu'on devra l'établissement de sanatoria, encore si rares et si insuffisants en France. Il est impossible de la voir et de l'entendre sans être touché de respect et d'admiration devant tant de simplicité et, si l'on peut dire, de naïveté et d'assurance dans le bien; mais ce respect et cette admiration craignent de s'exprimer en des termes dont s'offenserait sa modestie. Peut-être pourtant, en l'étendant à cette discipline religieuse, capable de former de pareils caractères, et à ces Ordres aujourd'hui poursuivis et spoliés, accepterait-elle une louange qu'elle partagerait avec eux.

CLAYEURES.

Le directeur-gérant : P. Mainguet. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie — 1881

L'Instantané

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ DE LA REVUE HEBDOMADAIRE

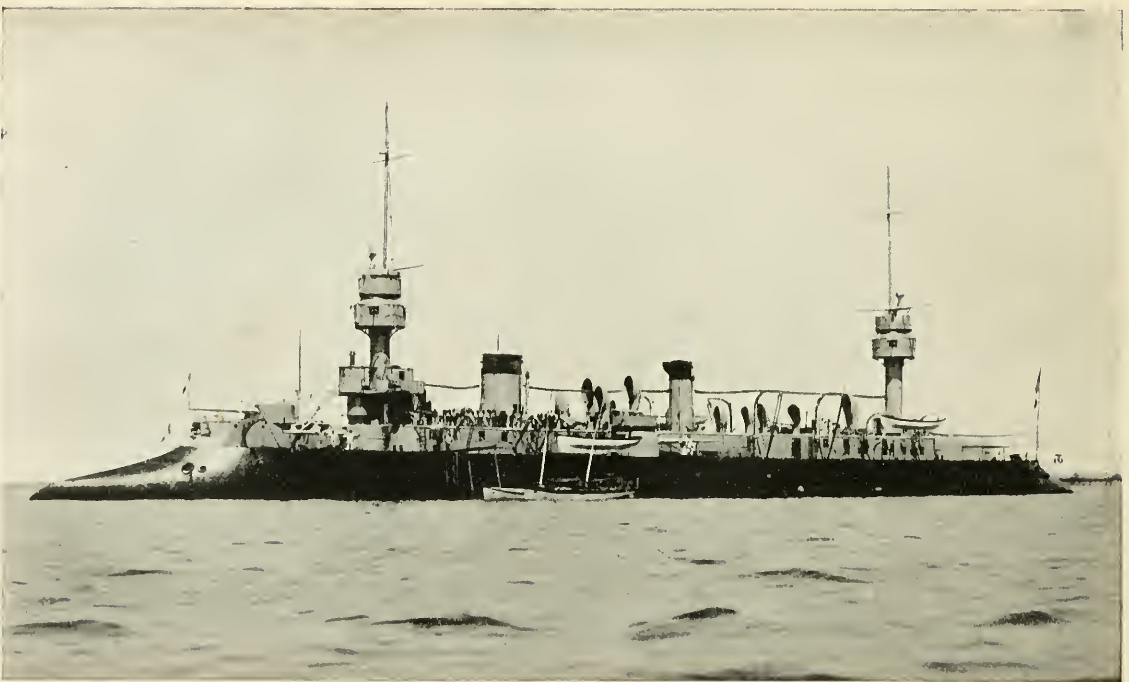
4e Année. No 11 Le no : 10 centimes 9 Février 1901



129. — M. JOSEPH VERDI

Compositeur italien

Cliché de Pilotti et Poysel. Gravure de Reymond.



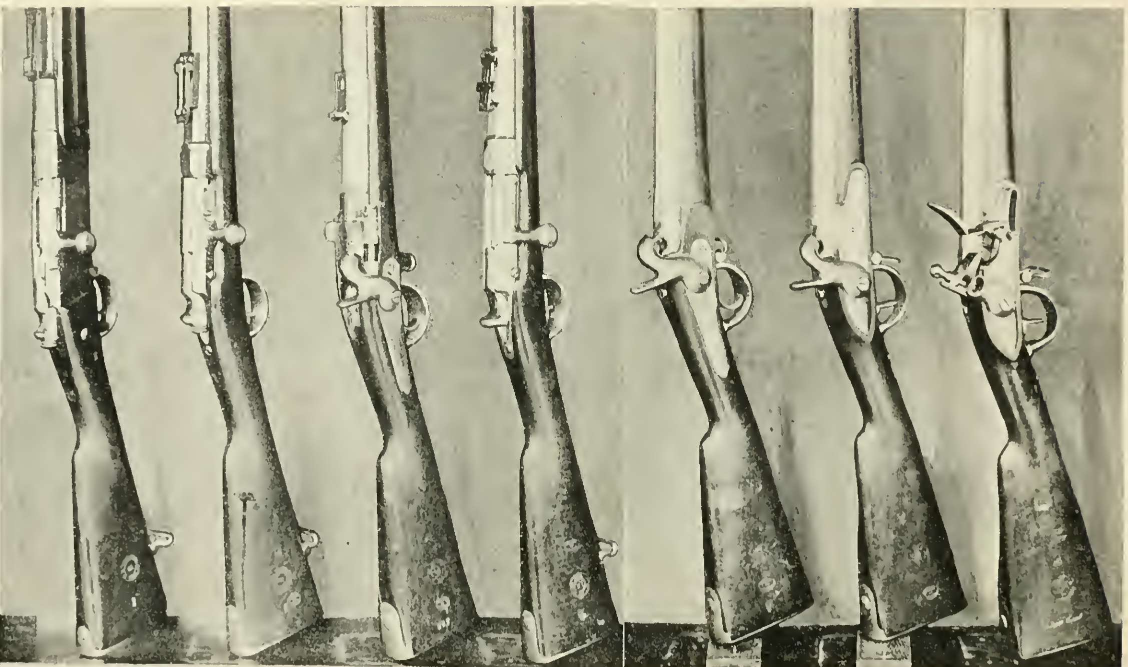
130. — LE CROISEUR DE PREMIÈRE CLASSE « DUPUY DE LÔME »

Gr. de Reymond.



131. — S. A. R. LE DUC D'YORK
Héritier présomptif de la couronne d'Angleterre

Cl. de W. et D. Downey — Gr. de Ruckert.



LEBEL — GRAS — FUSIL A TABATIÈRE — CHASSEPOT — PISTON — PISTON — FUSIL A PIERRE

132. — LES FUSILS DU XIXe SIÈCLE

Cl. de Bogaert. — Gr. de Reymond.



133. — M. G. WORMS
de la Comédie française

Cl. de Pirou, rue Royale. Gr. de Raymond



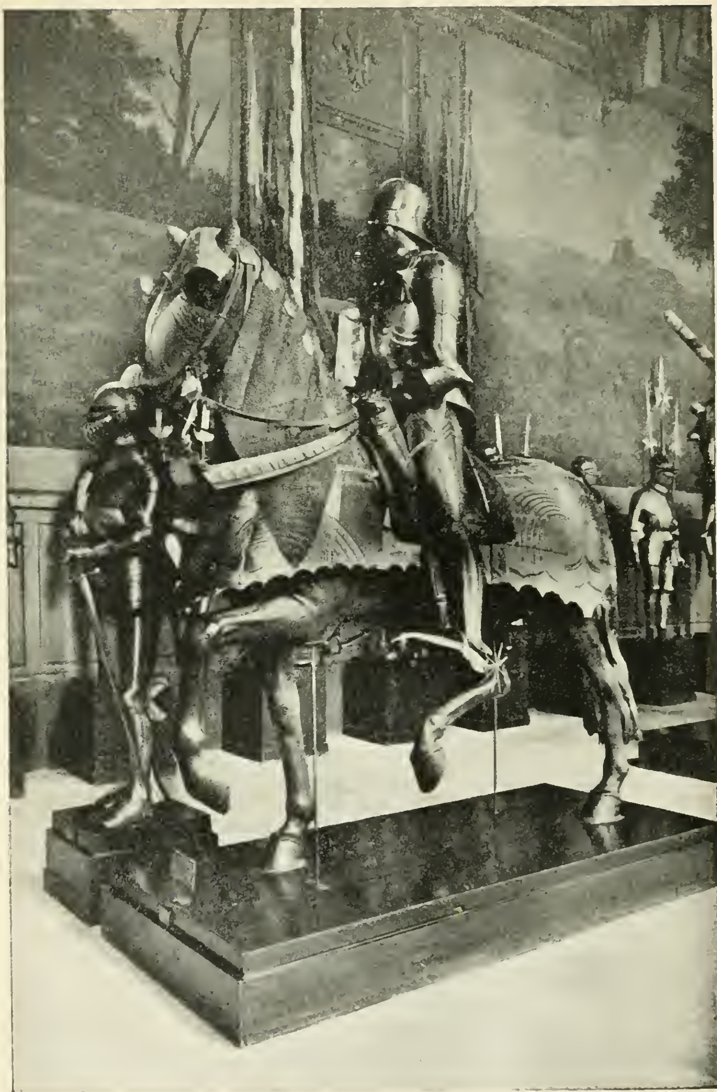
134. — « LE COUP DE FOUET »
(Théâtre des Nouveautés)

Cl. de Pirou, rue Royale. Gr. de Bourdon et Keilhauer.



135. — « LE COUP DE FOUET »
(Théâtre des Nouveautés)

Cl. de Pirou, rue Royale. Gr. de Bourdon et Keilhauër.



136. — ARMURE D'HOMME D'ARMES

Cl. de Bozaett. Gr. de Reymond.



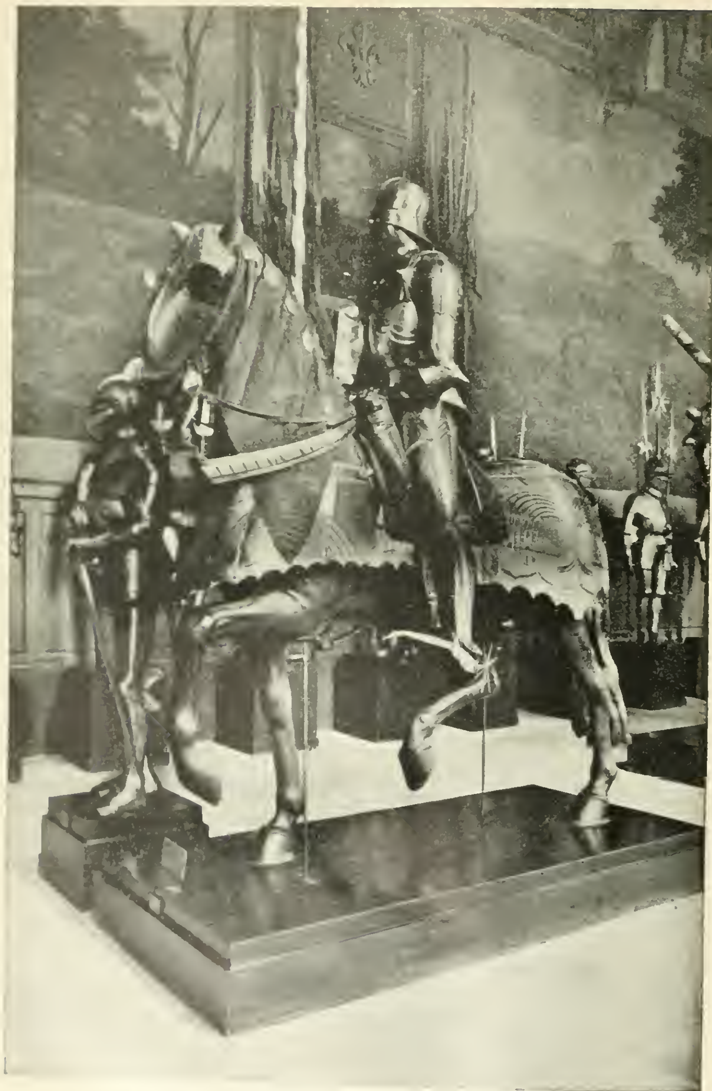
137. — ARMURE DU XVe SIÈCLE

Obtenu avec jumelle Mackenstein.



138. — ARMURE MAXIMILIENNE du XVIe siècle

Gr, de Reymond,



[illegible] — ARMURE D'HOMME D'ARMES

[illegible]

Gr. de Reymond.



137. — ARMURE DU XVe SIÈCLE



138. — ARMURE MAXIMILIENNE du XVIe siècle

Obtenu avec jumelle Mackenstein.

Gr, de Reymond,

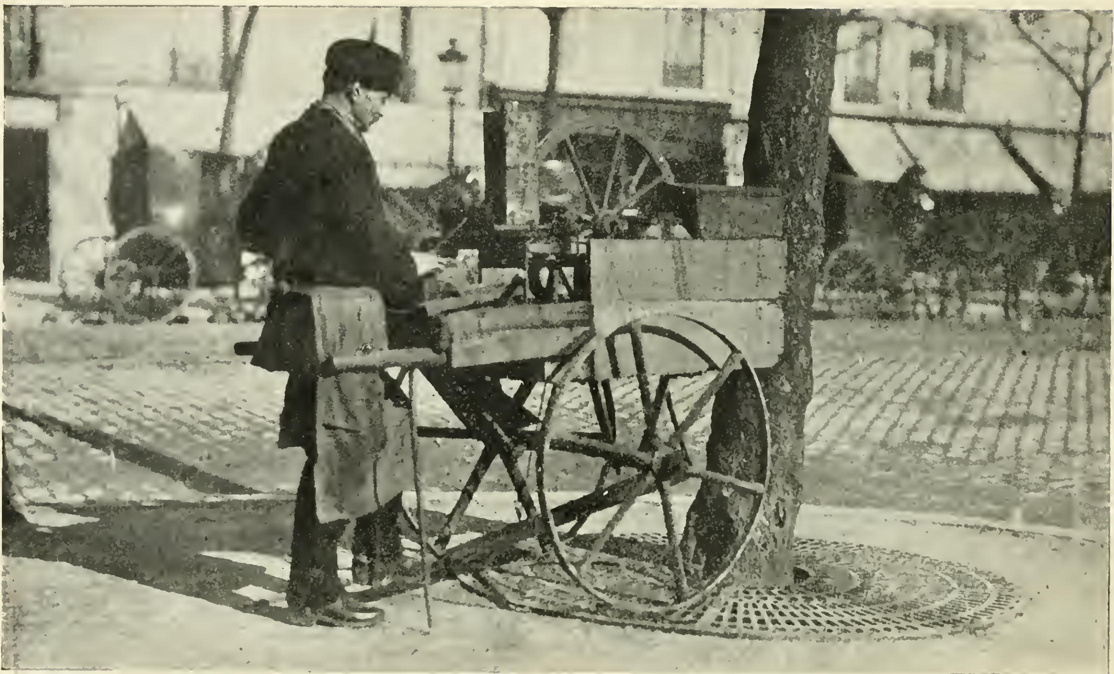


139. — LE GOUVERNEUR DU CANADA ET LA COMTESSE DE MINTO VISITANT UNE RÉSERVE INDIENNE
Territoires du nord-ouest

140. — DANSE INDIENNE

141. — ORCHESTRE INDIEN
(Réserve de Sarcee)

Cl. de Topley, à Ottawa.



142. — LE REPASSEUR DE COUTEAUX

Gr. de G. de Résener.

NOS GRAVURES

129. — **Verdi.** — Verdi, mort le mois dernier, était né dans le duché de Parme, le 9 octobre 1813, fils d'un très pauvre aubergiste, qui lui fit donner les leçons de l'humble organiste de sa localité. En 1839, il avait fait représenter, après plusieurs années de lutte, sa première œuvre musicale. Et, en 1891, il avait fait jouer sa dernière œuvre, qui fut le suprême triomphe de son génie créateur. Voici la liste de ses œuvres :

Oberto, conte di San Bonifazio, 1839; *Nabucodonosor*, 1842; *I Lombardi*, 1843; *Ernani*, *I due Foscari*, 1844; *Jeanne d'Arc*, *Alzira*, 1845; *Attila*, 1846; *Macbeth*, *I Masnadieri*, 1847; *Jerusalem*, *Il Corsaro*, la *Battaglia di Legnano*, 1848; *Luisa Miller*, 1849; *Stiffalco*, 1850; *Rigoletto*, 1851; *le Trouvère*, 1853; la *Traviata*, 1854; *Un Ballo in maschera*, 1856; la *Forza del destino*, 1863; *Don Carlos*, 1867; *Aïda*, 1872; *Simon Boccanegra*, 1879; *Otello*, 1887; *Falstaff*, 1891.

Verdi n'est pas seulement le musicien qui a fait palpiter le monde. Il a été un grand patriote qui fit, avec Victor-Emmanuel, Cavour et Garibaldi, partie du groupe national, et le « Miserere » du *Trouvère* fut pendant longtemps l'écho puissant de l'Italie opprimée. Son nom réunissait les premières lettres de ces mots : *V*ittore *E*manuele *R*e *d'I*talia et servait ainsi de mot de ralliement aux patriotes italiens. Elu en 1859 membre de l'Assemblée nationale de Parme, qui prononça l'annexion au Piémont, et, en 1871, membre de la Chambre des députés du nouveau royaume d'Italie, il avait été nommé, en 1874, sénateur, par le roi Victor-Emmanuel. L'Institut de France l'avait élu, en 1864, membre associé étranger de l'Académie des beaux-arts, en remplacement de Meyerbeer. Il était, en outre, grand-croix de la Légion d'honneur et chevalier de l'Annonciade, ce dernier titre le faisant cousin de la maison de Savoie.

130. — **Marine française. — Le croiseur de premiere classe « Dupuy de Lôme »**, de l'escadre du Nord, délégué par le gouvernement français pour rendre les honneurs à la dépouille mortelle de la reine Victoria.

131. — **Le prince Georeg, duc d'York**, prince héritier d'Angleterre, fils du roi Edouard VII et de la reine Alexandra,

est né le 3 juin 1865. Il joignait à son titre de duc d'York ceux de comte d'Inverness en Ecosse, et de baron de Killarney en Irlande. Il est probable qu'il va prendre le titre de duc de Cornouailles en attendant celui de prince de Galles.

Le prince George a épousé en 1893 la princesse Mary de Teck, fille du duc François de Teck et de la princesse Mary de Grande-Bretagne et d'Irlande. De ce mariage sont nés quatre enfants; l'aîné, le prince Edouard, est né en 1894.

132. — **Musée d'artillerie. — Les fusils du XIXe siècle. — Lebel, Gras, fusil à tabatière, chassepot, piston, fusil à pierre.**

133. — **M. Gustave Worms.** — M. Worms, l'excellent sociétaire de la Comédie française, a joué le 23 janvier son dernier rôle. Il prend sa retraite, et ce départ laisse un grand vide dans la maison de Molière, où l'éminent artiste, amoureux de son art, mettait au service de son talent une personnalité nettement établie.

La carrière de M. Gustave Worms, longue de quarante-cinq années, a été bien remplie. Né à Paris, le 21 mars 1837, il était ouvrier typographe lorsque la vocation le fit entrer, malgré sa famille, au Conservatoire, dans la classe de Beauvallet, qu'il quitta en 1857, avec un premier accessit de tragédie et un second prix de comédie. Il fut d'abord engagé au Théâtre-Français, puis partit pour la Russie, où, pendant onze ans, il interpréta, au théâtre Michel, tous les grands rôles de jeune premier; revint en France, joua au Gymnase et fut définitivement admis à la Comédie française. Toutes les flatteuses consécrations dont peut s'enorgueillir la carrière d'un artiste lui sont venues en foule : sociétaire en 1878, professeur de déclamation au Conservatoire en 1886, chevalier de la Légion d'honneur en 1890, il était de ceux qui font le plus d'honneur à notre premier théâtre dramatique.

134, 135. — **Théâtre. — Scènes du « Coup de fouet »**, pièce en trois actes de MM. Hennequin et Duval, au théâtre des Nouveautés.

136. — **Musée d'artillerie. — Armure d'homme d'armes.** — Armure complète d'homme d'armes du milieu du XVe siècle et encore en usage chez les Allemands jusqu'à la fin du siècle. L'habillement de tête est la salade et la bavière, qui, vissée au plastron, défend la partie inférieure du visage et le cou.

Ce harnais donne une idée complète de l'armement des hommes d'armes des célèbres compagnies d'ordonnance instituées par Charles VII (1439 et 1445), qui furent en France l'origine des armées permanentes. Le plastron à pansière, le garde-reins allongé et les cubitières terminées en pointe sont caractéristiques de l'armure de cette époque. L'armure d'homme a été achetée à la vente du docteur Hebray. L'armure du cheval provient de l'arsenal de Strasbourg.

Poids de l'armure de l'homme et de l'armure du cheval, 73 kilogr. 90.

L'armure du cheval est un harnais de guerre complet, allemand, de la seconde moitié du XVe siècle, cannelé. La barde de crinière est un tissu de mailles, retenu sur le col du cheval par des plaques d'acier, la maille formée alternativement d'anneaux rivés et d'anneaux coupés à l'emporte-pièce.

137. — **Musee d'artillerie. — Armure du XVe siècle.** — Armure complète de la fin du règne de Charles VII ou du commencement de celui de Louis XI. D'une forme et d'une exécution merveilleuses dans sa simplicité. Deux passe-gardes égales couvrent bien les aisselles. Plastron complété par la pansière. Dossière de trois pièces se recouvrant au bas de l'omoplate. Tassettes de huit lames articulées dont la dernière, en forme de tuile, d'une rare élégance. Les grèves moulées sur les formes du cavalier. Solerets à la poulaine, articulés. La coiffure est l'armet du premier modèle connu ; les pièces de joues tournent autour de charnières verticales, près de l'oreille, et se rejoignent sur le menton ; le mézail, d'une seule pièce, est terminé en museau pointu. Court gorgerin dont la gorge reçoit la saillie du colletin. Enfin, timbre tout à fait sphérique sans crête. Par son ancienneté et sa beauté, cette armure est, malgré sa simplicité, une des pièces les plus précieuses du Musée.

138. — **Armure « maximilienne » du XVIe siècle.** — Armure des premières années du XVIe siècle, appartenant à la famille des maximiliennes, bien qu'elle ne porte de cannelures que sur le timbre du casque et sur les cubitières. Elle a, d'ailleurs, les torsades des maximiliennes à l'entournure des bras, à la dernière tassette, aux gantelets et aux solerets. Un trou au tiers inférieur du plastron permettait l'emploi de la pansière. La spalière de droite, peu développée, exigeait une rondelle. Le colletin, d'un type unique au Musée, est composé de quatre lames

articulées ; la supérieure porte la saillie que reçoit la gorge de l'armet ; la lame inférieure très développée, comme un camail, est fixée, sur le plastron et la dossière, par des crochets. Elle est d'ailleurs repoussée comme un gorgerin, pour recevoir la bordure du plastron. Cette disposition est des plus intéressantes.

139. — **Les derniers Indiens de l'Amérique du Nord. — Le gouverneur du Canada et la comtesse de Minto visitant une réserve indienne.** — Territoires du nord-ouest.

140. — **Danse indienne.**

141. — **Orchestre indien.** — Réserve de Sarcee.

142. — **Types parisiens. — Le repasseur de couteaux.**

PRIX DES ABONNEMENTS

1° à L'INSTANTANÉ

	SIX MOIS	UN AN
FRANCE...............	3 50	6 »
UNION POSTALE........	4 50	8 »

Prix du numéro : 10 *centimes.*

2° à LA REVUE HEBDOMADAIRE

	TROIS MOIS	SIX MOIS	UN AN
PARIS.................	5 25	9 50	18 »
DÉPARTEMENTS.........	5 75	10 50	20 »
UNION POSTALE.........	7 »	13 »	25 »

Prix du numéro : 50 *centimes.*

Le directeur-gérant : P. MAINGUET. PARIS TYP. PLON-NOURRIT ET Cie. — 1910.

AMES DE VAINCUS

I

Par un bel après-midi du mois de juillet 1897, Robert Brunel arpentait la plage du Tréport; mais son regard, indifférent à l'admirable spectacle de la mer immense se confondant avec l'immensité du ciel, se portait vers les villas bâties en rangs serrés au pied des falaises. Il les examinait toutes, les unes après les autres, avec la préoccupation d'un homme qui cherche à découvrir quelque indice particulier lui permettant de compléter un signalement un peu vague. Il en avait déjà dépassé une dizaine, lorsque, parvenu devant une maisonnette, assez semblable à la plupart de ses voisines, il s'arrêta, et, soulevant son chapeau à diverses reprises, il s'efforça d'attirer sur lui l'attention d'une personne qui se trouvait à l'intérieur de la villa. Son manège eut plein succès; presque aussitôt une fenêtre du rez-de-chaussée s'ouvrit, et, dans l'encadrement, parut une jeune femme de trente à trente-cinq ans. Son joli visage de blonde aux yeux clairs, à l'expression toute de bonté, refléta la joie de cette rencontre imprévue.

— Vous ici, Brunel! Quelle surprise! Quelle bonne surprise! s'écria-t-elle.

— Oui, madame, c'est bien moi, il n'y a pas d'er-

reur... J'ai l'honneur de vous saluer et de vous demander de vos nouvelles.

— Je vous remercie, je vais très bien... Mais entrez donc. Nous n'allons pas causer ainsi à distance comme aux deux bouts d'un téléphone.

— Je profite de la permission avec plaisir.

Il ouvrit la barrière, et pénétra dans le petit espace, entouré de palissades en bois, qui formait sur le devant de la villa un enclos assez semblable à celui qui encadre les tombes notables dans les cimetières. La comparaison s'imposa à son esprit.

— Me voici dans la « concession perpétuelle ». Je ne puis jamais entrer dans ces machines-là sans m'imaginer être un très petit Charles-Quint à la recherche d'un minuscule Charlemagne... « Charlemagne, pardon!... »

— Il vous pardonne! Mais poussez plus avant; au lieu d'une nécropole, vous trouverez un salon très simplement meublé...

— Avec un mauvais goût tout moderne; je vois ça d'ici, dit Brunel, s'approchant de la fenêtre. Si vous le permettez, je resterai dehors; je humerai ainsi la bonne brise de mer et je vous verrai : double plaisir.

— Et vous allumerez une cigarette.

— Vous l'avez dit...

— Ah çà! Brunel, comment avez-vous su que j'étais ici? car vous me cherchiez, n'est-ce pas?

— Parfaitement. Voici en peu de mots mon histoire: arrivé hier soir, descendu à l'hôtel de la Plage où dîné, passé ma soirée au casino; là, perdu quelques louis; ce sacrifice fait aux dieux infernaux, rentré et dormi d'un sommeil d'enfant... De l'étonnement de votre part ne serait point aimable...

— Ai-je manifesté quelque surprise?

— Non. Très bien. Ce matin, après déjeuner, j'ai jeté un coup d'œil sur la liste des étrangers; votre

nom m'a frappé. « Mme Toury, villa Mignon. » J'ai demandé aussitôt où était la villa Mignon, et l'on m'a donné cette indication remarquable par sa précision : le long de la plage, vers le milieu. Je me suis mis en quête, et le hasard m'a servi à souhait puisqu'il m'a offert Mme Toury elle-même, à sa fenêtre. Toutefois je me permettrai de vous faire observer qu'au lieu de bénir le hasard, c'est vous que je bénirais en ce moment, si vous aviez eu la bonne pensée d'annoncer ce déplacement à vos amis.

— Il y a des siècles que je ne vous ai vu; cela soit dit sans reproche. Fallait-il donc répandre une circulaire parmi mes connaissances? Vous savez combien j'ai horreur d'imposer une obligation quelconque à ceux qui veulent bien me témoigner quelque amitié.

— Oh! vous êtes là-dessus d'une discrétion rare!

— Obligée, mon ami. Aurais-je su, en vous prévenant, si je ne dérangeais pas quelque combinaison?...

— Aucune. Je viens de terminer une grande machine de cinquante à soixante feuilletons pour le *Journal Français;* ça m'a fort ennuyé à faire; aussi me suis-je trouvé très fatigué quand ç'a été fini. Là-dessus les chaleurs sont venues... Paris est intolérable pendant le mois de juillet... J'ai rêvé d'eau salée, de brise marine, de pêche à la crevette, de poisson frais; j'ai pensé que le Tréport, où j'ai passé une quinzaine fort agréable, il y a quelques années, m'offrirait tout cela, — et me voici.

— Seul? demanda la jeune femme, après une seconde d'hésitation.

Il sourit.

— Vous n'avez pas oublié mes confidences de l'autre hiver, je le vois. Rassurez-vous; je suis tout ce qu'il y a de plus seul. La chaîne qui me lie n'est pas bien terrible; ma bonne amie et moi sommes pleins d'attentions pour nos infidélités réciproques. En ce moment, elle

fait une saison à Vichy... une saison théâtrale. Elle chante là-bas tous les petits opéras-comiques rococo qui font la joie des baigneurs au foie malade.

— Elle a du talent ?

— Du talent et de la voix ; seulement l'un et l'autre ne font tout leur effet que dans les villégiatures estivales; aussi, la belle saison venue, les emmène-t-elle avec ses bagages. Je ne pense pas qu'on ait jamais songé à lui faire payer un supplément pour eux. Comme elle sait que je les apprécie, mais que je n'aime pas la musiquette à laquelle elle les consacre, elle trouve tout naturel que j'aille pendant ce temps-là d'un autre côté, — moi aussi, d'ailleurs.

— Et cependant, vous l'aimez ?

— Je le lui prouve régulièrement... peut-être pour me le prouver aussi à moi-même.

— Et vous lui donnez... — pardon de me mêler de ces choses qui ne me regardent pas, mais c'est par affection pour vous que je me fais indiscrète... — vous lui donnez largement de quoi vivre, et vous n'êtes pas riche ?

— Largement, non, mais suffisamment. Je ne voudrais pas qu'elle fût obligée de me tromper autrement que pour son plaisir.

— Vous êtes philosophe... Mes compliments, ajouta-t-elle avec quelque ironie.

— Tous les hommes le seraient comme moi dans ce qu'on appelle l'amour, si certains n'y mettaient pas un petit ingrédient malpropre qui gâte tout, la vanité.

— Ah ! mon ami, à vous entendre parler on croirait que vous avez supprimé encore plus l'amour que la vanité ! Votre cœur n'a donc jamais été pris sérieusement ? Quand il le sera, vous verrez combien vos belles théories d'aujourd'hui vous paraîtront fausses, et ce n'est pas votre philosophie qui vous préservera de l'orage !

— J'ai passé le temps des orages; c'est bon pour l'été; on ne les craint plus guère lorsqu'on arrive à l'automne.

— Comme si vous aviez l'air d'un homme à l'automne de la vie! Vous n'avez pas un poil blanc dans votre barbe ni dans vos cheveux; votre corps est resté svelte, votre démarche jeune. Me feriez-vous croire que vous n'avez vieilli qu'à l'intérieur? Quel âge avez-vous donc?

— Madame, quand je suis né, ce siècle avait cinquante-deux ans. Rome continuait à remplacer Sparte, et Napoléon III perçait sous Bonaparte... Je vous fais grâce du reste de la citation.

— Merci, cela gênerait mes calculs... Eh! mais, vous n'avez que quarante-cinq ans; ce n'est pas déjà si vieux.

— Pour faire une bêtise, non; j'ai idée que j'en ferai à tout âge. Pas celle que vous pensez, toutefois.

— Je ne pense plus rien; on vous connaît, célibataire endurci... Malgré vos défauts, on vous aime tout de même.

— Cette amitié-là, madame, m'est précieuse au dernier point. Croyez que j'y réponds de tout mon cœur.

— On sait bien que vous en avez encore.

Elle tendit la main à Brunel qui la prit, et, la portant à ses lèvres, y déposa un baiser respectueux.

— Vous êtes une vaillante femme; le malheur, au lieu de vous aigrir, a décuplé votre bonté.

— La mort m'a ravi trop tôt celui que j'aimais; je n'en ai pas moins eu ma part de bonheur; toutes les créatures n'en peuvent dire autant.

Mme Toury avait prononcé ces paroles avec un accent de mélancolie profonde. Brunel, qui, jusqu'alors, ne s'était pas départi d'un ton de bonne humeur caustique, tressaillit soudain; une pensée triste traversait sans doute son esprit; d'un ton amer, il dit :

— Pour ça, non!

Mme Toury le regarda, étonnée d'un changement si brusque. Il se remit aussitôt, et, prenant un ton dégagé, il ajouta :

— Laissons cela. Aussi bien j'ai une nouvelle à vous apprendre, — à moins que vous ne la connaissiez déjà : Mlle Vallot, la fille du docteur Vallot, se marie.

— Ah ! Et qui épouse-t-elle ?

— Un de vos amis, Sénac. Il allait souvent chez vous, ces années dernières.

— Sénac ? Roger de Sénac ? demanda Mme Toury, avec un léger tremblement dans la voix.

— Oui, madame, Roger de Sénac, le seul, l'unique Sénac, le dernier gentilhomme pauvre, — qui fait ainsi un très riche mariage. Je pensais que vous étiez au courant de l'affaire.

— Moi ? non... non... Au moins, la nouvelle est-elle certaine ?

— Je la tiens de Sénac lui-même, que j'ai rencontré il y a deux jours. Il affectait un petit air modeste à gifler; au fond, il était radieux. Il y a de quoi. Il trouve dans ce mariage la récompense de toute une vie de pauvreté et de paresse. Il attendait patiemment ce digne couronnement du seul labeur auquel il se soit jamais livré : l'entreprise matrimoniale...

— Chut ! Pas un mot, je vous prie, sur Sénac ni sur son mariage ! murmura Mme Toury, se penchant vers Brunel.

Celui-ci, surpris, balbutia un « Entendu, je n'en parlerai pas », dans lequel sa pensée n'était assurément pour rien. Son attention se portait tout entière sur la personne qui venait d'entrer dans le salon et s'avançait vers eux.

Assez grande, élancée, le buste ferme et plein, la taille mince, elle avait une démarche de reine. La tête surtout était belle ; une forêt de cheveux blonds, aux reflets éclatants ; des yeux noirs avec un regard d'une

incroyable vivacité; un nez fin, droit, aux narines largement ouvertes; une bouche rouge comme une fleur de grenade; un teint blanc, presque mat, et, couronnant le tout, une admirable expression d'intelligence et de volonté.

— Veuillez me présenter, fit Brunel à Mme Toury.

— Comment? Vous ne reconnaissez pas Mlle Leverdier?

— Je vous prie de m'excuser, mademoiselle, dit-il vivement, en adressant à la jeune fille un salut respectueux, auquel celle-ci répondit par une jolie, mais brève inclinaison de tête.

— Vous vous êtes vus chez moi, autrefois, avant la mort de mon mari, reprit Mme Toury.

— Je m'en souviens très bien à présent; je me souviens même, mademoiselle, vous avoir quelquefois aperçue, il y a dix ou douze ans, dans l'atelier de monsieur votre père. Vous n'étiez encore qu'une fillette, mais, comme disent les Marseillais, vous menaciez d'être jolie; je vois que le temps a réalisé la menace, et au delà.

Mlle Leverdier ne parut pas autrement flattée du compliment, et se contenta d'y répondre par un sourire un peu dédaigneux; puis, s'adressant à Mme Toury :

— Est-ce que je vous dérange, marraine?

— En aucune façon, ma chère Suzanne. Je causais avec un vieil ami, — il me permet de l'appeler ainsi...

— Il vous le demande.

— Un vieil ami, qui, je l'espère, en deviendra un pour vous, quand vous vous connaîtrez mieux.

— J'en accepte l'augure avec plaisir, dit Brunel d'un ton poli et froid.

Il était quelque peu piqué du mutisme de Mlle Leverdier, et ne se souciait pas de faire des avances qui ne paraissaient pas devoir être accueillies avec grande faveur.

— Je me retire, ajouta-t-il; j'espère, madame, avoir la chance de vous rencontrer assez souvent.

— Ah! tous les jours, sur la plage. C'est le rendez-vous général de dix heures à midi, et de quatre à sept. Ainsi, tout à l'heure... à moins que vous n'alliez au casino défier la fortune.

— Dieu m'en garde! Je ne suis joueur que par occasion, et l'occasion m'est trop chère pour que j'abuse d'elle.

— Vous serez récompensé de votre sagesse, d'ailleurs, car vous retrouverez plusieurs figures de connaissance, et, dans le nombre, quelques-unes fort jolies pour lesquelles vous manifestez de l'admiration, beaucoup d'admiration.

— Vous m'intriguez. Qui donc?

— Mlle de Sassenage...

— Toujours aussi diaphane? Si elle n'était pas vêtue, je suis sûr qu'on verrait tout ce que cette créature éthérée avale de bière et de choucroute; c'est un phénomène qui déroute mes notions sur les effets de la nourriture. Elle a amené ses parents?

— Non, ils sont restés à Paris.

— J'étais étonné qu'ils eussent consenti à interrompre leurs études...

— Leurs études?

— Oui, sur la teinture des cheveux; tandis que la mère étudie toutes les nuances claires, du blond le plus pâle au rouge acajou, le père travaille le sombre; ce qu'il noircit en vieillissant!

— On comprend que d'aussi sérieuses occupations les aient retenus à Paris; ils ont confié leur fille aux Valmont.

— Ah! les Valmont sont ici?

— Oui, monsieur; la belle Mme Valmont est ici; voilà qui vous ravit sans doute?

— Elle n'est pas désagréable à voir, ni même à en-

tendre; ce n'est pas comme son mari. Je connais peu d'êtres grincheux comme lui.

— Vous n'avez pas à vous en plaindre; il réserve toutes ses méchancetés pour sa femme.

— C'est son apport dans la communauté. La chose n'en est pas moins regrettable; car on n'a pas de bonnes raisons pour le faire taire. Je parie qu'il est venu ici pour fabriquer des «marines»?

— Soyez indulgent, Brunel. Valmont ne manque pas de talent.

— Je suis plus généreux que vous, et je mettrai talents au pluriel. Il a été tour à tour idéaliste, naturaliste, impressionniste. Il finira par les *ex-voto* : le diable en devenant vieux... Il nous peindra quelque jour de pauvres pêcheurs, des pêcheurs convertis pris dans leurs propres filets. Je vois ça d'ici : une mer immense, un petit bateau et de grands filets dans lesquels, au milieu de soles, de rougets et de homards, ceux-ci reconnaissables à leur couleur rouge, trois pauvres pêcheurs invoquent la sainte Vierge, qui, convenablement bleue et auréolée, les regarde d'un coin du tableau. *Valmont pinxit.*

— Vous accommodez bien mes amis.

— Rassurez-vous; ce sont également les miens; la critique assaisonne l'amitié. C'est ce que je disais hier à Nozal...

— Nozal! Ah! pour celui-là, «c'est toi qui l'as nommé!» fit Mme Toury d'un ton comiquement tragique.

— Oui, nous nous sommes trouvés hier au casino; comme tous les richards, il gagnait. Nous sommes rentrés ensemble, — il loge au même hôtel que moi. — La nuit était splendide; il s'est senti inspiré et m'a abondamment parlé de ses projets. Il renonce décidément au roman, et dorénavant il consacrera tout son talent à l'art dramatique, qui a pour lui sur tous les

autres une incontestable supériorité... c'est de rapporter beaucoup plus d'argent.

— Attention, mon ami. Deviendriez-vous méchant?

— Je répète les propres paroles de Nozal; pour peu que vous vous y prêtiez, il vous les redira lui-même, car il n'y voit qu'une marque de son intelligence. D'ailleurs, dans l'art dramatique, il ne s'abaissera pas aux vulgaires productions, aux farces vaudevillesques; il abordera les plus redoutables problèmes de législation et il traitera surtout les questions sociales; il a, je crois, la noble ambition de doter son pays d'un Ibsen ou d'un Hauptmann.

— Et vous l'avez vivement encouragé à suivre cette voie-là, bon apôtre?

— Moi, madame? Il n'a pas besoin de mes encouragements pour faire la joie de tous les snobs, mes contemporains; je l'ai félicité... sur sa veine au jeu, et je l'ai quitté très content de lui-même et se disposant à étendre dans un bon lit l'homme de génie qu'il se croit.

Depuis quelques instants, Mlle Leverdier, quittant son air de froideur olympienne, dissimulait avec peine une impatience de parler; à la fin, elle n'y tint plus et dit à Brunel :

— Je regrette de n'avoir rien lu de vous, monsieur.

Il comprit l'épigramme; mais, plus heureux sans doute d'avoir amené Mlle Leverdier à sortir de son mutisme que sensible à cette piqûre d'amour-propre, il se contenta de sourire et de lui répondre :

— Ne le regrettez pas, mademoiselle; ce que je fais est encore inférieur à du Nozal. Aussi n'est-ce pas comme confrère que je le juge, mais comme lecteur.

— Le confrère pourrait peut-être conseiller quelque indulgence au lecteur.

— A quoi bon? C'est par les concessions que se perd le goût. — Dieu sait comment je serais nourri, si,

sous prétexte que je suis incapable de faire cuire une côtelette, il m'était interdit d'adresser le plus petit reproche à ma cuisinière !

— Espérons que vous n'aurez aucun reproche à faire à la mienne, lorsque j'aurai le plaisir de vous avoir à dîner un de ces jours, dit Mme Toury, jugeant bon d'intervenir et de couper court à une discussion qui risquait de prendre une fâcheuse tournure.

— Je suis sans peur, car votre cuisinière est sans reproche : j'en ai déjà tâté... Mais je m'oublie à bavarder, excusez-moi...

Il serra la main de Mme Toury, salua Mlle Leverdier, et se dirigea du côté de la plage.

Dès qu'il se fut éloigné, Mme Toury adressa à la jeune fille, sur un ton d'amicale gronderie, quelques paroles au sujet de son attitude vis-à-vis de Robert Brunel.

— Je serais désolée qu'il y eût entre deux personnes pour lesquelles j'éprouve une tendre affection un malentendu qui rendrait les relations difficiles.

— Soyez assurée, marraine, répondit Suzanne, que je m'efforcerai d'éviter tout ce qui pourra vous être désagréable. M. Brunel est votre ami...

— Je voudrais qu'il fût aussi le vôtre, ma chère enfant. Il est bon, quoi que vous en pensiez, et il ne faut pas le juger sur les petites critiques qu'il se permet envers des gens qui, somme toute, sont des heureux de la vie et prêtent à la critique.

— Que voulez-vous, marraine? Je n'aime pas ce genre de raillerie perpétuelle. Cette façon de tout prendre à la blague m'est insupportable ; ce n'est pas ma faute, je vous le jure, si monsieur Brunel me déplaît.

— Soit, je vous demande seulement de ne pas le juger trop vite. Je ne connais pas toute l'existence de Brunel ; je sais qu'il est pauvre, contraint à un travail

qui lui déplaît pour gagner de quoi vivre; je soupçonne qu'il a été et que peut-être il est encore malheureux. Il n'a probablement pris ce ton caustique, qui vous choque, que pour masquer une sensibilité dont il craint l'expansion. Je ne serais pas étonnée que ce joyeux cachât un triste... Je ne me trompe pas souvent dans mes affections, ma chère Suzanne; ayez confiance en moi et un peu aussi dans mon expérience de vieille femme.

— Oh! vous, marraine, vous êtes vraiment bonne; quand ce ne serait que pour ne pas vous déplaire, je tâcherai d'être aimable pour M. Brunel. Pourvu qu'il ne me rende pas la chose trop difficile!

— Nous y veillerons, fit Mme Toury avec un bon sourire.

Sur ce mot qui mettait fin à l'incident, Suzanne Leverdier s'apprêta à sortir :

— Je vais me préparer pour la promenade, dit-elle. Avec vous, marraine, et par ce temps si pur et si beau, ce sera un vrai plaisir.

— Non, pas encore; j'ai autre chose à vous dire... venez près de moi.

Ces paroles, pourtant fort simples, mais prononcées d'une voix grave, frappèrent la jeune fille si vivement qu'elle tressaillit; elle regarda Mme Toury, avec des yeux qui témoignaient de quelque inquiétude. C'est qu'elle avait sans cesse l'appréhension du malheur, la pauvre Suzanne; et, comme chez tous les êtres à qui l'existence a été dure et reste incertaine, la crainte demeurait toujours au fond de son cœur.

Son père, Claude Leverdier, était certes un sculpteur de grand talent, de génie même, mais il était resté bohème par bien des côtés. Issu d'une famille de petite bourgeoisie, il avait quitté le pays natal vers l'âge de vingt ans, poussé par une irrésistible vocation; avec la belle confiance de la jeunesse ignorante et inexpérimentée, il était venu à Paris, comptant y conquérir ra-

pidement la gloire et la fortune. Mais l'une avait été lente à venir, et l'autre n'était jamais venue. Trop épris d'art pour se livrer à des besognes inférieures et productives, il avait toujours visé haut, travaillant suivant son inspiration et s'inquiétant peu des commandes. Or, depuis que la société française s'est démocratisée, depuis que les grands seigneurs ont disparu avec les grandes fortunes, il ne reste de palais assez vastes pour loger des statues que ceux de l'Etat, et l'Etat seul, ou peu s'en faut, en devient acquéreur; encore, sur ce point, par une singulière exception, se pique-t-il d'économie et même de parcimonie. Quant aux monuments funéraires ou commémoratifs, on n'en abusait point alors; la manie de reproduire en marbre ou de couler en bronze d'illustres inconnus est récente; on ne s'amusait pas encore, en multipliant les honneurs posthumes, à décourager le génie et à déconsidérer la gloire.

Luttant avec peine contre les difficultés de la vie, Leverdier ne pouvait songer à prendre femme et à se donner le souci d'une famille à nourrir et à élever. L'amour de son art remplaçait pour lui tout autre amour, et ses aventures, qui n'avaient rien de sentimental, se bornaient à des liaisons sans durée avec les jolies filles qui lui servaient de modèles.

Survint la guerre. Il resta à Paris, et, pendant le siège, il fut enrôlé dans la garde nationale. Très patriote, il se désolait de voir son rôle de soldat borné à d'inutiles stations sur les remparts. Il avait cessé de travailler; d'ailleurs, il ne venait que rarement dans son atelier, qu'il ne pouvait chauffer, et il n'y restait guère. Il eut l'idée de l'offrir à la société de la Croix-Rouge. Dans le courant de décembre, on y installa quelques lits, promptement occupés par quelques-unes des nombreuses victimes du siège.

Avec cet élan spontané qui fait si vite, en temps de

malheur, d'une femme une sœur de charité, des voisines s'établirent au chevet des malades comme infirmières. Parmi celles-ci, Leverdier remarqua une jeune fille, jolie, aux yeux très doux, qui, toujours accompagnant sa mère, faisait par son zèle l'admiration de tous. Il lia connaissance avec ces personnes, qui se trouvaient demeurer dans sa maison. Ces vagues relations ne tardèrent pas à devenir plus intimes; dévouées et généreuses, les deux femmes rendirent au sculpteur mille petits services; le sachant seul, elles l'invitaient, lorsqu'il était libre, à venir chez elles; il apportait son pain et partageait leur modeste repas. Il apprit que la mère était veuve d'un officier de marine, mort quelques années auparavant, et qu'elle vivait avec sa fille de sa pension et de quelques petites rentes

Cette intimité charma Leverdier. Il ne tarda pas à s'éprendre violemment de la jeune fille, et celle-ci éprouva pour lui un sentiment profond d'amour. Avec le consentement un peu inquiet de la mère, car l'avenir du jeune ménage était bien incertain, ils se fiancèrent, remettant la célébration du mariage à des jours moins troublés. Ils durent attendre la fin de l'année 1871 pour réaliser leur commun désir.

Moins d'un an après, la naissance d'une fille leur causa une grande joie. Certes, le ménage n'était pas riche, mais on vivait avec une stricte économie, et l'on espérait que les temps deviendraient meilleurs pour les artistes. Leverdier travaillait avec courage et ardeur, dans le but de gagner une dot à la petite Suzanne... Ces beaux rêves ne se réalisèrent pas : la mère et la grand'mère moururent à quelques mois de distance, en 1880, et le pauvre père resta seul avec une enfant de huit ans. Par bonheur, pratiquement prévoyante, la grand mère avait placé le plus net de sa fortune sur la tête de sa petite-fille, et lui avait constitué ainsi une rente viagère de trois mille six cents francs, payables

à partir de sa majorité. C'était une ressource précieuse pour l'avenir ; le présent était fort triste.

Le nom de Leverdier, cependant, devenait célèbre, et, de temps en temps, une bonne aubaine lui arrivait sous la forme d'une commande du gouvernement ; mais, dans l'intervalle, que de soucis pour le pauvre homme ! Ne pouvant élever sa fille chez lui, il l'avait placée chez les religieuses du Sacré-Cœur, et la pension n'était pas toujours régulièrement payée. Quand l'enfant devint grande, il fallut bien la reprendre. Suzanne fut ainsi initiée de fort bonne heure non seulement aux embarras de l'existence, aux épreuves si pénibles que cause le manque d'argent, mais aussi aux côtés fâcheux de la vie d'artiste. Son père, peu enclin aux sévérités de la morale bourgeoise, vivait au grand jour, ne cachant rien de ses aventures galantes. Veuf depuis fort longtemps, il ne comprenait pas la tristesse que causaient à Suzanne de pareilles liaisons. Ce n'était pas tout : fier de la beauté de sa fille, il en parlait devant elle à ses amis, à ses élèves, dans des termes qu'expliquait et, au besoin, excusait son génie d'artiste, mais qui froissaient les sentiments délicats et pudiques de celle qui était l'objet de cette singulière admiration.

Elle n'en aimait pas moins son père ; elle était trop intelligente pour ne pas se rendre compte qu'il ne fallait point le juger à la commune mesure ; elle se contentait de souffrir en silence, et dans son pauvre cœur s'amassait une tristesse infinie. Que serait sa vie dans un pareil milieu ? Elle n'avait qu'une chance d'en sortir, c'était de se marier ; mais sa dot se réduisait aux trois mille six cents francs de rente viagère, assurés par la prévoyance de sa grand'mère, et elle voyait trop que si la beauté, l'intelligence, les qualités du cœur sont aisément suppléées par la dot, elles ne la suppléent point. On lui faisait la cour ; d'admirateurs, elle n'en manquait guère ; certains, enhardis par ce qu'ils savaient de

son entourage habituel, de la liberté dont elle jouissait, allèrent même jusqu'aux propositions les plus insultantes. Elle n'avait pas vingt et un ans qu'elle n'ignorait rien des honteuses convoitises masculines excitées par la faiblesse, l'isolement, ou la pauvreté de la femme.

Aussi s'était-elle fait des hommes une opinion peu avantageuse, qui pour beaucoup allait jusqu'au mépris. Sans cesse sur la défensive, elle devenait peu à peu ombrageuse, et ses paroles trahissaient souvent l'amertume dont son cœur était gonflé. Elle considérait la vie comme une lutte dans laquelle elle savait devoir être vaincue. Le découragement était sur le point de s'emparer d'elle, lorsqu'un hasard heureux la mit en présence de Mme Toury. Il était temps, pour empêcher tant et de si grandes qualités de sombrer dans la perte des dernières illusions.

Veuve d'un homme qu'elle avait aimé de toutes les forces de son âme, Mme Toury n'avait point fermé sa vie sur sa douleur. Loin de répéter l'égoïste parole de Valentine de Milan : « Rien ne m'est plus, plus ne m'est rien, » et de s'isoler dans son malheur, elle s'était donné la tâche d'aller aux victimes de la destinée, cherchant à apaiser leurs désespoirs, à soulager leurs infortunes, et par un juste mais trop rare retour des choses d'ici-bas, elle avait trouvé dans l'accomplissement de cette mission de charité, non point les consolations qu'elle ne cherchait pas, mais le seul adoucissement qui convînt à sa douleur. Aussi, tout en gardant au fond du cœur son deuil intangible, elle faisait preuve, dans le monde, d'une bonté sereine dont la séduction était irrésistible.

Quelques renseignements qui lui furent donnés sur la situation de Mlle Suzanne Leverdier, quelques instants de conversation avec la jeune fille éveillèrent la sympathie de Mme Toury; perspicace parce qu'ai-

mante, elle discerna promptement la blessure causée à cette créature d'élite par l'injustice de la vie, et elle se promit de porter assistance et secours à cette âme malade. Comme toutes les personnes rendues défiantes par l'excès du malheur, Suzanne opposa tout d'abord quelque résistance à l'attraction qu'exerçait sur elle Mme Toury, et répondit à ses avances avec la plus froide réserve; mais l'excellente femme, loin de se laisser décourager, ne mit que plus d'ardeur à pénétrer dans ce cœur qui se faisait de pierre, et, à force de douceur, d'intelligente bonté et d'affection vraie, elle eut la joie d'y parvenir.

Si elle fut heureuse de sa victoire, combien plus Mlle Leverdier le fut de sa défaite! Pour la première fois de sa vie, la jeune fille cessa de se sentir isolée; elle eut quelqu'un à qui elle put confier ses chagrins, quelqu'un qui lui rendit l'espérance en des jours meilleurs. Elle comprit qu'elle avait retrouvé, à défaut d'une mère, un cœur maternel contre lequel elle pouvait sans crainte appuyer son cœur d'enfant. Dès lors, elle rechercha toutes les occasions d'être avec elle. Leverdier ne s'y opposa point. Loin de là; ravi d'être agréable à Suzanne, sans déranger ses habitudes de vieillard maniaque, il n'était jamais plus content que lorsqu'il pouvait la confier à Mme Toury. Souvent donc, la jeune veuve venait prendre sa petite amie, et l'arrachait au milieu artiste mais débraillé où elle avait vécu jusqu'alors; elle la menait dans un monde plus convenable. Il naquit bientôt entre les deux femmes une parenté d'élection que Suzanne, par une inspiration charmante, établit même aux yeux de tous, en donnant à Mme Toury, qui s'en montra fort joyeuse et fort touchée, le joli nom de marraine.

La « marraine » ne désirait rien tant que marier sa filleule conformément à ses goûts; consciencieusement, elle cherchait autour d'elle, parmi ses nombreuses re-

lations, l'homme assez intelligent pour demander au mariage le bonheur et non la fortune. Certes, ce n'était pas commode, et elle avait dû abandonner déjà bien des projets aussitôt détruits que déformés : l'un, trop riche, manquait de désintéressement; l'autre, trop pauvre, manquait de courage; sans compter ceux plus nombreux dont le délabrement physique et moral décourageait à première vue. Et le temps passait, et Suzanne allait entrer dans sa vingt-sixième année.

Au commencement de cette année 1897, un espoir était venu à Mme Toury, et l'objet en était précisément ce Roger de Sénac, dont avait parlé Brunel. Gentilhomme pauvre, vivant modestement d'une rente minime augmentée des quelques milliers de francs qu'il gagnait comme employé dans une compagnie d'assurances, Roger de Sénac lui avait paru posséder des qualités de gentilhomme, et, parmi celles-ci, elle lui accordait assez de noblesse de sentiment pour le croire capable d'épouser Mlle Leverdier; d'autant qu'il ne se cachait pas d'éprouver pour elle une admiration passionnée. Visiblement, pendant tout l'hiver, il lui avait fait la cour, ne négligeant aucune occasion de la retrouver dans le monde, de se placer sans cesse près d'elle, de l'entourer, de lui témoigner ces mille attentions qui sont autant de petits aveux discrets précédant le grand aveu. Et Suzanne n'avait pas paru voir d'un mauvais œil ses assiduités... Du tout, Mme Toury avait conçu une grande espérance... Et voilà que cette espérance était détruite à jamais par la nouvelle que le gentilhomme pauvre épousait les trois cent mille francs de Mlle Vallot!

Evidemment Roger de Sénac n'était point ce qu'elle avait cru, et elle voyait trop à présent qu'elle s'était trompée sur son compte. Brunel devait dire vrai en le jugeant un habile coureur de dot; l'événement le prouvait assez. Mais pourquoi alors cette conduite dé-

loyale? Car n'est-ce pas une déloyauté que de donner ainsi le change sur ses vrais sentiments? N'avait-il été qu'imprudent en se laissant aller au charme d'un flirt avec la belle Mlle Leverdier? Avait-il été roué, en excitant par là la jalousie de Mlle Vallot, amie de Mlle Leverdier, et n'était-il, en effet, parvenu au succès que par ce petit manège si peu délicat? Quoi qu'il en fût, le fait était là, brutal; à la déception qu'elle en avait éprouvée, Mme Toury jugea quelle désillusion ce serait pour Suzanne. Ne pouvant lui cacher la nouvelle, elle voulait tout au moins lui adoucir le premier choc, en la lui apprenant elle-même, avec les ménagements que son affection lui fournirait. C'est pourquoi, avant de retrouver sur la plage ses amis qui ne manqueraient pas sans doute de parler de l'événement, elle avait tenu à se réserver quelques minutes d'entretien avec la jeune fille.

Celle-ci, sur l'appel de Mme Toury, s'était rapprochée et attendait, avec ce mélange de crainte et de résignation que donne à la longue la défiance de la vie.

— Ma chère enfant, je sais combien vous êtes raisonnable, dit Mme Toury; mais si raisonnable que vous soyez, vous vous êtes peut-être laissée aller, — oh! très légitimement — à des espérances... qui pourraient fort bien ne pas se réaliser.

— Il en est ainsi de presque toutes mes espérances, répondit Suzanne d'un ton mélancolique, et les seules qui se soient réalisées pour moi, marraine, ce sont celles que j'ai placées en vous.

— Voilà un langage bien triste; vous semblez bien découragée...

— Ne le croyez pas : résignée seulement. N'ai-je pas raison d'être ainsi... en ce moment?

Et son regard plongeait dans les yeux de Mme Toury, effrayée de tant de perspicacité.

Suzanne reprit :

— Parlez sans peur, ma chère marraine; vous avez sans doute à m'apprendre une nouvelle que vous jugez mauvaise; j'aime mieux la connaître tout de suite.

— Soit, mon enfant. Sachez donc que Roger de Sénac épouse votre amie Laure Vallot.

C'est à peine si une légère rougeur colora les joues de la jeune fille.

— Je m'étais doutée de la chose, et la nouvelle n'a rien qui me surprenne.

— Ah?

— Oui; les dernières fois que j'ai vu M. de Sénac, j'ai remarqué le soin qu'il prenait à ramener sans cesse la conversation sur les tristesses de l'existence pour les gens qui n'ont pas d'argent; il les plaignait de tout son cœur... J'ai bien compris que, sous cette forme indirecte, il se plaignait lui-même; la conclusion n'était pas difficile à deviner... Il a raison d'épouser Laure.

— Cela ne vous fait pas un peu de peine de voir vos amies se marier?

— Me croyez-vous un mauvais cœur?

— Non; mais votre amour-propre peut être blessé...

— Je cherche à me mettre au-dessus de ces petitesses, et, grâce à Dieu, je n'ai pas un tempérament d'envieuse. Non, et, dussé-je vous paraître bien orgueilleuse, je vous avouerai qu'il me serait plus pénible de me savoir épousée pour mon argent que d'être dédaignée parce que je n'ai pas de fortune.

— Ce sentiment de votre part ne m'étonne nullement; je sais ce que vous valez...

— Peut-être me voyez-vous avec des yeux trop favorables. Je ne veux pas voler votre admiration... Je ne suis pas un ange; si je n'éprouve pas d'envie à la vue du bonheur d'autrui, je n'en souffre pas moins de sentir qu'un pareil bonheur m'est refusé... Et quand je parle de bonheur, c'est pour employer le terme usité, car je sais bien que le bonheur n'existe pas.

— Je ne suis pas de votre avis.

— Ou s'il existe, il lui manque la sécurité du lendemain. Quel bonheur est assuré de durer ?

— Sur ce point, vous avez trop raison.

— Mais, à défaut de bonheur, il est permis de rêver une existence calme, une affection réciproque... un intérieur, enfin. Il est si difficile à une femme d'avoir une existence par elle-même ! Le monde, tel qu'il est fait, lui impose un rôle à côté, un rôle de reflet. Oh ! j'ai bien réfléchi, allez, et mes illusions ne sont pas grandes sur l'avenir qui m'attend, moi et mes pareilles. Eh bien, ce qui me rend amère quelquefois, c'est de penser que ce rôle, si modeste qu'il soit, est encore hors de ma portée... Mais je n'en veux pas pour cela à M. de Sénac.

— Il vous a fait la cour, et je craignais...

— Chassez ces craintes, ma chère marraine. Sans m'exagérer les charmes de ma personne, je sais que, sous ce rapport, je suis mieux partagée que quelques autres ; les hommes sont volontiers adulateurs de ce qui semble leur plaire, mais je n'ai aucune illusion sur la profondeur de leur admiration ni sur la sincérité de leurs compliments. Je me fais un peu l'effet de ces madones qui entendent beaucoup de prières et qui savent ce qu'elles valent pour la plupart. Ce n'est pas parce qu'un homme m'aura dit et répété qu'il me trouve jolie que je le croirai capable d'un acte héroïque.

— Héroïque, le mot est fort.

— Il est juste. Or les héros sont rares.

— Il y en a cependant.

— On le dit, fit Suzanne en souriant. En tout cas, M. de Sénac ne m'a jamais produit l'effet d'un héros. J'ai pu éprouver quelque plaisir à me voir l'objet de ses attentions ; c'était une satisfaction un peu puérile, je le confesse, mais ma coquetterie seule a pris part au jeu ; mon cœur, non.

— Je me réjouis, ma chère Suzanne, de vous voir aussi raisonnable. Hélas! il faut bien l'être puisque la destinée marâtre ne vous permet pas de rêver... à quoi rêvent les jeunes filles...

Mme Toury se sentit un peu rassérénée par cette conversation; elle ne doutait pas que Suzanne eût dit vrai en affirmant qu'elle n'aimait point Sénac; mais, si l'absence d'amour entraînait l'absence de douleur, il restait néanmoins une vive déception, dont la jeune fille n'avait peut-être dissimulé l'amertume que pour éviter un chagrin à sa « marraine ».

Quand elles arrivèrent sur la plage, elles trouvèrent leurs amis divisés en deux groupes : l'un, formé de Valmont qui lisait une revue, de Mme Valmont qui ne disait rien, et de Robert Brunel qui fumait une cigarette; l'autre, à quelque distance du premier, composé de Mlle Rolande de Sassenage et d'André de Nozal, le second plus animé que le premier.

A califourchon sur une chaise, Nozal se penchait constamment vers sa voisine, et lui tenait des propos qui, à en juger par l'attitude de celle-ci, n'avaient guère le don de l'émouvoir. Nonchalamment assise, elle semblait surtout préoccupée de protéger sa diaphane beauté contre les rayons du soleil, et elle manœuvrait son ombrelle dans ce but, sans s'inquiéter si parfois elle l'interposait entre elle et Nozal. Tout entier à son affaire, Nozal inclinait sa chaise à droite, ou à gauche, et continuait son discours.

— Comme il parle et comme il s'agite! dit Brunel à Mme Valmont.

— Je le vois s'agiter, mais je ne sais pas s'il parle, je n'entends rien, répondit celle-ci, de son ton placide.

Valmont, levant les yeux de dessus sa revue, lui lança un regard méprisant :

— Toujours vos remarques saugrenues, ma chère Hortense; pensez-vous que Nozal soit devenu muet?

— Que voulez-vous? Moi, je n'entends rien non plus, fit Brunel avec un grand sérieux.

— Vous voyez, Henri, M. Brunel est comme moi, et vous ne lui d'tes rien!

Valmont haussa les épaules :

— Brunel! Brunel! parbleu! ce n'est pas la même chose.

— Qu'entendez-vous par là?

— Il n'est pas ma femme.

Mme Valmont ne contesta pas une vérité aussi évidente; une raison quelconque, bonne ou mauvaise, la convainquait; elle se tut. D'ailleurs, à ce moment, arrivaient Mme Toury et Mlle Leverdier.

On échangeait les vagues propos des conversations journalières, lorsque s'approcha un costume de flanelle blanche surmonté d'un chapeau de paille orné d'un ruban ponceau et terminé par des souliers jaunes; dans ce costume s'agitait la maigreur d'un jeune homme fort laid. Il salua, baisant la main aux dames, et donnant aux hommes la poignée de main avec un coup sec, suivant la méthode anglaise.

— Ah! Stéphane Ballart! s'écria Brunel, je suis aise de vous voir, vraiment. Je suis certain maintenant que le Tréport est une plage chic.

L'interpellé sourit aussi gracieusement que le permettait une large bouche entourée des poils épars d'une barbe mal fournie; il était flatté dans sa manie vaniteuse. Stéphane Ballart, en effet, n'était pas un mondain; c'était le mondain par excellence. Fils d'un très riche industriel parisien, honorablement connu et très bien reçu partout, il avait voué sa vie aux plaisirs et aux devoirs mondains; pour lui les uns et les autres avaient leurs charmes. Il faisait trois cents visites au jour de l'an, assistait quotidiennement, pendant la saison, à trois ou quatre soirées; on le voyait à tous les mariages, à tous les enterrements; il n'aurait pas man-

qué pour un empire une de ces solennités qui font époque dans la vie d'un mondain, le concours hippique, le vernissage, certaines expositions particulières; il avait un fauteuil aux premières. Personne ne s'étonnait qu'il fût si maigre; on se demandait à quel moment il mangeait et dormait. Très complaisant, il n'avait pas son pareil pour organiser un pique-nique, une partie dans les petits théâtres, une excursion à Montmartre, à la foire de Neuilly; l'été, il opérait aux bords de la mer, et, dans ces endroits où l'on a toujours du temps à perdre, il était précieux et jouait à merveille les inutilités. Galant et ridicule, il plaisait aux femmes et ne déplaisait point aux maris. On ne lui connaissait pas de maîtresse; à quelqu'un qui lui exprimait son étonnement qu'il se privât d'une chose si utile, il avait répondu d'un air fat, en passant ses doigts dans les poils rares de sa barbe :

— Je perdrais tant d'amies! Je me dois à toutes et à chacune.

Il avait été ravi de retrouver au Tréport Mme Toury, Mme Valmont, Mlle Leverdier, Mlle de Sassenage, un quatuor de jolies femmes, au milieu duquel il papillonnait avec grâce. Il rêvait, depuis quelques jours, d'une promenade, avec déjeuner sur l'herbe, dans la forêt d'Eu; il en avait déjà parlé plusieurs fois; sans doute il venait renouveler sa proposition. A son air joyeusement animé, chacun le pressentit.

— Je parie que M. Ballart vient nous mettre au pied du mur, dit Mme Toury; nous lui avons fait une promesse imprudente, et avec lui chose promise doit être chose tenue.

— Comme vous savez lire dans ma pensée! répondit-il, frétillant. Je me suis enquis de tout ce qui était nécessaire; si vous le voulez, mesdames, demain nous pourrons faire la partie projetée. Il faut profiter du beau temps...

— Je ne demande pas mieux, dit Mme Valmont.

Chacun approuva, y compris Brunel, content de la perspective d'une journée passée en plein air avec des gens aimables à divers titres.

Tandis qu'on discutait sur les préparatifs du déjeuner, sur l'heure du départ, Mlle de Sassenage et André de Nozal se rapprochèrent du groupe.

On n'avait pas fait attention à eux; nul n'avait donc vu le mouvement un peu vif avec lequel s'était levée la jeune fille, sans doute pour mettre fin à une conversation qui lui déplaisait; on n'avait pas vu davantage l'air dépité de Nozal, bien qu'en même temps qu'elle se levait, Mlle de Sassenage lui eût tendu la main, qu'il avait serrée assez froidement...

— Qu'est-ce? De quoi s'agit-il? demanda-t-il avec volubilité, en tapant sur l'épaule de Stéphane.

On le mit au courant de la partie projetée. Il acquiesça aussitôt.

— J'en suis! J'en suis!

— Mlle de Sassenage ne peut, dès lors, manquer d'être des nôtres, ajouta Ballart.

— Je me joindrai volontiers à ces dames, répondit-elle.

— Partie carrée, deux fois carrée; ce sera charmant! Mme Toury, Mme Valmont, Mlle Leverdier, Mlle de Sassenage d'un côté, et de l'autre Valmont, Brunel, Nozal et votre serviteur : parfait, délicieux... Chacune de ces dames aura ainsi un chevalier servant. Moi, je demande à Valmont la permission d'être celui de Mme Valmont.

— Avec plaisir, mon cher, répliqua Valmont. Moi, je ferai pendant ce temps-là ma cour à mademoiselle...

Il regardait Suzanne.

— A Mlle de Sassenage, dit vivement Nozal; Mlle Leverdier voudra bien se contenter de moi?

Cette intervention, un peu brusque et fort inatten-

due, causa quelque étonnement, car Nozal, depuis son arrivée au Tréport, ne quittait guère Mlle de Sassenage; mais rien n'en parut au dehors. Chacune des personnes nommées se borna à répondre par un sourire d'acquiescement aux propositions faites, et qu'on ne pouvait guère discuter.

Pendant ce temps, Brunel se penchait à l'oreille de Mme Toury et lui disait d'un air comiquement piteux :

— Tout est pris; moi seul vous reste.

Elle éleva la voix :

— Moi, je choisis Brunel.

Et elle ajouta plus bas :

— Trouverez-vous encore que je ne suis pas égoïste quelquefois ?

— Quand je connaîtrai une meilleure que vous, je l'irai dire... à Paris.

— C'est moins loin que Rome; vous prévoyez le voyage ?

— Non; je ne sais pas l'italien...

Paul GAULOT.

(A suivre.)

L'ODYSSÉE D'UNE AVENTURIÈRE

SOUS

LE DIRECTOIRE ET LE CONSULAT

1796-1803

I

A la suite des victoires de la France sur l'Espagne, la paix entre les deux pays avait été signée à Bâle le 22 juillet 1795. Au mois d'avril de l'année suivante, le Directoire envoyait à Madrid, en qualité d'ambassadeur de la République, le général Pérignon.

Soldat de fortune et né gentilhomme, — marquis de Pérignon, — ce brillant officier, quoiqu'il n'eût que quarante et un ans, comptait les plus glorieux services. Divisionnaire à l'armée des Pyrénées-Orientales, il en avait pris le commandement le 17 novembre 1794, sur le champ de bataille de la Sierra Negra, alors que le commandant en chef Dugommier venait d'être tué par un boulet. La défaite sanglante que subirent les Espagnols ce jour-là était son œuvre. Après leur avoir fauché neuf mille hommes et pris deux cents canons, il les battait encore peu après dans deux rencontres mémorables : Escola et Roses. En fait, c'est lui qui les avait acculés à la paix, non sans soulever leur admiration par sa bravoure et mériter leur reconnaissance par son

humanité. Elu au conseil des Cinq-Cents à la suite de ces victoires, il avait décliné le mandat de représentant du peuple, refusé le ministère de la guerre et accepté l'ambassade de Madrid.

Lorsqu'il arriva dans cette capitale, le 11 avril 1796, Charles IV régnait, mais ne régnait que nominalement. Le pouvoir effectif était aux mains du fameux Godoï, duc d'Alcudia et prince de la Paix, homme parti de rien, pourri de vices, cupide et dévoré d'ambition, que la passion immodérée de la reine pour lui avait porté au faîte des honneurs et de la toute-puissance.

Quoiqu'il eût signé la paix avec la République française, Godoï continuait à vivre en bons termes avec les émigrés, fixés en assez grand nombre à Madrid. En encourageant leurs incessantes intrigues contre le Directoire, il comblait les vœux de ses souverains, lesquels ne pouvaient oublier qu'ils étaient Bourbons et alliés à la maison royale de France, dispersée en ce moment par toute l'Europe. Ils l'oubliaient si peu qu'ils recevaient à leur cour, presque au même rang que les membres du corps diplomatique, un agent officieux du comte de Provence. C'était au moment où ce prince, après la mort du dauphin, venait de prendre à Vérone, où il s'était réfugié, le nom de Louis XVIII, en se proclamant roi de France et de Navarre.

Le duc d'Havré, tel était le nom de son agent. Il appartenait à la plus haute noblesse française. Sot, médiocre et vain à l'excès, il n'en était pas moins un brave homme crédule et candide. Au palais royal et chez Godoï, il avait ses grandes et petites entrées. Il suivait la cour à l'Escurial et à Aranjuez, partout et toujours traité comme un ami. Du fait de cette situation, le nouvel ambassadeur de la République se trouva, dès son arrivée en Espagne, dans la position la plus difficile. Mais, à force de savoir-faire, de patience et de bonhomie, grâce surtout à sa réputation militaire, il par-

vint à s'assurer à la cour espagnole le rang et le crédit auxquels lui donnait droit la haute fonction dont il était investi.

Tout au plus, pouvait-on lui reprocher de ne pas revêtir d'assez d'éclat son ambassade, de vivre trop retiré et d'être trop soucieux de réaliser des économies sur son traitement. Du moins, il exerçait avec dignité son emploi et suivait consciencieusement et non sans habileté les affaires qui lui étaient confiées.

Il occupait son poste depuis quelques mois lorsqu'un matin, se présenta à l'ambassade une femme qui lui était inconnue. Elle s'était fait annoncer sous le nom de Mme Riflon, se disant Française et donnant pour prétexte à sa visite l'obligation où elle était de faire viser son passeport. Il la reçut aussitôt et fut littéralement ébloui en voyant entrer dans son cabinet une belle personne, mince et brune, d'une rare finesse de traits, dont des yeux très grands et très expressifs éclairaient le charmant visage. Il lui donna moins de trente ans.

Séduit d'abord par sa beauté, il le fut plus encore par son esprit. Tout dans sa parole révélait une éducation raffinée, beaucoup d'instruction, des relations nombreuses et brillantes, une connaissance approfondie des hommes et des choses de son temps.

De ce qui se passa dans l'audience que lui avait, sans se faire prier, accordée l'ambassadeur, nous ne saurions rien si lui-même ne nous en donnait une idée dans une lettre qu'il écrivit ultérieurement au ministre des affaires étrangères Lacroix pour lui expliquer comment il avait connu cette femme. Ayant visé son passeport, Pérignon l'interrogea sur les motifs qui la conduisaient en Espagne. Elle allégua qu'elle y était attirée par une entreprise commerciale dans laquelle elle avait mis des capitaux.

Il ajouta foi à cette allégation comme à tout ce que la jolie visiteuse voulut bien lui dire. « Je la priai à

dîner, écrit-il ; elle vint. Je l'engageai à venir souvent et, en fait, ce fut bientôt tous les jours. » Après cet aveu, on ne saurait se méprendre au caractère de la liaison qui se forma en moins d'une semaine entre l'inflammable ambassadeur et la galante aventurière qu'était Mme Riflon.

Le doute est d'autant moins permis à cet égard que tout le personnel de l'ambassade fut le témoin des complaisances de Pérignon envers elle. Soit que les secrétaires et les attachés militaires et civils eussent aussi subi le charme de cette sirène, soit qu'ils voulussent, en l'entourant de leur adoration, plaire à leur chef, ils se prodiguèrent pour la flatter et pour le flatter lui-même dans sa personne. Elle devint l'objet de leurs incessants hommages, adulée et enguirlandée par eux. Ils faisaient ses commissions dans la ville, l'accompagnaient dans ses promenades et s'efforçaient à tout instant de prévenir ses caprices, payés de leur peine par un sourire ou l'un de ses regards ensorceleurs. Elle avait amené avec elle une femme de chambre accorte et jolie dont l'un d'eux devint l'amant.

Quant à Pérignon, elle s'était emparée de lui à ce point qu'elle régnait souverainement à l'ambassade. Elle y passait ses jours et ses nuits. S'il était absent, appelé à l'Escurial ou à Aranjuez, elle se servait de ses équipages, avait la jouissance de son hôtel et, avec son agrément, s'installait dans son cabinet, y demeurant seule le plus souvent, libre par conséquent de fureter à son aise dans ses papiers. Grâce à elle, le palais de l'ambassadeur était devenu un lieu de plaisir, où elle régnait sans partage.

On a déjà pressenti que ce n'est pas uniquement pour les beaux yeux du vainqueur des Espagnols que cette intrigante de marque avait feint de ne pouvoir lui résister. En l'enlaçant dans le filet de ses séductions, elle poursuivait un but tout autre que celui de

s'assurer le monopole de ses caresses et de ses générosités. Si, dans les documents qui nous parlent d'elle, on ne trouve rien ou presque rien qui permette de reconstituer son passé, ils sont plus explicites quant au plan conçu par sa très fertile imagination et dont l'exécution l'avait conduite à Madrid.

Ils nous apprennent d'abord que le nom qu'elle portait était bien le sien. Elle s'appelait en effet Adélaïde Riflon. L'enquête dont elle fut ultérieurement l'objet fit découvrir que son père avait été maître des basses œuvres de la ville de Bourges, autrement dire vidangeur et équarriseur.

Comment, partie de si bas, s'était-elle assez élevée pour pouvoir dissimuler à ce point la bassesse de ses origines ? Par quelles transformations successives avait-elle passé pour acquérir l'instruction qui donnait à son esprit tant de charme, l'élégance qui relevait sa beauté, cette distinction de manières, le goût si pur qui caractérisait ses toilettes et, pour tout dire, ses airs aristocratiques ? A cet égard, les suppositions peuvent se donner librement carrière, puisque nous ne savons rien d'elle jusqu'au moment de son arrivée à Madrid.

Le fait est qu'elle y était venue avec le dessein d'entrer tout à la fois dans l'intimité du général Pérignon, ambassadeur de la République française, dans celle du duc d'Havré, agent officieux du prétendant Louis XVIII, dans celle du prince de la Paix, premier ministre d'Espagne, et de vendre au plus offrant des trois, quitte à les tromper tous, les secrets qu'elle aurait surpris chez les deux autres.

Nous l'avons montrée pénétrant chez l'ambassadeur et captant sa confiance. Elle y avait affiché les sentiments les plus hostiles aux émigrés et, durant les longues heures qu'elle passait avec son amant, ils dissertaient ensemble sur les moyens de déjouer les intrigues des royalistes qui s'agitaient à Madrid afin d'entraîner

le gouvernement espagnol à rompre la paix récemment conclue avec la République. Or, déjà à ce moment, elle était entrée en relations avec le duc d'Havré, le tenait aussi solidement qu'elle tenait Pérignon et par des procédés analogues. Elle manœuvrait pour se faire présenter par lui au ministre Godoï.

Aussi ardemment épris que Pérignon de cette séduisante personne, d'Havré ne se montrait pas moins crédule que lui. Afin de le mieux captiver, la Riflon avait déployé plus de ruses encore. Pour mesurer à quel degré le naïf d'Havré en avait été la dupe, il suffit de parcourir la correspondance que, de Madrid, il entretenait avec la petite cour du prétendant.

On y constate que Mme Riflon s'était présentée à lui comme une femme qui ne pouvait dire encore son véritable nom, mais «pourvue de grands moyens pour presser les effets de la bonne volonté du prince de la Paix» en faveur de la monarchie. Il l'appelle tantôt Mme Riflon, tantôt «l'inconnue», tantôt enfin Mme Nieuband. Il voudrait qu'elle fût protégée et avouée par le roi, afin d'agir plus efficacement sur Godoï, à qui il l'a présentée.

Comme le roi ne se hâte pas de suivre son conseil, il confesse « qu'en effet, il y a trop d'apparences problématiques pour accorder la protection royale et que, d'autre part, il ne peut confier à la mer infestée de corsaires français les éclaircissements qui auraient prouvé que Mme Riflon était digne de confiance». Et le candide diplomate à qui elle fait croire tout ce qu'elle veut ajoute avec conviction : «Le prince de la Paix en a eu les preuves. Il s'est à la fin plus ouvert à elle, avec mesure et précaution. Leurs Majestés Espagnoles, comme lui, attendent que l'inconnue s'explique sur son nom, son état, ses relations, et de savoir quelle confiance lui accorde le roi de France. Ils sont enchantés qu'elle se rende auprès de Sa Majesté.»

Il était en effet convenu entre elle et Havré qu'elle irait se présenter à Louis XVIII qui venait de s'installer à Blankenberg, après son expulsion des Etats vénitiens. « Si le passage de la personne, disait-il encore, avait eu lieu dans un moment plus propice, elle aurait pu rapporter un plan qu'on aurait pu soumettre au gouvernement espagnol. Du reste, le prince de la Paix est convaincu que, lorsque la paix sera générale, le moment sera propice pour le roi de France. »

Des affirmations du duc d'Havré, une seule était conforme à la vérité : c'est que Mme Riflon voyait fréquemment Godoï. Mais, elle ne pouvait jouer de lui aussi aisément que de l'ambassadeur de la République et du représentant du roi. C'était un autre homme. Il ne s'en laissait pas conter. C'était aussi un fieffé libertin. Entre la jolie Française et lui, il ne pouvait s'agir que de galanterie. « Pure affaire de débauche, » dira plus tard un témoin.

Trop fine pour ne pas s'en rendre compte, elle ne s'appliquait qu'à tirer parti de la générosité fastueuse d'un ministre tout-puissant qui ne trouvait guère de cruelles et savait payer leurs faveurs. Elle obtint de l'argent, des bijoux, le portrait du ministre dans un cadre orné de brillants. Elle put en outre, en plaidant auprès de lui pour des solliciteurs qui avaient recouru à son influence, réaliser des gains assez importants.

Il est à peine besoin de faire remarquer qu'elle dissimulait à d'Havré le caractère de ses relations avec Godoï. Convaincu par ses dires, il ne voyait en elle qu'une royaliste ardente qui travaillait pour la monarchie, un peu par dévouement pour le roi, beaucoup par amour pour son représentant. D'autre part, elle avait caché à Pérignon ses rapports avec d'Havré. Mais, allant quelquefois à l'Escurial, elle ne crut pas devoir lui taire qu'elle y était appelée par Godoï. Elle n'eut aucune peine à lui prouver qu'elle y défendait les intérêts de

la République et que l'objet de ses entrevues avec le ministre était purement patriotique. On est crédule quand on aime. L'ambassadeur aimait et se croyait aimé. Il ne mit pas un seul instant en doute la sincérité de sa maîtresse, trop aveuglé par sa passion pour voir que les secrets de l'ambassade qu'il lui livrait si légèrement étaient la clé qui lui avait ouvert le cabinet et l'alcôve du prince de la Paix.

Cependant, à l'ambassade, tout le monde n'était pas aussi confiant que lui. Il y avait notamment un premier secrétaire qui tenait cette femme pour suspecte et qui s'ingéniait, sans y parvenir d'ailleurs, à lire dans son jeu. Il se nommait Labène. Il ne nous est connu que par ce que dit de lui sa propre correspondance. Elle nous prouve qu'il avait reçu du ministre des affaires étrangères Lacroix la mission spéciale de surveiller l'ambassadeur. Il le considérait comme un homme « honorable, excellent », mais nul comme diplomate. Il lui reprochait de ne jamais sortir, de ne presque jamais recevoir, et lorsque, trop rarement, il ouvrait ses salons au corps diplomatique, « de faire jouer avec des jetons à l'effigie de Louis XVI. »

Le 9 mars 1797, il écrivait à Lacroix : « Au début, Godoï s'était enthousiasmé pour ce soldat et ses combats. Maintenant, ils ne se voient que très peu, aux audiences hebdomadaires. Ce sont les adjudants généraux qui ont tout perdu ici en communiquant l'esprit de cupidité à l'ambassadeur. Ils lui ont ravi son influence. » Il en tirait cette conclusion qu'il fallait le laisser à son poste, mais modifier le personnel.

Encore que Labène, tout en remplissant la mission de police qui lui avait été confiée, s'efforçât de ménager son ambassadeur pour ne pas s'exposer à s'en faire un ennemi, toutes ses lettres témoignent de sa malveillance et de son mépris pour lui. Il faut noter cependant que, durant le séjour de Mme Riflon à Madrid, il est à

peine fait mention dans la correspondance du premier secrétaire des fréquentes visites de cette jolie femme à l'ambassade. Les dénonciations de Labène, en ce qui la touche, ne commencent qu'après qu'elle eut quitté la capitale, au mois de janvier 1797.

A l'improviste, elle avait déclaré à Pérignon qu'elle était obligée d'aller à Paris pour ses affaires. Mais, elle annonçait son prochain retour. Pour le rendre plus vraisemblable, elle laissait à Madrid sa femme de chambre, Mlle Cadettella, dite Cadette, qui vivait aussi librement qu'elle à l'ambassade, grâce au commerce galant qu'elle entretenait avec un des officiers de Pérignon. C'est par cette soubrette, digne en tout des aïeules qu'elle eût pu se découvrir dans les œuvres théâtrales du dix-septième siècle, que la vérité sur les relations de la Riflon avec l'ambassadeur, non encore découverte par Labène, bien qu'il l'eût soupçonnée, lui fut révélée tout à coup, ainsi qu'en témoignent les extraits suivants de ses lettres secrètes à Lacroix.

Le 29 janvier, il lui mandait :

« Je viens d'apprendre une chose fort extraordinaire. Cette Riflon, qui a vécu dans une familiarité si intime avec l'ambassadeur et les adjudants généraux, avait des conférences secrètes avec le duc d'Havré et lui dévoilait tous les secrets de la Légation.

« C'est une femme de chambre restée ici, où la Riflon compte revenir au printemps, qui, par caquetage, a révélé cette intrigue. Cependant, je n'ai pas une foi aveugle dans ses propos. Mais la Riflon m'a toujours paru très suspecte et, de plus, cette intrigue m'explique très bien la cause de toutes les boutades, de toutes les mauvaises humeurs que le prince a témoignées plus d'une fois à l'ambassadeur lui-même qui n'y comprenait rien. »

Le 23 février, il complète l'accusation :

« La Riflon, que tout le monde croyait partie pour

Paris, s'est arrêtée à Irun. Sa femme de chambre croit qu'elle n'a pas osé rentrer en France, craignant que son intrigue avec le duc d'Havré ne fût connue du Directoire. Il est au moins singulier de voir une des plus grandes petites-maîtresses de Paris passer son hiver dans un village, toute seule, sans connaissance de la langue du pays, tandis qu'à cinq lieues de là est la ville de Bayonne où elle trouverait des plaisirs et de la société. On ignore au fond ce que c'est que cette Riflon. Elle est au reste très jolie, très adroite et avait complètement enlacé dans ses filets le bon Pérignon. On assure qu'elle doit revenir au printemps avec une autre fille. »

Le 6 mars, la dénonciation devient plus précise :

« Il n'est que trop vrai, citoyen ministre, que la Riflon a complètement trompé l'ambassadeur. Tous les jours, en sortant de ses bras, elle allait révéler au duc d'Havré les secrets de la Légation. Je n'ai plus le moindre doute là-dessus. La femme de chambre est allée se jeter aux pieds de l'ambassadeur. Elle lui a tout dévoilé. Je me propose de vous donner des détails plus étendus par le retour du courrier extraordinaire...

« D'Havré ne quitte pas la résidence de Godoï. On m'a assuré que se trouvant un jour dans l'antichambre du prince avec Pérignon, il a eu audience avant l'ambassadeur comme étant arrivé le premier, et il eut la malice de le faire attendre une heure. Je ne sais si c'est vrai. Mais, d'Havré le colporte dans Madrid. » Ce qui, plus encore que ce dernier trait, ne peut faire doute, c'est qu'à cette date, l'infortuné Pérignon était contraint de s'avouer qu'il avait été la dupe et le jouet de Mme Riflon. Poussée sous main par Labène, la femme de chambre lui avait fourni des preuves certaines de cette trahison.

La colère de l'ambassadeur n'eut d'égale que sa surprise. Il dicta sur l'heure à Cadette « une lettre extra-

vagante» destinée à sa maîtresse, lettre de menaces et de reproches, à laquelle la délicieuse coquine se garda bien de répondre. Elle résidait toujours à Irun où «elle avait établi, affirme Labène, un entrepôt de correspondances entre les ennemis intérieurs de la République et les émigrés résidant en Espagne». C'est Cadette qui remettait ses lettres à d'Havré. «Ils voulaient organiser dans ce royaume une insurrection contre les Français, espérant brouiller ainsi les deux gouvernements et rallumer la guerre.» La grande quantité d'émigrés réfugiés en Espagne eût permis de recruter pour ce complot de nombreux complices.

Dans les lettres qui nous fournissent ces détails, Labène exprime le regret de n'en pouvoir donner de plus complets. Mais, il ne savait rien que par Cadette et celle-ci ne s'expliquait qu'à mots couverts. «Cette pauvre fille voit toujours la guillotine sur sa tête. Si Pérignon, quand elle lui apprit tout, avait su exiger, les émigrés auraient été expulsés de Madrid. Dirigée par mes conseils, Cadette a dit à M. le duc qu'elle avait tout révélé à l'ambassadeur. Ce vil coquin a été comme frappé de la foudre. Je vais faire espionner tous ces gens-là, ajoutait Labène, dût-il m'en coûter de l'argent.»

Il ne semble pas que, jusqu'à ce moment, ses dires eussent été pris très au sérieux à Paris. Mais le ministre répondit à cette dernière lettre, en recommandant à son agent de le tenir informé et de ne pas reculer devant la dépense. «Tous vos frais vous seront remboursés.»

Cette surveillance paraissait devoir donner des résultats d'autant plus fructueux que Mme Riflon, après avoir manifesté le dessein d'aller d'Irun à Cadix, avait tout à coup modifié ses plans. Le 20 avril, elle revenait à Madrid, à l'improviste, «avec beaucoup d'équipages. Le soir même, elle est allée souper je ne sais où. Elle n'est rentrée à l'auberge que deux heures après minuit.»

Dès son retour, elle avait rappelé sa femme de cham-

bre. Mais celle-ci était résolue à ne pas se remettre à son service, ne voulant pas être compromise dans des complots contre-révolutionnaires. Du reste, établie maintenant à l'ambassade et placée sous la protection officielle de l'ambassadeur, la Cadette se montrait plus disposée à parler. Habile à lui arracher des aveux, Labène les transmettait au ministre Lacroix, racontait que d'Havré, lors du premier séjour de la Riflon à Madrid, la voyait toutes les nuits. Elle lui rapportait tout ce qui se passait à l'ambassade. Elle le suivait à l'Escurial et se partageait entre lui et Pérignon qui s'y trouvait aussi. « La nuit qui a précédé son départ, elle est restée jusqu'à une heure dans les bras de Pérignon et jusqu'au jour dans ceux de d'Havré. »

C'est Cadette qui fournissait à Labène ces renseignements, racontant que bien souvent elle introduisait d'Havré chez la Riflon. « Plus d'une fois, paraît-il, il a dû attendre que l'ambassadeur eût satisfait son appétit avec la dame, ce qui ne devait pas plaire beaucoup à un duc. Mais, que ne fait-on pas pour son roi ? » Puis, comme pour atténuer, en ce qui touchait son ambassadeur, la portée de ces dénonciations scandaleuses, le premier secrétaire ajoutait hypocritement : « Ne croyez pas, citoyen ministre, que je veuille insulter à la faiblesse de Pérignon ; il est homme ; il n'est pas étonnant qu'il se soit laissé séduire par une jolie femme... Je crois qu'elle espère encore remettre dans ses filets notre ambassadeur. Elle se trompe. Le civisme de Pérignon l'emportera sur sa passion pour elle. »

C'était vrai. Pérignon ne voulait plus la voir. Quant à Labène, il cherchait vainement comment on pourrait la châtier et l'obliger à quitter Madrid. Elle avait un passeport en règle, délivré par le gouvernement de la République, visé par l'ambassadeur lui-même, et, dès lors, ne pouvait être réclamée au gouvernement espagnol qui d'ailleurs eût refusé de la livrer. Elle avait un

puissant protecteur, Godoï lui-même, qui ne l'avait pas encore chassée, ainsi qu'il le fit un peu plus tard, lorsqu'il se fut lassé d'elle. Labène proposait de la faire enlever par trois hommes résolus. « L'un d'eux ferait le petit-maître, lui conterait fleurette et essaierait de l'attirer hors d'Irun où elle doit prochainement retourner. » Mais, le Directoire dédaigna d'entrer dans cette voie de ruse et de violence. La Riflon put prolonger librement à Madrid son séjour et ses intrigues, encore que l'ambassade de France ne perdît aucune occasion de la dénoncer, dans la société, comme une vile intrigante dont il était nécessaire et prudent de se méfier.

Alors, elle eut l'audace d'écrire à Paris pour se plaindre de la malveillance de Pérignon. Celui-ci en fut averti par une lettre de son ministre. Lacroix lui demandait quelques renseignements sur cette femme et s'il était vrai qu'il la poursuivît de ses ressentiments. Dans sa réponse, il avoua qu'il avait été sa dupe et qu'ayant appris qu'elle était en rapports avec d'Havré, il s'était cru obligé de s'interdire toute correspondance avec elle. « Je ne la verrai plus. Ce n'est au reste qu'une intrigante, une aventurière que j'ai eu raison de repousser loin de moi... Cette persécution vis-à-vis de Mme Riflon, je l'ai bornée à ne plus la voir. Je n'ai rien fait ni écrit contre elle. Ce n'est pas bien méchant. »

Au moment où cette réponse allait partir pour Paris, Labène en eut connaissance. Ayant écrit de son côté au ministre, il lui disait : « Sachant tout ce qui s'est passé au sujet de la Riflon, vous avez dû rire de la réponse de l'ambassadeur. Une partie de ses aveux doit vous faire deviner le reste. J'ai été tout étonné d'apprendre qu'elle avait osé vous écrire. Ce seul trait doit vous faire connaître l'impudence de cette femme. »

Pour impudente, elle l'était. Plus se manifestait contre elle la malveillance de Pérignon et plus elle

affectait de la braver, forte de ses rapports avec Godoï, dont le candide d'Havré était bien loin de soupçonner le caractère. Vis-à-vis de l'agent du roi de France, elle paraissait uniquement préoccupée de son prochain voyage à Blankenberg où résidait Louis XVIII. Elle voulait lui soumettre, disait-elle, le plan qu'elle avait conçu à l'effet de décider le gouvernement espagnol à déclarer de nouveau la guerre à la République.

Le 1er septembre, elle quittait Madrid pour se rendre à Londres d'où elle devait passer en Allemagne. « Mme Riflon, écrit d'Havré à son prince, attend à Lisbonne pour aller joindre Votre Majesté et lui porter le supplément de mes dépêches ainsi qu'une riche collection qu'elle seule a recueillie et dont elle fera hommage à Votre Majesté. »

Quelques jours plus tard, au lendemain du 18 fructidor, dans une note qu'il expédie à Blankenberg, il dit :

« Le retour de l'inconnue sera précieux à M. le duc d'Havré. Elle remplit pour lui l'emploi dénommé parmi les troupes légères : enfant perdu. Son sexe lui permet de s'élever au-dessus des convenances qu'un homme ne peut franchir et qu'il doit même respecter. Je me sers utilement d'elle pour faire pressentir M. le prince de la Paix sur des points qu'il y aurait des inconvénients à entamer sans espoir de succès. Une dame est sans conséquence d'une manière et de l'autre. Une jolie femme est très conséquente quand elle a comme celle-ci les agréments de son sexe sans en avoir la frivolité. Elle a de l'influence en France; elle est bien informée de ce qui se passe dans l'intérieur, puisqu'elle m'avait prévenu de tout d'avance.

« Il est important de disposer les choses de manière qu'elle soit toujours sous ma main et ne puisse agir que d'après mes ordres et mon impulsion. Elle ne s'est jamais écartée de cette mesure. Nous nous sommes

toujours bien entendus. J'ai été constamment sa boussole. Elle ne porte ici aucun ombrage qu'à Pérignon, ce qui n'est pas un mal d'ailleurs. On la regarde comme une Française qui, brouillée avec son ambassadeur, a réclamé la protection du ministre, et les malintentionnés ont cherché à jeter un vernis de galanterie qui n'a eu lieu qu'en compliments sans avoir aucune suite. J'espère que Votre Majesté me la renverra avec des détails et des plans qui augmenteront la confiance de M. le prince de la Paix. »

Tandis que, jouet des intrigues de la Riflon, d'Havré l'exaltait ainsi, elle était à Londres, manœuvrant auprès du duc d'Harcourt qui remplissait en Angleterre le même rôle que d'Havré en Espagne afin d'obtenir de lui aussi des lettres pour le roi. Après les avoir refusées, il se les laissa arracher. Elle se mit donc en route pour Blankenberg, chaudement recommandée par deux hommes en possession de toute la confiance de Louis XVIII.

Nos documents sont muets sur les incidents et les résultats de son voyage. Ils ne contiennent que deux billets écrits par la voyageuse, à son arrivée à Blankenberg, au comte d'Avaray, le favori du prétendant. Dans le premier, en date du 2 novembre et signé Nieuband, « elle prie monsieur le comte de vouloir bien lui envoyer quelqu'un de confiance et à qui elle puisse remettre des lettres pour le roi. Les fatigues du voyage et un léger accident nécessitent un jour de repos. Lundi, elle espère avoir l'honneur d'un entretien avec monsieur le comte. » Le second billet est daté du lendemain : « La conversation de la personne que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer ce matin me fait réfléchir sur l'éloignement de notre entrevue. Au lieu de demain, fixons-la à ce soir. Je crois aussi remplir les vœux de Sa Majesté en ne séjournant pas longtemps ici. »

D'Avaray vint-il la voir ? Se montra-t-il aussi crédule

que l'avaient été Pérignon et d'Havré ? Le roi la reçut-il ? A ces diverses questions, le silence des Archives ne nous permet pas de répondre. A Blankenberg, nous perdons tout à coup les traces de la jolie Française. Véritable météore, elle disparaît, soit que le roi n'ait pas voulu prendre contact avec elle, soit que, plus avisé que d'Havré, il l'ait jugée pour ce qu'elle était, une créature terriblement dangereuse, toujours prête à trahir à prix d'argent et, par conséquent, indigne de confiance. Pendant plus de deux années, son existence nous échappe sans qu'il soit possible de savoir où elle réside, de quoi et comment elle vit. Ce n'est qu'au commencement de l'année 1800 qu'elle reparaît, mais sous un autre nom.

Elle s'appelle maintenant Mme de Biston-Bonneuil et se présente en cette qualité chez le général de Beurnonville, ambassadeur de France à Berlin. Une jolie jeune fille qu'elle dit être sa nièce l'accompagne. Elle demande à l'ambassadeur de vouloir bien viser son passeport. Il lui a été délivré par le ministre Lacroix; le général Pérignon l'a contresigné.

Dans cette audience, elle parle du long séjour qu'elle a fait en Espagne. Elle y était allée, dit-elle, pour tirer parti de marchandises qui lui étaient échues comme actionnaire de la compagnie des Indes. Elle laisse entendre que si elle y est restée plus longtemps qu'elle ne pensait, c'est à cause des « relations très intimes » qui s'étaient créées entre elle et Pérignon. Plus tard, ils se sont brouillés, « tant par rapport à des liaisons nouvelles qu'elle avait formées avec le prince de la Paix qu'à cause des rapports existant aussi entre elle et le duc d'Havré qui était à Madrid à cette époque. Cette brouille a été telle que Pérignon a voulu la faire partir d'Espagne et qu'elle a dû invoquer la protection de Godoï. »

Elle raconte ces choses avec un accent de sincérité

qui ne laisse aucune place au doute. Comme par hasard, elle prononce le nom de son banquier, le puissant banquier français Perregaux, chez qui sont déposés ses fonds. Maintenant, elle se rend à Hambourg pour retirer des capitaux qu'elle a confiés à la maison Schramm. Elle rentrera ensuite en France. A sa prière, Beurnonville prolonge d'un mois les délais du passeport. En le quittant, elle le laisse sous le charme de sa grâce et de son esprit. Mais, bientôt, il l'oublie et n'entend plus parler d'elle.

Au bout de quinze mois seulement, il la voit revenir. Et comme il s'étonne qu'elle ne soit pas encore rentrée en France, elle lui raconte qu'elle a passé tout ce temps à Saint-Pétersbourg. « Elle est entrée sans difficulté en explication sur sa résidence en Russie, écrit, le 23 juin 1801, Beurnonville à Talleyrand qui a remplacé Lacroix aux Affaires étrangères, et tout ce qu'elle m'a dit ayant paru pouvoir offrir des données intéressantes, j'ai eu avec elle plusieurs entretiens très étendus. Elle m'a même mis à même de vérifier une partie de ses assertions en me donnant communication de son portefeuille. »

II

Je ne pense pas que, dans la volumineuse collection des documents diplomatiques conservés au dépôt des Archives du ministère des affaires étrangères, il existe un plus piquant chapitre d'histoire politico-galante que ce rapport de Beurnonville à Talleyrand, inspiré par les dires de Mme de Bonneuil. Lorsqu'il l'écrivit, l'ambassadeur de France en Prusse avait la mémoire encore pleine des singuliers événements qui venaient de lui être racontés et des preuves qui lui en avaient été four-

nies par cette intrigante de si haute envergure. Sous la prose de Beurnonville, c'est elle qui parle en réalité; c'est elle qu'on croit entendre. Nous la saisissons là sur le vif, avec son astuce, son audace, son esprit de ruse, telle en un mot que nous l'avons vue à Madrid, prompte à saisir, coûte que coûte, au besoin même en payant de sa personne, toutes les occasions d'accroître son influence et les divers profits en vue desquels elle l'exerce.

Ce qui n'est pas moins extraordinaire que ce nouveau témoignage des multiples ressources de son intelligence et de sa perversité, c'est que, dans les récits dont Beurnonville se fait l'écho confiant, il semble bien que la part de vérité dépasse et de beaucoup la part de mensonge. Certaines des assertions de Mme de Bonneuil sont si complètement corroborées par les événements auxquels elles se rapportent qu'il faut bien admettre que, cette fois, elle a été sincère et que les choses qu'elle raconte se sont passées comme elle le dit.

Outre les preuves que Beurnonville affirme avoir été mises sous ses yeux, nous en trouvons une autre dans les Mémoires de Kotzebue, qui résidait en ce temps à Saint-Pétersbourg, comme directeur des théâtres impériaux. Parlant de Mme de Bonneuil, il dit : « Ayant su se faire des protections auprès des premières personnes de Saint-Pétersbourg, elle était tolérée par l'empereur, non seulement dans la résidence, mais encore à Gatchina. C'était une énigme pour tout le monde. »

Le mot de cette énigme, nous l'avons dans le rapport de Beurnonville. A ce titre, la reproduction pure et simple de quelques extraits d'un si curieux document donnera à ces souvenirs de notre aventurière une autorité plus grande que ne pourrait le faire un résumé, si fidèle qu'il fût, de cette pièce historique. Le lecteur me saura gré, je l'espère, de la lui soumettre en sa forme officielle.

« A Saint-Pétersbourg, écrit Beurnonville, Mme de

Bonneuil s'est liée avec M. de Rostopchine (1). Elle y est restée jusqu'à présent et n'en est revenue que dans le même moment que le citoyen Duroc était en route pour cette destination (2). Elle regrette de n'avoir pas été avertie à temps de son passage et elle n'aurait pas manqué, dit-elle, de lui donner des informations qui eussent pu être précieuses pour lui dans la mission dont il est chargé. Elle prétend que la haine du parti anglais contre elle et la peur d'aller en Sibérie l'obligent seules à quitter un pays où elle avait beaucoup de raisons pour rester encore.

« Selon ce qu'elle m'a dit, on aurait supposé à Saint-Pétersbourg qu'elle y était envoyée par le premier Consul pour intriguer, qu'elle aurait été chargée de remettre vos lettres, citoyen ministre, au comte de Panin, et qu'enfin elle aurait concouru à préparer le rapprochement de la Russie avec le gouvernement français. Les amis de la France lui auraient fait honneur de ce succès prétendu, ainsi que nos ennemis lui en ont fait un crime, et, à l'en croire, elle ne serait pas tout à fait étrangère au changement qui s'opéra dans les dispositions de Paul Ier (3).

« Voici comme elle présente la conduite qu'elle a

(1) Ministre des affaires étrangères sous le règne de Paul Ier. Il tomba en disgrâce peu de temps avant l'assassinat de ce prince, commis le 10 mars 1801. Il recouvra sa faveur sous le règne d'Alexandre Ier. On sait que c'est lui qui ordonna, en 1812, l'incendie de Moscou.

(2) Aide de camp du premier Consul, Duroc fut chargé de porter à Alexandre, à l'occasion de son avènement, les félicitations du gouvernement français.

(3) Dans mon livre : *les Bourbons et la Russie*, j'ai raconté avec les plus grands détails, à l'aide des documents officiels, la piquante histoire de ces négociations auxquelles furent mêlés des gens qu'on ne pouvait guère s'attendre à voir jouer un rôle en une si grave affaire, et notamment une comédienne française, la Chevalier, maîtresse en titre du favori de Paul Ier, Koutaïkof, son ancien valet de chambre, dont il avait fait un des plus hauts personnages de sa cour.

tenue en Russie. M. de Rostopchine y occupait le premier rang. Elle eut occasion de le voir pour ses affaires personnelles et il lui témoigna un intérêt qui s'est converti en une amitié tendre et durable. Dans ce temps, arrivèrent vos deux lettres à M. de Panin. Elles furent remises à Paul Ier qui les donna à M. de Rostopchine. Celui-ci lui en fit part et elle était trop bonne Française pour ne pas encourager son ami à hâter la réconciliation des deux gouvernements. Elle y trouva même beaucoup de penchant de la part de M. de Rostopchine qui était las de l'influence anglaise. Ce favori ayant plusieurs fois entretenu son maître des affaires qui intéressaient Mme de Bonneuil, elle eut elle-même des entrevues fréquentes avec l'empereur et on en a pris prétexte de l'accuser de s'être abandonnée à ce prince pour avancer les affaires de la France. Elle nie ces imputations ; mais, elle se flatte d'avoir donné à Paul Ier, ainsi qu'à M. de Rostopchine, des conseils utiles à la Russie, en même temps qu'ils étaient avantageux pour la France.

« Parmi les services qu'elle se vante d'avoir rendus, elle m'en a cité un d'un genre marquant et digne d'être rapporté. Elle était, m'a-t-elle dit, très liée avec le duc d'Havré, qui maintenant est à Altona où il subsiste d'une pension que lui fait payer la cour d'Espagne par son ministre à Hambourg, et elle avait sur lui un ascendant absolu. C'est un esprit borné. Il résidait à Madrid en qualité de représentant du roi de Mitau avec qui il était en correspondance suivie. Un jour, il venait de déchiffrer une dépêche de M. d'Avaray, premier ministre du prétendant, dans laquelle se trouvaient signalés les principaux personnages de Pétersbourg. C'était une peinture affreuse de Paul Ier, de Rostopchine qu'on accusait de sottise et d'imbécillité, etc., etc D'Havré la lui montra en lui disant :

« — Voilà les gens chez qui vous voulez aller.

« Elle trouva moyen d'avoir la dépêche en original et partit ensuite pour la Russie, malgré les observations du duc qui la fit pourvoir encore de bonnes recommandations de la cour de Mitau. Elle était déjà en intimité avec M. de Rostopchine lorsque Caraman (1), dont elle m'a dit beaucoup de mal, arriva à Pétersbourg. Il avait ordre de la voir et d'employer son intervention. Mais, il était particulièrement soutenu par M. de Panin. C'était auprès de Rostopchine un titre peu favorable. Caraman fit sur ces entrefaites à l'empereur la demande d'une augmentation de revenu pour la cour de Mitau et en roubles d'argent. Cette demande fut appuyée par Panin, contrariée par Rostopchine, et elle échoua. A cette époque, Mme de Bonneuil était trop attachée à celui-ci pour lui faire un mystère de cette dépêche où il était si bien peint. Il la conjura de la lui remettre, ce qu'elle ne pouvait guère lui refuser. Paul I[er] en prit lecture et fut pénétré d'indignation. C'est alors que fut donné l'ordre de saisir le chiffre de M. de Caraman. On reconnut que cet agent correspondait avec l'Angleterre dans un sens contraire aux vues de l'empereur, que M. de Panin avait aussi avec Mitau une correspondance dans le même genre. De là, le renvoi de M. de Caraman, l'expulsion de son maître de l'asile qui lui était accordé et l'exil de M. de Panin.

« Par suite de la saisie de ce chiffre qui a donné la clé de beaucoup d'événements et offert des indices dont on a voulu suivre la chaîne dans toute son étendue, on a mis aussi la main sur les chiffres des envoyés de Suède, de Danemark et de Prusse, et c'est après les révélations obtenues par ce moyen que Paul I[er] a pris le parti de faire marcher de force tout le Nord vers le but qu'il se proposait. C'est malheureusement aussi de ce moment qu'a été décidée la mort de ce prince qui n'a

(1) Le comte de Caraman, agent de Louis XVIII auprès de Paul I[er].

pas donné assez de croyance aux avis prudents de M. de Rostopchine, mieux éclairé que lui sur les dangers qui l'environnaient.

« Mme de Bonneuil a eu ainsi quelque part aux affaires politiques, mais seulement en mettant Paul Ier sur la voie de découvertes importantes dont les résultats devaient tourner à l'avantage de la République. Elle convient qu'elle n'a pas négligé sa fortune et qu'elle avait la perspective la plus brillante pour elle et pour sa nièce si la disgrâce de M. de Rostopchine ne l'eût arrêtée en chemin.

« Après ces premiers événements, elle est demeurée à Pétersbourg seulement pour observer et servir, s'il était possible, son ami qui, même de sa retraite, a dix fois averti l'empereur que le parti anglais le ferait assassiner. La mort de Paul Ier étant survenue peu après, elle n'a plus cru être en sûreté. L'Angleterre, Naples, les Piémontais se sont déchaînés pour la perdre et même l'ont mise dans le cas de craindre pour sa vie. Elle a demandé un passeport à M. de Panin pour retourner en France. Ce ministre, soit qu'il eût eu aussi des prétentions sur elle, soit par considération pour M. de Rostopchine qu'il déteste mais dont il ne croit pas le retour à la faveur impossible, a voulu la faire rester. Il a employé prières et déclarations tendres. Elle a persisté. Il l'a invitée au moins à lui donner des nouvelles et lui a promis de son côté de lui donner des siennes. »

Ce curieux compte rendu des confidences faites par Mme de Bonneuil à Beurnonville se continuait par le jugement qu'elle portait sur divers personnages qu'elle qualifiait ennemis de la République et partisans du système anglais : le comte de Pahlen gouverneur de Saint-Pétersbourg, un des assassins de Paul Ier, « faux, avide d'argent, complice de l'Angleterre ; » M. de Serra-Capriola, ambassadeur de Naples ; le marquis de Lambert,

gentilhomme français. Elle affirmait avoir été témoin de la bassesse des démarches qu'avait faites la cour de Vienne pour se réconcilier avec la Russie et elle était persuadée que l'Angleterre ne désespérait pas de former une nouvelle coalition contre la France.

Il est vrai qu'elle « avait un secret » pour conjurer ces menées, et ce secret, elle était prête à aller le confier à Talleyrand, en ne le voyant toutefois qu'avec la plus grande précaution, étant convaincue que Panin, qu'elle avait toujours intérêt à ménager, ne manquerait pas, si elle allait à Paris, de la faire surveiller par l'envoyé de Russie, M. de Markof.

Ce secret, « c'est à vous, citoyen ministre, observait Beurnonville, d'en apprécier la valeur. Ce qui est évident pour moi, c'est que Mme de Bonneuil était au courant du contenu de vos deux lettres à Panin, des instructions particulières qui avaient été données au général Sprengporten (1), et enfin de tout ce qui s'est passé entre la France et la Russie. Elle annonce aussi être instruite de la correspondance secrète des diverses cours, vu que le comte Golloni, directeur général des postes, était ami intime de M. de Rostopchine à qui il communiquait tout, et qu'alors, il n'entrait pas à Pétersbourg un courrier qu'on ne le gagnât, qu'on ne lût sa dépêche ou qu'on ne prît copie du chiffre. Il m'est démontré surtout qu'elle a eu les rapports les plus particuliers avec les hommes qui ont été et qui sont à la tête du gouvernement russe. J'ai vu entre ses mains le portrait de Rostopchine et j'ai parcouru quarante ou cinquante billets qu'il lui a écrits. Elle m'a montré aussi sa correspondance avec M. de Panin. Mais cette dernière liaison ne paraît pas avoir été aussi loin. Mme de Bonneuil se rend incessamment à Paris. Aussitôt après

(1) Ce général était venu en France, aussitôt après la conclusion de la paix entre la France et la Russie, pour y chercher les prisonniers russes que Bonaparte rendait spontanément à l'empereur.

son arrivée, son portefeuille vous sera communiqué; sa correspondance, les chiffres de diverses sortes dont elle est en possession seront mis sous vos yeux et vous en jugerez.»

Après avoir énuméré ainsi les motifs qui justifiaient sa confiance dans les assertions de Mme de Bonneuil, le général de Beurnonville reconnaissait qu'on ne pouvait trop se méfier de telles personnes. «Mais, enfin, ce sont des instruments dont on peut tirer parti, quoiqu'on ne les estime pas. Elle me paraît prête à rentrer dans le champ de l'intrigue à la première occasion, soit auprès de M. de Panin s'il continue à être en faveur, soit auprès de M. de Rostopchine s'il vient à reparaître sur la scène. Elle a avec elle une jeune personne de treize à quatorze ans qu'elle est femme à employer au besoin pour parvenir à ses vues. Elle la nomme sa nièce; mais, je crois bien que c'est sa fille qu'elle n'avoue pas pour l'honneur des vingt-huit ans qu'elle se donne encore. Elle m'a dit que si Paul Ier eût vécu plus longtemps, la fortune de sa nièce était assurée... Elle a fait hier, ajoutait l'ambassadeur pour clore cette longue dépêche, une visite au baron de Krudener (1), par qui elle reçoit les lettres de M. de Panin.»

Quatre jours plus tard, le 27 juin, il annonçait à Talleyrand qu'elle était venue prendre congé de lui avant de se mettre en route pour Hambourg. «Elle m'a dit que M. de Panin, connaissant ses liaisons avec le prince de la Paix, lui avait proposé de s'employer auprès de lui pour rompre la bonne harmonie existant entre la France et l'Espagne, ou du moins pour diminuer notre influence à Madrid.»

Après avoir vu Mme de Bonneuil occuper si brillamment la scène à Saint-Pétersbourg, c'eût été un piquant spectacle de pouvoir la suivre en France et se rendre

(1) Ambassadeur de Russie à Berlin.

compte du parti qu'elle y tira des relations qu'elle s'était faites en Russie comme du rôle qu'elle y avait joué. Mais, à son départ de Berlin ainsi qu'à son départ de Madrid, elle s'éclipse. Où va-t-elle ? Que fait-elle ? Est-elle reçue chez Talleyrand ? Se montre-t-il aussi crédule que Beurnonville ? Dédaigne-t-il au contraire d'ouvrir l'oreille aux propos de cette trop séduisante aventurière ? Autant de questions auxquelles il nous est impossible de répondre.

Plus tard, une note de police nous fera connaître que, durant l'hiver de 1801-1802, on l'a vue tour à tour à Paris, à Madrid et à Londres. Mais, c'est tout ce que nous savons d'elle jusqu'à la date du 17 novembre 1802, où elle arrive à Amsterdam, avec un Anglais, lord Spencer (1), qu'elle a connu à Londres et qu'on dit être son amant; accompagnée de sa jolie nièce, qu'elle a baptisée Alélaïde de Morsan, « une délicieuse jeune fille qu'elle traite mal ; » d'un petit homme brun, Paul Valois, qui lui sert de secrétaire et qui paraît être un secrétaire à tout faire. Il y a aussi plusieurs domestiques.

Maîtres et gens descendent à l'hôtel des Armes d'Amsterdam. Indépendamment des appartements qu'ils y occupent, Mme de Bonneuil retient une chambre pour son mari qui doit venir la joindre et qui, d'ailleurs, ne vient pas. « Elle voit peu de monde. Elle écrit beaucoup. Son secrétaire est débordé. Elle ne reçoit pas de lettres et fait de fréquentes excursions. On la tient pour un agent de l'Angleterre et des plus dangereux. »

Telle est du moins l'opinion de Sémonville, ministre de France en Hollande. Mais, pour le vulgaire, c'est une très grande dame. Les gazettes d'Amsterdam mentionnent sa présence. Elles disent en parlant d'elle qu'elle

(1) Lord Spencer appartenait au parti whig. Il fut plusieurs fois ministre. C'était aussi un bibliophile éminent. En 1802, il avait quarante-quatre ans et un fils de vingt-quatre.

a une lettre de crédit sur la banque Coudert de la Haye et qu'elle est la belle-mère d'un conseiller d'Etat français; ce qui, du reste, ne s'accorde guère avec son air de jeunesse. Toutefois, elle ne dément rien. Elle affirme au contraire sa parenté avec le conseiller Regnault de Saint-Jean-d'Angely; elle se dit l'amie de Cazalès. Elle montre sa lettre de crédit de mille livres sterling, délivrée par un banquier anglais. Elle parle de ses relations avec divers ambassadeurs français et fait admirer à qui veut le voir le portrait de Godoï, enrichi de brillants.

En décembre, elle part pour la Haye avec tout son monde. De là, elle écrit le 15 janvier à Sémonville pour solliciter une audience, ayant à lui demander, dit-elle, un certificat de vie et un passeport. Mais, au même moment, le ministre de France vient de recevoir une lettre de Regnault de Saint-Jean-d'Angely. Celui-ci a lu dans les journaux l'arrivée de Mme de Bonneuil à Amsterdam. « Or, Mme de Bonneuil, c'est ma belle-mère. Elle n'a pas quitté Paris depuis deux ans. Donc, l'autre est une coquine qu'il faut arrêter. »

Déjà mis en défiance par les allures louches « de la coquine », Sémonville, complètement éclairé par l'avis qu'il vient de recevoir mais sans droits pour la faire arrêter en territoire étranger, se contente de ne pas lui répondre. Elle prend son parti de ce silence. Elle cesse de faire parler d'elle. Elle va s'ensevelir à Bréda, en Hollande, assez surveillée pour qu'on sache qu'elle reçoit beaucoup de lettres, poste restante, et que c'est la jolie nièce qui va les retirer. Elle a congédié son secrétaire Paul Valois. Ils se sont séparés à la Haye, probablement à la requête de lord Spencer qui devait trouver inquiétants pour lui les rapports incessants de sa maîtresse avec ce petit brun de trente-six ans qu'elle avait connu à Orléans.

A peine rentré en France, Paul Valois est arrêté et

envoyé à Sainte-Pélagie. On a découvert qu'en l'an II, il a été compromis dans l'affaire de Léonard Bourdon et condamné à mort par contumace. On admet que le jugement devrait être cassé. Mais, à cause des relations de Paul Valois avec la Bonneuil, il reste placé sous la surveillance de la police (1) qui ouvre d'autre part une enquête à l'effet de savoir ce qu'est au juste cette femme à qui, au commencement de 1802, un passeport a été délivré à Paris « comme étant particulièrement connue de la préfecture ».

C'est alors qu'on découvre qu'elle s'appelait Riflon en Espagne et que c'est Adélaïde Riflon, la fille de l'écorcheur de Bourges, la Riflon de Pérignon, « un Protée. » On apprend de même que, munie de ce passeport, elle est retournée à Madrid, emportant pour quarante mille francs de dentelles et de perles fausses dont elle est parvenue à se défaire à un prix avantageux. On l'a payée en traites sur Londres. Elle est allée alors en Angleterre et en a touché le montant partie en argent, partie en cette fameuse lettre de crédit sur Coudert de la Haye dont elle a su se faire un titre à la considération des Hollandais.

A ces renseignements vient s'en ajouter un autre qui achève de donner d'elle, de son habileté dans l'intrigue et de son pouvoir sur les hommes la plus haute idée. Durant son séjour à Bréda, elle a fait la connaissance du général de division Montrichard, commandant de l'artillerie à l'armée du Hanovre. Cet officier, âgé de quarante-deux ans, s'est follement épris d'elle. Elle a agréé ses hommages et partage ses faveurs entre lui et lord Spencer qui cependant ne la quitte guère.

Ce n'est pas tout.

Dans le même temps, la police de Paris arrête une

(1) Il ne fut renvoyé à Blois, son pays, qu'en 1814, après avoir subi une nouvelle détention de trois mois. Il était alors notaire à Diez-sur-Loire.

lettre adressée à Mme Bonaparte. Cette lettre est signée d'un émigré, M. de Bellegarde, qui a fait un long séjour en Russie, comme officier sous les ordres du duc de Richelieu. Mais, on croit y reconnaître l'écriture de Mme de Bonneuil et, comme il y est question d'elle et que, d'autre part, ce Bellegarde, jadis cornette blanc dans le régiment Colonel-Cavalerie, vicieux, joueur, bourreau d'argent, a été jadis son amant, on soupçonne que c'est elle qui, sous son nom, tente d'escroquer la femme du premier Consul, en offrant de renseigner le gouvernement sur les menées anglaises et sur un complot qui est en train de s'ourdir contre Bonaparte. Il faut décidément savoir ce qu'elle a dans son sac. Le général Mortier, commandant en chef de l'armée du Hanovre, est invité à s'en enquérir. Il charge le lieutenant de gendarmerie Meckenem (1), attaché à la Prévôté de son armée, de se mettre sur les traces de Mme de Bonneuil et de tâcher de la confesser. Meckenem va la trouver à Bréda. Il est porteur de la lettre qu'elle a écrite à Mme Bonaparte et se présente comme envoyé par celle-ci pour recevoir les confidences annoncées par Mme de Bonneuil. Mais, notre aventurière est sur ses gardes. Elle s'étonne d'abord qu'on ne lui ait pas répondu.

— Comptez-vous pour rien la crainte d'être dupe ? objecte Meckenem.

Il cherche ensuite à lui tirer les vers du nez, à la décider à partir pour Paris. Mais, elle est trop fine pour céder. Elle s'en tient à affirmer qu'elle sait beaucoup de choses quant au complot qui s'ourdit en Angleterre contre le premier Consul. Meckenem affecte de ne pas

(1) C'était probablement Philippe-Marie de Meckenem d'Artoise, ancien page de Louis XVI, émigré rentré, devenu officier, et à qui, au dire de M. Geoffroy de Grandmaison, dans ses récits sur le séjour des princes d'Espagne à Valencay, fut offerte, en 1810, la mission de les garder, que d'ailleurs il déclina.

prendre au sérieux ces révélations. Alors, elle affirme que c'est elle qui par son influence retient les assassins, tâche difficile, parce que dix mille louis sont promis à celui qui frappera Bonaparte. « Elle avoue avec peine, dit le rapport de Meckenem qui nous fournit ces détails, qu'elle doit à ses faibles attraits d'être initiée à ces infâmes mystères, qu'ils ont mis en rivalité des hommes qui par haine se sont trahis. » Elle proteste de son amour pour la patrie. Puis, comme Meckenem persiste dans son incrédulité, elle offre de lui montrer sur l'heure un des conjurés, et fait entrer lord Spencer lui-même à qui elle le présente comme disposé à entrer dans le complot. « Je n'ai pu deviner, confesse Meckenem dans son rapport, si cet Anglais est un complice ou une dupe. »

L'entretien est interrompu par l'arrivée du général Montrichard et d'un Hollandais, le colonel Sex, qui habite Utrecht et paraît être le metteur en œuvre de toute cette intrigue. Meckenem se retire après avoir accepté l'invitation à dîner qui lui est faite par Mme de Bonneuil pour le lendemain. Le lendemain, il dîne avec elle et la jolie nièce. Celle-ci retirée, on revient au complot. Meckenem insiste pour que Mme de Bonneuil raconte tout ce qu'elle en sait dans une lettre pour Mme Bonaparte, qu'il emportera. Elle promet la lettre, change ensuite d'avis, et finalement dicte à son convive une note où elle affirme : 1° qu'on doit enlever dans le cabinet du premier Consul tous les papiers relatifs à l'Angleterre; 2° que la mort de Bonaparte est décidée; 3° enfin, que, par suite de l'hostilité de beaucoup de grands personnages et de généraux, il doit s'attendre à être assiégé dans sa maison.

— Je livrerai tout ce que je sais, promet-elle, si l'on s'engage à ne pas me nommer et si un écrit du premier Consul garantit ma sûreté, ma fortune, l'éducation de ma nièce et de mon neveu. Je suis digne de confiance.

Le général de Beurnonville peut en témoigner, lui qui n'ignore rien de ce que j'ai fait en Russie.»

Et, pour convaincre Meckenem, elle prend sur sa table les Mémoires de Kotzebue qui viennent de paraître et l'oblige à lire le passage où est mentionnée son influence à Saint-Pétersbourg. On se sépare enfin, sans avoir rien conclu et en se promettant de se revoir.

Meckenem revint à Bréda bientôt après, le 18 mai. Mais, la fine mouche a jugé prudent de ne pas attendre son retour. Elle a filé avec sa nièce, on ne sait où. Le lieutenant de gendarmerie, feignant d'être amoureux d'elle et de craindre qu'elle n'ait décampé avec le général Montrichard, s'informe et apprend que, depuis qu'il a quitté Bréda, elle a vécu très retirée, sans voir personne, et qu'elle a ensuite disparu sans dire où elle allait. De guerre lasse, il se rend auprès de Sémonville à qui il est recommandé par le général Moncey et le prie de le seconder dans ses recherches. Sémonville, aussi désireux que lui de retrouver la Bonneuil, lui adjoint son cousin le sous-lieutenant Canouville. Ce jeune officier insinue qu'elle pourrait bien avoir suivi Montrichard au quartier général de Mortier. Belle occasion pour mettre la main sur elle. Un ordre est envoyé au général Porte, sous-inspecteur de gendarmerie. Il répond que la personne recherchée n'a pas paru à l'armée du Hanovre.

Enfin, Meckenem apprend qu'elle a passé un mois à Hambourg aux frais d'un négociant de cette ville. Pendant son séjour, elle a vu, à plusieurs reprises, le ministre de France Reinhard. Elle aurait voulu qu'il prît en main une réclamation qu'elle a adressée au prince royal de Prusse à l'effet d'obtenir le payement de cinquante mille francs qu'à l'en croire, ce prince lui doit, — affaire véreuse dont Reinhard a refusé de s'occuper. Meckenem part aussitôt pour Hambourg. Il y est dans le courant de juillet. Mais, en y arrivant, il lui est dit

que Mme de Bonneuil est partie pour Pyrmont, ville d'eaux d'Allemagne, dans la principauté de Waldeck, à quarante-cinq kilomètres de Hanovre.

Très déconfit, il obtient du général Mortier qu'un courrier sera envoyé à Beurnonville pour l'inviter à demander au gouvernement prussien l'arrestation de la dame. Mais l'ambassadeur répond que cette affaire ne peut être conduite ni par lui ni par la cour de Prusse; c'est le prince de Waldeck qu'elle regarde et à notre ministre à Cassel qu'il faut recourir. Le malheureux Meckenem, à qui le général Moncey a déjà reproché d'agir trop lentement et d'avoir outrepassé ses instructions, se transporte à Cassel. Nouveau contretemps. Le prince régnant est lui aussi parti pour Pyrmont. Le ministre de France ne peut que lui écrire pour réclamer l'arrestation. Il écrit et Meckenem, muni de la lettre, pique droit sur Pyrmont. Trop tard encore. Après avoir passé trois semaines dans cette ville, le prince est allé s'installer à Arolsen, sa résidence d'été.

C'est là que Meckenem parvient enfin à le rejoindre le lundi 20 août. Il lui présente la lettre du ministre de France à Cassel. Après l'avoir lue, le prince se récrie. Est-il possible qu'on veuille le contraindre à arrêter une si jolie femme dans sa principauté? Comme Meckenem insiste :

— Mme de Bonneuil doit être partie de Pyrmont vendredi dernier, répond-il. Elle a pris publiquement congé de la société et notamment de l'Electrice de Bavière dans un bal que donnait le prince de Brunswick. Elle allait à Gotha.

— Il n'y a que trois jours, Monseigneur, reprend Meckenem. Elle est peut-être encore à Pyrmont. Je demande donc à Votre Altesse de vouloir bien me donner l'ordre de la faire arrêter. Personne n'est plus intéressé que Votre Altesse à ce qu'une pareille femme,

dont la conduite est encore plus vile que la naissance, soit expulsée de ses Etats.

Mais le prince raille la vertueuse indignation du lieutenant de gendarmerie.

— Dans un endroit comme Pyrmont, observe-t-il, lorsqu'on voit une femme, on ne s'inquiète ni de ce qu'elle est ni d'où elle vient, mais seulement si elle est jeune et jolie.

— Pour jolie, il est possible qu'on trouve telle la Bonneuil; mais, pour jeune, il y a bien vingt ans, à ma connaissance, qu'elle fait le métier de courtisane très active et d'intrigante très dangereuse.

Vingt ans! Le prince proteste.

— Elle a tout au plus trente-cinq ans.

A ce trait, Meckenem devine que son auguste interlocuteur est lui aussi sous le charme, et que Mme de Bonneuil l'a séduit durant son séjour à Pyrmont, comme elle en a séduit tant d'autres, ce qui va rendre plus difficile le succès de sa mission.

Il parvient à dissimuler son inquiétude à l'aide d'une plaisanterie.

— En admettant qu'elle n'ait que trente-cinq ans, dit-il, Votre Altesse, qui est militaire, doit savoir que, pour un soldat, les années de campagne comptent double.

Le prince sourit; mais, il ne cède pas. Il allègue la nécessité où il est de réfléchir avant de prendre une décision et engage le visiteur à revenir dans une heure chercher sa réponse. A la faveur de ce délai, il réunit ses conseillers ordinaires et leur soumet la question de savoir si, oui ou non, il doit se prêter à ce que le gouvernement français exige de lui. Or, il se trouve que, dans cette réunion, l'aimable femme qui depuis un mois fait la joie de la société de Pyrmont ne compte que des amis; on l'a vu, c'est une ensorceleuse. Ils tombent d'accord avec le prince qu'il y aurait péril à résister

ouvertement à la demande qui vient de lui être faite, qu'il faut y céder, mais avertir sur l'heure Mme de Bonneuil du péril qui la menace et l'aider à le conjurer. Un courrier est expédié sur-le-champ à Pyrmont. Il est déjà loin lorsque Meckenem vient chercher la réponse qui lui a été promise. Soupçonnant qu'on va tenter de le duper, il a pris ses mesures pour partir sur-le-champ. Sa voiture est à la porte du prince.

— Puisque vous persistez à aller à Pyrmont, lui dit celui-ci, je vais vous donner une lettre pour le grand bailli, afin qu'il vous fasse remettre Mme de Bonneuil, si elle y est encore.

Quelques instants après, Meckenem est en route. Mais, les postillons ont des ordres. Ils lui font prendre « des chemins épouvantables ». Aux relais, il est obligé d'attendre des chevaux et, finalement, il n'arrive à Pyrmont que le lendemain à huit heures du soir. Naturellement, Mme de Bonneuil avait décampé. On lui raconte à son auberge qu'étant à la promenade, elle avait été prévenue que, sur l'ordre du général Mortier, elle allait être arrêtée. Le marquis d'Avaray, de la suite de la reine de France, qui se trouvait encore là, l'avait aussitôt emmenée en territoire prussien, à un quart d'heure de Pyrmont. « On en faisait des gorges chaudes » et l'envoyé français était la fable de la ville. Mais il eut soin de ne pas se montrer.

Décidément, Mme de Bonneuil était insaisissable et son effronterie égalait son habileté. On en eut une nouvelle preuve quelques jours plus tard. Le 26 août, à Hambourg, le ministre de France Reinhard recevait une lettre d'elle, lettre de récriminations et de plaintes. Pourquoi voulait-on l'arrêter ? N'avait-elle pas offert d'aller se justifier à Paris si on lui garantissait sa liberté ? Elle l'avait écrit à Bonaparte, au grand juge ; elle était prête à partir sur un avis qui lui serait donné par la voie de la *Gazette de Hambourg*.

En attendant, elle se cachait. Reinhard ne put même savoir d'où avait été expédiée cette lettre. Meckenem, furieux d'avoir été joué, cherchait à se venger du prince de Waldeck et de la société de Pyrmont dont il était la dupe. Il proposait de publier dans les journaux une note ainsi conçue : « Mlle Riflon, fille d'un maître des basses œuvres de la ville de Bourges, a paru sous le nom de comtesse de Bonneuil à Pyrmont et a été traitée honorablement en cette qualité. » Il ne fut pas donné suite à ce projet. Quant à Meckenem, il ne désespérait pas de retrouver son aventurière.

Il la retrouva en effet à Bréda où elle était revenue le 30 septembre. Mais cette entrevue n'aboutit à rien. La Bonneuil persistait à ne vouloir s'expliquer et se mettre en route pour Paris qu'après avoir obtenu les garanties qu'elle avait demandées. Meckenem s'engagea à les demander pour elle et rendez-vous fut pris à Anvers en vue d'un entretien ultérieur. Mais, elle eut soin de ne pas s'y rendre. Entre temps, elle avait eu l'aplomb d'envoyer sa jolie nièce à Reinhard avec une lettre où il était dit qu'elle la chargeait, « quoique jeune et timide, » de présenter sa défense. Reinhard flaira un piège et abrégea l'entrevue.

C'est le dernier trait de la piquante odyssée d'Adélaïde Riflon. Sur ce qu'elle devint ensuite nous ne possédons plus que de vagues et rares renseignements. Le 15 octobre 1803, le ministre de la police fait connaître au préfet que la Riflon envoie de Hambourg à Paris et dans le Cher, où réside sa famille, sa nièce dite Mlle de Morsan. Elle a demandé un passeport pour cette jeune personne et pour la gouvernante qui doit l'accompagner. On soupçonne que cette gouvernante c'est elle-même : « Vous la ferez arrêter, dans ce cas, dès son arrivée. » Nous ignorons quelle suite fut donnée à cet ordre. Au mois d'août 1805, une note de police signale la présence à Berlin de « cette aventurière poli-

tique dont le vrai nom est Riflon », fille de l'écorcheur de Bourges, femme galante, et rappelle son passé. « En Espagne, elle était liée avec Pérignon, ambassadeur de France; Villequier (?) agent des Bourbons, et le prince de la Paix. En Hollande, il y a trois ans, elle embarqua la police dans un déluge de mensonges. Elle était liée avec le général Montrichard. On voulut l'arrêter à Pyrmont. Le prince de Waldeck la fit fuir. Un fils qu'elle a eu de Longpré, inspecteur de police, est avec elle. Elle le donne pour son neveu. »

Et c'est tout ; il n'est même plus question de la jolie nièce. On rencontre souvent, en marge de l'histoire, des personnages étranges qui, après avoir un moment occupé la scène, disparaissent tout à coup et dont on n'entend jamais plus parler. Telle la Riflon, soi-disant comtesse de Bonneuil.

Ernest DAUDET.

L'HALEINE DU DÉSERT

(*Suite et fin*)

XXI

Elle approchait, l'heure du conflit douloureux entre Jean et Michelle. Elle arrivait, boiteuse et de marche inégale, comme les anciens concevaient Némésis.

Ce fut peu à peu, en cette dernière semaine à Ouargla. Infiniment petits chocs, infiniment petites révélations. Fils légers dont l'ensemble forme un tissu, sur lequel la réflexion revient ensuite, et brode, et brode, jusqu'à ce que l'ouvrage soit fini et le malheur consommé.

Un jour d'abord, ou plutôt un soir, au soleil mourant. Ils se promenaient près d'un jardin clos, où cependant ils entrevirent une Ouled-Naïl, couchée près d'un palmier. Elle avait le hiératique diadème d'or, et sur sa gorge les pièces d'or étalaient leurs notes brillantes et chaudes. Mais sa robe à ramages « sentait l'Europe ». Elle se mit debout, souriante, appuyée comme une cariatide au tronc rugueux. Et ce mouvement « sentait l'Europe » aussi. — Maîtresse d'officier, pensa Michelle. Puis elle songea que Jean (et *sans elle*) rencontrait souvent les officiers depuis peu.

Ce fut le premier soupçon précisé qui mordit son âme.

Jugeant naïvement par elle-même, elle croyait jusqu'ici au dégoût des hommes pour ces femmes dorées et peintes, lorsque surtout l'abstinence de la chair ne les aiguillonnait pas. L'idée que des curiosités malsaines occupaient Jean, cette idée l'avait frôlée; mais ce qu'elle appelait curiosités, c'était peu de chose. A vrai dire, c'était... elle ne savait quoi.

Son mari porterait à ces femmes les mêmes caresses qu'il donnait à elle, Michelle?... Non! cela, c'était impossible, n'est-ce pas?...



Ce même soir encore, quelques heures plus tard, ils remontaient la rue aux arcades, la seule vraie rue d'Ouargla. Des officiers venaient de les croiser, dans la nuit. Mais la lampe fumeuse d'une boutique arabe, frappant sur le groupe, avait éclairé vaguement, près de blancs uniformes coloniaux, une tunique bleue de tirailleur.

Une tunique bleue pareille à celle du lieutenant Divoire... Michelle sentit un choc. Et ce choc de sa conscience portait une clarté jusqu'au fond de sa jalousie latente :

On pouvait désirer, sans aimer... Elle n'aimait pas le lieutenant Divoire : elle avait *désiré* ses lèvres. Et si quelque ressort inconnu de sa volonté morale ne l'avait redressée, elle se serait abandonnée, par énervement, par désir, sans l'aimer... Elle sentit que chez les hommes l'instinct devait être plus fort encore : ils n'aimaient pas «ces femmes» ; mais ils les désiraient ; et les désirant, sans scrupule, il voulaient les posséder...

Et justement là-bas, au bout de la rue, en face du seuil de la grande maison où se débitaient leurs tendresses vénales, des Ouled-Naïl se tenaient, étincelantes sous la pâle lueur d'un mince croissant de lune

nouvelle. C'était Vendredi, grande fête, jour de haute vie du monde musulman. Le *thebel* et la *r'ëïta* faisaient rage, et l'une de ces femmes, très belle, oh! très belle, ruisselante d'or et d'argent, et si blanche, et si troublante et si étrangement fascinatrice, s'appuyait au mur, et chantait. Elle chantait une vieille mélopée, plus vieille que ces rues, plus vieille que ces ruines... Elle appelait à elle les hommes, comme les courtisanes sacrées le devaient faire à Memphis ou à Tyr...

— *Aya! aya!* viens! viens! disait la chanson lente.

— *Aya! aya!*

La voix tremblait, insinuante et douce, telle que nous imaginons la voix des elfes ou celle des djinns. Et Michelle remarqua l'altération des traits de Jean lorsqu'ils reprirent leur route. Elle ne voyait pas celle de ses traits à elle qui se disait : « Si j'étais homme, échapperais-je à ce charme barbare? Et pourrais-je, pourrais-je lui résister?... »

XXII

Et le lendemain, voici qu'ils rencontrèrent les femmes des Rouar'a, les femmes brunes, qui s'en allaient en cortège avec des chants et des tambours, pour offrir « l'aumône » en l'honneur des trépassés.

> Nous venons te trouver, ô Allah! amen...
> Accepte ce que nous te disons, ce que nous te donnons!
> Pardonne-nous, et pardonne-leur tout péché!

Drapées dans leurs voiles rouges ou verts, il y en avait de vieilles et quelques jeunes. Et ces dernières ombrageaient leurs yeux de jais sous les boucles frisées de leurs chevelures; et leurs dents blanches étaient plus blanches que les *kauris* de leur front; et les anneaux de leurs chevilles se balançaient en un

voluptueux cliquetis ; et leurs bras parfaits tendaient sur leur croupe mouvante l'étoffe révélatrice...

C'étaient les belles filles brunes, à qui les hommes bruns composent des strophes d'amour :

> Elle ressemble à la datte mûre sur son régime...
> Ses lèvres sont rouges comme la cire des bijoux...

Michelle et Jean les regardaient passer, et Jean dit à Michelle :

— Elles restent sages, généralement. Il faut des efforts pour les séduire, à moins de tomber sur une professionnelle, car il y en a.

Trois jours plus tôt encore, Michelle eût trouvé très simple que Jean connût ces détails. Mais aujourd'hui elle se demanda :

— Comment peut-*il* apprécier leur vertu? L'aurait-il donc mise lui-même à l'épreuve?...

Et cinq minutes après, Jean l'incitant à pénétrer avec Zaïd chez des femmes de Rouar'a, comme elle en avait l'habitude chez les femmes arabes de Laghouat, elle sentit son cœur lui faire mal.

— Veut-*il* donc m'occuper pour être plus libre?... Oh! mon Dieu, mon Dieu!...

Puis, tout haut, elle lui répondit :

— Oui, j'irai...

*
* *

Elle n'y alla pas, tourmentée de sa jalousie qui bientôt devint plus complexe.

Ils visitaient maintenant les environs prochains, sous la conduite du Saïd-Otba, le nomade Kaddour : un jour à cette vaste dune pareille à une colossale tente de guerre; une autre fois chez un Caïd, non loin d'un vieux bordj en ruines; et le plus souvent s'attardant le long du chott marécageux, perfide, pour y voir les

fontaines jaillissantes, et les nouvelles cultures d'orge verte, d'une teinte émeraude si douce aux yeux.

Un malaise nouveau les envahissait tous deux : ces premières attaques de *them* qui sont insidieusement aimables, qui grisent et dépriment en même temps, qui rendent inquiet, irritable, mais apte à jouir jusqu'aux extases, comme par le poison de haschich... Et sous le grand soleil levant, il leur semblait *s'extérioriser*, devenir une partie de cette nature ardente, pâmée, comme fondue dans un brûlant et éternel baiser...

— Michelle, hasarde Jean, ce matin-là, en remettant leurs chevaux en marche après la contemplation d'un effet de mirage; Michelle, dis-moi, ne trouves-tu pas que venir ici tous les ans, y passer un mois d'hiver, par exemple — ne trouves-tu pas que ce serait une tranche de paradis ?

— Oui... soupire-t-elle.

— Eh bien, reprend-il, en raffermissant sa voix (car c'est un essai de la difficile confidence), eh bien, Miche, chaque année, nous y viendrons.

Elle arrête net son cheval qui, surpris, fait un écart. Chaque année, réellement, et non plus en ces projets qu'on bâtit dans le bleu ? Quelle idée ? que signifie ? Et Jean parle sérieusement, sans brusquerie, sans indolence, du ton posé dont on annonce les inébranlables résolutions... Deviendrait-il fou ?

— Mais, Jean, la fatigue, la distance de Paris !... A quoi songes-tu là, Jean, oh, Jean ?

Elle se sent indignée. Les beautés du Désert, les voluptés du voyage, elle a tout oublié. Elle n'admet pas que Jean les regrette. Non. Elle devine, c'est une femme qui l'attire ici, une Ouled-Naïl qui l'enchaîne, à laquelle il veut revenir... La tête de Michelle brûle, son esprit bouillonne. Une femme, certainement...

Les chevaux frappent mollement de leur pied sans

fer les blancheurs salées du rivage. Alors Jean risque, du même ton tranquille, si difficile à soutenir :

— La fatigue ne serait pas immense, je crois, Michelle. Nous habiterions, le reste du temps, le Sahara du Nord, ou celui du Sud. L'été, nous irions chercher la fraîcheur dans les montagnes du Djebel-Amour. Nous camperions dans...

Elle l'interrompt soudain d'un éclat de colère, malgré la présence de Kaddour — elle, la Michelle si réservée de jadis. C'est trop fort ! Jean parle-t-il sérieusement ? La croit-il sa dupe ? Pense-t-il donc qu'elle aidera, par sa connivence, à ce qu'il la trompe, la bafoue ?... Ah ! s'il espère prolonger, par ce moyen de comédie, l'intrigue d'une comédie même, qu'il ne compte pas sur elle pour y être comparse, non, non, non !

Stupéfait de ces paroles inattendues, Jean se mord les lèvres, se demandant si Michelle en est aux certitudes ou simplement aux soupçons. Il remet à plus tard le soin de la convaincre, de peur de la battre maintenant. Son esprit perplexe est plein de violence. — Et le soleil brille plus chaud, et la buée vibre davantage, là-bas, aux confins du chott. Et la nature, à qui l'Haleine du Désert apporta ces deux atomes, les ignore... — la nature ardente, pâmée, comme fondue dans un brûlant et éternel baiser...

*
* *

— Non, ce n'est pas possible. Non, Jean ne parlait pas sincèrement hier...

Kaddour les a menés dans un jardin de l'oasis, où les *R'tassa* plongeurs déblaient « l'œil » d'un puits très profond. Guidés par le Nomade, *ils* s'assoient au bord de l'eau, sous l'ombre légère des palmes. Leurs yeux voient ce spectacle étrange, ces Rouar'a qui s'enfoncent, après avoir prié, et risquent si simplement leur

vie à chaque descente, et qui sont des saints, puisqu'ils veulent bien mourir pour qu'Ouargla ne meure pas. Et l'angoisse tord le cœur, pendant qu'ils restent, infiniment longtemps, sous l'onde immobile; leurs compagnons eux-mêmes, anxieux, guettent le signal. Une corde frissonne; un petit panier de boue remonte. Et puis?... Sera-ce un homme vivant qui reviendra? Sera-ce un cadavre? Minutes qui sont des siècles — et dans chacune d'elles tient un drame entier.

— Non, Jean ne pense pas à rester toute l'année parmi les sables...

Il fait bon, tiède, presque frais. Parfois l'eau se ride comme une moire. Un autre plongeur disparaît. Prière muette et fervente, départ silencieux dans ce gouffre... Combien de fond? Quarante mètres. Il va tout en bas, pendant que ses frères sèchent leurs corps nus au feu de *djérid*. Ces hommes paraissent coulés en bronze; leurs membres de statue sont nerveux. Leur regard simple a la résignation de ceux que la prochaine minute peut faire périr, et qui vont à cette minute, parce qu'ils le veulent et parce qu'il le faut...

— Comme Jean les regarde; comme il s'enthousiasme! Peut-être n'aime-t-il aucune femme? Peut-être ne me trompe-t-il pas?

Il fait bon. La fièvre bat dans les artères un peu, doucement, — exquise langueur. Et soudain ce parfum de fleurs?... C'est Kaddour qui s'est approché de son pas élastique et digne. Avec la permission du maître, il a dépouillé le jardin — et voici les roses, en brassées, en jonchées... Les roses d'Ouargla, d'un rose à peine rose, si fines, si délicates, si suavement odorantes; les roses que les petits enfants mettent dans les draperies de leurs robes, et que les hommes glissent sur l'oreille, entre deux plis de leur turban.

Kaddour ne sourit pas. Son maigre visage énergique ne fait aucun mouvement. Mais la Roumïya sait que

Kaddour la trouve belle, et que l'offrande de ces roses, et ce coup d'œil de faucon, sont une offrande à sa beauté.

— Pour toi, dit-il.

Elle se sent plus rassurée, maintenant. Etre belle est un pouvoir et une joie.

— Ces roses sont divines. Dois-je croire que Jean ne me trompe pas?... Pourquoi me tromperait-il?...

XXIII

Ce fut sa dernière impression de sécurité passagère...

Le soir, le même soir — oh! quelle épreuve — *elle* est sur la terrasse, haletante, écrasée de chagrin, désespérée. Tout s'écroule autour d'elle, tout, tout. C'est la fin de tout!... Jean! mon Dieu, Jean! Et des larmes jaillissent d'entre ses paupières lourdes, pendant que Jean sommeille, et que leurs Arabes dorment, et que tout le quartier silencieux repose sous la clarté blafarde et méchante de cette lune, là-haut, qui promène sa faucille à travers la nuit bleue.

Que s'est-il donc passé?

Rien. Aucun fait. Mais des intuitions, des révélations, ces choses qui n'existent pas — contre lesquelles nous ne pouvons lutter — qui viennent immatériellement s'abattre sur nos vies. Ils sont descendus, Jean et Michelle, après le dîner, parce qu'un bruit de *tar* et de *khrabr'ab* résonnait au loin, dans le fouillis des ruelles. Cherchant parmi ce dédale obscur, ils ont découvert une petite place, bordée de bancs en pierre, où s'agitait malgré la chaleur une *takouka*, une danse joyeuse d'hommes, parodie de la danse des jeunes filles. Et cette *takouka* d'ensemble terminée, deux femmes se prirent à simuler la danse du ventre : deux femmes

par le costume, les gestes, les déhanchements, le sourire et la voix, mais, en réalité, deux jeunes garçons, l'un tout brun et l'autre très blanc — un M'zabite allié à cette fraction.

Et lorsque, à la danse du ventre, succéda la danse du foulard, leurs bras nus s'érigèrent de leurs manches flottantes, levés plus haut que leurs têtes, montrant leur modelé gras, souple et fuselé, pareils à des bras de femme…

Pourquoi Michelle, alors, se souvint-elle brusquement des conversations de Laghouat et de Ghardaïa ? Ce Sud, cet horrible Sud !… Elle se rappela vingt détails qui la blessèrent comme des piqûres physiques — elle se souvint de regards, de paroles imprudentes de Jean — et de cette petite fille, la toute petite Messaouda du gardien du puits. Elle fut pénétrée d'une épouvante morale indicible…

Tout à coup, elle se leva du banc de pierre et s'en alla, sans parler à Jean qui la suivait, parce qu'elle n'aurait pu exprimer ce qu'elle avait à lui dire… Des Rouar'a les croisaient, leur jetant un salut dans l'obscurité chaude. Des vieilles femmes trottaient, allègres, drapées de voiles sombres, la torche de palmier flambant au bout de leur main tendue… Et les lueurs vacillaient, disparaissaient, comme les idées confuses sous le front de Michelle…

De retour à la maison, elle laissait Jean s'étendre sur les *frechias*, au fond de la terrasse, et restait à la rampe des heures et des heures, entendant encore de loin le battement rythmé des *kkrabr'ab*, monotone et triste comme la pluie d'automne tombant le long des vitres…

Elle est là, remuant ses souvenirs, fouillant dans sa mémoire pour y chercher tout ce qui peut la faire souffrir davantage. Elle se rappelle… Oh ! ceci encore, ceci qui l'achève, lui porte le coup fatal ! Elle se rappelle…

A cette terrasse même, un autre soir de clair de lune, aux premiers commencements de leur séjour. Elle était restée comme aujourd'hui, veillant pendant que les autres dormaient — non parce qu'elle pleurait alors, mais parce que la nuit si belle la rendait heureuse. Allongée dans un fauteuil pliant, derrière la rampe, elle demeurait invisible aux rares passants de la place. Et voici que des promeneurs, des officiers (seuls Européens d'Ouargla), débouchant d'une des ruelles, avaient parlé d'eux à mi-voix — d'elle et de Jean.

Quelques mots lui parvenaient :

— C'est là que sont installés les Samois...

— Il a de la chance, le neveu du géné.

— Quelle chance ?

— D'avoir obtenu cette maison, la seule habitable ici.

— Est-ce que sa chance, c'est une chance de... ? (Ici le mot de Molière, tout à trac.)

Les voix baissaient, pendant que Michelle tendait l'oreille.

— Je ne sais pas... Mais ce serait plutôt le contraire, d'après une lettre reçue de Ghardaïa...

Ici l'un des interlocuteurs susurra :

— Chut ! prenez garde ! On ne devrait jamais parler de personne, au dehors...

Elle avait été fort scandalisée (elle se souvenait bien) que des inconnus s'occupassent ainsi de son mari et d'elle. Très remuée également, très inquiète pendant quelques jours, car elle n'avait pas compris l'allusion à la lettre de Ghardaïa... Elle y avait vu les confidences déplacées du lieutenant Divoire, mécontent de sa résistance : car le contraire d'un mari trompé, n'est-ce pas un mari dont la femme est prude ?...

Oh ! sotte, sotte ! Aujourd'hui, elle se remémore le son de la voix. Son dernier doute tombe, ce doute si cher qui nous sépare de notre chagrin. Elle devine que

le contraire d'un mari trompé (pour celui qui parlait dans la nuit), c'est un mari qui trompe sa femme... Et quelque bonne âme de Ghardaïa la plaignait... blâmait Jean...

Jean! Il l'a trompée, là-bas déjà! Et pour se débarrasser d'elle, il l'envoyait à la promenade avec le lieutenant Divoire! Ces sensations troubles, ce pernicieux baiser que le sommeil de ses nuits remet souvent sur ses lèvres, Jean fut son promoteur! Et les étreintes de Jean sont les restes de Ghardaïa, les restes d'Ouargla, les restes de partout!...

. . . .

Elle se trouve au bord d'un grand gouffre... Et si seule, si abominablement seule... et si loin! Ecrire à l'abbé Sauviac, comment l'oserait-elle? Et puis, quand une réponse lui parviendrait-elle?... C'est l'abandon, c'est l'écroulement... Elle voudrait l'avoir là, le lieutenant Divoire, et mourir dans ses bras, et que Jean, de fureur, en mourût aussi...

Jean! mon Dieu! Jean!

Pourquoi la lune éclaire-t-elle, blafarde et méchante comme ce monde lui-même? Pourquoi promène-t-elle, impassible, au-dessus d'Ouargla qui dort, sa cruelle faucille à travers la nuit bleue?...

XXIV

— Madame, murmure doucement le petit Zaïd, voici bientôt l'heure de la messe.

— La messe?

Michelle se soulève effarée. Quoi? il fait jour. Où est-elle? Couchée sur la terrasse : elle y a roulé dans l'oubli, dans l'abîme noir des engourdissements sans rêve qui suivent les larmes de douleur. Et la lune a glissé pendant ce temps derrière les dunes; et le soleil

a rejeté les voiles laiteux de l'aube blanche; et l'air mauvais des nuits délétères a fait place à l'air du matin, si suave et si doux, poison qu'on boit comme un philtre d'amour...

La messe?

Le corps de Michelle est raidi par la rosée dangereuse. Son âme est blessée d'un trait dont tout son être répercute la meurtrissure. Son cœur est gonflé d'un chagrin de fiel...

— Le nègre des Pères Blancs l'a dit, madame. La Grand'Messe à huit heures ce matin, à cause de l'Ascension.

Qu'ils sont étranges en ce lieu, ces mots de catholicisme! L'Ascension, la Grand'Messe... Certainement elle va y aller, elle ira. Les Pères Blancs furent si bons pour eux, obligeants, dévoués, véritablement compatriotes en sus de leur caractère sacré. Voyons?... Aujourd'hui jeudi... Elle quitte Ouargla samedi... C'est la dernière messe aussi loin de France. Certainement, elle ira... elle va y aller.

Ses gestes se pressent, mous et heurtés comme ceux d'une hypnotisée. Son âme croyante, son cœur aimant, son corps fragile ne sentent plus rien.

. . . .

— Où est monsieur?

Mesroud répond :

— J'y crois qu'y s'habille d'aller à la messe.

Il ajoute :

— Ti veux, madame, que j'appelle lui?

Non, elle ne veut pas...

*
* *

Les roses d'Ouargla, les roses pâles, les roses suaves ornent le sanctuaire. Et près de la minuscule fenêtre

se balancent au vent les branches des grands palmiers. C'est toujours l'Orient, c'est toujours l'Afrique.

... Jean l'affectionne, cette étroite chapelle, cet oratoire plutôt, resserré entre ces quatre murs blancs — de même il affectionne les Pères aux gestes brusques, à la mâle parole, qui portent leur dévouement à travers le continent noir. Chez eux son esprit troublé s'apaise pour un instant.

« Introïbo ad altare Dei... »

Il ne s'agit plus des messes basses auxquelles Jean et sa femme sont venus deux ou trois fois, afin d'y être seuls. Aujourd'hui l'on chante. Des officiers sont groupés à gauche, Jean parmi eux. Et Michelle est à droite, agenouillée, sa robe blanche traînant sur le blanc pavage, et ses mains gantées voilant son visage pardessus le tulle blanc.

« Kyrie eleïson... »

Chants anciens, culte de l'enfance... Jean sent mollir son âme, pauvre âme qui souffre du mal des désirs trop intenses. Ces chants de France, et du temps de la croyance, ces chants sont un baume. Une douceur de calme, une illusion de redevenir pur... Oh! pourquoi vivons-nous, si c'est pour nous tordre en affres douloureuses, les bras tendus vers d'inaccessibles voluptés?...

« Gloria in excelsis Deo; et in terra pax hominibus bonæ voluntatis... »

Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. Parole si profonde... Vérité si intense... Nous n'avons plus la paix, car nous n'avons plus de bonne volonté — et la plupart de nous (bonne ou mauvaise) n'ont même plus de volonté...

« Agnus Dei, Filius Patris... miserere nobis!... »

Ayez pitié de nous!... de nous qui avons trop pitié de nous-mêmes... qui nous complaisons dans nos malaises moraux, sans trouver, ni en Vous ni en nous,

le courage de réagir!... Et Jean le sait si bien, *qu'il n'aura pas le courage* de fuir le déséquilibre, de s'arracher au Désert, de rompre ces liens ténus, indestructibles comme l'airain des chaînes de Prométhée... Le salut moral pourrait peut-être lui venir d'ici, il le sait également — lui arriver de ces Pères Blancs vêtus en Arabes, prêtres et soldats d'une croisade de civilisation, sans peur parce qu'ils sont sans reproche, tolérants pour les travers du prochain parce qu'ils ont l'indulgence que Dieu prête aux forts...

« Deum de Deo, lumen de lumine, Deum verum de Deo vero... »

Oui, le salut pourrait lui venir d'ici. Seulement il ne lui viendra pas, *car il ne veut pas qu'il vienne.* Les cris d'un chameau, là-bas dehors, jettent un appel de Sahara. Et Jean se raidit vers ses âpres désirs de jouissance et d'amertume. Et toute son âme se durcit en même temps : le *Credo* lui paraît interminable; l'ennui le couvre de son voile gris et lourd.

Tiens, que fait donc Michelle? Pourquoi écoute-t-elle ainsi la messe entière à genoux?

Michelle? elle songe à gémir sa détresse aux pieds d'un des Pères, imploratrice d'aide miséricordieuse, de secours d'en haut. Mais se confesser ne suffirait pas... Elle ne peut avouer les péchés qui la désespèrent, et qui sont les péchés de Jean... L'Eglise le lui défend, et d'ailleurs la honte l'écraserait, autant que venant d'elle-même...

Entre ses doigts glisse une larme que son mari, surpris, voit tomber. Alors la sécheresse de Jean se fond. Une pitié le prend, lui que les pleurs irritent d'ordinaire. Et le voilà reparti sur les ailes mystiques, à travers les nuages de l'encens : la pénétrante émotion de la préface envahit son esprit, étrange langueur.

« Sursum corda!... »

Mais ni lui ni Michelle ne comprennent vraiment cet

appel sublime. Ils ne peuvent pas élever leurs cœurs, lui par manque d'amour et de foi simple, elle par excès de trop récent chagrin.

Ils ne peuvent pas élever leurs cœurs...

XXV

... Et leurs cœurs se traînent dans la torpeur des peines qu'on ne dit pas, des aspirations qu'on tait, des projets qu'on ne partage avec nul autre. Et durant cette journée de fête, leurs corps également sont prostrés, car le *them* a mis sur eux sa griffe aiguë, et les écrase de son poids brutal.

Fièvre du Sud, dont Michelle souffre davantage, par suite de son imprudence à passer la nuit sous la rosée. La tête brûlante, elle somnole; elle ébauche des fragments d'idées, des bribes de visions, qui se soudent, se juxtaposent, cinématographe de cauchemar : Jean — les Pères Blancs — Mohammed-ben-Ali — les jardins de Laghouat — les pierres noires de la Chebka — et le Caïd de Ben'-Izguen — et le chant des poulies du M'zab — et le grand chameau tout blanc qu'on avait laissé « seul pour mourir »... Ce dernier fantôme, longtemps, la hante. Elle a mal aux poignets, la soif la dévore, la prostration l'empêche d'appeler Zaïd. Elle le voit cependant, Zaïd, couché sous une tente brune — et devant la tente, la petite fille du gardien de puits, la petite Messaouda qui plaisait à Jean, sourit en cachant ses yeux noirs de ses bras levés. Michelle ne sent plus ni jalousie, ni crainte, ni haine. Cette soif seulement, et ces bruits de tam-tam, de *tar*, de *r'ëïta*... Où donc vit-elle cette danse de femmes? Dans quelle partie du Sahara?... Les *malefas* se drapent, les voiles tourbillonnent. Le benjoin fume en des tasses vertes, et les

bouches peintes répètent, inlassables : « You-you-you-you-you-you ! »

Aucune image de sa vie de France ne se mêle à ces apparitions. Le Désert domine l'âme de son rêve...

*
* *

Jean s'approche pas à pas. Sa fièvre moins forte s'est dissipée vite. Il vient voir Michelle qui paraît dormir.

« Bilkis était couchée au fond de son palais, à la septième chambre. Et les chambres étaient sombres. Mais dans la septième s'ouvrait une petite fenêtre donnant sur l'Orient. »

Cette petite fenêtre même, aujourd'hui, se trouve close. Il fait lourd en cette pièce chaude ; et pourtant on y étouffe moins qu'au dehors, où le soleil de quatre heures brille férocement. Jean s'installe sur des coussins, attendant le réveil de sa femme. Un bouquet de roses se fane sur une table basse ; il flotte des parfums dans la tiédeur trop moite et trop énervante de l'air... O fatigue d'après la fièvre ! Lassitude triste, pareille à celle des abus de voluptés !... Jean se recueille en vous. C'est elle, c'est Michelle, ce soir, la reine de Saba, elle qui l'ignore, hélas !... Elle ne dort pas, mais la fièvre la dévore. Et la vision qui l'agite ainsi sous les yeux de Jean, sans que Jean la soupçonne, n'est-ce pas plus triste que tout le reste ?...

La conscience des torts de Jean est revenue à Michelle entre ses songes. De nouveau l'a possédée le souhait malsain de se venger... Se venger... Se venger... Elle a revu le lieutenant Divoire. Où était-elle ?... Où était-il ?... Kaddour aussi a paru devant elle, Kaddour le Nomade, au regard de faucon, à la démarche noble et fière ayant l'intellectualité des beaux gestes. Il lui a présenté des fleurs par brassées, disant : « Pour toi... »

. . . .

C'est alors que, dans son délire, elle a appelé Jean... C'est pour cela qu'elle t'appelle, toi, toi, *le seul* malgré ce délire d'infidélité...

XXVI

Jean la conjure :

— Calme-toi, Michelle... Je t'en prie, remets-toi; j'ai à te parler.

L'heure est grave entre eux — très grave : car *il* va (sans ambages cette fois, puisqu'ils partent après-demain) lui dire la Vérité. Non pas la vérité sur les vilenies obscures dont se tourmentent les scrupules et la jalousie de Michelle, mais la vraie décision qu'il a prise, déraisonnable peut-être, folle peut-être : immuable pourtant.

— Te souviens-tu, Michelle? Te rappelles-tu la grande tente de l'Agha, près de Laghouat? Et celle du Caïd rencontré en route? Et celle des Ouled-Sidi-Cheikh?

Elle ouvre les yeux sans comprendre.

— Te rappelles-tu les cloisons d'étoffes précieuses, les tapis moelleux, les coffres à ferrures, les armes suspendues? Te rappelles-tu les coussins profonds où l'on enfonce dans une autre existence? Te rappelles-tu l'arome du café se répandant sous la nef très haute? Te rappelles-tu le jour léger, le jour délicieux que tamisent les toiles doublées, dont les ramages semblent des vitraux?

Et la voix de Jean frémit. Dans ces choses il a mis plus que sa sensualité : il a mis de son cœur...

— Te rappelles-tu, Michelle? Te rappelles-tu?

Il évoque le camp, si vivant et si paisible; la tente des négresses, et, plus loin, la tente de leurs hommes

et le vaste abri des chevaux. Il y ajoute les raffinements qu'un Européen peut exiger, mais sans changer le décor ni la simplicité d'existence. Et tout autour d'eux, pour les servir avec les femmes, il appelle Kaddour, Mohammed-ben-Ali, Mesroud, Bachir et le petit Zaïd...

— Vois-tu les minutes heureuses, Michelle? Les minutes de beauté, sans douleur, sans pensée, tombant l'une après l'autre au néant, comme les perles d'un collier qu'on laisserait glisser dans la mer? Les minutes heureuses, Michelle, d'avance les savoures-tu?...

Elle pousse une clameur d'angoisse :

— Ton projet!... C'est sérieux?... Tu veux, tu veux rester?

Il essaie de l'apaiser :

— Non, pas précisément rester, surtout en ce climat mauvais; mais errer... Errer dans les sables où l'air est si pur. Errer doucement, lentement, à loisir, parmi les étendues sans limites, toujours différentes, toujours les mêmes...

Elle l'interrompit.

— Tais-toi, Jean! Je ne veux pas, jamais! Vivre loin de Paris, loin de la France, jamais, jamais; je préférerais mourir!

Elle relève ses cheveux d'un geste de violence. Elle s'anime, Jean aussi. Et la conversation s'aigrit en querelle, en scène orageuse. Michelle répète, frappant du pied :

— Je préférerais mourir!

Alors Jean s'approche d'elle, les mâchoires contractées; il lui prend les poignets, plonge ses yeux dans les yeux dont les paupières voudraient se clore, pour échapper à ce coup qui par les pupilles ira jusqu'au cerveau.

— Je ne souhaite pas te faire mourir, Michelle. Tu t'en iras si tu veux. Tu habiteras Paris si tu veux. Je te permettrai et te faciliterai toutes choses.

Elle est blanche comme sa robe flottante. Le calme de cette voix l'épouvante :

— Et toi? s'écria-t-elle éperdue.

— Moi, je resterai.

*
* *

Puis il est brusquement sorti. Sur cette parole est retombée la portière. Sorti?... Où?... Vers quelles diversions l'a pu conduire sa fureur froide?... Oh! Ciel, ciel!...

Michelle s'affole. Sa fièvre recommence. Les murailles tournent, lui semble-t-il; le sol enfonce sous ses pas. Rester au Sahara? Non, non!... Quitter Jean pour toujours? Horrible!... Et les murailles tournent, et le sol s'enfonce, et tout est plus effroyable que le soir — hier soir — où tout déjà s'effondrait.

Jean veut rester — vraiment rester — pour toujours...

— Ah!

Cette plainte qu'elle jette semble d'une bête aux abois. Elle n'est plus elle-même. Elle est une pauvre loque dépourvue de conscience propre. Où y a-t-il une conscience? Où y a-t-il un appui?

Elle enroule autour de sa tête une dentelle qui traîne là. Puis elle court, en robe flottante, en babouches, trébuchant au seuil des portes, aux marches inégales, aux obstacles de la place. Elle court jusque chez les Pères Blancs; des Rouar'a qu'elle ne voit pas lui sourient de leurs dents blanches.

Elle peut au moins le proclamer, cela : « Mon mari veut rester! » Elle peut crier cette peine — qui n'est point une honte.

— O mon Père, aidez-moi! Mon Père, sauvez-moi!

Puis elle s'évanouit, tandis que se penchent vers elle trois visages anxieux, la craignant tuée par sa chute sur le sol...



Pénible mission. Intervenir entre deux esprits déviés sans connaître leur passé, sans posséder leur entière effusion d'âme, sans pouvoir même donner un conseil ayant l'autorité du divin, puisque c'est au point de vue mondain qu'on doit agir...

Dire : « la raison, le bon sens, la tendresse » — faibles arguments, lorsque soi-même on pense : « Dieu. »

Et cependant, n'est-ce pas travailler au champ de Dieu encore, n'est-ce pas arracher l'ivraie mauvaise? Rapprocher ces cœurs disjoints, autrefois unis par Dieu, n'est-ce pas les ramener moins loin de Dieu?

D'un geste résolu, le Père Blanc met sa *chechia* rouge qui le fait pareil aux Arabes, pour lesquels il représente un « marabout » non seulement respecté, mais vénéré. Il s'en va chercher Jean dans les rues, dans les ruelles où couve cette odeur chaude et poivrée d'Ouargla. Il le cherche jusque dans l'oasis; il questionne les vieillards loqueteux, les petits enfants bariolés.

— Par hasard, n'auriez-vous pas vu le Roumi?

On l'a vu, mon Père, là-bas, puis là-bas. Le Père Blanc le découvre ainsi, couché sur la dune, affalé sous les rayons pâlis du soleil baissant. Les yeux de Jean sont gonflés : la vive lumière sans doute. Du moins l'explique-t-il ainsi, en de fébriles paroles de surprise et d'accueil.

— Vous vous promenez seul, ce soir, mon Père?

— Non, dit le Père, je ne me promène pas.

Sa nature énergique de combatif et d'apôtre méprise les circonlocutions; tel un soldat, il monte à l'assaut. Il raconte la venue de Michelle, son évanouissement, puis son retour aux peines dont elle soupire, sa désespérance, sa douleur. Il répète ce qu'elle lui a dit — et

tait ce qu'elle lui a tu... Mais Jean *sent* que le Père devine les inexprimables secrets intimes, les indicibles mystères sensuels ayant amené ce conflit d'apparence simple. Tant mieux. C'est un soulagement presque : car nulle hypocrisie ne faussera leur entretien. Eux aussi, les deux hommes, le prêtre et le profane, tairont ce qu'il faut taire; pourtant la vérité sera dans le peu qu'ils se confieront.

Ils parlent... Et la dune s'attriste... Et le soleil agonisant baisse davantage... Et le chant lointain d'une flûte, où tremblent d'amoureuses vieilles plaintes, s'exhale vers le ciel entre les palmiers noirs...

*
* *

— Alors, c'est irrévocable?

— C'est irrévocable, mon Père.

Ils se remettent en marche du côté d'Ouargla.

— Alors vous laisserez votre femme, désolée, souffrante, s'en aller ainsi à travers le Sahara, sans protection et sans appui?

Jean pâlit.

— Je la reconduirai jusqu'aux parages civilisés, mon Père... jusqu'à Tuggurt... ou même jusqu'à Biskra.

Un grand silence plane sur eux, coupé par le tremblement grêle des sons de la flûte lointaine... Ils avancent encore un peu, et voici les murs de la ville, pans de terre brune évoquant Suleïman.

— Voyons, trêve à la discrétion. Pourquoi, l'accompagnant jusqu'à Biskra, ne l'accompagneriez-vous pas jusqu'en France?

Ils se sont arrêtés sous la poterne obscure. La voix de Jean s'affermit dans ce noir :

— Je ne puis, mon Père. En France, j'aurais à soutenir une lutte cruelle, blessante, avec *elle* et les siens et les miens. A quoi bon?

Et questionnant à son tour :

— Mon Père, si ce n'était Michelle, me déconseilleriez-vous, par hasard, de rester, de me faire nomade et Saharien, vous, vieux Saharien vous-même? Me blâmeriez-vous de vouloir vivre et mourir au milieu des sables, poussière où nous retournons tous?

Le prêtre répond, très grave :

— Nous y retournons, mais le temps venu, à l'heure qui nous est marquée...

Et tout à coup, sortant violemment de la réserve qu'il s'était imposée :

— Vous croyez-vous donc comparable à ceux qui luttent, à ceux qui « travaillent », à ceux qui suivent une direction mâle et ferme vers un but? Je ne parle pas de nous, les missionnaires. Notre vie n'est plus à nous. Mais tant d'autres, officiers, soldats, explorateurs, colons mêmes. Voilà les vrais *hommes*, et trop souvent les vrais martyrs! Mais qu'importe? Ils ont agi. Nous sommes faits pour l'action, non pour le rêve! Et comment résister au déséquilibre, à la rouille rongeante du Sud autrement que par l'action?...

Il baisse soudain la voix, parce que des groupes les croisent dans la sombre rue trop étroite — un des douze Caïds de l'oasis s'en allant avec son escorte, puis des M'zabites blancs, puis des hommes bruns portant des moutons dans leurs bras.

Il baisse la voix et cette voix tremble :

— Excusez-moi. Mais c'est par la veulerie de vos pareils que périt la France...

Jean s'émeut sous le coup droit, contrit maintenant, bouleversé. Il est obligé de s'asseoir au banc d'une ruelle.

— Je me dérobe à mes devoirs, je le sais, mon Père; envers la France, peut-être; envers ma femme et envers moi-même, à coup sûr. J'en ai souffert d'infinies souffrances. Mais une puissance supérieure me domine,

si vous saviez... une terrible puissance qu'ignora votre activité... Mon âme est éparpillée le long des rochers et des dunes. Je ne peux vivre désormais loin du Sahara, mon Père... Comprenez bien, je ne le peux plus, je ne le peux pas!...

*
* *

Michelle, anxieuse au seuil de la chapelle, attend le Père Blanc. Qu'il est tard déjà! Les étoiles s'allument dans la cendre bleue du ciel...

Elle regarde le Frère lai donner aux animaux le souper retardé. Qu'il est tard! Les Pères, à quelle heure dîneront-ils, à cause d'elle? Et Jean? se laissera-t-il fléchir? — Ainsi son esprit va des grands problèmes aux détails futiles. Elle est à bout de forces. L'incertitude lui broie la poitrine...

Un pas rapide et scandé s'approche dans la cour.

— Ah! vous, mon Père! Et alors?...

Le Père lui touche le poignet d'un doigt autoritaire :

— Vous seule pouvez sauver votre mari, madame; vous seule!

Il lui dit l'insuccès de sa mission, et elle pleure... Autour d'eux, les faons de gazelles jouent sous le clair de lune. Par la porte ouverte de la chapelle leur arrive le parfum des roses, mêlé au parfum de l'encens.

— Vous seule pouvez le sauver. Soyez la Femme dévouée de l'Ecriture. Errez avec lui, nomade de la tente — régime beaucoup moins dur en somme que votre long voyage par étapes et sans arrêts. Demeurez pour lui la vraie «compagne», l'appui fidèle... L'avenir vous récompensera d'heureuses surprises; vite remise par l'air plus pur, la consolation des enfants vous sera donnée un jour...

— Mon Père...

Il insiste...

— Et d'ailleurs ne m'avez-vous pas dit, en arrivant ici, que le Désert vous enchantait? que vous aussi l'aviez dans les fibres?

Elle sanglote, et ses larmes lui voilent sa propre conscience. Elle se cramponne à sa déclaration de tout à l'heure :

— Vous avez raison sans doute, mon Père. Je pourrais oublier des choses... Mais vivre continuellement si loin de Paris, de la France? Mon Dieu, jamais!... Pardonnez-moi, mon Père... Je ne veux pas, non! Je ne veux pas!...

Elle ne veut pas... *Lui* ne peut pas...

Le Père reste immobile, statue blanche parmi les bondissements souples des gazelles. Vouloir?... pouvoir?... Mots qu'*ils* affectionnent, termes bien absolus pour ces cœurs sans force, aussi peu consistants que le sommet des dunes. — Qui sait?... Au-dessus des dunes, au-dessus des hommes, il y a Dieu.

XXVII

Deux fois le soleil s'est couché, et *les* voici dans le Sahara, menant les funérailles de leur vie commune et de leur amour qui pourtant n'est pas mort...

Ils partent du côté de Tuggurt, du côté du Nord où s'en va Michelle. Le Père les a reconduits, à cheval, jusqu'ici, comme pour les exhorter du reproche tacite de sa présence, tout en les soutenant de sa pitié. Allons, l'heure de la séparation est là. Il tend ses mains vers leurs mains. Michelle se penche, le front contracté, les yeux secs, les lèvres serrées dans son doux visage pâle...

— Adieu, merci, mon Père...

— C'est adieu vraiment, madame?

Elle ne sait pas soutenir ce regard, auquel son obsti-

nation farouche refuse de céder. Ses cils battent nerveusement ses joues de leur ombre.

— C'est adieu vraiment, mon Père. Adieu, adieu.

Elle rend la bride à son méhari et, de loin, son bras fait un dernier signe.

Et le Père *les* voit se rapetisser peu à peu, deux points blancs sur deux bêtes grisâtres, deux pauvres humains qui n'ont pas su maîtriser leur vie, mais que leur vie maîtrise...

La vie les maîtrise, les maîtrisera : on n'échappe au joug de Dieu que pour obéir aux circonstances. Un peu de blâme dédaigneux plisse la bouche du Père. Puis une prière la détend : « Seigneur, accordez-leur de favorables circonstances! Faites que votre Providence les ramène à moins d'égoïsme, à plus de bonté!

Ses doigts tracent dans l'air un signe de bénédiction, geste large de semeur que n'a jamais connu ce plateau stérile...

*
* *

La dune est muette. Son déplacement continuel est silencieux et comme ouaté. Le sable qui la compose a la tiédeur des couches nuptiales, et cette fine mélancolie de la poussière des tombeaux.

Ils campent là, ce premier soir des funérailles trop hâtées de leur vie commune. Une émotion désordonnée fait battre leurs cœurs — un conflit de regret, d'affection, de haine, de remords — un mécontentement aigu de soi-même et de l'autre — une fureur contre le Destin qui n'aplanit pas les obstacles — un chagrin surtout, oh! très amer chez tous deux. Eh quoi, dans quelques jours tout sera pour eux comme n'ayant jamais été, ni le son de la voix, ni le goût des lèvres, ni la caresse des heures amoureuses? Ni la douceur des yeux, ni la câlinerie des mains baisées, ni la tendresse des confidences?

Une émotion désordonnée fait battre leurs cœurs : pourtant ils se taisent. Ils ont peur de céder. Ils ont peur de ne plus oser continuer leur malheur. Et leurs gens, qui ne savent rien, mais que leur attitude nouvelle impressionne, se taisent aussi. Les chameaux paissent, loin déjà. La dune est muette...

Un peu de fièvre revenue *les* prostre sur le sable... le sable ayant la tiédeur des couches nuptiales, et cette fine mélancolie de la poussière des tombeaux...

*
* *

Et comme s'ils étaient heureux, indifférente à leurs affres, la magie de la lumière accomplit ses merveilles, et l'heure d'or allume ses feux.

Heure d'or saharienne, où la dune couleur de chair se modèle en formes de souple et divine beauté... où *tout* est là : le bleu royal du ciel, et le violet des ombres, et le vert glauque des touffes, et le mauve pâmé des lointains... Heure d'or saharienne, après laquelle, dès qu'on l'a « sentie », toute richesse est pauvre, toute splendeur est terne ; heure qu'on ne garde pas en la mémoire, ainsi que tant d'autres heures, mais dans les nerfs et dans le sang...

— Michelle ?

Elle soulève sa tête sur son bras lassé.

— Michelle ?... pour moi qui vais être si seul, ne veux-tu pas errer, ne veux-tu pas rester ?...

Elle frémit, ses lèvres tremblent. Mais l'orgueil la tient. Elle a dit : *jamais ;* elle préfère souffrir.

L'heure d'or flamboie, sublime, inconcevable, baignant de son métal fondu les pierreries des horizons... Et bientôt le chant d'un sokhrar monte lentement à travers cette gloire, vieil air où palpite l'âme du Sahara — vieil air où soupire la jouissance d'amour de tous les âges ; où sanglotent, résignés, les éternels pleurs...

— Veux-tu rester?

La mélopée s'insinue jusqu'au fond de l'être. Elle répète à Michelle les mêmes conseils dont le Père Blanc faisait des ordres. Mais *elle* a dit : *jamais*. Elle se raidit.

Alors l'Haleine Dominatrice accourt elle-même dissoudre ces résistances, achever l'œuvre commencée. Elle choisit sa plus ineffable caresse. Elle souffle... vent délicieux des soirs brûlants, vent de volupté...

— Oh! Michelle... pour cette lumière, et pour ces horizons, et pour cet air qui chante, et pour ce vent qui souffle!... veux-tu, veux-tu rester?

Sa force de lutte est usée. Eperdue,. *elle* balbutie :

— Oui, Jean...

C'est le consentement définitif, l'immolation suprême des instincts d'Europe. Le sable fin, le sable doux, le sable de Mort et d'Amour a la tiédeur des couches nuptiales...

Elle se donne au Désert, comme elle se redonne à Jean : toute, et pour toujours.

JEAN POMMEROL.

Ouargla (mars 1899). — Aïn-Abessa (août 1899).

LE DROIT DE CRITIQUE

ET

LE DROIT DE RÉPONSE

LE PROCÈS DE *LA REVUE HEBDOMADAIRE*

I

On n'a pas oublié le procès en refus d'insertion de réponse que l'auteur d'une *Frédégonde* représentée à la Comédie française intenta, il y a quelques années, à *la Revue des Deux Mondes.* Tant par la personnalité du critique dramatique dont l'article était pris à parti — M. Jules Lemaître — que par celle du directeur-gérant poursuivi — M. Brunetière, — tous deux de l'Académie française, ce procès fit grand bruit dans le monde des lettres. Il n'eut pas dans le monde juridique un moindre retentissement.

Sans doute il ne s'agissait bien pour l'auteur mécontent que de répliquer dans *la Revue des Deux Mondes* à une critique qui lui avait paru cuisante; mais il s'agissait pour M. Brunetière de tout autre chose que d'insérer ou de ne pas insérer une réponse qui n'avait peut-être pas tant d'importance à ses yeux qu'aux yeux de celui qui l'avait écrite : il s'agissait de protester par le fait contre l'application abusive à la critique littéraire d'une loi qui ne lui est applicable et appliquée que par un inconcevable oubli du législa-

teur. Ainsi le procès qu'il soutint pouvait devenir le point de départ d'une nouvelle jurisprudence. Il n'en fut rien. Condamné successivement par toutes les juridictions, y compris la Cour de cassation, M. Brunetière se vit appliquer dans sa teneur littérale la loi du 29 juillet 1881. Il en avait du moins signalé avec éclat l'absurdité.

Il n'y a point d'irrévérence à dire qu'une loi est absurde, du moment qu'elle l'est, quand on a soin en même temps, comme nous le faisons ici, de protester d'un respect sincère pour les juges qui, liés par un texte étroit, ont le devoir et l'abnégation de l'appliquer. C'est simplement parler net et poser la question comme il convient, si le but qu'on poursuit est d'obtenir la réforme de cette législation défectueuse.

A l'occasion d'un procès que, dans des circonstances presque semblables, *la Revue hebdomadaire* vient de soutenir à son tour, et qu'elle a eu la chance de gagner, — aussi aurions-nous bien mauvaise grâce à maudire nos juges, — il nous semble utile de faire connaître par un nouvel exemple au public qui lit la condition précaire faite par le régime légal actuel aux critiques chargés de le renseigner. Les documents judiciaires ou extrajudiciaires que nous serons amenés à publier parlent d'eux-mêmes, exposent à merveille le mécanisme singulièrement simple de la loi, et en montrent la conséquence.

Il est remarquable que ce nouveau procès a été pour les juges, pour ceux tout au moins qui ont rendu les sentences définitives, c'est-à-dire pour les magistrats de la Cour de cassation et de la Cour d'appel de Rouen, l'occasion de formuler sur un point spécial — sur ce point seulement — une jurisprudence plus libérale et de la formuler avec une précision qui ne laisse plus de doutes quant à l'inviolabilité et à l'étendue du droit des tiers. C'est par là que *la Revue hebdoma-*

daire a pu échapper cette fois au filet serré d'un si rude coup sur la presse par le législateur de 1822 (1). Mais le résultat important au point de vue juridique que nous avons obtenu n'est encore pas suffisant. La réforme de la législation n'en reste pas moins à faire. Il faut apporter, par le texte même de la loi, de bien autres restrictions, non pas relatives, mais absolues, au droit de réponse, en ce qui concerne la critique littéraire. Il faut que des procès comme ceux que *la Revue des Deux Mondes* et *la Revue hebdomadaire* viennent de subir, avec des sorts différents, ne puissent même plus être intentés.

On s'en rendra compte aisément. La question est simple ; elle est, de prime abord, comprise et tranchée par le bon sens; il n'est besoin pour cela d'être juriste, ni de tendre son esprit sur un de ces problèmes de droit qu'on sait pleins de subtilités redoutables : plût à Dieu que le législateur y eût mis plus de subtilité!

Toute morale et littéraire, la question est aussi d'un intérêt essentiel pour le public qui, en subventionnant du montant de son abonnement le périodique de son choix, croit avoir acheté le droit d'être renseigné sincèrement, au point de vue esthétique, philosophique ou moral, sur le caractère et la valeur des œuvres publiquement exposées devant la rampe des théâtres, aux parois des Salons, aux étalages des librairies. Et je ne voudrais même pas affirmer que, dans les petits côtés de ce débat, pris comme anecdote de la vie littéraire, le lecteur ne trouvera pas de quoi exercer son ironie.

II

Le 4 février 1899, le critique littéraire de *la Revue hebdomadaire*, M. Henry Bordeaux, consacrait, sous

(1) L'article 13 de la loi du 29 juillet 1881 n'est que la reproduction de l'article 11 de la loi du 25 mars 1822.

sa rubrique habituelle : *les Livres et les Mœurs*, deux pages de sa chronique de quinzaine à un roman nouveau, intitulé *la Paroisse Saint-Magloire* et signé Paul Junka.

Voici ces deux pages :

« Au siècle dernier, Fontenelle avait fait un opéra où l'on voyait défiler une procession de prêtres et de diacres. L'archevêque de Paris s'opposait à la représentation. Et l'écrivain protesta par ce joli trait : « Je « ne m'occupe pas de son clergé ; qu'il ne s'occupe pas « du mien. »

« Ce qu'il y aurait de mieux à faire pour le clergé de *la Paroisse Saint-Magloire*, ce serait évidemment de ne pas s'en occuper. Mais je découvre en ce roman un si bel exemple de passion anticléricale que je le veux signaler. M. Paul Junka — dont les intentions sont sans doute excellentes et qui a cru écrire un traité important sur l'affranchissement de l'âme humaine — nous raconte l'aventure d'une jeune fille élevée dans la religion catholique qui peu à peu se rend compte de la stérilité, de l'impuissance et de l'hypocrisie de cette religion (*sic*) et s'évade vers la Vie, c'est-à-dire vers la pensée et l'amour libres. Les diverses parties du livre portent ces titres significatifs : *Dans la nuit*, *Vers l'aube*, *Pleine lumière*. *Dans la nuit* c'est l'asservissement religieux, et *Pleine lumière* c'est la liberté de l'esprit et du cœur.

« Je ne discuterai pas avec M. Paul Junka de l'excellence de la religion catholique. Je n'ai pas la compétence nécessaire pour lui expliquer qu'on ne s'affranchit nullement l'esprit et le cœur en quittant la foi et que la croyance n'enlève aucune liberté aux actes humains, mais les incline seulement vers un idéal magnifique. Si la religion est mal comprise par quelques-uns de ceux qui la pratiquent en apparence, peut-être par beaucoup,

— si l'on y introduit l'intolérance ou l'hypocrisie, — il est très facile de comprendre que ceux-là ne sont point proprement des chrétiens. On le peut deviner sans fracas. Mais ce que je veux montrer, c'est l'incroyable partialité avec laquelle M. Paul Junka traite le dogme catholique et ses prêtres. Lorsque Renan *libéra* son âme, — pour employer le terme de M. Junka, — du moins il ne se crut pas obligé d'accuser les prêtres qui l'avaient élevé à Tréguier et à Saint-Nicolas du Chardonnet de scepticisme, d'amour du lucre et de mauvaises mœurs. L'héroïne de *la Paroisse Saint-Magloire* n'en a rencontré que de cette dernière manière. Son dégoût se conçoit. Mais où donc a-t-elle vu ces caricatures? Car leur défilé serait impayable, s'il n'était odieux.

«Nous voici chez Mlle de Surville de Malines, une vieille fille belge adonnée aux liqueurs fortes et aux prétendues œuvres de charité. Ces œuvres de charité consistent en duperies, tricheries et vanités. Un jeune vicaire parisien étonne une jeune fille en sortant de sa poche *les Fleurs du mal* au lieu de bréviaire. Un confrère le gronde, en lui disant qu'il n'appartient pas au capitaine du navire de montrer les crevasses de son bâtiment (allusion délicate au mauvais état de la religion à laquelle ils ne croient ni l'un ni l'autre). On se met à table. Un curé se plaint de ne pas vivre, et d'avoir sacrifié vainement la douceur des caresses, des bras qui étreignent, etc. Un autre grise avec du champagne sa voisine, une jeune Anglaise phtisique qui finit par chanter des chansons de beuglant. Puis, tous les ecclésiastiques entament une conversation très raide sur des sujets grossiers. Il y a encore un abbé qui joue aux courses, un curé qui cite en confession Mme de Girardin et qui refuse de voir les clientes pauvres, des religieuses enseignantes qui méprisent leurs anciennes élèves lorsqu'elles sont tombées dans la misère, etc.

Comme on voit, c'est du bas vaudeville anticlérical. Je n'en aurais point parlé, si je n'y avais vu une occasion de prêcher une fois de plus l'observation humaine, large et intelligente, au lieu de la généralisation d'un cas anormal; ceci pour laisser à M. Paul Junka une porte de sortie. On ne traite pas avec autant de facilité les œuvres catholiques de duperies hypocrites, et les prêtres catholiques de malhonnêtes gens ennemis des pauvres, dans ce Paris où à chaque pas l'on trouve une occasion de reconnaître le bien fait par des mains religieuses, même si l'on est incroyant. Encore une fois, il ne m'appartient point de défendre la religion catholique, mais je ne puis supporter que dans un roman aux apparences vertueuses on travestisse pareillement la vérité. Il y faut pour le moins une naïveté excessive. »

Le 11 février, nous recevions de l'auteur de *la Paroisse Saint-Magloire* une lettre dont il requérait l'insertion, en vertu du droit de réponse, mais que nous ne crûmes cependant pas pouvoir insérer, estimant que M. Henry Bordeaux n'avait fait que remplir son devoir avec sa conscience, sa correction et sa convenance accoutumées; que, par conséquent, nous ne pouvions, sinon contraints et forcés, laisser atteindre en lui le droit de la critique consciente de ses devoirs ni, en nos lecteurs et abonnés, le droit acquis par eux d'être sincèrement éclairés et guidés dans le choix de leurs lectures; qu'au surplus la teneur même de la réponse n'était pas acceptable, l'auteur y ayant mis en cause indûment, à notre sens, et de façon à porter atteinte à son intérêt légitime, un tiers absolument étranger au débat, auteur lui-même d'un roman antérieurement publié par *la Revue hebdomadaire :* en sorte que nous avions encore, vis-à-vis de ce colla-

borateur, le devoir rigoureux de refuser l'insertion.

M. Paul Junka, ou plus exactement, car nous voici entrés dans la période des exploits judiciaires, Mlle Forpomès nous assigna, et, le 28 juin 1899, M. Pierre Mainguet, l'un des propriétaires de la maison d'édition Plon, Nourrit et Cie, et directeur-gérant de *la Revue hebdomadaire*, comparaissait devant la 9e chambre du tribunal correctionnel de la Seine, où il s'entendait condamner à seize francs d'amende, à l'insertion de la réponse et aux dépens.

La presse politique connaît bien la 9e chambre correctionnelle et l'article 13 de la loi du 29 juillet 1881, parce que l'une lui applique l'autre presque quotidiennement et avec rondeur. Mais précisément, c'était notre opinion que cette loi, déjà excessive à l'égard des journaux politiques pour qui elle a été faite, devait comporter plus de réserve et de restriction quand il s'agit d'études critiques, mûrement réfléchies, posément écrites, où les œuvres et non point les personnes sont appréciées.

M. Pierre Mainguet fit appel.

La Cour d'appel de Paris (chambre des appels correctionnels, audience du 17 novembre 1899) confirma le jugement du tribunal de première instance. C'étaient, avec des considérations un peu plus développées, la même théorie du droit et la même appréciation des faits. Nous avions cependant obtenu devant la Cour d'appel un premier succès tout platonique : le ministère public, s'appuyant sur le moyen tiré de l'intérêt légitime d'un tiers, avait conclu en notre faveur; mais la Cour ne l'avait pas suivi.

La Revue hebdomadaire se pourvut en cassation, et, le 29 juin 1900, la chambre criminelle de la Cour de cassation rendait l'arrêt suivant qui nous donnait gain de cause. La doctrine de la Cour de cassation y apparaît très clairement, comme aussi, soit qu'elle les adopte,

soit qu'elle les rejette, les motifs qui avaient dicté les décisions des premiers juges :

La Cour,

Sur le premier moyen pris de la violation par fausse application de l'article 13 de la loi du 29 juillet 1881 et de l'article 7 de la loi du 20 avril 1810, en ce que l'arrêt attaqué aurait reconnu à tort le droit de réponse à un écrivain qui avait lui-même par démarches et par lettres sollicité du gérant d'un journal ou écrit périodique la critique de son œuvre :

Attendu, en fait, que la demoiselle Forpomès, auteur d'un roman intitulé *la Paroisse Saint-Magloire*, dans lequel sont dépeints divers types de ministres du culte catholique, a obtenu par démarches personnelles auprès du gérant de *la Revue hebdomadaire* et par lettres adressées à l'un des rédacteurs de cette revue, à ce désigné par le gérant, l'analyse et le compte rendu de son roman dans ladite revue ; que, ce compte rendu lui ayant été défavorable et lui paraissant de nature à porter atteinte à sa situation d'écrivain et à lui causer un préjudice tout à la fois moral et matériel, elle a adressé au gérant une demande d'insertion d'une réponse à l'article qui la concernait, mais que ce dernier s'est refusé à faire insérer cette réponse dans sa revue par le motif que la demoiselle Forpomès, en sollicitant et en provoquant elle-même le compte rendu de son roman, avait implicitement renoncé à tout droit de réponse ;

Attendu, en droit, que les termes de l'article 13 de la loi du 29 juillet 1881, qui n'a fait sur ce point que reproduire une disposition en vigueur depuis la loi du 25 mars 1822, sont généraux et absolus ; qu'ils donnent à toute personne nommée ou désignée dans un article de journal le droit d'y répondre et d'exiger l'insertion de sa réponse ; que c'est à celui qui exerce ce droit qu'il appartient de régler la forme et la teneur de la réponse, et qu'il n'appartient aux tribunaux de limiter l'exercice de ce droit qu'autant que les termes de la réponse sont contraires aux lois ou aux bonnes mœurs, à l'intérêt légitime des tiers, à l'honneur ou à la considération du journaliste ; qu'en présence de la généralité des termes de la loi, il

n'y a pas à distinguer si l'auteur de la réponse avait ou non provoqué par démarches et par lettres le compte rendu de son œuvre, alors que les juges du fait, sous le contrôle de la Cour de cassation à laquelle il appartient d'apprécier la teneur même de la réponse, aussi bien que celle de l'écrit qui l'a provoquée, ont décidé qu'il n'y avait eu de la part de la partie civile aucune renonciation à son droit de réponse, d'où il suit que le premier moyen du pourvoi n'est pas fondé ;

Mais sur le second moyen également pris de la violation par fausse application de l'article 13 de la loi du 29 juillet 1881 et de l'article 7 de la loi du 20 avril 1810, en ce que l'arrêt attaqué aurait déclaré obligatoire l'insertion d'une réponse dont certains passages portaient atteinte à l'intérêt légitime d'un tiers :

Attendu que la demoiselle Forpomès, après avoir, dans la réponse dont elle réclamait l'insertion, soutenu qu'elle avait entendu faire une œuvre d'analyse loyale et protesté contre l'appréciation de son roman par l'auteur du compte rendu, ajoutait « qu'au surplus son œuvre avait de fort honorables précédents et citait notamment un roman de M. Jean Blaize, ayant pour titre *le Tribut passionnel,* dans lequel il est question d'un prêtre qui, suivant elle, allait beaucoup plus loin que ceux incriminés dans son livre, puisqu'il commettait la pire erreur que condamne la religion, le péché contre l'espérance, le suicide » ;

Attendu que le sieur Jean Blaize, tiers nommé dans la réponse de la partie civile, appelé en témoignage, a soutenu qu'il avait un intérêt légitime à protester contre l'assimilation que la demoiselle Forpomès prétendait établir entre les deux romans dont il s'agit, parce que ces deux livres différaient essentiellement l'un de l'autre tant au point de vue des idées religieuses qu'au point de vue du caractère des ministres du culte catholique qui sont mis en scène ;

Que, de l'examen et de la comparaison de ces deux romans auxquels il a été procédé par la Cour, il résulte que le tiers nommé dans la réponse pouvait avoir un intérêt légitime à ce que son œuvre ne fût pas assimilée à celle de la partie civile dont les tendances sont absolument différentes ;

Que, dans ces conditions, le refus d'insertion du demandeur était légalement justifié et que c'est à tort et en violation de l'article 13 susvisé qu'il lui a été fait application de la pénalité édictée par cet article ;

Par ces motifs,

Casse et annule l'arrêt de la Cour d'appel de Paris, chambre correctionnelle, du 17 novembre 1899 ;

Renvoie devant la Cour d'appel de Rouen, chambre correctionnelle.

Enfin, le 7 décembre 1900, la Cour de renvoi, c'est-à-dire la Cour d'appel de Rouen, appréciant les faits à son tour et adoptant la doctrine de la Cour de cassation, rendait dans le même sens un arrêt définitif dont il suffira de reproduire les dispositions intéressantes.

Sur le premier point, c'est-à-dire sur le caractère général et absolu du droit de réponse, mêmes motifs exprimés dans des termes presque identiques.

Sur le second point, la Cour de cassation ayant dit : « que de l'examen et de la comparaison de ces deux romans auxquels il a été procédé par la Cour, il résulte que le tiers nommé dans la réponse (M. Jean Blaize) *pouvait* avoir un intérêt légitime à ce que son œuvre ne fût pas assimilée à celle de la partie civile (Mlle Forpomès) dont les tendances *sont* absolument différentes, » la Cour de Rouen, jugeant en fait, constate et proclame :

Que la demoiselle Forpomès assimile ainsi son ouvrage à celui de Jean Blaize, laissant clairement entendre qu'ils ont les mêmes idées, et poursuivent un même but ;

Qu'il résulte au contraire de la comparaison de ces deux ouvrages qu'ils sont essentiellement différents, tant au point de vue de leurs tendances qu'au point de vue du caractère des ministres du culte catholique mis en scène dans chacun d'eux ;

Qu'il ne saurait dès lors être méconnu que Jean Blaize a un intérêt à protester, ainsi d'ailleurs qu'il l'a fait dans sa déposition devant le tribunal, contre cette assimilation ainsi faite entre son ouvrage et celui de la demoiselle Forpomès dont il diffère si essentiellement;

Que c'est donc à bon droit que Mainguet s'est refusé à publier la réponse de la demoiselle Forpomès.

Puis, statuant sur un incident de procédure qu'elle avait à juger et posant à cette occasion des principes qui sont du plus grand intérêt tant au point de vue de celui qui exerce le droit de réponse que de celui contre qui il est exercé, la Cour de Rouen poursuit ainsi :

Que, seule juge de la forme et de la teneur de la réponse dont elle (la demoiselle Forpomès) croyait utile à ses intérêts d'exiger la publication, il n'appartenait qu'à elle d'y retrancher le passage critique et justifiant le refus d'insérer; qu'elle ne saurait faire grief à Mainguet de n'avoir pas de lui-même opéré cette suppression;

Qu'en admettant même que le journaliste requis d'insérer une réponse soit en droit d'en retrancher de lui-même ce qu'il croit de nature à porter atteinte à l'intérêt des tiers, aucun texte de loi ne lui en fait une obligation;

Que la demoiselle Forpomès est dès lors mal fondée dans sa demande et doit en conséquence supporter tous les dépens de l'instance témérairement suivie par elle contre Mainguet;

Qu'à la vérité, dans des conclusions pour la première fois prises en temps utile devant la Cour de Rouen, elle déclare consentir à supprimer de sa réponse le passage critiqué, mais sans toutefois se désister de sa demande, et tout en concluant à la confirmation du jugement régulièrement frappé d'appel par Mainguet;

Que ce dernier n'en restait pas moins tenu de faire statuer sur cet appel par suite des condamnations prononcées contre lui sur les poursuites de la demoiselle Forpomès; que cette dernière ne peut s'en prendre qu'à elle-même des conséquences de la tardiveté de son offre;

Qu'en défendant tant devant la Cour de Paris que devant la Cour de cassation et la Cour de renvoi à l'action que la demoiselle Forpomès n'a cessé de soutenir contre lui, Mainguet n'a fait qu'user d'un droit légitime;

Que la demoiselle Forpomès ne justifie d'aucun préjudice pouvant motiver l'allocation de dommages-intérêts;

Par ces motifs, et ceux non contrariés des premiers juges,

La Cour,

Statuant en vertu de l'arrêt de cassation du 8 juin 1900,

Reçoit Mainguet appelant du jugement rendu par le tribunal correctionnel de la Seine le 28 juin 1899;

Donne respectivement acte à chacune des parties de ce que la demoiselle Forpomès consent à renoncer à l'insertion dans sa réponse du paragraphe commençant par ces mots : « Monsieur Jean Blaize, » et finissant par ceux-ci : « le suicide, » et de ce qu'en tant que de besoin Mainguet déclare être prêt à insérer la réponse de la demoiselle Forpomès en supprimant le passage dont elle offre la suppression ;

Infirme le jugement dont est appel;

Déclare la demoiselle Forpomès mal fondée dans ses demandes, fins et conclusions;

Décharge Mainguet de toutes les condamnations et dispositions prononcées contre lui par ledit jugement;

Condamne la demoiselle Forpomès en tous les dépens de première instance et d'appel, y compris ceux de l'arrêt cassé; mais sauf ceux exposés devant la Cour de cassation sur lesquels la Cour de renvoi est sans qualité pour statuer.

Et maintenant on va lire enfin la lettre de Mme Paul Junka. En réponse à ses conclusions dernières, devant la Cour de Rouen, nous avons fait offre de publication partielle; et, bien que la Cour ait pris soin de nous dégager de cette offre en la déclarant inutile et en ne nous en donnant acte qu'*en tant que de besoin*, nous ferons la publication. Nous la ferons même intégrale-

ment. Nous avons toujours eu l'intention de publier tout le procès, et par conséquent la lettre, la publicité étant le seul moyen de hâter la réforme de la loi. Nous attendions seulement le jour où les tribunaux auraient reconnu, comme ils l'ont fait, notre droit de refuser.

Nous n'avons plaidé que pour le principe un procès qui, de notre côté, a été tout impersonnel : de même que, par l'article de M. Henry Bordeaux, nous avons exprimé notre opinion contre un livre et non contre une personne, de même nous avons plaidé contre un système juridique et non contre Mme Paul Junka. De ce sentiment, Mme Paul Junka peut se convaincre par le ton de ce compte rendu. Nous sommes donc très heureux de lui donner le plaisir de lire sa lettre dans *la Revue*, sachant pertinemment qu'elle y tient toujours. Enfin cette publication volontaire est devenue — pour nous — sans inconvénient, le principe étant sauf, et le seul intérêt que nous voulions sauvegarder d'autre part l'étant amplement aussi par les arrêts de la Cour de cassation et de la Cour de Rouen. Evidemment il ne saurait plus venir à l'idée de personne, après la critique littéraire à laquelle MM. les président et conseillers composant la Chambre criminelle de la Cour de cassation, notamment, ont dû se livrer, que le roman écrit par M. Jean Blaize et publié par *la Revue hebdomadaire* ait pu présenter l'ombre d'une analogie avec *la Paroisse Saint-Magloire*. Et quand des juges d'une impartialité aussi incontestable en cette matière délicate trouvent M. Jean Blaize véritablement fondé à se plaindre que son clergé ait été comparé à celui de cette paroisse, on peut dire que la question est élucidée. Nous avions bien, on en conviendra, quelques petites raisons de désirer qu'elle le fût. Au surplus, comme la simple équité le demande et comme l'auteur du *Tribut passionnel* aurait le droit de l'exiger lui-même à titre de réponse, nous ferons suivre la lettre

de Mme Paul Junka de la déposition de M. Jean Blaize.

Voici la lettre de Mme Paul Junka :

Paris, 11 février 1899.

Monsieur Félix Jeantet,
directeur de la Revue hebdomadaire.

Je ne puis laisser passer sans protestation l'article que votre critique, M. Henry Bordeaux, consacre à mon dernier roman : *la Paroisse Saint-Magloire*, dans *la Revue hebdomadaire* du 4 février, qui tombe sous mes yeux aujourd'hui seulement.

La virulence de cet article, en accusant une promptitude qui prouve la sincérité de M. Bordeaux, m'autorise à le prier de ne pas douter de la mienne, et à relever les termes dans lesquels il la conteste.

Je ne m'attarderai point à démontrer qu'un livre où est écrit qu'*il importe de constamment dégager le principe des hommes qui le représentent* est loin de conclure, comme M. Bordeaux le prétend, à *la stérilité, l'impuissance et l'hypocrisie de la religion catholique*, pas plus qu'il ne convie à *l'amour libre*, puisque l'héroïne du roman va retrouver un fiancé.

Je pourrais également faire remarquer à M. Bordeaux que ce qu'il définit *l'incroyable partialité avec laquelle M. Paul Junka traite le dogme catholique et ses prêtres* a de fort honorables précédents sous la plume d'écrivains qui ont eu à cœur, comme moi, de faire œuvre d'analyse loyale. Il suffirait de rappeler Ferdinand Fabre, notamment, avec *Madame Fuster*, et M. Jean Blaize qui, dans *le Tribut passionnel*, précisement publié par *la Revue hebdomadaire* dans le courant de l'année dernière, montre un prêtre qui va beaucoup plus loin que ceux incriminés dans mon livre, puisqu'il commet la pire erreur que condamne la religion : « le péché contre l'espérance, » le suicide.

Je néglige aussi volontairement LES AUTRES INEXACTITUDES DONT FOURMILLE l'étude de M. Bordeaux sur *la Paroisse Saint Magloire.*

Mais ce qu'il m'appartient de ne pas tolérer, c'est que M. Bordeaux me taxe de MENSONGE et d'hypocrisie : *Je ne puis supporter*, écrit-il sans ambages, *que dans un roman aux apparences vertueuses on travestisse pareillement la vérité. Il y faut pour le moins une naïveté excessive.* Or c'est là, abstraction faite de ce qu'une telle phrase contient d'offensant, une assertion fort aventurée. Puisque M. Bordeaux demande où donc l'héroïne du livre a vu *ces caricatures* dont *le défilé*, dit-il, *serait impayable, s'il n'était pas odieux*, il fait la partie belle à l'auteur pour répondre qu'*il a vu* lui-même, de *ses yeux vu*, et scrupuleusement décrit un milieu dans lequel il a vécu, retracé des scènes auxquelles il a assisté, *répété, en les atténuant, des mots, des conversations dont il a été le témoin auriculaire*, ce qui l'a mis en garde contre l'heureux optimisme dont M. Bordeaux ne saurait être trop félicité.

Et cette vérité, soi-disant *travestie*, a paru si saillante, que nombre de lecteurs, reconnaissant un geste, une grimace humaine, ont nommé les personnages, lesquels cependant, et selon ma méthode invariable, ne font que synthétiser les observations recueillies. Ceci indiquerait que la distance — M. Bordeaux réside, je crois, à Thonon (Haute-Savoie) — apporte parfois un obstacle à la rectitude du jugement, surtout lorsqu'il s'agit d'un monde très spécial et essentiellement parisien.

Je considère donc que je me dois, pour employer la propre expression de M. Bordeaux, de ne pas laisser *travestir* aux yeux du public le caractère et la signification véritables d'une œuvre qu'il ne craint pas de qualifier *bas vaudeville anticlérical* et qui, m'ayant valu de la part des maîtres des témoignages dont je

conserve gratitude, vient, en outre, d'être honorée d'un prix de 500 francs par la Société des gens de lettres. Et j'apprécie surtout que j'ai le devoir, envers ceux qui m'ont donné ces hautes marques d'estime, et envers la Société dont j'ai l'honneur de faire partie, de défendre hautement, contre qui se permet de l'attaquer, mon absolue bonne foi, ma loyauté d'écrivain.

C'est pourquoi, loin d'user de *la porte de sortie* que M. Bordeaux m'ouvre trop libéralement, j'invoque le droit de réponse pour solliciter, monsieur, de votre courtoisie, l'insertion de cette lettre dans votre prochain numéro, en vous priant de croire à mes sentiments les plus distingués.

Paul JUNKA,

Membre de la Société des gens de lettres

Cité par nous comme témoin devant le tribunal correctionnel, M. Jean Blaize fit la déposition suivante :

« Monsieur le Président, bien que les paroles de Mme Paul Junka soient très flatteuses pour moi, puisqu'elle cite le nom de Ferdinand Fabre à côté du mien, je n'aurais certainement pas laissé passer sa réponse à *la Revue hebdomadaire* sans demander à M. Jeantet, ne serait-ce que par égard pour lui, puisque c'est lui qui avait pris mon roman dans *la Revue* et puisque en somme il en assumait la responsabilité, je n'aurais certainement pas laissé passer cette réponse de Mme Junka, dis-je, sans déclarer que si je me reporte à l'article de M. Henry Bordeaux, — et je constate en passant que M. Henry Bordeaux est un des critiques les plus modérés et un des meilleurs, des rares bons critiques de notre époque, — que, si je me reporte à cet article de M. Henry Bordeaux, je crois que *la Paroisse Saint-Magloire*, le roman de Mme Junka, est un roman à tendances anticléricales. Or, il y a une

grande différence, cela est certain, entre *la Paroisse Saint-Magloire* interprétée par M. Henry Bordeaux, selon la vérité, je crois, et *le Tribut passionnel*, mon roman. En effet, le héros principal du *Tribut passionnel*, l'abbé de Tregués, est un prêtre qui, il est vrai, n'a plus la foi ; il est non seulement sceptique, mais encore, à diverses époques de sa vie, il est absolument négateur ; mais sa vie, par elle-même, est absolument pure ; ses mœurs sont non seulement irréprochables, mais encore tout à fait apostoliques. C'est en un mot un saint sans la foi. On voit à travers cette œuvre qu'il y a en somme une étude de philosophie, une étude de libre examen, mais qu'il n'y a aucunement œuvre anticléricale. Il y a à la fin du roman un suicide, comme l'a dit Mme Paul Junka. Il est vrai, mon prêtre se noie, mais pourquoi ce suicide ? C'est un acte de dévouement pour son semblable. C'est en quelque sorte un acte de folie chrétienne, d'héroïsme chrétien, en ce sens que ce prêtre a un secret de la confession et que, pour épargner un coupable au point de vue de la société, il se dévoue et se supprime lui-même. A ce moment-là, d'ailleurs, il est fou. Il agit, au bout du compte, sans avoir la responsabilité de son action, qui est, en effet, blâmable, au point de vue de la religion ; mais, au moment de mourir, il retourne vers la terre, il veut se sauver. C'est alors qu'il redevient un prêtre et qu'une de ses dernières paroles en mourant est : *Credo ! credo !* »

III

La législation actuellement en vigueur en matière de presse établit donc un droit de réponse général, absolu, en faveur de toute personne nommée ou seulement désignée au cours d'un article. Ce droit ne comporte au-

cune restriction. Si l'on en a vu cependant apparaître une, en vertu de laquelle il peut être exigé que les termes de la réponse ne soient contraires ni aux lois et aux bonnes mœurs, ni à l'intérêt légitime des tiers, ni à l'honneur ou à la considération du journaliste, cette restriction n'est même pas écrite dans la loi; elle est l'œuvre de la jurisprudence qui a cru pouvoir la faire dériver des principes généraux du Code. On sent combien peut varier d'ailleurs l'appréciation du juge en fait d'atteinte à l'*intérêt légitime des tiers*, à l'honneur et à la *considération* du journaliste. Ainsi, les deux premiers tribunaux qui nous ont jugés n'avaient pas admis que M. Jean Blaize eût été lésé dans un intérêt légitime, tandis que la Cour de cassation et la Cour de Rouen l'ont proclamé. C'est que la Cour de cassation elle-même s'était jusqu'ici refusée à entrer dans des considérations aussi délicates que l'examen de l'esprit et des tendances d'un livre. En se déterminant, cette fois, à le faire, elle a ouvert la voie à une jurisprudence plus sage et plus équitable, elle a posé fermement sur ce point un nouveau principe, et c'est le grand résultat dont nous pouvons nous féliciter. La science et le talent des avocats qui ont bien voulu livrer avec nous, dans l'intérêt général, un nouvel assaut au régime oppressif qui réduirait la critique à l'impuissance, y ont eu certes la plus grande part (1).

Mais le procès que nous avons gagné à cause de cette phrase incidente sur M. Jean Blaize, nous l'aurions, sans cette phrase, parfaitement perdu.

Le droit de réponse est absolu. Comprend-on bien tout ce que cela signifie?

(1) Me Chenu, avocat à la Cour d'appel, a plaidé pour *la Revue hebdomadaire* devant le tribunal de première instance, la Cour d'appel de Paris et la Cour d'appel de Rouen; Me Boivin-Champeaux, avocat au Conseil d'État et à la Cour de cassation, a soutenu notre pourvoi en cassation.

Cela signifie que la personne nommée, ou seulement désignée, même sans intention malicieuse, même sans personnalités — entendez bien : *même avec éloge!* — peut répondre.

Cela signifie que le magistrat n'a même pas à lire l'article où elle est nommée, sinon pour y constater le nom.

Cela signifie qu'en sollicitant un article d'un directeur de revue ou d'un critique, on a préjugé leur bassesse et leur platitude, puisqu'il n'est pas admis qu'on se soit engagé par là même à respecter leur liberté de jugement.

Cela signifie que la critique, devant un ouvrage historique fourmillant, par exemple, d'inexactitudes, devant le pamphlet le plus odieusement antipatriotique, est réduite à l'impuissance, comme elle le serait de même devant la pornographie la plus éhontée, car la loi autorise contre elle de telles représailles qu'il vaut mieux se taire.

Il faut ajouter que, toujours d'après la loi, la réponse peut être égale en étendue au double de l'article tout entier, quand bien même un passage seulement de l'article, une phrase, une simple citation concernait le plaignant. Et la réponse peut même dépasser ce double de l'article, pourvu que le surplus soit payé au prix des annonces judiciaires : à cette condition, elle peut être illimitée. « On pourrait, dit plaisamment M. Jean Cruppi, forcer un journal à insérer une *Histoire des Croisades* en vingt volumes; mais, par contre, si un journal s'était contenté d'imprimer : « Paul est un voleur, » Paul ne pourrait guère répondre que « Non, je « ne suis pas un voleur », à moins de payer. »

De toute façon, cette loi est exorbitante.

Elle n'existe qu'en France, c'est la France qui l'a inventée : toutes les législations étrangères l'ignorent; celles qui nous l'avaient empruntée l'ont réformée ou

amendée. Toutes l'ont amendée en un sens libéral pour la critique littéraire ou la critique d'art, le droit de critique et d'appréciation étant, selon elles, d'ordre public et ne pouvant subir de contrainte, hors les cas d'inexactitudes matérielles ou de personnalités répréhensibles.

Il est piquant de rechercher comment ce régime extraordinaire a été introduit en France. Il l'a été en 1822. C'est une loi de la Restauration. Nulle part, on peut le dire, on ne saurait constater meilleure envie de brider le journalisme. Mais précisément il ne s'agissait que de brider les journalistes d'une main rude; on ne pensait qu'aux attaques violentes, aux polémiques personnelles, aux accusations sans preuves ou aux affirmations légères qui peuvent trop souvent se produire dans la presse politique quotidienne par le fait de la passion, de l'irréflexion, de la rédaction forcément hâtive. On n'avait souci que des journaux politiques. On était surtout préoccupé de protéger le fameux «mur de la vie privée» contre l'indiscrétion des «gazetiers» qui se montrait déjà trop encline à le franchir. Il est permis de constater en passant qu'on n'y a guère réussi. Et, en 1881, ère du suffrage universel, quand les législateurs reprirent ces dispositions de la loi de 1822, c'étaient des députés qui pensaient aux excès des périodes électorales.

Le plus piquant, peut-être, c'est qu'en 1822, lors de la discussion de la loi, M. le duc de Broglie et M. le comte Molé firent observer que de pareilles dispositions étaient inapplicables à la critique littéraire. On n'y contredit point, mais on ne vota pas le même jour, et, quand on vota, l'observation était oubliée.

Ainsi, c'est par erreur qu'existe dans notre législation cette contrainte imposée à la critique; les jurisconsultes les plus autorisés, les magistrats réclament eux-mêmes unanimement du législateur une disposition nouvelle

qui les délivrerait de l'obligation pénible de soumettre leur bon sens et leur équité à un texte inique et illogique, mais formel. Le législateur n'entend pas, et la loi subsiste, avec tout son effet, tant qu'il n'entendra pas.

Je voudrais qu'on lût les études de M. Jean Cruppi, de M. Pierre Dareste (1) sur le droit de réponse : on connaîtrait ainsi, plus complètement que je ne saurais les exposer, les contradictions et les inconséquences de ce régime absurde; on mesurerait mieux l'abus. Sous la plume de ces jurisconsultes experts et autorisés, la discussion de la loi prend une autre force que sous la nôtre.

Qu'il nous soit seulement permis d'exprimer l'espoir qu'ils poursuivront leur œuvre. Et s'il est besoin pour la faire aboutir du témoignage des maîtres les plus respectés de la littérature et de la critique contemporaines, des plus éminents parmi ceux qui ont l'expérience de la critique aussi bien pour l'avoir exercée et pour l'exercer que pour l'avoir constamment subie et pour la subir encore chaque jour, nous pouvons le leur apporter. Voici les lettres que MM. Paul Bourget, Jules Lemaître et René Doumic, consultés par nous dès le début de l'instance, nous ont adressées; celle que M. Emile Faguet a adressée à M. Henry Bordeaux :

Paris, 20 juin 1899.

Mon cher ami,

Vous me demandez mon opinion sur cette délicate question du droit de réponse qui intéresse en effet tous les écrivains. Je n'ai guère le temps, à la veille de mon départ, de vous donner le détail des raisons pour lesquelles je considère ce droit

(1) M. Jean Cruppi : *Conférences faites à l'École libre des sciences sociales* (1899); M. Pierre Dareste : *Le Droit de réponse en matière de presse.* (*Revue politique et parlementaire*, du 10 décembre 1899.)

comme strictement limité à deux cas : celui d'abord où il y a lieu de rectifier un fait inexactement rapporté, celui ensuite où il y a lieu de relever une attaque d'ordre personnel. Hors de là, il me semble que l'insertion d'une réponse est chose de pure complaisance. Voici pourquoi : un auteur qui publie un livre passe avec les lecteurs de ce livre un contrat tacite. Il leur demande leur suffrage et, par conséquent, il s'engage à accepter leur blâme. Le critique n'est qu'un lecteur qui parle pour tous. Vous avez provoqué son jugement. Vous avez mauvaise grâce à ne pas le subir. J'ajoute que M. Bordeaux, dont vous me citez le nom, est un critique d'une telle élévation, si absolument étranger à tout esprit de coterie et de dénigrement, que je ne peux comprendre l'incident que vous me rapportez. Il y a certainement là un malentendu.

Faites de ma lettre tel usage qui vous conviendra et croyez-moi votre dévoué confrère.

Paul Bourget.

*

* *

Paris, 20 juin 1899.

Mon cher confrère,

J'ai lu avec beaucoup d'attention les trois pages consacrées par M. Henry Bordeaux au roman de M. Junka : *la Paroisse Saint-Magloire*.

Je constate que M. Henry Bordeaux n'est pas sorti un instant de la critique purement littéraire et morale du livre dont il s'occupait ; qu'il a d'ailleurs gardé le ton le plus modéré, et qu'il n'a pas visé un seul instant la personne même de l'auteur. J'en conclus que vous avez eu parfaitement raison de refuser l'insertion de la lettre de M. Junka.

Lorsqu'un auteur, par l'envoi de son ouvrage, a manifesté le désir qu'on en fît la critique, le droit de réponse n'est admissible que dans deux cas : rectification d'un fait ou réplique à une attaque *personnelle*.

Or, rien de tel en cette affaire.

Si la loi donne raison à M. Junka, c'est que la loi est absurde. Si elle était constamment invoquée par les auteurs et appliquée par les tribunaux, la critique littéraire, même la

plus réservée, la plus prudente, la plus indulgente, deviendrait absolument impossible.

Cordialement à vous.

Jules Lemaitre.

*
* *

Le 19 juin 1899.

Monsieur le directeur,

J'ai lu les pages que M. Henry Bordeaux a consacrées au livre de M. Paul Junka. J'y retrouve les qualités de courtoisie parfaite et de modération dont il ne me souvient pas que M. Bordeaux se soit jamais départi. Car M. Bordeaux est connu de tous ses confrères pour être le contraire d'un esprit dénigrant; il est naturellement bienveillant, il aime à admirer; il loue plus volontiers qu'il ne blâme. C'est là le caractère constant de sa critique. Si un livre lui paraît mauvais, il n'en parle que lorsqu'il croit que quelque intérêt supérieur l'oblige d'en parler. Il y met alors toute sorte de ménagements. C'est ce qu'il a fait dans le cas de *la Paroisse Saint-Magloire*.

Et comme il serait curieux que l'auteur de *la Paroisse Saint-Magloire* eût dans son livre le droit de parler librement de toute sorte de sujets, mais que nous autres nous n'eussions pas le droit de parler librement de *la Paroisse Saint-Magloire!*

M. Bordeaux n'a pas outrepassé ses droits. Admettre qu'il y ait lieu d'insérer une réponse à son article, ce serait implicitement nier les droits de la critique.

L'exercice du droit de réponse est justifié toutes les fois qu'on a, de quelque façon que ce soit, mis en cause la personne de l'écrivain.

Mais son livre appartient au public.

Chaque lecteur peut en dire son avis. Le critique est un lecteur qu'on a de toutes les manières *sollicité* de dire son avis.

Pourquoi, en effet, l'écrivain nous fait-il envoyer son livre par l'éditeur? Ou pourquoi nous l'apporte-t-il lui-même? Pourquoi inscrit-il notre nom sur le premier feuillet, avec une dédicace conçue en termes généralement flatteurs? Pourquoi nous

fait-il recommander son œuvre par des amis communs ? Pourquoi nous écrit-il des lettres où il nous met en demeure de lire le livre qu'il nous envoie ?

Pourquoi ? si ce n'est pour que nous en disions notre avis dans les journaux ou dans les revues.

Par là même il *s'engage d'avance* à accepter nos reproches aussi bien que nos éloges, pourvu toutefois que les reproches soient motivés consciencieusement et exprimés dans des termes d'une indiscutable correction.

Les meilleurs écrivains supportent parfois impatiemment les reproches de la critique, surtout lorsqu'ils les sentent mérités ; mais ils n'ont garde d'appeler le critique devant les tribunaux, afin que celui-ci s'entende condamner à les admirer.

Ils savent trop que par un pareil procédé on met parfois les sévérités de la loi de son côté, mais on met toujours la verve des rieurs de l'autre côté.

Aussi bien une critique loyale, libre, désintéressée, détachée des questions de personne, est-elle pour l'écrivain respectueux de son art la meilleure garantie ; elle lui apporte le témoignage de juges indépendants ; elle le défend contre le public lui-même dont tant de charlatans de lettres s'efforcent de surprendre la bonne foi.

Cette critique a pris au dix-neuvième siècle un large développement ; nulle part elle n'a fourni une plus belle carrière qu'en France ; elle fait honneur à notre littérature contemporaine ; les étrangers sont unanimes à le reconnaître.

Il s'agit de savoir si on lui laissera la liberté dont elle a besoin pour ne pas périr.

Il s'agit de savoir si, à la fin de notre dix-neuvième siècle, un honnête homme a le droit de dire honnêtement ce qu'il pense.

Veuillez me croire, monsieur le directeur, votre très sincèrement devoué

René Doumic.

Ces trois lettres ont été adressées à M. Félix Jeantet et versées par lui aux débats. Voici celle que M. Émile Faguet a adressée à M. Henry Bordeaux :

Paris, 25 juin 1899.

Mon cher monsieur Bordeaux,

Sans connaître l'affaire particulière où vous êtes mêlé comme critique, je vous donne en thèse générale absolument raison. « La critique, dites-vous, ne doit-elle pas être absolument libre quand elle ne touche pas à la vie privée et quand elle ne s'occupe que de l'œuvre? » Je suis absolument de votre avis et je l'ai soutenu vingt fois. Il est vrai que, si j'étais directeur de revue ou journal, je n'en insérerais pas moins avec bonheur les réclamations des écrivains. Le monsieur, voire la dame, qui vient prier d'insérer le mot d'Oronte : « Et moi je vous soutiens que mes vers sont fort bons. » est d'un ridicule si intense que je n'aurais jamais le courage de priver mes lecteurs de la réédition de cette scène classique.

Au revoir, cher ami, et toutes mes sympathies comme toute ma haute estime, ainsi que vous savez.

Émile Faguet.

Il nous semble que toute la loi à faire est dans ces quatre lettres, avec l'exposé des motifs.

Félix JEANTET.

LE

DÉLÉGUÉ DE SA MAJESTÉ !

NOUVELLE

Nous avons, les Français, outre mesure prôné la supériorité de la race anglo-saxonne et voici qu'une réaction se fait partout et que l'Anglais ne vaut déjà plus rien.

C'est aller bien vite d'un extrême à l'autre. Que nous n'aimions pas les Anglais, mon Dieu, cela me paraît d'autant plus naturel qu'eux-mêmes ne font rien pour qu'on les aime; mais, s'ils sont dénués d'amabilité, il leur reste, avouons-le, quelques qualités... Ils en ont même une dont il faut les louer sans réserve : c'est de savoir faire sérieusement les choses sérieuses. Cela nous manque, à nous. « Oh ! ma tante, s'écriait Mademoiselle de Savoie, rapportant toute effarée à Mme de Maintenon son impression sur Paris, *mais ici on rit de tout !* »

Et précisément une visite que je fis l'autre jour à certain atelier, où j'ai passé les meilleures soirées de ma vie, me rappela quelle superbe leçon de sérieux sut un jour nous donner — de la meilleure grâce du monde et fort spirituellement — un Anglais aux dépens de qui nous avions voulu rire.



Donc nous nous réunissions à treize, tous les soirs, dans un atelier assez modeste, — cela se passait au Havre il y a vingt-cinq ans, — au fond d'une cour où l'après-midi on battait des matelas, au-dessus des écuries d'un camionneur. Nous étions treize, pourquoi? Un peu parce que Balzac a écrit *les Treize*, beaucoup pour le plaisir de jeter un défi crâne aux gens superstitieux. Mais qu'on ne s'imagine pas pour cela que nous fussions de ces fainéants qui traînent par les cafés leurs feutres bosselés et leurs grands airs. Non, chez nous, rien qui sentît la bohème. Au contraire, ne vous en déplaise, nous nous étions groupés pour travailler.

Et nous travaillions, je vous l'affirme; nous travaillions même énormément. D'abord notre règlement l'exigeait. Sous peine d'amende, il fallait que chacun s'occupât *manuellement*. Ceux qui ne se connaissaient jusque-là aucun talent de ce genre étaient contraints de s'ingénier à s'en découvrir un, soit dans Athènes, soit dans Sparte; car cet atelier était divisé en deux.

Dans Athènes, dont les murs étaient tendus d'indienne claire, on voyait un piano, deux boîtes à violon et des esquisses. Au milieu de la pièce, qui recevait le jour d'en haut, quelques chevalets de peintre. Dans un coin, vers la fenêtre, une armoire normande pleine de volumes consacrés à l'art de la décoration. Car nous étions essentiellement décorateurs. Nous enluminions des paravents, des boîtes à ouvrage; nous peignions à fresque nos plafonds, nos lambris (?) et jusqu'à la fontaine aux ablutions.

Sparte était plus austère. Sur de grandes tables, des règles d'architecte, un attirail de graveur. Puis, au mi-

lieu, un établi de menuisier, un tour, une scie à découper. Dans un coin, une selle de sculpteur. En face, une petite forge avec ses chalumeaux à gaz. Enfin, au mur, un râtelier d'haltères de dimensions respectables, sans compter quelques fleurets. Chez nous, en effet, peinture, escrime, musique, menuiserie, gymnastique, tout cela, pêle-mêle, était étiqueté, comme chez les saints-simoniens, *arts manuels*. Le vilebrequin fraternisait avec le pinceau, et la boîte à clous avec la boîte à couleurs.

Notre organisation étant éminemment démocratique, nous n'avions pas de président, mais des semainiers, qui au besoin faisaient office de balayeurs. Dans l'Atelier, pas mal de professions, pas mal de nationalités, se trouvaient représentées. Les Français comptaient un ingénieur maritime, un commis des tabacs, deux clercs de notaire, un métallurgiste, un futur médecin, un employé de banque. Bernaert, un Hollandais, travaillait dans la mécanique. De nos Anglais, l'un était dans les cotons, l'autre dans les sucres. Un Américain s'occupait de grains, un Suisse de cuirs, et un Suédois de conserves de homard.

Mais, dira-t-on, tous ces jeunes gens ne devaient arriver à rien; on ne s'improvise pas graveur, peintre, même découpeur de bois.

C'est ce qui vous trompe. Avec du goût et de l'intelligence, des êtres jeunes, actifs, débrouillards, des garçons qui n'ont point peur de se donner du mal, peuvent, en s'entr'aidant, arriver très vite, en toutes choses, à des résultats satisfaisants. Ainsi, j'ai vu, un jour, tout l'atelier se mettre d'arrache-pied à la peinture sur faïence. Trois mois plus tard, grâce à de certains procédés pratiques, comme le décalque des motifs d'ornementation, nous avions produit un service de table fort original. Un faïencier de la ville voulait absolument nous l'acheter.

Et notez que cette façon d'employer nos soirées devait nous rendre à tous d'excellents services. L'un de nous, le Suédois, partit s'établir courtier à Chicago; ayant eu le malheur de se ruiner, en spéculant, il se mit alors décorateur pour théâtres, utilisant les rudiments appris chez nous en peignant des paravents, et réussit à vivre. Comme il le disait lui-même, c'eût été la misère, si, comme tant de jeunes gens, il avait, au temps jadis, dissipé ses soirées à boire des bocks.

Bien mieux, quelques années plus tard, trois d'entre nous, un sculpteur, un graveur et un fusiniste, tous artistes improvisés, étaient reçus en même temps au Salon des Champs-Elysées.



Est-ce à dire que jamais on ne folâtrait et que la rieuse et folle insouciance de la jeunesse ne reprenait jamais ses droits? Loin de là. Nous étions même au contraire fort gais. On chantait souvent dans l'atelier, mais l'on ne s'y querellait jamais, cela grâce à deux articles du règlement; le premier nous interdisait... (Ah! sapristi je ne vais pas être galant... enfin tant pis!...) de jamais parler... *femmes;* le second édictait que si l'un de nous tombait amoureux, il devait prévenir aussitôt les camarades, qui, tout de suite, vous passaient autour du cou un écriteau où se trouvaient ces mots : «*Cet animal est momentanément dangereux. Ne pas l'irriter!*»

Vous voyez qu'en somme nous avions beaucoup de tenue...

Pour nous distraire cependant, — je parle des Français, car nos étrangers ressentaient beaucoup moins le besoin de «s'esbaubir», — nous avions les farces, les mystifications. Généralement, elles étaient au gros sel,

mais pas bien méchantes. On glissait, par exemple, de faux billets d'amour dans le courrier du pharmacien du coin, un vieux beau très prétentieux. On lançait parmi les artistes du théâtre des invitations à un bal du Grand Cercle, lequel cercle était défunt depuis pas mal de temps. La moins innocente consista à faire prévenir à un vieux clerc d'avoué, quelque peu ramolli, nommé Villain, — qui prenait sa retraite après avoir recueilli une succession importante, — sa nomination comme juge de paix en Algérie, situation que le bonhomme postulait depuis longtemps, mais n'avait aucune chance d'obtenir. Quand Villain eut sa lettre, en belle ronde moulée sur grand papier glacé, — avec signature illisible bien entendu, — nous le persuadâmes de se commander chez l'habilleur du théâtre son costume de juge, dessiné par nous — un costume de mufti avec un turban gigantesque, surmonté d'un croissant doré. Puis, il y eut banquet offert au nouveau magistrat, — *offert* n'est pas tout à fait le mot, car c'est lui qui payait... La presse était conviée, une presse un peu fantaisiste ! On fit des discours, on porta des toasts. Le père Villain pleurait d'émotion. Enfin sonna l'heure du train. Sa valise était prête et nous nous préparions à le conduire à la gare, quand un commissionnaire apporta un mot, soi-disant du sous-préfet, informant M. Villain que certains propos tenus par lui et suspects de bonapartisme ne permettaient plus de lui conserver l'emploi dont il avait été investi. Le coup fut plus rude que nous n'aurions cru : le brave homme en eut la jaunisse.

Et cela m'amène à vous conter une autre mystification, dont nous nous promettions beaucoup, et qui, celle-là aussi, ne tourna pas très bien... au moins pour ceux qui l'avaient imaginée.



Richard Robertson fut amené un soir à l'atelier par le capitaine du paquebot de Southampton, ami de l'un de nos petits Anglais. « M. Robertson, ingénieur des mines de cuivre du Damaraland ! » Nous saluâmes, on échangea de vigoureuses poignées de main avec Robertson, un solide gaillard aux épaules carrées, au grand front intelligent. Le capitaine nous expliqua que son ami arrivait des Etats-Unis où il avait été envoyé par les propriétaires de sa mine pour étudier certaines nouvelles machines à broyer le minerai. Ces machines lui ayant plu, M. Robertson en avait commandé une vingtaine et allait attendre qu'elles lui fussent livrées, ce qui demanderait au moins un mois. Pour passer le temps, l'ingénieur avait jugé utile de venir au Havre se perfectionner dans la connaissance de la langue française, et en même temps de visiter les divers établissements métallurgiques de la région. Robertson, prenant à ce moment la parole, nous expliqua tant bien que mal, plutôt mal, que selon lui la France avait fait en métallurgie des inventions fort remarquables, ce qui lui inspirait le désir de connaître assez notre langue pour lire couramment nos revues scientifiques ; de sorte que si nous voulions bien lui accorder l'hospitalité pendant quelques semaines, nous lui ferions un très vif plaisir.

Séduits par la rondeur, la brusque franchise de cet homme, tout de suite nous lui déclarâmes qu'il était des nôtres, mais à la condition de faire comme tout le monde, c'est-à-dire de se créer une occupation manuelle. Robertson, qui avait aperçu la forge, accepta d'emblée, et bientôt nous le vîmes nous confectionner avec acharnement quantité de tire-bouchons, chenets,

pelles et pinces, le tout un peu épais, mais très solide. Si nous n'avions calmé son zèle, il nous en aurait fourni un tel assortiment que nous aurions eu, je le parie, de quoi ouvrir une boutique de quincaillerie.

Jamais il ne se fâchait, même quand, en guise de café, on lui servait facétieusement une décoction de bois de campêche, ou quand, feignant de vouloir l'initier aux finesses de la langue, nous lui apprenions quelques gros mots d'argot, voire de langue verte, source de désagréments très vifs pour lui quand ensuite il essayait de placer en ville son vocabulaire.

D'une bonne humeur inaltérable, d'une philosophie prête à toutes les mésaventures, il avait un mérite plus rare qu'un bon caractère : c'était *un caractère.* Il n'aimait guère parler de lui-même; cependant je parvins à savoir que la mine où il vivait depuis tantôt huit ans se trouvait à cinquante lieues de la côte, — ce pays appartient aujourd'hui à l'Allemagne, — dans un désert de roche et de sable, où il n'y avait ni arbre, ni arbrisseau, pas même d'herbe. L'eau qu'on buvait était de l'eau de mer distillée, apportée de la grève. Ils habitaient tous, chefs et ouvriers, dans des constructions en fer expédiées toutes démontées de Glasgow. Là-bas, aucune distraction, pas le moindre gibier à chasser — être privé de *hunting*, c'est dur pour un Anglais !

Eh bien, loin de se faire un mérite à nos yeux de savoir, à force d'énergique endurance, résister à l'accablement d'une existence aussi pénible, Robertson disait tranquillement que tous les genres de vie ont leur attrait; et que, pour lui, cette lutte incessante contre le risque de mourir de soif, contre les dangers d'éboulement dans la mine, lui procurait d'abord de vivifiantes émotions, ensuite un sentiment d'élargissement de son être, et finalement les joies du triomphe. « Sans compter, disait-il, que les compagnons parmi lesquels on vit là sont de vrais hommes, qui vous inspirent à la longue

une fière idée de l'humanité. Bref, pour moi leur chef, qui, au milieu de cette agglomération de plus de deux cents êtres humains, joue par surcroît le rôle de médecin, de juge, de directeur d'école pour les enfants, de prédicateur le dimanche, il n'y a vraiment pas moyen d'avoir une minute d'ennui. ».



Son mois étant écoulé, Robertson nous annonça qu'il allait partir. A vrai dire, maintenant, nous n'étions qu'à moitié chagrins de le voir s'éloigner. Un brave garçon, mais encombrant et vraiment trop différent de nous! Visiblement, il tenait pour bagatelle et futilités mille choses qui nous intéressaient très fort. Nos engouements littéraires lui semblaient pour la plupart insensés. Une célèbre actrice étant venue de Paris, nous l'avions emmené l'entendre. Tous nous revînmes enchantés, déclarant que cette femme était « divine », tandis que lui la trouva fort artificielle, la voix fêlée, avec cela plâtrée et peinte comme un pierrot. Il n'avait d'ailleurs pas saisi grand'chose de ce qu'elle disait, tant elle parlait vite; ses gestes aussi lui avaient paru désordonnés. Il conclut en la qualifiant brutalement de « disarticulated girl ». Nous nous indignâmes, le traitâmes de barbare, de Hottentot, lui déclarâmes qu'il méritait bien de passer sa vie dans le désert.

Et puis il nous demandait par trop souvent de le conduire visiter des fabriques, spectacle vulgaire, insipide, du moins à notre sentiment de délicats, de raffinés de curiosités intellectuelles.

Alors, pour nous venger un peu, pour nous dédommager de l'ennui de l'avoir accompagné partout, nous décidâmes de le mystifier avant son départ. A cet effet on convint de lui vanter comme remarquable une

misérable école voisine où piaillaient toute la journée quantité d'enfants du petit peuple, marmaille loqueteuse dont les parents étaient, bien sûr, fort contents de se débarrasser. Nous n'y étions d'ailleurs jamais entrés, mais l'imaginions comme une sorte de salle d'asile, malpropre, puante et où, bien entendu, les enfants ne devaient rien apprendre. Robertson, pressenti, répondit qu'il serait heureux de voir une école française et particulièrement celle-là, puisqu'elle était si intéressante. Allons, notre farce *prenait!*

Alors l'un de nous se procura un papier à en-tête administratif, et nous écrivîmes à la maîtresse de l'école que, le..., à une heure et demie, un haut fonctionnaire, délégué du ministre de l'instruction publique d'Angleterre, envoyé spécial de S. M. la reine, visiterait son «établissement scolaire». On la priait de préparer ses élèves à cette inspection et de les tenir très convenablement pour ce jour-là.

Nous avions choisi cette heure, parce qu'au Havre tous les bureaux sont fermés de midi à deux heures et que par conséquent nous étions tous libres à ce moment, ce qui permettrait à trois d'entre nous d'accompagner Robertson. Nous raconterions le soir aux camarades la bonne partie de plaisir que nous aurions eue devant l'ahurissement de notre Anglais, pénétrant dans ce taudis à moutards morveux et mal peignés, dans cette Cour des Miracles.

Donc, au jour fixé, aussitôt déjeuner, nous allâmes tous trois, Langlois, un commis de courtier, Ravard, le Suisse qui était dans les cuirs et moi, prendre Robertson à son hôtel. Nous étions en redingote, gantés, chapeau haut de forme, et avions pris des attitudes de circonstance. Car il ne fallait pas rire, du moins avant d'être arrivés. Ensuite, oh! ensuite, on s'en donnerait!

L'école était située au fond d'une longue impasse en

boyau, généralement fort mal tenue. Nous fûmes tout surpris de trouver cette fois l'allée sablée et propre. Devant l'entrée de l'escalier, accédant à l'étage où étaient les classes, il y avait deux petits arbustes verts dans leurs caisses. A ce moment apparurent aux fenêtres quantité de têtes d'enfants; mais, ô stupeur! ces mioches étaient peignés, débarbouillés; l'on eût dit même qu'ils étaient tous en tenue de gala.

Diable, mais c'est qu'alors... ce ne serait plus du tout drôle. Et nous eûmes une certaine appréhension. Enfin, le vin était tiré, il fallait le boire. Nous montâmes l'escalier...

C'est moi qui marchais en tête. J'ouvris la porte de l'école. Jamais je n'oublierai le spectacle de près de quatre-vingts bambins, filles et garçons, en costumes clairs, très gentils pour la plupart, se levant d'un seul mouvement et, respectueux, nous dévorant de leurs grands yeux fixes, quand je criai : « Monsieur l'inspecteur de Sa Majesté la reine d'Angleterre! » La maîtresse, un petite femme laide, contrefaite, souffreteuse, mais le sourire avenant, l'air intelligent, s'avança vers nous en boitant, nous remercia, en termes excellents, du grand honneur que nous faisions à son école. Puis nous indiquant de superbes fautéuils de velours rouge dont elle s'était munie : « Messieurs, si vous voulez bien vous asseoir, je vais commencer ma classe, afin que vous voyiez comment je m'y prends... »

Avec Langlois et Ravard, j'échangeai un regard déçu. Hum!... Ce n'était pas du tout ce que nous avions supposé... Sans compter qu'il fallait vite découvrir un moyen d'abréger la séance... Nous n'étions pas venus là pour assister à un cours d'*a b c*.

Hélas! trois fois hélas! une heure et demie après, oui, *une heure et demie après*, nous y étions encore.

Que voulez-vous, Robertson, très cordial avec tous ces petits, s'était mis à leur parler — et vous savez que

les Anglais n'ont pas peur de baragouiner; ils s'en tirent comme ils peuvent, au petit bonheur, écorchant fort les articles, disant *le* table et *la* chapeau. Donc, Robertson leur raconta tranquillement que là-bas, très loin, par delà l'équateur, dans un pays si lointain qu'aucune des étoiles qu'on voit au ciel de la belle France n'y étaient visibles, il avait à diriger une grande exploitation de mines; et, comme quelques-uns des mineurs étaient mariés, il fallait que lui, directeur de la mine, se transformât à de certaines heures en professeur pour les petits enfants. Il était donc maître d'école et très fier de ce titre. Car c'était bien plus noble, infiniment plus digne d'une créature de Dieu de façonner des cerveaux humains que des lingots de métal. Il se déclarait donc très curieux d'observer nos méthodes d'enseignement, convaincu qu'elles allaient lui fournir des indications qu'il utiliserait plus tard, quand il serait de retour dans l'Afrique australe.

Puis il tira son carnet, prit un crayon et, au cours des leçons, se mit à interroger les enfants sur l'histoire, la géographie, le calcul. Ce diable d'homme, si piètre appréciateur du jeu de nos actrices, savait énormément de choses, — et surtout de choses que nous ignorions. Sur l'Histoire Sainte, il raconta aux enfants des détails qui les égayèrent beaucoup à propos de l'Arche de Noé, d'Esaü, de Josué, du petit David et du grand Goliath.

Et, ma foi, nous l'écoutions, nous aussi, très intéressés malgré nous. Certes nous aurions bien désiré nous lever, car depuis longtemps l'heure de regagner nos bureaux avait sonné. On nous tancerait tout à l'heure. Mais le moyen d'interrompre ces interrogatoires si vivants? A un moment donné, je murmurai à l'oreille du «délégué de Sa Majesté» que peut-être il serait préférable de laisser, par discrétion, les enfants continuer leurs études. Mais la directrice me devina et,

sans doute enchantée de pouvoir se vanter d'avoir reçu la visite d'un étranger aussi considérable, — un envoyé de la reine! — se récria vivement : « Du tout, c'était comme un jour de fête, et après le départ de ces messieurs, les enfants s'en retourneraient chez eux. »

Alors nous dûmes nous renfoncer penauds dans nos fauteuils. Il me semblait, à la longue, que j'étais assis sur des pointes d'aiguilles. Que dirait mon patron, maître A..., quand il m'appellerait pour lui expliquer mon retour si longtemps après l'heure réglementaire? Ravard, la mine allongée, les lèvres pincées, ne cessait de regarder sa montre. Plus résigné, en apparence, Langlois, les yeux mi-clos, hochait la tête douloureusement. A la fin, il me dit : « Sais-tu une chose? Eh bien, pour moi, l'Anglais a très bien compris que nous avions voulu le mystifier, et il nous rend la monnaie de notre pièce. Ah! l'animal! Sapristi! on ne m'y reprendra plus à lui faire des farces. — Moi non plus!... Qu'est-ce qu'il fait encore? Décidément il a juré de nous faire coucher ici! »

On pouvait le croire. Robertson venait, en effet, d'expédier deux petites filles avec une belle pièce de cent sous chez le pâtissier. Dans toute la classe ce furent des trépignements de joie fous.

. . . .

. . . .

. . . .

Quand tous eurent leur gâteau, le grand Anglais consentit à partir... mais il était quatre heures moins le quart!

Dans l'escalier, nous quittâmes notre « ami » que les enfants acclamaient encore et nous filâmes chacun vers notre bureau. Là nous attendait une réception des plus fraîches. On nous conseilla aux uns et aux autres de ne *jamais* recommencer...

Aussi le soir, après dîner, nous trouvant réunis tous à l'atelier, nous ne poussâmes qu'un hurlement à ces paroles de Robertson : « Je suis véritablement enchanté, pour le petit exkeurcheunne *oh! yes, very well*... Et je aurais un grande satisfécheune si ces trois messieurs, ils voulaient encore... mener moi... visiter une autre *school*... (école). — Ah! sapristi non, nous écriâmes-nous tout d'une voix, vous ne nous y repincerez plus!

— *Repincerez?* fit gravement Robertson; — qu'est-ce que veut dire cette mot?... je comprenais pas.

— Si! fit Langlois, vous êtes un farceur et vous comprenez fort bien. »

L'Anglais ne répondit rien, mais il nous sembla qu'il riait en dedans.

Après tout, n'est-ce pas, il en avait bien le droit?

MASSON-FORESTIER.

LA VIE AU BOIS

A Anatole Le Braz.

Tout seul je suis allé par des sentes profondes
Au bois d'ombre verdie plein de mouvants reflets.
Je suis allé au bois rêver de choses blondes,
Dans la place choisie où mon âme se plaît.

C'est un taillis touffu où ne vient pas la brise;
Les branches s'y replient en berceaux arrondis;
Une pluie de lueurs que les feuilles tamisent
Y tombe tiède, à l'heure ardente de midi.

Un air léger, un air couleur de cristal d'or
Emplit de sa limpidité cette retraite.
Un calme de féerie silencieuse y dort,
Et moi j'y suis entré par la porte secrète

Quand le feuillage eut refermé sur moi son aile,
Introuvable exilé dans un asile sûr,
Je me suis assis près de la source éternelle;
Elle m'a regardé avec ses grands yeux purs.

Et moi dans ses yeux purs, ses yeux de somnolence,
Mirant ma solitude et mon enchantement,
J'ai vu ma destinée éclore clairement
Dans la coupe d'argile où l'onde est en silence.

« Reste avec nous, ont rayonné les Transparences ;
Reste avec nous afin de nous être pareil ;
Reste avec la Nature et ses bonnes Puissances,
Avec la mousse, avec les eaux et le soleil...

« Fuis les cités où sont les mornes esclavages.
Assiste à la rosée, éveil perlé du jour,
Et reprends au milieu des aromes sauvages
Une virginité de vigueur et d'amour.

« Les tendresses d'avril te seront radieuses ;
Les fleuves de l'été qui tombent du ciel clair
T'abreuveront d'un flot d'ardeur aventureuse,
Et l'antique forêt sera comme une mer

« Sans borne où tu fendras les pacifiques houles
Des grands arbres qui plient leurs têtes dans le vent ;
Où tu te griseras, loin des hommes en foule,
D'être tout entier libre et tout entier vivant ! »

Alors le charme immense et le frisson des chênes,
Avec un bruit de sève en mon âme est entré ;
La nuit, j'ai regagné la bourgade prochaine,
Et, frémissant d'une foi neuve, j'ai juré

Qu'après avoir trouvé, compagne harmonieuse,
La femme dont le songe est fraternel au mien,
Enivrés gravement comme dans l'âge ancien,
A travers un beau soir, teinté de scabieuse,

Nous viendrions cueillir, à mains enthousiastes,
Telle que la fleur âpre et forte des genêts,
La haute fleur de vie primordiale et vaste
Dont le parfum surgit au cœur de la forêt.

René-Albert FLEURY.

CHRONIQUE MUSICALE

Concerts Lamoureux : *Nocturnes,* de M. Claude Debussy ; *l'Or du Rhin*, exécution intégrale du drame de Richard Wagner. — Concerts Colonne : *Fantaisie* sur des thèmes russes de M. Henri Rabaud ; *Concertstück* pour piano et orchestre, de M. Raoul Pugno ; deux *Poèmes* de M. R. Kœchlin, chantés par Mlle Jeanne Hatto ; *Concerto* en mi de J.-S. Bach, exécuté par M. Burmeister.

Bibliographie : *La Symphonie après Beethoven*, réponse à la brochure de M. Félix Weingartner, par M. Hugues Imbert.

M. Debussy tient un rang à part parmi les musiciens d'aujourd'hui. Les critiques et le public, également épris de classifications, dès qu'ils se trouvent en présence d'une nouvelle manifestation de ce talent étrange et délicat, ne savent trop que penser et le laissent bien voir. M. Debussy ne peut être rangé dans aucune des catégories où, pour plus de commodité, on inscrit les compositeurs du temps présent : élèves de Franck, élèves de Massenet, disciples de Wagner, adeptes de Liszt, etc., chacun possède sa fiche anthropométrique dans le pénitencier de l'opinion courante. M. Debussy n'a pas la sienne. On sait bien qu'il fut, au Conservatoire, l'élève du bon Guiraud, mais cela ne contribue guère à préciser sa filiation. Sa musique ressemble si peu à celle du *Carnaval* ou de *Piccolino!* D'ailleurs, M. Debussy lui-même paraît prendre plaisir à dérouter ses admirateurs, car il en a de très ardents; aucune de ses œuvres ne semble la conséquence attendue de l'autre; toutes apportent quelque chose de particulier

qui dénote, sinon une transformation très sensible de sa manière, du moins un point de vue différent et inattendu.

Ces soudains changements d'horizon se reflètent dans son œuvre, en colorations diverses et souvent opposées, dont les alternances sont bien faites pour troubler le jugement d'ensemble qu'on serait tenté de porter sur elle. Rien ne ressemble moins, par exemple, à *l'Après-Midi d'un Faune*, dont nous parlâmes naguère, que les *Nocturnes* dont M. Chevillard vient de nous faire connaître deux parties. Les procédés extérieurs ne varient guère, sans doute, d'une composition à l'autre; le langage musical reste à peu près le même : la recherche des harmonies les plus subtiles en forme encore presque toute la structure et le compositeur se montre, comme précédemment, préoccupé de déterminer le caractère dominant de son œuvre par la notation d'une série de sensations plutôt que par les déductions d'une pensée musicale en relation directe avec l'expression poétique. Mais si le ton du discours demeure sensiblement le même, son objet est tout différent : cela suffit à en changer l'aspect, à modifier l'angle sous lequel le sens nous en est communiqué.

Ainsi chaque œuvre de M. Debussy nous apporte une nouvelle surprise, par où s'explique la difficulté qu'éprouvent à le classer ceux qui aiment à être avertis, une fois pour toutes, des tendances d'un artiste. De fait, M. Debussy est inclassable.

Il n'est pas impossible, cependant, de fixer les traits essentiels d'une production déjà étendue et si diverse. Indépendamment des caractères que nous venons de lui assigner, on en peut signaler d'autres qui permettent d'en mieux comprendre la nature. Le seul choix des thèmes poétiques que M. Debussy adopte, comme prétexte à sa fantaisie musicale, est un précieux indice. Soit qu'il collabore avec Baudelaire, avec Verlaine,

avec Mallarmé, ou qu'il tire de son propre fonds le sujet de ses ouvrages, le compositeur s'affirme avant tout soucieux d'éviter ce qu'on pourrait nommer la traduction directe des sentiments. Ce qui l'attire, chez les poètes que nous venons de nommer, c'est précisément leur art de tout transposer en images symboliques, de faire vibrer, sous un mot, des résonances multiples. Encore la musique de M. Debussy ne se saisit-elle pas du sens évocatoire de ces poèmes à la manière de la musique ordinaire. Sa tâche semble être de noter les harmoniques les plus lointains du vers et de s'emparer de toutes les suggestions du texte pour les transporter aux confins de l'expression musicale. La plupart de ses compositions sont ainsi des symboles de symboles, mais exprimés en une langue par elle-même si riche, si persuasive, qu'elle atteint parfois à l'éloquence d'un verbe nouveau, portant en soi sa propre loi, et souvent beaucoup plus intelligible que celle des poèmes qu'elle commente. Tel est le cas, par exemple, pour *l'Après-Midi d'un Faune*.

Nous retrouvons tous ces caractères dans les *Nocturnes*, bien qu'ici, ce que j'essaye de définir comme un des traits distinctifs de la personnalité de M. Debussy soit subordonné, non plus à la pensée d'un poète, mais à des impressions, comme dit l'auteur, toutes « décoratives ». En effet, dans la première partie de ces *Nocturnes*, où le « décor » se compose du lent déroulement des nuages sur un ciel immuable, de leur marche lente s'achevant « en une agonie grise doucement teintée de blanc », la musique n'a pas pour objet l'expression sensible d'un tel phénomène météorologique, comme bien on pense. Elle y fait allusion, il est vrai, par le continuel flottement d'accords somptueux, dont les progressions montantes et descendantes évoquent le mouvement des architectures aériennes. L'imitation, lointaine, existe. Mais la signification dernière du morceau de-

meure encore symbolique, et, si différent qu'il puisse sembler des œuvres précédentes de l'auteur, ce *Nocturne* présente avec elles un trait commun : il traduit l'analogie par l'analogie au moyen d'une musique dont tous les éléments, harmonie, rythme et mélodie, semblent, en quelque sorte, volatilisés dans l'éther du symbole et comme réduits à l'état impondérable. Comme toujours chez M. Debussy, peut-on ajouter, cette musique se justifie de sa subtilité par sa musicalité même.

Dans la seconde partie : *Fêtes*, nous relevons un mode de transposition à peu près semblable des jeux de lumière en sonorités. Mais, ici, l'élément musical prend le dessus ou, du moins, la transposition s'opère en un sens qui lui laisse plus de latitude, de sorte que le morceau s'approche de la coupe symphonique normale. Je ne serais même pas fort étonné d'apprendre que c'est la musique qui, cette fois, a motivé l'analogie et tracé le programme : l'épisode du cortège « chimérique » qui traverse le développement instrumental le donnerait à penser. En tout cas, que le programme soit antérieur à la musique ou non, le morceau est d'une tenue orchestrale merveilleuse : il serait impossible, peut-être, de citer un autre épisode symphonique dans lequel le compositeur soit arrivé à produire l'impression d'un pareil scintillement vertigineux, d'une telle rumeur de foule, entrecoupée de fanfares, sans un heurt de sonorité, sans une discordance de timbres. Peut-être M. Debussy n'a-t-il pas cherché cet effet, mais sa musique produit l'impression rare d'une fête en songe, tant ses riches éclats sont savamment amortis, tant son rythme s'adoucit dans le lointain de la perspective sonore. Cependant, malgré ces rares qualités, je préfère encore le premier de ces *Nocturnes* : peut-être est-ce moins à cause de la musique même que parce que l'art véritablement propre à M. Debussy m'y apparaît sous des traits plus distincts.

C'est grand dommage que nous n'ayons pas entendu l'œuvre en son entier et que, faute de pouvoir placer un chœur de femmes, M. Chevillard ait dû renoncer à en exécuter le finale intitulé *Sirènes*. Pour la même raison déjà il avait dû supprimer le chœur d'hommes qui termine le *Faust* de Liszt. Qu'est-ce donc qu'une salle de concert où l'on serait obligé de jouer la Symphonie avec chœur, *sans chœur?* Il est vrai, le Nouveau-Théâtre n'est pas une salle de concert mais une dépendance du Casino de Paris : on entend même très bien les cuivres et la grosse caisse du *hall* voisin dans les accalmies de l'orchestre. Ceci se passe à Paris en 1901. Depuis trente ans que les concerts du dimanche existent, il ne s'est pas trouvé un amateur opulent (il y en a, paraît-il) pour faire présent à la musique d'un édifice construit pour elle. Il n'y a pas de petite ville d'Allemagne qui n'ait sa salle de concert. En province, chez nous, on en compte plusieurs. Paris seul s'obstine à loger Beethoven et Wagner dans les cirques ou près des bastringues. Il est vrai que nous possédons le Trocadéro.

Il ne semble pas que Wagner ait eu égard à cette incommodité en écrivant quelques-uns de ses ouvrages sans partie chorale, car il réprouvait, comme on sait, les exécutions au concert autres que celles des fragments lyriques de ses œuvres. Il faut croire que, présentement, on pense, à Bayreuth, à l'inverse du maître sur ce point, car les auditions d'actes entiers se multiplient en des proportions inquiétantes. Nous sommes bien obligé de croire qu'on approuve ces auditions puisqu'on les autorise. Il ne s'agit même plus d'actes, mais de partitions complètes. Après le troisième acte du *Crépuscule des Dieux* et la moitié du troisième acte de *Siegfried*, M. Chevillard nous a fait entendre l'*Or du Rhin* intégralement. Ce n'est certes pas moi qui le blâmerai du grand plaisir que sa magnifique exécution

orchestrale m'a fait éprouver. Je doute qu'à Bayreuth même on en puisse entendre de plus parfaite, de plus conforme au sens profond de l'œuvre; je me fais un devoir de proclamer bien haut que M. Chevillard a accompli comme chef d'orchestre des progrès inouïs, qu'il est en passe de devenir l'égal des meilleurs de ses collègues allemands. Mais plaçons-nous à un point de vue très élevé, au point de vue des intérêts de la musique de Wagner tels qu'il les comprenait, ou plus simplement au point de vue des intérêts de la musique en général. M. Chevillard, comme d'ailleurs M. Colonne qui marche sur ses traces et annonce le second acte de *Tristan et Yseult*, croit-il vraiment servir les uns et les autres? N'abuse-t-il pas de l'espèce de fascination qui porte le public à emplir une salle de concert quand il sait y retrouver le théâtre? Il est hors de doute qu'en ce qui concerne ce public la période d'initiation est close et que nous sommes en pleine période d'exploitation. Est-il bien nécessaire de la prolonger jusqu'à ce que le public se lasse? Car le public se lassera après les artistes et il sera très difficile, par la suite, de l'attirer avec un programme purement musical. Il m'apparaît donc médiocrement avantageux de fausser son éducation pour l'avenir, en lui faisant juger toute musique par comparaison avec celle du drame wagnérien. Je n'ignore pas que le *primo vivere* est vrai pour la musique comme pour la philosophie, et que la foule est toujours armée d'excellents arguments. Mais il ne s'ensuit pas qu'il faille, comme dit un autre ancien, perdre pour vivre les raisons de vivre. Or les raisons de vivre, pour une société de concerts, c'est la musique et la musique seule, non le drame. Déjà les grandes formes de l'*oratorio*, sacré ou profane, et de la symphonie sont abandonnées. Dans peu d'années il ne nous restera que le théâtre et nous serons peut-être réduits, par un juste retour des choses d'ici-bas, à ne plus entendre la *Sym-*

phonie pastorale ou la *Damnation de Faust* qu'agrémentées de la mise en scène ingénieuse qui ravit d'aise, naguère, les habitués de Monte-Carlo. Tel m'apparaît l'avenir de nos concerts si l'on n'y met bon ordre.

En attendant, je le répète, il m'est très agréable de reconnaître que ce fâcheux état de choses nous réserve de douces compensations. Je n'irai pas jusqu'à dire que *l'Or du Rhin* m'ait produit au Nouveau-Théâtre l'impression qu'il doit faire quand il est joué dans un bon théâtre, accompagné par un bon orchestre et chanté par de bons chanteurs. Non. Toutes les scènes d'action m'ont même semblé fort ennuyeuses, ainsi débitées, plus ou moins correctement, sur une estrade, par des vocalistes impassibles, d'autant qu'elles se déroulent souvent, à nu, si l'on peut dire, c'est-à-dire en un récitatif très simplement accompagné. Il me faut bien avouer aussi, qu'à part MM. Challet, Albers et Bagès, l'interprétation masculine est fort insuffisante, et que la féminine n'est guère meilleure, sauf en ce qui concerne Mlles Lormont et Vicq, qui chantent Woglinde et Wellgunde. Toute la beauté de l'exécution est due à M. Chevillard et à son admirable orchestre. Eux seuls peuvent fournir à des manifestations de cet ordre un semblant d'opportunité en nous faisant admirer dans toute sa splendeur, avec tout le fini de détails qu'elle requiert, la symphonie wagnérienne qui, au théâtre, souffre souvent du manque d'ardeur et d'habitudes routinières.

Nous avons eu ces temps-ci quelques nouveautés aux concerts du Châtelet. M. Colonne nous a fait entendre une *Fantaisie* sur des *thèmes russes* de M. Henri Rabaud qu'on a brillamment accueillie et qui m'a paru digne des éloges que lui a décernés le public en raison de la franchise de son caractère et de l'ingéniosité de

son écriture. Assurément nous sommes loin de la sauvagerie de certaines compositions de Balakirew, de Borodine ou de Rimsky-Korsakoff. A côté de leur musique, celle de M. Rabaud semble même un peu trop sage, malgré la joliesse de ses détails et l'excellence de son style. On en vient aussi à se demander quelle raison a pu pousser le jeune compositeur à choisir, comme motifs d'une œuvre nouvelle, des thèmes populaires russes, alors que tant de compositeurs slaves ont écrit des poèmes symphoniques, de la musique de chambre, des symphonies et même quantité de mélodies, dans lesquels l'accent de terroir communique à leurs œuvres une expression si savoureuse. M. Rabaud eût peut-être mieux fait de s'inspirer de thèmes français. Il y en a une foule de charmants et parfaitement inconnus.

M. Raoul Pugno est, comme chacun sait, un virtuose émérite ; il joue à merveille la musique des maîtres les plus différents et sait varier son style selon l'œuvre qu'il interprète, ce que si peu de pianistes savent faire. Cela tient peut-être à ce que M. Pugno est compositeur et qu'il n'a pas étudié les belles œuvres seulement en exécutant, mais qu'il s'en est assimilé la substance en en analysant la forme. Il est vrai que chez lui l'interprète applaudi a pu faire oublier le producteur. Mais M. Pugno n'a pas le moins du monde renoncé à composer, comme nous l'a prouvé l'audition du *Concertstük*, qu'il a joué chez M. Colonne. C'est une composition en trois parties, d'un style extrêmement brillant et d'un caractère décidé et primesautier, qui rappelle un peu la manière des concertos de M. Saint-Saëns. Toutefois, on peut noter, chez M. Pugno, un certain nombre de traits personnels, et l'analogie que je signale n'implique aucune idée de réminiscences. Ce *Concertstük* est un ouvrage fort habilement fait, instrumenté d'une façon à la fois solide et légère, et dans lequel le piano, il est à

peine besoin de le dire, est supérieurement traité. Je n'ai pas besoin d'ajouter, non plus, que M. Pugno l'a merveilleusement joué et qu'il a remporté ce jour-là un double succès d'exécutant et de compositeur.

M. Burmeister, dans une séance précédente, avait obtenu un succès au moins égal avec un concerto de violon de J.-S. Bach dont le mouvement lent est de tous points admirable. M. Burmeister est un violoniste de la bonne école : il joue sans emphase, très juste et en donnant à chaque phrase le degré d'intensité expressive que comporte son sens intime. Néanmoins, il est loin de posséder l'autorité souveraine d'un Ysaye et cette espèce de puissance évocatrice avec laquelle, en quelques coups d'archet, le grand artiste belge sait parfois nous rendre présent le maître même qu'il interprète. Mais M. Burmeister est jeune; il peut acquérir encore cette faculté exceptionnelle.

L'énumération des nouveautés que nous a fait connaître M. Colonne ne serait pas complète si je n'y joignais les deux *Poèmes* de M. Raymond Kœchlin que Mlle Jeanne Hatto a chantés le jour même où M. Pugno exécutait son morceau de concert. M. Raymond Kœchlin est un jeune musicien dont l'œuvre, à ce que je crois, est principalement composée, jusqu'ici, de mélodies et de chœurs. Tout ce que j'en connais dénote un goût délicat et une finesse de sentiment qui font grand honneur à leur auteur. Mais je souhaiterais, surtout chez un jeune homme, un peu moins de ton élégiaque et parfois davantage d'accent. Le premier des poèmes que M. Colonne a joués est écrit sur une poésie de Leconte de Lisle, de laquelle je connais un certain nombre de versions musicales. M. Kœchlin en a assez heureusement traduit le charme profond et pur, sans parvenir, néanmoins, à dégager sa pensée du développement purement harmonique qui caractérise tant de jeunes compositeurs français. Je préfère de beaucoup

le second poème, écrit sur des vers de M. de Hérédia; on y trouve davantage de dessin rythmique. Les deux, d'ailleurs, sont relevés par une instrumentation ingénieuse et pleine de goût, sauf un malencontreux coup de triangle, qui survient à la fin du poème de Leconte de Lisle. Mlle Hatto a dit ces mélodies dans un sentiment remarquable; elle les a fait applaudir, comme elle s'était fait applaudir elle-même très chaleureusement dans un air plein de caractère du vieux Hændel, jonché de vocalises. Cela nous a fait connaître que Mlle Hatto savait aussi très bien chanter.

M. Weingartner, on le sait peut-être, a écrit une brochure très remarquée sur *la Symphonie après Beethoven*, brochure que traduisit naguère Mme Camille Chevillard et qui, indépendamment de certaines opinions discutables, motiva plus d'un étonnement. M. Weingartner, assez injuste pour certains compositeurs allemands, l'était bien davantage pour les compositeurs français. En dehors des symphonies de Berlioz, il ne trouvait rien à citer, chez nous, qui fût digne d'être mis en regard des chefs-d'œuvre de Raff, de Sinding ou d'Hermann Gœtz. Rien, ni chez M. Saint-Saëns, ni chez Franck, ni chez Lalo, ni chez M. d'Indy, ni chez M. Fauré, sans parler des musiciens plus récents. M. Hugues Imbert a entrepris de répondre à cette brochure par une brochure portant le même titre (1) dans laquelle il s'efforce de réparer ces oublis. Je lui conseille de faire traduire son ouvrage en allemand, comme celui de M. Weingartner a été traduit en français, s'il veut qu'il réponde à son objet. Ce sont surtout, en effet, les Allemands qui me semblent avoir besoin des explications que s'efforce de donner M. Hugues Imbert. Pour nous, nous sommes suffisam-

(1) *La Symphonie après Beethoven*, réponse à M. Weingartner. Paris, librairie Fischbascher, et chez A. Durand et fils.

ment éclairés et sur les dispositions des Allemands vis-à-vis de la musique française, autre que celle des opéras comiques et des ballets, et sur nos richesses nationales en fait de symphonies. Je n'ai pas, on le conçoit, l'intention de discuter la réponse de M. Imbert à M. Weingartner dans tous ses détails. En ce qui concerne des Allemands comme Schumann et Brahms, je suis plutôt de l'avis de M. Weingartner. En ce qui regarde des Français comme M. Saint-Saëns, Lalo, Franck, MM. d'Indy ou Fauré, je suis tout à fait de celui de M. Hugues Imbert. Je ne regrette qu'une chose, c'est que, puisqu'il s'agissait de symphonies, l'auteur de cette réponse au célèbre chef d'orchestre ait cru devoir citer pêle-mêle, par excès de complaisance, non seulement les noms de ceux qui ont fait des symphonies, mais aussi les noms de ceux qui, selon lui, *auraient pu en faire*. C'est le meilleur moyen de ne pas se faire prendre au sérieux. C'est ainsi qu'Ernest Chausson, qui a écrit une belle symphonie, et M. J.-Guy Ropartz, qui vient, je crois, de terminer sa seconde, sont cités, au gré de l'ordre alphabétique, parmi des musiciens qui ont traité tous les genres sauf celui-là. Cela encore peut s'expliquer à la rigueur : ce qui s'explique moins, c'est que M. Hugues Imbert ne cite, dans sa brochure, ni la remarquable symphonie de M. Augustin Savard, ni même le nom de M. Albéric Magnard, qui a écrit trois symphonies dont la dernière est une œuvre très forte ! Je ne doute pas qu'en signalant ces lacunes à l'éminent musicographe, il ne veuille les combler avant que de faire tenir son intéressante brochure à M. Weingartner.

PAUL DUKAS.

CHRONIQUE

Le budget de 1901 devant le Sénat. — La discussion générale. — Le discours de M. Dubost. — De 1891 à 1901. — Quelques chiffres. — La plus forte Dette du monde. — Langueur économique. — L'Allemagne et l'Angleterre. — La montagne et la souris. — La navigation fluviale et les chemins de fer. — La réponse du ministre des finances. — Optimisme ministériel. — Soumission parlementaire.

La discussion du budget de 1901 s'est ouverte au Sénat le 31 janvier. C'est dire qu'elle avait dû être précédée du vote de deux douzièmes provisoires sur l'exercice en cours. M. Antonin Dubost, rapporteur général de la commission des finances, a ouvert le débat. M. Dubost, qui, croit-on, fut ministre, est un républicain selon la formule orthodoxe; il est homme de parti et homme de majorité; on ne lui a reproché jusqu'à présent ni l'indépendance du caractère, ni l'excès d'une habitude de libre examen, ni la singularité de son intelligence, ni un souci trop gênant du bien public. Au temps où le radicalisme n'était pas un fossile, il inclinait vers le radicalisme, et tout, jusqu'à cette date du 31 janvier, laissait croire que le ministère de « défense républicaine » le comptait parmi ses zélateurs. On sait assez que la moindre réserve sur un acte quelconque de l'un des membres du gouvernement est notée avec le plus grand soin par la presse officieuse; l'excommunication majeure est prononcée contre le malheureux qui se lasse un moment d'applaudir, et

c'est une espèce de Terreur qu'encourage de tous les moyens dont il dispose un gouvernement fondé sur la peur et la corruption. M. Antonin Dubost n'a pas eu peur. A lui seul il a institué devant le Sénat la discussion générale du budget de 1901, car elle s'est bornée à son discours et à la réponse que lui a faite le ministre des finances. Le Sénat, satisfait de sauver de temps à autre la République, a résigné en effet ses droits réguliers et ses devoirs quotidiens. Comme pouvoir parlementaire, il abdique; il n'existe plus que comme tribunal d'exception; il ne travaille que le dimanche et en extra. La situation financière telle que l'a exposée le rapporteur général de sa commission des finances ne l'a point fait sortir de sa torpeur; on l'a laissé parler, et c'est tout. C'est déjà quelque chose, mais il est bon qu'on l'entende au dehors.

Le budget, dit-il, qu'on vous demande de voter est de 3 milliards 554 millions; mais, ajoute-t-il, ce n'est là qu'une apparence, un budget minimum, un budget provisoire. Il faudrait joindre plus de 76 millions provenant des dépenses des chemins de fer et des ports et 22 millions du compte de 1900 pour le perfectionnement de l'armement, encore 6 millions par mois pour l'expédition de Chine, en outre les crédits supplémentaires (64 millions en moyenne), enfin les crédits pour exercices clos (26 millions en moyenne). Avec les dépenses d'Algérie, les 3 milliards sont ainsi dépassés, non plus de 554 millions, mais de 869 millions. En dix ans, de 1891 à 1901, le budget a augmenté de 528 millions. M. Antonin Dubost fait remonter le désordre et l'incorrection de nos finances à 1815. On pourrait remonter plus haut, mais vraiment, c'est chercher trop loin, même en s'arrêtant à 1815, les causes de la présente situation, si l'on fait voir en même temps qu'en ces dix dernières années le budget s'est augmenté de plus d'un demi-milliard, et l'on peut donc s'en tenir à 1891. Ces dépenses nouvelles sont-elles compensées par des recettes nouvelles? La statistique montre que ces recettes, dans lesquelles il faut comprendre plus de 144 millions de taxes et d'impôts nouveaux, s'élèvent

à 321 millions seulement. Différence en moins : 207 millions.

La Dette dépasse 30 milliards; elle est supérieure de moitié à la dette de l'Angleterre et de plus de moitié aux dettes réunies de l'Allemagne et de la Russie. Elle absorbe chaque année 1 milliard 292 millions. C'est de l'argent mort.

Comparons maintenant la France et les pays concurrents. De 1881 à 1898, le commerce général de la France est descendu de 10,669 millions à 10,255 millions : en moins, 414 millions. Celui de l'Angleterre passe de 17,352 millions à 19,278 : en plus, 1,926 millions. De 1884 à 1898, le commerce spécial de la France monte de 7,575 millions à 7,983; l'Allemagne bondit, en ces quatre ans, de 8,181 millions à 11,554 millions, et la petite Belgique de 2,805 millions à 3,580 millions.

Ces chiffres accusent assez les conditions pénibles où se trouvent en France l'industrie et l'agriculture. Mais il est un peu puéril d'en trouver, comme le fait M. Dubost, l'unique cause dans les tarifs des chemins de fer et dans l'état de langueur préméditée où se trouve la navigation fluviale. Assurément l'association des voies ferrées et des canaux a donné en Allemagne des résultats prodigieux, mais enfin elle n'est pas la seule raison du développement économique si remarquable qui s'est produit dans ce pays; il y a bien aussi des causes politiques. Et encore resterait-il à dire nettement pourquoi cette association si utile ne s'est pas produite en France; par ce détour, et comme de côté, on en arriverait pourtant à la conclusion nécessaire devant laquelle a reculé M. Dubost : la faiblesse et l'incurie gouvernementale, la lâcheté et l'ignorance parlementaires, la peur de l'électeur, le souci exclusif de petits intérêts particuliers, la poursuite d'avantages immédiats, l'indifférence au bien public, toutes ces causes réunies dénoncent et renforcent dans le pays un état de timidité, de découragement ou de scepticisme dont le pire effet peut bien encore ne pas être de le voir subir ce qu'il subit en ce moment. Par ce manque

de conclusion, le discours de M. Dubost est ainsi symbolique : chacun voit la situation comme lui et telle qu'elle est, parle comme lui et, comme lui, manque à conclure.

M. le ministre des finances, lui du moins, se déclare satisfait. Il est orfèvre. Il est bien rare du reste qu'un ministre des finances n'estime pas que c'est assez pour la prospérité des finances qu'il en soit le ministre, et l'on sait que M. Caillaux n'est pas homme à prendre de son mérite une idée désavantageuse. Dans sa réponse, il rappelle qu'il a rétabli l'unité budgétaire en incorporant dans le budget le compte spécial de la guerre (soit 70 millions) et rouvert l'amortissement en le dotant de 91 millions. Les dépenses en dehors du budget signalées par M. Dubost n'existent pas aux yeux du ministre, mais il fait état des annulations de crédits et des plus-values budgétaires pour 107 millions. Il réduit à 150 millions seulement l'augmentation de dépenses de 1891 à 1901, contre 321 millions d'augmentations de recettes dans lesquels sont compris les 144 millions d'impôts nouveaux compensés presque par 137 millions de dégrèvements. L'optimisme et l'assurance du ministre ont gagné le Sénat qui s'est contenté de son elliptique réponse. Il n'a même pas relevé l'ironie avec laquelle M. Caillaux se félicitait de la soumission du Parlement en lui rappelant son droit — son devoir — de contrôle, et en ayant l'air de stimuler son zèle. « Ce droit de contrôle, encore une fois, disait le ministre, pourquoi les Chambres n'en usent-elles pas ? » Et là-dessus le Sénat s'empressa de déclarer close la discussion générale du budget de 1901.

CLAYEURES.

4 février.

Le directeur-gérant : P. Mainguet. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie — 1910

OCT
1937

SERIAL

